This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

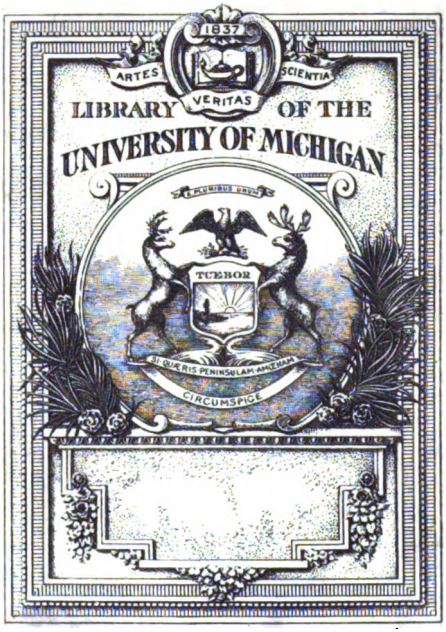
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

B 1,076,798

Digitized by Google



Digitized by Google

AP
20
.R48

AP Oct. 46

Digitized by Google

Digitized by Google

AP
20
.R48

R. Oct. 46

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

L.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

Contin.
Hiersemann
2-14-29
17800

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'Homme le plus poli de France
ET DE NAVARRE.

Il y avait, à la cour de Louis XIV, une certaine classe de grands seigneurs qui s'étaient toujours distingués dans le service difficile du courtisan; ces personnages-là ne répandaient guère leur précieux sang dans les champs de bataille, à moins que ce ne fût sous les yeux de sa majesté. Ils ne faisaient point de politique, regardaient les affaires de l'état comme au-dessous d'eux et ne prenaient part qu'aux évènemens de l'intérieur du château. Le monde finissait à cent pas de distance du monarque, et rarement ils s'en éloignaient davantage, tant à cause de leurs fonctions dans la maison royale que de leur assiduité à faire leur cour. Ils ne s'abaissaient pas, comme les autres, à caresser les ministres, ne se compromettaient dans aucune intrigue et se vouaient uniquement au culte de la royauté. Être désigné pour accompagner sa majesté au tir à ou la promenade, présenter la canne et le chapeau, porter le bougeoir, faire la partie de reversi au petit jeu, donner de la mie de pain aux carpes des bassins, figurer en Tircis dans les quadrilles, telle était leur vie. Cela datait de loin: aussi la *courtisanerie* leur était-elle passée dans le sang depuis trois ou quatre générations. Dans ces heureuses familles, les enfans naissaient avec le justaucorps à brevet et les franges au carrosse; leur premier mot était un bout-rimé, leur premier pas une courante, et leur premier hochet le collier des ordres de leur père.

Le duc de Collin, frère de l'évêque d'Orléans, est le type le plus complet de l'homme de cour qui ait jamais existé, un modèle comme

Digitized by Google

on n'en reverra plus, une perle du siècle des petits violons et des *appartemens*. Sa mère l'avait conçu un jour qu'il y avait eu médianoche au château et que le feu duc avait eu l'honneur d'offrir la camisole au coucher du roi.

Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, M. de Collin, qui avait de naissance les grandes entrées, prit sa place dans la cohorte des satellites de l'astre royal, et qu'on appelait le pur de la noblesse. Il se fit remarquer tout d'abord par son exactitude infatigable en même temps que par son peu d'ambition. Plaire au roi était le but de ses efforts; un mot gracieux était la seule récompense qu'il désirât. Sa politesse était extrême, au point qu'elle devint proverbiale et qu'elle prêta plus d'une fois à rire; mais l'honorable duc ne voulut jamais croire que trop d'urbanité fût un ridicule, et s'il n'eût pas craint d'être incivil pour ses contemporains, il leur aurait volontiers reproché de ne point assez suivre son exemple.

Lorsque Marly fut achevé, le roi, qui aimait beaucoup M. de Collin, le désigna pour visiter en sa compagnie cette maison de plaisance. Comme la place y manquait, sa majesté ne pouvait y mener qu'un petit nombre de personnes. C'était donc un grand honneur que d'être choisi, et on jugeait par-là, comme par mille autres détails, de la bienveillance du roi. Le duc ayant été désigné pour tous les premiers Marly, le jour qu'on oublia de le nommer, il en reçut un crève-cœur si cruel, qu'il en pensa tomber malade. Le roi, ayant remarqué le lendemain sa profonde tristesse, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. M. de Collin n'osa pas avouer le motif de son chagrin; mais l'évêque d'Orléans l'apprit en secret à Louis XIV. Sa majesté était flattée au fond de cette sensibilité, et promit, en considération de ce que le duc n'avait point d'emploi ni de part aux affaires, de ne plus omettre son nom sur les listes. Depuis ce moment Collin se vit appelé auprès du monarque dans toutes les parties de plaisir, les promenades et les chasses, et s'il n'eût partagé ces avantages avec bon nombre d'autres seigneurs, on aurait pu le regarder comme l'ombre du roi, tant il suivait de près sa majesté.

Saint-Simon, qui malheureusement n'a presque rien laissé sur cet homme intéressant, nous en raconte pourtant deux traits qui le peignent admirablement. Un ambassadeur l'étant allé voir, M. de Collin voulut reconduire l'étranger jusqu'à la rue. Il se trouva que ce personnage, presque aussi poli que le duc lui-même, fit mille façons pour résister à tant de déférence. Une lutte de civilité s'établit entre eux, et l'ambassadeur, voyant qu'il lui faudrait être vaincu à moins d'un

Digitized by Google

parti violent, ferma au double tour la porte du vestibule, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin. M. de Collin, éperdu, ouvre une fenêtre des antichambres, et ne la trouvant pas fort élevée, il saute dans la rue, court au carrosse de l'étranger et s'y présente encore à temps pour le saluer une dernière fois avant qu'il monte sur le marche-pied.

— Eh! monsieur le duc, dit l'ambassadeur, c'est donc le diable qui vous a porté ici?

— C'est le respect que je vous dois, monsieur, répondit Collin, et pas autre chose.

— Mais vous avez déchiré vos chausses, hélas! bon Dieu! vous seriez-vous blessé?

— N'y prenez pas garde, je vous prie, il suffit que je vous aie rendu mes devoirs. Souvenez-vous une autre fois de ne plus vous opposer à mes désirs.

M. de Collin s'était démis le pouce en sautant par la fenêtre. Le roi ayant su cette aventure, envoya son chirurgien Félix. Après un pansement assez douloureux, le duc voulut faire honneur au praticien, et le reconduire à son tour, malgré toutes les instances du monde, jusqu'aux escaliers. Ils se mirent tous deux à tirer, l'un par la clé, l'autre par la serrure, si bien que M. de Collin se démit de nouveau le pouce, et qu'il fallut procéder immédiatement à une seconde opération plus douloureuse que la première.

L'autre anecdote n'est pas moins singulière, et fait aussi connaître l'originalité du personnage.

Saint-Simon lui-même, en revenant de Fontainebleau, trouva sur la route un carrosse brisé : c'était celui de Collin. Le duc regardait à sa montre et frappait du pied avec impatience, tandis qu'un mauvais charron de village raccommodait sa voiture. Le roi donnait le soir médianoche aux Tuileries, et pour rien au monde M. de Collin n'aurait voulu y manquer. Saint-Simon s'arrêta, et offrit une place qui fut acceptée avec reconnaissance. Il y avait dans le carrosse quatre personnes, Mme de Saint-Simon ayant pris avec elle ses deux femmes de chambre. Lorsqu'il s'agit de se remettre en chemin, Collin s'aperçut qu'on voulait laisser les deux femmes dans le village; il descendit aussitôt de la voiture :

— Votre carrosse est au complet, monsieur le duc, dit-il à Saint-Simon; je vous gênerais, et je préfère rester.

— Au contraire, nous serons plus à l'aise, n'étant que trois personnes au lieu de quatre.

— Vous plaisantez, sans doute. Croyez-vous que je souffrirais qu'on

Digitized by Google

mit ces demoiselles à pied? Madame de Saint-Simon aurait besoin d'elles ce soir, et je serais cause d'une notable incommodité.

— Elle peut se passer de ces demoiselles pour aujourd'hui.

— Je n'en crois rien, monsieur; puisque madame de Saint-Simon les emmène à Paris, c'est qu'elle désire les avoir; cela est clair. Il m'est impossible d'accepter votre offre.

— Eh bien! nous prendrons une des femmes et nous laisserons l'autre.

— Cela ne se peut pas. Si madame la duchesse ne voulait avoir que l'une de ses suivantes, vous n'en auriez pas deux dans la voiture.

— Montez toujours. En nous serrant un peu, nous tiendrons tous les cinq : mon carrosse est fort large.

— A la bonne heure; j'y consens.

Pendant que M. de Collin montait, Saint-Simon donna le mot à ses gens, qui fermèrent la portière derrière lui, et partirent au grand trot sans les femmes de chambre. Aussitôt Collin, furieux de se voir ainsi trompé, sort à moitié son corps par l'une des ouvertures, et crie au cocher d'arrêter, ou qu'il va se jeter sous la roue. Le cocher, fidèle aux instructions, poursuivait sa route, et le duc se serait précipité en effet, si M. de Saint-Simon ne l'eût retenu à bras-le-corps. Il fallut arrêter cependant pour prendre les deux femmes, et, quand les choses furent arrangées à la satisfaction de Collin, il fit à Saint-Simon des reproches fort sévères.

— Voici assurément, lui dit-il, l'un des plus grands dangers que j'aie courus de ma vie; car, je vous le déclare sur l'honneur, si vous ne m'aviez point cédé, je me serais infailliblement jeté du haut de la portière.

Par une bizarrerie de la nature qu'on ne saurait expliquer, l'homme le plus poli de l'univers avait un jeune frère dont le commerce était grossièrement désagréable, qui ne se gênait pour personne, et faisait parade de son cynisme. Le chevalier de Collin aurait trouvé moyen de gâter son beau nom autant que le duc l'honorait, si son humeur sauvage et ses goûts de mauvaise société ne l'eussent tenu le plus ordinairement éloigné de la cour. Comme la vertu de la défunte duchesse de Collin était au-dessus du moindre soupçon, il fallait que le feu duc eût engendré ce dernier rejeton dans un jour à jamais néfaste, dans un moment de dégoût, à la suite de quelque atroce disgrace, ou bien pendant une de ces heures funestes où l'esprit du mal se glisse dans l'ame la meilleure, où l'homme le mieux placé au plus beau des emplois se prend à douter de tout, et se demande ce qu'il est venu faire

Digitized by Google

sur ce globe de misères. Lorsqu'on voit de ces étranges anomalies dans les familles, on en doit conclure que les gens de qualité ne sauraient prendre trop de soin de ne jamais poser le pied dans la chambre à coucher de leurs femmes, s'ils ne se sentent pas parfaitement à l'état normal pour l'esprit comme pour le corps. Il est impossible de savoir combien le duc de Coîlin s'est donné de peines inutiles à tâcher de former le chevalier aux belles manières, à lui prêcher l'amour de la bonne compagnie; il n'obtint en retour de ses avis et de son exemple que des sarcasmes, et de si méchans tours, que nous aurions honte de les raconter. Un seul suffira pour justifier notre répugnance.

Pendant la campagne de 1672, où Louis XIV assista en personne, M. de Coîlin et son frère furent logés dans une petite ville, par une dame qui les traita de son mieux. Quoique ce fût une simple bourgeoise, le duc se conduisit avec sa politesse accoutumée; il fit tant de chères à son hôtesse, et déploya si bien sa galanterie, que la dame n'eut pas le loisir de remarquer la différence qui existait entre les deux frères. Le chevalier, d'ailleurs, ne se montra pas trop grossier, et ne commit d'autre faute que de se retirer dans sa chambre aussitôt après le souper, ce que le duc parvint à rejeter sur la fatigue du voyage. Le lendemain, au moment du départ, Coîlin ayant à payer de courtoisie pour deux personnes, se confondit en civilités et en offres de service, tandis que les carrosses de la cour défilaient, de sorte que le sien se mit en marche des derniers. Le chevalier, que ce retard avait impatienté, garda le silence durant trois heures, puis il s'écria tout-à-coup :

— Pardieu! mon frère, il faut avouer que vos intarissables complimens sont quelquefois une infernale chose.

— Chevalier, répondit Coîlin, vous ne pouvez nier que la politesse soit une qualité; on n'en saurait donc trop avoir.

— Je vais vous prouver le contraire. Si vous vous étiez contenté ce matin de remercier votre hôtesse comme tout le monde, sans l'assommer d'un déluge de phrases insignifiantes, nous ne serions pas à cette heure à la queue de la cour, à portée de mousquet des voitures des dames, et réduits au voisinage des chariots qui portent les marmitons.

— Cela prouve seulement que les autres n'ont pas eu pour leurs hôtes tous les égards qu'ils devaient.

— C'est-à-dire que, du caractère dont vous êtes, si l'usage général était de complimenter pendant une heure entière, vous y passeriez

Digitized by Google

quatre heures. Mais, corbleu! cette fois je vous ai puni de votre damnée habitude de cérémonies.

— Comment cela? demanda le duc avec anxiété.

— Vous croyez sans doute avoir laissé de vous une brillante opinion chez la petite bourgeoise de ce matin; eh bien! je gage qu'à présent elle regarde vos politesses comme une amère moquerie.

— Je ne vous comprends pas, chevalier.

— Vous allez me comprendre.

Alors le chevalier raconta, en se servant d'expressions révoltantes, qu'à l'instant même où le duc versait à flots les paroles gracieuses, lui, se sentant pris d'un de ces misérables besoins auxquels la nature ne rougit pas d'assujétir les personnes les plus respectables, il était allé furtivement faire une grossière incongruité dans la chambre où M. de Collin avait couché, de sorte que cette vilaine action ne pouvait manquer de lui être attribuée.

A cette nouvelle le duc poussa un cri de rage et fit arrêter son carrosse.

— Qu'on dételle un cheval et qu'on me le donne? s'écria-t-il hors de lui. Je veux retourner à franc-étrier.

— Et que pensera le roi si vous n'êtes pas revenu pour l'instant du couvert et du petit coucher? observa malignement le chevalier. Ce sera la première fois que vous aurez manqué de faire votre cour.

Dans cette affreuse alternative, le duc se fût arraché les cheveux s'il n'eût porté une perruque pesant deux livres et demie.

— N'importe, dit-il enfin, cédant au devoir le plus pressant, je ne puis supporter l'infame soupçon qui va peser sur moi. Monsieur, je vous renie dès ce jour pour mon frère et ne veux plus avoir aucune relation avec vous.

— Allons, ne vous fâchez pas : c'était une plaisanterie. Je voulais seulement vous effrayer.

— Jurez-le, monsieur; jurez par votre salut ou je ne vous croirai pas.

— Je vous le jure, monsieur le duc, par l'honneur de votre nom!

— Malheureux! vous êtes indigne de le porter, ce nom que je voudrais pouvoir vous arracher.

— Eh! ne peut-on rire un peu et être un Collin?

— Ne riez jamais avec moi de la sorte, monsieur.

Le chevalier eut bien de la peine à persuader à son frère qu'il lui avait fait une fausse peur. Collin, remonté dans son carrosse, passa

Digitized by Google

la plus triste journée du monde, regrettant à chaque instant de n'avoir pas été vérifier si cet horrible conte n'était pas une réalité. Le menu des courtisans se divertit beaucoup de cette histoire, et le roi lui-même en daigna sourire dans un moment d'abandon; mais en résultat le chevalier n'y gagna que du mépris, tandis que le duc son frère prit une meilleure place dans l'esprit des dames. Ce n'est pas que M. de Collin ne fût pas un homme à bonnes fortunes; il s'en faut bien. Le respect des convenances était trop puissant chez lui pour le laisser franchir certaines limites qu'on ne dépasse guère sans que l'urbanité se trouve engagée dans une lutte fâcheuse avec la nature, si souvent grossière. Collin était trop bien avec le sexe entier pour recueillir des faveurs particulières; il savait se mettre tout d'abord en des termes excellens; mais au bout d'un mois il se trouvait au même point que le premier jour. Sa vie était un préambule parfait, mais éternel. L'honorable duc était d'ailleurs d'une complexion peu amoureuse. Les passions jettent trop de trouble dans l'ame pour laisser la liberté d'esprit nécessaire à l'homme de cour, et pour cette raison il s'en garda soigneusement. Cependant il paraît certain que M. de Collin se sentit une fois blessé au cœur par les charmes d'une jeune veuve, héritière d'une grande maison de Bretagne, et dès l'instant que cette merveille fut opérée, on pouvait prédire, sans être magicien, que la dame aurait un jour à Versailles le tabouret de duchesse, pour peu qu'elle montrât d'habileté.

Ce fut dans ce même voyage en Hollande, où le chevalier se conduisit si mal, que Collin vit pour la première fois la marquise de Kergoet à la portière d'un carrosse de la suite du roi. Le duc était à cheval dans ce moment avec d'autres personnes de qualité.

— Je ne sais si je rêve, dit-il en se frottant les yeux, mais je crois remarquer parmi les dames un visage que je ne connais pas.

— Il est étrange en effet, répondit un des seigneurs, que le civil Collin puisse découvrir à la cour une figure qu'il n'ait pas encore saluée. Je vais vous expliquer ce mystère. Cette jeune femme est la veuve d'un brave officier mort au service dans la marine. Elle est arrivée à Paris le jour même du départ de sa majesté; et comme elle est de bonne famille, elle a obtenu la permission de suivre la cour. On la dit coquette et de plus assez légère.

— Elle est veuve! s'écria Collin. Le ciel en soit loué!

— Eh! que veut dire cela? Est-ce que vous deviendriez amoureux? C'est l'occasion d'utiliser votre savoir-vivre. Je gage que vous n'osez

Digitized by Google

pas aborder cette dame et engager la conversation. Allons, Collin, faites le beau; la jolie veuve n'est pas méchante.

Celui qui parlait ainsi n'avait pas achevé, que M. de Collin, portant la main à son chapeau, et se courbant avec assez de grace, avait déjà placé son cheval près de la portière, en débitant à la dame un lieu-commun de galanterie. Il y demeura jusqu'au soir, de sorte qu'en arrivant à la couchée, les railleurs furent obligés d'avouer que Collin et la jeune veuve paraissaient être les meilleurs amis du monde.

Le roi n'allait jamais à la guerre sans sa maison, qui ne s'élevait pas, en campagne, à moins de cinq mille personnes. Malgré les soins et l'exactitude de M. de Cavoie, le maréchal-des-logis, il arrivait souvent que tout n'était pas prêt au moment où la cour quittait les carrosses. Un jour, entre autres, après une marche forcée d'environ six lieues, on tomba au château de Brisach, furieusement en désordre. Les logemens n'étaient pas marqués; les marmitons ne trouvèrent que de mauvais fourneaux, et il n'y avait point d'appartement convenable pour le jeu, de sorte que sa majesté fut de mauvaise humeur, ce qui acheva de faire tourner les cervelles. Le roi ne pouvait dîner sans les dames, et comme elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller, elles assistèrent au repas dans leurs costumes de voyage. Cette noire forteresse de Brisach ressemblait à une prison; tous les cœurs étaient oppressés; jamais on n'avait encore senti à ce point les horreurs de la guerre. Collin avait l'ame navrée de voir le plus grand monarque du monde en ce lugubre séjour; il faillit tomber à la renverse en apprenant que Mademoiselle, la cousine germaine du roi, n'avait point de rideaux à son lit!

— Nous serons plus heureux une autre fois, messieurs, dit sa majesté en sortant de table. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous coucher, et de partir demain dès neuf heures du matin.

Ce puissant prince, en opposant une résignation héroïque aux coups de la fortune, rendit un peu de courage à la cour; mais chacun sentit, en se retirant sans avoir fait le brelan et le reversi, combien il est pénible de voir les têtes couronnées payer de leurs personnes dans les occasions d'importance. Collin, ayant eu l'honneur du bougeoir, quitta des derniers la chambre royale; il marchait par les sombres escaliers de la forteresse, et rêvait au triste spectacle du coucher de sa majesté dans une chambre mal meublée, lorsqu'une dame éplorée se présenta devant lui : c'était la marquise de Kergoet.

— Vous me voyez dans une cruelle perplexité, monsieur le duc,

Digitized by Google

dit la dame; tout le monde est au lit depuis une heure, et je cherche mon logement sans pouvoir le trouver; mon nom n'est écrit sur aucune porte. M. de Cavoie m'a évidemment oubliée.

Collin tressaillit des pieds à la tête; toute sa personne respira aussitôt l'empressement et le désir ardent d'être utile. C'était bien autre chose, cette fois, que l'affaire des deux femmes de chambre!

— O ciel! s'écria-t-il, si j'étais maréchal-des-logis, je ne survivrais pas à une pareille bévue.

— Il n'y aurait pas de quoi se tuer, répondit la marquise, flattée de ce langage chevaleresque.

— Je me tuerais pourtant, je vous assure; mais il ne s'agit pas de faire des suppositions. Il faut que je vous tire de la peine où vous êtes. Demeurez un moment ici; je vais chercher Cavoie et vous l'amener.

Le duc poursuivit en vain le maréchal-des-logis par tout le château. Cavoie, ayant perdu la tramontane, s'était allé loger en ville. M. de Collin s'en revint seul et au désespoir.

— Voilà qui devient plaisant, dit la jeune veuve, prenant gaiement son malheur. Il paraît que je vais passer la nuit dans les escaliers. Si je connaissais quelque dame, j'irais lui demander asile; mais je suis nouvelle à la cour....

— Je ne vois donc qu'un parti, madame; c'est que vous acceptiez mon logement.

— Et vous? dit la marquise avec embarras.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ferai comme je pourrai.

Arrivés à l'appartement du duc, on ne trouva qu'une pièce, précédée d'une antichambre.

— Le logis n'est pas brillant, reprit Collin; mais au moins vous serez chez vous.

— Et mes femmes que je n'ai pu retrouver! s'écria la dame avec effroi; je vais mourir de peur, seule dans cette chambre avec des murs si épais et une fenêtre en meurtrière. Encore si la porte pouvait se fermer! mais la serrure même paraît en mauvais état.

— Pauvre dame! répéta plusieurs fois le duc.

— Et où irez-vous? demanda la marquise.

— Je n'en sais vraiment rien. Mon frère le cardinal n'est pas du voyage.

— Vous contenteriez-vous de cette antichambre?

— Je m'y trouverais parfaitement; mais je crains de vous gêner.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, car votre voisinage me serait d'un grand secours contre la peur; mais...

Digitized by Google

— Je comprends, madame : les convenances, le soin de votre réputation me font un devoir...

Collin allait prendre congé, si la jeune veuve n'eût ajouté :

— Cependant on n'est pas tous les jours à la guerre...

— La terrible chose que la guerre!

— Et je pense que le désordre qui règne à la cour aujourd'hui sera aux yeux du monde une excuse suffisante.

— J'aimerais mieux coucher au milieu des bois que de vous exposer au moindre soupçon.

— Je me ferais scrupule de vous renvoyer à une pareille heure, monsieur le duc, et puis, décidément, je ne suis point tranquille dans ce séjour affreux. Vous m'obligerez en restant près de moi.

— Il ne m'est plus permis d'hésiter, madame; je dormirai sur une chaise, dans l'antichambre.

— C'est cela, demain nous conterons simplement ce qui arrive, et j'espère que personne n'y pourra rien trouver à blâmer.

— Le premier qui s'en aviserait aurait affaire à moi.

— Monsieur le duc, je n'accepte votre sacrifice qu'à une condition, c'est que vous prendrez un des matelas de mon lit pour dormir à terre.

— Une chaise me suffira, je vous assure.

— J'exige que vous acceptiez le matelas.

Le duc fit une longue résistance; mais la marquise l'ayant menacé de retourner par les escaliers, il fallut bien se résigner. Les préparatifs du coucher se firent gaiement. Collin dut à cette aventure bizarre d'arriver subitement à une sorte d'intimité comme il n'en avait jamais eu avec aucune femme.

— Singulière chose que la guerre! murmurait-il pendant que son valet de chambre raccommodait le lit de la jeune dame. Qui pourrait jamais prévoir de pareils évènemens?

Le matelas étant disposé avec le manteau du noble duc, M. de Collin souhaita le bonsoir à la marquise et se retira dans l'antichambre. Il y était à peine depuis dix minutes, lorsqu'il entendit des plaintes. Il s'approcha de la porte avec inquiétude.

— Mon Dieu! que je suis donc malheureuse aujourd'hui, disait la jeune veuve.

— Qu'arrive-t-il encore? qu'avez-vous, madame, au nom du ciel?

— Le sort a juré que je ne pourrais me coucher de la nuit. Il faudra que j'y renonce si vous ne venez à mon aide.

Collin ouvrit la porte. La marquise remit à la hâte sa gorgerette,

Digitized by Google

mais non pas assez promptement pour cacher aux yeux du duc empressé des épaules magnifiquement blanches; quant à ses bras, qui étaient les plus ronds du monde, elle ne songea pas à les couvrir. En voyant ce négligé galant et tant de beautés à demi voilées, le noble seigneur éprouvait un trouble extraordinaire dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je ne réussirai jamais à ôter ma robe, dit la dame en riant; il y a par derrière une agrafe que je ne puis atteindre; ces robes à queue sont fort incommodes, et je ne peux pas non plus dormir ainsi toute habillée.

Le duc, ayant détaché l'agrafe rebelle, aperçut un dos charmant et son trouble s'en accrut bien davantage. La pensée lui vint de poser ses lèvres sur une peau plus douce que le velours qui la couvrait; cette étrange tentation lui inspira une terreur profonde : il avait été sur le point de perdre le respect pour une femme de qualité! Rappelant à lui sa fermeté, Coflin retrouva bientôt le sentiment de ses devoirs, et triompha de l'esprit du mal dont le souffle avait pénétré un moment dans son ame.

— Étonnante chose que la guerre! dit-il encore, en jetant malgré lui sur les charmes de la marquise un regard dont il s'avouait l'indiscrétion.

— Mon cher duc, reprit la dame en souriant, promettez-moi que dans le récit que vous ferez demain, cette circonstance ne sera pas mentionnée. Les méchantes langues sauraient l'interpréter fort mal pour ma réputation.

— Tranquillisez-vous, madame; je jure sur mon honneur de n'en jamais parler, et vous reconnaîtrez que je suis un homme discret auquel on peut se fier.

— Je n'en doute pas.

Quoique son ministère ne fût plus nécessaire, Coflin attendait, sans pouvoir se décider à sortir. La marquise avait dénoué ses cheveux pour les enfermer dans un mouchoir dont elle se faisait une coiffe de nuit. Le duc, transporté d'admiration, eut l'idée de se jeter aux genoux de la dame pour lui avouer son amour; mais il comprit heureusement qu'une déclaration si grave ne devait point se faire dans un pareil moment. Il y avait alors trop de séducteurs qui abusaient le beau sexe par des offres trompeuses, et pour rien au monde il n'aurait risqué d'être confondu avec ces hommes sans conscience. Cependant la marquise ne lui disant pas de se retirer, il demeurait à la contempler en silence dans une irrésolution pénible. Il serait sans

Digitized by Google

doute encore dans cette cruelle position si on n'eût frappé à la première porte en criant d'ouvrir de la part du roi.

— Je suis perdue! s'écria Mme de Kergoet.

— Perdue! Et pourquoi donc?

— Si on découvre que je suis ici, on croira que nous n'avions pas l'intention de le dire.

— Madame, je ne suis pas de ces gens dont la loyauté puisse être soupçonnée. Rassurez-vous; je prends tout sur moi.

Collin passa sans bruit dans l'antichambre et ouvrit au messager du roi. C'était Guitry, le grand-maître de la garderobe.

— Monsieur le duc, dit-il, le prince de Condé vient d'envoyer au roi quatre prisonniers de qualité. Sa majesté, ne sachant où les loger, vous prie d'en recevoir un pour cette nuit, M. le comte Van-Erskom, seigneur Hollandais; mais, que vois-je? Que signifient ce désordre et ce matelas à terre?

— Ce n'est rien, Guitry, c'est une sottise de Cavoie; je vous conterai cela demain.

Guitry promena autour de lui des regards de défiance, et sortit à regret pour conduire les autres prisonniers.

— Monsieur, dit le duc à son hôte, je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir mon lit. Une impérieuse nécessité m'a déjà forcé de le donner à une dame; il ne me reste plus que ce matelas, et je vous le cède de tout mon cœur.

— Monsieur, répondit le prisonnier qui était aussi d'une politesse obséquieuse, jamais je ne consentirai à vous en priver. Je dormirai sur cette chaise.

— Oh! monsieur; je ne me coucherai pas de la nuit, plutôt que de vous voir aussi mal à votre aise.

— Ni moi, je vous assure, à moins que vous ne consentiez à partager le matelas avec moi.

— Je vous gênerais. Il est trop étroit pour deux personnes.

— Alors gardez-le pour vous seul, je vous en supplie.

— Monsieur, c'est impossible. Je préfère le partager, puisque vous le voulez absolument.

Ils s'étendirent dans leurs manteaux et se couchèrent côte à côte; mais à force de se reculer l'un et l'autre pour se laisser plus de place, ils finirent par s'endormir sur le plancher, laissant le matelas entièrement libre entre eux deux.

Pendant ce temps-là, Guitry avait porté aux jeunes gens de messieurs les ordinaires du roi une étrange nouvelle: Collin était en

Digitized by Google

bonne fortune! Il avait reçu le messager sur le seuil de sa porte sans laisser pénétrer à l'intérieur, et le prisonnier devait être couché dans la première pièce. Il fallait qu'il y eût une dame dans la seconde chambre. On fit des gorges chaudes de cette aventure, et à force d'en jaser, on résolut de s'assurer de la vérité; mais comment s'introduire dans l'appartement d'un duc, sans risquer de s'attirer une mauvaise affaire?

— Un revenant seul en a le droit, dit M. de Guitry.

— Un revenant! Voilà le moyen trouvé, s'écrièrent les jeunes gens. Tout est permis aux habitans de l'autre monde. L'ame d'un ancien prisonnier pourrait fort bien errer dans cette forteresse; que l'un de nous se déguise en esprit et se glisse dans le logis de Collin.

— Mais il faudrait ouvrir la porte sans bruit.

— Elle tient à peine sur ses gonds.

— Je propose un expédient, dit un des gentilshommes. Nous voici quinze réunis. Prenons toutes les clés de nos chambres; il s'en trouvera bien une qui entrera dans la serrure.

— Et qui fera le rôle du fantôme?

— Il faut que ce soit un duc, afin que, s'il en résulte une querelle, aucune objection ne soit élevée sur la qualité des combattans.

Le duc de Rochefort fut choisi. On l'affubla d'un drap; on lui blanchit le visage, et on lui mit une torche à la main. La serrure fut bientôt ouverte, et le revenant s'étant introduit, les gentilshommes se retirèrent doucement.

M. de Collin se réveilla dès que la lumière frappa son visage, tandis que son compagnon de lit, qui s'était battu rudement la veille, demeura plongé dans un sommeil profond. A cette effrayante apparition, le premier mouvement de Collin fut de saisir un pistolet et de coucher en joue le fantôme. Il allait tirer et envoyer le faux esprit dans la tombe si M. de Rochefort, avec un admirable sang-froid, n'eût imaginé de faire un grand salut. Collin pensa aussitôt qu'une ame si honnête devait appartenir à un seigneur de l'ancienne cour fameuse par les belles manières. Il déposa son arme; et s'inclinant à son tour devant le fantôme, il lui demanda ce qu'il pouvait pour son service. Rochefort, craignant d'être reconnu s'il parlait, jugea prudent de garder le silence et fit signe au duc de le suivre.

— Je suis à vos ordres, répondit M. de Collin avec sa civilité habituelle; veuillez passer devant et me montrer le chemin.

Le fantôme parcourut au hasard les corridors du château. Il avait acquis la certitude que Collin n'était pas en bonne fortune, et ne savait

Digitized by Google

où conduire son homme ni comment mettre fin à cette promenade. Il imagina d'éteindre son flambeau, et il l'inclinait déjà pour mettre le pied sur la flamme lorsque le duc le pria fort poliment d'arrêter.

— Permettez-moi de vous faire une observation, dit Collin. Je présume que c'est ici le lieu où l'on vous a enseveli, et que vous désirez être porté en terre sainte.

L'esprit fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! je serais fort en peine demain pour retrouver la place, si vous me laissiez dans l'obscurité. Veuillez, si cela ne vous gêne point, me prêter cette torche; elle me servira du même coup à regagner mon logement. Excusez-moi, je vous prie; c'est le désir de vous être agréable qui me fait commettre cette indiscrétion, et je présume que la lumière ne vous est pas absolument nécessaire.

M. de Rochefort donna le flambeau.

— A présent, reprit Collin, vous pouvez compter sur mon zèle à vous satisfaire. Avant de quitter ce château, je ferai chercher votre corps et dire une messe pour votre repos. Je suis flatté de l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour cet emploi; c'est une marque d'estime à laquelle je suis extrêmement sensible, et vous pouvez me tenir pour votre très humble serviteur.

Le duc prit congé du fantôme le plus civilement du monde et retourna se coucher, laissant Rochefort dans les escaliers, où il pensa se rompre le cou et demeura une grande heure sans retrouver son chemin.

Malgré toute sa diligence, Collin arriva le lendemain au lever du roi comme l'histoire du revenant venait d'être racontée.

— Eh! venez donc, mon cher Collin, dit sa majesté. Un étrange soupçon a plané sur vous hier. On vous accusait d'avoir mené à mal une de nos dames, de l'avoir entraînée jusque dans votre chambre pour la nuit.

— Il paraît, répondit le duc, que la calomnie n'a pas perdu son temps ce matin.

— L'accusation était si terrible, que les morts en sont sortis de leurs tombeaux; mais ils n'ont pas trouvé sujet de vous faire un reproche. Dites-nous à présent ce que vous cachiez avec tant de mystère au fond de votre chambre.

Collin conta tout ce qui était arrivé avec une bonne foi que personne n'osa mettre en doute; puis il se tourna vers le grand maréchal-des-logis, qui était présent, et le regardant avec l'air de l'intérêt et de la pitié, il ajouta :

— Mon pauvre Cavoie, je suis au désespoir d'être contraint de dire

Digitized by Google

à sa majesté la faute que vous avez commise hier; mais vous devez comprendre que l'honneur me fait un devoir de ne rien taire.

— Nous pardonnerons à Cavoie, reprit le roi; mais il faut que je vous félicite, monsieur de Collin, du bonheur que vous avez de jouir d'une excellente réputation. Si la marquise de Kergoet avait accepté la chambre de quelque mauvais sujet, comme Lauzun ou M. de Guiche, jamais on n'aurait voulu croire que les choses se fussent aussi bien passées. Voilà ce que c'est, messieurs, qu'une vie exemplaire. Les apparences trompeuses ne sont funestes qu'aux gens suspects à bon droit. Mme de Kergoet n'a rien à craindre de la médisance.

— Je l'espère, dit Collin, car si votre majesté veut bien m'en donner l'autorisation et que la marquise accueille favorablement l'offre de ma main, je l'épouserai au retour du voyage.

— Ah! vous en êtes donc devenu amoureux cette nuit?

— Sire, je l'étais avant cette aventure.

— Eh bien! je vous donne carte blanche.

Le premier mariage qui fut célébré à la fin de la campagne fut celui du duc de Collin et de la marquise de Kergoet. A la conduite un peu légère de la jeune veuve, on pourrait penser qu'elle a donné des soucis à son mari. Ce serait une grande erreur. En recevant un nom illustre et le tabouret, elle comprit toute la gravité de sa position et n'eut jamais l'idée de faire une tache à ce nom si estimé. Il ne faut pas croire non plus qu'avec sa politesse extrême M. de Collin fût un homme privé d'énergie et de volonté, incapable de guider une femme sans expérience à travers les écueils d'une cour. Avant la fin de cette même campagne où il devint amoureux de la marquise, il eut occasion de montrer son caractère sous une face qu'on ne connaissait pas encore.

Autant M. de Collin avait de courtoisie pour ceux qui restaient en de bons termes avec lui, autant, lorsqu'on s'avisait de lui manquer, il se montrait prompt à la vengeance et difficile dans la réparation de l'insulte. Il n'est pas étonnant que, dans le pays le plus civilisé de l'univers, un long temps se soit écoulé sans qu'il se rencontrât une circonstance où le noble duc fût contraint de dépouiller sa bienveillante urbanité pour l'implacable fureur d'un lion en courroux. Cependant, un beau jour, le monde eut tout à coup cet effrayant spectacle.

C'était le soir de la prise de Mons. Le maréchal-des-logis n'avait commis, cette fois, aucune erreur, et si chacun eût pris son parti des petits désagrémens inévitables en temps de guerre, il ne serait rien arrivé de fâcheux; mais M. de Créqui, trouvant mal commode le lo-

Digitized by Google

gement qu'on lui avait donné, s'en alla délibérément en choisir un autre à sa convenance, et sans égards pour l'inscription à la craie, qui portait ces mots : « M. le duc de Collin, » l'imprudent s'établit dans l'appartement du noble seigneur, en se disant sans doute : « Collin est un homme si poli, qu'on n'a pas à craindre de le mettre en colère. »

Si M. de Créqui s'y était pris civilement, et s'il avait seulement témoigné le désir de faire un échange, Collin serait plutôt allé dormir à la belle étoile que de répondre par un refus; mais en voyant qu'on s'était permis de traiter aussi légèrement un homme de sa qualité, il se sentit transporté d'indignation. Il courut à l'appartement du maréchal de Créqui, le frère de l'usurpateur, et qui, ayant un commandement à l'armée, était magnifiquement logé. Il trouva ce logis encore vacant, et en prit possession; puis il posta ses valets à la porte, le pistolet au poing, en leur ordonnant de massacrer quiconque voudrait forcer le passage.

Le maréchal ne tarda pas à paraître.

— Monsieur, lui cria Collin, votre frère s'est insolemment établi chez moi; je vous conseille de lui donner une semonce, car si vous prenez parti pour lui, le sang va couler ici, je vous en avertis.

— Eh! ne vous fâchez pas si fort, répondit le maréchal; nous ne nous égorgerons pas pour si peu, mon cher Collin. Gardez mon logement, si vous voulez; je vous promets de gronder comme il faut mon frère.

— Ce n'est pas assez, monsieur, ce n'est pas assez; il me faudra encore des excuses, et cela en public, ou bien je porterai plainte au roi; et si on ne me rend pas justice, il y aura entre nous une guerre éternelle à ce sujet. Nous verrons si sa majesté souffrira que le désordre se renouvelle chaque soir.

— Allons, dormez tranquille, Collin; tout s'arrangera.

Le lendemain, le différend fut soumis au roi, qui approuva Collin en tous points, et fit à M. de Créqui des reproches fort durs. L'accommodement entre les deux seigneurs ne se fit pas sans beaucoup de peine, et ne serait jamais arrivé à bien sans l'entremise de sa majesté. Cette affaire donna la plus haute idée de la fermeté de Collin, et lui gagna davantage l'amitié du monarque. Depuis ce jour, on ne plaisanta plus autant sur la civilité du noble duc, qui n'en demeura pas moins l'homme le plus poli de France et de Navarre.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE

NOS CAMPAGNES D'AFRIQUE.

PREMIER ARTICLE.

La côte septentrionale de l'Afrique est continuellement ouverte aux vents d'ouest; et comme ils soufflent avec violence, les navires y sont exposés pendant toute la mauvaise saison. Il est extraordinaire que, sur une étendue de deux cent quatre-vingt-dix lieues dont nous occupons les points principaux, de Bone à l'île d'Argsghoûn, on ne puisse trouver que des rades foraines, fort peu estimées des marins. Les meilleures sont, sans contredit, celles d'Arzew et de Bougie. La rade de Mers-el-Kebir, à deux lieues d'Oran, est commode, assez bien fermée; mais une flotte un peu considérable ne pourrait y mouiller sans se découvrir. Les autres, telles que celles d'Argsghoûn, de Mostaganem, de Tenez, de Cherchell et de Bone, ne sont tenables qu'en été; le fond est sablonneux; aussi chaque année beaucoup de bâtimens sont jetés à la côte, et le commerce et l'état y éprouvent de cruelles pertes.

Alger serait parvenu à un bien plus haut degré de splendeur, si le port était plus vaste et mieux abrité. Le gouvernement y fait faire en ce moment de grands et solides travaux qui lui coûtent peu, car ce sont les condamnés militaires qui les exécutent. Ces malheureux, divisés par ateliers, travaillent à l'ardeur du soleil, par les grandes chaleurs du mois d'août; ce qu'ils font chaque jour est incroyable; ils semblent contens de leur sort, qu'adoucit, il est vrai, l'administration paternelle du colonel Marengo. Ils sont occupés à

Digitized by Google

écraser des rochers dont ils jettent la poussière dans de grandes caisses; cette poussière, séchée par le soleil, forme un bloc qui ne peut qu'être encore durci par la mer. La jetée s'étend au loin, et les rochers s'élèvent déjà à fleur d'eau.

Les différens points maritimes que nous venons de citer ne communiquent entre eux que par la mer. Il n'existe de routes en Afrique que dans le seul rayon d'Alger, où le gouvernement en a fait tracer de fort belles par le génie militaire. Les autres provinces de l'ancienne régence ne sont traversées que par ces chemins rares et à peine frayés que suivent les caravanes. Aussi les communications sont-elles très difficiles.

Les tribus qui occupent le territoire compris entre Alger et Oran ne ressemblent nullement à celles qui habitent entre Alger et Bone; elles obéissent à des chefs différens, et sont plus ou moins civilisées et belliqueuses. Ainsi, aujourd'hui que nous venons de signer un traité de paix avec Abd-el-Kader, un voyageur peut bien s'aventurer d'Oran à Mostaganem, qui en est séparé par trente lieues, mais il ne pourrait pousser plus loin, jusqu'à Alger, par exemple, sans courir de sérieux dangers. D'Alger à Bone, il serait infailliblement arrêté par les Kabaïles de Bougie, et cependant toutes les tribus campées entre Oran et Alger, depuis les Garabats jusqu'aux Hadjoutes, dans l'espace de quatre-vingt-dix lieues, reconnaissent Abd-el-Kader pour sultan. Mais entre ces tribus, combien n'existe-t-il pas de familles errantes, de douars volans, qui font le véritable métier d'Arabe, qui n'ont d'autre ressource que le pillage et d'autre providence que l'occasion. Deux officiers seulement ont osé se rendre d'Alger à Oran en suivant la route de terre; ce sont MM. Lamoricière, colonel des Zouaves, et le capitaine d'état-major Tatard; mais pour tenter ce voyage, c'est à leur étoile et non à la magnanimité du peuple arabe qu'ils s'en sont remis.

Nous occupons l'Afrique depuis 1830. Sept années se sont donc écoulées depuis le premier jour de notre conquête; qu'avons-nous produit dans notre nouvelle colonie? Quels changemens avons-nous opérés dans les mœurs du peuple? De quelles améliorations le pays nous est-il redevable?

Si nous lisons les auteurs latins, nous serons convaincus que le peuple arabe n'a rien changé à son caractère ni à ses mœurs; il est tel aujourd'hui qu'il était du temps des Scipions. Sa manière de se vêtir est la même, ses goûts n'ont pas varié, ses habitudes n'ont subi aucun changement; le fils combat comme il a vu combattre son père. Dans ce mépris qu'ils professent pour les hautes connaissances ont-ils tort ou raison? Nous n'osons le décider; mais il est certain que ce qu'ils perdent par ignorance, ils le gagnent en bon sens. Nous allons citer, à ce propos, deux réponses faites par des chefs bien connus dans nos dernières campagnes : l'un est Mustapha-Ben-Ismaël; l'autre, son neveu El-Mezari.

Nous étions bloqués à la Tafna, lorsque le général Bugeaud vint nous remettre sur l'offensive. A l'embouchure du fleuve se trouvaient trois vaisseaux

Digitized by Google

de ligne. Mustapha fut invité par l'amiral à venir visiter l'un de ces énormes bâtimens. L'Arabe se rendit à bord du *Suffren*, où il fut salué par une décharge générale. On exécuta devant lui les plus savantes manœuvres, on para les voiles; ce spectacle aurait surpris tout étranger; les Français eux-mêmes, l'équipage, tous étaient émerveillés; eh bien! ce beau vieillard, conservant jusqu'à la fin son visage froid et sévère, ne laissa échapper aucune exclamation et ne montra nul étonnement. L'amiral, que ce flegme contrariait un peu, lui demanda comment il trouvait tout cela? — Très beau, répondit en souriant le chef des Douairs. — Ne voudrais-tu pas que tes Arabes pussent construire de pareils ouvrages? — Non, reprit-il; car pour faire d'aussi belles choses, combien n'en apprendraient-ils pas de mauvaises! Celui qui fit cette réponse, Mustapha-Ben-Ismaël, ce rival d'Abd-el-Kader, ce grand chef des Douairs et des Smélas, ce défenseur opiniâtre de Trémecen, a soixante-douze ans et ne sait pas lire.

El-Mezari est le digne neveu de Mustapha. Quelqu'un lui proposait d'envoyer en France, pour le faire élever, son fils, âgé de quinze ans; il regarda gravement son interlocuteur, puis répondit: Pourvu que mon fils sache monter à cheval, faire la guerre des montagnes et se rendre redoutable, il en saura autant que son père, et en saura assez.

Nous sommes arrivés en Afrique avec l'intention de changer ou d'adoucir les mœurs; mais, il faut le dire, depuis sept ans que nous y sommes, nous ne les avons nullement changées, nous les avons fort peu radoucies. Nous serons peut-être plus heureux à l'avenir, et même nous semblons fort peu désespérer. D'abord nous perçons de grandes rues, nous construisons de belles maisons à Alger. Mais ces maisons sont très incommodes; on y étouffe; on détruit les maisons maures, si laides au dehors, si riches au dedans; on élargit ces petites rues pittoresques du vieil Alger, qui donnaient une ombre si fraîche et si agréable; on est convenu qu'il vaut mieux mourir de chaud chez soi et y descendre en cabriolet, que d'y venir en s'effaçant le long des murs, et d'y vivre à l'abri du soleil. Il y a donc, en ce moment, à Alger, trois rues en croix, Bab-Azoun, Bab-Aloued et celle de la Marine, qui sont pavées et ornées d'arcades et de boutiques commes les rues de Rivoli et de Castiglione, et où l'on est éclaboussé, tout comme à Paris, par de nombreux équipages

Il est pourtant une chose que les Arabes ont appris de nous, c'est le jeu de billard. Celui qui écrit ces notes en a vu, et des plus illustres, qui étaient très forts à toute partie. Quant à notre tactique militaire, ils sont trop prudens pour s'en servir contre nous; ils connaissent par expérience les effets de l'artillerie; aussi, se gardent-ils bien de s'établir en colonnes ou de se présenter en masses devant nos pièces. Ils nous combattent comme les Parthes combattaient les Romains; ils nous harcèlent, nous fatiguent, remplaçant l'intelligence des masses par l'intelligence individuelle, et la science des tactiques par le courage, l'habitude et l'opiniâtreté.

Digitized by Google

Les chefs exercent sur eux une puissance morale sans bornes; leur autorité est héréditaire et se conserve dans une même famille. Mais quelquefois, c'est le frère qui succède au frère, au détriment des enfans du défunt, s'il est jugé plus capable que ses neveux de guider la tribu. Le chef est le juge suprême de ceux qui lui obéissent, il est leur maître absolu et ne rend compte à personne de ses actions. Devant lui toutes les têtes s'inclinent; chacun, sur son passage, implore la faveur de baiser le bout de ses doigts ou le pan de son bournous. Chaque matin, au lever du soleil, la tente du chef est ouverte à ses sujets; les chefs inférieurs, les riches, les pauvres, tous ceux qui ont à se plaindre ou qui sont accusés, s'y rendent. Les deux schiaouss, le bâton à la main, sont placés l'un vis-à-vis de l'autre aux côtés du kébir (grand seigneur). Les chefs laissent leurs pantoufles à l'entrée, pénètrent sous la tente et se recueillent dans la prière. Une grotesque harmonie accompagne les versets du Koran; puis on fait circuler le café, et c'est alors que la justice est rendue au peuple. Le chef seul prononce; cependant il prend quelquefois conseil de ceux qui l'entourent; l'exécution suit immédiatement la sentence.

Avec un tel système, il arrive souvent que le jugement est rendu à faux; le patient prend alors la peine infligée comme un châtiment céleste, et se console. En 1835, un homme avait été assassiné; un Arabe soupçonné du meurtre fut cité aussitôt devant le bey Ibrahim; et comme il ne put rendre compte de l'emploi de sa journée, il fut condamné à avoir la main droite et la tête coupées. Déjà le bras de ce malheureux était mutilé, lorsque le vrai coupable se déclara, et subit le reste du châtiment. Ibrahim fit une pension annuelle de 50 francs à l'Arabe, et eut assez d'humanité pour faire appeler un chirurgien français; le lendemain cette affaire était oubliée dans les tribus.

Un juge ne condamne jamais qu'à l'amende, aux coups de bâton, ou à la mort. C'est là toute la pénalité arabe. Le châtiment le plus dur est, sans contredit, l'amende. Les chefs s'enrichissent en l'appliquant, aussi n'en sont-ils point avares. Quant aux coups de bâton, ils n'entraînent pas l'infamie; un Arabe qui en a reçu cinquante au lever du soleil, en a déjà perdu la mémoire à midi. La peau, les os, les fibres, peuvent souffrir dans le moment, mais le cœur est insensible, et ne comprend pas l'indignation. Des Français ont vainement cherché à leur inculquer des idées de révolte à ce sujet, les Arabes leur ont ri au nez en disant que l'ame n'a rien de commun avec le corps, et qu'elle ne pouvait s'affliger de ces martyrisations de la chair. Il est certain cependant que les coups de bâton leur sont vigoureusement appliqués : le coupable est placé entre deux schiaouss qui frappent à tour de bras comme deux forgerons sur une enclume. Il montre une patience et un courage admirables, compte lui-même les coups et s'en retourne à sa tente si ses jambes le lui permettent. Mais si le châtiment est trop fort, si son corps ne peut résister, il se traîne dans un coin, s'enveloppe dans son bournous, et reste là jusqu'à ce que les forces lui reviennent, entouré de ses parens et

Digitized by Google

amis, avec lesquels il s'entretient de toute autre chose. Puis le soir, si vous le rencontrez, il a l'air aussi fier que le premier baron de la chrétienté.

Les pratiques de la religion sont fidèlement observées : le matin et le soir, au lever et au coucher du soleil, vous voyez l'Arabe se prosterner la face contre terre, murmurant des versets, et roulant dans ses doigt les grains de son chapelet. Les chefs habiles, tels qu'Abd-el-Kader, se servent des idées religieuses comme d'un mobile pour agir sur le moral des masses. C'est au nom du prophète qu'il leur inspire ce dévouement sans bornes qu'ils ont tous pour lui, et qu'il les porte aux plus grandes et aux plus périlleuses entreprises.

Quand on pense à ce que nous a coûté en hommes et en argent la guerre d'Afrique, on est gravement étonné; mais si on essaie de calculer les pertes des Arabes et de les comparer aux nôtres, on accordera sans doute à ce peuple des éloges mérités. Nous avons immortalisé les Espagnols mourant dans Sagonte et s'ensevelissant sous les ruines de Saragosse; nous avons admiré les Russes sacrifiant la ville et le palais des czars à leur gloire nationale, et nous n'aurions pas même un peu d'étonnement pour ce peuple qui, depuis sept ans, lutte contre la première des nations, abandonne ses villes et ses plaines et se retire dans les montagnes, qu'il ne quitte de temps à autre que pour reparaître aussi libre et aussi brave qu'aux jours de sa puissance. On a brûlé ses récoltes pendant plusieurs années, on a détruit ses troupeaux, dévasté ses jardins, tari les sources, déraciné les arbres, vidé les silos, on a surpris et massacré des tribus, rien n'a pu l'abattre et le dompter; son orgueil a résisté à tous os efforts , sa haine n'a fait que s'accroître.

Les Arabes ne savent pas tenir la campagne, ou, pour mieux dire, ils ne le peuvent pas. Lorsque Abd-el-Kader veut attaquer un corps expéditionnaire, ou agir sur un point quelconque, il fait prévenir les tribus par un ordre écrit, et assigne un rendez-vous. Au jour donné, les Arabes sont tous réunis pour ne plus obéir qu'à une seule impulsion, à un seul commandement. Chaque cavalier apporte ses provisions et sa tente. Ils sont très sobres en campagne, et cependant, dans la vie domestique, s'ils ne sont pas très difficiles en qualité, ils sont du moins très exigeans en quantité; ils se contentent, par exemple, d'orge broyé entre deux pierres et réduit en une espèce de pâte à peine pétrie, dont ils font une détestable galette; mais cette galette leur suffit, et elle leur paraît d'autant plus délicate, qu'elle est plus volumineuse.

Durant l'absence des hommes, les femmes, les enfans, les vieillards se retirent dans la montagne; et comme tout Arabe est soldat, les terres demeurent alors sans cultivateurs. De là vient que les armées arabes sitôt rassemblées, sitôt prêtes à combattre, ne peuvent rester long-temps sous les drapeaux, et par conséquent entreprendre une longue expédition ou résister à une attaque opiniâtre. Au bout de huit jours, et ce temps est déjà long, il faut songer à rejoindre la famille. Cette raison seule explique nos longues journées de marche faites sans rencontrer ame qui vive; il nous est arrivé de voyager ainsi

Digitized by Google

quinze jours de suite sans voir un seul vestige de l'ennemi, puis tout à coup et comme par enchantement, la montagne se couvrait de cavaliers. Ces troupes, sitôt rassemblées, se dissipent et disparaissent en un instant quand la nécessité l'exige. A l'affaire de la Sikkak, le 6 juillet 1836, le général Bugeaud avait en tête toute l'armée de l'émir : l'action était vivement engagée, l'ennemi était même culbuté sur tous les points, et les Français étaient sûrs de l'écraser, lorsque tout à coup il se dispersa en moins d'une heure. Cette armée, forte de près de douze mille hommes, s'était effacée à l'horizon ; chaque cavalier s'était dirigé sur sa tribu, sans s'inquiéter de la tribu voisine.

Les Arabes font peu de prisonniers ; le désir d'augmenter leurs esclaves ou l'espoir d'une forte rançon peuvent seuls les décider à faire grace aux vaincus. L'ouvrage publié par M. de France, qui fut quelque temps prisonnier d'Abd-el-Kadel, donne des détails assez exacts sur les souffrances cruelles qui attendent nos compatriotes, quand ils tombent entre les mains des Arabes. Quoique gardés de près et soigneusement observés, quelques-uns trouvent cependant moyen de s'évader : je citerai à ce sujet un fait assez intéressant qui s'est passé à Oran au mois de septembre 1835.

Le premier traité conclu entre Ab-del-Kader et le général Desmichels avait été rompu par la malheureuse affaire de la Mactah, l'un des drames les plus sanglans dont l'Afrique ait été le théâtre depuis que nous l'occupons ; les Arabes s'étaient vengés de toutes leurs défaites précédentes, ils avaient largement assouvi leur haine dans le sang français. Les troupes songeaient avec douleur à leurs camarades mutilés dans la plaine : tous les absens étaient comptés pour morts.

Un soir du mois de septembre, trois mois environ après le funeste combat, plusieurs officiers se trouvaient réunis à Oran au grand café ; ils assistaient à une partie de billard très animée, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer un Arabe assez mal vêtu, la tête serrée par une corde faite avec des poils de chameau, les jambes nues, le reste du corps couvert du kaick et du bournous. A cette époque les Arabes ne se montraient jamais dans les cafés et dans les lieux fréquentés par les Français. On le regarda avec quelque étonnement. — Le colonel B... n'est-il pas ici, messieurs ? s'écria en excellent français ce prétendu Bédouin ? Le colonel se présenta. — Vous ne me reconnaissez pas, mon colonel ? — Non, je vous jure. — Je suis le caporal T.... — Il a été tué à la Mactah. — Il est devant vous. — Des officiers du 66e de ligne le reconnurent, son capitaine l'embrassa. — Pardieu, lui dit le colonel, tu arrives aujourd'hui, et ce matin j'ai fait partir ton extrait mortuaire ; tu vas prendre du café. — Avant le café, mon colonel, je vous demanderai du pain, car je tombe d'inanition, j'ai vécu depuis deux jours avec de la terre et des racines. On s'empressa de le servir, il fut bientôt entouré de bouteilles et de volailles froides, il eut amplement de quoi satisfaire à ses premiers besoins.

Lorsqu'il eut un peu réparé ses forces, le souvenir de ses souffrances lui revint, et il ne trouva pour l'exprimer que ces paroles : « J'étais bien fatigué,

Digitized by Google

j'avais bien soif et bien faim. Vous savez, ajouta-t-il un instant après, que j'étais sur l'une de ces quatorze prolonges chargées de blessés, et qui restèrent, à l'exception d'une seule, au pouvoir de l'ennemi. La prolonge qui me portait était plus avancée que les autres dans le marais, les chevaux avaient de la boue jusqu'au ventre, ils y restèrent. Deux cents cavaliers s'élancèrent sur nous comme des corbeaux; le canon tirait alors à mitraille, et c'était bien vu, car il valait mieux mourir d'un éclat d'obus que de la mort que nous donnaient les Arabes. Ils tombaient souvent eux-mêmes frappés à nos côtés, et nous nous regardions ainsi comme vengés. J'étais placé entre deux officiers, l'un Polonais, l'autre chasseur à cheval; tous deux furent déchirés devant moi; je fis le mort, et quand je rouvris les yeux, j'étais encore sur la charrette, entouré de cadavres nus et sans tête pour la plupart. J'étais nu, moi aussi; ils ne s'étaient pas donné la peine de déboutonner mon uniforme, ils l'avaient fendu par le dos. Je voulus me traîner dans une touffe de lentisques, mais je fus aperçu par deux Bédouins qui accoururent vers moi. Je m'attendais à mourir; ils se contentèrent de me lier les mains et m'emmenèrent. Le combat était fini; les Arabes célébraient leur victoire par des chants, des cris de joie, des courses et des décharges de mousqueterie. On me conduisit à Sidi-Bolen, l'un des chefs; mon bras gauche saignait d'une blessure, et je souffrais cruellement. En m'apercevant, Sidi-Bolen se mit à sourire. Nous n'étions que cinq ou six prisonniers, et cependant nous heurtions à chaque pas les têtes pâles et livides de nos camarades. Les tribus levèrent le camp, il fallut marcher. On m'attacha par le cou à la queue d'un cheval, et l'on me fit porter une tête que j'étais forcé d'embrasser de temps à autre. Je vous laisse imaginer tout ce que j'ai souffert dans cette marche pénible; l'Arabe, qui me remorquait ainsi, était fort bon cavalier et montait un bon cheval, qu'il se plaisait à faire galoper et sauter de toutes les façons, sans s'inquiéter le moins du monde des secousses horribles que me faisait éprouver chaque écart de sa monture. Nous arrivâmes enfin à Mascara, où l'on nous donna la prison pour demeure, et tous les matins on nous conduisait sur la place publique pour y être insultés par les passans.

Un Arabe, à qui on avait infligé cent coups de bâton, me fit entendre qu'il pourrait me faire évader si je lui donnais de l'argent: je lui promis cinq cents boudjous (1). Il accepta, me procura des vêtemens, et m'ouvrit, pendant la nuit, la porte de mon cachot. J'ignore, du reste, comment il s'y est pris. Nous sommes partis tous les deux, et, comme il savait les chemins et connaissait les lieux, nous n'avons pas été découverts. Nous passions les jours cachés dans les buissons, mangeant des racines de palmier nain et de la terre, mais n'ayant rien pour nous désaltérer. Nous sommes arrivés à Arzew, et me voici. Quant au nom de mon libérateur, c'est mon secret et le sien; je le tais, car la mort la plus douloureuse l'attend s'il est trahi. Pour les 500 boudjous, je pense que mon pays les donnera; je les ai promis en son nom. »

(1) Le boudjous vaut 1 fr. 80 cent. de notre monnaie.

Digitized by Google

Le caporal fut fait sergent, les 500 boudjous furent payés sur les fonds secrets; mais le malheureux Arabe fut découvert et brûlé.

§ I. — LE CHÉLIF.

Au mois de mars 1836, la division d'Oran exécuta, dans les vastes plaines de l'est et dans les gorges du Petit-Atlas, une marche brillante qui nous fit découvrir les contrées les plus fertiles et les plus riches de la grande province. Nous suivrons cette expédition pour pénétrer avec elle dans l'intérieur des terres; ce sera pour nous une occasion de faire des remarques curieuses, tant sur les Arabes alliés ou ennemis de la France, que sur le beau pays qu'ils habitent.

Nous commencerons par rendre un hommage bien sincère au souvenir des deux chefs qui commandaient cette expédition, le général Perregaux et le colonel Combes, tous deux jeunes encore, aimés des soldats, pleins de talent, et morts tous deux au siége de Constantine. Cette dernière campagne, en ravissant à l'armée des chefs dignement appréciés, laisse à la France de pénibles souvenirs. De grands honneurs ont été rendus à la glorieuse dépouille du général en chef Damrémont; le corps du général Perregaux, déposé à Cagliari, doit trouver une place près de lui dans les caveaux des Invalides. Quant au malheureux colonel Combes, il a été enseveli dans les fossés de Constantine, et doit toujours dormir sur cette terre africaine qu'il foulait avec tant de fierté et de courage.

A son départ d'Oran notre petite armée traversa d'abord la plaine du Figuier. Cette vaste plaine peut avoir douze lieues de diamètre, et dans cette étendue on ne trouve qu'un seul arbre, un figuier miraculeux qui en occupe, on peut le dire, le centre mathématique. Les Arabes ont pour cet arbre une vénération de vieille date. Les caravanes, les armées amies ou ennemies qui ont passé sous son ombrage et s'y sont reposées, l'ont toutes respecté; le sang qui a coulé sur ses racines n'a servi qu'à fertiliser le sol qui le nourrit, et à renouveler ses feuilles toujours vertes.

La plaine du Figuier est bornée au sud par une ramification du Petit-Atlas, la montagne des Beni-Amer, riche tribu qui met trois mille cavaliers en plaine; au nord, elle se déroule jusqu'à la mer, à l'ouest elle touche aux portes d'Oran, et vers l'est elle a pour limites la forêt de Muley-Ismaël et le petit ruisseau le Tielat. La forêt de Muley-Ismaël, célèbre dans nos annales africaines par un combat meurtrier où le colonel Oudinot fut tué, ne serait en France qu'un haut taillis très fourré: elle n'est composée que de lentisques parsemés de quelques rares pins sauvages. On ne trouve guère de grands arbres en Afrique, si ce n'est aux environs de Tremecen, où l'on voit de superbes et nombreux oliviers. Le lentisque forme à lui seul presque tous les bois; c'est un arbre de très petite taille, couvert d'un feuillage épais attaché à des branches grêles et courtes, et qui sont d'un faible secours pour les feux de bivouac.

Les Arabes ne portent aucun soin à l'entretien des arbres; ils respectent et

Digitized by Google

vénèrent ceux qui ombragent les oasis, mais ils ne tentent pas de les multiplier, ni de leur donner ces formes élégantes et hardies que recherchent nos cultivateurs. Ils se reposent en tout et pour tout sur la nature, jouissent de l'ombre que le hasard leur fait rencontrer, et se couchent au soleil avec indifférence lorsqu'ils ne trouvent pas mieux.

Souvent ils brûlent une partie de leurs forêts pour en cultiver le terrain : le pays n'étant pas peuplé en proportion de son étendue, ils peuvent ménager leurs terres et se procurer ainsi d'abondans produits. Le bois leur est à peu près inutile. Vivant sous la tente, ils ne construisent pas de maisons; ils ignorent les premiers principes de la navigation, et l'hiver n'est guère incommode que par les pluies. Ils font aussi peu de cas des bois que la nature leur a donnés. Veulent-ils chasser? ils mettent le feu à l'une de ces forêts de lentisques; le gibier effrayé en sort et trouve la mort dans le cercle des chasseurs qui cerne l'incendie.

La petite armée expéditionnaire était divisée en deux corps. Le général Perregaux partait d'Oran avec trois mille hommes, auxquels devaient se joindre, dans la plaine de l'Habrah, les onze cents que le colonel Combes amenait de Mostaganem.

Le général avait avec lui Mustapha-Ben-Ismaël, et son neveu El-Mezari, qui commandaient les Douairs et les Smélas, tribus amies de la plaine de Mlêta, à quatre lieues d'Oran. Le colonel était suivi du bey Ibrahim, ayant sous ses ordres les Turcs à pied et quelques Douairs ou familles des Borghiah, qui habitent sur la route de Mascara. Après avoir longé la côte, le général établit son premier bivouac sur la montagne des Lions, à cinq lieues d'Oran.

Cette montagne, dont le sommet est assez élevé, se fait remarquer par son aspect bizarre, surtout lorsqu'elle est vue de loin. Elle apparaît tantôt sous la forme d'un chameau, tantôt sous celle d'une pyramide, selon la position de celui qui la regarde; quelquefois elle étale au soleil ses bruyères vertes et touffues, pour ne montrer ensuite sur ses flancs brûlés qu'une large ceinture de roches nues et échancrées. Son nom lui vient du grand nombre de lions dont elle était, avant la guerre, la retraite accoutumée. Aujourd'hui ils y sont très rares; les Arabes disent même qu'ils ont tout-à-fait disparu.

Au versant nord de la montagne est une très petite vallée où coule un ruisseau dont l'eau est pure et délicieuse. C'est une halte aimée des Arabes, qui, dans leurs excursions, ne manquent jamais de s'y reposer.

Le lendemain, le corps d'armée arriva à l'embouchure de la Mactah, petite rivière qui sort d'un marais formé par l'union de l'Habrah et du Sig (1). Il tourna sur la droite et entra dans la vaste plaine du Sig et de l'Habrah, où le colonel Combes opéra sa jonction. L'armée réunie se dirigea sur l'Habrah, au pied du Petit-Atlas.

Cette rencontre de deux poignées d'hommes au milieu d'une plaine sans

(1) *Mactah* en arabe signifie *marais*.

Digitized by Google

bornes ne manquait ni d'intérêt ni de poésie, surtout si l'on considère les lieux où nous étions et la composition de notre petite armée.

C'était au mois de mars, et sous le ciel d'Afrique le printemps s'annonce de bonne heure. La plaine était couverte de vastes champs de blé et d'orge entrecoupés d'autres champs incultes, mais remplis de fleurs sauvages dont la plupart nous étaient inconnues; les ruisseaux nombreux qui traversent la plaine en tous sens étaient bordés de lauriers-roses en fleurs qui servaient d'asile aux tourterelles de Barbarie et aux pigeons ramiers. Aucun pli, aucun accident de terrain ne ridait cette immense nappe de verdure et de fleurs que dominaient les tiges longues et flexibles du genêt d'Espagne. Au milieu de cette nature riante, nous nous avancions lentement avec nos canons, nos mulets, nos chevaux, et tout l'attirail d'une armée en campagne. Près de nous marchaient les Arabes avec leurs bournous blancs ou noirs, tandis qu'à nos côtés, les enfans perdus de l'armée, les Spahis aux bournous rouges, lançant au galop leurs chevaux légers, foulaient les fleurs et les moissons, et faisaient flotter au vent leur sandgiac, petit étendard de guerre.

Cette expédition se faisait après celle que le maréchal Clausel avait exécutée sur Tremecen. Mustapha-ben-Ismaël, qui venait d'être délivré par nous du siége qu'il soutenait depuis trois ans contre Abd-el-Kader dans cette ville, se trouvait alors pour la première fois dans nos rangs, et devait rendre à Ibrahim les honneurs dus au bey.

Nous dirons d'abord quelques mots sur le bey Ibrahim : les journaux ont trop parlé de lui en France pour que nous laissions passer son nom sans commentaire.

Ibrahim a près de soixante ans, sa taille est haute, il porte avec dignité sa belle tête ornée d'une longue barbe grisonnante; il passe sa vie à poser. Il aurait parfaitement convenu à Gros pour l'une de ses gigantesques batailles. Voilà le seul mérite qui ne lui soit point contesté. Examiné de près, comme l'on fait de tout homme public et placé en scène, il perd toute sa dignité. Ce chef n'était pour tous les Arabes qu'un objet de mépris et de haine; ils le haïssaient comme Turc, s'en moquaient comme bey, et le méprisaient, parce qu'il ne tenait son autorité que de nous qui le leur avions imposé. Cependant ils le craignaient, car les balles de ses pistolets étaient de fort bon calibre et les yataghans de ses schlaouss merveilleusement effilés.

Le gouvernement français a senti plus tard que cet homme n'était pas fait pour le représenter auprès des Arabes : le beylick de Mostaganem lui a été enlevé et donné à un neveu du bey d'Oran.

Ibrahim se faisait toujours accompagner de son parasol, signe de sa haute dignité, de ses sept drapeaux surmontés du croissant, et de sa curieuse musique que les Arabes disaient de beaucoup supérieure à celle du bey de Tremecen, d'Ab-el-Kader, et même du bey de Constantine. Ibrahim passait pour amateur des beaux-arts. Cette musique se composait de six ou huit instrumens, dont trois musettes, deux espèces de clarinettes, et trois tambours aussi bi-

Digitized by Google

zarres par leur forme que par les sons qu'on en tirait. Ce sont des peaux de chat fortement tendues, sur lesquelles on frappe en cadence avec des tampons. Les musiciens jouent matin et soir pour les prières et montent à cheval quand le bey marche. Placés derrière lui, les malheureux artistes soufflent à poitrine tendue ou frappent à tour de bras, avec ensemble, il faut le dire, mais toujours sur le même motif qu'il pressent ou ralentissent. Les musettes font la haute-contre, les clarinettes le ténor, et les tambours roulent sans interruption pour accompagner. Si vous avez entendu les musettes et les haut-bois catalans jouer ces danses vives et entraînantes des Pyrénées-Orientales, si vous avez fait sauter dans vos bras les jolies filles de Perpignan, d'Arles, de Prades et de Prats de Molle, vous pourrez vous faire une idée de la musique bédouine. Figurez-vous des hommes basanés et graves devant ces joueurs de musette, un magnifique ciel bleu pour horizon, et vous pourrez vous représenter le bey Ibrahim Bûsnach, se rendant dans la grande plaine de l'Habrah à la rencontre de Mustapha et d'El-Mezari.

Quant à Mustapha, il n'avait ni parasol ni musique; cet homme, sévère dans son maintien et dans son costume, était entouré de ses meilleurs cavaliers, de ses soldats les plus robustes. Sa puissance ne se révélait ni par les riches habits ni par les bruyantes fanfares, mais par le calme et l'attitude respectueuse de ses deux tribus guerrières. Près de lui marchaient fièrement ses deux étendards que nous avons toujours vus flotter au poste périlleux, ses deux étendards vert et blanc tachés d'une main, qui ne se souviennent pas d'avoir fui devant l'ennemi.

Les Douairs et les Smélas visitaient les amorces de leurs fusils et préparaient leurs chevaux : la *fantasia* allait commencer. Les Arabes ne connaissent pour faire éclater leur joie, pour célébrer les grandes époques de leur vie, que les jeux guerriers. Ce sont des courses et des luttes, non d'agilité, mais d'adresse; ils excellent dans l'art de faire plier un cheval au caprice du cavalier. Ils sont vraiment beaux lorsque, courbés sur l'encolure de ces admirables chevaux, ils font revivre pour ainsi dire les centaures de la fable; on les voit rejeter avec grace leurs bournous sur l'épaule, coucher en joue le but et faire feu sans que leur monture bouge ou s'effarouche, et cela aux grandes allures, à bride abattue, dans des terrains où nos régimens de cavalerie manœuvreraient à peine au trot, où nos écuyers craindraient de s'engager. Les drapeaux d'Ibrahim parurent, et quatre cents Arabes de Mustapha s'élancèrent le fusil haut, n'épargnant ni les cris ni l'éperon. L'éperon arabe n'est pas un éperon de parade argenté et à molettes fines comme celui de nos élégans. La simple vue de cet instrument vous ferait frémir. L'éperon arabe ou *chahir* est un morceau de fer, long d'environ huit pouces, terminé en pointe excessivement aiguë qui remplace la molette; le talon de l'éperon est attaché à un demi-cercle en fer qui se lie au pied par une courroie. Au moyen de cette espèce de broche, il faut que le cheval marche ou meure. L'Arabe exige de sa monture tout ce qu'elle a de force et de générosité, parce qu'il est à même

Digitized by Google

de faire couler de ses flancs tout ce qu'elle a de sang. Lorsque le cheval commence à perdre haleine, il le frappe rudement, le blesse et ravive incessamment la plaie par un chatouillement continuel; aussi le cavalier en est le maître, et il le serait à moins.

Une fois lancés, les Bédouins se choisirent par groupes de trois ou de quatre, continrent leurs chevaux à une vitesse égale, poussèrent de grands cris, arrivèrent ainsi jusqu'au bey, firent feu à ses pieds et tournèrent bride sur le coup. Bientôt on les vit revenir en chargeant leurs armes, faisant des moulinets avec leur fusil, se haussant sur leurs larges et courts étriers, animés déjà par la course précédente, criant plus fort et d'une voix plus rauque. Ils se replacèrent enfin derrière lui après une nouvelle décharge, ivres de poudre et de fumée, et faisant bondir et cabrer leurs chevaux essoufflés.

C'est alors que le cheval arabe est beau et intéressant à voir; il semble animé par l'ame de son maître, il s'exalte comme lui, sa bouche écume, ses yeux lancent du feu, ses narines s'ouvrent; il fait voler la poussière et les cailloux, franchit les buissons, les palmiers-nains, ou les évite avec une adresse merveilleuse; puis il rentre dans les rangs paisible et froid, baissant la tête, la queue et les oreilles, jusqu'à ce qu'on le remette en rênes, jusqu'à ce que la *fantasia* recommence.

Cette petite fête fut interrompue par l'apparition subite des vedettes de l'ennemi. Le kaïd de Kalah, ville de la province de Mascara, nouvellement nommé par Abd-el-Kader à la place de Sidi-Roumedin, qui se trouvait avec nous, était venu nous observer à la tête de six ou huit cents cavaliers. Alors tous ces hommes qui ne pensaient qu'à se divertir, qui torturaient leurs chevaux pour le plaisir de faire briller leur adresse, tournèrent bride, et, chefs en tête, se répandirent dans la plaine, poussant des cris à faire trembler. Ils arrivaient sur l'ennemi qui nous observait toujours. Les coups de fusil se firent entendre, et les Bédouins d'Abd-el-Kader s'enfuirent. Ce fut alors une fureur impossible à décrire de la part des nôtres : ils poursuivirent les fuyards pendant plus de six heures, firent neuf grandes lieues sans que les fossés, les cours d'eau et même les montagnes pussent les arrêter. Ils franchirent l'Habrah et n'abandonnèrent l'ennemi que dans les gorges des montagnes de Mascara, où ils auraient pu être surpris par quelque embuscade.

Comme nous suivions la même route qu'eux, nous heurtions assez souvent des cadavres décapités, percés de balles et dépouillés de tout vêtement. Le corps du kaïd de Kalah, que nous reconnûmes facilement, avait été atteint d'une balle dans le haut du buste, et sa tête avait été coupée par celui-là même qu'il avait remplacé au pouvoir. A l'aspect du cadavre on se sentait pris de pitié pour cet homme si beau, si jeune et si robuste; il était d'une grande propreté; la blancheur des mains, des pieds et de la poitrine était surtout remarquable; la tête était bien coupée, sans déchirures; il avait probablement combattu jusqu'au dernier soupir, car sa main était meurtrie et presque abattue. Le soir, au bivouac, chacun pouvait voir, devant la tente

Digitized by Google

d'Ibrahim, exposées aux yeux du bey, une pile de têtes coupées depuis le matin; puis, à l'écart, une autre tête à cheveux rasés, à barbe noire, très soignée, coupée en pointe et en collier; de beaux et grands yeux noirs, quoique fixes, donnaient une expression mobile à cette physionomie pâle, et une légère contraction des lèvres semblait indiquer le sourire plutôt que la douleur, le dédain plutôt que la crainte.

Le jour tombait, lorsque l'armée arriva sur la rive droite de l'Hâbrah. Ce site est très pittoresque : la rivière peu large et peu profonde, quoique fortement encaissée comme tous les cours d'eau du nord de l'Afrique, baigne le pied des montagnes de Mascara. Elle était jadis ombragée dans un cours de quinze à vingt lieues par de beaux arbres dont la plupart portaient des fruits. On voit encore sur la rive gauche un long bois de tamarins, que les Arabes ont respecté parce que les Espagnols y furent défaits en 1561. Les corps expéditionnaires, à force de passer et de repasser, ont abattu tous les arbres pour faire des feux et des cabanes; on ne voit plus que des troncs et des branches mutilées. Les mornes que forment dans la plaine les dernières pentes des montagnes sont boisés et couverts d'excellens pâturages. De nombreux marabouts placés en vedettes sur les points culminans donnent quelque vie au tableau. Les sentiers qui conduisent à ces petites maisons à dôme, tombeaux des grands et des saints, doivent être fréquentés, car ils sont très battus. Vers le sud, du côté de Mascara, se dessinent largement les pics raides et grisâtres des montagnes. De temps à autre, sur un plateau, apparaît quelque cavalier épiant notre armée, qui, dans la vallée, coupe ses arbres, remue ses cimetières, foule aux pieds ses moissons et chante sur tous ces débris. C'est alors qu'il voue aux Français une guerre sans trève ni repos et une haine éternelle. Au nord, la plaine, dont on voit à peine l'horizon, s'étend jusqu'aux plateaux de Massagran; à l'est, elle touche aux gorges de la Mina, et à l'ouest, à la forêt de Muley-Ismaël.

Les Douairs et les Smélas revenaient de la poursuite des ennemis. Les trois chefs marchaient en tête, le bey Ibrahim au milieu. La musique se faisait entendre sans interruption; les musettes égayaient par leurs sons aigus cette marche triomphale; les chevaux hennissaient, pressentant les momens du repos; les hommes riaient et causaient entre eux, se racontant leurs prouesses et les hauts faits du jour. Nos soldats débandés firent cercle pour les voir arriver. Ce peuple a des habitudes tellement originales, que ceux-là même qui vivent au milieu de lui et combattent avec lui, ne peuvent se lasser de le considérer et de l'étudier. Nous nous groupions autour d'eux en vrai badauds, tandis que, riant de notre curiosité, ils cherchaient à l'exciter encore en faisant exécuter diverses manœuvres à leurs chevaux ensanglantés. La nuit était venue, les feux s'allumaient, le ciel était magnifique, l'air presque chaud. L'abondance régnait dans le camp : nos Arabes avaient surpris les troupeaux des tribus ennemies, et le camp était rempli de chèvres et de brebis qui faisaient un vacarme épouvantable. Pour trente sous on avait un mouton; de tous côtés

Digitized by Google

le sang coulait, les broches de bois tournaient au feu; c'était un camp d'Homère, des repas de héros où l'on faisait rôtir et où l'on servait des pièces entières, et puis la rivière coulait à deux pas, et fournissait à chacun une boisson abondante. Ce bivouac a fait époque dans les campagnes pénibles des trois dernières années.

Un rude travail nous était réservé pour le lendemain. Dès cinq heures du matin, on demanda des hommes de bonne volonté, et nous poussâmes une pointe jusqu'à une distance de deux lieues de Mascara. Un an auparavant, lors de son expédition contre cette ville, le maréchal Clausel avait avec lui dix mille hommes et un matériel considérable, et cependant il eut de grandes difficultés à surmonter, pour venir à bout de son entreprise. Nous n'étions, nous, que quinze cents hommes, courageux et prêts à surmonter toutes les fatigues. La journée était mortellement chaude, nous mourions de soif, et cependant nous gravissions sans cesse, courant d'une montagne à l'autre. Dans notre longue course nous ne rencontrâmes pas une seule goutte d'eau même bourbeuse et croupie. Nous rentrâmes au camp à cinq heures du soir, après avoir marché pendant douze heures complètes, ne faisant que quelques minutes de halte de deux en deux heures, toujours attachés et acharnés à la poursuite des troupeaux que nous rencontrions dans les gorges, et que les gardiens épouvantés nous abandonnaient sans les défendre.

Notre retraite sur le camp, par les crêtes de la montagne, était réellement curieuse. Nous ramenions, entre nos colonnes, plus de deux mille bêtes à cornes. Pour faire marcher cet immense troupeau, on avait groupé, sur différens points, les tambours et les trompettes dont les sons épouvantaient ces animaux, qui suivaient, en fuyant, la route que nous nous étions tracée. On se ferait difficilement une idée de tous les bruits qui s'élevaient de cette masse mouvante d'hommes et d'animaux. Les tambours et les trompettes battaient ou éclataient sans ordre ni mesure; des bêlemens, des beuglemens, des cris sauvages, des conversations bruyantes s'élevaient confusément du milieu de tourbillons de poussière, et au-dessus de tous ces bruits s'élevait le grand bruit que font les hommes et les chevaux en marche. La dernière halte se fit sur le dernier mamelon de la montagne; nos camarades et le repos nous attendaient au bas, et cependant nous nous arrêtâmes pour respirer les bouffées de cette brise que nous avions en vain appelée toute la journée. Elle s'élevait fraîche et embaumée du lit de la rivière qui coulait à nos pieds et déroulait dans la plaine son cours long et sinueux. Le tableau que nous avions sous les yeux était admirable : le soleil se couchait dans un ciel sans nuage, la nature étalait toutes ses pompes. Toutes nos peines, toutes nos misères étaient déjà oubliées. Heureuse journée après tout, quoiqu'elle eût été bien rude, heureuse journée! car nous avions fait preuve de force et de jeunesse.

La journée du lendemain fut donnée au repos. Nous construisîmes, sur les deux rives du fleuve, quelques ouvrages de fortification que nous abandon-

Digitized by Google

mêmes aux Arabes. Ceux-ci n'ont jamais essayé de détruire les travaux que nous exécutions sur notre passage. Ils se sont toujours contentés de les observer avec curiosité et n'ont jamais eu l'idée de vouloir les défendre. Dans l'enceinte de nos fortins qu'ils dédaignaient de détruire, ils ont quelquefois enfermé leurs troupeaux.

Nous partîmes bientôt pour Sidi-Madera, marabout qui donne son nom à une fontaine dont l'eau est agréable à boire, mais malsaine. Pendant notre marche qui fut d'environ sept heures, plusieurs tribus vinrent faire leur soumission au général et au bey. Celui-ci s'empressa de recevoir leurs présens, mais le général refusa ceux qu'elles lui offrirent. Nous entrâmes ensuite dans les plaines de l'Illil et de la Mina. L'Illil est un petit affluent de la Mina, qui, elle-même, va se jeter bientôt dans le Chelif. Ces deux plaines ressemblent beaucoup à celles du Sig et de l'Habrab, quoiqu'elles soient plus petites. Elles sont cultivées et très riches. Parmi les tribus qui les habitent, les plus remarquables sont celles des Sidi-l'Aribi et des Medg'er qui firent toutes deux leur soumission.

La tribu des Sidi-l'Aribi est renommée pour posséder les meilleurs chevaux du pays. Ils sont connus sous le nom de chevaux du Chelif; ils ont la tête massive, les membres forts, les sabots larges. Les prairies de ces plaines sont très grasses et très estimées. Lorsque le chef des Sidi-l'Aribi vint reconnaître la domination française, nous nous pressâmes à sa rencontre, car son histoire nous était connue et le rendait fort intéressant. C'était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à la peau blanche, aux formes délicates et à la parole timide. Et cependant, sous cette frêle enveloppe, se cachaient une volonté ferme, un cœur noble et courageux. Il était parvenu au pouvoir par un évènement tragique : son père, qui commandait alors, avait été mandé à Mascara par Abd-el-Kader, qui craignait son influence sur les tribus; il s'y rendit sans défiance, fut arrêté et pendu à une fenêtre de la maison de l'émir, tandis que celui-ci priait à la mosquée. Sa tête fut ensuite envoyée à son fils. Celui-ci, loin de s'intimider, rendit les honneurs funèbres à son père, fit décapiter à son tour l'esclave qui avait été chargé du funeste message, et trouva aussi un homme assez dévoué pour porter sa tête à l'ennemi. Il n'y avait pas de raison pour que ces ambassades eussent une fin. Abd-el-Kader renvoya l'esclave sans lui faire aucun mal, mais il se prépara à châtier le jeune rebelle. Celui-ci franchit le Chelif, lutta long-temps et finit par se jeter dans le parti français.

Nous quittâmes la Mina pour nous enfoncer dans les gorges du Chelif. Les montagnes qui le bordent sont très fourrées et très favorables à une guerre de partisans. Elles sont habitées par quelques tribus, parmi lesquelles est celle des Beni-Zerroual, qui ne voulut en aucune manière entendre parler de conciliation, et nous défendit fièrement de passer sur son territoire: les têtes de colonnes s'y engagerent, et aussitôt la fusillade se fit entendre. Nous étions souvent obligés de nous arrêter pour pratiquer des passages à l'artillerie, et

Digitized by Google

l'ennemi, maître des positions, profitait de ces retards pour nous attaquer; souvent il nous blessait du monde. Il nous disputa le terrain pied à pied, et ne cessa de nous combattre que lorsque nous eûmes dépassé les limites de la tribu. Les Béni-Zerrouals sont tous Kabaïles et combattent à pied.

Le soir nous arrivâmes au Chelif, l'un des fleuves les plus larges et les plus profonds du nord de l'Afrique; il coule du sud-est au nord-ouest, reçoit plusieurs tributaires, et, après avoir décrit un grand coude au nord, il va se jeter dans la mer à dix lieues est de Mostaganem. Nous vîmes sur ses bords une ruine du Bas-Empire peu curieuse; elle est presque entièrement écroulée; il ne reste plus qu'une longue muraille qui n'offre rien de remarquable.

Nous traversâmes la riche plaine de Massagran, parsemée de maisons de campagne maures; toutes sont détruites et désertes : leur aspect est bien triste. Les jardins sont encore pleins de fleurs, les instrumens aratoires abandonnés remplisssent les fossés; les citronniers, les grenadiers, les figuiers et les orangers, sont taillés en magnifiques allées; des carrés symétriques de narcisses et de résédas, de rosiers et de jasmins, annoncent les goûts civilisés des anciens maîtres; des haies de cactus bordent et séparent les propriétés. Dans chaque maison sont des citernes; mais ces maisons sont vides, il ne faudrait que des habitans pour ramener la vie dans ces délicieuses villa.

Après dix-huit jours de marches, souvent forcées, l'armée arriva enfin devant Oran. Elle n'avait, pour ainsi dire, éprouvé aucune perte dans cette expédition, qui l'avait grandement initiée aux mœurs arabes, et qui avait fait rejaillir beaucoup de gloire sur le chef dont la prudence et le talent avaient triomphé de nombreux obstacles.

Un pompeux ordre du jour, signé du général en chef, nous apprit qu'Abd-el-Kader, fugitif et abandonné par ses tribus, n'avait plus qu'un pouvoir chimérique, on crut la province pacifiée et l'émir abattu pour jamais. Mais la guerre n'est pas si promptement terminée sur cette terre d'Afrique.

Quinze jours après nous étions bloqués à la Tafna (1), après une affaire déplorable et sanglante dans laquelle deux mille Français n'avaient pu résister à douze mille Arabes conduits par ce même Abd-el-Kader, plus orgueilleux et plus puissant que jamais.

A. DE GONDRECOURT.

(1) Fleuve qui va de Tremecen à l'île d'Aargaghoun.

(*La suite à un prochain numéro.*)

Digitized by Google

LES ÉPAVES.

Première Partie.

I.

A quelques lieues de Saint-Pierre, au pied de ces volcans éteints qu'on appelle les pitons du Carbet, il y avait autrefois une habitation, la plus belle et la plus considérable de la Martinique. Le revenu de ce vaste domaine valait mieux que celui de bien des terres nobles, ayant château seigneurial, remparts et ponts-levis; pourtant on n'y voyait qu'une maison d'assez humble apparence dont le toit rougeâtre s'élevait sous les touffes verdoyantes des tamarins et des manguiers; quelques grands cocotiers balançaient au-dessus leurs cimes élégantes; ses nombreuses dépendances formaient, à l'entour, comme un village que coupait régulièrement dans sa longueur une file de cases à nègres, pauvres demeures sans fenêtres et semblables à des ruches.

Des bois et des savanes enserraient ces vastes et florissantes cultures au-delà desquelles la terre se retrouvait dans le luxe sauvage de sa végétation primitive. Vers le sud-est, entre les profondes coulées où la rivière du Carbet prend sa source, et à une lieue environ de l'habitation la Rebelière, il y avait une autre possession, presque aussi considérable, appelée les Mornes; ses champs de cannes et de patates douces formaient de grands sillons qui s'étendaient jusqu'à la croupe grisâtre des montagnes du Carbet.

Vers les fêtes de Noël, en l'année 1720, trois personnes veillaient un soir, après souper, dans la galerie de l'habitation La Rebelière. De

Digitized by Google

hauts candélabres, chargés de bougies de France, éclairaient cette pièce où régnait un bizarre mélange de luxe et de simplicité. Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, mais des stores en canevas, soigneusement baissés, arrêtaient les moustiques dont l'essaim innombrable bourdonnait au dehors, et livraient passage au vent de la nuit qui souffiait mollement contre les lambris.

Les esclaves avaient retiré la table chargée d'une magnifique vaisselle d'argent pour servir le café sur un petit guéridon, chef-d'œuvre de marqueterie digne de figurer dans le cabinet d'une reine plutôt que dans cette grande salle blanchie à la chaux et carrelée comme une cuisine.

Les trois personnes réunies autour du guéridon étaient si dissemblables de traits et de physionomie, qu'il était évident, au premier abord, qu'elles n'appartenaient ni à la même famille, ni au même pays. Mme de La Rebelière était le type créole dans toute sa nonchalance hautaine et gracieuse. Sa taille disparaissait dans l'ampleur d'une robe blanche dont aucune ceinture n'arrêtait les plis; mais on la sentait souple et légère à travers ce nuage de mousseline. Ses traits étaient charmans, ses cheveux noirs, sa peau délicate et veinée; elle avait cette pâleur fraîche et animée particulière à la race créole, et ces grands yeux sombres qui sont une beauté rare dans tous les pays. Son mari, M. de La Rebelière, était un homme encore jeune, mais que le climat ardent des Antilles avait prématurément vieilli. Il était d'origine belge, et, quoique venu fort jeune à la Martinique, il avait subi l'influence de cette température pour laquelle il n'était point né. Ses cheveux déjà rares et d'un blond équivoque retombaient en mèches autour de son visage d'une blancheur terne, sa physionomie était timide et mesquine; mais quelque chose de fier, d'absolu, dans ses airs de tête, annonçait l'homme qui a l'habitude de commander et d'être obéi. D'ailleurs, à travers un certain cachet de poltronnerie et de faiblesse, que la nature avait mis sur son chétif individu, on devinait des passions violentes et une volonté tenace, sinon hardie.

La jeune fille assise entre M. et Mme de La Rebelière, avait la fraîcheur veloutée des fruits et des fleurs; c'était une de ces figures douces et sereines qui reposent l'ame de ceux qui les regardent; la chaleur énervante des tropiques n'avait pas encore fané les belles couleurs de rose épanouies sur ses joues; ses cheveux étaient bruns, ses yeux d'un bleu changeant. Elle était vêtue à la mode de France, avec la coquetterie modeste d'une demoiselle de condition; son corps de jupe lacé par devant faisait valoir sa fine taille, et les plis d'un grand

Digitized by Google

frêne de linon laissaient à peine entrevoir son cou mince et gracieux. Elle travaillait avec application à un tableau en broderie qui représentait des fleurs, et dont le modèle était un beau bouquet posé sur le guéridon.

— Monsieur, je persiste à vous faire observer que vous avez grand tort de ne pas m'emmener avec vous au Fort-Royal, dit Mme de La Rebelière en bâillant et en se renfonçant dans le léger fauteuil de bambou où elle était assise.

M. de La Rebelière secoua la tête avec un air de décision fort poli et répondit doucement : Ma chère amie, cela ne serait pas du tout amusant pour vous, je vous assure; si ce n'était un devoir pour moi d'aller passer ces fêtes de Noël chez M. de Feuquières, je me serais dispensé de ce voyage; il aurait été renvoyé à une autre époque; pourtant j'ai à parler d'affaires importantes avec notre cousin M. le gouverneur, j'ai toujours quelque chose à lui demander; mais vous le savez, je vous quitte avec tant de peine...

— Il fallait du moins me laisser à Saint-Pierre, interrompit la jeune femme avec impatience.

— Mais il me semble que durant mon absence vous serez mieux ici et surtout plus convenablement.

— Eh! quelle inconvenance y aurait-il eu à vous attendre dans notre maison de Saint-Pierre? Là, comme ici, je le sais, je n'aurais reçu aucune visite, je n'aurais parlé à ame qui vive; mais du moins j'aurais vu le monde par la fenêtre. C'est toujours plus divertissant que de regarder à travers ces stores les nègres d'atelier, le moulin à sucre et les cases à bagasse.

— Ma chère Éléonore, que vous êtes enfant! dit tranquillement M. de La Rebelière; il faut bien en prendre votre parti et vous accoutumer à tout cela, puisque c'est ici que nous vivrons en famille presque toute l'année. L'air de cette habitation convient mieux à ma santé que celui de Saint-Pierre...

— Voilà la première fois que vous vous en apercevez peut-être depuis trente ans que vous êtes à la Martinique. Avant notre mariage, vous n'aviez pas songé à quitter la ville.

— C'est que je m'ennuyais tout seul ici quand j'étais garçon; mais avec vous, ma chère Éléonore, c'est le séjour que je préfère. Allez, vous finirez par vous y plaire. Ici vous commandez souverainement; vous avez toute liberté.

— C'est bien le moins, je pense. Monsieur, je profiterai de la permission pour ne pas tenir en place. D'abord, demain je vais aux eaux

Digitized by Google

chaudes, et si je m'y trouve bien, j'y passe huit, dix, quinze jours, tout le temps de votre absence.

— Aux eaux chaudes! Mais il y a pour une journée de marche dans des chemins affreux, à travers un pays désert où vaguent des nègres marrons. Il n'y a point d'autre habitation aux eaux chaudes qu'une case abandonnée, et qui était en fort mauvais état il y a deux ans; lorsque j'y suis allé pour la dernière fois. Je suis prêt à céder à qui la voudra cette concession de terrain trop éloignée pour en tirer parti; je donne la case et toutes ses dépendances au premier venu.

— Attendez du moins que j'en sois revenue.

— Mais ce voyage n'est pas sans quelque danger.

— N'importe! je m'ennuie, il faut que je me promène. Ne venez-vous pas de me promettre qu'ici j'aurais toute liberté?

— Mon Dieu si! Cependant, quand il s'agit de votre sûreté, peut-être de votre vie...

— N'allez-vous pas vouloir m'effrayer? Eh! que puis-je craindre? D'abord je ne suis pas seule, Cécile vient avec moi; j'espère qu'elle obtiendra aussi votre agrément.

— Je ne défendrai pas à ma pupille ce que je permets à ma femme.

— Nous partirons demain matin en même temps que vous. N'est-ce pas, Cécile, que vous êtes contente de faire cette promenade aux eaux chaudes et que vous vous ennuyez mortellement ici?

La jeune fille répondit à cette double question par un sourire d'assentiment et un petit geste négatif; puis, étalant sa broderie comme pour en faire admirer le travail, elle dit avec satisfaction :

— Voyez, madame, voyez, monsieur, comme c'est frais, comme c'est brillant! N'ai-je pas bien imité cette fleur de frangipanier qui ressemble à un lis? Et ce beau jasmin rose?.. Mes amies de Saint-Cyr vont être bien étonnées en voyant ces belles fleurs! Il n'y en a point comme cela dans notre France.

— Mon Dieu! interrompit Mme de La Rebelière, voilà une surprise qui vous aura donné bien du mal; depuis tantôt deux mois, vous travaillez assiduement pour envoyer votre cadeau à ces demoiselles. Ma chère, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à votre Fémi; elle est adroite comme les fées.

— Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma bonne amie?

— Rien du tout, comme moi.

— Oui; mais alors, comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

— Ah! c'est bien possible, dit Mme de La Rebelière entre un soupir et un léger bâillement.

Digitized by Google

Puis elle se leva brusquement et s'écria :

— Voyons, parlons encore de notre voyage. Je vais donner mes ordres. Nous irons en hamac, nous emmènerons dix esclaves et deux mulets chargés de bonnes provisions.

— Je vous le conseille, si vous ne voulez pas mourir de faim, interrompit M. de La Rebelière. Sérieusement, ce voyage est une folie. Si vous rencontriez des nègres marrons?

— Vous savez bien qu'ils se cacheraient bien vite pour nous laisser passer.

— Voilà bien l'imprudente sécurité des créoles! Malgré tant de terribles exemples, ils ne savent pas encore se méfier des nègres; ils vont, ils vont toujours, comme s'ils étaient invulnérables...

Mme de La Rebelière haussait les épaules, et Cécile écoutait avec une certaine frayeur. Déjà plus d'une fois, depuis son arrivée à la Martinique, elle s'était demandé, en voyant la misérable condition des nègres, si les quatre cents esclaves de l'habitation La Rebelière ne se lèveraient pas quelque jour contre ce maître, dont le fouet impitoyable ne se reposait jamais. M. de La Rebelière regarda derrière lui; puis il reprit :

— Je ne suis pas tranquille depuis que Palème s'est en allé marron.

— C'est une perte; il valait bien douze cents livres.

— Qui? cet esclave blanc? demanda Cécile.

— Il n'y a point d'esclaves blancs, répliqua vivement M. de La Rebelière; Palème est un mulâtre, né de je ne sais quelle mère indienne ou caraïbe. Il y a une telle confusion dans toutes ces races, que le diable n'y reconnaîtrait pas ses enfans.

— Sa peau est aussi claire que celle du géreur de mon habitation, M. Mathieu.

— N'importe! c'est un mulâtre, un coquin de mulâtre que j'ai trop ménagé.

— Il a pourtant été mis souvent aux quatre piquets, dit Mme de La Rebelière. C'est votre faute si vous avez ce souci-là; je vous ai engagé cent fois à ne pas acheter des épaves; ils finissent toujours par s'en aller.

— Qu'est-ce qu'un épave? demanda encore Cécile.

— C'est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté; le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit.

— Ah! mon Dieu! interrompit Cécile; mais est-ce juste cela?

— Sans doute, c'est la loi, répondit M. de La Rebelière; mais

Digitized by Google

Éléonore a raison, il ne faut acheter des épaves à aucun prix : la vie vagabonde qu'ils ont souvent menée pendant longues années les a corrompus; ils sont tous entichés de la liberté; ils ont en horreur l'obéissance; si on les châtie, ils se vengent, ils se vengent cruellement...

— Mon Dieu! monsieur, aurez-vous donc toujours de ces frayeurs-là? interrompit d'un air moqueur Mme de La Rebelière. Voilà longtemps que vous avez peur, sans qu'on ait touché à un cheveu de votre tête. Vos nègres sont si sévèrement menés, vous leur inspirez une telle crainte, que pas un ne bougerait d'ici au jour du jugement. Pourtant s'ils soupçonnaient dans quelles terreurs perpétuelles vous vivez...

— Je n'ai point de terreurs, interrompit M. de La Rebelière en se redressant; je sais que pas un de ces misérables n'oserait lever la main contre moi. Non, je ne crains rien!

Il y eut un silence. M. de La Rebelière se promenait les mains derrière le dos; sa femme s'était renversée dans son fauteuil, et jouait avec le bouquet que Cécile venait de laisser tomber. La jeune fille avait le cœur serré; ces idées, ces habitudes auxquelles son éducation ne l'avait point préparée, l'impressionnaient péniblement. Toute son ame se révoltait à l'aspect des rudes châtimens infligés aux malheureux nègres, et pourtant elle aussi avait des esclaves qu'on faisait travailler et qu'on punissait; il y en avait trois cents sur cette grande habitation des Mornes, dont le testament d'un parent éloigné l'avait fait héritière.

— Monsieur, dit tout à coup Mme de La Rebelière, si votre séjour au Fort-Royal doit durer moins de deux semaines, c'est aux eaux chaudes que vous viendrez me trouver. Je vais avoir de l'occupation là-bas. D'abord je ferai rebâtir la case, je ferai semer et planter un jardin à l'entour. On dit que le site est ravissant et l'air fort sain. Notre vieille femme de chambre Fémi vous en a fait une belle description, ma chère Cécile?

— Oui, elle raconte que, quand elle était bien jeune, il y avait en cet endroit un grand Carbet, et que les Caraïbes venaient jusqu'ici échanger de beaux hamacs de coton contre de l'eau-de-vie. Mais ces pauvres gens ont disparu depuis long-temps.

— Il a fallu leur faire une rude guerre, dit M. de La Rebelière. Quelque jour, je vous raconterai cela; j'étais tout enfant, mais je m'en souviens.

La jeune femme s'était levée, et elle regardait à travers les stores la terre endormie, le ciel resplendissant et serein.

Digitized by Google

— Voici qu'il se fait tard, dit-elle; il est temps de dormir, si nous voulons être prêts demain matin au point du jour. Monsieur, nous nous souhaiterons mutuellement un bon voyage. Allez, je ne vous pardonne pas de ne point m'emmener avec vous au Fort-Royal. Voyons, il serait encore temps...

— Ma chère Eléonore, dit M. de La Rebelière en prenant les mains de sa femme, puisque vous voulez absolument aller aux eaux chaudes, au lieu de m'attendre tranquillement ici, je ne m'y oppose pas; mais soyez prudente, je vous en supplie. N'essayez pas de pénétrer dans les bois; prenez garde aux nègres marrons, aux serpens, aux bêtes venimeuses. Faites grand feu en arrivant pour assainir la case, et, au lieu de dix esclaves, emmenez-en vingt, pour qu'ils fassent bonne garde nuit et jour autour de vous. S'il vous arrivait quelque malheur, j'en serais au désespoir, ma chère ame; vous savez mon amour pour vous!

Il baisa tendrement les deux mains de sa femme, qui n'osa pas les retirer; mais un sourire impatient et dédaigneux traduisit le sentiment avec lequel Mme de La Rebelière acceptait ces témoignages de tendresse. Depuis trois ans, elle subissait les preuves de cet amour égoïste, jaloux, profond, implacable. Elle ne se l'avouait pas encore à elle-même; mais elle haïssait son mari, et elle le craignait assez pour lui obéir, malgré ses répugnances. Elle n'essayait pas de lutter contre ces volontés, dont souvent elle se donnait le triste plaisir de se moquer en face, et soumise, sinon résignée, à un genre de vie pour lequel elle n'était point faite, elle se consumait de chagrin et surtout d'ennui. Pourvu qu'elle vécût séparée du monde, M. de La Rebelière lui passait d'ailleurs toutes ses fantaisies; elle était souveraine maîtresse dans l'espèce de prison où la jalousie effrénée de son mari la retenait, et parfois elle abusait jusqu'à l'extravagance de cette liberté. C'était ainsi qu'elle avait voulu aller aux eaux chaudes, s'aventurant à travers ces campagnes désertes pour le seul plaisir de changer de place et de faire quelque diversion à la monotonie de ses habitudes. Dans des occasions semblables, elle secouait sa nonchalance et sa paresse; elle devenait active, infatigable.

II.

Le lendemain, vers le soir, un orage s'amassait au ciel; un vent lourd soufflait par intervalles, les pitons du Carbet étaient voilés par une brume opaque et flottante; de gros nuages noirs montaient rapi-

Digitized by Google

dement du côté de la mer et se déployaient dans l'azur devenu tout à coup plus sombre; le soleil se couchait rougeâtre et sans rayons; on entendait au fond des bois un murmure sourd et incessant, pareil à celui des eaux débordées.

Halte! cria Mme de La Rebelière, de dedans son hamac, et aussitôt toute la troupe s'arrêta. C'était un aspect curieux que celui de cette caravane. Un guide menait l'avant-garde composée de cinq ou six noirs d'une taille colossale, armés de haches et de fusils; puis venaient Mme de La Rebelière et Cécile portées dans leur hamac par de robustes esclaves qui se relayaient toutes les demi-heures; quelques négresses et les conducteurs de mulets fermaient la marche.

A cette heure avancée du jour, cette troupe se trouvait au pied des pitons du Carbet, dans un étroit vallon bordé de bois touffus. Le chemin, encombré de cailloux roulés et de grandes herbes, était évidemment le lit desséché d'un torrent. Un silence profond régnait dans ces solitudes, dont les ténèbres de la nuit allaient augmenter l'horreur.

— Sommes-nous loin des eaux chaudes? demanda Mme de la Rebelière avec inquiétude.

— Un quart de chemin, maîtresse, répondit le guide; mais il pleut derrière les pitons, les ruisseaux vont devenir gros comme la mer et nous risquons d'être balayés par les eaux en passant la ravine...

— Nous avons une ravine à traverser?

— Un ruisseau où par le beau temps on a de l'eau jusqu'à la cheville, mais qui ce soir peut-être charriera de grands arbres et de grosses pierres.

— Eh bien! il faut passer la nuit de ce côté et demain nous arriverons.

— Demain? s'écria Cécile, mais où allons-nous coucher cette nuit?

— On suspendra nos hamacs sous les arbres, répondit Mme de La Rebelière en tâchant de paraître calme et rassurée. Pourtant, au fond de son ame, elle regrettait d'avoir bravé les hasards de ce voyage et elle avait grand'peur de passer la nuit en plein air dans ces solitudes.

— Maîtresse, reprit le guide avec le même ton insouciant et soumis, il ne ferait pas bon peut-être d'arrêter par ici; le bois est fort serré, il y a des serpens, et si les eaux grossissent, elles s'écouleront dans ce chemin; il faut avancer encore, un peu plus loin il y a une habitation.

— Eh! va donc! va donc, interrompit vivement Mme de La Rebelière; que ne le disais-tu, grand stupide! Ah! j'ai eu un mauvais moment! Allons ma chère Cécile, prenez courage, il y a par ici une habitation où l'on nous donnera l'hospitalité, la bonne hospitalité créole.

Digitized by Google

—Vous connaissez donc ces gens-là? demanda la jeune fille.

—Pas le moins du monde; mais n'importe, on nous recevra de grand cœur, les voyageurs sont toujours les bien-venus chez les colons; c'est tout simple dans un pays où il n'y a point d'auberges.

Le guide avait dit vrai; à l'extrémité du vallon, sur une petite esplanade à laquelle on montait par un chemin fort raide et que dominaient les hauteurs inaccessibles de la montagne, les murs blancs d'une habitation se détachaient sur les ombres profondes de la forêt. Le jour s'était évanoui avec le dernier rayon du soleil, car dans ces climats il n'y a point de crépuscule; la lumière et les ténèbres se succèdent presque sans transition. Les voyageurs gravissaient lentement cette pente le long de laquelle de grands arbres étaient symétriquement plantés. Un flambeau brilla tout à coup à l'extrémité de cette espèce d'allée.

—Nous arrivons, s'écria Mme de la Rebelière.

—Que Dieu bénisse les bonnes gens qui vont nous recevoir! dit Cécile avec un élan de reconnaissance et de joie; ah! j'avais bien peur!...

Le guide frappa à la porte, fermée par un simple loquet de bois; aussitôt une vieille négresse se présenta. Mme de La Rebelière était sortie de son hamac.

—Où est le maître? dit-elle en entrant.

La négresse poussa une porte et désigna du doigt la galerie. Mme de La Rebelière s'avança, Cécile la suivit : toutes deux s'arrêtèrent à l'aspect de l'homme qui venait au-devant d'elles. La jeune femme resta au milieu d'une gracieuse révérence, et dit en rougissant, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la personne du colon :

—Je suis Mme de La Rebelière; je vais aux eaux chaudes; le mauvais temps m'a surprise en route, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit.

A cette demande précise et laconique, faite en patois créole, le jeune homme s'inclina respectueusement et répondit en fort bon français :

—Je suis trop heureux, madame, de pouvoir vous offrir un asile; tout ici est à vos ordres et à votre disposition; veuillez vous asseoir, vous devez être fatiguée.

Alors, avec les manières aisées et polies d'un gentilhomme de cette époque, il fit avancer des siéges et donna des ordres pour recevoir la troupe restée dehors. La jeune femme était comme stupéfaite; elle s'assit sans rien dire. Cécile s'écria :

—Ah! monsieur, que nous sommes heureuses de trouver ici un abri!

Digitized by Google

Mme de La Rebelière lui poussa légèrement le coude, et la regarda en dessous comme pour l'avertir qu'elle venait de dire quelque parole inconvenante; la jeune fille étonnée se tut et regarda autour d'elle avec quelque inquiétude : tout ce qui l'environnait avait un aspect paisible et fort rassurant. C'était l'heure du souper; une table à laquelle il n'y avait qu'un seul couvert était dressée au milieu de la galerie et servie avec une espèce de luxe encore rare aux colonies, des carafes, des verres de cristal, des assiettes de porcelaine. Pourtant la galerie était fort simplement meublée, des torches de bois-chandelle l'éclairaient d'une lumière vacillante et rougeâtre, des plantes desséchées, des oiseaux empaillés, les dépouilles de quelques bêtes sauvages tapissaient les murs; au milieu de cette étrange décoration, deux beaux portraits d'homme, vêtus à la française, avec des habits de soie, de larges rabats et de grandes perruques à la Louis XIV, semblaient regarder et sourire du haut de leur cadre.

— J'espère, madame, que vous ferez honneur à la légère collation qu'on va vous servir, dit le colon en faisant signe à la négresse qui apportait le riz et les bananes grillées, de mettre un second couvert vis-à-vis de celui qui était déjà sur la table.

— Oui, bien volontiers, j'ai grand faim, répondit Mme de La Rebelière remerciant d'un signe de tête; et vous aussi, ma pauvre Cécile, vous êtes presque à jeun. Ah! il était temps d'arriver! Qu'il fait mauvais à présent là dehors!

En effet, l'orage venait d'éclater; de larges ondées battaient contre les fenêtres; les échos profonds de la montagne se renvoyaient incessamment le formidable bruit du tonnerre.

— Allons, rassurez-vous, dit Mme de La Rebelière en souriant de l'effroi de sa jeune compagne, qui se serrait contre elle en frissonnant, nous sommes bien en sûreté ici, ma Cécile, soupons tranquillement.

— Voulez-vous, madame, être servie par vos négresses? demanda le colon. Faut-il les appeler? Elles sont là-bas dans une case séparée; on ira sur-le-champ leur transmettre vos ordres.

— Merci, grand merci, répondit Mme de La Rebelière, surprise de tant de politesse et de savoir-vivre. Mon Dieu que d'embarras je vais vous donner! j'ai beaucoup de gens avec moi.

— Ils sont déjà logés dans une case qui se trouvait vide en ce moment; n'ayez nul souci, madame, je vais veiller moi-même à ce qu'ils soient bien traités.

Il sortit.

— Ma chère, dit rapidement Mme de La Rebelière en répondant aux

Digitized by Google

questions que Cécile lui adressait du regard depuis un quart d'heure, nous sommes ici chez un mulâtre !

— Comment un mulâtre?

— Eh ! oui, je m'en suis aperçue au premier coup d'œil, cet homme n'est pas blanc. Il ne faut pas l'appeler monsieur, ma chère amie.

— Un homme si poli, si distingué de figure et de manières, et dont la peau me paraît presque de ma couleur; eh! comment voulez-vous donc que je l'appelle?

— Par son nom tout court, quand vous le saurez. Si vous le traitez de monsieur, comment appellerez-vous un blanc? monseigneur ou votre altesse pour faire la différence?

— Cet homme est donc d'une condition bien inférieure à la nôtre?

— Sans doute, et il le sent bien; voyez, il ne se mettra pas à table avec nous; il n'y a que deux couverts.

— C'est bien étrange pourtant! dit Cécile devenue pensive; maintenant, j'accepte son hospitalité avec une sorte de regret; je me figure qu'il est humilié de sa position envers nous.

Les négresses entrèrent pour servir, et l'on se mit à table; le colon ne reparut pas. Cette réserve fière et de bon goût plut à Mme de La Rebelière.

— J'espère qu'avant de nous coucher, nous souhaiterons le bonsoir au maître de l'habitation, dit-elle tout haut, il faut que je lui fasse encore mes remerciemens. Dieu me pardonne, je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom, tant il a mis d'empressement à nous faire servir.

— Il s'appelle Donatien, dit la vieille Fémi en avançant la tête; c'est un bon maître.

— D'où sais-tu déjà tout cela?

— On en parlait là-bas, dans la case.

— Son habitation me paraît considérable; il doit être riche; combien a-t-il de noirs?

La négresse fit un geste négatif et leva ses deux mains ouvertes.

— Autant que j'ai de doigts, dit-elle, ni plus ni moins, en tout comptant; c'est égal, ils travaillent de bon cœur, et le maître peut vivre.

Le souper s'acheva silencieusement; dès qu'on eut enlevé la table, le colon rentra dans la galerie. Mme de La Rebelière le remercia vivement de son bon accueil, et, tournant les yeux vers un siége vide placé entre elle et Cécile, elle dit :

Digitized by Google

— Est-ce que vous n'allez pas faire la veillée avec nous?

Il resta debout, une main appuyée au dossier de la chaise :

— Madame, dit-il vivement, volontiers j'abuserais de votre invitation! C'est un si grand évènement pour moi que votre présence dans ma solitude! Il faut avoir vécu séparé pendant long-temps de tout commerce avec le monde civilisé pour comprendre ce que j'éprouve en vous entendant parler français!

Tandis qu'il s'exprimait ainsi avec un pur accent et l'attitude aisée d'un homme qui sait son monde, Cécile et Mme de La Rebelière le considéraient avec un singulier étonnement. Au premier abord, elles n'avaient été frappés que la mâle beauté de son visage; mais en l'écoutant, la distinction de son langage et de ses manières les surprit bien autrement; c'était sous tous les aspects l'homme le plus remarquable qu'elles eussent rencontré. Il paraissait avoir vingt-huit ou trente ans; sa taille haute, souple et admirablement proportionnée, avait la grace et la noblesse, attributs de la force; ses traits, d'une régularité qui rappelait les beaux types antiques, exprimaient une fierté calme; ses cheveux, lisses et luisans, ne ressemblaient que par la couleur à ceux des nègres, son teint était clair; mais de légères nuances bronzées s'étendaient des tempes à la région supérieure du front, et ses lèvres minces avaient une certaine pâleur brune. Il était vêtu à la mode créole d'un large caleçon blanc et d'une petite veste de sirsakas rayé.

— Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc, dit enfin Mme de La Rebelière avec insistance, et d'abord que je vous renouvelle mes excuses pour tout l'embarras que nous vous donnons. Vous remplissez de bon cœur ce devoir d'hospitalité, c'est bien, je le crois, et je n'en suis pas moins reconnaissante. Y a-t-il long-temps que vous demeurez sur cette habitation?

— Environ une année, madame.

— On s'aperçoit tout de suite que vous avez vécu ailleurs que dans ce désert.

A cette question indirecte qui pouvait passer pour un compliment, Donatien ne répondit que par une inclination.

— Voilà de beaux tableaux, reprit Mme de La Rebelière en jetant un coup d'œil sur la muraille; Jésus! ces figures sont vivantes; on dirait qu'elles vont descendre de leur cadre pour venir nous parler; ce sont des portraits? Quelles belles physionomies! Celui de ce côté surtout; qu'il a l'air noble et homme de bien!

— Oui, madame, répondit Donatien avec émotion; oui, c'étaient des gens de bien, de nobles cœurs.

Digitized by Google

— Vous les avez connus? Étaient-ils créoles?

— Il y a quarante ans, tous deux naquirent sur cette habitation. Leur famille était déjà bien déchue, mais on se rappelait encore alors le nom de d'Enambuc-du-Parquet, de celui qui, plus riche que bien des souverains, posséda en toute propriété la Guadeloupe, la Martinique et l'île de la Grenade. Cette immense fortune s'écroula à la mort de celui qui l'avait conquise paa les négociations et l'épée; ces deux hommes, ses petits-enfans, n'héritèrent que de cette possession; il y a vingt ans, ils passèrent en France. L'un y mourut bientôt; l'autre eut des emplois qui lui procurèrent de grands honneurs et peu de biens. Il était d'une faible santé, et quand il vint sur l'âge, les médecins lui conseillèrent l'air natal; il retourna ici, et il y est mort il y a quelques mois...

— Et c'est par lui que vous avez été élevé. Vous l'aviez suivi en France? demanda Mme de La Rebelière avec intérêt.

— Oui, madame.

— Vous venez de France, monsieur, s'écria Cécile; oh! la France, quel beau pays!

— J'y ai passé vingt années, les plus belles et les plus heureuses, sans doute, de ma vie, répondit-il avec mélancolie.

Mme de La Rebelière forma rapidement quelques conjectures vraisemblables; elle pensa que Donatien était le fils de M. d'Enambuc et de quelque esclave métive; cette opinion ne le grandit ni ne le rabaissa dans son estime; eût-il été le premier né d'un roi, il suffisait d'une goutte de sang noir sous sa peau pour le faire descendre à un degré au-dessous du blanc le plus roturier. Cécile ne s'était point arrêtée à ces réflexions; en retrouvant quelqu'un qui venait de France, de Paris, presque un compatriote, elle avait ressenti la joie d'un exilé qui entend comme un écho de la patrie absente.

— La France! répéta-t-elle, vous avez vécu en France! Êtes-vous allé à Paris? Connaissez-vous Versailles? Avez-vous entendu parler de la maison de Saint-Cyr?

— Oui, mademoiselle, j'ai habité pendant tout un été une maison dans le bois de Sartory; j'ai vu de loin cette belle retraite de Saint-Cyr; j'y étais au moment où son auguste fondatrice mourut.

— Mme la marquise de Maintenon! Oh! qu'elle était imposante! Sa grande et noble figure, ses habits de deuil, tout m'est présent encore. Il me semble la voir arrivant au milieu de nous; le feu roi allait mourir; nous pleurions toutes, elle était calme; mais on voyait à travers sa résignation une grande douleur; elle fit suspendre l'étude, et nous la sui-

Digitized by Google

vîmes au chœur pour dire les prières des agonisans. Le lendemain, les classes prirent le deuil; le roi était mort, et Mme de Maintenon ne sortit plus de Saint-Cyr. Le jour de mon départ, elle voulut me voir. Elle m'embrassa, et quand je lui dis que j'allais m'embarquer pour l'Amérique, il lui vint un souvenir de ce pays, elle passa la main sur son front en disant : Moi aussi, il y a long-temps, on m'emmena en Amérique, dans une île presque déserte où je faillis être dévorée par des serpens. Mes cheveux se dressèrent en l'entendant parler ainsi. Oh! j'avais grand' peur en mettant le pied sur cette terre, et si je n'avais pas trouvé une maison où l'on m'a si bien reçue, et surtout une si bonne amie...

— Vous seriez repartie, n'est-ce pas, mauvaise petite tête bretonne? interrompit Mme de La Rebelière en caressant doucement les beaux cheveux de Cécile. Enfant, elle ne pense qu'à la France, elle ne parle que de la France; c'est donc vraiment le plus heureux pays de la terre.

— Quiconque y a vécu ne l'oubliera jamais, répondit Donatien avec un soupir. Ici, la vie s'écoule douce et facile, dans la satisfaction matérielle de toutes les jouissances physiques; on s'endort dans ce paresseux bonheur; là-bas, on existe par toutes ses facultés.

Mme de La Rebelière ne comprit guère cette réponse; elle ne raffinait pas ainsi ses sensations; elles avaient quelque chose de plus matériel.

— Je ne sais, dit-elle, mais comment peut-on vivre heureux dans un pays où il fait froid, et où pendant la moitié de l'année il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles aux arbres? Je frissonne lorsque Cécile me raconte ses promenades sous ce ciel gris, quand la terre est toute couverte de neige. Il me semble que si l'on m'emmenait dans ce climat rigoureux, j'y mourrais.

A ces mots, elle se renfonça paresseusement dans son fauteuil, et Cécile continua seule la conversation avec le colon. Ils parlèrent si bien et si long-temps des merveilles de Paris et de Versailles, que Mme de La Rebelière croyait ouïr un conte de fée. Elle était d'ailleurs singulièrement captivée par le langage éloquent et poli du mulâtre; M. de La Rebelière était un esprit court et stérile qui ne l'avait pas habituée aux belles idées; il lui semblait qu'elle entendait parler pour la première fois un homme d'esprit, et en cela elle avait raison.

La veillée aurait duré jusqu'au jour peut-être, si, à minuit, le coq n'eût chanté. Donatien se leva vivement.

— Je vous l'avais dit, madame, s'écria-t-il, je devais abuser de la permission. Je me retire. On va suspendre ici vos hamacs; c'est la pièce

Digitized by Google

la plus commode de l'habitation. N'avez-vous point d'autres ordres à me donner?

— Non, merci; envoyez-nous nos négresses, répondit Mme de La Rebelière en saluant gracieusement. Pour nous aussi cette soirée a passé vite. Bonne nuit, à demain.

Un quart d'heure après Mme de la Rebelière se faisait déshabiller, elle était distraite et animée.

— Mon Dieu! lui dit Cécile, je l'ai encore appelé monsieur; mais c'est inutile, je ne pouvais pas faire autrement; un homme si aimable, si comme il faut! mais pas un de vos messieurs créoles ne le vaut.

— Oui, c'est étrange! fit Mme de La Rebelière pensive.

III.

Mme de La Rebelière ne trouva pas sa maison des eaux chaudes aussi délabrée que le lui avait annoncé son mari; il fallut peu de travail pour en faire une charmante habitation. Elle était située au centre d'une petite esplanade, bordée au midi par une ravine au fond de laquelle murmurait un ruisseau et plantée de grands corossoliers. Derrière ces larges touffes de verdure fuyait un vallon où la source des eaux chaudes s'écoulait entre des roches amoncelées. Vers l'ouest, l'habitation était dominée par une montagne coupée à pic, comme si l'enchantement d'une fée eût pourfendu son énorme masse. Quelques lianes croissaient aux fissures de ce rempart immense; sur la crête où une fraîche végétation formait comme une frange verte, on apercevait le toit d'une habitation; c'était celle de Donatien. Il était ainsi le proche voisin de Mme de La Rebelière, mais un abîme les séparait, et pour aller d'une possession à l'autre il fallait suivre un long détour.

Au bout d'une semaine de séjour dans ce désert, Mme de la Rebelière annonça qu'elle allait partir, et le lendemain elle voulut rester. Une singulière activité avait fait place à son indolence naturelle. Tous les jours elle sortait avec Cécile pour faire de longues promenades dans ces sites agrestes. Le mulâtre n'était jamais descendu à l'habitation; mais les deux femmes le rencontraient souvent, et alors guidées par lui, elles osaient pénétrer dans les sauvages escarpements de la montagne.

Une fois Mme de La Rebelière et Cécile s'étaient aventurées seules dans une de ces longues courses; elles avaient tourné le vaste plateau au sommet duquel était située l'habitation de Donatien, et elles avaient gagné le pied du morne Fontenay. Nulle parole ne peut peindre la

Digitized by Google

beauté pittoresque et riante de ce coin de terre où il semblait que des pas humains n'eussent jamais pénétré. Le lit desséché d'un torrent formait un chemin naturel entre de grands arbres d'une admirable végétation; les palmistes, les hauts lataniers balançaient leurs sonores éventails au-dessus des vertes feuilles semées de fleurs blanches et roses. Les deux femmes marchaient lentement en se donnant le bras, et de temps en temps elles se tournaient pour présenter leur front moite à la brise qui soufflait parfumée entre les bois. Tout à coup Cécile s'arrêta.

— Il y a quelqu'un là-bas! dit-elle avec quelque frayeur.

En effet un homme était assis au bord du ravin, et il les regardait venir sans faire mine de se déranger. Il était à peine vêtu de quelques lambeaux de toile, et ses bras nerveux, ses larges épaules, frottés de roucou et d'huile de palmiste, reluisaient au soleil couchant comme un métal rougeâtre. Ses traits étaient remarquables par leur immobilité; on eût dit un visage de pierre, tant il y avait peu d'animation dans son regard. Mme de La Rebelière le considéra surprise, et dit à demi-voix :

— C'est Palème, cet épave qui s'est en allé marron; que fait-il donc là?

Elle hésita un moment; puis il lui sembla que ce n'était pas la peine de rebrousser chemin, et elle s'avança sans frayeur vers l'esclave fugitif; pourtant, quand elle fut à deux pas de lui, elle fit semblant de ne point le reconnaître. Palème ne leva pas seulement la tête; mais il se retira un peu comme pour laisser passer les deux jeunes femmes. En cet endroit le ravin était coupé par un énorme rocher; le bois sombre, inextricable, enserrait un petit terrain planté de bananiers et au milieu duquel était construit un ajoupa. A l'aspect de ce toit en feuilles de latanier planté sur quatre piquets, de ces traces de culture et du foyer établi entre deux pierres, Mme de La Rebelière comprit qu'elle était sur le domaine de Palème.

— Ce pauvre homme, dit Cécile, quel dénuement! quel isolement terrible! Il doit vivre aussi frugalement que saint Antoine qui ne mangeait que des racines! Oh! l'amour de la liberté! Ma bonne amie, il ne faudra pas avertir M. de la Rebelière que nous avons trouvé ici son épave.

— Non! je n'en dirai rien, fit vivement Mme de La Rebelière; allons-nous-en.

Palème était derrière elle au milieu du chemin.

— Maîtresse, lui dit-il dans son patois créole, n'allez-vous pas

Digitized by Google

vous reposer un peu ici? Allons, ne passez pas si fière, asseyez-vous dans mon ajoupa.

Ces paroles toutes simples étaient si audacieuses dans la bouche d'un esclave, que Mme de la Rebelière en pâlit d'étonnement et de frayeur.

— La nuit va venir, nous n'avons pas le temps de nous arrêter, dit-elle cependant avec calme; que le bon Dieu te garde, cette nuit et tous les jours de ta vie; si tu descends là-bas, viens à l'habitation, on te donnera du tabac et de l'eau-de-vie.

— A l'habitation des eaux chaudes, à l'habitation de M. de La Rebelière! vous ne voulez donc pas me reconnaître, maîtresse? dit-il avec une espèce de ricanement. Oh! oh! moi, je vous reconnais bien, vous êtes la femme de mon doux maître, j'ai été votre esclave; voyez, j'en porte encore les marques.

A ces mots il montra ses épaules sillonnées de cicatrices.

— Eh bien! si je suis ta maîtresse, obéis-moi, cesse de me barrer ainsi le passage, interrompit résolument Mme de La Rebelière en allant vers lui le regard fier et le front levé.

Il recula d'un pas; mais, s'arrêtant aussitôt, il répondit froidement:

— Non pas, vous resterez ici avec moi. Avez-vous peur? Eh! de quoi? Je n'ai point d'armes; et puis, rassurez-vous, je ne tuerais pas une femme. Allons, asseyez-vous donc, vous dis-je.

Mme de La Rebelière tremblait.

— Mais que nous veut-il donc? demanda Cécile, qui entendait imparfaitement cette conversation en patois créole, surtout quand c'était Palème qui parlait.

— Je ne sais, répondit Mme de La Rebelière en français, mais je voudrais être bien loin d'ici.

Palème la comprit fort bien, et se prit à rire d'un air d'intime satisfaction.

— Demain, dit-il, demain vous irez raconter à mon bon maître que Palème vous a gardée cette nuit dans son ajoupa; oh! oh! c'est une belle vengeance, n'est-ce pas? Il verra que je n'ai pas oublié les quatre piquets où il m'a si souvent fait lier, le visage contre terre.

Mme de La Rebelière affecta de sourire comme si elle n'entendait pas le sens complet de ces paroles, tandis que le regard inquiet et curieux de Cécile interrogeait la physionomie impassible de Palème.

— Voulez-vous manger, maîtresse? reprit-il en déterrant sous les cendres du foyer éteint quelques bananes rôties.

Digitized by Google

Elle remarqua un geste dédaigneux. Cécile reprit, rassurée :

— Cet homme n'a pas l'air de vouloir nous faire du mal; mais il veut nous retenir peut-être parce qu'il craint que nous allions dire où il est à M. de La Rebelière. Ne pouvez-vous pas lui persuader que nous le laisserons tranquille?

Mme de La Rebelière ne répondit rien, et jeta autour d'elle un regard plein de colère et de terreur. Palème mangeait tranquillement ses bananes. Il y eut un silence; Mme de La Rebelière s'était assise, la tête inclinée, elle tâchait de maîtriser ses angoisses. Cécile attendait sans comprendre cette situation. Tout à coup l'explosion d'un fusil fit tressaillir les deux femmes; elles s'écrièrent ensemble :

— C'est Donatien!...

Il arrivait en effet le long de la ravine; un beau chien de chasse, qu'il avait apporté de France, courait devant lui, et vint sauter devant Mme de La Rebelière.

Palème avait bondi au-devant du maître; mais il s'arrêta subitement en l'entendant s'écrier :

— Madame, mademoiselle, vous vous êtes donc égarées!... le soleil va se coucher; vous êtes fort loin de l'habitation, je vais vous y ramener.

Elles avaient couru au-devant de lui, Palème s'était assis devant son ajoupa, et les laissait partir sans rien dire; Cécile lui cria en s'en allant :

— Adieu! mon brave homme; soyez tranquille, Mme de La Rebelière ne dira pas qui nous avons rencontré.

La jeune femme avait passé son bras sous celui du colon.

— Donatien, lui dit-elle vivement tout bas, cette enfant n'a pas compris notre danger; mais vous venez de nous sauver plus que la vie!....

Il frémit.

— Oh! ciel! dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit de ce côté.... J'avais un pressentiment que vous couriez quelque danger, je vous cherchais... Vous avez donc fait quelque mal à cet homme?

Alors Mme de La Rebelière lui raconta brièvement comme Palème avait été leur esclave, et pourquoi il s'était enfui.

— Il est vrai, dit-elle en finissant et avec un long soupir, M. de La Rebelière est un maître cruel! Ce malheureux doit nous haïr!

Cécile les rejoignit, et tous trois reprirent lentement le chemin de l'habitation. Le même soir, Palème aborda le colon qui rentrait seul

Digitized by Google

chez lui. Tous deux se connaissaient; la bonté compatissante de l'un, la misère de l'autre avaient établi ces rapports.

— Écoute, dit Donatien après avoir répondu au salut de l'épave, il a failli arriver un grand malheur ce soir; si ta main eût seulement touché l'une de ces deux femmes que j'ai rencontrées devant ton ajoupa, je t'aurais cassé la tête d'un coup de fusil.

Palème haussa les épaules et répondit : Cela suffit; vous m'avez fait du bien, vous m'avez nourri quand j'étais malade, je ne l'ai pas oublié. Puisque vous protégez ces femmes, elles peuvent aller en toute sûreté; je me détournerai si je me trouve encore sur leur passage. Je renonce pour vous à ma vengeance.

— Je sais qu'on peut se fier à toi, et je compte sur cette promesse. Adieu, retourne à ton ajoupa et prends garde si tu descends de l'autre côté de la montagne; hier quelques nègres marrons sont tombés au milieu d'une halte de miliciens.

— Je sais bien, j'y étais.

— Tu finiras par être pris dans quelqu'un de ces traquenards. Palème, tu ferais mieux de cultiver de tes mains un petit carré de terre qui te donnerait de quoi vivre. S'il te faut des outils, des semences, viens me trouver. Adieu, souviens-toi de ta promesse.

Palème le retint.

— Écoutez, lui dit-il, avant de nous quitter, il faut que je vous raconte une histoire. Il y avait là-bas, dans le bois, un beau ramier qui voltigeait tout le jour dans les tamarins où était son nid. Un jour il trouva parmi ses œufs deux œufs blancs comme la fleur du frangipanier, et il les réchauffa avec le reste de sa couvée. Quand ces œufs furent éclos, il en sortit deux serpens qui le dévorèrent.

— Adieu Palème, dit Donatien en s'éloignant.

Dès ce jour, Mme de La Rebelière et Cécile se laissèrent accompagner par Donatien dans toutes leurs promenades. Ordinairement elles le rencontraient au-delà de l'esplanade, et, après leurs longues courses, il les ramenait souvent, bien avant dans la soirée, jusqu'à l'entrée de l'habitation dont il ne passait jamais le seuil. Ce nouveau genre de vie semblait avoir agi puissamment sur la jeune femme; elle éprouvait des alternatives de langueur et d'animation, de tristesse et de gaieté, qui ne ressemblaient pas à ses caprices d'autrefois. Cécile était souvent pensive; mais son regard serein ne trahissait aucune préoccupation douloureuse. La vie coulait alors belle, animée, pleine d'enchantement et d'ivresse pour ces deux femmes; elles aimaient pour la première fois. Cet unique secret de leurs cœurs y demeura bien caché;

Digitized by Google

elles ne se devinèrent point l'une l'autre et se laissèrent aller, sans prévoyance et sans remords, à ce bonheur intime.

Mme de La Rebelière comprenait enfin ce qui avait manqué à sa vie, et, plus tôt que Cécile, elle reconnut que ce qu'elle éprouvait, c'était l'amour, l'amour puissant, irrésistible. Mais un sentiment d'indomptable fierté retint tous les témoignages de cette passion; la jeune femme aima pour le bonheur d'aimer; elle se persuada que ce qui se passait ainsi entre elle et une image absente pendant ces jours, ces nuits entières où elle soupirait et pleurait en nommant tout bas Donatien, n'était point une faute.

Cécile, moins éclairée, s'abandonnait, dans l'innocence de son cœur, au sentiment le plus doux qu'elle eût jamais éprouvé; c'était tout à la fois de la tendresse, de l'admiration, une ardente pitié, car mieux que Mme de La Rebelière, elle avait compris que Donatien n'était pas heureux. D'ailleurs ces préjugés de caste, qui parfois réveillaient, dans l'ame de la fière créole, une secrète honte, une sorte d'effroi, ne troublaient pas cette jeune fille élevée en France; elle ne comprenait pas ces distinctions subtiles qui font un nègre d'un homme à peu près blanc; elle ne voyait encore, par ses yeux, que les couleurs tranchées, et les nuances ne la frappaient pas.

Il y avait, entre ces trois personnes, comme une convention tacite de se retrouver chaque jour. Que de douces et rapides heures passées ainsi dans cette contrée sauvage où chaque pas amenait une découverte! tantôt c'était quelque magnifique liliacée éclos au bord d'un torrent, tantôt un nid d'oiseaux rares ou quelque fruit inconnu. Souvent ils s'arrêtaient sous les citronniers fleuris autour desquels bourdonnaient les colibris étincelans, et Donatien racontait quelque histoire qu'il avait apprise dans ses livres, ou bien ses voyages aux pays d'outre-mer. Il était heureux alors; son regard se reposait doucement sur ces deux visages de femmes attentifs et charmés. Mais si son cœur battait déjà pour l'une d'elles, s'il éprouvait l'irrésistible influence de cette atmosphère imprégnée d'amour, il sut cacher aussi ses vives émotions, ses élans d'un bonheur amer, brûlant, digne d'envie, de regrets et de pitié. Cependant, au milieu de ces longs entretiens où il racontait volontiers sa première jeunesse, ses longs voyages, son séjour en France, jamais il ne parla de son origine ni de son enfance; il avait dit seulement qu'il était né à la Martinique.

Au bout d'un mois, Mme de La Rebelière ne parlait pas encore de quitter les eaux chaudes, et il semblait que son mari favorisât à plaisir son séjour dans cette solitude. D'abord il lui avait écrit de Fort-Royal

Digitized by Google

pour annoncer qu'il passerait trois semaines chez son cousin le gouverneur; puis une lettre datée de La Rebelière avait appris à la jeune femme que quelques officiers de marine étaient momentanément ses hôtes, mais qu'elle devait se dispenser de venir leur faire les honneurs de l'habitation. En toute autre circonstance, Mme de La Rebelière n'aurait pas si facilement obéi; cette fois elle répondit, soumise, qu'elle se trouvait bien aux eaux chaudes, et qu'elle ne demandait pas mieux que d'y rester tant qu'il y aurait des étrangers chez elle. Dès-lors il sembla qu'elle ne devait jamais partir; elle faisait des arrangemens, des projets comme pour toute la vie, et ni Cécile, ni Donatien ne semblaient s'apercevoir que tout cela devait finir et peut-être bientôt.

Un soir cependant M. de La Rebelière arriva; sa femme et Cécile venaient de rentrer; toutes deux pâlirent en le voyant. Il était d'une humeur d'autant plus empressée et complaisante qu'il s'attendait à de grandes plaintes.

— Ma chère amie, dit-il, combien je vous sais gré de vous être confinée ici pendant que je recevais à La Rebelière ces jeunes fous! ce sont de sottes connaissances pour une femme de votre âge, et je suis charmé que vous l'ayez compris. Il a fallu un aussi grave motif pour me priver si long-temps de votre présence, ma chère Éléonore, mais enfin me voici. Comment avez-vous passé votre temps dans ce désert?

— Avec beaucoup de contentement et de tranquillité, répondit Mme de La Rebelière d'une voix faible et la mort dans l'ame.

— Nous pourrons y revenir l'an prochain si cela vous plaît; qui sait alors si ma belle pupille vous accompagnera? L'époque de sa majorité arrive, je vais perdre mes droits de tuteur. Pardon, ma chère Cécile, de ne vous avoir pas encor demandé comment vous vous portez; mais j'étais absorbé par la joie de retrouver Mme de La Rebelière, si belle, si bonne, si docile; savez-vous que je m'attendais à une autre réception?

— Vous voyez bien que vous vous trompez parfois, dit Mme de La Rebelière en s'efforçant de sourire.

—Mais je n'abuserai pas de tant de condescendance; vous ne serez pas plus long-temps reléguées ici, nous partirons après-demain.

— Vous n'attendez donc plus aucune visite à La Rebelière?

— Non, grace au ciel! c'est fini.

— Tant pis. Je n'aurais pas mieux demandé que de rester encore

Digitized by Google

quelque temps ici. L'air vif de ces montagnes m'a fait grand bien; j'aime cette solitude!

— Si vous y tenez, je suis capable de m'y enterrer avec vous pour quinze ou vingt jours. Le pays est fort beau, nous ferons de longues promenades.

— Non, monsieur, non, il faut partir! dit Mme de La Rebelière, que chaque parole de son mari frappait au cœur comme un coup de poignard.

Cécile était immobile, et les larmes qu'elle retenait à peine roulaient sous ses paupières baissées; mais personne ne remarqua son chagrin. Cette épouvantable contrainte dura tout le temps du souper, après lequel M. de La Rebelière sortit un moment.

— Ma bonne Cécile, dit rapidement la jeune femme, il est inutile de raconter à mon mari que nous avons passé une nuit dans l'habitation de Donatien et que depuis nous l'avons vu souvent. M. de La Rebelière pourrait le trouver mauvais et lui faire affront. Si vous saviez ce que c'est que les préjugés de caste!

— Mais si quelqu'un des esclaves que nous avons amenés vient à le lui dire?

— Je leur ordonnerai de se taire, soyez tranquille, ils obéiront. Ah! ma chère Cécile, c'en est fait du bonheur que j'avais trouvé ici; je retombe sous le joug; si vous saviez quel supplice c'est de vivre avec M. de La Rebelière.

Elle se prit à pleurer amèrement en achevant ces mots, et Cécile, que les larmes gagnaient aussi, lui jeta les bras au cou en sanglottant. Toutes deux eurent ainsi un prétexte pour cette explosion de chagrin, et tout en cessant de se contraindre elles se trompèrent l'une l'autre. Il y avait d'ailleurs une trop grande différence dans leur manière d'aimer pour qu'elles pussent se deviner facilement. Quand M. de La Rebelière rentra, il vit sur-le-champ que sa femme avait pleuré; il se garda de lui adresser aucune question, mais mille soupçons importuns lui vinrent à l'esprit. Au milieu de la conversation vide et décousue que tous trois s'efforçaient de soutenir, il dit tout à coup en regardant Cécile en face :

— Pendant ces six semaines personne n'est donc venu vous rendre visite?

— Personne, répliqua-elle avec une franchise tant soit peu jésuitique; heureusement la question avait été posée de manière à rendre cette réponse littéralement vraie.

Digitized by Google

Le lendemain matin, M. de La Rebelière vint joindre sa femme qui se promenait sur l'esplanade. Ils marchèrent ainsi long-temps sans se parler. L'aspect de ce toit rouge qui apparaissait à la crête du rocher avait fait naître un chaos de frayeurs et de soupçons dans l'esprit de M. de La Rebelière; maintenant il entrevoyait un motif au changement inouï qui s'était opéré dans la manière d'être de sa femme. Son imagination se créa des doutes, des certitudes; irrité, furieux au fond de l'ame, mais toujours maître de lui, il forma ainsi ses conjectures pendant une heure. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme, il lui dit d'un air tranquille et la rage dans le cœur :

— Quelle est donc cette case neuve là-haut sur la montagne? Vous ne m'aviez pas dit que nous avions un voisin, ma chère Éléonore; comment s'appelle-t-il?

— C'est un mulâtre nommé Donatien, répondit-elle froidement.

A ce mot, les soupçons qui bourrelaient M. de La Rebelière s'évanouirent subitement; il ne lui vint pas à l'esprit que sa femme pût avoir seulement jeté les yeux sur un homme de cette espèce-là.

— Un mulâtre! répéta-t-il avec un long soupir comme un homme tout à coup soulagé d'un poids énorme, un mulâtre! Autrefois on ne voyait guère que des noirs et des blancs, mais aujourd'hui cette race mêlée est partout.

Ce jour-là Cécile sortit vers l'heure accoutumée; ses négresses avaient perdu l'habitude de la suivre depuis qu'elle allait chaque soir se promener avec Mme de La Rebelière. Personne ne remarqua qu'elle descendait seule le vallon. Dans une situation d'esprit plus calme, elle eût éprouvé une certaine frayeur; un silence profond régnait autour d'elle, les oiseaux se taisaient sous les feuillages immobiles, elle n'entendait pas même le bruit de ses pas sur le sable mouvant du ravin. Il était de bonne heure encore, et elle marcha long-temps sans rencontrer Donatien. Alors il lui sembla qu'elle s'était égarée, bien qu'elle vit toujours derrière elle le morne Fontenay et plus loin vers le nord les pitons du Carbet. Mais autour d'elle tous les sites se ressemblaient, partout des remparts de feuillages, d'étroites ravines; elle avançait et ne reconnaissait plus le chemin où d'abord elle croyait avoir passé d'autres fois. Enfin, inquiète et fatiguée, elle s'assit dans un endroit découvert d'où elle apercevait encore au loin l'habitation de Donatien. Elle détacha son large chapeau de paille et regarda autour d'elle, une main sur son cœur qui commençait à battre d'effroi. L'aspect riant et paisible de ces lieux la rassura. Un faible ruisseau coulait près de là, et une végétation plus fraîche marquait son cours; l'herbe croissait

plus haute sur ses bords, et quelques grands arbres s'élevaient sur ce sillon de verdure jeté entre des roches âpres et calcinées.

La jeune fille s'était arrêtée à quelques pas d'un bel arbre dont les branches flexibles plongeaient dans le ruisseau; son feuillage sombre était semé de petites pommes d'un rose éclatant; il semblait le roi de ce rivage, où il croissait seul de son espèce à travers une multitude d'humbles plantes, rampant sous son ombre noire comme la nuit. De robustes rejets entouraient son tronc noueux, et leurs larges feuilles frémissaient sous le vent léger du soir.

Cécile se leva pour cueillir un de ces beaux fruits, puis elle se rassit triste et regardant au loin. Elle attendit ainsi encore long-temps. Le soleil allait se coucher lorsque Donatien parut haletant. Il jeta un cri en approchant de la jeune fille; et lui arrachant le fruit qu'elle tenait à la main, il lui dit avec épouvante :

— Est-ce que vous en avez mangé?

— Non, répondit-elle effrayée de son geste et de son regard plein de terreur.

— Ah! reprit-il en se laissant aller épuisé à côté d'elle, je vous ai vue de loin, et j'ai tremblé de votre danger!... Comment êtes-vous venue ici toute seule chercher ces horribles fruits?... Ils sont un poison auquel il n'y a point de remède... N'avez-vous jamais entendu parler du mancenillier... Oh! ciel, mademoiselle, vous étiez là près de cet arbre dont l'ombre même est mortelle.... Vous pouviez goûter à ses fruits maudits, et je vous apercevais tranquille à côté de cet affreux danger... Il m'a fallu un quart d'heure, un siècle de terreur et d'angoisse, avant d'arriver auprès de vous... Oh! venez, venez, éloignons-nous d'ici...

Elle serra convulsivement le bras qu'il avançait pour la soutenir, et pleura troublée, non de frayeur, mais d'une indicible émotion.

— Hélas! monsieur, dit-elle enfin, ce soir je vous fais mes adieux et ceux d'Éléonore; nous retournons demain à La Rebelière.

— Demain! répéta-t-il en baissant la tête dans une affreuse consternation; demain! et je ne vous verrai plus!

Ils s'arrêtèrent en silence; Cécile vit clair dans son cœur et dans celui de Donatien, et sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle avait une de ces ames fortes et patientes que nul obstacle ne décourage, et qui vont à l'accomplissement de leur volonté sans violence, mais avec une fermeté inébranlable.

— Vous ne pourrez pas vivre long-temps dans cette solitude, séparé de tout commerce humain, dit-elle doucement, il faudra la quitter.

Digitized by Google

— Hélas! mademoiselle, répondit-il avec amertume, vous n'ignorez pas quels préjugés me séparent à jamais de la classe à laquelle j'appartiens par mes sentimens et mon éducation.

— Oui, ici, mais en France? C'est en France que vous irez vivre.

Il secoua la tête, et répondit :

— Je n'avais pas d'autre espoir, d'autre desir; mais je sens que là-bas non plus, je ne serais pas heureux.

— Mon Dieu! pourquoi désespérer ainsi de l'avenir et de toutes les chances de bonheur qu'il y a dans la vie! Tenez, j'ai plus de courage et de volonté que vous : des intérêts de fortune m'ont fait venir ici; M. de La Rebelière, mon tuteur, m'y a appelée, et j'ai dû obéir; mais ma majorité approche, je suis résolue à m'en aller, et je m'en irai. Savez-vous que nous nous rappellerons volontiers en France notre connaissance dans ce pays sauvage. N'est-ce pas que vous viendrez me voir à Paris? Allons, au moment de nous quitter, faites-m'en la promesse solennelle.

Ceci fut dit avec une telle expression d'amitié simple et sérieuse, que Donatien, sans entrevoir aucun autre espoir, s'écria en prenant la main que lui tendait la jeune fille :

— Oui, à Paris, dans un an peut-être; c'est l'espoir qui va me faire vivre.

Quelques momens après, ils se séparèrent; lui, triste et pourtant consolé; elle, courageuse et le cœur plein d'espoir.

M. de La Rebelière avait passé toute cette journée près de sa femme. Vers le soir, il l'emmena faire une promenade du côté de l'habitation de Donatien; chemin faisant, il s'arrêta avec un vieux nègre, qui coupait du bois sur la limite des deux possessions, et il le questionna long-temps.

Le soir à souper, M. de La Rebelière dit, entre beaucoup d'autres propos fort insignifians et sans y attacher d'importance :

— Je sais ce que c'est que cette habitation des d'Énambuc, elle était bien tenue autrefois; mais à présent il faudrait y mettre une centaine de nègres pour qu'elle rapportât quelque chose. Elle est tombée entre les mains de ce mulâtre, qui assurément n'a aucun titre légal pour la posséder. Je sais ce qu'il est. Le gouvernement ne surveille pas assez la position de ces gens-là.

— Eh! bon-Dieu! monsieur, répliqua Cécile, quand ils ne font tort à personne, on peut bien les laisser vivre tranquilles.

Mme de La Rebelière ne dit rien; la présence de ce mari qui ne la

Digitized by Google

quittait pas plus que son ombre la mettait au désespoir; mais elle le craignait, et elle savait dissimuler. Cécile était pensive, mais calme.

— Quand partons-nous, monsieur? demanda-t-elle à son tuteur.

— Demain sur le soir; il fait clair de lune, nous marcherons de nuit.

La soirée se passa tristement et finit de bonne heure.

Quand Mme de La Rebelière fut seule dans sa chambre à coucher avec son mari, elle lui dit :

— Je n'ai nulle envie de dormir, et je vais lire un peu.

Il entra avec elle dans une petite pièce attenante à la chambre et qui n'avait point d'autre issue.

— Cela ne vaut rien, dit-il, de veiller ainsi; vous vous ferez malade, ma chère ame : je vous trouve défaite ce soir. Prenez donc plus de soin de votre santé.

Il lui baisa la main, et elle lui dit bonsoir d'un signe de tête. Un quart d'heure après, il dormait. Alors la jeune femme fut seule; elle respira, elle pleura. Que de sanglots, que d'imprécations, que de paroles d'amour sortirent alors de sa bouche! Elle s'abreuva de ses larmes, elle appela mille fois Donatien, elle épuisa sa douleur par la violence de ses transports. Ensuite elle essaya d'écrire, seulement pour soulager son cœur; mais la difficulté d'exprimer ainsi sa pensée l'arrêta au premier mot. Ignorante comme une créole, elle savait à peine tenir la plume.

Un peu avant le jour, M. de La Rebelière s'éveilla et s'aperçut que sa femme n'était pas encore couchée. Alors il se leva doucement, et vint voir ce qu'elle faisait. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur une table. Sa main, qui tenait encore la plume, reposait sur une grande feuille de papier toute barbouillée de chiffres, de cœurs enflammés, et où le nom de Donatien était vingt fois écrit. M. de La Rebelière vit tout cela par-dessus l'épaule de sa femme à la lueur d'une lampe qui s'éteignait.

Pâle, les yeux hagards, les dents serrées, il chercha instinctivement à son côté le couteau qu'il avait quitté en se déshabillant; puis l'idée d'une autre vengeance lui vint subitement.

— Oh! murmura-t-il en regagnant son lit, cet homme est un épave! Je puis l'acheter et le faire mourir devant elle sous le fouet d'un commandeur!

H. ARNAUD.
(Mme CHARLES REYBAUD).

(La suite au prochain numéro.)

Digitized by Google

BULLETIN.

Le calme profond avec lequel la chambre poursuit des délibérations qui rappellent celles d'un conseil général, plutôt que les débats d'une grande assemblée politique, le repos au sein duquel semble s'endormir l'opinion tout engourdie par les frimats, sont d'autant plus extraordinaires, qu'un tel état de choses était plus inattendu. La presse réclamait moins la dissolution comme mesure de prévoyance politique, que comme moyen de ranimer l'esprit public, épuisé par sept années de luttes parlementaires. Aussi s'étonne-t-on d'assister à des débuts aussi froids, aussi raisonnables : l'on s'effraie d'avoir affaire à une chambre qui commence comme une autre finirait, et l'on s'écrie que le système représentatif a perdu sa sève de jeunesse, que les prestiges de la tribune vont disparaître comme ont disparu ceux de la gloire.

Il y aurait à ceci une réponse, ce semble, péremptoire. Changez seulement quelques noms au personnel du cabinet, arborez un drapeau de réaction ou de mouvement déréglé, et vous verrez si la chambre ne réfléchira pas toutes les impressions du pays, si elle ne les lui renverra pas à son tour, du haut de la tribune, vives, passionnées, éloquentes. Si le gouvernement tendait la main à M. Barrot, les intérêts conservateurs se grouperaient bientôt, et l'on verrait recommencer, contre les passions de la gauche, la longue guerre où Casimir Périer a illustré son nom. Appelez au cabinet M. Guizot, et vous saurez si la chambre est impassible devant les outrecuidances de M. Fonfrède, ou la fatuité d'une petite coterie, dont la présence aux avenues du pouvoir suffirait pour irriter toutes ses vieilles susceptibilités assoupies.

Le cabinet actuel est le seul qui, par la pondération de ses élémens et l'œuvre de conciliation si heureusement entreprise, puisse maintenir les passions dans cet état de trève prolongée. C'est là un titre sans doute, et ce n'est pas M. Molé qui répéterait le célèbre apophtegme, émis depuis 1830, que la première condition d'un pouvoir vraiment social est d'être impopulaire. Prenons bien garde cependant que cette situation a ses dangers à côté de ses avantages. Il ne faudrait pas que le calme plat qui succède à de longs orages parlementaires pût être attribué à l'indifférence et à l'incurie; il se-

Digitized by Google

rait désastreux qu'aux yeux de l'Europe la France parût un instant s'ennuyer du gouvernement représentatif. Un tel état de choses serait nécessairement sans durée, il provoquerait une réaction dont il est aussi difficile de poser les limites que d'assigner les conséquences. La période actuelle doit être une période d'organisation, de travaux durables et sérieux. Que dans le silence des passions le gouvernement s'occupe des intérêts permanens de la France, et alors le pays renoncera, sans trop se plaindre, à ces émotions dramatiques qu'il est habitué à attendre du jeu de ses institutions. A ce prix seulement il supportera le repos.

Le jour des grands travaux approche, du reste, et la chambre va sortir de la triste discussion du costume pour aborder successivement les grandes questions qui se rattachent au système général des chemins de fer, pour lesquels des projets seront présentés jusqu'à la concurrence de près de cinq cent millions; elle s'occupera bientôt de la conversion de la rente, dont M. Gouin paraît avoir l'intention de reprendre l'initiative au nom du centre gauche; elle entrera enfin dans tous les détails de cette immense affaire d'Afrique, sur laquelle le ministère a pris l'engagement de fixer ses incertitudes et d'éclairer son inexpérience.

Cette chambre, pleine de réserve plutôt que de timidité, attend l'impulsion du pouvoir. Si elle ne la recevait pas de lui, elle la demanderait nécessairement aux partis. Aucune question significative ne l'a mise, du reste, cette semaine en mesure de révéler ses tendances, ou de formuler ses pensées encore bien vagues. Le scrutin pour la nomination des candidats à la commission de surveillance près la caisse d'amortissement avait vu sortir le premier jour les noms de MM. Jacques Lefebvre, Joseph Périer et Benjamin Delessert; le lendemain l'assemblée, inquiète de cette victoire donnée à une des fractions de la majorité, s'est empressée d'en atténuer l'effet en joignant à ces trois noms ceux de MM. Gouin, Ganneron et Passy. Le ministère a mis du prix à maintenir cet équilibre, et deux membres du cabinet passent pour avoir très activement contribué à ce résultat.

On s'est fort occupé, dans des cercles ordinairement bien informés, de modifications ministérielles, et, comme il était assez naturel de le présumer, le nom de M. de Barante a surtout été prononcé. Rien pourtant n'a pu laisser croire que le cabinet songeât à se séparer de quelques-uns de ses membres, opération toujours dangereuse en pleine session, en face des ambitions individuelles et des susceptibilités de parti qu'elle excite et qu'elle justifie. M. de Barante est en ce moment, à Paris, un intermédiaire précieux entre le parti doctrinaire, auquel il appartient, et M. le comte Molé, auquel l'unit une vieille et étroite amitié. C'est un homme trop important pour que le gouvernement consente à se passer de ses services; mais c'est dans la carrière diplomatique surtout que ceux-ci sont désormais utiles et bien placés. Depuis sept ans bientôt M. de Barante a peu vécu en France; il n'a pas pu se créer dans la chambre ces relations intimes, condition indispensable de toute influence active. Si des convenances politiques, ou, plus probablement encore,

Digitized by Google

ses convenances personnelles, l'empêchaient de retourner à Saint-Pétersbourg, il serait naturellement appelé à représenter la France dans l'un des postes aujourd'hui vacans, à Rome ou à Naples. Ici il s'agirait de rétablir l'influence française, dominée par celle de l'Autriche, pour rentrer dans les conditions de notre système en Italie; là, une œuvre plus haute encore est à entreprendre. Ce serait une grande chose à tenter que d'aider le saint-siége dans ses efforts pour reconquérir à la fois son indépendance spirituelle et temporelle, également menacées, l'une par les bataillons autrichiens, l'autre par le propagandisme protestant du roi de Prusse. La médiation française dans l'affaire, plus grave chaque jour, de l'archevêque de Cologne, eût été acquise de droit à M. de Latour-Maubourg, si la mort ne l'avait enlevé à une position qu'il avait noblement comprise. C'est sans doute une chose fort importante qu'un ministère; mais on nous permettra de croire qu'une action exercée pour de tels intérêts et sur un tel théâtre est, à tout prendre, chose plus grande encore.

Le *Bulletin des Lois* s'est peu enrichi cette semaine. Sa principale conquête est la loi portant cession de divers terrains à la ville de Paris, projet à propos duquel M. Jaubert a trouvé moyen d'introduire, pour l'achèvement du Louvre, des vœux dont la portée n'a pas paru parfaitement claire à tout le monde. Une autre loi portant cession à l'état de la manufacture d'armes de Saint-Étienne soulevait de hautes questions d'économie politique, effleurées par M. Auguis, et auxquelles il a été moins répondu par des idées générales que par de mesquines considérations locales. Une proposition de M. Larabit, sur la réforme du réglement, a été prise en considération par la chambre. C'est une voie indirecte pour revenir sur le rejet de celle de M. Mercier, dont nous tenons pour bonne l'idée fondamentale, encore que le mot de comité réveillât de vieux et funestes souvenirs. La chambre a cru devoir repousser la proposition de M. de La Rochefoucauld sur l'admission des circonstances atténuantes dans le Code pénal militaire.

Les orateurs qui ont combattu la proposition se sont fondés sur ce que la graduation des peines n'étant pas suffisamment établie dans la législation militaire actuelle, il serait difficile d'y appliquer des circonstances atténuantes. On a mis en avant des raisons de discipline; on a dit que, quand un soldat se serait rendu coupable de quelque acte d'insubordination, son défenseur ne manquerait pas, devant le conseil de guerre, de chercher des circonstances atténuantes dans les torts de ses chefs; que l'ivresse, qui précède ordinairement les fautes de ce genre, pourrait recevoir un dangereux encouragement. Les chefs de corps, a-t-on ajouté, ne traduisent devant les conseils de guerre que les hommes les plus coupables, et lorsqu'il importe à la discipline qu'un exemple soit fait; pour des fautes légères, il suffit du conseil de discipline. Enfin, on a dit que la révision de la législation militaire, qui se prépare depuis long-temps, amènerait bien plus naturellement l'application des circonstances atténuantes, et la chambre paraît s'être décidée par cette dernière considération. Quoi qu'il en soit, la discussion aura

Digitized by Google

produit un résultat avantageux : la nécessité d'une réforme dans la pénalité militaire a été proclamée, et le gouvernement a pris l'engagement de s'en occuper.

Le costume et la plaque Jobard sont toujours en possession d'occuper la curiosité publique. Ils ont provoqué de longues discussions en faveur de l'héroïque habit noir que portait le peuple au 14 juillet 89 en prenant la Bastille, au 28 juillet 1830 en prenant le Louvre, habit libéral par essence, que les représentans de la nation doivent porter aussi pour se confondre avec elle. M. de Lamartine, nommé rapporteur de la commission, devra descendre des hauteurs du poème oriental qu'il nous prépare aux détails de cette affaire, sur laquelle on assure que l'illustre écrivain se prononce avec une énergie et une décision qu'on est peu accoutumé à trouver dans ses élucubrations politiques. A tout prendre, il est fâcheux qu'un tel débat ait été soulevé. Sans calembour, il est permis de dire que la question de l'habit va à toutes les tailles; elle occupe à la fois les salons et les boutiques; c'est une bonne fortune pour une certaine presse, assurée de se faire lire et comprendre. Il en est de même de ces longues et sottes dissertations sur les titres nobiliaires, hochets que quelques-uns ont la bonhomie de désirer encore, et que le gouvernement a l'innocente faiblesse de leur concéder. Quoique la révision de 1830 ait maintenu l'article de la Charte par lequel le roi fait des nobles *à volonté*, pour rappeler ses étranges et quasi-épigrammatiques expressions, nous avons tenu cet article pour abrogé de fait, du jour où une décision législative a solennellement supprimé la pénalité attachée à l'usurpation des titres.

Lorsqu'on a vu s'élever à la direction des affaires publiques M. Périer, M. Thiers, M. Guizot, qui considéreraient certainement comme un ridicule, et presque comme une offense, l'octroi à eux fait de la patente de baron, on ne sait trop à quoi mèneraient ces tentatives faites à petit bruit, si ce n'est à provoquer les grosses colères d'une opposition à laquelle on rendrait ainsi le plus signalé des services. Ceux qui ont pu apprécier par eux-mêmes la position prise depuis long-temps par M. Bresson à Berlin, peuvent attester que le titre de comte ne la rehaussera en aucune façon; et c'est pure modestie à notre honorable ministre en Prusse, que d'avoir laissé faire sur sa personne un nouvel essai d'application de l'article 71 de la Charte. Nous n'en dirons pas autant de M. Bourqueney, aujourd'hui M. le baron de Bourqueney, secrétaire de l'ambassade française à Londres. Celui-ci a très bien pu croire qu'il y avait quelque avantage pour lui à se présenter sous ce titre dans les cercles du *West-End*, au centre de l'aristocratie et de la *fashion*. Nous croyons le gouvernement fort innocent de tout cela : c'est une affaire à régler entre les vanités personnelles et la caisse du sceau, à laquelle on ne saurait refuser le droit de recevoir les offrandes qui lui sont encore adressées par quelques rares fidèles.

En passant des misères de notre polémique intérieure aux grands intérêts nationaux, nous dirons que les mouvemens d'Abd-el-Kader paraissent se présenter aujourd'hui sous un jour moins menaçant que la semaine dernière. Le gouverneur de nos possessions, justement alarmé des démonstrations de

Digitized by Google

l'émir, a fait placer un camp d'observation sur le Haut-Hamise, dans le but de rassurer les populations du versant septentrional de l'Atlas et de la plaine de la Mitidja, inquiétés par l'approche d'Abd-el-Kader. Celui-ci s'était, en effet, campé à l'extrême limite des territoires que la France s'est réservés par la convention du 30 mai 1837; mais, soit que ses intentions ne fussent point hostiles, soit que les dispositions prises par le gouverneur-général les aient modifiées, après avoir soumis les tribus qui refusaient de le reconnaître, il s'est dirigé vers Médeah, en promettant d'observer fidèlement le traité de la Tafna.

La France a de plus accordé un asile aux tribus du sud de l'Atlas, qui, après avoir voulu défendre leur pays contre l'émir, se sont réfugiés dans la Mitidja. Le gouvernement, qui, pour rester dans les termes du traité, s'était refusé à les appuyer dans leur tentative de résistance, a fait, dit le *Moniteur Algérien*, auquel nous empruntons ces détails, prévaloir le principe qui veut que la terre occupée par la France soit sacrée, et que nulle puissance n'ait le droit d'y faire saisir les individus qui sont venus s'y réfugier.

L'expédition contre Abd-el-Kader, qu'on a pu un instant croire inévitable, ne paraît donc plus aujourd'hui imminente. Le ministère n'en demandera pas moins aux chambres de forts contingens et des subsides considérables pour l'Afrique, et il ira peut-être au-delà, on peut le craindre, des intentions actuelles de l'assemblée, si on en jugeait par les conversations des couloirs et les discussions des bureaux. M. Molé sait qu'on le regarde comme très décidé sur cette question; il a promis au pays un plan complet d'occupation de la régence, et le pays l'attend avec confiance. Il est évident que l'Afrique va devenir le terrain principal de la discussion parlementaire. L'occupation du littoral et l'occupation générale avec colonisation agricole devront se produire en face l'une de l'autre.

La question espagnole est au même point. Le ministère d'Ofalia a reçu du vote de l'amendement Hébert le contre-coup auquel on n'avait pu manquer de s'attendre. Les candidats du parti du mouvement ont obtenu la majorité dans les colléges électoraux de la capitale, ce qui ne changera pas, du reste, l'esprit de la chambre, dévouée aux hommes et aux idées de modération. L'existence du cabinet est gravement compromise, et le général Cordova paraît devoir être le pivot d'une nouvelle combinaison. Ce militaire diplomate, homme de souplesse et de transaction, qui a su quitter à temps tous les partis, en y conservant de l'influence, le plus habile entre tous les hommes importans de l'Espagne, le mieux fixé sur les intentions de l'Europe et de la France, paraît avoir pris auprès de la reine une influence qui se concilie avec une sorte de popularité. M. de Toreno, M. le marquis de Miraflorès, M. le duc de Frias, M. Isturitz, accourus de Paris à Madrid pour siéger aux deux chambres, sont naturellement désignés pour l'héritage ministériel de M. le comte d'Ofalia. Les ambitions déçues transigeraient, du reste, volontiers sur le portefeuille, si elles obtenaient en compensation l'ambassade de Paris : M. le marquis d'Espeja, qui a succédé à M. de Campuzano, comme

Digitized by Google

ministre plénipotentiaire, n'est, en effet, considéré que comme intérimaire de la légation, et l'on comprend que, dans la déplorable situation de la Péninsule, une telle position vaille mieux, sinon pour le génie politique, du moins pour l'égoïsme, que les tristes soucis d'un pouvoir impuissant.

Les tories n'ont pas courtoisement répondu aux prévenances parlementaires dont ils avaient été l'objet au début de la session; et le bon accord qui semblait régner entre eux et le ministère Melbourne a brusquement cessé. Le cabinet ne s'attendait guère à l'opposition que vient de rencontrer à la chambre des communes son bill sur le Canada. Mais les amis de sir Robert Peel n'ont pas pris modèle sur ceux du duc de Wellington. A la chambre des lords, la nomination du comte de Durham et les mesures qui s'y rattachent, ont trouvé les tories, sinon bienveillans, au moins de facile composition. Mais le chef d'une importante fraction de la chambre des communes a combattu quelques clauses du bill ministériel avec ce talent et cette puissance de dialectique dont il avait déjà donné tant de preuves. Sir Robert Peel s'est élevé contre le préambule du bill, qui confère à lord Durham le pouvoir de convoquer un comité composé des principaux habitans du pays, comité dont les délibérations seraient revêtues d'un caractère représentatif. Ce comité, selon l'opinion de l'honorable baronnet, serait composé des mêmes élémens et animé du même esprit que la chambre d'assemblée actuelle; pourquoi alors la dissoudre? C'est trop ou trop peu; trop, si l'on veut laisser à lord Durham sa complète liberté d'action, et avoir les avantages de la dictature; trop peu, pour se donner, auprès des Canadiens le mérite de les laisser décider eux-mêmes des affaires de leur pays. Ou il ne fallait pas mettre lord Durham au-dessus du pouvoir représentatif, ou il fallait bien l'en rendre tout-à-fait indépendant.

Sir Robert a signalé en outre l'inutilité de la suspension de la constitution dans le Haut-Canada, où le loyalisme est dominant, et demandé le rejet, comme inconstitutionnelle, de la clause qui accordait au gouvernement la faculté de supprimer le bill. Tout en approuvant la marche générale que le ministère se prépare à suivre, il a vivement et aigrement critiqué, dans deux discours consécutifs, plusieurs des mesures soumises à la chambre, et proposé des amendemens pour les remplacer.

L'épreuve était décisive pour le ministère Melbourne, qui avait fait de l'adoption du bill une question de cabinet. L'orage paraissait menaçant, quand M. Ellice, qui a parfaitement justifié cette fois son nom de pilote ministériel, a prétendu que tout le monde devait être d'accord, et qu'il n'y avait pas, au fond, de différence sérieuse entre les amendemens de sir Robert Peel et les propositions du ministère. Grace à cette assurance, qui paraît avoir convenu aux deux opinions, lord John Russell a pu faire à son adversaire le sacrifice des propositions attaquées; les amendemens de sir Robert Peel ont été adoptés, et le bill, ainsi modifié, a passé, à la troisième lecture, à une grande majorité.

Les tories font sonner bien haut ce triomphe. Sir George Sinclair, l'un

Digitized by Google

des membres les plus exaltés de cette opinion à la chambre des communes, a parlé sous cette impression. Il a nettement déclaré les whigs inhabiles à gouverner, et représenté les tories comme seuls appelés à bien faire les affaires du pays, et notamment celles du Canada. Les organes du parti, dans la presse, ont redoublé de violence, et ce succès inattendu a réveillé bien des espérances.

Le vote de la chambre ne nous paraît pas avoir cette signification. Si les amendemens de sir Robert Peel ont été adoptés, c'est qu'ils valaient mieux que les projets de lord John Russell, et que, dans une question aussi grave, la première condition de succès était d'avoir raison.

Ces débats révèlent la position des tories au parlement, et il est facile d'y voir quelque analogie avec une fraction importante de notre chambre des députés. Le parti dont sir Robert Peel est le chef est assez fort pour embarrasser un ministère, et lui créer des obstacles par une opposition plus gênante à beaucoup de titres que celle des radicaux. Sir Robert Peel a décliné la question de cabinet, et il est permis de penser que, dans des circonstances aussi graves, il a reculé devant la perspective du pouvoir. Le parti tory, en effet, n'est pas assez fort pour le prendre maintenant, il s'y briserait; mais ce parti, en faisant opposition dans la chambre, et surtout en dehors de l'action gouvernementale, devient dangereux pour un ministère, et peut exiger, pour prix de son concours, des concessions dont il saura profiter plus tard.

Le bruit qui avait couru de la démission du ministère anglais n'a pas été sérieux; on donne seulement la retraite de lord Glenelg comme à peu près certaine, et disons qu'elle est justifiée par les hésitations et la faiblesse dont ce ministre a fait preuve dans cette grave circonstance.

Si de l'histoire nous passions aux anecdotes, nous aurions à noter l'enlèvement du baron de Schmucker à Naples, le retour de lord Elphinstone à Londres, et l'incendie du palais de M. le duc Alexandre de Wurtemberg, à Gotha. L'enlèvement de M. de Schmucker est un de ces actes de pouvoir absolu du goût des princes qui aiment à singer Napoléon, et qu'une ridicule intrigue amoureuse ne justifierait pas dans un autre pays. Lord Elphinstone revient de Madras à Londres, parce que, vraisemblablement, il aime mieux se promener à cheval à Hyde-Park que de se faire porter en palanquin; et, si un regard de la princesse Victoire de Kent est tombé jadis sur cet élégant jeune homme, ce n'est pas une raison pour le condamner à un éternel exil, non plus qu'un motif pour prédire à l'Angleterre un nouveau Leicester. Le désastre de Gotha a été une douleur pour Paris. Que de souvenirs de la France et de la famille ont disparu dans cet incendie! que de longs et profonds regrets dans cette noble existence de jeune femme et d'artiste! Des albums dessinés à Neuilly, à Eu, au Raincy; des lettres écrites par des mains chéries, des livres sur lesquels on a rêvé, rien de tout cela ne se remplace, rien de tout cela ne se répare. Chacun paiera sa dette dans cet hiver de calamités. Heureuse pourtant la princesse Marie de trouver dans cette bonne population de Gotha une image de la patrie absente!

Digitized by Google

— Cette semaine n'a pas été, comme tant d'autres, perdue pour la littérature. Parmi les livres intéressans qui viennent de paraître, nous devons placer en première ligne un roman de M. Charles Didier, intitulé *Chavornay*, qui se distingue à la fois par la gravité du style et l'élévation des pensées. L'intelligence du paysage italien se retrouve au même degré dans *Chavornay* que dans *Rome souterraine*, et, comme dans ce dernier roman, la donnée philosophique s'y traduit avec clarté dans une action attachante. Nous devons citer, après *Chavornay*, deux livres de femmes d'une portée bien différente, l'un est l'ouvrage de miss Henriette Martineau, sur *la Société américaine*; l'autre, un roman de Mme de Bawr, *les Flavy*. Miss Martineau aborde, en racontant ses voyages, les questions les plus élevées de la politique et de l'économie. Elle entremêle ses discussions d'anecdotes piquantes et de détails fort intéressans sur la vie domestique aux États-Unis. Nous n'insisterons pas sur l'intérêt des récits et sur la logique des conclusions de miss Martineau. Son livre sera, dans cette *Revue*, le sujet d'un article spécial.

Quant aux *Flavy*, c'est une œuvre de femme dans toute l'acception du mot. Mme de Bawr n'a résolu, dans son livre, aucun problême qui intéresse directement l'humanité; elle n'a pas cherché, dans l'histoire du passé, la révélation de l'avenir; elle a fait un roman sur le XVe siècle, sans se soucier un instant d'économie politique et de philosophie. Elle s'est contentée de revêtir une fiction intéressante de formes simples et pures. Nous regrettons toutefois qu'elle ait choisi, pour contenir sa pensée, le moule de Walter Scott. Nous pourrions aussi exiger de l'auteur de *Raoul* une plus grande originalité dans l'invention de la fable et dans la conception des caractères. Malgré ces défauts, qui seraient très graves dans une œuvre moins sagement écrite, *les Flavy* méritent d'être distingués de la foule des publications nouvelles.

Enfin, notre liste doit se clore par M. Charles de Bernard, un de nos collaborateurs, qui publie aujourd'hui, sous le titre du *Nœud Gordien*, un ouvrage destiné, nous le croyons, à un succès légitime. On le voit : quatre publications intéressantes ont signalé cette semaine. La littérature paraît vouloir sortir enfin de son repos, et il est à désirer que l'effort continue. Depuis long-temps nous souhaitons aux écrivains moins d'oisiveté et au public moins d'indifférence.

— *Galerie Bretonne*, par feu O. Perrin du Finistère (1). Cette collection de gravures est à la fois l'œuvre d'un historien consciencieux et d'un artiste distingué. Ami et beau-frère du peintre Valentin, et comme lui rejeté en Bretagne par la révolution, M. Perrin, maître de dessin à Quimper, a passé, dans un travail assidu, trente années d'une vie obscure. Deux ouvrages restent seuls pour témoigner de ses longues études et de son amour passionné de l'art. L'un est la *Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne;*

(1) Chez l'éditeur Isidore Pesron, 13, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

Digitized by Google

l'autre est la *Galerie Bretonne*. Les dessins de cette dernière collection reproduisent, avec une exactitude minutieuse, les situations variées de la vie domestique en Bretagne; c'est un recueil vraiment précieux de faits inconnus et de légendes bizarres. La publication de l'œuvre de Perrin mérite donc les encouragemens du public; elle intéresse à la fois les artistes et les archéologues. Un texte explicatif accompagne les gravures, et interprète chaque dessin avec élégance et précision. M. Bouet, de Brest, à la prière de M. Perrin fils, s'est chargé de cette partie de l'ouvrage. Le burin de Réveil a d'ailleurs dignement reproduit le travail de l'artiste breton. Nous n'entreprendrons pas un examen détaillé de cette collection; quelques extraits du texte de M. Bouet suffiront à faire apprécier l'ouvrage de M. Perrin mieux que nos paroles. Nous les prenons au hasard dans les quarante livraisons qui forment les deux premiers volumes; le troisième ne sera terminé que dans quelques mois.

« *Passage de l'Enfant par-dessus la table* (4e livraison). On a dépensé beaucoup de talent et de savoir pour découvrir la source de cette croyance superstitieuse, qu'un enfant passé par-dessus la table à manger sans être repassé sur-le-champ, dans la même posture et par le même endroit, est frappé d'un sort, tombe en langueur et finit par périr. Cette singulière superstition tiendrait-elle à d'anciennes idées mythologiques, relatives au cours du soleil, ainsi que l'a pensé M. Johanneau, de l'ex-académie celtique, ou proviendrait-elle du respect que les Armoricains portent à la table à manger, *aun daolvoët*, que le passage de l'enfant pourrait avoir profanée? Quoi qu'il en soit, ce meuble est sacré chez les Bretons qui voient de mauvais œil tout ce qui semble s'écarter de la vénération dont ils l'environnent. Souvent l'étranger qui appuyait quelque partie peu noble du corps contre ce meuble respectable, s'est vu forcé de demander excuse de son irrévérence. C'est sur la table à manger que les prêtres déposent les vases sacrés, lorsqu'ils portent le viatique, etc. »

« *Le Tailleur* (11e livraison). — Il sait tout ce que lui rapportera sa gaieté et a soin de se faire un caractère jovial et caustique. C'est un répertoire vivant de fables; de contes et d'historiettes, et il chanterait toute une journée sans épuiser le fond intarissable de complaintes et de rondes qu'il tient complaisamment en réserve. Promenant son industrie de ferme en ferme, il peut facilement s'initier dans les secrets des familles, connaît à merveille l'histoire amoureuse du canton, et lui-même n'est pas timide en matière de galanterie. Tant de titres expliquent suffisamment l'extrême bienveillance que lui prodiguent les femmes. Ajoutez-y qu'à l'insu des maris les tailleurs piquent souvent pour elles des collets de chemises et des coiffes, où se déploie tout leur art, et cela, pendant le temps qu'ils sont supposés consacrer à l'antique *jupen* ou à la culotte bouffante. On doit bien penser que cette conspiration perpétuelle ne peut suivre son cours sans que le mari n'entrevoie la vérité. Aussi la présence des tailleurs le rend-elle encore plus brusque que de coutume. Il ne parle guère alors que pour dire à sa femme des choses désagréables,

Digitized by Google

ou s'informer si ces hommes qui le gênent n'ont pas encore achevé leur besogne et ne vont pas bientôt partir. Plus leur séjour se prolonge, plus sa mauvaise humeur augmente, et chaque fois qu'il rentre au logis, il y a dans l'atmosphère domestique un orage près d'éclater.... «

« *Les Fontaines sacrées* (39e livraison). Presque tous les *pardons* en crédit possèdent une de ces fontaines qui font des miracles, et dont le culte est un bizarre mélange d'idées celtiques et de croyances chrétiennes. Les druides, qui adoraient Dieu sous les différens phénomènes du monde, et, sous ces mythes naturels, dérobaient aux profanes la cause unique et créatrice, ne pouvaient manquer de se prosterner devant les sources, les fontaines, l'eau enfin, dont quelques philosophes ont fait le principe, l'élément générateur de toutes choses. De leur côté, les missionnaires bretons, fidèles à leur système d'adopter les pratiques qu'ils ne pouvaient détruire, creusèrent des niches de saints dans le mur des fontaines druidiques, ou même bâtirent des églises, comme à Lanmeur, sur le crypte antique et sombre qui recélait les eaux consacrées. C'est donc un culte aussi vivace aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, et qui, les jours de pardons, offre de curieuses particularités. Ces jours-là une foule de mendians, milice déguenillée de nos fêtes patronales, s'emparent pour ainsi dire de la fontaine, et là, munis de *pichets* qu'ils remplissent sans cesse, ils assiégent, ils poursuivent tout pélerin qui se présente pour faire ses ablutions, afin qu'il ne les fasse que par leur ministère et au prix d'une aumône. La cérémonie ne se borne pas, pour les fidèles, à se laver avec l'eau sainte les mains, les yeux, le visage; il faut encore qu'elle leur soit versée d'abord sur le derrière du cou pour leur descendre le long du dos, et puis dans les deux manches, qu'ils agitent vivement en l'air, pour qu'elle y coule et pénètre jusqu'à l'aisselle! »

La *Galerie Bretonne* peut prétendre, nous le croyons, à une place distinguée parmi les ouvrages qui font le mieux connaître les mœurs de l'Armorique.

— M. Arsène Houssaye, connu déjà par plusieurs ouvrages littéraires, publiera, sous peu de jours, un nouveau roman intitulé *le Serpent sous l'Herbe*.

— Une nouvelle édition de l'*Histoire de la Marine française sous Louis XIV*, par M. Eugène Sue, sera mise en vente, mercredi prochain, chez les éditeurs Magen, quai des Augustins, 21, et Dupuis-Dumarsais, quai Malaquais, 17. L'ouvrage complet, imprimé sur papier vélin, en 5 volumes grand in-8, avec quarante-deux gravures sur acier, ne coûtera que 37 fr. 50 cent. Il en paraît en même temps une édition par livraison. Chaque livraison coûte 50 centimes. L'ouvrage entier formera 76 livraisons. Ce bel ouvrage est maintenant à la portée de toutes les bourses.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LES ÉPAVES.

Seconde Partie.

IV.

M. de La Rebelière quitta le lendemain les Eaux-Chaudes, avec sa femme et sa pupille; dès qu'il les eut ramenées à l'habitation, il partit pour Fort-Royal sous un prétexte insignifiant, et après avoir annoncé que son absence durerait deux ou trois jours au plus. La jeune femme pensa qu'il s'agissait de quelque affaire administrative, et elle ne s'étonna point de ce brusque départ. Le gouverneur-général des Antilles, M. de Feuquières, avait épousé une proche parente de M. de La Rebelière; leurs relations étaient intimes; une certaine conformité de caractère et des intérêts communs les unissaient étroitement. Tout pliait devant ces deux hommes investis des pouvoirs les plus étendus; mais il n'y avait point de sécurité dans une position si haute, si enviée, aussi s'étaient-ils ligués pour s'y soutenir et n'eussent-ils reculé devant aucune iniquité quand il s'agissait de défendre leurs priviléges ou de frapper un ennemi. M. de La Rebelière possédait une fortune immense, et bien que son origine, fort roturière, fût connue de tout le monde, il s'était allié, par son mariage, aux meilleures familles de la Martinique. Il était commandant de la paroisse du Carbet sur laquelle était située son habitation; ce grade donnait une autorité immédiate et absolue dont les énormes abus restaient toujours impunis, car on ne pouvait en appeler que devant la suprême juridiction d'un conseil colonial entièrement dévoué au gouverneur.

Digitized by Google

L'absence de M. de La Rebelière fut pour sa femme un temps de répit; elle put du moins pleurer librement; personne ne lui demandait compte de sa tristesse, de ses insomnies, de la vie étrange qu'elle menait. Rien ne pouvait la tirer de l'anéantissement où elle était retombée; elle restait tout le jour étendue dans son hamac, les yeux fermés, les mains croisées, immobile et muette comme une statue; puis quand la nuit arrivait, quand la brise soufflait fraîche et suave dans les orangers, elle se traînait sur la terrasse et y passait souvent toute la nuit. La liberté que lui laissait son mari n'allait pas au-delà du privilége de se livrer à ses caprices d'enfant; elle ne devait point franchir les limites de ses possessions, et cette fois elle n'osa pas retourner aux Eaux-Chaudes.

Cécile partageait jusqu'à un certain point cette vie pleine de regrets, de désœuvrement et d'ennui; mais du moins l'avenir était devant elle, l'avenir libre, immense, plein d'espérances et de projets; elle y rêvait tandis que la jeune femme se consumait dans un sombre et muet abattement. Préoccupées toutes deux d'un sentiment profond, elles ne s'observèrent point mutuellement, et aucune manifestation imprudente ne trahit leur secret. L'une plus ardente, plus emportée en ses passions, avait appris à dissimuler sous le regard défiant de son mari; l'autre, candide et fière, se taisait parce que l'on ne sollicitait pas sa confiance.

Un jour cependant, tandis qu'elles étaient seules dans la galerie, Cécile s'approcha doucement de Mme de La Rebelière, qui, pâle, à demi soulevée et le front appuyé sur sa main, ressemblait à une de ces statues qui décorent les tombeaux.

— Ma chère Éléonore, lui dit-elle, vous voilà, depuis ce matin, comme une personne qui n'est plus de ce monde; mon Dieu! qu'avez-vous donc?

A cette question, Mme de La Rebelière fondit en larmes; n'en pouvant plus, à bout de contrainte et de dissimulation, elle cacha son visage sur l'épaule de Cécile, et s'écria au milieu de ses sanglots:

— Si vous saviez ce que je souffre!... Mon Dieu! quelle vie! quelle affreuse vie!...

— Allons, allons, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille en serrant contre sa poitrine cette belle tête échevelée, vous vous exagérez votre malheur, ma pauvre amie; M. de La Rebelière a une façon de vous aimer fort étrange, j'en conviens, il abuse un peu de son autorité; mais je suis assurée que vous finirez par le gagner à force de douceur et de patience. Il comprendra enfin que vous êtes une femme

Digitized by Google

sage, incapable de manquer à votre devoir, et que vous n'avez pas besoin d'être gardée par son incommode jalousie; il vous laissera vivre comme tout le monde. Prenez donc courage et ayez bon espoir pour l'avenir.

Ces paroles simples et raisonnables retinrent l'aveu qui allait échapper à Mme de La Rebelière; elle se laissa retomber sur ses coussins damassés, et répondit avec plus de sang-froid :

—Ma bonne Cécile, je souffre, je suis malade, c'est pourquoi je pleure; j'ai de tristes pressentimens, il me semble que je dois mourir bientôt; voilà le secret de cette tristesse où vous me voyez plongée.

—Ah! j'ai meilleur espoir pour vous, ma chère Éléonore; vous n'êtes malade que d'ennui. Pour vous rassurer, il faut que M. de La Rebelière amène un médecin; voulez-vous consulter celui du gouverneur? Je vais écrire sur-le-champ.

— Non, non, je ne veux pas le voir, ce n'est pas lui qui me guérirait; il n'y a que le temps qui puisse me guérir.

— Si du moins M. de La Rebelière revenait! En vous trouvant si triste et si souffrante, il consentira à vous ramener à Saint-Pierre, ne fût-ce que pour vous procurer un peu de mouvement et de distraction.

Mme de La Rebelière secoua la tête.

—C'est étrange pourtant, dit-elle après réflexion; je ne comprends pas ce qui peut retenir M. de La Rebelière à Fort-Royal : des affaires importantes exigent sa présence ici; après-demain vous serez majeure, ma chère Cécile, et il doit vous rendre ses comptes de tutelle.

— Ah! je ne suis pas pressée de jouir de mon émancipation; j'attendrai tant qu'il voudra.

— Il le sait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il ne se hâte pas de revenir. Que ne nous laissait-il aux Eaux-Chaudes! je m'y portais mieux qu'ici, et vous aussi, ma Cécile; je vous trouve pâlie depuis notre retour.

—C'est vrai, nous étions plus agréablement là bas, répondit la jeune fille, dont les joues reprirent subitement une teinte rosée qui lui rendit cette vive fraîcheur que l'ardeur du climat commençait à ternir.

Un moment après elle retourna s'asseoir devant son métier à tapisserie; la jeune femme venait de retomber dans cette muette rêverie dont elle était sortie un moment avec effort.

Cependant, au bout de huit jours, Mme de La Rebelière commença à s'étonner que son mari ne donnât point signe de vie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'il l'eût devinée, tant il avait su dissimuler, tant

Digitized by Google

il s'était montré calme et d'humeur agréable en la quittant. Elle ne demandait pas mieux, du reste, que d'en être délivrée le plus longtemps possible, et elle se garda bien d'écrire, crainte de hâter son retour.

Enfin, après dix jours d'absence, M. de la Rebelière arriva un soir, tandis qu'on était à souper; il entra avec fracas dans la galerie, jeta sa cravache et son chapeau, et vint embrasser sa femme d'un air joyeux et empressé.

— C'est vous enfin, dit-elle en se soulevant à demi avec un contentement qu'elle ne pouvait venir à bout de feindre. Bon Dieu! qu'étiez-vous donc devenu? Nous faisions tous les jours, avec Cécile, mille conjectures sur votre absence.

Il s'assit entre elles deux, et se prit à sourire avec une si singulière expression, qu'elles se regardèrent étonnées, et n'osèrent plus l'interroger. Il y eut un moment de silence, puis M. de La Rebelière dit lentement:

— Je viens de commander une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie. On néglige malheureusement de surveiller ce qui se passe dans les possessions éloignées; on laisse aller les choses, et elles vont, elles vont à la ruine de tous nos priviléges.

A ce préambule les deux femmes comprirent que quelque exécution extraordinaire venait d'avoir lieu; elles savaient avec quelle rigueur on punissait tout acte d'insubordination, et même un simple soupçon de révolte parmi les esclaves.

— Au nom du ciel, monsieur, ne parlons pas de cela, dit Mme de La Rebelière; il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice: ces récits me font mal. Je sais bien qu'il faut qu'on punisse les criminels; mais je ne veux pas savoir tous ces détails, qui font dresser les cheveux.

— Cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur; il n'est question ni de potence, ni de bûcher, répondit froidement M. de La Rebelière; il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire de grands dommages sur les possessions voisines. Cela m'intéressait surtout par rapport à notre habitation des Eaux-Chaudes: puisque vous vous y plaisez tant, ma chère ame, j'ai pris à cœur que vous pussiez y aller en toute sûreté. Il fallait, pour cela, vous délivrer d'un voisinage dangereux: l'habitation d'Enambuc était le repaire des nègres marrons, des épaves de tout le quartier du Carbet; il fallait en finir avec ces gens-là.

Digitized by Google

Mme de La Rebelière devint horriblement pâle; elle s'accouda sur la table et serra son front d'une main. Cécile avait frémi jusqu'au fond de l'ame; mais elle se contint et dit avec assez de sang-froid :

— Qu'est-il donc arrivé là-bas? En vérité, je crois que vos craintes étaient exagérées. Pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, il n'y a pas eu la moindre alerte; tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Enambuc vivaient fort paisiblement.

— C'est que l'occasion ne leur paraissait pas favorable pour commencer leurs rapines : heureusement nous avons prévenu tous ces malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et, en ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai dirigé l'expédition. Les choses se sont passées légalement. Le dernier des d'Enambuc étant mort sans héritier, sa succession a été déclarée vacante par sentence de la sénéchaussée. Je me suis aussitôt transporté sur les lieux, accompagné du notaire chargé d'inventorier les meubles et les esclaves. Cinquante miliciens me suivaient pour, au besoin, me prêter main-forte : nous savions qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Éléonore? il s'appelle Donatien.

Elle ne répondit que par un signe de tête à peu près négatif.

— Eh bien! après, dit Cécile d'une voix à peine articulée, après, que s'est-il donc passé?

— Ah! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue; mais elle a été conduite vivement, je m'en flatte. Nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes de grand matin, et j'ai fait reposer et rafraîchir mon monde, tandis que j'allais moi-même reconnaître les environs. Le même soir nous avons attaqué la place. Vers neuf heures, par une nuit des plus noires, l'habitation a été cernée, et, assisté du notaire et d'un huissier, j'ai heurté à la porte en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée; ensuite j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présens : ils ont fait résistance. Alors le combat a commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée : j'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant. Enfin on l'a saisi et garotté....

— Mais cet homme n'appartient à personne, interrompit Cécile en respirant à peine; quel droit avez-vous sur lui?

Digitized by Google

— Quel droit? le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle est la loi: le Code noir est précis. Comprenez-vous à présent?

Cécile baissa la tête en signe d'affirmation, et tâcha de contraindre son indignation et son désespoir. M. de La Rebelière reprit:

— Dimanche prochain, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Et en attendant qu'en ferez-vous? où est-il? demanda Cécile.

— Il est ici, au cachot. C'est un homme hardi, capable de tout: je ne me fierais pas aux gens de la geôle pour garder un tel bandit.

— Puisqu'il est à vendre, j'ai envie de l'acheter, dit Cécile après un moment de réflexion, et comme si elle n'eût pas attaché à cette proposition une grande importance; monsieur, vous pourrez épargner ainsi les frais d'un encan. C'est décidé, cet épave m'appartiendra.

— Ma belle pupille, répliqua vivement M. de La Rebelière, cela ne se peut pas; je m'y oppose.

— Oh! dit-elle, en essayant de rire, si je le voulais bien, pourtant? Je suis majeure à présent. Vous ne pouvez plus me dire: Je m'y oppose.

— Allons, vous plaisantez toujours.

— Mais non, je ne plaisante pas, je vous jure.

— Sérieusement il ne faut pas songer à avoir ce mulâtre; qu'en feriez-vous? C'est un mauvais drôle: vous êtes trop bonne pour pouvoir le dompter. Il m'a insulté, menacé; je veux le punir. C'est moi qui l'achèterai.

M. de La Rebelière se tourna vers sa femme et ajouta en la regardant: J'ai juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

Elle frissonna, son front se couvrit d'une sueur froide, elle était près de s'évanouir; en ce moment elle venait de comprendre que M. de La Rebelière l'avait devinée.

Il reprit tranquillement: J'ai cru, pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, que ce misérable mettrait fin à ses jours; il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié: il a des blessures horribles. Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie; ils sont capables de tout, même de se tuer.

— La crainte de Dieu! répéta Cécile; mais si vous l'éprouviez, monsieur, vous seriez plus humain pour ce malheureux fait à son image!

— Voilà bien vos préjugés d'outre-mer! vous les perdrez au bout

Digitized by Google

de quelques années de séjour en ce pays, ma chère pupille, vous comprendrez mieux notre supériorité sur la race nègre; ces gens-là sont des brutes. Éléonore a des idées plus justes que les vôtres sur ce sujet; je suis certain qu'elle approuve tout ceci : n'est-ce pas, ma chère amie?

— Pardon, monsieur, je ne sais, dit-elle en se tournant brusquement, je n'étais pas à la conversation; j'ai un mal de tête affreux.

Elle laissa retomber son front sur ses mains jointes. M. de La Rebelière se leva.

— Vous êtes fatiguée, ma chère amie, dit-il en posant la main sur l'épaule de sa femme; venez, allons nous coucher.

Elle obéit, chancelante et se traînant à peine. Avant de sortir, elle se tourna vers Cécile, qui, pâle et consternée, restait assise devant la table; elles échangèrent un regard plein d'horreur et de pitié. M. de La Rebelière soutint sa femme et l'emmena en disant : Allons, ma chère Éléonore, appuyez-vous sur moi; vous êtes toute pâle; en vous voyant ainsi, je n'ai plus de joie à rien.

Mme de La Rebelière sourit amèrement et s'en alla les bras pendans, le front baissé, comme une victime qui subit son sort. Elle comprenait que quelque délation, quelque funeste hasard avait appris à son mari ses relations avec le mulâtre, et qu'il avait deviné la passion qu'elle portait cachée si profondément dans son cœur; mais elle savait bien qu'il tuerait Donatien sous ses yeux, sans jamais lui reprocher le motif de cette affreuse vengeance. Elle dissimula aussi, elle dissimula sa haine comme elle avait dissimulé son amour, et renferma dans les plus secrets replis de son ame ses larmes, ses imprécations et ses terreurs.

Cécile gagna la terrasse, elle avait besoin d'air, elle étouffait. Elle tourna son visage au vent frais de la nuit, elle respira et put pleurer enfin. Peu à peu, son agitation se calma, et elle se prit à réfléchir sur ce qu'il était possible de faire en cette extrémité. Il était alors près de minuit; la lune, dont un dernier reflet blanchissait l'horizon, venait de disparaître derrière les montagnes; de gros nuages, déchirés par le vent, chassaient rapidement à l'est et semblaient s'amasser à la cime des pitons du Carbet d'où jaillissaient de rares éclairs. Tout dormait dans la maison, dans les cases à nègres, dans les champs silencieux. La nuit devenait de moment en moment plus profonde; pourtant on distinguait encore, entre les ombres épaisses d'une allée de tamarins, un petit bâtiment carré, dont les fortes murailles s'appuyaient sur le moulin à sucre.

Digitized by Google

— Il est là! murmura Cécile, il est là, seul, désespéré!... mon Dieu! que faire? comment le secourir? comment le sauver? Il mourra de ces ignominies!

Elle pleura long-temps, accoudée sur la balustrade et sans détourner les yeux de cette affreuse prison, où elle savait que M. de La Rebelière faisait mettre en sûreté les esclaves dont il craignait l'énergie et le désespoir.

— Maîtresse, dit la vieille Fémi, sa femme de chambre, en lui jetant une mante sur les épaules, il fait bon ici; mais cette fraîcheur ne vaut rien, après une journée si chaude que les chiens ne voulaient pas rester dehors. Il serait prudent de rentrer, peut-être.

— Sais-tu ce qui s'est passé? interrompit la jeune fille; M. de La Rebelière a fait capture de quelques épaves; on veut les vendre, et parmi eux il y a ce colon qui nous reçut chez lui, quand nous allions aux Eaux-Chaudes; nous lui avons pourtant de grandes obligations. S'il ne nous eût pas ouvert sa case, nous aurions passé la nuit au bord de la ravine, exposées à être emportées par les eaux, ou bien dans le bois avec les serpens, les bêtes sauvages. Ah! j'en serais morte de frayeur!... Mais je n'oublie jamais les services qu'on me rend : Fémi, je veux sauver ce pauvre homme.

— Dieu fasse qu'il soit encore temps! s'écria la négresse.

— Comment! interrompit Cécile en frémissant, M. de La Rebelière me trompait donc? Ce soir il m'a dit que Donatien serait vendu dimanche prochain.

— Oui, s'il est encore vivant; mais qui sait?... Je l'ai vu arriver. On l'a descendu de cheval raide comme un corps mort; pendant le chemin, il avait dit qu'il se tuerait plutôt que de se laisser vendre.

— Écoute, Fémi, interrompit Cécile subitement décidée, il faut que cette nuit, cette nuit même, je voie Donatien.

— Seigneur Jésus! et comment ferez-vous, ma bonne maîtresse?

— J'irai le trouver dans son cachot.

— Mais les clés? elles sont dans la chambre de M. de la Rebelière.

— J'irai les chercher.

— Il ne vous les donnera pas.

— Eh bien! je les prendrai.

— Oh! Seigneur, Seigneur Dieu! s'écria la négresse épouvantée, les clés sont sur la table devant le lit, et M. de La Rebelière dort les yeux ouverts.

— C'est bien! attends-moi ici, dit Cécile avec résolution; j'y vais.

Digitized by Google

La négresse leva les mains au ciel et se mit à réciter tout ce qu'elle savait de prières. Au bout de cinq minutes Cécile revint.

— Allons, dit-elle tout bas, allons, Fémi.

Elle respirait à peine; ses mains froides et tremblantes tenaient deux clés attachées par une chaînette de fer; ses forces l'abandonnaient; mais non pas son courage; elle s'appuya au bras de sa négresse, et, haletante d'émotion et de frayeur, elle traversa rapidement le jardin et l'enclos au fond duquel était situé le moulin à sucre. Un commandeur et quelques esclaves gardaient cette partie de l'habitation : ils faisaient une ronde vers minuit et dormaient ensuite jusqu'au jour; mais à la moindre alerte ils devaient être sur pied et sortir avec leurs fusils. Cécile savait qu'elle ne pouvait se fier à leur sommeil, et elle commença par frapper à la porte du moulin en s'écriant doucement,

— Ouvre, Michel, c'est moi, c'est mademoiselle de Kerbran.

On tira les verrous, un grand nègre entrebâilla la porte et montra son visage stupéfait à la lueur d'une lanterne, en s'écriant :

— Vous, maîtresse! à cette heure...

— Oui, c'est moi; tu vois bien que c'est moi, avec Fémi. Tiens : voilà un écu; c'est pour toi; ne fais point de bruit; prête-moi ta lanterne pour un quart d'heure, et, sur ton ame, que personne au monde ne sache que je suis venue ici cette nuit!

Le nègre prit l'écu en ouvrant de grands yeux ébahis. Fémi le poussa et s'empara de la lanterne.

— Va, va, tu ne risques rien, lui dit-elle; rentre et tiens-toi tranquille; je ferai bonne garde là dehors.

Le cachot de l'habitation La Rebelière était une espèce de fosse au-dessus de laquelle on avait bâti une autre prison, aussi sûre, mais moins affreuse que celle d'en-bas; car l'air et le jour y pénétraient par une étroite fenêtre. Toutes deux étaient rarement vides, et jamais personne ne s'en était évadé. M. de La Rebelière se fiait mieux à ces larges murailles, à ces fortes serrures, qu'à la vigilance de vingt sentinelles.

— Reste là, dit Cécile à sa négresse en s'arrêtant sur le seuil; reste là, et prends garde que le commandeur ne vienne voir où je suis.

Elle prit la lanterne et ouvrit d'une main ferme; il n'y avait personne dans la prison d'en-haut. Cécile descendit quelques marches et vit une seconde porte clouée et solidement cadenassée. Il lui fallut dix minutes pour trouver le secret de ces formidables serrures; enfin, les gonds rouillés grincèrent, et la jeune fille, pâle de fatigue et d'émotion, pénétra dans le cachot. Donatien était là, attaché avec

Digitized by Google

des cordes à un énorme madrier qui soutenait la voûte. Il leva la tête et poussa un cri étouffé en reconnaissant Cécile. Elle se pencha sur lui et toucha ces horribles cordes dont les nœuds le meurtrissaient; puis, elle jeta les yeux sur ses épaules nues et sillonnées de longues déchirures.

— Oh! murmura-t-elle d'une voix plaintive, ils l'ont frappé!

La vue d'une blessure faite par une balle, par un coup de poignard, lui eût causé moins d'horreur et de pitié; car elle comprit que cette ignominie faisait plus de mal à l'ame du prisonnier que ces plaies sanglantes à son corps. A l'aspect d'une telle infortune, elle éprouva quelque chose de plus grand, de plus saint que l'amour, c'était un sentiment sublime de justice et de générosité. Elle jura dans son cœur de protéger ce malheureux, de se mettre entre lui et son bourreau, de l'arracher aux mains impitoyables qui l'avaient ainsi déchiré. Elle se mit à genoux près de Donatien avec l'élan d'une chaste pitié. Elle pleura long-temps sur ses blessures, comme elle eût pleuré sur un faible enfant abandonné, sur une pauvre femme souffrante. Et lui, tout éperdu et défaillant, tournait vers elle son visage couvert de larmes et murmurait :

— C'est vous! c'est vous, mademoiselle! Je vous aurai revue avant de mourir! Oh! je ne l'espérais pas!

C'était une étrange scène, une de ces situations uniques dans la vie : cette jeune fille si belle, si noble, si riche, agenouillée dans cet horrible caveau, près du malheureux dont la tête s'inclinait sur ses mains blanches et pures; cela ressemblait à un rêve, à une vision. Le mulâtre crut qu'il devenait fou.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, je vous vois, mademoiselle, vous me regardez, et pourtant je doute... Parlez-moi, pour que je sois sûr que c'est bien vous... Oh! ce bonheur encore, et puis la mort!

— Donatien, dit-elle en passant son mouchoir sur le front moite et glacé du mulâtre, non, vous ne mourrez pas; ce n'est pas pour vous laisser mourir que je suis venue. Écoutez, je n'ai qu'un moment encore à rester ici, je ne pourrai plus revenir; avant que je vous quitte, il faut me promettre, il faut me jurer que vous n'attenterez pas à votre vie, que vous subirez votre sort.

Il se rejeta en arrière et s'écria avec un sourd gémissement :

— Le sort d'un esclave!

— Oui, mais je suis là, je vous sauverai; ne voulez-vous pas me confier votre vie, Donatien?

Digitized by Google

— Oui, ma vie, mon ame, mon honneur, tout!

— Eh bien! dimanche, vous vous laisserez mener à Saint-Pierre sans faire résistance; vous vous laisserez vendre...

Il la comprit et détourna la vue; l'espoir qu'il venait d'entrevoir était mêlé d'un sentiment inexprimable de honte et de reconnaissance.

— C'est le seul moyen de vous sauver, reprit Cécile; il est impossible de vous faire évader; vous seriez infailliblement repris, et peut-être... On ne se rachète pas de la mort.

— Ni de l'infamie! interrompit-il avec une sombre douleur.

— L'infamie! elle est pour ceux qui commettent de telles iniquités; ceux-là, je les déteste, je les méprise! Mais, vous, Donatien, croyez-vous n'être plus le même à mes yeux qu'il y a quelques jours, lorsque, dans la ravine près des mancenilliers, je vous fis promettre que nous nous retrouverions en France? Dieu m'est témoin qu'à présent comme alors je vois en vous un ami, peut-être l'ami le plus cher que j'aie au monde : voyez, je suis venue pour vous le dire.

Il serra les mains de Cécile sous ses mains garrotées, et répondit avec l'accent d'une émotion profonde :

— Disposez de mon sort, de tout ce que je suis; oh! dès à présent je suis bien véritablement votre esclave...

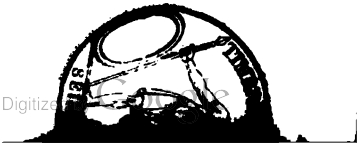
— Vous me jurez alors de subir impassible cette cruelle scène; M. de La Rebelière sera là; ne l'irritez point par des reproches, des menaces...

— Mais comment me suis-je attiré la haine atroce de cet homme? pourquoi ces persécutions, ces iniquités dont je suis la victime? qui l'excite ainsi contre moi?

— C'est la peur, la peur égoïste et cruelle. M. de La Rebelière ne veut dans la colonie que des maîtres et des esclaves; il a vu en vous un homme dangereux, un épave. Mon Dieu, comment se fait-il donc que vous n'ayez pu justifier d'aucun titre de liberté?

— Mais je suis libre, libre de droit, par ce beau privilége qui donne la liberté à tous ceux qui ont touché la terre de France, où nul n'est esclave! J'ai protesté hautement contre l'illégalité de mon arrestation. Mais à qui en appellerai-je de cet horrible abus de pouvoir? Au conseil colonial, au gouverneur? Ils ne me défendront pas contre M. de La Rebelière.

— Non, dit Cécile avec énergie, non, vous succomberiez; c'est moi qui vous défendrai, qui vous sauverai... Et maintenant adieu, Donatien, adieu!


Digitized by Google

Elle se tut subitement et regarda derrière elle avec épouvante; il lui avait semblé entendre un léger frôlement. Elle ne vit rien que le mur noirâtre, sur lequel la lanterne jetait un faible reflet. On eût dit pourtant qu'un air plus vif pénétrait dans le caveau, à travers l'espèce de soupirail fermé par quatre barres de fer. Cette étroite ouverture empêchait les prisonniers d'être asphyxiés; elle donnait dans un égout, où ne pénétrait pas un rayon de jour.

— Ce n'est rien, dit-elle rassurée; c'est le vent. Il va faire un orage. Oh! il faut que je rentre, que je rentre sur l'heure. Si vous saviez ce que j'ai osé pour venir jusqu'à vous!..... Je vous laisse tranquille et consolé, n'est-ce pas, Donatien?

Il la regarda; une expression indicible anima son noble visage; un sourire, un éclair de joie passa sur sa bouche frémissante, et il baisa les mains étendues sur lui. Une minute après, sa vision avait disparu.

Cécile regagna rapidement la maison. L'orage allait éclater; les éclairs lui montraient le chemin. Elle tremblait, maintenant qu'elle avait accompli cette tentative hardie, et elle rentra dans la chambre de M. de La Rebelière avec plus de frayeur qu'elle n'y était venue trois quarts d'heure auparavant. La veilleuse jetait toujours sa clarté vacillante sur le lit, environné d'une gaze transparente, autour de laquelle bourdonnaient les moustiques, et dont les plis flottans laissaient voir deux têtes endormies.

Cécile posa les clés sur la table à côté de la veilleuse. Au même moment un coup de tonnerre ébranla la maison. M. de La Rebelière s'éveilla en sursaut, et apercevant une ombre qui passait sur le mur, il s'écria avec épouvante :

— Qui va là?

— C'est moi, répondit Cécile en s'avançant. Il tonne; j'ai grand' peur, et je viens demander à Éléonore la relique de saint Fulgence.

— Elle n'a pas empêché le tonnerre de tomber deux fois ici, murmura M. de La Rebelière, qui ne conçut pas le moindre soupçon.

Mme de La Rebelière s'était levée toute tremblante; elle prit un petit cadre attaché au mur, et le donna à Cécile en s'écriant :

— Quel temps! sainte Vierge! est-ce la fin du monde? Il faut se mettre en prières.

La jeune fille se retira. M. de La Rebelière avait écarté le rideau de gaze, et la lampe de nuit éclairait en plein son visage sombre, décharné, et coiffé d'un mouchoir de paliacate rouge.

— Allons, rassurez-vous, ma chère Éléonore, dit-il en regardant

Digitized by Google

autour de la chambre; tout est bien clos, et le tonnerre ne tombera pas ici.

Il lui prit la main et l'obligea à s'asseoir au bord du lit; puis il se remit sur son oreiller et ferma les yeux. Elle n'osa bouger; elle resta là immobile, les pieds nus et couverte de ses longs cheveux. Aucune parole ne l'avait trahie; elle était parvenue à dissimuler son dégoût et sa haine; sa physionomie même n'avait rien dit. En ce moment pourtant, elle ne put retenir une manifestation muette, et se tournant vers son mari endormi, elle le regarda en murmurant une malédiction. Son visage traduisit tous les sentimens de son cœur; c'était le mépris, l'effroi, une sourde haine. Mais M. de La Rebelière ne dormait point; il la regardait à travers ses cils de blaireau, et un mouvement de jalousie et de rage lui fit serrer jusqu'à la meurtrir cette frêle main qu'il retenait dans les siennes.

— Monsieur, vous me faites mal! cria la jeune femme en essayant de se lever.

— Pardon, pardon, ma chère ame, dit-il comme réveillé en sursaut; je faisais un mauvais rêve. Allons, recouchez-vous.

V.

Lorsque Cécile eut disparu, Donatien resta comme un homme frappé de quelque vision d'un autre monde; il sentait encore flotter autour de lui un frais parfum; il entendait cette voix miséricordieuse murmurer des paroles de consolation; l'étreinte de ces chastes mains soulageait encore ses mains meurtries, et un souffle pur passait sur son front brûlant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec un indicible transport, mon Dieu! que je suis heureux!

— Il n'y a personne pourtant qui voulût être à votre place, dit une voix derrière lui.

— Qu'est-ce? qui va là? cria-t-il stupéfait.

— C'est Palème, répondit la voix; maître, je viens vous sauver. Oh! oh! je me suis arrêté en chemin, car vous n'étiez pas seul ici tantôt.

— D'où viens-tu? où es-tu?

Les barreaux du soupirail tombèrent l'un après l'autre, et Palème entra en rampant.

— Me voilà, dit-il, je vais vous parler; mais d'abord il faut y voir. Je croyais qu'on vous aurait laissé au moins la lanterne.

— Tais-toi, tais-toi, interrompit le mulâtre, et, sur l'ame de ton

Digitized by Google

père! ne parle jamais de ce que tu viens d'entendre. Mais comment, par quel miracle es-tu entré ici?

Palème venait de faire du feu à la manière des sauvages, avec un bâton de bois dur et une feuille de caratas. Il alluma une branche de bois-chandelle, et s'assit sur ses talons devant Donatien en disant :

— Michel le commandeur dort sur ses deux oreilles cette nuit; je n'avais qu'une frayeur, c'est qu'il m'entendît ouvrir la purgerie.

— Mais comment es-tu venu jusqu'à moi?

— En passant par la cave, puis par l'égout. Je savais le chemin; je suis resté une fois long-temps ici avec Vulcain le borgne, et c'est alors que je sciai ces barreaux, de manière qu'ils ne tiennent pas plus qu'un brin de paille. C'était pour me sauver; vous en profiterez...

— C'est par là que tu t'es sauvé, toi, pour t'en aller marron? interrompit Donatien.

— Eh non! où est votre bon sens, maître? Si je m'étais sauvé ainsi de cette prison, on ne vous y aurait pas enfermé sans réparer la brèche. Quand je l'eus faite, je pus passer, j'allai même jusqu'en haut; mais les épaules de Vulcain se trouvèrent trop larges pour cette ouverture : c'était un saint Christophe, comme disent les pères blancs qui nous faisaient le catéchisme. Si j'étais parti seul, il aurait payé pour deux, et Michel le commandeur lui eût compté double ration sur les épaules. Cela étant, je restai, et j'attendis pour m'en aller marron qu'on me remît à l'atelier. Comprenez-vous à présent? Mais sus! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais vous ôter ces cordes, et puis nous nous en irons tout doucement par là.

— Merci, Palème, merci de ta bonne volonté; je ne puis pas sortir d'ici, c'est impossible!

— Impossible! pourquoi?

— Parce que nous n'irions pas loin sans être pris; on lâcherait après nous la milice, la maréchaussée?

— Eh bien! nous leur ferions voir du chemin. Tant que vous marcherez avec Palème, on ne vous attrapera pas... Voyez, je vous ai suivi depuis les Eaux-Chaudes; j'étais à cent pas de la troupe, quelquefois en arrière, quelquefois en avant, et alors je vous voyais passer; eh bien! les bassets de M. de La Rebelière m'ont-ils flairé? J'ai des amis sur l'habitation; ils nous porteront à manger là-bas dans les cannes; et demain, quand la lune sera couchée, nous gagnerons la montagne.

— Dieu fasse que tu t'en retournes sain et sauf comme tu es venu, mon pauvre Palème; on fait bonne garde, te dis-je.

Digitized by Google

— Eh bien! quand même; j'ai deux couteaux, je vous en donnerai un; on ne nous aurait pas vivans. Qu'est-ce que cela vous fait de mourir, puisque vous voilà comme j'ai été?

— Mais cela va finir.

— Oh! oh! mon doux maître, M. de La Rebelière vous laissera aller! ne vous y fiez pas.

— Non! ce n'est pas à lui que je me fie.

Palème hocha la tête, et reprit après un silence :

— Vous ne voulez donc pas venir? Je comprends : on vous a dit : Reste là! et vous restez. Bien fou qui croit aux paroles d'une femme blanche.

— Va-t-en, Palème; laisse-moi, et que Dieu te protége! Sans doute le jour n'est pas loin; pars bien vite...

— Non, rien ne presse; vous voulez donc rester? Quel aveuglement! vous ne savez pas comment les blancs nous tiennent parole! Mais je reviendrai, et si l'on vous a trompé, si vous êtes aux cannes avec l'atelier, sous le fouet de Michel le commandeur; alors!... oh! vous n'aurez pas besoin de me parler, je sais ce qu'il faudra faire; les cannes sont mûres, et rien qu'en y jetant ce bout de bois-chandelle.... cela ferait un beau feu de joie sur l'habitation La Rebelière!

— Non, Palème! non, je te le défends. Quelle vengeance! elle retomberait sur les pauvres nègres; on les ferait travailler nuit et jour pour regagner la récolte perdue.

— Eh bien! je sais aussi comment tous les blancs d'une habitation peuvent mourir dans une seule nuit après avoir soupé ensemble...

— Sur ta vie, ne songe jamais à ces affreuses tentatives, Palème. Si je rencontrais M. de La Rebelière seul et armé dans un bois, je ne sais, peut-être il n'en sortirait plus..... Oui, je le tuerais.... Mais ces femmes!... maudit soit celui qui oserait leur faire du mal; je le regarderais comme un ennemi mortel.

— Ainsi, je ne puis rien faire pour vous! dit tristement le mulâtre. Alors je m'en vais, je m'en vais plus loin que les Eaux-Chaudes, bien haut dans la montagne. Je sais une source autour de laquelle il y a quelques arbres de gayac et des cocotiers; c'est là que j'abriterai mon ajoupa, et j'y resterai. Adieu, maître, nous ne nous verrons plus....

Il se tut brusquement et éteignit sous son pied la branche de bois-chandelle, car Donatien aurait pu s'apercevoir qu'une larme roulait sous ses paupières brunes.

— Que Dieu te protége, mon brave Palème! dit encore une fois le prisonnier du fond de son cœur. Adieu!

Digitized by Google

Le lendemain matin, M. de La Rebelière se leva d'humeur fort sereine; une certaine joie qui faisait mal à voir reluisait dans ses petits yeux gris. Sans paraître remarquer la tristesse de sa femme, il ne la perdait pas de vue, et mettait une sorte d'affectation à se placer toujours entre elle et Cécile.

— Ma chère belle, lui dit-il en déjeunant, je vous emmène dimanche à Saint-Pierre; cela vous promènera. Nous assisterons ensemble à cette vente, vous savez? J'achèterai quelques-uns de ces épaves. Quant à ma pupille, je ne lui propose pas de nous accompagner; j'ai peur qu'elle pousse contre moi à l'enchère; elle a envie de ce mulâtre.

Ceci fut dit d'un certain ton de bonhomie railleuse.

— Mon Dieu! dit Cécile d'un air parfaitement naturel, je n'y tiens pas; si vous en avez envie, achètez-le, et puissiez-vous l'avoir pour rien!

— Le fait est qu'il serait trop payé 1,200 livres. Il faudra frapper fort et long-temps pour l'habituer au travail.

Tout d'un coup Mme de La Rebelière fondit en larmes; elle n'en pouvait plus, son cœur se brisait; mais elle ne proféra pas une plainte, pas une parole au milieu de ses sanglots.

— Eh bien! qu'est-ce donc, ma chère ame? dit M. de La Rebelière; vous voilà comme une Madeleine. Ce sont des vapeurs; il faut prendre quelque chose.

— Mon Dieu! s'écria Cécile en s'approchant de la jeune femme, vous souffrez, vous êtes malade! Que faut-il faire? que voulez-vous?

— Rien, rien, ma Cécile, répondit-elle en tâchant de se calmer; oui, c'est que je suis malade.

— Tenez, s'écria M. de La Rebelière en regardant sur la terrasse, voici quelqu'un qui vous distraira de vos humeurs noires; c'est Pélagie avec tout son bagage. Ma chère amie, vous allez lui acheter quelque chose.

Une grande Capresse assez bien vêtue parut au seuil de la porte, un coffret d'une main et un grand carton de l'autre. C'était une de ces marchandes ambulantes qui vont d'une habitation à l'autre offrir leur pacotille.

— Mesdames, dit-elle, j'ai de beaux madras, des taffetas rayés; j'ai des bijoux d'or et d'argent, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

— Entre, cria M. de La Rebelière; voyons ces belles choses.

La Capresse étala sa marchandise; bien des fois elle était déjà venue, et Mme de La Rebelière l'accueillait toujours avec l'empressement

Digitized by Google

joyeux d'une enfant vaine et fantasque à laquelle on offre le moyen de satisfaire quelques caprices. Mais, cette fois, la jeune femme demeura indifférente et triste à l'aspect de tous ces chiffons.

— Voyez, mesdames, dit Pélagie, agenouillée sur la natte devant les deux femmes, voici certainement de belles choses.

Et elle se mit à disserter longuement sur le choix, le bon goût et le bon marché de ses articles. Dès le premier mot, Cécile s'était retirée pour fuir ce frivole bavardage. Mme de la Rebelière écoutait avec une vague attention; elle regardait indécise et préoccupée de tout autre chose que de ce que la Capresse lui montrait.

— C'est bien, Pélagie! dit-elle tout à coup comme si elle s'éveillait d'un rêve; avance un peu tes cartons de rubans, et ta boîte d'orfèvrerie, je veux tout voir et beaucoup acheter.

— Ayez toutes les fantaisies qu'il vous plaira, madame, dit M. de La Rebelière. Je serai content de vous mener dimanche prochain à Saint-Pierre toute belle et toute parée. Je ne suis pas un de ces maris avaricieux et incommodes qui font la moue aux marchandes.

— Voyons si la couleur de cette étoffe ira avec le vert de mon collier d'émeraudes, dit la jeune femme en se levant pour aller prendre elle-même un petit coffret de bois d'Inde.

Elle l'ouvrit et étala sur ses genoux un magnifique pêle-mêle de bijoux en or et de pierres précieuses; les diamans ruisselaient entre ses doigts.

— Sainte Marie! que de richesses! s'écria la Capresse éblouie.

— N'est-ce pas que ce rose tendre sied bien avec ces pierres vertes? reprit Mme de la Rebelière. Je prends aussi ce fichu de point d'Alençon et ces nœuds de satin. Monsieur, voulez-vous me donner de l'argent, beaucoup d'argent, je suis en train d'acheter, et selon votre générosité, je suis capable de garder toute la pacotille.

— Bien, bien! fit M. de La Rebelière un peu désappointé de tant d'insouciance et de frivolité.

Et il sortit un moment pour aller chercher l'argent dans le coffre-fort où nul autre que lui n'avait jamais mis la main.

— Écoute, Pélagie, dit rapidement Mme de La Rebelière, veux-tu me rendre un service?

— Deux plutôt qu'un.

— Eh bien! dimanche, à Saint-Pierre, on vendra à l'encan un épave mulâtre appelé Donatien, pousse à l'enchère et achète-le à tout prix...

Elle choisit un de ses colliers de perles et le jeta aux mains de la

Digitized by Google

Capresse en ajoutant: Tiens, ceci vaut bien cinq mille écus; tu paieras après l'enchère, le reste est pour toi. As-tu compris?

— Oui, dit la Capresse en serrant le collier dans son sein: M. de La Rebelière revenait.

Le même jour, lorsqu'on porta à Donatien sa cruche d'eau et son pain de cassave, on le trouva avec une fièvre ardente; il était dans un délire effrayant; tant de fatigues, de souffrances et d'émotions l'avaient rendu comme fou.

Alors M. de La Rebelière trembla que la mort lui ravît trop tôt sa vengeance. Il ordonna que le prisonnier fût transporté sur-le-champ à la case qui servait d'hôpital aux nègres de l'habitation. On ne lui laissa qu'une entrave au pied, et on le soigna avec une extrême sollicitude : il fallait se hâter de le guérir, car c'était le surlendemain qu'il devait être vendu. Tout cela se passait sans nul mystère; M. de La Rebelière se faisait rendre compte tout haut de ces détails, et comme il ne quittait pas sa femme, elle les apprenait en même temps que lui. Cécile avait agi de son côté; elle savait la sordide avarice de M. de La Rebelière pour tout ce qui n'était pas une dépense d'ostentation; elle comptait qu'il reculerait devant une surenchère exorbitante, et elle avait écrit au géreur de son habitation des Mornes pour lui commander d'acheter l'épave, dût-il coûter vingt mille livres. Bien qu'il lui eût été facile de parvenir maintenant jusques au prisonnier, elle n'avait osé ni l'aller voir à l'hôpital ni lui envoyer sa négresse Fémi, de crainte d'exciter quelque soupçon qui eût tenu M. de La Rebelière sur ses gardes. Elle ne témoigna nulle envie aussi d'aller à Saint-Pierre, et parut avoir oublié sa première intention d'acheter l'épave. Elle eût cependant fait part de son projet à Mme de la Rebelière, si l'argus qui était toujours entre elles leur eût laissé un moment de liberté; mais il n'y avait nul moyen de se soustraire à cette surveillance continuelle. Cécile supposait que la jeune femme s'intéressait vivement au sort de ce pauvre Donatien avec lequel elles avaient fait de si charmantes promenades à l'ombre des bois, le long des vertes savanes; sa pensée n'alla pas plus loin; elle n'eut aucun soupçon de cet amour, de cette jalousie acharnée, de cette haine implacable, qui allaient se disputer la liberté, peut-être la vie du mulâtre. Mme de La Rebelière paraissait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle; rien ne pouvait l'émouvoir, elle écoutait, impassible, les exclamations, les raisonnemens dont son mari ne lui faisait pas faute, et elle se vengeait jusqu'à un certain point par ce sang-froid obstiné.

Ces deux jours de contrainte, de sourde lutte, d'attente doulou-

Digitized by Google

reuse, passèrent enfin. Le soir après souper M. de La Rebelière dit à sa femme avec ce ton d'autorité pateline qui lui était particulier : Ma chère belle, nous ne ferons pas la veillée de ce soir; il faut partir à minuit si nous voulons profiter de la fraîcheur; vous vous recoucherez en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; il suffira que vous soyez prête pour la dernière messe : vous savez que la vente se fera aussitôt après?

— Oui, monsieur, répondit-elle froidement; nous partirons à l'heure que vous voudrez.

— En attendant minuit, venez vous coucher; je ne vous trouve pas bon visage, ma chère Éléonore; seriez-vous souffrante?

— Non, monsieur, non, je suis très bien; ne prenez pas tant de souci de ma santé, je vous prie; elle n'a jamais été si bonne.

Mme de La Rebelière baisa Cécile au front.

— Adieu, lui dit-elle, à bientôt, à après-demain, si Dieu veut; bon soir, mon cher cœur; j'ai regret de vous laisser. Vous ne voulez donc pas venir avec nous?

— Non, ma chère Éléonore, répondit-elle après un moment d'hésitation; j'aime mieux vous attendre ici.

Cécile resta seule dans la galerie : il était alors environ dix heures du soir; tous les gens de la maison, excepté ceux qui veillaient pour les apprêts du départ, étaient déjà couchés. Fémi, assise sur ses talons, derrière la porte, attendait sa maîtresse en roulant entre ses doigts un gros collier de rassade dont elle avait fait un chapelet. La jeune fille était triste et agitée; en ce moment elle avait un but, une volonté arrêtée : c'était d'arracher Donatien à son sort; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voudrait ensuite; elle subissait l'influence de sa position, elle ne savait plus si elle aimait d'amour cet homme qu'elle voulait acheter, qui allait devenir son esclave. Son esclave! il y avait dans le sens littéral de ce mot quelque chose qui la glaçait. Les préjugés du monde et l'instinct d'une ame tendre et dévouée luttaient en elle, mais une sainte et généreuse pitié dominait toutes ses impressions. Elle demeura ainsi long-temps livrée à une douloureuse préoccupation, inquiète surtout de n'avoir pu dire à Donatien encore quelques paroles d'espérance et de consolation.

— Fémi, dit-elle en appelant sa négresse, que se passe-t-il là dehors?

— Rien, maîtresse; les porteurs ne se sont pas couchés, ni les guides non plus, ils attendent minuit sous le hangar; le vieux Léo leur fait des contes. Il y a aussi deux cavaliers de la maréchaussée

Digitized by Google

qui mèneront l'épave, comme s'il était besoin de leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder ce pauvre homme.

— Il partira donc en même temps que M. et Mme de La Rebelière?

— Point du tout, maîtresse, ils ne l'emmèneront qu'au petit jour, crainte qu'il ne leur échappe. Ils arriveront à Saint-Pierre par un bon soleil, vers midi, tout juste à l'heure de la vente.

— Seigneur mon Dieu! quelle barbarie! murmura Cécile, le malheureux boira ce calice d'ignominie et de douleur jusqu'à la lie!

— Mais vous avez promis de le sauver, ma bonne maîtresse.

— Oui, Fémi, oui, je le sauverai; mais qui sait s'il aura la force de subir toutes ces angoisses! Qui sait s'il ne désespère pas maintenant de sa délivrance! S'il était possible d'aller lui dire encore une fois d'avoir bon courage et bon espoir! Écoute, Fémi, tu pourrais l'aller trouver, qu'importe à présent? M. de La Rebelière n'aura pas le temps de le savoir avant son départ. Va trouver ce pauvre malheureux; dis-lui de compter sur ce que j'ai promis, dis-lui que demain son sort ne dépendra plus que de moi. Va vite, Fémi. Mon Dieu! comme les heures passent au milieu de tant d'inquiétude! Voilà déjà minuit; on marche là-haut; ils vont partir... Cours, Fémi; je vais t'attendre dans ma chambre.

L'hôpital était une vaste case située à distance de l'habitation; une vieille négresse en était l'infirmière, deux nègres mutilés, hors de service, soignaient les malades sous ses ordres, et veillaient alternativement toutes les nuits.

— Bonsoir, mon vieux Santiago, dit Fémi en entr'ouvrant la porte. Eh bien! as-tu beaucoup de malades? Peut-on entrer sans risquer de se trouver face à face avec un mort?

— Hola! s'écria le vieux nègre, c'est toi, Fémi? Eh! que fais-tu dehors à cette heure? Gare la ronde du commandeur!

— C'est ma maîtresse qui m'envoie pour voir le malade qu'on a tiré avant-hier du cachot. Tiens, voilà quelques bouts de tabac et un escalin pour t'acheter du tafia. Où donc est ce pauvre malheureux?

— Là-bas, tout contre le mur, répliqua le nègre en s'accroupissant devant le réchaud sur lequel bouillottait une espèce de mixtion noire et puante avec laquelle on pansait la morsure des bêtes venimeuses. Fémi alla vers la natte sur laquelle était étendu le mulâtre. L'entrave qu'il avait au pied était solidement attachée par une chaînette de fer à un gros anneau scellé dans le mur; il sommeillait pâle et accablé, la tête rejetée en arrière, les mains jointes et serrées sur son front. La négresse considéra un moment cette noble figure em-

Digitized by Google

preinte de tant de souffrance; puis son regard s'abaissa sur ces bras qui ressortaient nus et palpitans, sous les reflets rougeâtres de la lampe.

—Jésus Dieu! s'écria-t-elle frappée d'étonnement et les yeux fixés sur un chiffre tatoué que le mulâtre portait au bras gauche.

A cette exclamation, Donatien s'éveilla en sursaut.

—Qu'est-ce? Que me voulez-vous? dit-il en reculant devant cette vieille tête penchée sur lui.

—Je suis la femme de chambre de Mlle de Kerbran, répondit vivement Fémi, je viens vous dire de sa part d'avoir bon courage demain; mais d'abord montrez çà votre bras, que je le voie mieux: mes pauvres yeux ne me trompent pas, voilà la lettre R et dessus la couronne de comte, voyez, c'est comme moi...

Elle releva la manche rayée qui couvrait son bras et montra le même chiffre, à la même place.

—Pour sûr, reprit-elle, nous avons appartenu au même maître: ceci est la marque de M. le comte de Rethel; vous êtes né sur une de ses possessions, ou bien il vous avait acheté; dites, dites, le savez-vous?

Le mulâtre retomba sur sa natte en faisant un geste négatif.

—N'importe! continua Fémi, M. le comte avait deux habitations, la Caseneuve et les Mornes; c'est là sans doute que vous êtes né. Mais comment se fait-il que vous ne vous souveniez de rien? On vous a donc emmené ou vendu bien jeune? Jésus! quelle découverte!

La négresse prit la lampe et la tint un moment devant le visage étonné de Donatien.

—Ah! s'écria-t-elle, je me souviens, je vous reconnais à présent, il n'y a pas beaucoup de gens de votre race sur l'île; je reconnais le sang qui bout sous cette peau cuivrée; votre mère était caraïbe, on l'appelait Bécouya...

—Ma mère! vous avez connu ma mère! interrompit Donatien avec une grande émotion, c'est la première fois, hélas! qu'on me parle d'elle. Ceux qui ont pris soin de moi ne savaient pas même son nom... Bécouya! oh! je me le rappelle, je la vois encore... Et vous le savez donc?.. C'était une pauvre esclave?

—Oui, répondit la bonne négresse tout émue, c'était une belle esclave; vous êtes l'enfant avec lequel elle s'en alla marron dans les montagnes du Carbet, je n'en doute pas. Pauvre Bécouya! Elle était née là-bas près des Eaux-Chaudes, dans un grand carbet qui fut brûlé par les blancs. Il y a long-temps de cela. Le père de M. de La Rebe-

Digitized by Google

lière, qui n'était qu'un pauvre engagé, se battit si bien, qu'il eut sa part des prisonniers; on lui donna Bécouya, et il la vendit à M. le comte. Elle me parlait souvent de son carbet, et quand elle s'enfuit, je pensai que c'était de ce côté qu'elle allait; mais elle n'aura plus trouvé ni case, ni vivres, ni rien...

— Hélas! j'étais tout petit, mais je m'en souviens encore. Pauvre mère! nous avons vécu dans les bois, sans vêtemens, sans abri. Souvent nous avions faim. Oh! quelle misère! Je ne sais combien de temps a duré cette vie. Une fois ma mère se coucha au pied d'un palmiste et ne se releva plus. Je restai long-temps auprès d'elle; puis j'en eus peur et je m'enfuis... Je ne sais combien de jours je marchai au hasard. J'étais mourant quand des chasseurs me rencontrèrent; ils me conduisirent à l'habitation d'Énambuc, et depuis... Mais pourquoi m'avez-vous demandé tout cela? pourquoi m'ayez-vous forcé de revenir vers ces souvenirs terribles?... Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc mourir comme je suis né, esclave?...

— Sainte mère de Dieu! ne désespérez pas ainsi. Mlle de Kerbran a bonne volonté pour vous; c'est une personne charitable et prudente, elle vous commande d'être tranquille et d'avoir confiance en elle.

— Je lui obéirai : elle veut que je vive, je vivrai, répondit Donatien avec une sombre résignation; oui, je me laisserai vivre jusqu'à ce que la volonté de Dieu m'ôte de ce monde; j'avais espéré en arrivant ici que ce serait bientôt.

Fémi n'écoutait plus, elle semblait préoccupée de quelque réflexion profonde.

— Adieu, bonne nuit et bon voyage, dit-elle en se relevant vivement, il me semble que ceci va s'arranger autrement qu'on ne croit.

Elle jeta encore un regard sur cette marque indélébile que Donatien portait au bras, et sortit en courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

— Maîtresse, s'écria-t-elle en entrant dans la chambre de Cécile, que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que j'apporte? Il ne s'agit plus d'acheter l'épave, il vous appartient, il est à vous de naissance...

— Comment? interrompit-elle étonnée.

— Il vous appartient parce qu'il est né sur votre habitation, parce qu'il porte votre marque.

Alors la négresse raconta la découverte qu'elle venait de faire.

— Il vous appartient comme moi, continua-t-elle, la preuve en est écrite sur son bras comme sur le mien, comme sur celui de tous les

Digitized by Google

esclaves du comte de Rethel, dont vous êtes l'héritière; il est ce que je suis, avec cette différence qu'il n'y a pas une goutte de sang blanc de dans mes veines.

— Est-ce possible tout ce que tu viens de dire là? interrompit Cécile avec agitation. Mais tu dois savoir..... tu dois te souvenir de lui, sa mère?

— Oui, oui, sans doute. Il y a je ne sais combien d'années, nous ne comptons jamais, nous autres; il y a donc bien long-temps que Bécouya demeurait sur l'habitation de Caseneuve. C'était une belle fille un peu triste et fort soumise; vraie race caraïbe. Elle travaillait toujours dans la maison, et je l'ai vue avec de fines chemises de toile, des jupons rayés et même des souliers. Il lui vint un beau garçon presque blanc, et elle en était bien fière. Jamais elle n'allait dehors. Une fois cependant le maître se mit en colère contre elle, et il ordonna au commandeur de l'attacher aux quatre piquets pour recevoir les vingt-neufs coups de fouet. Il n'en manqua pas un seul à son compte. Mais le lendemain, dans la nuit, elle s'en alla marron avec l'enfant, et depuis on ne l'avait plus revue. Tout cela doit être écrit dans le livre de M. Mathieu le géreur, il doit y avoir le nom de Donatien avec celui de sa mère.

— Mais son père? demanda Cécile.

— Son père? il n'y avait alors qu'un seul blanc sur l'habitation : c'était M. le comte de Rethel, votre oncle, répondit Fémi avec une grande bonhomie.

La jeune fille fit un signe de tête et cacha dans ses mains son front couvert d'une rougeur subite.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle après un moment de réflexions, que faire à présent? Il me semble avoir entendu dire à M. de La Rebelière que, l'épave une fois vendu, l'ancien maître qui viendrait à le reconnaître, n'aurait plus aucun droit. Fémi, il faut partir, il faut aller sur-le-champ aux Mornes prendre conseil du géreur, il me guidera en cette affaire. Allons, allons, à cheval; c'est le Code noir à la main et assistée de mon homme d'affaires que je pourrai faire valoir mon droit. Mais il faut se hâter! Dieu fasse que la rivière du Carbet soit guéable, et que je puisse arriver à temps!...

VI.

L'église du Mouillage est un édifice d'assez pauvre architecture qui appartenait à l'ancien couvent des frères prêcheurs; devant sa fa-

Digitized by Google

çade, il y avait un enclos planté de grands orangers et où quelques familles privilégiées recevaient la sépulture. Un mur peu élevé et percé d'une large porte grillée fermait le cimetière du côté de la rue. Ce lieu ne s'ouvrait que les jours de grande solennité religieuse, et les passans qui s'arrêtaient devant la grille n'apercevaient jamais que quelque moine lisant son bréviaire, à l'abri de ces ombrages funéraires. C'était en dehors du mur d'enceinte que se faisaient les enchères publiques.

M. de La Rebelière avait donné ses ordres pour que la vente commençât immédiatement après la messe. Une planche posée sur deux tonneaux formait une espèce de table sur laquelle on allait mettre en évidence la marchandise humaine. Un peu en-deçà se tenait l'huissier prêt à faire la criée, et, derrière lui, Donatien et quatre ou cinq nègres attendaient assis sur un banc. On leur avait ôté les entraves; mais plusieurs hommes de la maréchaussée veillaient sur eux. Il y avait déjà foule le long de la rue où les curieux et les acheteurs se disputaient les bonnes places.

La maison de M. de La Rebelière était en face de l'église, et de ses fenêtres on pouvait voir commodément tout ce qui allait se passer; mais personne ne se montrait encore, tous les stores étaient baissés et la porte fermée. Mme de La Rebelière avait voulu entendre la première messe en arrivant à Saint-Pierre, et après ses dévotions elle s'était couchée, feignant une extrême fatigue; mais elle ne reposait point, et si son mari eût avancé la main sur le mouchoir de batiste qu'elle avait jeté sur son visage, il eût senti à travers des larmes silencieuses.

Il se promenait par la chambre en habit de soie, l'épée au côté et le visage rayonnant d'une cruelle joie. De temps en temps il s'arrêtait devant le lit et souriait en regardant sa femme.

— Mais, cher cœur! dit-il enfin, vous allez vous lever; la vente commencera dans un petit quart d'heure; on vient d'amener la marchandise.

La jeune femme se souleva brusquement et répondit : Eh bien! allons, allons, monsieur; vous voyez que je suis prête.

Ses négresses l'habillèrent à la hâte, tandis que, debout et immobile devant la fenêtre entr'ouverte, elle regardait dehors. En ce moment un sentiment profond de compassion et de justice domina sa passion; elle eût volontiers sacrifié sa fortune, sa vie et jusqu'à son amour pour défendre Donatien et le venger de M. de La Rebelière. Son cœur battait avec une affreuse violence, elle se sentait défaillir à

Digitized by Google

l'aspect d'une telle infortune, M. de La Rebelière s'approcha doucement et dit en la touchant au bras : Voyez-vous?

C'était Donatien qu'il lui montrait. Le malheureux était courbé sur son banc, le visage caché dans ses mains; une casaque de grosse toile lui couvrait les épaules, il avait les pieds nus à la mode des esclaves.

— Oui, je sais bien, voilà l'épave que vous voulez acheter, répondit-elle avec une froide tranquillité; c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie!

M. de La Rebelière pâlit de rage et présenta le bras à sa femme en disant : J'en ferai mon porteur de hamac, ma chère ame.

Ils descendirent. La rue était pleine d'un monde fort mêlé. Les acheteurs disputaient le terrain aux désœuvrés qui venaient seulement se donner le spectacle de la vente. Il y avait là quelques-uns de ces pauvres diables tombés aux colonies sans sou ni maille, et qui ont reçu le surnom piteux de petits blancs. Ceux-là, pour la plupart, se seraient volontiers mis à l'encan eux-mêmes, tant ils étaient capables de tout pour toucher quelques écus. Il y avait de riches colons qui suivaient toutes les ventes pour tenir leurs ateliers au complet; il y avait aussi des gens de couleur et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves. Il régnait parmi ces derniers une certaine agitation; le malheur de Donatien excitait vivement leur pitié; ils voyaient dans cet abus de pouvoir un avertissement de ce qui pourrait, d'un jour à l'autre, arriver à eux-mêmes. Ils s'entendirent sur-le-champ et se coalisèrent pour acheter l'épave avec le généreux projet de lui rendre la liberté. Ils étaient loin de supposer avec quel acharnement on allait le pousser à l'enchère. Cette foule faisait cercle autour de la table. Pélagie, la belle Capresse, était au premier rang, coiffée d'un madras jaune et couverte de tous ses joyaux.

M. et Mme de La Rebelière s'avancèrent, suivis de deux nègres qui portaient de larges parasols; le cercle s'ouvrit pour les laisser passer, et l'huissier leur fit apporter des siéges près de la table. Donatien avait changé de couleur en apercevant la jeune femme. Elle ne leva pas les yeux sur lui, et, s'accoudant sur la table, elle fit un léger signe de tête à Pélagie. Personne ne s'étonna de sa présence; elle venait là comme on va pour acheter un cheval de prix, un bel attelage; cela était dans les mœurs étranges et peu raffinées du pays.

Ce fut un vieux nègre qui monta le premier sur le tréteau. Tandis qu'on poussait faiblement l'enchère, M. de La Rebelière s'approcha du

Digitized by Google

banc et passa les esclaves en revue. Quand il fut devant Donatien, il lui dit :

— Lève-toi, que je te voie un peu marcher.

L'épave ne bougea pas.

— Lève-toi, reprit plus haut M. de La Rebelière, sinon tu sauras ce que c'est qu'une lanière neuve au bout d'un bambou.

— Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur, répliqua Donatien, le regard étincelant, la voix creuse et tremblante, vous abusez de votre position.....

— Tais-toi, et considère la bassesse et l'infamie de la tienne : un misérable esclave!

Donatien s'était levé :

— Oui, s'écria-t-il, je suis esclave; mais c'est au mépris de la justice et des lois. Vous ôtez à un homme qui vaut mieux que vous sa position, sa liberté, sa vie.... Et c'est vous qui osez parler de bassesse et d'infamie!..... Vous, le fils d'un engagé qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur; vous qui, devenu riche à force d'iniquités, avez renié jusques au nom de votre père : il s'appelait Rebel le tonnelier, vous êtes M. de La Rebelière. Étrange noblesse dont tout le monde ici peut vérifier les titres! Mon origine vaut la vôtre, je pense; il est plus honorable d'être esclave comme moi que noble comme vous, monsieur!

M. de La Rebelière, blême et tremblant de colère, avait reculé d'un pas; il leva sa canne et en toucha l'épave. A ce geste, Donatien bondit; et, lui arrachant des mains le bambou à pomme d'or, il le brisa et le jeta sous la table. A cet acte d'une audace inouie, les hommes de la maréchaussée se saisirent de l'épave, et une longue clameur s'éleva parmi la foule. On s'attendait à un prompt et terrible châtiment. Mme de La Rebelière s'élança au-devant de son mari, car elle crut qu'il allait tuer le mulâtre : il y eut une minute de silence et de stupéfaction; M. de La Rebelière, appuyé contre la table, promenait autour de lui de sombres regards; on le connaissait; il était généralement haï : tout le monde tremblait pour l'épave.

Enfin M. de La Rebelière prit sa femme au bras, et la ramenant à sa place, il dit d'un ton froid : Continuez la vente. C'est le tour du mulâtre Donatien.

Les soldats de la maréchaussée le traînèrent sur la table et l'y maintinrent debout; l'huissier cria : Messieurs, à deux cent livres l'épave.

Digitized by Google

— Cinq cents. — Mille. — Douze cents. — Quinze cents. — Deux mille, cria-t-on dans la foule.

Il y eut un temps d'arrêt.

— A deux mille livres l'épave, répéta l'huissier.

— Trois mille, dit alors M. de La Rebelière.

— Trois mille cinq cents, cria la Capresse en avançant la tête pour mettre en évidence ses grands anneaux d'or et sa belle coiffure.

— Est-ce qu'elle veut s'acheter un mari? dit un des hommes de couleur auquel Pélagie venait de faire un signe; assez, il ne faut pas surenchérir contre elle.

— A trois mille cinq cents, cria l'huissier; une fois, deux fois...

— Quatre mille, dit M. de La Rebelière.

— Cinq mille, s'écria la Capresse en roulant le collier de perles caché dans la profondeur de ses poches brodées.

— Six mille. — Sept mille. — Huit mille. — Dix mille. — Douze mille livres, cria M. de La Rebelière en se levant.

La Capresse se retira un peu en arrière; la foule ébahie gardait un profond silence; on eût entendu le vol d'un oiseau-mouche.

— A douze mille livres l'épave! cria l'huissier, une fois, deux fois; personne ne dit mot?

Mme de La Rebelière avait fait un signe; la Capresse dit intrépidement : Douze mille cinq cents livres!

En ce moment on entendit des chevaux qui montaient la rue au grand trot; la foule, effrayée et surprise, se sépara, et Cécile, accompagnée du géreur de son habitation et de son homme d'affaires, arriva jusque devant la table.

— Messieurs, dit l'homme d'affaires, Mlle de Kerbran vient mettre opposition à la vente de cet esclave qui lui appartient ainsi que nous allons le prouver : arrêtez l'enchère.

— Comment? Que veut dire ceci? s'écria M. de La Rebelière en calculant rapidement que cet incident allait lui épargner peut-être une dizaine de mille livres.

Donatien restait immobile comme un homme qui doute de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Cécile avait mis pied à terre.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de La Rebelière, faites-moi, je vous prie, rendre justice. Cet épave est à moi. Ces messieurs vont expliquer comment.

— Bien, voyons, mademoiselle.

Alors, le géreur prit la parole et raconta le fait; il apportait ses

Digitized by Google

cahiers de dénombrement, et il montra la date de la naissance de Donatien et le nom de sa mère, puis il alla vers lui et découvrit la marque qu'il portait au bras. L'homme d'affaires ouvrit le Code noir et se prépara à lire le paragraphe tout entier.

— Assez, messieurs; dit M. de La Rebelière, je suis suffisamment éclairé sur le fait. En ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai poursuivi la vente de cet épave; maintenant il se trouve avoir un maître, et je le rends à qui de droit.

— Est-il possible! murmura Mme de La Rebelière avec défiance et en serrant la main de Cécile.

On ramena Donatien à son banc, et M. de La Rebelière tira sa pupille à l'écart.

— Écoutez, lui dit-il, je veux que vous fassiez sur-le-champ une bonne affaire; vendez-moi cet esclave; je vous en donne trois mille livres; c'est plus qu'il ne vaut; demandez-le au géreur. N'est-ce pas, monsieur Mathieu, que je le paie trop cher? Mais c'est une fantaisie. Voyons, trois mille livres en or, et voici les arrhes.

— Non, monsieur, dit Cécile à haute voix; mon intention n'est pas de vendre cet esclave; je veux, au contraire, lui rendre la liberté, et dès aujourd'hui je l'affranchis.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit M. de La Rebelière, son sort ne dépend pas entièrement de vous; il faut que le gouverneur lui accorde une patente de liberté, et il ne l'obtiendra jamais, jamais! Vous pourrez le rendre libre de fait, mais de droit, il restera esclave. Vous avez invoqué le Code noir; voyez, sur cet article, il est précis.

Cécile, consternée, regarda son homme d'affaires, qui lui répondit par un geste affirmatif.

— Voyons, voulez-vous me vendre cet homme? répéta M. de La Rebelière.

— Non, monsieur, répondit-elle en considérant avec une ardente et douloureuse pitié le malheureux affaissé sous l'influence de si terribles émotions; je vais le faire mener à l'habitation des Mornes.

— Oui, mademoiselle, interrompit M. de La Rebelière avec une sourde rage, vous l'emmènerez; mais auparavant il subira la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un homme libre, un blanc. Puisque nous marchons le Code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout pour le maintien de nos droits et priviléges. L'esclave Donatien m'a offensé de gestes et de paroles; tous ceux qui sont ici présens pourront le témoigner. Je demande qu'ici, sur l'heure, il soit mis aux quatre piquets pour recevoir vingt-

Digitized by Google

neuf coups de fouet. C'est la loi. Allons, messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir.

Cécile se mit devant Donatien; elle était pâle, mais elle avait le front haut et le regard assuré. Cette terrible situation lui inspira sur-le-champ une de ces résolutions qu'il faut plus de courage pour déclarer que pour mettre à exécution, et se tournant vers M. de La Rebelière, elle dit d'un accent bref et ferme :

— Non, vous ne toucherez pas à cet homme; il n'est plus esclave; dès ce moment il est libre, car je déclare ici, moi, Cécile de Kerbran, que je l'épouse... Lisez, lisez l'article du Code noir : Tout esclave qui épouse une femme libre est libre de droit...

La vue d'un prodige inoui, d'un miracle comme celui des noces de Cana, n'eût pas produit plus d'effet sur la foule attentive et muette que ces paroles d'une femme libre, d'une femme blanche, d'une femme noble, adressées à un homme de couleur, à un esclave. Chacun demeura comme pétrifié.

— Monsieur, dit Cécile en se tournant vers l'épave avec un geste plein de dignité, retirons-nous. Voulez-vous me donner votre bras?

Donatien se leva sans répondre. Il y a des émotions, des situations dans la vie où la parole est impuissante. Mlle de Kerbran s'appuya sur lui, et ils s'éloignèrent sans que personne songeât à les retenir.

Mme de La Rebelière était restée muette d'étonnement. Elle ne savait ce qui se passait dans son ame; mais bientôt un sentiment de justice et de générosité domina son amour, elle n'éprouva que le bonheur de voir celui qu'elle avait tant aimé soustrait à la vengeance de son mari. M. de La Rebelière, plein de confusion et de rage, se serait pourtant consolé s'il eût aperçu des larmes dans les yeux de sa femme; mais il comprit, avec un affreux dépit, que sa passion pour Donatien était assez forte, assez dévouée, pour consentir avec joie qu'une autre, plus heureuse, mieux aimée peut-être, l'eût sauvé. Ce moment la vengea de tout ce qu'elle avait souffert.

— Eh bien! monsieur, dit-elle en se tournant vers M. de La Rebelière avec une froide ironie, l'épave épouse Mlle de Kerbran. Vous aviez pourtant juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

Mme CHARLES REYBAUD.
(H. ARNAUD.)

Digitized by Google

LES

QUATRE TALISMANS.

Troisième et dernière Journée.

Le lendemain, les trois vieillards se réunirent, comme la veille, chez le vieillard bienfaisant de Damas, à l'heure du repas du soir, où ils étaient invités. Ils reçurent chacun une bourse d'or, comme les deux jours précédens, et quand le banquet fut fini, leur hôte, s'adressant à celui qui n'avait pas encore parlé, lui rappela qu'il attendait aussi le récit de ses aventures. Le voyageur inconnu, qui était un homme sérieux et circonspect, passa gravement sa main sur sa barbe, salua d'un air digne et posé le père de famille et ses enfans, et commença en ces termes :

HISTOIRE DE PIROUZ LE SAVANT.

Illustres seigneurs, vous n'apprendrez peut-être pas sans étonnement que je suis le troisième frère de ces deux vieillards, et que c'est de moi qu'ils vous ont parlé sous le nom de Pirouz. Je suis plus connu aujourd'hui dans l'Orient sous le titre de SAVANT, que l'on m'y a donné par excellence, pour me distinguer de la foule des gens qui font profession de science, aux risques et périls de l'humanité, sans s'être jamais signalés par une découverte utile. C'est moi qui avais reçu du génie de la montagne le talisman au moyen duquel on connaît le secret des maladies, et les électuaires spéciaux que la nature a produits pour y porter remède. Il n'avait probablement pas fait ce choix sans motif, mon inclination m'ayant toujours porté à la recherche de ces arcanes précieux, qui seraient la première des ri-

Digitized by Google

chesses de l'homme, s'il savait la connaître. Je reçus cette faveur avec reconnaissance, parce qu'elle m'ouvrait en espérance un long avenir de fortune et de gloire, et je quittai mes frères sans regret et sans envie. Épris de leur opulence et de leurs avantages personnels, ils jouissaient d'une santé qui ne me donnait pas lieu de croire qu'ils eussent jamais besoin de moi. J'emportai donc ma part des provisions, et je m'avançai dans le désert en cueillant des simples assortis aux principales infirmités de l'espèce.

Quelques semaines écoulées, mon sac fut plein de spécifiques et vide de provisions. Je me trouvai riche de tout ce qui peut guérir ou soulager les souffrances de l'humanité, à l'exception de la faim; la faim, ce mal positif, auquel les sages n'ont pu pourvoir jusqu'ici qu'en mangeant. Ce qui me consolait, seigneur, dans les tourmens qu'elle me fit éprouver, c'est que je n'ignorais pas qu'il y avait beaucoup de savans qui les ont éprouvés avant moi, et, si on s'en rapporte au témoignage des histoires, il n'est pas absolument nécessaire d'aller dans le désert pour en citer des exemples.

J'étais pressé par cette nécessité importune et humiliante, quand mon oreille fut frappée du bruit de quelques voix humaines. Le bruyant délire dont ces voyageurs paraissaient animés me fit d'abord espérer que j'aurais affaire à des malades; mais je m'aperçus avec une certaine satisfaction, je dois le dire, qu'il n'annonçait que l'explosion bienveillante et communicative d'un banquet qui tire à sa fin. Je m'y glissai sans crainte : les gens qui ont faim sont si insinuans et si persuasifs! J'y fus admis sans difficulté : les gens qui dînent sont si polis! Je pris part, avec une expansion toute naturelle, à la bonne chère et à la joie des convives, et j'y serais resté long-temps, si un soin particulier ne les avait appelés quelque part.

C'était un festin funèbre.

Le roi d'Égypte avait alors un favori que la passion de la chasse aux bêtes fauves entraînait souvent à leur poursuite dans les régions les plus sauvages. Il s'était arrêté, la veille, avec son escorte, dans le lieu qui nous rassemblait, et il venait d'être victime de la vengeance d'un tigre blessé à mort, qui l'avait laissé sans vie à côté de lui sur le sable du désert. La fosse était creusée; le cadavre était là, et voilà pourquoi on se réjouissait, en attendant les funérailles.

Je n'eus pas plus tôt touché le mort, que je reconnus qu'il était vivant. Mon sac me fournissait des baumes et des dictames inconnus d'une puissance héroïque; et quand tout fut prêt pour l'enterrement, mon mort monta à cheval.

Digitized by Google

Le plus rare bonheur qui puisse arriver à un jeune médecin, c'est de débuter dans la pratique par la guérison d'un grand seigneur. Le salut d'un peuple entier ne l'aurait pas tiré de l'obscurité; celui d'un homme en place fait sa fortune; mais la mienne devait être exposée à d'étranges vicissitudes, et je ne vous en raconterai qu'une partie. J'arrivai au Caire sous les auspices d'un courtisan que la faveur dont il jouissait rendait au moins l'égal du souverain, et, par conséquent, avec une perspective presque infaillible de profit et de gloire. Malheureusement pour mon patron et pour moi, le prince, qui avait besoin d'un ami plus assidu, venait de donner un successeur à mon maître. Quand son favori arriva, il lui fit trancher la tête, et c'est un genre d'accident pour lequel mon amulette ne m'enseignait pas le moindre remède. La science ne saurait pourvoir à tout.

Par une compensation dont les médecins ont seuls quelque bonne raison de se féliciter, la contagion qui désole l'Égypte tous les ans faisait alors d'horribles ravages. La circonstance était propice, et j'en usai avec empressement pour guérir tous les malades, à l'exception de ceux qui aimaient mieux mourir selon les règles, en s'en tenant aux ordonnances qui avaient tué leurs pères. Leur nombre fut considérable; mais ma réputation prévalut, et je n'en tirai pas un grand profit. Il n'y a rien d'ingrat comme un malade guéri. Les hommes n'apprécient la santé à sa valeur que lorsqu'ils n'en jouissent plus. Il en est autrement de l'héritage des morts, dont ils ne connaissent jamais mieux le prix que lorsqu'ils vont en prendre possession. L'héritier est naturellement reconnaissant et libéral, et voilà pourquoi les riches ne guérissent presque jamais.

Cependant je n'avais pas à me justifier dans ma pratique d'un seul évènement sinistre ou même douteux, et la médecine me porta envie. Le collége des docteurs m'assigna devant le tribunal souverain, pour y rendre compte du droit que j'avais de guérir, car il n'est pas permis, dans ce pays-là, de sauver un homme de la mort, quand on n'y est pas autorisé par un brevet, qui rapporte de gros deniers au fisc. Pour être confirmé dans l'exercice de la profession dont j'avais témérairement usurpé les priviléges, il fallait prouver au moins que je m'y étais préparé par des études préliminaires d'un genre fort singulier, entre lesquelles passait en première ligne la connaissance approfondie de la langue copte. Le tribunal souverain devant lequel m'avait envoyé le collége des docteurs, et qui ne connaissait pas la langue copte, me renvoya devant le collége des docteurs, qui ne la connaissait pas non plus.

Digitized by Google

Le premier des docteurs qui avait à m'interroger me demanda si Sésostris était devenu aveugle des deux yeux à la fois, et, dans le cas où je partagerais l'opinion contraire, qui paraît la plus vraisemblable aux savans, si l'œil qu'il avait perdu le premier était le droit ou le gauche.

Je lui répondis que cette question semblait assez étrangère à l'art de guérir; mais que, si Sésostris n'était pas devenu aveugle à la fois des deux yeux, et que ce ne fût pas l'œil gauche qu'il eût perdu le premier, il me paraissait probable que c'était le droit.

Je peux dire ici, sans faire trop de violence à ma modestie, que cette solution fut accueillie par un murmure assez flatteur.

Le second docteur voulut savoir mon avis sur la couleur du scarabée sacré, qui a toujours passé pour noir, jusqu'à l'arrivée d'un voyageur venu de Nubie, d'où il a rapporté un scarabée vert. Cette difficulté ne présentant pas non plus un intérêt fort grave pour l'humanité souffrante, je me contentai de déclarer, dans la sincérité de mon cœur, que Dieu avait fait, selon toutes les apparences, des scarabées de toutes les couleurs, et que ses moindres ouvrages étaient dignes de l'admiration des hommes.

Le troisième docteur toucha de plus près aux questions sur lesquelles mon talisman me fournissait des solutions infaillibles. Il exigeait que j'expliquasse à la docte assemblée les vertus secrètes par lesquelles l'*abracadabra* guérit de la fièvre tierce, et je répliquai cette fois, sans hésiter, que l'*abracadabra* ne guérissait point de la fièvre tierce. Comme les médecins d'Égypte ne guérissent la fièvre tierce qu'au moyen de l'*abracadabra*, quand ils ont le bonheur de la guérir, cette dernière réponse excita l'indignation générale. Le collége me repoussa comme un imposteur téméraire et ignare qui ne savait pas même la langue copte, et le tribunal souverain me renvoya en prison, pour y finir mes jours, avec défense expresse de guérir qui que ce fût, sous peine du dernier supplice. J'y passai trente ans à souhaiter la mort, mais je ne m'étais jamais mieux porté, et je ne reçus pas une seule visite des médecins. C'est la seule marque de vengeance dont ils m'aient fait grace.

Au bout de trente ans, le jeune roi d'Égypte était devenu vieux. Tourmenté d'un mal inconnu qui défiait toutes les prescriptions de la science, et pourvu d'une vitalité qui résistait à tous les remèdes, il se rappela confusément les cures miraculeuses du médecin persan qui avait fait si grand bruit au commencement de son règne. Il ordonna que je lui fusse amené, sous la condition formelle de payer de ma

Digitized by Google

tête le mauvais succès d'une ordonnance inutile. J'acceptai avec empressement cette terrible alternative, quoiqu'il ne me parût pas bien démontré que mon amulette eût conservé si long-temps sa vertu. Il y a si peu de facultés données à l'homme, qui ne perdent pas, en trente ans, une partie de leurs propriétés et de leur énergie, si peu de réputations scientifiques qui survivent à un quart de siècle!

Je ne manquai pas sur ma route d'occasions de me rassurer. A peine eu-je passé le seuil de mon cachot, que je trouvai la rue encombrée de malades, les uns errant comme des spectres échappés au tombeau, et encore à demi voilés de leurs linceuls; les autres, appuyés sur les bras de leurs amis et de leurs parens; ceux-ci gisans sur la paille, et tendant vers moi des bras supplians; ceux-là, portés dans des litières magnifiques, et faisant joncher le chemin que je parcourais, de bourses d'or et de bijoux, par les mains de leurs esclaves. D'un regard, je connaissais tous les maux; je les guérissais d'une parole, et j'arrivai au palais, escorté d'un peuple de moribonds ressuscités qui remplissaient l'air des éclats de leur joie et de leur reconnaissance. Je m'approchai avec la sécurité calme et fière d'un triomphateur modeste, du lit royal sur lequel le prince était assis. Hélas! combien ma confiance fut trompée!

Le roi d'Égypte n'avait pas alors plus de cinquante ans, mais son front portait l'empreinte d'une caducité séculaire. Sa face hâve et plombée, comme la main livide de l'ange funèbre qui s'était étendue sur lui, avait perdu jusqu'au mouvement de la vie. Ses lèvres sans couleur conservaient à peine assez de force pour s'entr'ouvrir au dernier souffle qui allait lui échapper; ses yeux seuls laissaient deviner quelques restes d'une existence fugitive, et finissaient de briller dans la profonde cavité de leur orbite, comme deux étincelles prêtes à s'éteindre sur deux charbons éteints. Il voulut faire un mouvement pour m'appeler, mais sa main le trahit et resta glacée sur le dossier qui l'appuyait. Un balbutiement confus erra sur sa langue paralysée, mais je ne l'entendis point.

Mon état n'était guère à préférer à celui de l'agonisant. Je ne l'avais pas plus tôt aperçu, que je devinai ma destinée à l'horrible silence de mon talisman. Il ne me suggéra pas une pensée, pas un subterfuge même qui pût me tenir lieu de pensée. Un médecin ordinaire aurait improvisé le nom d'une maladie inconnue, celui d'un remède imaginaire ou difficile à trouver. Il aurait gagné le temps nécessaire pour laisser mourir son malade, et il en fallait si peu! Médecin par l'instinct de la nature et les bons secours du génie de la montagne de

Digitized by Google

Caf, je ne connaissais pas ces habiles artifices. Je jetai autour de moi un regard d'humiliation et de désespoir, et je rencontrai les yeux du médecin du roi qui jouissait de ma confusion avec un insolent sourire. Ma première idée fut que la présence d'un de ces docteurs à brevet suffisait pour neutraliser les effets de l'amulette salutaire, quoique le génie ne l'eût pas dit; mais les génies ne peuvent pas penser à tout. Convaincu que je ne gagnerais rien à réfléchir plus long-temps, je me jetai la face contre terre.

— Seigneur, m'écriai-je enfin en me relevant sur mes genoux dans l'humble attitude de la résignation, ou votre majesté n'est point malade, ou le mal dont elle est frappée se dérobe à mon savoir impuissant. Je suis incapable de la guérir.

A ces mots, le roi rassembla le reste de ses forces pour m'accabler de sa colère, mais il ne put faire qu'un geste et pousser qu'un cri. — Qu'on le mène à la mort, dit-il.

— Seigneur, dit le médecin en se rapprochant de l'auguste malade, votre indignation est légitime, et votre vengeance est trop douce. Permettez-moi cependant de vous indiquer un moyen de la rendre utile à la conservation de ces jours précieux sur lesquels reposent la prospérité de l'Égypte et le bonheur du monde. Votre majesté, qui sait tout ce que savent les rois, ces dieux visibles de la terre, n'ignore pas que notre loi nous défend d'attenter au cadavre et de troubler par une étude sacrilége le saint repos de la mort. Cette science impie des Cafres et des Giaours nous est sagement interdite, mais le divin Alcoran ne nous a défendu nulle part d'en puiser les rares secrets dans les entrailles d'un criminel vivant. Si votre mansuétude paternelle, qui veille incessamment à la conservation de vos sujets, daignait m'accorder ce misérable, couvert de forfaits et d'ignominie, je me crois assez expert dans mon art pour l'ouvrir et le disséquer, sans toucher aux parties nobles, et pour découvrir dans ses viscères palpitans le mystère et le remède des douleurs qui vous tourmentent, car l'amour seul de votre personne sacrée m'a inspiré cette prière.—

Pendant cette allocution effroyable, la moelle s'était figée dans mes os, et j'attendais la réponse du tyran dans une horrible perplexité. Un sourire d'espérance courut sur sa bouche pâle, et il inclina faiblement la tête en signe d'approbation. Je perdis connaissance.

Alors on me lia les pieds et les mains; on me transporta ainsi dans une litière fermée, et on me conduisit à la maison de plaisance du médecin du roi, délicieuse *villa*, dont le Nil baigne l'enceinte élevée. Arrivés au terme de ce voyage fatal, les esclaves me déposèrent sur

Digitized by Google

une table de cèdre qui paraissait disposée à l'avance pour l'affreuse opération que j'allais subir, tandis que d'autres serviteurs préparaient sur une table voisine les instrumens de mon supplice, des scies, des couteaux, des scalpels, des bistouris acérés, dont la vue ferait horreur à un de ces héros invulnérables que chantent les anciens poèmes de l'Arabie. J'en détournais les yeux avec une épouvante qui me brisait le cœur, quand un pas grave et lent, qui s'imprimait solennellement sur les degrés, m'annonça la présence de mon barbare assassin. Oh! combien je regrettai alors que le génie maladroit qui m'avait doué, sans mon aveu, du privilége stérile de guérir toutes les maladies des hommes, ne m'eût pas accordé en échange le pouvoir de les donner; de quelle foudroyante apoplexie j'aurais accueilli, sans remords, le médecin du roi! Mais je me débattis inutilement sous les convulsions de la terreur, et je retombai dans mes liens.

— Que vois-je! s'écria-t-il en m'aperçevant. Est-ce ainsi qu'on reçoit les hôtes respectables qui me font l'honneur de me visiter! Hâtez-vous de rompre ces cordes infâmes et de nous apporter des carreaux sur lesquels nous puissions nous livrer à loisir aux douceurs d'un sage entretien. — Et toi, continua-t-il, en s'adressant à une espèce de majordome que je n'avais pas encore vu, tâche de te surpasser dans les apprêts d'un festin qui témoigne à ce noble étranger, par sa magnificence, combien je suis sensible à la gloire dont sa présence me comble aujourd'hui! Quand j'aurai affaire à vous pour d'autres services, j'aurai soin de vous appeler et de vous faire connaître mes volontés.

Il n'avait pas fini de parler que ses ordres s'exécutèrent. Une table jonchée de fleurs se couvrit de sorbets, de confitures, de mets délicats, de vins exquis; car les médecins d'Égypte poussent à un degré incroyable de raffinement le goût de la bonne chère, et ne se font pas grand scrupule d'enfreindre les préceptes de la loi : je ne sais s'il en est de même ici. J'étais loin cependant d'être rassuré, ou plutôt, je commençais à m'imaginer que le docteur se proposait de m'étourdir par des breuvages narcotiques dont je n'avais pas l'habitude, pour procéder ensuite à son opération avec moins de difficulté. Les scalpels et les bistouris n'avaient d'ailleurs pas disparu, et la vue de ces ustensiles menaçans réprimait fort mon appétit. Le médecin parut remarquer enfin ma consternation, dont il n'ignorait pas la cause.

— Eh quoi! me dit-il, mon illustre confrère, vous croyez-vous par hasard au saint temps du Ramazan, pour dédaigner des mets qui éveilleraient la sensualité d'un santon? Daignez du moins me faire

Digitized by Google

raison de ce verre de vieux schiraz que je vais boire à l'honneur de vos glorieux succès.

La révolution que produisit en moi cette singulière apostrophe me rendit subitement la parole : C'en est trop, lui répondis-je en pleurant de colère; je ne m'attendais pas à voir un homme qui exerce une profession libérale et humaine joindre une ironie si amère à une si noire cruauté !

— Allons donc, reprit-il, vous ne sauriez attribuer sérieusement au plus zélé de vos admirateurs et de vos disciples l'intention de cette exécrable plaisanterie. J'avoue que la gloire d'ouvrir un grand homme tel que vous est faite pour éblouir mon orgueil; mais ce n'est pas au point de fermer mes yeux à l'éclat de votre savoir et de vos talens. Je vous suivais d'assez près, ce matin, quand vous marchiez de votre prison au palais du roi d'Égypte, et vous m'avez rendu témoin de miracles si surprenans, qu'ils semblent plutôt l'ouvrage d'un Génie que celui d'un homme. O Seigneur, que vous êtes un habile médecin, et que les moindres de vos formules seraient payées cher par notre académie !

Quoique ma situation fût peu changée en apparence, j'avouerai que ces paroles me pénétrèrent d'une émotion assez douce, et que mon amour-propre triompha un moment de ma peur. Je bus un verre de schiraz, et je repris quelque courage.

— Il est vrai, dis-je avec l'expression d'un contentement modeste, que ma pratique n'a jamais été malheureuse, à une triste occasion près, et je mets le monde entier au défi de citer un seul malade que je n'aie pas guéri du premier abord, si ce n'est le roi d'Égypte, à qui Dieu pardonne le mal qu'il me fait ou qu'il veut me faire.

— Pour celui-là, répliqua le docteur en riant, vous m'auriez étonné d'une tout autre manière, si vous aviez deviné sa maladie, car je vous suis caution qu'il n'est point malade. C'est une organisation de fer, usée avant l'âge par tous les excès qui précipitent le cours de la vie, la satiété des voluptés, la satiété du pouvoir, la satiété du crime. Il n'y a plus rien de nouveau pour ses organes blasés sur cette terre dont il est l'effroi, et voilà pourquoi il se meurt. C'est de tous mes cliens celui qui m'inquiète le moins, car je lui tiens en réserve, pour le premier moment d'humeur dont il aura le malheur de m'inquiéter, une potion souveraine qui lui procurera la guérison radicale de tous ses maux, et qui guérira l'Égypte plus infailliblement encore de l'opprobre et des calamités de son règne. Ne soyez donc pas surpris de n'avoir pas trouvé de remède aux douleurs qui le dé-

Digitized by Google

vorent. La Providence est trop sage pour avoir réservé de telles ressources au plus méchant de tous les hommes.

—Si je comprends la valeur de ce spécifique, interrompis-je en frissonnant, il est bien à regretter pour moi que vous ne vous en soyez pas avisé plus tôt.

—C'est ce que nous verrons tout à l'heure, poursuivit le médecin du roi en jetant un regard oblique sur ses redoutables ferremens. Nous avons auparavant à nous entretenir d'autre chose, et au point où nous en sommes, vous et moi, nous pouvons nous parler tous deux sans mystère. Vous pénétrez d'un coup d'œil la cause de toutes les maladies, et vous savez leur approprier à l'instant le remède qui leur convient : c'est un point sur lequel nous sommes d'accord, et dont les observations que j'ai faites, il y a peu de temps, ne me permettent pas de douter; ce que je ne saurais croire, c'est qu'il y eût une école de médecine, en Égypte ou ailleurs, qui enseignât cette science, et vous me permettrez d'imaginer que vous la devez plutôt au hasard qu'à l'étude. —

Un sentiment involontaire de confusion ou de pudeur dut alors se manifester sur mon visage, et, dans mon émotion, je baissai les yeux sans répondre.

—J'ai fréquenté comme vous, continua-t-il, les cours des sages les plus renommés, et j'y ai appris que les médecins ne savaient que peu de chose ou ne savaient rien. Nous raisonnons sur les maladies par approximation; nous leur appliquons, par habitude, les remèdes qui nous ont plus ou moins réussi dans des circonstances analogues, et nous les guérissons quelquefois par hasard. C'est à cela que se réduit notre savoir; mais il nous suffit pour gagner la confiance de la multitude, et pour vivre dans l'aisance aux dépens des gens crédules. Si vous connaissez une autre médecine que celle-là, vous êtes encore plus savant que je ne l'avais pensé, mais j'ai quelque raison de croire que vous n'en avez pas acquis le secret sur les bancs du collége. Une confidence loyale et sans réserve pourrait faciliter entre nous un bon arrangement dont je n'ai pas besoin de vous faire sentir l'urgence. Vous avez eu le temps d'y penser.

Il porta au même instant une main nonchalante sur ses bistouris, et les étala sur ses genoux avec une distraction affectée.

J'avais compris mon médecin, et je n'hésitais plus que sur les termes de la capitulation.

—Un secret pareil, lui dis-je, serait à estimer au-dessus de tous les trésors des hommes.

Digitized by Google

— Et non pas au-dessus de la vie, reprit-il, en repassant négligemment le plus horrible de ses bistouris sur une pierre à aiguiser. Il me semble qu'une jolie djerme voilière galamment équipée, qui vous transporterait cette nuit loin des terres d'Égypte, et une poignée de franches roupies de Perse qui vous donnerait de quoi vivre, en attendant une clientelle, valent mieux pour vous que l'honneur de figurer un jour dans un cabinet d'anatomie. C'est payer assez haut, selon moi, dans la position où vous êtes, la communication de quelques folles paroles que vous devez à la bienveillance d'une Péri.

— Apportez-moi les roupies, repartis-je, et allons voir la djerme, si elle est prête, car j'ai hâte de voyager. Vous aurez le talisman.

Je le passai, en effet, sur son cou au moment où le patron donnait le signal du départ. Je fis valoir avec soin les vertus incomparables de mon amulette, mais j'omis plus soigneusement encore, et pour cause, de prévenir le docteur qu'elle perdait à l'instant son efficacité, quand elle était tombée en d'autres mains, parce que cette circonstance malencontreuse aurait annulé un marché auquel j'avais le plus grand intérêt possible. C'est toutefois, depuis ce temps-là, que les médecins d'Égypte se flattent, entre ceux de toutes les nations, de guérir toutes les maladies; mais je puis vous attester, seigneur, qu'il n'en est rien, et que les médecins de ce pays-là tuent leurs malades comme les autres.

Mes ressources ne furent pas long-temps à s'épuiser, mais je croyais en avoir conservé quelques-unes dans mes habitudes de praticien. J'avais vu et nommé une multitude de maladies; j'avais nommé et conseillé une multitude de remèdes, et ma mémoire ne m'avait pas abandonné avec le talisman du Génie. J'allai donc à travers le monde, cherchant partout des malades, imposant le plus souvent au hasard les définitions de ma pathologie et les recettes de ma pharmacopée, et laissant les traces ordinaires du passage d'un médecin dans les endroits où je passais. J'en eus quelques remords au commencement, parce que j'ai l'ame naturellement sensible; mais je finis par m'en faire une habitude assez facile, comme les autres médecins, quand j'eus expérimenté, en cent consultations différentes, que les plus huppés de cette savante profession n'en savaient pas plus que moi. Il arrivait toujours, en dernier résultat, que le malade triomphait du mal, ou que le mal triomphait du malade, selon l'arrêt de la destinée ou le caprice de la nature.

J'éprouvai cependant quelques échecs qui compromirent ma réputation, et qui mirent ma sûreté en péril. Je crois qu'il n'en eût pas

Digitized by Google

été question pour un docteur en crédit, dont la considération repose sur une vieille tradition pratique, et sur la confiance d'une clientelle honorable. Ceux-là font tout ce qu'ils veulent des infortunés qui tombent dans leurs mains, et l'opinion ne vient pas leur en demander compte; mais c'est autre chose pour un pauvre médecin sans diplôme, qui n'a pas, comme l'on dit, *l'attache* du corps enseignant, et le privilége légal d'exercer l'art de guérir, sans avoir jamais guéri personne. On me sacrifia sans pitié, dans toutes les villes où je m'étais successivement établi, à la basse jalousie de mes confrères, qui se partageaient joyeusement mes malades le lendemain de mon départ, et qui ne manquaient pas de les enterrer en trois jours, pour se réserver le plaisir d'attribuer ce mauvais succès au vice radical du premier traitement. Cette fatalité qui semblait partout s'attacher à mes remèdes, finit par produire un tel scandale, que la justice crut devoir me défendre de pratiquer la médecine, sous peine de perdre le nez et les oreilles. J'étais si las de la science, et si jaloux de conserver les principaux ornemens d'une figure humaine en bon état, que je me résignai à vivre d'aumônes, en suivant les convois des morts, que j'avais vu tant de fois s'ouvrir sous mes auspices. J'étais parvenu à ce point de misère et d'avilissement, quand le hasard me fit rencontrer avant-hier, aux portes de Damas, ces deux vieillards mendians, dans lesquels j'ai reconnu depuis mon frère Douban le riche, et mon frère Mahoud le séducteur, que les avantages de la fortune et de la beauté n'ont pas rendus plus chanceux que moi.

A ces derniers mots du récit de Pirouz, les trois frères se levèrent et demandèrent au vieillard bienfaisant de Damas la permission de s'embrasser, comme des voyageurs revenus de courses lointaines qui se rencontrent inopinément au but commun de tous les hommes, sur cette pente de la caducité qui mène à la mort. Le vieillard les y autorisa par un signe de tête plein de douceur et de grace; et se levant à son tour en essuyant quelques larmes, il les embrassa aussi tous les trois : après quoi il reprit sa place et les fit asseoir.

— C'est à moi, dit-il, de vous apprendre maintenant, ô mes chers amis, comment je suis parvenu à l'éclatante prospérité qui couronne mon heureuse vieillesse, et qui va devenir votre partage; car vous voyez en moi votre frère Ebid, que vous avez laissé dans la montagne de Caf. Consolez-vous, frères bien-aimés, et soyez sûrs que le jour où le Tout-Puissant vous dirigea vers ma demeure il avait tout oublié comme moi.

Digitized by Google

HISTOIRE D'EBID LE BIENFAISANT.

Mon histoire, continua-t-il, ne sera pas longue à raconter. Il y a peu de vicissitudes dans la vie des hommes simples, qui obéissent naïvement à leur nature, et qui subissent les lois inévitables de la nécessité sans ressources et sans secrets que la patience et le travail. Ce que j'ai fait, c'est ce que l'instinct universel de la conservation enseigne à tous nos semblables. Ce que je suis devenu, c'est Dieu qui l'a fait.

Mes cris troublèrent comme les vôtres le silence presque inviolable où reposait depuis des siècles le Génie de la montagne. Il m'apparut comme à vous, mais probablement plus impatient et plus courroucé, car il n'avait pas compté sur une importunité nouvelle. Aussi je ne vous cacherai pas que son aspect me remplit de terreur, et que je tombai tremblant devant lui, sans avoir la force d'opposer une parole à sa colère. Touché cependant de mon enfance et de ma faiblesse, il s'empressa de me rassurer par des discours bienveillans, qui me rendirent un peu de courage, parce qu'à travers les formes grossières de sa mauvaise éducation, ils annonçaient un grand fond de bonne foi et d'honnêteté naturelles. « Lève-toi, pauvre petit, me dit-il, et laisse-moi en repos sans t'inquiéter pour toi-même, car je ne veux point te faire de mal. Ce n'est pas ma faute, au reste, si tu dors d'un sommeil si dur, et je regrette que tu ne te sois pas éveillé avec tes compagnons. Comme ils m'avaient rendu service, et que toute peine vaut salaire, j'ai distribué entre eux quelques babioles qui me sont venues d'héritage, mais dont je n'avais aucun besoin pour mon usage particulier, le patrimoine que mes aïeux m'ont laissé me permettant de vivre ici à mon aise, insouciant et solitaire, sans autre ambition que de dormir la grasse matinée et de manger à mes heures. Je les ai dotés de la science, de la fortune et du don de plaire. C'était tout ce que j'avais de joyaux : un pauvre Génie ne peut donner que ce qu'il a. Quant à toi, tu me trouves les mains vides, et j'en suis presque aussi fâché que toi. Vois pourtant, continua-t-il en frappant du pied un vieux sac de cuir qu'avait laissé selon toute apparence quelque homme égaré comme nous dans ces tristes déserts, vois si tu peux tirer quelque parti de ces ferrailles; il ne me reste pas autre chose. » Après cela il disparut.

Mon premier soin fut d'examiner mon trésor, qui se composait d'outils bizarres que je croyais avoir vus quelquefois dans la main des ouvriers, mais dont je ne m'expliquais pas l'usage. Le second fut

Digitized by Google

de recourir aux provisions que vous m'aviez ménagées, et de rassembler ce qui m'en restait dans un autre sac qui les avait contenues, en répartissant les deux charges d'une manière à peu près égale, pour diminuer la fatigue du transport. Cependant je marchais lentement, parce que j'étais faible, et je m'arrêtais souvent, parce que j'étais paresseux comme le sont tous les enfans; mais je m'aperçus avec plaisir, au bout de quelques jours, que l'habitude m'avait rendu ce travail facile et ce fardeau léger.

Bientôt je parvins à des lieux plus favorisés du ciel où la nature me fournit assez de racines et de fruits pour suppléer à mes provisions épuisées. Je m'y serais arrêté volontiers, si le cri des bêtes féroces ne m'avait pas inquiété pendant de longues nuits qui n'étaient pour moi que des veilles soucieuses. C'est alors que j'appris la valeur des objets contenus dans mon sac de cuir. J'imaginai de détacher quelques fortes branches d'arbres avec un de mes instrumens qui s'appelle une scie, de les enfoncer dans la terre avec un maillet, de les unir avec des sions robustes que j'empruntais aux roseaux, de les fortifier par de grosses pierres que je cimentais de terre glaise avec une truelle, et de m'en faire une enceinte impénétrable. Toutefois, je n'arrivais pas aux habitations des hommes, et mes vêtemens en lambeaux commençaient à m'abandonner. Je m'avisai de m'en faire d'autres avec quelques écorces flexibles qui se détachaient facilement sous ma main, que je taillais avec des ciseaux et que je réunissais avec des aiguilles, au moyen de certains filamens souples et solides que me fournissaient en abondance les plantes les plus communes. Je m'étais initié ainsi, par un apprentissage de trois ans, à tous les travaux des métiers; et quand le sort aventureux des voyages me conduisit à Damas, je n'étais ni riche, ni beau, ni savant, mes pauvres frères; j'étais ignorant, indigent et dédaigné, mais j'étais ouvrier. La sobriété m'avait rendu sain et robuste; l'exercice m'avait rendu souple et léger; la nécessité même, qui est une bonne maîtresse, m'avait rendu inventif et adroit. Je joignais à cela le contentement de l'ame qui rend sociable et gai. L'aspect d'une ville ne m'effraya point, parce que je savais que les hommes, réunis en société, ont besoin partout de payer de quelques alimens l'intelligence, l'industrie et la force. Au bout d'un jour, j'avais gagné ma journée. Au bout d'une semaine, j'avais économisé pour les besoins d'un jour; au bout de quelques mois, je m'étais assuré une vie d'un mois, car il faut bien compter avec les maladies et même avec la paresse. Un an après, j'avais de l'aisance; dix ans après, j'étais riche dans l'acception raisonnable de ce mot. La richesse consiste à

Digitized by Google

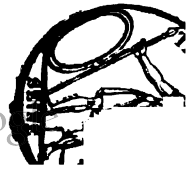
vivre honorablement, sans se rendre à charge aux autres, et dans une condition d'aisance modeste et tempérée qui permet quelquefois d'être utile aux pauvres. Tout le reste n'est que luxe et vanité.

A trente ans, le soin que je mettais à mon travail avait attiré l'attention des manufacturiers de Damas. Le plus opulent de tous me donna de lui-même sa fille unique que j'aimais sans oser le dire. Je reconnus sa bonté par mon zèle, et Dieu favorisa mes entreprises. J'avais centuplé sa fortune quand il la laissa dans mes mains. Arrivé moi-même à l'âge du repos, car mon bienfaiteur était mort plein de jours, je bornai ma dernière ambition à sanctifier sa mémoire par un bon usage des biens qu'il m'avait laissés, et je m'avance ainsi doucement vers le terme de ma douce vie, sans avoir rien à regretter que l'épouse chérie et les amis que j'ai perdus.

Vous étiez compris dans ce nombre, car je ne vous avais jamais oubliés. L'heureux événement qui vous a rendus à mes vœux est un bienfait de plus dont je suis redevable à la divine Providence. Après ces rudes épreuves de la vie qui ont été si pénibles pour nous, il vous reste du moins à goûter, dans le sein de la famille, les loisirs sans mélange d'une tranquille vieillesse. Cet âge n'est plus celui des vives jouissances, mais il a les siennes qui ont aussi leur charme et leurs délices, et vous verrez qu'il n'est jamais trop tard pour être heureux. Nous nous rappellerons ensemble vos espérances et vos désabusements, pour nous réjouir ensemble des circonstances prospères, quoique tardives, qui vous ont fait passer de cet océan d'illusions orageuses dans un port de salut et de prospérité; et nous tomberons facilement d'accord pour convenir que de tous les talismans qui promettent le bonheur aux vaines ambitions de l'homme, il n'y en a point de plus sûr que le travail.

Ici finit le discours du vieillard, et on ne trouvera pas mauvais que je finisse avec lui. Je vous proteste qu'il y a long-temps que j'en éprouve le besoin, et que je regrette de vous avoir entraînés dans les lenteurs d'une narration languissante dont j'avais peine à dégager mon imagination et ma plume; mais l'aimable Génie qui me raconte ces histoires dans mon sommeil avait prêté à celle-ci des graces que je n'ai pas retrouvées en écrivant. Vous jugerez si l'époque est venue où je dois renoncer à ses promesses, et j'apprendrai de vous si j'ai perdu aussi le modeste talisman qui m'a quelquefois obtenu de faibles droits à votre indulgence. Il faut bien que ce jour arrive, et il est peut-être arrivé.

CH. NODIER.



Digitized by Google

Critique Littéraire.

Le Magicien. — La Comédie de la Mort.

M. Esquiros et M. Gautier appartiennent à la même école : dans *le Magicien* et dans *la Comédie de la Mort*, sous une forme plus ou moins savante, c'est la même pensée qui s'exprime. Le rapprochement que nous faisons de ces deux livres n'a donc rien de capricieux. Le culte de la beauté plastique se révèle avec la même évidence dans l'un et dans l'autre; il n'y a, entre *la Comédie de la Mort* et *le Magicien*, que la différence qui sépare un début d'une œuvre précédée par de nombreux essais. Les procédés que M. Gautier applique d'une main exercée et déjà savante, M. Esquiros les met en œuvre avec l'enthousiasme et la dangereuse sécurité de l'inexpérience. Aussi, son livre, moins insignifiant toutefois que la plupart des débuts, sera-t-il oublié promptement des lecteurs. Du *Magicien* à une œuvre attachante et sérieuse il y a une énorme distance à parcourir.

L'intention de M. Esquiros, en écrivant *le Magicien*, a été de présenter sous la forme du roman un tableau de l'état des mœurs et des idées au temps de la renaissance. Le choix même des personnages du roman nous autorise à lui prêter cette pensée. Une reine, un savant, un prêtre, un artiste, figurent comme acteurs dans *le Magicien;* et nous ne doutons pas que M. Esquiros n'ait voulu faire servir ces quatre types à la personnification de la science, de l'art, de la religion et de la politique du XVIe siècle. Si les lecteurs de M. Esquiros admettent que son roman donne une idée complète des choses qu'il veut peindre, ils n'auront aucune raison de partager ses prédilections pour cette époque; ils seront même fondés, en ne jugeant le XVIe siècle que d'après son livre, à mépriser les hommes de ce temps, et à les accuser de puérilité ou de folie. Mais M. Esquiros mérite un reproche plus sévère : au lieu d'accomplir sa tâche d'appréciateur avec exactitude, il a reproduit d'un grand siècle le côté le moins glorieux; il a consacré un livre à l'éloge de la débauche et de la superstition, lorsqu'il pouvait, sans cesser d'être juste, célébrer les triomphes de l'esprit en même temps que les joies des sens. L'excès de l'enthousiasme serait excusable, si l'exactitude du tableau historique n'en souffrait pas. Assurément, la réaction païenne du XVIe siècle pouvait être louée dans ce qu'elle a produit de grand et d'utile; mais l'enthou-

Digitized by Google

siasme ne dispensait point de la clairvoyance; et quand M. Esquiros résume le siècle de Luther et de François Bacon dans l'alliance du blason, de la sculpture et de la magie, c'est une admiration aveugle qu'il exprime.

L'intérêt du roman se partage entre quatre personnages : Stell le statuaire, Ab-Hakek le magicien, et les deux maîtresses de Stell, Amalthée et Marie. Nous n'entreprendrons pas une analyse détaillée des personnages secondaires. M. Esquiros a déployé dans cette partie de sa conception une fécondité fort malheureuse. Sauf les figures de Catherine de Médicis et de l'abbé de Scala, qui pouvaient servir à compléter le tableau historique, nous ne saurions assigner de motif sérieux à cette prodigalité. L'analyse, restreinte aux principaux personnages, deviendra plus claire et ne cessera point d'être exacte.

Stell a passé dans de mystiques angoisses la plus grande partie de sa jeunesse. Il a tiré du marbre une statue miraculeuse, une vierge Marie dont l'exécution dépasse les plus magnifiques travaux de Jean Goujon. Il aime cette statue et demande sans cesse à Dieu de renouveler pour lui le prodige de Galatée. Sa plus belle œuvre après cette madone est une Samaritaine que le pauvre rêveur se surprend aussi quelquefois à regarder d'un œil passionné. Entre ces deux amours, l'un austère, l'autre frivole, sa vie s'écoule solitaire et chagrine. La madone est surtout pour lui l'image la plus accomplie de la beauté divine. Il passe souvent des heures entières, agenouillé devant l'œuvre de ses mains, comme devant une idole. Peut-être, se dit-il, le modèle de ma statue existe-t-il quelque part! En attendant, Stell adore dans ce marbre insensible l'image d'une maîtresse inconnue. Ces souhaits ardens sont enfin accomplis. Il rencontre dans la magicienne Amalthée le modèle de la Samaritaine, et la jeune Marie de Quéluz lui représente sa vierge Marie. La première de ces femmes n'éveille dans Stell que de grossiers désirs, dont l'artiste rougit, quand le sang-froid succède à l'enivrement. C'est de Marie de Quéluz que Stell devient amoureux. Mais le sentiment que Stell éprouve pour Marie ne mérite guère le nom d'amour. « Nous autres artistes, a dit Stell dans un entretien avec Amadis, son ami, nous ne sommes guère amoureux que de la beauté éternelle et primitive. Or, je trouve qu'un marbre, lorsqu'il est bien travaillé, la représente aussi bien qu'une femme. » Bien que le romancier ait voulu sans doute personnifier, dans la passion de Stell pour Amalthée et pour Marie, l'amour des sens et l'amour du cœur, nous croyons qu'il n'a réussi à peindre avec exactitude que le premier de ces amours, celui dont Amalthée est l'objet. Stell adore dans Marie la représentation animée d'un chef-d'œuvre de sculpture, la révélation de cette beauté éternelle et primitive dont il parle à son ami. Dans cette ivresse du statuaire, il peut y avoir, à un très haut degré, le sentiment de la beauté sculpturale, mais nullement l'amour véritable, l'amour humain, celui que Roméo a ressenti pour Juliette, Othello pour Desdémone, Saint-Preux pour Julie d'Étanges.

Marie de Quéluz personnifie, plus heureusement que Stell, l'amour du cœur. Cependant le dessin de cette figure est inexact dans plusieurs parties.

Digitized by Google

Le langage de la comtesse de Quéluz, dans ses entretiens avec Stell, dans ses confidences adressées à Léda, manque absolument de vraisemblance. C'est l'imagination du romancier et non la pudeur chrétienne, qui parle par la bouche de Marie. Nous avons remarqué, dans sa première lettre à Léda, une tirade fort ambitieuse sur Luther et sur les funestes résultats de la réforme. Une page plus loin, on trouve des propos rebattus sur le charme des causeries de couvent, sur le jeune homme qu'on voit en rêve, ou, pour nous servir des propres expressions de Marie, *sur cet idéal fait d'aube, d'azur, de feuilles vertes et de roucoulemens de ramiers, qu'on pose sur la première tête d'ange qui vous rit.* Dans la même lettre, Marie dit à Léda, en parlant de Stell : *ce jeune homme serait, je suis sûre, fort de ton goût.* Ni la pudeur, ni la piété, ni le véritable amour, ne s'exprimeraient dans ce style.

Amalthée est le type de l'amour sensuel. M. Esquiros n'a point su idéaliser ce caractère ; il a enlaidi au contraire la réalité. Il ne s'est pas contenté de peindre, dans Amalthée, le triomphe de la volupté sur le sentiment. Il a rendu déplaisant un type auquel on ne pouvait reprocher que la crudité ; il a placé, dans le corps de Phryné, l'intelligence d'Héloïse ; il a fait d'Amalthée une courtisane érudite, avide à la fois de science et de volupté. Nous savons que M. Esquiros peut se justifier en invoquant l'histoire ; mais il pouvait, sans cesser d'être véridique, mettre l'esprit à la place de l'érudition, et ne montrer dans Amalthée qu'une ingénieuse épicurienne. Marguerite de Navarre et Ninon de Lenclos auraient servi de modèles gracieux à cette personnification de la débauche spirituelle. Le libertinage, dans une femme éprise de science, excite le dégoût plutôt que l'intérêt. La conception de M. Esquiros est d'autant plus blâmable, qu'il pouvait, nous le répétons, satisfaire la poésie sans sacrifier l'histoire.

Ab-Hakek le magicien joue, dans ce drame, le rôle du dieu qui se charge de dénouer la fable. C'est lui qui procure à Stell une entrevue avec Marie de Quéluz, et qui, devenu jaloux de Stell, parvient à le séparer de la jeune comtesse. Catherine de Médicis écoute les conseils du savant avec une déférence superstitieuse. L'influence d'Ab-Hakek à la cour élève et abaisse les favoris, fait avorter ou réussir les intrigues ; cette influence n'est balancée que par celle de l'abbé de Scala, aumônier de Charles IX. Le digne prêtre oppose aux menées de la reine et du magicien une volonté opiniâtre que la ruse fait triompher quelquefois. Charles est tour à tour subjugué par les belles Italiennes dont l'entoure la reine et les dévotes séduisantes qu'appelle à son aide l'abbé de Scala. La cour de France n'est occupée que de cette grande lutte du magicien et du prêtre. Derrière Ab-Hakek et M. de Scala, Catherine de Médicis disparaît tout entière.

Mais il n'a pas suffi à M. Esquiros d'ébaucher dans Ab-Hakek le portrait de l'ambitieux ; il a traité avec un soin tout particulier une autre face de ce caractère : l'intelligence égarée par l'orgueil. Cette donnée, bien que peu nouvelle, offrait assurément d'abondantes sources d'émotion élevée. Malheu-

Digitized by Google

reusement M. Esquiros, à l'exemple de M. Hugo, ne traite des questions les plus graves que le côté extérieur et puéril. Ab-Hakek personnifie la superstition plutôt que la science. Il est moins occupé d'étendre ses connaissances par une étude intelligente de la nature que de perfectionner le mécanisme des automates et d'expliquer les formules de Nicolas Flamel et de Paracelse. Au point de vue pittoresque, la magie était peut-être une donnée plus vaste que la science. Cette considération a pu déterminer le romancier; mais elle ne saurait paraître également concluante à la critique.

Ces quatre personnages occupent le premier plan du tableau. Nous ne dirons qu'un mot des figures secondaires. Catherine de Médicis est calquée sur toutes les reines qu'on a vues depuis six ans figurer dans les mélodrames. Charles IX n'est également qu'une réminiscence du Louis XIII de *Marion Delorme*. La fatuité de l'abbé de Scala est trop longuement décrite, et le comique vulgaire de ce personnage blesse plus d'une fois le goût. Astréa n'a de remarquable que sa ressemblance extérieure avec Amalthée, qui aide le dénouement. Quant au nain Formica et au page Adelbert, qui sont les héros de deux épisodes ridicules, c'est à dessein que nous omettons d'en parler. La critique s'est depuis long-temps prononcée contre les créations monstrueuses que l'école de la forme se plaît à multiplier dans le roman et dans le drame. Le jugement des esprits sérieux, qui confirme chaque jour l'arrêt de la critique, rend heureusement à cet égard toute discussion inutile.

L'action qui s'engage entre Stell, Ab-Hakek, Marie de Quéluz et Amalthée, ne paraît obscure et compliquée d'abord qu'à cause des épisodes et des digressions qui la surchargent. Si nous écartons les faits inutiles, il suffira de peu de mots pour la raconter.

L'amour de Stell pour Marie de Quéluz sert les projets ambitieux d'Ab-Hakek; l'abbé de Scala destine Marie à remplacer près du roi les Italiennes débauchées de la suite de Catherine. Si Charles aime Marie, l'abbé enlève à Catherine et à son confident Ab-Hakek la toute-puissance. Il importe au magicien, pour déjouer cette intrigue, que Marie soit livrée à Stell. Des ravisseurs gagés s'introduisent, à la faveur de la nuit, dans l'hôtel de Quéluz, s'emparent de Marie et la transportent au logis d'Ab-Hakek. Mais, quand celui-ci voit la maîtresse de Stell en son pouvoir, il oublie ses projets ambitieux et ses promesses, et, cédant à une ivresse passagère, il épouvante Marie de l'aveu d'un brûlant amour. La jeune comtesse est fort à propos secourue par son père, qui a marché sur les traces des ravisseurs. Le vieux comte ramène sa fille à l'hôtel de Quéluz. Le magicien, confondu, n'essaie aucune résistance. Mais le péril qu'a couru Marie autorise son père à redoubler de vigilance. Pendant plusieurs semaines, Stell est donc privé de la vue de sa maîtresse; il lui écrit, par l'entremise d'Ab-Hakek, plusieurs lettres qui ne sont pas remises. Désespéré, il cherche la mort. Une aide inespérée prévient l'accomplissement du suicide. Alors c'est aux joies des sens qu'il demande un remède, et l'amour de la magicienne Amalthée le console de l'infidélité de Marie.

Malheureusement la raison du jeune artiste est altérée par le chagrin. Sa

Digitized by Google

rencontre avec la magicienne a été précédée des circonstances les plus étranges. Il voit, dans Amalthée, un être surnaturel; et en pressant la main de sa maîtresse dans les transports d'une ivresse amoureuse, Stell croit faire un pacte avec le démon. Cette terreur superstitieuse se change bientôt en une véritable folie. Stell, en délire, s'enfuit un matin de sa demeure. Le peuple le poursuit et l'arrête. On le transporte à l'Hôtel-Dieu. Là, exorcisé par un prêtre, il profère plusieurs fois, au milieu des convulsions, le nom d'Amalthée; tous les assistans sont convaincus que la magicienne est un démon sous les traits d'une femme, et voient dans Stell la victime de ses sortiléges. Amalthée, livrée à la justice, est condamnée à périr dans les flammes. Quant à Stell, il est considéré comme un démoniaque et retenu dans une cellule, où, sans les secours d'une jeune religieuse, il mourrait de faim. Cette religieuse, toujours voilée et toujours silencieuse, n'est autre que Marie de Quéluz. Bientôt elle se fait connaître à Stell, qui revient à la raison en retrouvant son amante. Mais au même instant paraît l'impure Amalthée, comme Belcolor entre Frank et Deïdamia. Grace au dévouement de son élève Astréa, la magicienne a pu se soustraire au supplice, et son premier soin a été de s'introduire près de Stell. A cette vue, un accès de délire reprend l'artiste superstitieux; Stell se tue en blasphémant; et Marie, éplorée, reçoit son dernier soupir. La mort du statuaire brise à la fois la destinée de ses deux maîtresses. Amalthée se précipite dans la fosse où l'on enterre le cadavre de Stell; et Marie, entrée dans un couvent, épuise les restes de sa vie dans les rigueurs de la pénitence.

Cette triple catastrophe n'est pas la conclusion du roman, et un dernier chapitre nous montre Ab-Hakek terminant sa vie par le suicide, pour ne pas faire mentir une de ses prédictions, celle de l'époque où il devait mourir. La moralité du roman, que nous avions cherchée en vain dans la mort d'Amalthée, de Stell et de Marie, nous paraissait contenue dans ce chapitre, et nous pensions que le roman de M. Esquiros pouvait bien signifier l'instinct de la vie sacrifié à l'orgueil de la science. Mais les dernières paroles d'Ab-Hakek nous font douter de la justesse de cette interprétation. Je n'ai pas vécu, s'écrie-t-il, car je n'ai pas aimé. Le livre de M. Esquiros est donc une glorification de l'amour. Assurément nous ne saurions blâmer l'intention du romancier. Nous voudrions seulement qu'elle se précisât mieux. Si l'on prend, en effet, le mot amour dans sa véritable acception, bien peu d'hommes en mourant peuvent dire qu'ils ont vécu; car bien peu ont aimé. Le véritable amour ne saurait donc exprimer la vie tout entière. L'amour vulgaire ne mérite pas de la résumer. L'amour des sens n'est qu'une ivresse grossière. Si l'on déplace le but, si l'humanité, la science ou la beauté éternelle remplacent la créature, le nom d'amour peut également s'appliquer à la charité du prêtre, à l'exaltation du savant ou du prêtre. Lequel de ces sentimens les résume tous? Lequel de ces amours faut-il avoir connu pour avoir le droit de mépriser tous les autres? On le voit : les paroles d'Ab-Hakek sont incompréhensibles. M. Esquiros n'a célébré, dans son livre, que le délire de l'imagi-

Digitized by Google

nation ou l'ivresse des sens. Prétend-il prouver que l'homme n'a pas vécu complètement, s'il n'a pas connu l'un de ces deux amours? A ce compte, sa conclusion n'a aucune importance.

Si l'on examine de près le style de M. Esquiros, on verra que l'exagération est devenue, pour lui, une habitude, et qu'il a réussi, après de laborieuses études, à écrire dans une langue de sa création avec une facilité désespérante. Le travail a porté ses fruits, et il faudrait maintenant à l'auteur un redoublement d'efforts pour exprimer sa pensée dans une forme simple et correcte. Si M. Esquiros médite sérieusement sur la tâche de l'écrivain, il reconnaîtra cependant que le style ne doit point être pour lui un moyen de rivaliser avec l'art du statuaire ou du peintre. On l'a dit; ce serait le condamner à une lutte inutile et nécessairement malheureuse. Il aurait beau déployer la verve la plus soutenue, le talent le plus merveilleux; quelque effort qu'il fasse, à quelque expression brillante et réelle qu'il arrive, ses descriptions et ses récits ne surpasseront jamais en éclat, ni en réalité, une toile ou une sculpture.

En résumé, le début de M. Esquiros, bien qu'il révèle un sentiment assez vif de la beauté sculpturale et une chaleur d'imagination quelquefois heureuse, mérite, à plusieurs égards, toute la sévérité de la critique. Au point de vue historique, on ne peut donc voir, dans le magicien, qu'une appréciation très superficielle de la renaissance; au point de vue littéraire, une imitation maladroite de M. Hugo; au point de vue moral enfin, une glorification du sensualisme qui ne mérite pas d'occuper les penseurs.

M. Gautier, comme M. Esquiros, oublie que le plasticisme ne saurait résumer l'art. Dans la plupart des pièces qui composent son livre, la pensée ou le sentiment ne servent que de motif aux jeux variés du rhythme et de la parole. Le style, au lieu d'exprimer exactement l'idée, la dépasse comme un vêtement fastueux et inutile. Le talent de l'écrivain ne saurait déguiser ce qu'il y a de puéril et souvent de téméraire dans ce procédé. M. Gautier n'a pas réussi mieux que l'auteur des *Orientales* à prouver que, dans une œuvre d'art, les splendeurs de la forme pouvaient remplacer le jour intérieur, et son livre n'a réfuté aucun des reproches que la critique adresse depuis longtemps à l'école *réelle*.

La pièce la plus importante du recueil est à la fois le développement d'une fantaisie et d'un lieu commun. Elle est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle *la Vie dans la Mort*, et l'autre, *la Mort dans la Vie*. Dans la première, M. Gautier suppose que la mort peut n'être ni un sommeil éternel, comme le pensent les athées, ni la résurrection dans un autre monde, comme l'enseignent les spiritualistes. Dans une soirée d'automne passée au cimetière, des voix mystérieuses lui révèlent le secret de la tombe. La mort n'est qu'un moyen terme entre le néant et la vie. Les cadavres sentent, voient et pensent; la morsure du ver les fait frémir; les passions des vivans ne leur sont même point inconnues. Mais ils veulent en vain se soustraire aux tortures du sépulcre; ils ne peuvent agiter leurs membres; ils sont livrés immobiles à d'éternelles angoisses et souffrent également de ne pouvoir rentrer dans le

Digitized by Google

néant et d'être repoussés de la vie. Cette donnée, on le voit, a dû être inspirée par un souvenir lointain de la *vision* de Jean Paul. Habilement traitée, elle pouvait exciter la terreur. Mais M. Gautier a trop insisté sur une des faces de la donnée, qui n'est que dégoûtante et point terrible. Au lieu de dessiner, comme le poète allemand, un tableau majestueux, il s'est complu dans une description anatomique des cadavres. L'application de ce procédé aurait obtenu peut-être un grand succès, il y a huit ans; aujourd'hui, le public lira froidement cette amplification funèbre, et le dialogue du ver et de la trépassée ne le fera même point sourire.

La seconde partie, intitulée *la Mort dans la Vie*, n'est plus une fantaisie, mais le développement d'une pensée bien connue de l'Écriture : *tout est vanité*. Le poète évoque successivement Faust, don Juan, Napoléon, et ces trois ombres lui révèlent successivement le néant de la science, de l'amour et de la gloire. Ainsi, même dans la vie la plus pleine et la plus heureuse, le phénomène de la mort se réalise. Chacun porte en soi le cadavre d'une illusion. Faust envie à don Juan ses orgies bruyantes; don Juan méprise l'amour et place le bonheur dans la science; Napoléon avait rêvé l'empire, et il voudrait échanger le sceptre impérial, l'épée, le globe du monde, contre la houlette et la flûte du pâtre. Cette triple apparition explique nettement le titre qu'a choisi le poète, *la Mort dans la Vie*.

Cette pièce, dont le titre est donné au volume, est malheureusement une des plus faibles du recueil. Le style est plein de réminiscences, et la monotonie du rhythme en rend la lecture fatigante; ce double titre, *la Vie dans la Mort, la Mort dans la Vie*, n'est d'ailleurs qu'une frivole antithèse. Le caprice du poète explique seul le rapprochement de la vision du cimetière, et de la triple apparition de l'empereur, du savant et du débauché. Entre cette fantaisie et ce lieu commun, l'examen le plus attentif ne découvre aucune liaison possible.

Parmi les pièces sérieuses du volume de M. Gautier, cinq nous ont paru, après celle que nous venons d'analyser, mériter une attention particulière. Ce sont les poèmes intitulés : *Thébaïde*, *le Triomphe de Pétrarque*, *les Vendeurs du Temple*, *A un jeune tribun* et *Melancholia*.

Le premier de ces poèmes est une amplification habile de l'idée qui a inspiré à Lamartine ses *Novissima verba*, et à Victor Hugo la pièce ironique des *Feuilles d'Automne : Où donc est le bonheur?* Le poète, découragé, exhale sa tristesse dans une plainte amère. Il a pesé l'amour, l'art et la science, et il s'est convaincu de la vanité des joies du savant, du poète et de l'amant. Désabusé de tout, le sommeil et l'oubli sont les derniers biens qu'il désire. Il veut la solitude, mais non pas celle du prêtre ou du moine. L'apostrophe aux solitaires chrétiens, à ces *libertins du ciel*, à ces *sybarites du cloître*, comme il les appelle, développe avec énergie cette pensée et remplit deux belles pages où la verve s'allie à la concision. Le poète n'a plus assez de foi pour suivre ces grands exemples; c'est le dégoût et non l'amour du ciel qui lui a fait quitter le monde. C'est dans une grotte ignorée, dans une *sierra*

Digitized by Google

inabordable qu'il veut se réfugier. Il ne trouvera le repos que là où n'arrivera plus le retentissement du siècle. Cette pièce offre encore plusieurs réminiscences; mais elle présente des parties remarquables, et M. Gautier a su rajeunir, dans plusieurs endroits, le thême rebattu qu'il avait choisi.

Le Triomphe de Pétrarque est bien supérieur à la pièce sur la solitude. C'est une ode pleine d'enthousiasme et qui respire la grandeur italienne. L'introduction, en style dantesque, ne s'allie pas heureusement à la suite du morceau; mais à partir de la douzième ou treizième stance, l'inspiration se distingue à la fois par l'élévation et la clarté. Le plan de cette ode est très simple. Le poète, par un prodige de l'art, est transporté au siècle de Pétrarque; il voit conduire au Capitole l'amant de Laure. Le chœur des muses lui sert d'escorte; les cardinaux, les seigneurs et le peuple marchent derrière le char triomphal. De beaux pages conduisent les coursiers; des musiciens font retentir l'air de joyeuses fanfares, et les plus belles filles de Rome répandent des fleurs sur le chemin. Ce triomphe inspire à M. Gautier de nobles réflexions sur la puissance et la dignité de l'art. Pétrarque, comme César, monte au Capitole, et il ne lui a pas fallu acheter cet honneur au prix de sanglantes conquêtes. Sa vie s'est partagée entre l'amour et la rêverie. Il a guidé les *peuples au bien, par le chemin du beau.* Il n'a dû ses triomphes qu'à l'admiration et à l'amour. Aussi, peut-il se dire avec orgueil que sa vie a été utile, et qu'il a rempli la tâche assignée par Dieu aux poètes. Leur mission n'est pas d'exciter la haine et d'entretenir l'humanité dans ses discordes. C'est au contraire une mission de paix, une mission consolatrice, et l'on s'associe volontiers à M. Gautier, quand il s'écrie avec effusion :

> Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter;
> C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes,
> Et le monde à genoux les devrait écouter.

Les Vendeurs du Temple et l'épître *à un Jeune Tribun* expriment, sous une forme différente, le même sentiment. Dans la première de ces pièces, M. Gautier trace, des quartiers de Paris habités par la populace, un tableau que le goût ne peut approuver. Dans deux pages, il accumule des images et des descriptions d'une réalité dégoûtante. Ce tableau se termine par une malédiction prononcée par le poète contre ce peuple que la nature a déshérité. Il flétrit l'avarice qui le consume, et passe d'une personnification allégorique de cette passion à un parallèle entre la vieille bande noire et la nouvelle. On n'aperçoit aucun lien entre les différentes parties du poème, et l'hyperbole n'y est pas employée habilement. Nous aurions négligé d'en parler, s'il ne se rapprochait, par le fond des pensées, de l'épître *à un Jeune Tribun.* Dans ces deux pièces, l'absence de la pitié choque également. Il y a sans doute une misère odieuse; il y a une portion du peuple dont la vie, si malheureuse qu'elle soit, excite le dégoût plutôt que la compassion; mais ce sentiment ne peut aucunement servir de justification à l'insensibilité. Or, dans l'épître *à un Jeune Tribun*, comme dans l'introduction des *Vendeurs du Temple,* c'est

Digitized by Google

le mépris de la charité qui se révèle. « Mon ami, dit le poète en s'adressant au tribun, vous avez beau vous préoccuper des intérêts de l'humanité et dévouer votre vie au bien de vos semblables, les vrais sages sont les oisifs, et le parfum des roses vaut mieux qu'une parole sérieuse. Restez assis plutôt que de vous épuiser en de vaines fatigues. Rome se sauvera toute seule, et les efforts du peuple n'y feront rien. Cherchez une paisible retraite; égarez-vous dans des sentiers fleuris; rien n'est sûr ici-bas que de jouir, et quand la mort sera venue, on ne distinguera point le corps du citoyen utile de celui du rêveur insouciant. » Nous ne prendrions pas au sérieux un tel langage, si, dans un autre livre, dans des pages d'assez mauvais goût, M. Gautier n'avait développé les mêmes idées. Le lecteur n'y verra certainement qu'un innocent badinage, et les amplifications harmonieuses de M. Gautier ne lui persuaderont pas que la charité et le dévouement aux idées utiles soient des choses méprisables.

Dans *Melancholia*, l'art catholique de l'Allemagne est dignement apprécié. Le parallèle entre l'école italienne et l'école allemande mérite d'être cité pour la facilité avec laquelle M. Gautier a su traiter, sous une forme poétique, une thèse de critique sérieuse. On peut trouver de l'exagération dans la qualification de *païens* donnée aux peintres de l'école italienne. Il est vrai de dire que, dans leurs tableaux, la beauté idéale s'allie à la beauté réelle; mais on ne peut en conclure qu'ils aient continué les artistes d'Athènes et de Milet. Même auprès des vierges d'Albert Durer, les vierges de Raphaël restent chrétiennes. L'invocation au grand peintre allemand respire un sentiment très pur de la beauté catholique. M. Gautier arrive de là au sujet du poème, qui est la description d'un tableau de Durer, où ce peintre a représenté la *Mélancolie*. L'idée de faire contraster avec cette allégorie austère la personnification de la mélancolie moderne, nous paraît malheureuse. Cette satire rebattue du bas-bleu parisien trouble l'harmonie de la pièce, et l'omission de ces deux pages frivoles ne serait pas regrettable. A part cette conclusion inutile, *Melancholia* est un poème d'une inspiration noble et d'une belle exécution.

Outre ces six poèmes et quelques autres où la forme poétique sert d'interprétation à une pensée philosophique, le recueil de M. Gautier contient un grand nombre de fantaisies, qui ne se prêtent pas, comme les premières, à l'analyse. Nous n'essaierons donc pas d'en raconter le plan; mais cette partie légère du recueil nous paraît d'une bien plus grande originalité que la partie philosophique, et nous tâcherons d'apprécier rapidement les plus remarquables de ces fantaisies.

Le Chant du Grillon est une ballade fort gracieuse qui rappelle la première manière de M. Hugo. Pendant l'hiver, le grillon, tapi dans la cendre, s'enivre de calme et de chaleur, et mêle ses chants de joie aux frémissemens des tisons; mais l'été arrive, et le pauvre grillon envie le sort des autres insectes. Il voudrait voler, courir, aimer comme les lézards ou les abeilles; mais sa patte boiteuse le retient dans un trou sombre et dans une éternelle solitude. Sur cette

Digitized by Google

idée, M. Gautier a composé deux chansons qui méritent d'être classées parmi les plus jolies de son recueil.

La Chanson de Mignon ne nous paraît pas également heureuse. M. Gautier a voulu faire la contre-partie du chant de Gœthe. Il a récrit, dans un style plus faible, la boutade de M. de Musset contre l'Italie. Malheureusement ce n'est pas pour lui opposer le Tyrol. C'est le vieux Paris qui console M. Gautier de n'avoir pas vu Rome, Venise ou Florence. Le fond de cette pièce n'est guère poétique, on le voit, et la forme ne mérite pas d'être remarquée.

Dans *le Lamento du Pêcheur*, un rhythme neuf et musical traduit heureusement la mélancolie de la pensée. Dans une stance de dix vers, les neuf premiers sont de six pieds; le dernier est décasyllabique. Le refrain : *Ah! sans amour, s'en aller sur la mer*, est un motif gracieux, qui fait souvenir d'André Chénier. La lecture de *la Jeune Tarentine* a sans doute inspiré ce *Lamento*.

Le *Thermodon* est une étude pleine de verve où la peinture de Rubens est glorifiée avec un naïf enthousiasme. Les prédilections de M. Gautier pour la beauté sensuelle s'expriment chaleureusement dans cette pièce, une des meilleures de son recueil. Le sujet du *Thermodon* est la description d'une bataille d'Amazones, gravée par Lucas Vosterman, d'après Rubens. M. Gautier, en décrivant le tableau du peintre d'Anvers, n'a pas reculé devant les détails de l'œuvre, où la réalité revit dans ses formes les moins idéales. Il admire les écarts du maître comme ses élans les plus sublimes. Ce qu'on peut reprendre dans cette appréciation enthousiaste, tient étroitement aux doctrines de l'école à laquelle appartient M. Gautier. Mais ce défaut de justesse dans la critique n'enlève rien au mérite du morceau, comme description pleine de vie et d'éclat. La comparaison que M. Gautier fait du combat des Amazones, avec la lutte de la femme contre la loi dans la société actuelle, ne manque pas de justesse. Toutefois, il a donné à cette moralité trop peu de développement pour que nous nous en occupions.

Nous terminerons en citant deux pièces très courtes, mais qui, toutes deux, devront compter parmi les plus heureuses inspirations de M. Gautier. Nous voulons parler de *la Bonne Journée* et du *Rayon de Mai*. Cette dernière surtout respire une franche et poétique gaieté. Le poète déjeune chez sa maîtresse par une matinée de printemps. Le premier rayon du soleil de mai pénètre dans la chambre. Il dore la table, les verres de cristal, la cage des ramiers. Il ne faudrait supprimer que quelques mots, dans ces trente vers, pour en composer un tableau d'une grace accomplie. Malheureusement, une boutade contre le progrès surgit mal à propos du milieu de cette gracieuse confidence.

Le livre de M. Gautier mérite, à plusieurs titres, on le voit, d'être distingué parmi les publications nouvelles. Nous croyons cependant qu'un choix plus sévère eût dû présider à la composition de ce volume. Nous n'avons fait que citer les pièces les plus importantes, et *la Comédie de la Mort* est un des plus volumineux recueils de poésie qui ait paru depuis long-temps. Les ma-

Digitized by Google

nifestations les plus heureuses, comme les plus faibles, de la même pensée, s'y trouvent réunies. Plusieurs pièces du recueil ne sont relativement à d'autres que des ébauches, et un amour-propre bien entendu les eût repoussées. Le succès le plus durable n'est pas promis, en effet, à l'artiste habile et fécond qui aura composé de ses inspirations la gerbe la plus bigarrée et la plus touffue: Si elles ont été réunies sans discernement, le public, obligé de séparer lui-même les épis mûrs de l'ivraie, peut, à bon droit, se plaindre de l'orgueil ou de la paresse du poète.

Mais ce reproche n'est pas le plus grave qu'on puisse adresser à M. Gautier. Il possède sans doute à merveille les secrets du rhythme et de la césure; il déploie souvent, dans ses tableaux, une verve éblouissante; sur un fond capricieux, il trace quelquefois, en se jouant, les plus gracieuses fantaisies. Mais, toutes ces qualités, ce n'est pas à lui-même qu'il les doit, c'est à une étude approfondie de la poésie nouvelle, telle que nous l'ont montrée les *Orientales*, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Joseph Delorme*, et plus récemment *il Pianto*. Il imite tour à tour la splendide fantaisie de M. Hugo et l'énergique concision de M. Barbier; l'heureuse turbulence de *Don Paëz* et la poétique familiarité des *Consolations*. Mais parmi ces modèles, c'est M. Hugo, il faut le dire, qui est imité avec le plus d'amour et aussi de talent. Pourtant M. Gautier a un sentiment de l'art assez profond et une imagination assez riche pour pouvoir désormais comprendre sa tâche d'une autre façon. Une critique bienveillante doit s'abstenir de le juger sur le volume qu'il vient de publier. Sans doute les études qui composent ce recueil ne lui ont pas été inutiles. Il a pu y gagner une grande souplesse de style et une entente merveilleuse de la forme poétique; mais les imitations les plus savantes ne doivent servir que de prélude à l'invention; et s'il s'obstine dans la voie où il est entré, toutes ses qualités d'écrivain ne lui feront pas obtenir les suffrages du public sérieux. La réforme plastique de notre poésie est depuis long-temps accomplie, et les œuvres qui ont aidé à cette réforme ne sont plus à refaire. De tous les poètes que nous venons de nommer, M. Hugo est le seul qui prétende résumer encore l'immense mouvement de la poésie moderne dans la révolution de formes qu'elle a subie en 1829. Mais il n'appartient qu'à lui de continuer les *Orientales* par les *Voix Intérieures*, et toute la gloire qui a brillé sur le front du maître, est perdue pour les disciples. Si donc M. Gautier veut obtenir un succès durable, il doit concentrer tous ses efforts vers une œuvre indépendante.

D. M.

Digitized by Google

BULLETIN.

La discussion du costume de la chambre des députés, à laquelle le ministère n'avait pris aucune part ni aucun intérêt, a révélé, toute futile qu'elle était, qu'il existe, dans la chambre, une fluctuation d'idées qui explique certaines résolutions secondaires dont on a cherché à tirer parti. Dans cette discussion, la chambre des députés a défait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille; elle s'est habillée et déshabillée tour à tour, sans trop s'occuper des effets de ses votes, et, comme pour y mettre le sceau, un grand nombre de députés qui avaient voté contre le costume, se sont présentés cette semaine chez le roi avec l'uniforme proscrit. On peut dire cependant que s'il y a eu fluctuation, il n'y a pas eu de contradiction dans les votes de la majorité de la chambre. Il est évident, d'après le vote du premier jour, que la chambre voulait un costume, mais qu'elle a reculé quand on lui a proposé de le rendre obligatoire pour les séances et les cérémonies publiques. D'autant plus que M. Royer-Collard, qui se borne à tousser dans les grandes circonstances, ayant bien voulu prendre la parole dans cette petite affaire, l'a éclairée de toute l'autorité de sa haute raison, et a parfaitement démontré que la chambre n'a pas le droit de mettre des obstacles à l'exécution du mandat librement confié à ses membres par les électeurs; grand et sévère principe qui trouvera, sans doute, son application dans des occasions plus importantes. On voit que la discussiou ne s'est pas terminée d'une manière aussi médiocre qu'on l'avait pensé d'abord, et qu'il ne serait pas plus juste de mettre ce vote très bas, ainsi qu'on l'a fait, que de le regarder, ainsi qu'on l'a voulu faire aussi, comme une petite défaite du ministère. Outre le peu de goût qu'il avait pour cette sorte d'affaire de famille entre députés, et outre que quatre de ses membres, qui sont pairs de France, n'avaient rien à y voir pour eux-mêmes, le ministère s'occupait, pendant cette discussion, de ce qui le regarde plus personnellement, des affaires d'Afrique, des projets de loi sur les chemins de fer, du soin de compléter l'armée, de la sûreté et de la prospérité de la France. C'est seulement quand on lui refusera les moyens d'arriver aux résultats qu'il se promet de ses efforts, que le ministère se sentira frappé par la chambre, mais nous ne croyons pas que la chambre et le ministère se trouvent aujourd'hui vis-à-vis l'un de l'autre dans une telle situation.

Après ce grand échec du costume, essuyé, comme on l'a dit, par le minis-

Digitized by Google

tère, se présente un échec plus réel, et que le ministère ne niera pas sans doute. Nous parlons de la réduction de la pension accordée à la veuve du général Damrémont, que la chambre a fixée à 6,000 francs au lieu de 10,000 que le ministère proposait d'accorder à la famille de l'illustre officier qui a payé de sa vie la prise de Constantine. Nous le répétons, l'échec est réel, quoique l'effet du projet de loi n'ait pas été totalement manqué, puisque l'armée, dont on voulait à la fois reconnaître et stimuler le zèle, a vu, par ce projet, quelle estime le roi et ses ministres portent au courage militaire. Mais à qui s'adressait le refus de la chambre de s'associer entièrement aux sentimens de ce projet de loi? A M. Molé, qui a si noblement défini la pensée du projet, en disant qu'il s'agissait beaucoup plus de glorifier la mort du général Damrémont que de la récompenser, ou à M. Thiers et à M. Guizot, qui ont défendu avec tant de dignité et d'éclat le projet de loi du ministère? Le ministère, le tiers-parti et les doctrinaires ont donc trouvé chacun leur échec dans cet échec, et on ne peut expliquer le vote de la chambre contraire à l'opinion de tous les chefs des partis, qu'en supposant que les doctrinaires ont voté contre le tiers-parti, le tiers-parti contre les doctrinaires, et les autres contre la gauche et la droite à la fois. Le ministère se trouverait ainsi avoir essuyé un échec en bien nombreuse compagnie. Ce jour-là tout le monde avait eu son accès de révolte, d'émeute contre ses chefs, et quand tout le monde se met de l'opposition, il n'y a plus d'opposition, on peut le dire.

Nous avons à signaler un troisième échec reçu par le ministère: c'est la nomination de M. Passy, en qualité de président de la commission du budget. Son concurrent était M. Duchâtel, qui a manqué la nomination de deux voix, M. Passy en ayant recueilli dix-neuf contre dix-sept. Or, M. Duchâtel peut-il, en conscience, être regardé comme un candidat ministériel, quoique l'aménité de son caractère, l'étendue et la solidité de ses vues le rendent accessible à toutes les idées justes et aux principes modérés? M. Calmon avait refusé de se laisser porter comme candidat à la présidence de cette commission, candidature qui eût d'ailleurs trouvé des difficultés, car les doctrinaires refusaient de lui donner leurs voix. De leur côté, les membres du tiers-parti n'eussent pas consenti à nommer M. Duchâtel, que le ministère acceptait sans répugnance; le ministère se fondait sur ce qu'un ancien ministre connaît trop bien les nécessités d'un gouvernement, pour l'entraver à plaisir quand il se trouve hors du cabinet, rendant ainsi hommage à l'expérience et au caractère de M. Duchâtel. C'est par la même raison que le ministère verra sans inquiétude M. Passy présider la commission du budget. M. Passy s'est montré opposé au ministère dans la discussion de l'adresse, mais il a émis des opinions qui ne lui permettraient pas de vouloir des réductions qui priveraient le gouvernement des moyens d'agir avec puissance, si cette nécessité (déjà venue, selon M. Passy) se présentait à l'improviste. M. Passy est de l'opposition, sans doute, mais non pas de l'opposition systématique; et de plus il a été ministre comme M. Duchâtel; comme M. Duchâtel, il peut le devenir encore. Ainsi, le ministère ne doit pas craindre que M. Passy veuille

Digitized by Google

désarmer le gouvernement de ses ressources, de son influence ou de ses forces. Et M. Passy ne le fera pas. Ces considérations ont sans doute frappé les députés qui ont voté pour M. Passy, et ont déterminé leur vote.

Ceci nous amène à parler d'un bruit qui a été mis en circulation, cette semaine, par quelques journaux. On a dit que M. Gisquet, ancien préfet de police et député de Saint-Denis, avait fait dans son bureau, au sujet de l'emploi des fonds secrets de la police, des révélations que les journaux en question nomment avec raison *singulières*. Ce serait, en effet, une singularité, heureusement rare, mais assurément très fâcheuse, que le fait d'une révélation de cette nature par un ex-préfet de police, c'est-à-dire par un magistrat à qui la discrétion est encore plus nécessaire qu'à tous les autres fonctionnaires de l'état, puisque ses fonctions n'ont de résultat efficace que par le secret, et qu'il tient dans ses mains l'honneur d'un grand nombre de familles. Un défaut de réserve de la part d'un préfet de police, présent ou passé, est donc une atteinte réelle à la sûreté de l'état et à la sécurité individuelle des citoyens. Nous le demandons à la chambre entière, qui ne s'assemble pas sans doute dans le dessein d'arracher au gouvernement les moyens de répression et de surveillance qui ont procuré à la France le calme heureux dont elle jouit, nous lui demandons si elle croit à la possibilité de gouverner en présence de tels principes ? La participation à certaines affaires de l'état, secrètes de leur nature, entraîne l'obligation religieuse de ne pas trahir la confiance dont on a été investi quand on a reçu de telles fonctions. Que dirait-on d'un ministre qui révélerait les délibérations du conseil, d'un ambassadeur qui divulguerait ses instructions ? — Et, pour revenir aux fonds de police, la chambre elle-même n'a-t-elle pas reconnu la nécessité de l'emploi secret de ces fonds en les votant sous le nom de *fonds secrets?* nécessité tellement reconnue, que la chambre ne pourrait en prendre connaissance, même secrètement, qu'au risque de faire naître les plus graves embarras. C'est ce que savent, à n'en pas douter, tous les membres de la chambre qui ont pris part aux affaires, à quelque nuance qu'ils appartiennent. Quel blâme et quelle responsabilité encourrait donc un député qui, se fondant sur ce titre, apporterait à la chambre le secret des affaires qu'il aurait appris comme préfet de police? Le blâme serait si général, si juste, cette responsabilité si grande, que nous n'hésitons pas à nier formellement les propos qu'on prête à M. Gisquet, et que nous nous faisons un devoir de le défendre contre cette accusation. L'autorité sur laquelle nous nous fondons est celle de M. Gisquet lui-même, qui a déclaré hautement, dans le palais du chef de l'état, en présence de plusieurs fonctionnaires publics et de membres des deux chambres, que ces allégations sont fausses, et qu'il n'a jamais fait, ni dans les bureaux de la chambre, ni ailleurs, de révélations sur les fonds secrets. Ce désaveu était un devoir de la part de M. Gisquet, il l'a fait avec trop de netteté et de franchise, pour qu'il reste aujourd'hui la moindre apparence de réalité aux bruits que nous venons de mentionner.

Quand un ministère poursuit la presse et présente des lois, on dit qu'il est

Digitized by Google

persécuteur et qu'il ne peut gouverner avec la liberté de la presse. Quand il supporte des attaques et qu'il se contente d'en appeler au bon sens public, qui fait toujours justice, après tout, on dit que c'est un ministère corrupteur et qui achète les journaux. Pour nous, sans professer une haute admination pour tous les organes périodiques de l'opinion, nous pensons que le meilleur moyen de gagner les journaux, et de les corrompre à ce point de les rendre ministériels, ce grand crime aux yeux de ceux qui ne le sont pas dans le moment, c'est de gouverner avec un esprit de justice et de modération incontestable, de faire avec soin les affaires du pays, de s'y mettre de toute son ame, sans se décourager par les difficultés, et de respecter tous les droits, même les droits de ceux qui s'attaquent le plus vivement au pouvoir. Ce genre de corruption, le plus difficile de tous, il est vrai, est aussi le plus efficace. Il n'y a pas de fonds secrets, quelque considérables qu'on les suppose, qui pourraient *corrompre* si promptement la presse, et l'entraîner, quoi qu'elle en ait; car il faut que la presse *corrompe* aussi les lecteurs et les abonnés pour les retenir, et comme elle ne peut les subventionner, elle se trouve forcée de leur parler un langage qui ait au moins l'apparence de la justice et de la raison. C'est un peu là, ce nous semble, le moyen que le ministère a cru devoir prendre, et le fond de son système à l'égard de la presse. Voilà le grand secret de la presse et du ministère, disons mieux, l'éternel secret entre les ministres et les journaux. Sans doute les ministres sont libres de faire des largesses aux journaux, si vraiment ils ont des largesses à faire, mais nous les prévenons que dans tous les cas ils ne paieront les journaux que pour dire ce que les journaux pensent, et que leurs subsides ne seront employés que pour obtenir de la presse l'émission de sa propre opinion, et non de celle des ministres; car la presse vit d'abonnés et non de subventions, et elle ne peut rompre en visière à ses propres principes qu'en perdant ses abonnés.

Il nous semble, au reste, que cette discussion des fonds secrets se simplifiera beaucoup pour le ministère, en raison d'un seul fait. Le ministère avait pris une responsabilité bien grande, en demandant ces fonds qui lui avaient été confiés pour veiller à la sécurité du roi et à la tranquillité de la France. Non-seulement, peut répondre aujourd'hui le ministère, non-seulement la France est matériellement tranquille, mais les esprits s'y sont calmés, on peut en appeler aux députés qui viennent de toutes les parties de la France. Les jours du roi ont été sauvés, et tout a été si bien employé pour conserver cette vie précieuse, que l'apparence même du danger a disparu, quoique la surveillance n'ait pas cessé d'être moins vigilante pour cela. C'était Louis XI, s'il nous en souvient, qui voulant faire rendre compte à Philippe de Crèvecœur des sommes considérables qu'il lui avait remises pour différentes entreprises, reçut du maréchal cette réponse : « Sire, j'ai acquis pour cet argent les villes d'Aire, d'Arras, Saint-Omer, Béthune, Mons, Dunkerque, etc.; s'il plaît à Votre Majesté de me les rendre, je lui rendrai tout ce que j'ai reçu. » Le ministère a donné à la chambre, en échange des fonds qu'elle lui a votés, la sécurité de la vie du roi, qui est si nécessaire depuis

Digitized by Google

huit ans à la vie de la France, la paix et la prospérité du pays; la chambre voudra-elle annuler ce crédit et remettre les choses en l'état où elles étaient au 15 avril de l'année dernière?

Quelques élections ont eu lieu, la plus importante est celle de M. Laffitte, nommé par le collége du sixième arrondissement. — Quelques journaux ont donné encore plus d'importance à la forme de cette élection qu'à cette élection elle-même, dont le résultat ne change rien à l'équilibre des forces respectives de la chambre, M. Laffitte y prenant place au lieu de M. Arago, qui se trouvait à un rang encore plus avancé dans l'opposition. On a beaucoup parlé du mandat *impératif* donné à M. Laffite, qui ne se laissera pas sans doute imposer de mandat impératif. Ce mandat lui enjoindrait de s'opposer aux forts détachés, aux demandes de fonds pour le château de Versailles, etc., etc. Rien de mieux. Si M. Laffitte n'a pas d'autre mandat, nous croyons qu'il aura peu de chose à faire à la chambre, et que ses nouvelles affaires ne souffriront pas de sa nouvelle vie politique, car il n'est pas question le moins du monde de forts détachés et de fonds pour Versailles. Il est vrai qu'une feuille de l'extrême gauche a découvert, la semaine passée, que les quatre commandans des forts détachés étaient nommés, et rétribués depuis plusieurs années; mais il s'est trouvé que la feuille en question avait pris les quatre adjudans de place de la ville de Paris pour les commandans des forts détachés, et elle a été forcée de l'avouer le lendemain. Les électeurs qui ont donné à M. Laffite le mandat qu'on suppose, ne lisent sans doute leur journal que tous les deux jours. Nous espérons qu'ils tomberont une autre fois sur le jour des rectifications, ce qui leur épargnera beaucoup de précautions inutiles.

Les autres élections envoient à la chambre, du collége de La Réole, M. Dussault, légitimiste rallié; de celui d'Avesne, M. Marchand, et de Béziers M. Flourens, à la majorité d'une voix, avec protestation.

La proposition de M. Gouin, au sujet de la conversion des rentes 5 p. 100, avait été communiquée au ministère, qui avait fait à M. Gouin une réponse dont la chambre aura sans doute connaissance. Le ministère du 22 février avait promis de chercher à effectuer cette mesure, et le ministère actuel ne se croit pas affranchi de cette promesse. Le fût-il, il ne demanderait pas moins à la chambre la prise en considération et l'examen approfondi de cette question, qu'il lui importe de ne pas voir flotter incertaine aussi long-temps. Si la chambre se prononce pour la proposition de M. Gouin, il restera à décider le mode d'exécution, et à en fixer l'époque, afin de prévenir l'agiotage. Nous ne savons si M. Gouin persiste dans le mode de remboursement qu'il avait conçu, la division de la dette en séries tirées par la voie du sort; mais, outre que ce serait une porte ouverte à cet agiotage, nous devons rappeler que l'adoption de ce mode de remboursement de la part de l'état ferait un singulier contraste avec la suppression des loteries et des jeux de hasard.

Au dehors, les affaires du Canada se sont compliquées par le massacre de l'équipage d'un bâtiment de transport américain, attaqué par les troupes

Digitized by Google

anglaises. On ne pense pas que des mésintelligences s'ensuivent entre les deux gouvernemens, et la proclamation du président des États-Unis, qui interdit, sous des peines sévères, aux citoyens de l'Union, de prendre part à l'insurrection du Canada, est un acte de sagesse dont on peut prendre exemple. On parle cependant de nombreux enrôlemens pour Navy-Island, où sont concentrés les insurgés canadiens, et d'où vient de sortir une proclamatiou qui émerveille les partisans des révolutions pures. Au reste, le cabinet anglais s'est adressé au ministère des affaires étrangères, pour lui demander communication des documens qu'il possède sur l'ancienne administration du Canada et sur les droits du pays, au temps de la domination française, fait qui prouve nos bonnes relations avec l'Angleterre, et les excellentes intentions de cette puissance à l'égard du Canada.

Une pièce que nous trouvons plus importante et plus utile pour l'avenir des sociétés que la proclamation de Navy-Island, c'est le mémoire envoyé à Londres par la chambre du commerce de Dundee, où elle appelle l'attention du gouvernement et du commerce anglais sur le projet d'augmenter les droits sur les toiles et les fils importés d'Angleterre en France. On suppose peut-être que la chambre de commerce de Dundee provoque un acte de réciprocité de la part de l'Angleterre, et demande un surcroît de taxes sur nos produits? Elle demande une réduction des droits sur les vins, les huiles, l'eau-de-vie et nos autres produits, pour détourner le gouvernement français de la mesure qu'il se propose de prendre. N'est-ce pas là une belle leçon donnée à nos fabricans et à nos industriels? Mais sera-t-elle entendue et comprise surtout? Nous l'espérons. Il est à désirer que le gouvernement ne néglige pas cette occasion de resserrer l'alliance de la France avec la Grande-Bretagne, et que ses consuls et ses agens en Angleterre encouragent, par leurs efforts, des manifestations semblables, qui montrent quels progrès ont faits dans la science économique et dans la route des idées vraiment libérales deux peuples qui en étaient, il y a vingt ans, l'un au blocus continental, l'autre à l'asservissement des mers.

L'Espagne a échappé, cette fois, à une de ces crises auxquelles elle semblait fatalement dévouée. Le vote de la chambre des députés devait produire à Madrid une irritation que le parti du mouvement a facilement exploitée dans les élections; mais là se sont bornés ses avantages; et l'occasion était si bonne pour les exaltés, qu'on pouvait s'attendre à les voir en profiter bien autrement. Le pays est resté calme en voyant disparaître, avec l'espoir d'une intervention, le terme prochain de ses malheurs. Nous aimons à espérer que ce n'est pas à l'apathie ou au découragement qu'est dû cet heureux résultat, mais au besoin que doit enfin sentir ce peuple de relever et de gagner sa cause par la dignité de son attitude et sa résistance à l'anarchie. Que les hommes de modération et d'ordre se comptent; la majorité leur appartient dans les cortès.

Le dernier vote de cette assemblée vient d'affermir le ministère d'Ofalia, qu'avaient un peu ébranlé l'amendement Hébert et les élections de Madrid.

Digitized by Google

Après quatre jours de ces stériles interpellations, dont les députés des cortès se donnent de temps à autre le plaisir, et qui avaient pour objet, cette fois, l'état des provinces de Tolède et de Ciudad-Réal; après que MM. Olozaga et Caballero, tous deux membres de l'opposition, eurent longuement parlé de l'intervention, en s'efforçant de représenter le ministère comme formé seulement en vue de l'intervention française, et devant tomber par cela seul qu'elle lui est refusée, la discussion a été close par un ordre du jour motivé en faveur du ministère. Le cabinet d'Ofalia est ainsi sorti avec presque autant de bonheur que le ministère Molé de l'épreuve amenée par la question de l'intervention, si redoutable pour les existences ministérielles. Ébranlé et un peu étourdi du coup reçu de Paris, il va retrouver de la force, en voyant les cortès lui venir en aide. Mais que M. d'Ofalia agisse, qu'il se mette au-dessus des intrigues, qu'il prévienne, par la promptitude comme par l'habileté de ses actes, les attaques de ses ennemis, et l'on s'habituera à ne pas mettre tous les jours en question l'existence de ce cabinet.

Lundi prochain, M. le ministre des travaux publics présentera à la chambre des députés le système général des chemins de fer, sur lequel le ministère doit encore délibérer demain. Par un concours de circonstances assez heureux, on compte dans le conseil des ministres plusieurs hommes compétens dans ces matières : le président du conseil qui, bien jeune encore, se trouvait à la tête de l'immense administration des ponts et chaussées de l'empire, M. le général Bernard, ingénieur distingué, qui a présidé à l'organisation des routes du vaste territoire des États-Unis; M. de Montalivet, que plusieurs années d'expérience au ministère de l'intérieur ont placé à la tête des hommes qui connaissent à fond les nécessités comme les ressources matérielles de la France, et M. Martin du Nord, qui a mis une application si constante depuis son entrée au ministère des travaux publics, à étudier ce département. On ne peut satisfaire tous les intérêts sans doute, et il s'en trouvera bon nombre de froissés par ce vaste système; mais le soin que mettra probablement la chambre à choisir les membres de la commission chargée d'examiner le projet, aidera à le rectifier, ou, s'il reste tel, à prouver qu'il a été conçu dans le but de la prospérité du pays.

On parle de quelques mutations dans le corps diplomatique, mais de peu d'importance. M. de Bussières, ministre à Dresden, passerait à Francfort en qualité de ministre près de la diète germanique, et M. le baron Allaye de Cipraie se rendrait à Mexico, comme ministre plénipotentiaire, en remplacement de M. le baron Deffaudis, qui passerait à Dresden. Nous ne savons pas si ces choix sont décidément arrêtés.

Les rigueurs du froid qui viennent de cesser ont rendu les devoirs de l'administration moins difficiles et moins pénibles. De cruelles misères accablaient la population dans cette saison si dure, et, malgré les abondans secours que recevaient, du gouvernement et de la charité publique, les classes souffrantes, on a vu de nombreux exemples de désespoir. Un de ces cas, le moins grave de tous peut-être, mérite d'être cité, parce qu'il signale un grand défaut dans nos institutions. Un pauvre nègre, nommé Robert, a été traduit devant

Digitized by Google

la 7e chambre de police correctionnelle pour délit de vagabondage. Ce nègre, né à Philadelphie, a déclaré qu'il était venu de New-York pour se soustraire à l'esclavage, pour ne plus être battu, pour ne pas donner le fruit de son travail à d'autres. Arrivé à Paris, sur la terre de la liberté qu'il avait rêvée, le pauvre nègre serait mort de faim, sans un pauvre nègre comme lui qui lui a donné la moitié du peu qu'il avait lui-même. Après quelques mois de misère sans nom, les deux infortunés, privés de tout, sans travail, furent arrêtés en état de vagabondage, délit puni par le code, et Robert demandait, par grace, à retourner aux État-Unis, reprendre ses fers qu'il regrettait d'avoir quittés. Nous ne concluerons pas de ceci que l'esclavage aît son bon côté, mais que la liberté, pour être bien sentie, doit être accompagnée d'institutions qui n'en fassent pas un état d'isolement et d'abandon pour les classes inférieures.

Théatres. — Odéon. — *Le Camp des Croisés*, par M. Adolphe Dumas. — Un assez vif intérêt s'était attaché à ce drame, bien avant qu'il fût représenté. Dès long-temps le nom de l'auteur n'était plus un mystère, et bien qu'on ne pût en dire autant de son talent, plus d'une sympathie littéraire était allée au-devant de cette œuvre. Ce n'est pas que le nom de M. Adolphe Dumas eût déjà beaucoup de retentissement : voici tantôt quatre ans, M. Adolphe Dumas publia un volume de vers intitulé *la Cité des Hommes*. Ce volume, peu accessible à l'intelligence du vulgaire, aurait pu, réduit de quelques centaines de pages, attirer l'attention des poètes et des artistes. C'était, à vrai dire, une versification étrange, rude, incorrecte, et telle que Démosthènes aurait pu la souhaiter lorsqu'il déclamait sur le bord de la mer : de pareils vers l'auraient dispensé de mettre des cailloux dans sa bouche. Ce volume, qui ne manquait d'ailleurs ni de sève ni de poésie, n'avait tracé que de maigres sillons dans la foule, et n'entrait pour rien dans les sympathies éveillées par l'attente du *Camp des Croisés*. Cet intérêt prenait sa source dans les tribulations éprouvées par l'auteur pour arriver à la représentation de son drame. Dans l'œuvre de M. Dumas, on ne pressentait que bien vaguement un chef-d'œuvre ; mais on savait, à n'en pas douter, que la Comédie-Française n'avait pas respecté en M. Dumas toute la dignité du poète. Ainsi la Comédie-Française avait refusé de jouer un premier drame du même auteur, après l'avoir accueilli avec enthousiasme et l'avoir reçu à l'unanimité. Quel que soit le mérite de ce drame, que nous ne connaissons pas, il est déplorable qu'un théâtre puisse se jouer de la sorte des espérances d'un auteur, lui laisser entrevoir la fortune et la gloire, la réalisation de ses rêves les plus enchantés, puis lui fermer brusquement les portes du ciel, après les lui avoir entr'ouvertes. Ce n'est pas tout : reçu par acclamations, comme *Faust et Don Juan*, *le Camp des Croisés*, mis en répétition, avait failli succomber dans une lutte moins glorieuse. Je ne sais quel acteur, je ne sais quelle actrice, refusait dédaigneusement son rôle, ne consentant à l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, et ne se résignant à servir d'interprète aux inspirations de M. Dumas qu'après les avoir épurées au creuset de son propre génie. Grace à ces prétentions burlesques, *le Camp des Croisés* s'était vu bien près de subir la destinée de son frère aîné. Il est vrai que la Comédie-Française avait souscrit à l'auteur un assez magnifique dédit ; mais l'argent compense-t-il la gloire ? Nous pensons le contraire avec M. Adolphe Dumas, qui a payé de sa santé tant de tribulations misérables. Nous en sommes désolés pour la Comédie-Française;

Digitized by Google

mais nous croyons sa majesté fort au-dessous de celle d'un poète. N'est-il pas incroyable que, de nos jours, un acteur ou une actrice se permette de censurer ses rôles, prétende en réformer l'esprit, et soumettre l'auteur à son caprice? Il faudrait que ces messieurs et que ces dames pussent se mettre une fois pour toutes dans la tête qu'ils ne sont que des instrumens, et que le poète a le droit d'en tirer les sons qu'il lui plaît de leur faire rendre. Dans le temps où les comédiens formaient un monde à part, il était tout simple que ce monde se vengeât, par ses exigences, des préjugés absurdes dont il se trouvait victime Mis au ban de la société, il avait ses mœurs à lui, ses usages, ses lois, ses coutumes, qu'il imposait despotiquement à tout ce qui l'approchait. Repoussés de partout, ils étaient rois chez eux, et s'y montraient impitoyables. Mais, à cette heure, tout est bien changé, Dieu merci! Aujourd'hui les parias sont rares; l'église en compte plus que le théâtre, et il nous semblerait souverainement injuste que la Comédie-Française conservât ses priviléges, lorsque la société française a perdu les siens. Arrivons maintenant au drame de M. Dumas, qui ne méritait pas, à coup sûr, les honneurs d'une persécution.

Pourquoi ce drame s'appelle-t-il *le Camp des Croisés?* Que font ici Godefroy, Tancrède, Jérusalem? Pourquoi ce titre qui fait rêver de Clorinde, d'Herminie, de Renaud, et de toute une race de preux? c'est ce que nul ne saurait dire. Durant cinq actes, la croisade n'a pas d'autre rôle que de défiler la parade, avec ses cottes de mailles et ses casques empanachés. Godefroy est un vieux bavard qui n'est bon à rien; Tancrède, ce chevaleresque et mélancolique Tancrède, que le Tasse nous a tant fait aimer, n'est là qu'une espèce de drôle qui n'eût pas été digne de bouchonner le destrier de l'amant de Clorinde. M. Adolphe Dumas a eu le très grand tort de toucher à des noms consacrés par la poésie. Quant à l'action, vide comme le néant, embrouillée comme le chaos, elle est, d'un bout à l'autre, presque entièrement étouffée par un lyrisme effréné. C'est une partition écrite tout entière en cavatines. C'est une ode dont chaque strophe est représentée par un personnage. Dans le drame de M. Adolphe Dumas, tout est prétexte à vers : les beaux vers seuls n'en profitent pas.

Nous sommes devant Jérusalem. Le camp des croisés blanchit aux premiers rayons de l'aube. Le comte d'Arles est couché sous sa tente, près de Léa, jeune vierge qui l'a sauvé au siége d'Antioche. Leurs longs regards parlent d'amour. Le comte d'Arles aime Léa. Ismaël, compagnon d'enfance de la jeune Arabe, l'a suivie au camp des croisés; Ismaël aime Léa. Gabriel, charmant petit page du comte, n'a pu voir la belle infidèle sans éprouver au cœur quelque chose d'étrange et de doux : Gabriel aime Léa. Dans les intentions de l'auteur, ce petit Gabriel est sans doute un mythe. Je n'aime les mythes nulle part, et moins au théâtre que partout ailleurs. Des mythes au théâtre, grand Dieu! au théâtre, où la pensée doit être si nette, si claire, si visible, si saisissable! Le mythe est un fléau qu'il faut s'empresser de bannir de la scène. Le premier acte est à peu près rempli par l'histoire d'Agar, que psalmodie Ismaël, et par une espèce de ballade que déclame, d'un ton furibond, Charles de Saint-Andéol, comte d'Arles. Léa s'endort, il y a bien de quoi. Le petit Gabriel va cueillir des lis dans la vallée; les processions défilent, bannière en tête : les croisés prient Dieu de bénir leurs armes.

Au second acte, Godefroy tient un lit de justice. Léa et le comte d'Arles sont en cause. Depuis long-temps le camp murmure contre la vierge du dé-

Digitized by Google

sert. On attribue à sa présence les maladies qui déciment l'armée. Godefroy décide qu'on renverra Léa à sa famille, et qu'on lui donnera Ismaël pour escorte. Le comte rugit comme un lion. C'est Achille redemandant Iphigénie. Il brise son épée, et l'on craint un instant qu'il n'en avale les morceaux. Léa s'éloigne, accompagnée d'Ismaël. Nous la retrouvons, au troisième acte, dans l'enceinte de Jérusalem. Les chrétiens donnent l'assaut. Déjà le petit Gabriel, qui s'est glissé comme un lézard à travers les fentes de la muraille, est assis auprès de Léa. Ismaël, de son côté, tient à la compagne de son enfance des discours à perte de vue. Le petit Gabriel ferait beaucoup mieux de combattre aux côtés de son maître : mais les mythes ne sont bons à rien. Quant au farouche Ismaël, il a la langue plus exercée que le bras et se soucie fort peu de l'assaut de Jérusalem. Sur ces entrefaites, arrive le troisième amoureux, le glaive au poing, une légère blessure à un bras. Après s'être assuré, par un galant subterfuge, que Léa aime le comte d'Arles, Ismaël dégaîne son cimeterre; le comte d'Arles met flamberge au vent : c'est un duel à mort qui commence. Mais le comte est blessé; Ismaël tire un couteau de sa poche, et pour égaliser les chances, il se blesse lui-même au bras. On assure que ce trait de niais héroïsme se rencontre dans un certain roman de M. Ernest Legouvé. Que serait-il advenu, si le comte d'Arles eût laissé sur la brèche un œil ou un bras tout entier? Au quatrième acte, Léa se fait chrétienne; c'est son amant qui la baptise dans l'église du Saint-Sépulcre. Depuis quelque temps le théâtre abuse singulièrement du baptême, et pour peu que cela continue, l'eau bénite deviendra fort rare. Il est inutile de rappeler ici Stella baptisant son amant le Gaulois. Les deux situations sont tellement identiques, qu'il est impossible à l'imagination la plus distraite de ne pas en saisir les rapports.

Au cinquième acte, Léa, la vierge chrétienne, — car elle est vierge, Léa; elle a dormi sous la tente de Charles, mais Charles a vaincu Scipion; — Léa est vêtue de blanc, et porte au front la couronne des jeunes épouses. C'est en ce jour que le comte de Saint-Andéol doit lui donner son nom, au pied des autels de son Dieu. Déjà la cérémonie s'apprête : les cierges s'allument, l'autel flamboie : Charles s'est éloigné pour hâter l'heure désirée. Ismaël arrivera plus vite qu'elle. Il arrive, l'impitoyable Arabe, il rappelle à Léa les sermens échangés au désert; il lui rappelle son père qui l'attend, sa vieille mère qui la demande. Eh! qu'importe à Léa? elle aime. Ismaël, pour en finir, lui plonge son poignard dans le sein. Lorsque le comte d'Arles rentre, il trouve sa fiancée étendue sanglante sur un lit de repos, de repos éternel. Gabriel, le petit mythe, est agenouillé près de la morte : il tient un lis en manière de cierge. Charles veut venger la mort de son amante, mais Ismaël lui fait comprendre qu'en la vengeant, il la déshonorera. Ismaël retourne au désert : Charles refuse la couronne de Jérusalem, le petit Gabriel tombe tout d'un coup à la renverse. Il est mort : c'est l'amour qui l'a tué. Ismaël rappelle Yaqoub de *Charles VII*, et Gabriel, le serviteur napolitain de *Teresa*. Tel est à peu près ce drame dans lequel une douzaine et demie de beaux vers sont épars. Nous le disons avec douleur, il n'y a dans tout ceci ni sève, ni exubérance, ni luxe d'imagination, ni excès d'ardeur et de jeunesse. Nous le répétons avec un profond sentiment de tristesse, c'est à la fois le vide du néant et la confusion du chaos, *Fiat lux*.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le Maréchal de Gassion.

Jean de Gassion était fils du président au parlement de Pau. A dix-huit ans, comme il finissait ses études au collége des jésuites, monsieur son père lui dit fort gravement :

— Mon fils Jean, je suis satisfait, vous êtes un des bons latinistes du pays, et quoique vous soyez le troisième de mes enfans, il me faut tenir compte de votre savoir et de vos dispositions. Je vais solliciter votre entrée dans la magistrature de cette ville, et avant peu je vous choisirai une femme digne de vous.

A ces mots le jeune homme recula de trois pas; il pâlit comme s'il se fût agi de le mener pendre.

— Une femme! s'écria-t-il, je n'oserais l'épouser, monsieur. Elle ne voudrait pas de moi; je ne me marierai jamais, si vous voulez le permettre, et pour ce qui est de la magistrature, je n'y réussirais point. Je n'ai qu'une vocation, c'est de faire la guerre.

— La guerre! dit à son tour M. le président. Vous iriez donc tuer les créatures de Dieu à grands coups d'épée? N'importe, mon fils Jean! puisque c'est votre vocation, vous serez militaire; mais songez bien à une chose que je vais vous dire : une fois dans les armées du roi, faites que j'entende parler de vous comme d'un brave, ou bien ne reparaissez jamais devant mes yeux.

Jean, ivre de joie, se jeta aux pieds de son père. M. de Gassion promit de lui donner l'équipage convenable à un bon gentilhomme.

— Ne vous mettez pas en dépense pour moi, répondit Jean. Gardez votre argent pour mes frères qu'il faut établir. Avant six mois je se-

Digitized by Google

rai mort ou j'aurai déjà fait du chemin; et ne parlons plus de femmes, car, je vous l'avoue, à l'exception de Mme la présidente, je crois que de ma vie je n'en regarderai une en face, tant ce sexe m'intimide! Ayant la vilaine figure que voilà, je ferais un triste galant; il me faut donc imiter le grand Duguesclin et dire comme lui : « Puisque je suis laid, je veux être bien hardi. »

A la vérité, Jean de Gassion n'était pas beau; mais la crainte qu'il avait des femmes lui faisait exagérer sa laideur. Sa taille, petite et large, dénotait une vigueur musculaire qui ne déplaît pas à toutes les belles; malgré ses sourcils épais et son air un peu sauvage, ses yeux vifs, qui trahissaient son grand cœur, donnaient à sa physionomie quelque chose de fier. Il était, de plus, leste, adroit et bon cavalier. Si le ciel lui eût donné plus de savoir-faire et d'esprit de cour, il eût été l'un des heureux de son siècle; mais la brusquerie et la raideur de son caractère lui ont nui singulièrement.

Le président n'avait pour tout équipage qu'un vieux cheval borgne; il le céda sans regrets. Il donna l'un de ses valets, acheta des armes de Bayonne et mit de bons écus dans la poche du jeune aventurier. Toute la famille alla reconduire M. Jean hors la ville sur des ânes, et Mme la présidente pleura bien fort en embrassant son fils, dont le cœur palpitait de joie et d'espérance. Ainsi font les jeunes gens qui dévorent l'avenir et ne sentent pas les douleurs de la séparation! La vénérable dame avait bien raison de pleurer, car elle ne devait plus revoir son enfant.

Le voyage de M. Jean ne fut pas heureux d'abord. Son vieux cheval mourut de chagrin dès qu'il se vit sorti de la province de Béarn qu'il n'avait jamais quittée. Des filous dévalisèrent notre chercheur de fortune dans une auberge; mais Gassion ne fit qu'en rire et disait :

— Cela n'est rien; le bonheur m'attend à ma première campagne; c'est au champ de bataille qu'il m'a donné parole.

En effet, il se distingua si bien comme simple volontaire dans la guerre de la Valteline, qu'on lui accorda une lieutenance, puis une compagnie. Il passa au service du prince de Rohan, qui le remarqua bientôt pour le plus brave et le plus intelligent de ses officiers.

Les historiens ont assez parlé des beaux faits d'armes de M. de Gassion, il ne nous appartient pas d'aller sur leurs brisées; nous aurons seulement occasion de raconter quelques traits isolés que tout le monde ne connaît pas. Gassion avait une promptitude incroyable à résoudre et à trouver le meilleur moyen de se bien tirer d'affaires dans les passes difficiles. Il possédait surtout cette force de volonté

Digitized by Google

communicative qui donne la confiance au soldat et domine les évènemens. Pendant les vingt années qui suivirent son départ du Béarn, il ne fut pas en tout six mois sans faire la guerre, hormis le temps qu'il resta dans son lit à cause de ses blessures; encore reprit-il plus d'une fois les armes malgré le médecin. C'est pourtant de ce petit nombre de jours oisifs que nous parlerons le plus, à cause de la bizarre façon dont il se conduisit à la cour et dans ses amours.

Quand le prince de Rohan eut accepté la paix, Gassion, qui était huguenot, craignant d'être mal vu de M. le cardinal, eut l'idée de s'offrir au roi de Suède. Gustave-Adolphe avait alors sur les bras Wallenstein et toutes les forces de l'empire. Il reçut Gassion avec empressement, et créa pour lui une compagnie de Français, qui devint bientôt la meilleure de son armée.

Un jour que Gustave s'était avancé imprudemment au milieu des lignes ennemies, on reconnut trop tard qu'on s'était laissé environner de toutes parts. Les officiers d'ordonnance arrivaient fort agités, annoncer que le cercle allait se rétrécissant, et que le danger menaçait.

— Monsieur le Français, dit le roi au capitaine Gassion, comment fait-on dans votre pays, en pareille circonstance?

— On passe sur le ventre à l'ennemi, sire; et, si votre majesté me le permet, je lui vais tracer un chemin à se promener en carrosse.

— Eh bien! marchez devant; nous vous suivons.

Gassion prit seulement cent cavaliers avec lui, et, les plaçant de front, il courut sur un régiment de Croates. Voyant que ses hommes se disposaient à tirer, il leur cria, de façon à être entendu de l'ennemi:

— A brûle-pourpoint, messieurs! Le bout de votre canon sur leurs moustaches!

Le premier escadron, perdant contenance, recula sur le second et le mit en désordre. Alors, par une manœuvre subite, Gassion ramassa ses soldats en un peloton, et enfonça le régiment entier. Le lendemain, Gustave-Adolphe envoya au capitaine français le brevet de colonel, et un cheval de prix. Les règlemens militaires interdisaient aux étrangers l'entrée au conseil; mais le roi de Suède, à la fin de chaque séance, rendait lui-même compte à Gassion de tout ce qui avait été dit, et sortait souvent de sa tente, au milieu des délibérations, pour l'aller consulter. Toujours au lit le dernier, et le premier en selle, Gassion se fit une grande renommée, dont le bruit arriva en France. Les gentilshommes des meilleures maisons lui écrivaient de Paris, pour lui demander de l'emploi. Il se forma ainsi un régiment de choix, qui le seconda merveilleusement, et contribua fort aux succès brillans

Digitized by Google

de Gustave-Adolphe. Gassion était constamment heureux dans ses expéditions, et, lorsqu'on lui en faisait compliment, il avait coutume de répondre :

— La mauvaise fortune est un ennemi comme un autre; il faut lui montrer si fier visage, qu'elle n'ose approcher.

En parlant ainsi, le colonel ne songeait pas que la fortune est une femme, et que devant le beau sexe il n'avait plus ni résolution ni courage.

L'ardeur de M. de Gassion, et son infatigable activité, le faisaient toujours choisir pour les coups de main : il excellait dans les escarmouches, qu'il appelait la guerre du matin. Wallenstein, en plusieurs rencontres, témoigna une haute estime pour lui; et on s'apercut plus tard que le cardinal de Richelieu, dans le fond de son cabinet, avait inscrit depuis long-temps le nom de Gassion sur ses tablettes. Gustave-Adolphe le prit en si grande amitié, qu'il le voulait toujours avoir près de lui aux heures de repos ou de danger. Il se promenait en sa compagnie des heures entières, en s'appuyant familièrement sur son bras; il appelait le corps français commandé par le colonel son régiment de chevet, et disait qu'il ne dormait jamais si tranquille que lorsqu'il savait M. de Gassion debout.

Ce fut à la prise de Nuremberg que le colonel reçut sa première blessure : une balle l'atteignit à l'épaule, et le mit hors de combat. Le roi le fit porter à la ville, chez le landgrave, et lui envoya son chirurgien.

Il y eut un grand mouvement dans la maison du premier magistrat de Nuremberg, lorsque arriva le brancard où gisait le fameux Gassion. La plus belle chambre fut préparée à la hâte, et Mlle Elschen, la fille du landgrave, offrit aux gens de l'art le linge le plus fin. Le pansement et l'extraction de la balle furent douloureux : le colonel les supporta héroïquement; mais il tomba dans un désespoir violent, à cause de l'interruption de son service. Le patient s'agitait extrêmement, et le chirurgien déclara que, si on ne pouvait réussir à le rendre plus calme, il ne répondait pas de sa vie. Le maître du logis suppliait vainement le colonel de se tenir en repos.

— Mordieu! répondait Gassion en faisa[illegible]ent habituel, vous en parlez bien à votre aise, vous [illegible]enez comme il vous plaît; mais je ne puis supporte[illegible]e bat là [illegible] tandis que je suis étendu sur des cous[illegible] le canon?

Digitized by Google

Et le colonel se soulevait sur un bras pour prêter l'oreille au bruit de la bataille qui continuait.

— Voulez-vous donc mourir, monsieur? dit une voix douce; ou bien voulez-vous perdre un membre? Je n'aurais jamais pensé que la meilleure tête de l'armée eût aussi peu de raison.

Gassion tourna les yeux vers le chevet de son lit où Mlle Elschen se tenait appuyée. De grosses larmes tombaient des yeux bleus de la jeune fille. Le colonel changea de couleur et s'enfonça dans ses draps.

— Excusez-moi, dit-il avec émotion; je ne savais pas qu'il y eût une femme ici. Ne vous fâchez point, mademoiselle; je vais demeurer tranquille.

— A la bonne heure! dit le landgrave. Voilà de la galanterie bien placée.

— Moi! de la galanterie! murmura M. de Gassion en rougissant davantage; mordieu! je ne sais ce que c'est.

— Allons! Elschen, reprit le père, puisque M. le colonel est disposé à vous obéir, commandez-lui de prendre du repos et présentez-lui cette potion calmante.

Gassion reçut d'une main tremblante le verre que lui offrit la jeune fille, et, l'ayant vidé d'un trait, il rejeta ses draps sur ses yeux comme un homme résolu à s'endormir.

Il ne fallait pas moins qu'une blessure dangereuse et les longueurs d'une convalescence pour familiariser M. de Gassion avec la vue d'une jolie femme. Elschen lui tenait souvent compagnie. Elle lui faisait la lecture pendant que M. le landgrave allait au conseil; elle apportait, chaque matin, les nouvelles de l'armée, ce qui était un grand plaisir pour le colonel.

Vers le soir du cinquième jour, la campagne étant glorieusement terminée, le roi de Suède rentra dans la ville, et son premier soin fut de visiter M. de Gassion. Il le trouva couché sur un canapé dans le jardin du landgrave, où il respirait le frais.

— Eh! mon cher colonel, dit sa majesté, vous avez là une jolie garde-malade. Cela donnerait envie d'être blessé.

— Vous voyez, sire, que je mène l'existence d'un damoiseau.

— Comment vous en trouvez-vous? Vos préventions contre le mariage en sont-elles changées?

— Point du tout, sire. J'ai juré de mourir à votre service. La vie de l'homme de guerre ne peut s'accommoder avec le mariage.

Digitized by Google

— Oui-dà! je suis donc un mauvais soldat, moi qui ai femme et enfant?

— Je ne dis pas cela, sire.

— C'est comme si vous le disiez. Je donnerais beaucoup pour que cette jolie demoiselle vous mît l'amour en tête.

— Le bel amoureux que je serais avec ma figure d'ours en colère!

— La figure n'y fait rien, monsieur. Une sage Allemande recherche des qualités plus solides. Vous n'êtes pas au Louvre ici. Quel âge avez-vous, ma mie? ajouta le prince en s'adressant à Elschen.

— Dix-sept ans, sire.

— Et vous, colonel?

— J'aurai vingt-trois ans dans quelques jours.

— Eh bien! vous vous convenez parfaitement. M. le landgrave est riche. Il n'a que cette fille. Je veux qu'il vous la donne.

— Ah! sire, que vous me gênez! dit le colonel. Mlle Elschen est charmante, assurément; mais je ne puis... Je ne songe pas à me marier. Mordieu! sire, vous me mettez au supplice!

Le roi éclata de rire :

— Vous l'épouserez, Gassion; vous l'aimerez. Je gage que vous l'aimez un peu déjà. Pour ce qui est de lui plaire, il n'est pas douteux que ce ne soit fait. N'est-il pas vrai qu'il vous plaît beaucoup, mademoiselle?

— Ah! sire, quand cela serait...

— Vous n'oseriez le dire? Eh voyez le grand mal! c'est le meilleur militaire qui soit sous le ciel. Si sa valeur ne lui coûte pas la vie, il deviendra le plus grand guerrier de notre siècle. Il est mon ami, et je veux qu'il prenne une femme de ma main. Soignez-le bien, caressez-le comme il faut et me le rendez bien amoureux; mais ne perdez pas de temps, car, une fois revenu au camp, il n'y aurait plus qu'un biscaïen qui pût vous le ramener. Avec son air méchant il ne demande qu'à s'apprivoiser. Quand vous l'aurez mis dans vos filets, je vous donnerai quinze jours pour le faire enrager, et puis nous vous marierons.

Gassion n'était pas moins confus que Mlle Elschen, tandis que le roi plaisantait ainsi. Il baissait les yeux et s'agitait péniblement. Sa majesté eut pitié de son embarras et changea de propos; mais en prenant congé du colonel, Gustave-Adolphe dit tout bas à la jeune fille, en lui passant la main sous le menton.

— Voulez-vous savoir le moyen de captiver M. de Gassion? Ne lui parlez que de la guerre. Faites-lui raconter ses campagnes. Donnez-

Digitized by Google

lui à entendre que vous aimez les gens de son état, et que vous laisseriez volontiers votre mari courir les champs.

Il est à croire que la belle renommée de Gassion, son caractère noble et hardi, avaient déjà touché le cœur de Mlle Elschen, car elle mit à profit les avis du roi. A force de parler au colonel de ses batailles, elle réussit à lui faire trouver le temps moins long. Gassion ne se désola plus aussi fort d'être condamné à l'oisiveté. Sans vouloir s'avouer entièrement le charme qu'il trouvait à demeurer près de cette jeune fille, il se disait tout bas que, s'il lui était possible d'avoir une faiblesse, ce serait pour elle. Mlle Elschen n'était pas une Circé enchanteresse, habile à manier les filets de l'amour. C'était une bonne et fraîche Allemande toute simple, comme il s'en peut trouver encore à Nuremberg; mais elle avait, aux yeux du colonel, le grand mérite de ne lui pas inspirer de crainte, et pour peu qu'elle vînt à y ajouter celui de l'aimer malgré sa laideur, il ne pouvait manquer de l'estimer bien au-dessus des autres femmes.

Gustave-Adolphe avait à cœur de marier Gassion pour le fixer en Allemagne. Il savait bien qu'il n'y réussirait pas si le colonel revenait au camp sans avoir fait les accordailles. Par suite du plan de conduite qu'il traça au père de la demoiselle, M. de Gassion fut trois grands jours privé de sa jolie compagne. Le roi s'informa de tout ce qu'avait dit le malade pendant le temps de la séparation. On lui apprit que le colonel avait paru s'ennuyer mortellement, et que, vers la fin du troisième jour, il avait hasardé plusieurs questions sur les causes de cette absence. Le moment parut favorable. Gustave envoya le duc de Weymar auprès de Gassion.

— Mon cher colonel, dit le duc, sa majesté sait que vous aimez la fille de M. le landgrave, c'est pourquoi je me suis chargé de tout par ordre du roi. J'ai demandé pour vous la main de Mlle Élisabeth. Le père a donné son consentement. La dot s'élève à 100,000 florins, et sa majesté vous fera un présent de la même valeur. Vous pouvez regarder votre mariage comme arrêté.

— Mais je ne veux point me marier....

— Nous connaissons les bizarreries de l'amour, monsieur, reprit le duc avec sang-froid. Cette passion aime fort le mystère; mais on vous a deviné, colonel : il est inutile de dissimuler. Tout est convenu. Dès que vous serez guéri, vous irez au temple. Vous trouverez dans cette boîte un collier de perles fines que sa majesté vous prie de remettre à votre fiancée. La demoiselle est prévenue; elle vous aimait depuis long-temps.

Digitized by Google

— Allons donc!

— Elle vous aimait, monsieur. Elle en a fait l'aveu à son père en pleurant. N'allez pas lui rien dire qui l'afflige, vous nous la feriez mourir de chagrin.

— Vous croyez, monsieur le duc!

— J'en suis sûr. Elle va venir, vous lui arracherez facilement l'aveu de sa tendresse. Je vais rendre compte au roi de mon message.

Mlle Elschen parut et s'approcha en rougissant. Le colonel n'était pas moins agité que la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le duc, vous voyez l'effet que votre présence produit sur M. de Gassion, et vous, colonel, regardez combien le trouble de cette aimable enfant ajoute à ses charmes. Je vous laisse ensemble et vais dire à sa majesté qu'elle peut compter sur votre éternelle reconnaissance.

Gassion et la fille du landgrave demeurèrent un grand quart d'heure en tête-à-tête sans ouvrir la bouche. Enfin, le colonel déploya le collier de perles fines. Mlle Elschen se mit à genoux auprès du fauteuil du malade, et M. de Gassion, tout palpitant de joie, passa le collier au cou de sa fiancée. La demoiselle leva les yeux à demi en souriant, et ils s'embrassèrent.

Cependant le colonel commençait à recouvrer les forces et la santé. Il avait avoué son amour pour Elschen. On n'en parlait guère, afin de ménager sa timidité; mais il était déjà question de fixer le jour des noces, lorsque, les ennemis ayant reparu, on entendit un matin les tambours rouler avec fracas par la ville. Gassion mit aussitôt son uniforme, et allait sortir à la dérobée de la maison du landgrave, si le duc de Weymar n'y fût arrivé.

— Vous êtes consigné, monsieur, dit son altesse; le roi m'envoie vous donner l'ordre de garder encore le logis aujourd'hui.

— Monsieur le duc, s'écria le colonel, le roi fera tant que sa générosité me forcera de lui remettre ma démission. Le médecin m'a donné carte blanche, et mon régiment a besoin de moi.

— Je suis fâché de vous contrarier; mais j'ai des instructions formelles. Le roi cède ses pouvoirs à votre prétendue; c'est elle seule qui peut lever vos arrêts.

On demanda audience à Mlle Elschen. Le colonel mit tant de chaleur dans ses prières, que la jeune fille accorda la permission de partir, sur l'assurance du duc que la campagne n'excéderait pas trois jours.

— Je vois bien, dit Elschen, que j'aurai une rivale dans la guerre;

Digitized by Google

mais je consens au partage, et ne me plaindrai pas si vous m'aimez autant qu'elle.

— Je vous aimerai davantage, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en éloigner.

— Une honnête femme ne doit point contrarier les goûts de son mari.

Elschen renfonça ses larmes prêtes à s'échapper, et tendit une main tremblante, que le colonel baisa de fort bonne grace; puis il courut à ses chevaux et à son régiment.

Wallenstein était un habile stratégicien qui traînait les guerres en longueur. Il arriva que la campagne dura quinze jours, au lieu de trois. Gassion fit des prodiges dans les escarmouches, car on ne put réussir à engager une bataille générale. Il intercepta des convois et pénétra jusqu'au milieu des retranchemens de l'ennemi. Le bruit de ses prouesses fut porté à Nuremberg.

Une fois parti à la tête de son régiment, et livré à sa passion dominante, M. de Gassion ne songea guère à ses amours; sa fiancée ne recevait de ses nouvelles que par les bulletins de la campagne. Cependant, soit qu'elle eût imaginé ce moyen de captiver le cœur de son prétendu, ou qu'elle eût reçu secrètement des avis du roi, Mlle Elschen écrivit au colonel pour lui recommander de se bien battre et de revenir couvert de lauriers. Gassion en fut dans le ravissement; il s'écria qu'il n'y avait pas au monde une femme plus digne de lui, et qu'il l'épouserait avec bien de la joie si tôt qu'il n'aurait plus rien à faire. Il ne se doutait pas que la pauvre fille passait les nuits à pleurer dans des transes mortelles.

Un matin, Gustave-Adolphe envoya chercher Gassion.

— Vous faites de belle besogne, monsieur! lui dit le roi sévèrement. Je ne vous ai pas pris à mon service pour tuer les femmes. Lisez cette lettre.

Gassion ouvrit une épître du vénérable landgrave; elle contenait ces mots :

« Sire, ma fille est morte! C'est l'ouvrage de M. de Gassion. Depuis quinze jours qu'il nous a quittés, croiriez-vous qu'il ne nous a pas écrit une seule fois? Une épidémie courait à Nuremberg; mais mon enfant se serait guérie, comme tant d'autres, de la rougeole pourprée, si l'inquiétude et le chagrin n'eussent donné au mal une intensité funeste. »

— Comment! s'écria Gassion, tremblant de tous ses membres; une

Digitized by Google

jolie fille serait morte d'amour pour moi! Oh! que je suis sot de ne l'avoir pas épousée tout de suite! Je ne retrouverai jamais sa pareille.

— Ne vous désespérez pas, dit le roi, pensant à ses projets sur le colonel; je vous donnerai une autre femme digne de vous. L'Allemagne est riche en trésors de ce genre.

Mais M. de Gassion s'imagina que le ciel avait regardé ses projets de mariage avec colère; il jura solennellement de ne plus rechercher aucune femme de sa vie, et de se livrer uniquement à sa passion pour la guerre.

C'est peu de temps après cette aventure qu'on donna la fameuse bataille de Lutzen, où Gassion commandait une aile. Un marchand passager avait vendu au colonel, la veille de cette bataille, un très beau cheval de couleur bizarre, qui fut échangé contre un autre cheval des écuries du roi. On a prétendu que l'assassin de Gustave-Adolphe reconnut à cette monture celui qu'il devait frapper. Peut-être en tuant le roi croyait-il seulement débarrasser l'Allemagne du redoutable Gassion. Quoi qu'il en soit, cette catastrophe, sur laquelle on a beaucoup écrit, mit fin aux conquêtes de Gustave-Adolphe, qui menaçaient de renverser l'empire, et la destinée de M. de Gassion en fut notablement changée.

Le colonel n'était pas en peine de trouver de l'emploi; tous les souverains de l'Europe lui écrivirent pour l'attirer dans leurs armées; mais il arriva aussi un courrier du cardinal de Richelieu, qui savait mieux que personne l'art de prendre les gens. Les princes étrangers offraient à M. de Gassion des honneurs et des richesses; M. le cardinal prouva bien qu'il connaissait le faible de chacun dans ce passage de sa lettre au colonel :

« Le roi, mon maître, n'a pas seulement l'envie de vous avoir; il veut aussi que vous lui ameniez votre régiment entier. Ceux qui se sont formés à vos exemples nous seront précieux, et nous augmenterons leur nombre de deux compagnies dont j'ai les chevaux tout prêts en mes écuries. Ce sont de belles bêtes qui ne demandent qu'à porter des braves comme vous, monsieur le colonel. Pour de l'occupation, je vous donne ma foi que vous n'en sauriez manquer céans. M. le duc de Lorraine nous prépare une rude guerre. Songez que c'est votre pays qui réclame le secours de votre bras. »

Gassion fit passer le Rhin à son régiment et courut à franc-étrier jusqu'à Paris. Le secrétaire d'état Des Noyers le prit dans son carrosse et le conduisit au château de Ruel, où était M. le cardinal.

Digitized by Google

Lorsqu'on annonça Gassion, le ministre ouvrit ses curieuses tablettes et y trouva ces mots :

« Cœur brusque et sensible, facile à gagner ; il serait impardonnable de l'avoir contre soi. »

Son éminence employa ses manières caressantes et ses plus affectueuses paroles pour subjuguer le colonel. Gassion n'eut qu'à exprimer ses désirs pour les voir aussitôt satisfaits. Il voulait adjoindre à son régiment une compagnie de dragons, le cardinal lui en promit deux. Il obtint encore la solde extraordinaire et le droit de distribution des grades et faveurs sans le contrôle de la cour. Gassion, au comble de ses vœux, allait prendre congé du ministre, lorsque son éminence lui dit :

— Je vous retiens à dîner avec moi, colonel ; j'ai encore à vous parler de choses importantes. Pour vous faire passer le temps, Des Noyers vous mènera voir les chevaux et les armes que je vous destine.

Pendant la visite aux chevaux du cardinal, M. Des Noyers et le fameux père Joseph tinrent compagnie à M. de Gassion. Le confident intime de son éminence, voulant aussi gagner l'affection du colonel, parla en ignorant des choses du métier. Or, Gassion, qui n'était point courtisan, releva sans se gêner les bévues du révérend père. A la troisième sottise que le capucin laissa échapper, le colonel leva les épaules de pitié.

— Je vois bien que nous ne sommes pas de même avis, dit le père Joseph d'un air piqué.

— C'est que nous ne sommes pas de même métier, reprit Gassion. Si je voulais discourir du rituel catholique avec vous, il me pourrait bien arriver de n'avoir pas le sens commun.

M. Des Noyers eut beau faire des signes au colonel et lui marcher sur le pied, Gassion n'y prit pas garde et continua ses critiques, de sorte que le père Joseph conçut, dès ce jour, une violente aversion pour le nouvel ami du cardinal.

Au dîner, Gassion fut placé vis-à-vis de Richelieu qui ne cessa de fixer sur lui ses yeux perçans. Son éminence écouta le colonel si attentivement, qu'elle n'en mangea presque point. Les assistans en firent la remarque ; le sieur de Bautru, qui était bel esprit, dit tout bas au ministre :

— Votre éminence aura une indigestion cette nuit, car elle a dévoré des yeux ce lansquenet entier avec les bottes et l'uniforme.

— Je n'en ai pas encore mangé ma suffisance, répondit le cardinal, et je m'en veux régaler largement.

Digitized by Google

Le père Joseph, afin de prendre une revanche, discuta fort avec M. de Gassion; mais il se fit battre une seconde fois.

En quittant la table, le colonel demanda qui était ce capucinal personnage qui faisait l'entendu; son éminence se mit à rire de toutes ses forces et dit à haute voix :

— Ce capucinal coquin, c'est le père Joseph, mon conseiller privé; ne vous gênez pas pour lui répondre. Il n'y a pas besoin de prendre des mitaines chez moi, quand on est homme de votre mérite.

Au moment de remonter en carrosse, Gassion vit venir à lui M. le cardinal, qui l'entraîna près d'une fenêtre :

— Monsieur, dit son éminence d'un ton pénétrant, je gage que vous pensez à retourner à vos troupes.

— Demain si je le puis, et si vous daignez m'envoyer tout de suite vos instructions.

— Eh bien! monsieur, sachez que nous n'avons rien dit encore. J'ai une idée de conséquence à vous communiquer. Revenez dans trois jours.

— Les plaisantes gens que ces grands! disait Gassion dans la voiture de M. Des Noyers. Je vous demande à quoi bon perdre une journée en politesses plutôt que de venir au fait! Est-ce que tout le monde cache ainsi sa pensée en ce pays?

— On y fait souvent bien pis encore; on feint de penser tout le contraire de ce qu'on a dans l'esprit.

— Je n'y dois donc guère rester, car je n'entends rien à ce jeu-là. Et savez-vous ce que son éminence a de si secret à m'apprendre?

— Je l'ignore absolument; c'est quelque affaire qui n'entre pas dans mes attributions. Peut-être M. le cardinal veut-il éprouver à quel point vous vous donnez au roi. Je vous engage à ne pas marchander avec lui et à promettre de rendre tous les services qu'on vous demandera. C'est le seul moyen d'arriver promptement à une belle position.

— Allons! murmura Gassion, en voilà encore un qui joue au fin avec moi!

Le troisième jour, dès sept heures du matin, le colonel attendait à la porte de son éminence. On le fit entrer mystérieusement par les petits degrés.

— Vous vous êtes levé aujourd'hui comme s'il s'agissait de surprendre l'ennemi, dit le ministre. Allons par ici, j'aime à voir les gens à qui je parle.

Lorsque Gassion fut tourné du côté de la lumière, M. le cardinal prit un ton fort sérieux pour lui dire :

Digitized by Google

— Avez-vous reçu des propositions de MM. de Bouillon ou des ducs de Guise?

— Aucune.

— Je vous crois. Il se brasse une grande conspiration, colonel.

— Les rebelles au roi n'ont jamais les dés pour eux. Nous les battrons.

— Mieux que cela; nous les préviendrons.

— Votre affaire est de les prévenir, la mienne est de les battre.

— Vous pouvez nous servir beaucoup dans cet instant.

— Disposez de mon bras.

— C'est de votre esprit que j'ai besoin.

— Il est à vous.

— Le comte de Soissons est l'ame et le chef de la conspiration. Il débauche les troupes et fait le magnifique.

— Envoyez-moi vers lui, je vous le traîne ici mort ou vif.

— C'est vif qu'il me le faut et sans violence.

— Comment l'entendez-vous?

— Il ne peut manquer de vous écrire pour vous attacher à son parti. Êtes-vous homme à lui répondre comme si vous acceptiez ses offres, pour le bien enferrer jusqu'aux dents?

— Mauvaise guerre que ceci, monsieur le cardinal. Je m'en acquitterais mal.

— On vous aidera.

— Je veux dire que j'y ai trop de répugnance. Je ne saurais être déloyal envers personne, pas même envers les traîtres.

Le front de son éminence se plissa étrangement, et ses sourcils gris se contractèrent.

— Point de brusquerie cette fois, Gassion; prenez le temps de réfléchir.

— Mon premier mot est mon dernier, monsieur le cardinal. Toujours bonne guerre et franc jeu, voilà ma devise.

— Votre fortune serait faite, monsieur.

— Elle restera donc à faire.

— Le roi sera mécontent.

— Il me pardonnera, quand je lui aurai rendu d'autres services.

— Est-ce décidé, Gassion?

— Irrévocablement.

— Peut-on du moins compter que vous serez plus inflexible encore pour nos ennemis?

— Mordieu! monsieur, je vous ai dit que je ne saurais tromper personne, entendez-vous?

Digitized by Google

— Touchez là; vous êtes un galant homme. Je ne vous en veux point, et je vous donnerai les moyens de monter par un autre chemin. Soyez discret seulement, et oubliez ce que nous venons de dire.

— Je ne m'en souviens plus d'un mot.

— Allez maintenant visiter le roi, et puis vous serez libre.

On voit que la délicatesse de M. de Gassion lui fit manquer une belle occasion de parvenir.

Le colonel fut encore mieux accueilli à Saint-Germain qu'à Ruel. Louis XIII le garda long-temps en son cabinet pour lui demander s'il y avait du gibier dans les forêts d'Allemagne, si on y savait bien sonner de la trompe de chasse, et si on portait de la dentelle aux jambes.

En quittant sa majesté, le colonel traversa le salon d'attente, où étaient quelques dames.

— N'est-ce pas là le fameux Gassion? demanda l'une d'elles.

— Lui-même, répondit Bautru, qui était présent.

— Ah! de grace, arrêtez-le un moment, que nous ayons le loisir de le regarder.

Bautru aborda le colonel et le retint en se plaçant devant la porte.

— Tenez, monsieur de Gassion, lui dit-il, voici la comtesse de Bourdonné qui brûle d'envie de causer avec vous.

— Il est vrai, monsieur, dit la dame; on ne converse pas tous les jours avec des héros de votre sorte.

— Oh! madame, je vous en prie, parlons autrement.

— Je dis ce que je pense, monsieur, ce que nous pensons toutes.

Un cercle de beautés entoura le colonel.

— Êtes-vous au moins ici pour quelques jours? poursuivit la comtesse.

— Je pars demain pour Thionville, madame.

— O ciel! quoi! voler si tôt loin du séjour des plaisirs! vous dérober à nos admirations! ah! laissez-nous le temps de vous tresser des couronnes!

— Quelle diable de langue parle-t-on ici? s'écria Gassion déconcerté.

— Nous savons que vous méprisez notre sexe entier. Il faut que cela finisse, monsieur; il faut que nous triomphions de vos injustices.

— Il le faut! dirent toutes les belles.

— Mesdames, reprit la comtesse, je vous invite à passer la soirée chez moi aujourd'hui avec M. de Gassion, il y va de notre honneur. Nous ne souffrirons pas qu'il retourne à la guerre avec ses préjugés. Vous y viendrez, monsieur. Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir promis d'y venir.

Digitized by Google

— J'ai bien autre chose à faire que d'entendre des sornettes.

— Des sornettes! voyez le méchant! l'ingrat! il faut le battre, mesdames.

— Nous n'oserions! c'est un si vaillant homme! Mais il ne s'en ira pas qu'il n'ait juré de venir ce soir.

— Allons! dit Bautru. Est-ce que vous tremblez devant des ennemis si charmans?

— Eh bien! j'irai.

De retour à Paris, M. de Gassion trouva tant de gens assemblés devant son hôtel, pour le voir passer, qu'il n'osa descendre de son carrosse et s'en fut au Palais-Royal. Il ne rentra chez lui qu'à la nuit close. Bautru le vint chercher sur les huit heures et l'emmena chez la comtesse.

Les dames de la cour avaient pris en grande affection Gustave-Adolphe. Il circulait depuis peu des romans sur ce prince où M. de Gassion jouait un beau rôle. Lorsqu'on sut que le colonel devait aller chez Mme de Roundonné, toute la cour voulut y être engagée; mais la comtesse n'invita que les plus jeunes et les plus jolies personnes. Deux hommes seulement furent admis, Bautru et M. Gauffre, l'avocat.

Gassion reçut des honneurs extraordinaires dans la maison de la comtesse. On le plaça sur un siége à dos au milieu d'un cercle où les dames n'avaient que des plians, et quand on l'eut bien accablé de cajoleries, M. Gauffre fit lecture d'un plaidoyer en faveur du beau sexe. L'orateur passa en revue les femmes célèbres depuis Clélie jusqu'aux héroïnes du siége de Calais. Il vanta ensuite les douceurs de l'amour et parla superbement bien du bonheur que goûtait Renaud dans les jardins d'Armide. M. de Gassion ne savait quelle contenance tenir pendant ce long discours. Il se vouait intérieurement à tous les diables, et n'osait lever les yeux sur l'essaim formidable des jolies femmes. Bautru se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'avocat, parvenu à la péroraison, prit une voix larmoyante en disant que les conquêtes du beau sexe n'étaient rien, puisque un fleuron manquait à leur couronne, puisque le grand Gassion ne voulait point donner son cœur.

— Eh! là! ne pleurez pas, mon bon ami, dit le colonel, prenant au sérieux le ton plaintif de l'orateur. Je n'ai que vingt-quatre ans; je penserai à l'amour un de ces matins.

M. Gauffre, saisissant l'à-propos, s'écria qu'il y fallait penser aujourd'hui, à l'heure même. Il philosopha comme un dieu sur la rapidité du temps et les ravages de sa faux meurtrière. Il finit par se

Digitized by Google

mettre à genoux, et faisant une invocation pathétique au fils malin de Vénus, il le supplia de descendre du haut des nuages pour lancer ses traits contre ce cœur plus dur que le rocher.

— Mais enfin, dit Gassion qui perdait patience, que me veut cet homme avec ses pleurs et ses bavardages?

— Je veux que vous choisissiez une belle parmi ces dames, et que vous déposiez vos hommages à ses pieds; que vous lui donniez le premier gage de votre tendresse par un baiser, et que vous portiez ses couleurs. Je veux que vous songiez à elle au milieu des combats, et que votre premier soin, après chaque bataille, soit de lui envoyer un message galant pour lui prodiguer les noms les plus doux.

Les dames applaudirent à cette éloquence entraînante.

— Que je choisisse une maîtresse ici, devant tout le monde! dit Gassion en rougissant. Eh bien! voyons: celle que je prendrai m'acceptera-t-elle pour son galant?

— Oui! répondirent toutes les belles.

— Fort bien! Dites-moi donc, vous, mon cher garçon, qui pleurez de si bon cœur, votre femme est-elle ici?

— Assurément, monsieur le colonel.

— Allons, c'est elle que je choisis.

L'avocat prit par la main sa femme, qui était fort jolie, et la conduisit à M. de Gassion, qui l'embrassa sur les deux joues, au bruit des applaudissemens et des murmures de satisfaction. La jeune dame détacha ses rubans de son épaule et les offrit au colonel, qui se les laissa mettre à son chapeau.

— Ah! monsieur l'avocat, dit Bautru transporté d'aise, vous en tenez. Par ma foi! si j'étais M. de Gassion, je vous en donnerais pour vos discours.

— Il mériterait bien que je fusse un autre homme, disait naïvement Gassion.

— Que vous êtes heureuse, ma chère! s'écrièrent toutes les belles.

— Que je voudrais que le choix fût tombé sur moi! dit Mme de Bourdonné; que je voudrais être mère d'un petit Gassion (1)!

— Pour le coup, ceci est trop fort! dit le colonel, tout-à-fait démonté. Voyez l'embarras où me jette cette femme! Vous êtes toutes des folles!

Gassion sortit en courant, et jura de ne remettre les pieds de sa vie dans un salon. Cette aventure divertit la cour entière, et charma les

(1) Ce mot de Mme de Bourdonné est historique.

Digitized by Google

ennuis du roi pendant plusieurs jours. Il paraît que le colonel emporta une méchante opinion de la ville, et qu'il avait eu affaire au Palais de Justice, car on trouve ces mots dans une de ses lettres à M. de Bergeré, son frère :

« Quel damné pays que ce Paris! Comment y pouvez-vous vivre? Les gens de lois font mille longueurs pour vous expédier, les courtisans ne disent que des mensonges, et les femmes sont des Putiphar! Jésus! la terrible chose que ces cotillons et ces bonnets carrés! »

Pendant un congé que M. de Gassion avait donné à son lieutenant Saint-Alais, il lui écrivit :

« Que trouvez-vous donc de si attachant là-bas? Aller au cours, bayer aux oiseaux, montrer fine jambe, manger des friandises et faire l'amour? Voilà-t-il pas des occupations bien agréables et du temps bien employé! Si vous étiez avec moi, je vous ferais forcer de bons retranchemens ennemis, tenir campagne rase, prendre de bons quartiers à l'arme blanche, et faire de bons prisonniers, qui vous paieraient de bonnes grosses rançons. »

Le premier exploit de Gassion au service de France fut d'enlever, en six jours, la forteresse de Cambresis, contre laquelle avaient échoué Rantzau et La Meilleraie. M. le cardinal se montra fort joyeux de cette prise, et demanda aussitôt au roi le brevet de maréchal-de-camp. La confiance de Richelieu dans la vigueur de M. de Gassion était si grande, qu'il avait coutume de dire aux ambassadeurs qu'il voulait menacer : « Si vous me faites des difficultés, Gassion les lèvera. »

En moins de trois ans, M. de Gassion chassa l'ennemi de toutes nos provinces, mit fin à la révolte des pieds-nus en Normandie, et conduisit, dans sa belle campagne de Flandre, les armées du roi jusqu'aux portes d'Anvers. On ne l'employa pas dans la guerre du comte de Soissons, à cause de sa conversation avec le ministre.

Un jour, M. le cardinal lui écrivit une lettre fort affable :

« Je me fais vieux, disait son éminence; il faut que je songe à assurer le sort de mes amis. J'ai un projet pour votre bonheur, que je veux exécuter devant que la mort me vienne enlever. Revenez-nous cet hiver, et comptez sur l'extrême amitié que je vous porte. »

M. de Gassion ne se fit pas prier pour aller à Ruel.

— Vous avez des ennemis, lui dit le cardinal. Votre mérite excite la jalousie. Tant que je vivrai, ces gens-là ne seront pas à craindre; mais si vous me perdiez, ils vous joueraient de méchans tours, et votre caractère franc et loyal ne vous permettrait pas de les combattre

Digitized by Google

avec égalité. Je prétends faire votre fortune et vous placer si haut, qu'on ne puisse vous atteindre. Le premier bâton de maréchal sera pour vous, et en attendant voici un petit présent que vous accepterez pour l'amour de moi.

Son éminence présenta deux bagues magnifiques sur lesquelles étaient de gros diamans.

— Eh! d'où vient que vous me donnez ainsi deux joyaux? dit Gassion.

— C'est qu'il y en a un pour votre femme.

— Votre éminence peut reprendre celui-là. Il est de trop.

— Non, monsieur, car je vous fournirai celle qui le doit porter.

— Alors c'est différent; je le garde.

— Dites-moi, maintenant, si votre éloignement pour les femmes est sérieux, car je désire, avant tout, vous rendre heureux.

— Le beau sexe m'a toujours inspiré plus de crainte que de désirs, et je n'estime pas assez la vie pour la vouloir donner; mais si votre éminence se charge de choisir pour moi, je n'ai pas d'objection à opposer.

— J'ai choisi déjà, Gassion, et vous serez content; le parti est tel que des princes le voudraient avoir. Pour la jeunesse, la beauté, la grandeur du nom et les richesses, vous n'aurez rien à y redire. Nous vous ferons duc, et cette alliance vous mettra de pair avec les plus grands seigneurs.

— En vérité, monsieur le cardinal, je ne sais plus ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Ce que vous avez fait! je vais vous le dire : vous avez été le seul étranger aux vilaines intrigues qui m'ont entouré. Vous avez été le plus honnête homme de notre temps, plus honnête que moi-même, Gassion, je l'avoue ici entre nous deux, parce que je connais votre modestie. Les cœurs comme le vôtre sont rares! je veux que vous deveniez le chef d'une maison puissante, et que, dans les siècles à venir, nos rois aient des Gassions à leur côté qui ne perdent jamais de vue le bel exemple que leur père aura donné. J'ai fait du bien et du mal, comme tout le monde, pendant ma vie; il faut me presser de travailler à entraîner la balance du bon côté. Le temps est précieux. Revenez demain; je vous présenterai à votre femme, et nous nous occuperons du contrat.

Gassion fut exact à revenir le lendemain; mais il trouva la porte du ministre fermée. M. le cardinal ressentait les premières atteintes de la crise qui l'emporta en peu de jours. On n'a jamais su quelle

Digitized by Google

était la femme qu'il destinait à M. de Gassion. Le général conta lui-même au roi la position singulière où le laissait la mort de Richelieu.

— Ne vous inquiétez pas, dit sa majesté, je me charge de vous marier aussi bien qu'il l'aurait pu faire, et votre bague ne sera pas perdue.

Mais le roi ne songea plus à s'acquitter de sa promesse, et d'ailleurs il ne tarda pas à suivre son ministre dans la tombe. Gassion pensa plus fort que jamais que le ciel le voulait faire mourir garçon; il ne témoigna aucun regret de voir ces projets avorter. Il retourna au camp, et reprit avec ardeur la rude vie qu'il préférait à toutes choses.

Ici commence la série de ces belles campagnes qui ont rendu immortel le nom de M. de Gassion, et dont l'histoire nous a laissé les détails. Il eut une grande part à la victoire de Rocroi et devint l'ami du duc d'Enghien, qui demanda pour lui le bâton de maréchal. Le cardinal Mazarin écrivit que M. de Turenne devait l'obtenir auparavant, et qu'il ne se montrait point si pressé.

— M. de Turenne, répondit Gassion, honorera le grade, et moi j'en serai honoré.

On envoya le bâton à tous les deux. Cependant Gassion finit par être cruellement desservi au Louvre. On le peignit comme un ambitieux qui voulait abuser de son influence sur l'armée. Il aurait suffi que le maréchal prît une fois l'air de la cour pour mettre fin à ces bruits ridicules. Il n'y voulut pas aller. Le gouvernement faible et défiant de la régente Anne d'Autriche inspira de l'humeur à M. de Gassion. Le conseil lui demandait compte de ses moindres gestes et prétendait diriger ses opérations; il lui échappa de dire, en ouvrant une lettre de Mazarin :

— Que nous allons lire de bagatelles!

On parla de le faire arrêter, et si l'ordre n'en fut pas donné, c'est qu'on craignit de le pousser à la révolte et d'exciter une guerre civile. C'était bien mal connaître le maréchal, et Richelieu avait eu raison de dire qu'il n'était point pardonnable d'avoir contre soi un cœur si sensible et si facile à gagner. Gassion fut abreuvé de dégoûts.

Ne sachant plus comment se débarrasser de lui, le cardinal Mazarin imagina d'employer sa valeur même à le perdre. On lui expédia de Paris un ordre d'attaquer l'ennemi dans un retranchement inexpugnable. Le maréchal, devinant les intentions du ministre, renvoya l'ordre avec cette note au bas :

« Je n'ai de ma vie manqué une entreprise faute de diligence ou de courage, mais ce qu'on me demande est impossible. Si vous voulez

Digitized by Google

ma mort, faites-moi mon procès, et qu'on me tranche la tête sur l'échafaud; mais ne sacrifiez pas l'armée à vos ressentimens. Je ne consentirai jamais à mener de braves gens à une boucherie certaine. »

Dans l'attente de son rappel, le maréchal fut quelques jours absorbé dans une rêverie profonde, dont ses officiers s'effrayaient. Un matin, ses espions l'ayant averti qu'il pouvait s'emparer de la ville de Lens par un coup de main, il fit sonner le boute-selle, afin que la nouvelle d'une victoire arrivât en même temps que celui de sa disgrace. Comme il donnait les derniers ordres par la fenêtre d'une maison, tous ceux qui étaient présens entendirent une voix crier à plusieurs reprises le nom de Gassion, sans qu'on pût découvrir qui avait ainsi appelé le chef de l'armée. Cette circonstance extraordinaire parut d'un si mauvais augure, qu'on supplia le maréchal de différer l'expédition; mais il n'y voulut pas consentir, et la voix surnaturelle l'ayant encore nommé une dernière fois, il répondit de toutes ses forces :

— Que me voulez-vous? Est-ce un malheur que vous m'annoncez? J'en attends un par le prochain courrier. Si c'est la mort, elle viendra bien à propos pour garder mon nom et ma personne d'un outrage.

En attaquant Lens à l'improviste, l'armée rencontra une palissade que les ennemis avaient élevée pendant la nuit. M. de Gassion, furieux de cet obstacle, sauta des premiers à bas de son cheval, et donna l'exemple aux soldats en arrachant de ses mains les pieux qui arrêtaient sa cavalerie. C'est pendant ce travail qu'une balle l'atteignît à la tête et le blessa mortellement. Il rendit l'ame au bout de trois jours, le 2 octobre 1647, en recommandant son frère au cardinal Mazarin; mais M. de Bergeré fut tué lui-même un mois après le maréchal. Les deux frères, étant de la religion, furent enterrés à Charenton. La cour, qui avait poussé le maréchal au désespoir, lui prodigua les honneurs après sa mort. On lui éleva un fort beau mausolée.

Jean de Gassion n'avait que trente-sept ans quand il périt ainsi glorieusement. M. de Turenne et le prince de Condé n'ayant eu leur belle réputation qu'après lui, il fut réellement le premier homme de guerre de son temps, et sans doute il serait devenu aussi fameux que ces deux grands généraux, si ce coup malheureux ne l'eût emporté à l'âge où d'ordinaire les talens atteignent à leur plus haut développement.

PAUL DE MUSSET.

Digitized by Google

SOUVENIRS

DE

NOS CAMPAGNES D'AFRIQUE.

II.

Costumes. — La Ville de Tremecen.

Les Bédouins qui habitent le nord de l'Afrique descendent de quelques tribus venues de l'Arabie, et quoique plusieurs siècles se soient écoulés depuis la migration de leurs ancêtres, on peut encore leur donner le nom d'Arabes : ils ont conservé toutes les habitudes et les mœurs du peuple dont ils descendent; ils n'ont rien gagné à la fréquentation des peuples civilisés, comme ils n'ont rien perdu en se mêlant à d'autres peuples plus barbares. C'est toujours le caractère, le costume, la vie nomade et inquiète de l'Arabe du désert. Les siècles, en s'écoulant, n'ont pas laissé parmi eux plus de traces que le changement de patrie : ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Massinissa et de Jugurtha.

La finesse et la ruse sont le caractère distinctif du Bédouin. La méfiance est le mobile de toutes ses actions; il vit toujours sur la défensive, et n'est insouciant que du sort que lui réserve le prophète; fataliste sur ce point, il ne fait rien pour éviter ou changer sa déstinée; il se courbe sans murmurer sous les coups redoublés de la fortune, comme il reçoit sans joie ses faveurs les plus grandes et les plus inespérées.

L'avarice est sordide chez tous les Arabes; on ne saurait croire jusqu'où va chez eux l'amour de l'argent; ils ne connaissent aucune loi dans le commerce, et trompent sans scrupule leurs plus proches parens et leurs meilleurs amis.

Digitized by Google

Cependant l'argent ne leur profite pas : sobres dans leur intérieur, ils ne connaissent aucune de nos folles dépenses, ils n'ont de luxe que dans leurs armes et dans leurs chevaux, et c'est dans ce luxe qu'ils font consister la richesse.

Leurs vêtemens se composent d'ordinaire d'une chemise à larges manches sans col, d'un haïck, étoffe de laine, qu'ils roulent autour du corps; cette étoffe est attachée ensuite sur la tête avec une corde de chameau, qui fait quarante ou cinquante tours; par-dessus le haïck, ils mettent deux ou trois de ces manteaux à capuchon en laine blanche ou noire, connus sous le nom de burnous; les jambes sont toujours nues et les pieds placés dans des babouches en maroquin. C'est dans ce costume que l'Arabe monte à cheval, se servant, pour exciter sa monture, de ses larges étriers, lorsque son pied n'est point armé d'éperons.

Pour se distinguer de la foule, les chefs et les riches ajoutent à tous ces vêtemens le *sorwal* ou pantalon arabe, la veste et les *tûmach* ou bottes de guerre. Le pantalon est retenu à la taille par une ceinture en laine ou en soie d'une longueur démesurée, qui se roule autour du corps; il est fort large, mais il se rétrécit vers l'extrémité et s'arrête au-dessous du genou. La grande quantité d'étoffe qu'ils emploient à cette partie du vêtement la rend très incommode au cavalier. Les selles arabes, comme les selles turques, ont un pommeau très élevé sur le devant et une palette encore plus élevée sur le derrière, ce qui fait que les Turcs et les Arabes ne peuvent enfourcher le cheval aussi lestement que nous; comme ils montent par la droite, ils placent le pied gauche sur la croupe de leur monture, ramassant de la main gauche les plis nombreux du sorwal, et ne se placent en selle qu'après un temps d'arrêt bien marqué. Tous ces préparatifs seraient difficiles avec nos chevaux européens, souvent indociles *au montoir*, mais un cheval arabe bouge rarement avant que le cavalier ne l'ordonne. — Les tûmach sont une chaussure très élégante et qui se rapproche des bottes à dentelles que l'on portait du temps de Louis XIII; elles sont sans talon, très légères, très fines, plissées, et ouvertes en entonnoir, se resserrant au besoin par des lanières en maroquin qui flottent sur le bas de la jambe. Elles sont à deux compartimens, se composent d'un brodequin fait d'une peau excessivement fine et qui se chausse le premier, et d'une grande tige qui s'y adapte. La couleur de ces bottes varie selon les goûts; elles sont généralement jaune paille, assez souvent rouges. Dès qu'un chef descend de cheval, il quitte ses bottes pour des souliers ou des babouches, qu'il garde tant qu'il est à terre; les jambes restent nues, été comme hiver.

Le haïck, le burnous et la corde de chameau constituent le costume national; les chefs s'en couvrent comme le peuple; seulement ils choisissent des laines plus fines et des tissus mieux travaillés. Les grands, tels que Mustapha, El-Mezari et autres, mêlent au poil de chameau dont la corde est faite, quelques filets d'or qui sont leur seule marque de distinction.

En toute saison, les Arabes n'ont pour demeure et pour abri que des tentes;

Digitized by Google

celles des pauvres sont faites en poil de chameau, misérables, et souvent l'air y pénètre par de nombreuses déchirures; celles des chefs et des riches sont plus belles et mieux abritées : ce sont de beaux pavillons décorés avec luxe et qui projettent au loin l'ombre de leurs trois pignons; à l'intérieur ces tentes sont ornées de coussins en soie, de tapis et de trophées d'armes. Celle du bey Ibrahim était curieuse à voir. La richesse de ce pavillon contrastait avec la misère des tentes voisines. La grandeur de l'enceinte, les fières et hautes banderolles dont elle était ornée, la blancheur éclatante de la toile, le profond silence qui régnait aux abords, tout concourait à faire ressembler la tente d'Ibrahim à un palais de roi. Deux schiaouss, appuyés sur leur bâton, en gardaient l'entrée; l'intérieur était tendu comme un oratoire; de jeunes esclaves, placés derrière le bey et attentifs à ses moindres mouvemens, n'attendaient que ses ordres pour agir, et Ibrahim Busnach, les jambes croisées, posait, impassible, pendant des journées entières, au milieu de ses tribus, dans sa riche tente dont l'entrée, comme celle de toutes les tentes arabes, regardait l'orient.

Ce n'est que du côté de la Tafna que nous avons rencontré quelques huttes taillées dans le roc, ou creusées dans la terre, à peu près comme celles de la Touraine. En nul autre endroit, je n'ai rien vu qui ressemblât à une maison ou à une chaumière. Mais dans les plaines on trouve de nombreux marabouts : ce sont de petits édifices carrés surmontés d'un dôme qui servent de sépulture aux saints et aux chefs, dont ils portent ordinairement le nom. On choisit, pour les bâtir, les sites les plus rians, et ils deviennent toujours le centre d'un cimetière. Les Arabes ne connaissent pas le luxe des tombeaux; ils ensevelissent les morts dans des fosses très peu profondes, qu'ils recouvrent de maçonnerie, puis ils scellent sur la tombe une pierre plate et brute, sans qu'il existe aucune différence entre les diverses sépultures, et l'on croirait passer sur un terrain pierreux si le marabout n'indiquait la sainteté du lieu.

Les saints, qui se nomment aussi *marabouts*, vont en pélerinage de tribu en tribu, recevant des aumônes au nom du prophète, lisant et écrivant des versets sur de petites planches et exhortant les fidèles à la vertu. La guerre respecte ces interprètes de la parole divine : ils sont sacrés pour tous les partis et portent rarement les armes; il en est cependant qui font la guerre et donnent l'exemple de l'intrépidité, mais ils ne coupent jamais de têtes; aussi on respecte la tête des marabouts lorsqu'ils tombent sur le champ de bataille.

Les Arabes n'ont pas encore poussé bien loin la science de la médecine leurs *tebib* ou médecins ne connaissent que quelques simples et quelques onguens, et n'ont jamais songé à faire une amputation; la pureté du sang, la salubrité du climat, la force morale et le genre de vie des Arabes, suppléent aux soins qu'ils ne savent pas donner. Jamais on ne voit un Arabe entrer à l'hôpital, et cependant ils sont toujours guéris avant nos soldats. El-Mezari ayant eu le tibia fracassé par une balle, s'est bien gardé de se laisser faire l'amputation; aussi aujourd'hui il marche sur ses deux jambes, et il n'y aurait plus trace de son accident s'il ne boitait un peu. Mustapha, blessé à la Sik-

Digitized by Google

kak, a refusé les secours de l'ambulance et a préféré se livrer à un vieil empirique de Tremecen, qui passait pour très savant auprès du peuple.

Quant à l'art vétérinaire, aucun Arabe ne l'ignore. Comme le cheval est ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, il a cherché tous les moyens pour le faire vivre long-temps et lui conserver la santé. Il ne connaît, néanmoins, d'autres remèdes que la saignée et le feu, qu'il emploie à chaque instant et dans toute occasion; aussi il est rare de trouver dans ce pays un beau cheval qui ne soit taré de feu souvent aux quatre jambes et aux épaules.

Les idées commerciales du peuple arabe sont peu étendues, et sous ce rapport il ne sera pas de long-temps de niveau avec les Européens. Quelques fruits de la terre et les troupeaux sont à peu près ses uniques ressources et ses seuls objets de trafic. Il ignore complètement les finesses et les artifices de l'agiotage, et ne cherche pas à faire de l'or avec de l'argent. Comme, avant tout, il est avare, il ne s'engage dans aucune spéculation aventurée et ne compromet jamais la moindre somme, devrait-il en retirer cent pour cent; mais il enterre sa fortune et y ajoute chaque jour le produit de ses nouvelles sueurs. On donne plusieurs raisons de ce phénomène d'avarice; la moins absurde, qui cependant est loin de nous sembler bonne, est que les chefs suprêmes ayant droit de vie ou de mort sur leurs tributaires, les Arabes entassent et réservent cet argent pour pouvoir, au besoin, racheter leur vie. Il me semble que c'est peu les connaître que de leur croire une telle prévoyance, quelque fatalistes qu'on les sache, quelle que soit leur soumission aux jugemens de la Providence qui a marqué par avance tous les accidens de leur vie. L'amour de l'argent est le seul mobile qui les pousse ainsi à entasser, à ne jamais détourner une obole de leur trésor, et à feindre la misère pour éloigner tout soupçon et toute convoitise. Comme en Afrique, plus que partout ailleurs, le père est réellement chef de la famille; comme il dispose de tout et ne rend compte à personne, nul ne sait jamais où est enfoui l'héritage; aussi, à la mort du père, les enfans n'ont souvent rien de plus pressé que de faire des fouilles dès que les funérailles sont terminées. Ces habitudes coûtent cher à la France, car tout l'argent qui passe dans les mains des indigènes n'en sort plus, et comme ils vivent de leurs propres produits, ils ne concourent en rien au débit de nos marchandises continentales.

La population du nord de l'Afrique est loin d'être homogène; elle se compose d'Arabes-Bédouins, de juifs, de Maures, de Turcs, de coulouglis et de nègres; ces divers peuples ont chacun leurs mœurs, leur langage et même leurs lois. Les Arabes proprement dits habitent les campagnes; ceux qui habitent les montagnes prennent le nom de Kabaïles : ils ne descendent jamais dans la plaine et combattent à pied; ce sont les troupes les plus redoutées, et les militaires qui ont fait dans l'Algérie quelque expédition lointaine, se souviennent de l'intrépidité et de l'acharnement que déploient dans le combat ces Arabes de la montagne. Les Turcs, les Maures et les coulouglis habitent les villes; le coulougli est le fils du Turc et de la Mauresque ou de la femme

Digitized by Google

arabe. Tremecen était peuplé presque entièrement d'hommes de cette race; Mustapha-ben-Ismaïl est lui-même coulougli.

Les nègres habitent indistinctement les villes et les campagnes; ils sont presque tous esclaves, mais néanmoins ils montent à cheval et combattent comme les Arabes. Quant aux juifs, ils sont tous commerçans, et se renferment dans les villes parce qu'ils y trouvent un abri plus sûr pour leurs grandes richesses. Ils sont d'ailleurs très répandus dans le pays, mais la guerre leur est tout-à-fait inconnue. Mascara en renferme un très grand nombre; lors de l'expédition du maréchal Clausel, Abd-el-Kader, en abandonnant cette ville, les frappa d'une forte contribution qui les ruina presque tous. A l'arrivée de nos premiers corps d'avant-garde, cette nombreuse population implora la clémence du maréchal, qui, par un ordre du jour, la recommanda à l'humanité de nos soldats. Lorsque notre armée quitta Tremecen, plusieurs familles la suivirent et vinrent s'établir à Oran, abandonnant une ville où, à son retour, l'émir aurait fait retomber sur elles tout son ressentiment.

Les villes de la côte, telles qu'Oran, Mostaganem, Alger, Bougie et Bône, ont totalement changé d'aspect depuis qu'elles sont en notre pouvoir; ce ne sont plus les villes mauresques, aux rues sales et étroites, encombrées d'habitans; elles ne sont plus gardées et surveillées par de vieux donjons maures à Mostaganem, espagnols à Oran, danois à Bougie et à Bône, mais bien par des bastions français, qui dominent la plaine, et montrent aux navires leurs cimes crénelées; des voies larges les traversent en tous sens, des places publiques leur donnent de l'air, les clochers catholiques s'élèvent vis-à-vis des minarets musulmans, les églises près des mosquées, et les cris mélancoliques de l'iman qui appelle les fidèles à la prière, sont interrompus par les sons de la cloche qui jette au loin dans la campagne et sur la mer les tintemens de l'*Angelus*.

Les villes de la côte se font chaque jour plus européennes. Nous pourrions nous étendre longuement sur chacune d'elles, dire son histoire, son passé, son état présent, et chercher à deviner peut-être son avenir; mais nous préférons parler d'une ville tout-à-fait arabe, et qui n'a rien perdu de son aspect original. Nous choisirons Tremecen, ville assez grande, située dans l'intérieur de nos possessions africaines.

Tremecen ou Tlemecen est à trente-cinq lieues sud-ouest d'Oran, sur les confins du désert d'Angad et de l'empire de Maroc. En prenant Oran pour centre, on pourrait décrire un cercle de trente-cinq à quarante lieues, qui passerait à Tremecen, Mascara, Kalah, où se fabriquent de riches tapis, Belida, Miliana, Ceuta, frontière maritime de Maroc et appartenant à l'Espagne, et enfin Nedroma, ville riche que nous n'avons jamais explorée, habitée et défendue par les Kabaïles des gorges de la Tafna, et d'où Abd-el-Kader tire en grande partie sa poudre et ses armes. Dans l'intérieur de ce cercle, à l'exception de Mostaganem, qui n'est situé qu'à vingt-cinq lieues à l'est d'Oran, on ne trouve pas une ville, pas un bourg, pas un village, pas

Digitized by Google

même une seule chaumière. Lorsqu'un corps expéditionnaire se dirige sur l'un de ces points, il peut s'attendre à ne rencontrer sur sa route nul vestige d'habitation. A l'approche des troupes, les tribus campées dans la plaine plient leurs tentes et disparaissent sans laisser une seule trace de leur séjour.

Le pays qui sépare Oran de Tremecen est assez aride; aussi le voyageur, fatigué de sa longue marche à travers des plaines sablonneuses et des montagnes nues, repose agréablement son regard sur la ravissante colline qui sert de base à la ville. Il est difficile de voir une position plus charmante et plus belle. Tremecen, s'élevant au-dessus de sa forêt d'oliviers, montre avec coquetterie ses minarets élevés, ses marabouts, sa forteresse arabe et ses maisons blanches. Suspendue aux flancs de la montagne, elle est égayée par le murmure de ses deux rivières et de ses mille fontaines, et la plaine qui s'étale à ses pieds lui envoie le parfum de ses prairies et de ses riches moissons. Les montagnes escarpées et brûlées contre lesquelles la ville est adossée au midi la séparent d'une autre vallée aussi riche et aussi fertile, qu'habitent les Beni-Hourni.

La plaine de Tremecen est arrosée par la Salseff, qui, après s'être mêlée à l'Isser, va se jeter dans la Tafna. La Salseff roule de cascade en cascade, au milieu des jardins, son eau pure et fraîche; elle trace plusieurs circuits autour de la ville, qu'elle semble abandonner à regret, et se perd dans la plaine qu'elle fertilise. Avant de quitter Tremecen, elle passe sous deux ponts qui remontent à une haute antiquité; quelques chroniqueurs veulent même qu'ils soient l'ouvrage des Romains. Cependant la ville ne possède pas un seul débris qui atteste le passage de ce peuple.

Tremecen a été très riche et très florissante : la situation enchantée de cette ville, au milieu d'un oasis où elle s'élève isolée, l'avait rendue chère aux caravanes, qui venaient toutes s'y reposer. Elle était l'entrepôt des marchandises arrivant du désert, et destinées à l'empire de Maroc ou aux commerçans espagnols. Les juifs d'Alger et d'Oran s'y rendaient en troupes, et rapportaient dans les ports des laines, des essences, des tapis et des armes.

La population se composait, comme nous l'avons déjà dit, de Turcs et de coulouglis, qui sont les nobles de la contrée. Il y résidait un bey qui rivalisait en puissance avec ceux d'Oran et de Mascara. Mais aujourd'hui Tremecen est tout-à-fait déchu; les murailles qui la défendaient sont renversées, les tours couvrent la campagne de leurs débris; les maisons, si blanches, si coquettes et si fières de leurs pavés de marbre, de leurs belles fontaines et de leurs jardins, n'offrent plus au regard que le triste tableau d'une complète désolation. Les faubourgs ne sont plus habités, et dans le cœur même de la ville, une foule de maisons sont désertes et en ruines. La guerre a chassé les habitans, les siéges ont dévasté la campagne, et la population, en changeant de maître, n'est demeurée couverte que de haillons. Lors de notre première arrivée à Tremecen, en janvier 1836, il régnait encore quelque aisance parmi

Digitized by Google

le peuple, mais depuis, nous avons tant de fois passé et repassé, que la misère seule y reste.

Le commandant Cavaignac s'était volontairement chargé d'une belle mission : avec cinq cents volontaires, il devait défendre et garder Tremecen. Privé de tout secours, livré à ses propres forces et à ses seules ressources, il a dû d'abord relever la chemise démantelée de la place. Oublié pour ainsi dire au milieu de populations ennemies, avec des munitions et quelques rations de vivres, il a su inspirer à ses soldats le courage nécessaire pour remplir jusqu'au bout et avec honneur leur tâche glorieuse.

Ils sont restés quinze mois enfermés dans ces ruines, privés des objets les plus nécessaires à la vie. Lorsqu'au mois de juin 1837, ils ont été relevés de ce poste, ils portaient tous sur leur visage les traces douloureuses des souffrances qu'ils avaient endurées. Surveillés de près par Abd-el-Kader, ils ne pouvaient ni s'écarter de la ville, ni rien se procurer du dehors; la misère et la faim décimaient la population. Nous avons vu des terrasses de maisons où l'on avait répandu de la terre et semé du blé et de l'orge. Maintenant Abd-el-Kader est maître de la province, il rendra peut-être à cette ville son ancienne opulence.

Environ une lieue et demie avant Tremecen, on entre dans un grand bois d'oliviers magnifiques et chargés de fruits; c'est avec un serrement de cœur bien douloureux que nous vîmes nos soldats abattre brutalement ces beaux arbres, sans autre motif que celui d'une distraction puérile. Des corps de cinq à six mille hommes se chauffaient à des feux alimentés par des arbres entiers, et au lever du camp, on en laissait encore plus par terre qu'on n'en avait brûlé. Souvent même, pour plus de promptitude, les soldats mettaient le feu dans les cavités du corps de l'arbre, et faisaient ainsi monter l'incendie jusqu'aux branches.

Les ruines de *Manzoura*, situées à deux lieues sud-ouest de Tremecen, sont bien certainement ce que toute la province renferme de plus curieux.

Un empereur de Maroc, nommé El-Manzour (le victorieux), voulut conquérir Tremecen, et mit le siége devant cette ville. Il établit son camp principal non loin des murs, près d'une fontaine très abondante et dans une forêt d'oliviers. Le siége dura dix ans, et l'empereur, pendant ces dix années, fortifia son camp, l'entoura d'une muraille gigantesque flanquée de grosses tours de mille en mille mètres, et se trouva à la fin possesseur, non de Tremecen, mais d'une ville nouvelle qui prit de lui le nom de Manzoura. Ne pouvant réussir à forcer les remparts de Tremecen, El-Manzour se retira, abandonnant à ses ennemis sa nouvelle ville, dont il ne reste debout, aujourd'hui, que les tours colossales et le minaret, où des bandes armées trouvent encore un abri.

Des visiteurs curieux ont payé cher leur excursion à ces ruines : la division d'Oran se rappelle encore avec douleur la mort d'un camarade aimé, M. Bujon, jeune officier du génie, qui, s'étant imprudemment aventuré dans

Digitized by Google

le bois de Manzoura, tomba dans une embuscade et fut assassiné par les Arabes d'Abd-el-Kader.

En sortant des bois d'oliviers qui couvrent la plaine, on arrive au pied de la colline sur laquelle est bâtie Tremecen. Aux débris et aux pans de murailles qui précèdent la ville, il est facile de se convaincre de l'ancienne existence de vastes faubourgs. Quelques forts, démantelés et renversés, attestent encore la puissance de la cité, et servaient probablement de postes avancés.

Aujourd'hui tout le rayon de la place est planté de jardins charmans : les figuiers, les grenadiers, les citronniers, les orangers, étaient aux yeux des passans les fruits les plus délicieux, et chacun les peut cueillir, car depuis la guerre, ces jardins sont incultes et abandonnés; l'eau la plus fraîche et la plus limpide de toutes les sources d'Afrique coule en mille ruisseaux le long des allées, et va se perdre au penchant de la colline sous l'herbe des savanes.

Après avoir traversé ces jardins, on arrive à la porte du Nord : elle est formée de deux grosses tours ruinées qui coupent le rempart; au pied de ces tours passent deux grandes routes dont l'une conduit à Mascara et l'autre à Maroc; elles sont détériorées et tristes : de nombreuses caravanes n'en soulèvent plus la poussière; quelques cavaliers nomades, quelques Kabaïles de la montagne, sont les seuls voyageurs qui les traversent. Les premières maisons que l'on trouve en entrant dans la ville sont inhabitées et inhabitables, elles tombent en ruine, et de nombreux débris, déjà recouverts d'herbe, jonchent les rues; ces débris se mêlent à ceux du rempart écroulé dans presque tout son périmètre; on arrive bientôt à la porte Clausel qui était jadis de fer, et qui n'est close maintenant que par quelques planches mal jointes; là se trouvait le premier corps-de-garde des zouaves du commandant Cavaignac; dans la rue qui fait suite s'élève le Beylick ou palais du bey : c'est un grand bâtiment d'architecture mauresque, et dont les lourdes galeries sont soutenues par de frêles colonnes. Le palais a dû être beau, mais on n'en voit plus aujourd'hui que des restes mal conservés. La cour de marbre, qui est belle, peut avoir cinquante pas de long sur trente de large. Au milieu, une fontaine qui lance de nombreux jets d'eau, est ombragée par un citronnier d'une grosseur prodigieuse, et arrose les fleurs d'un petit parterre entretenu par des esclaves. La demeure du bey est simple au dehors, mais très riche à l'intérieur.

Près du Beylick est le *Méchouar*, ou la citadelle; on y entre par une porte grande et solide, en bois de chêne fort épais, et doublée de lames de fer attachées au bois par des clous à grosse tête qui recouvrent toute la surface extérieure et intérieure. Auprès de cette porte se tient gravement assis un cafetier coulougli qui, pour la somme de dix centimes, vous offre une tasse de bon café, sucré avec de la cassonnade. Cette porte n'introduit pas directement dans l'intérieur de la citadelle; il faut faire plusieurs détours et passer sous plusieurs autres portes avant d'y arriver. Le Méchouar renferme entre ses épaisses murailles un fort beau jardin, où nos soldats cultivaient et re-

Digitized by Google

cueillaient en abondance des fruits, des fleurs et des légumes. Au centre de la citadelle est une immense fontaine, un vaste réservoir qui fournit l'eau à toute la ville, et qui donne au commandant le pouvoir de mettre à sec, en un instant, tous les conduits d'eau, et de tarir toutes les fontaines. C'est dans le Méchouar que Mustapha s'était retranché; c'est là qu'il se défendit pendant trois ans contre les attaques opiniâtres d'Abd-el-Kader. Avec des munitions, quelques mauvais canons turcs et une poignée d'hommes résolus, il a vaillamment tenu tête à l'émir, et son héroïsme pendant ce siége, comme sa conduite à toutes les époques de sa vie, lui ont mérité une place distinguée parmi les chefs arabes les plus vaillans.

Les anciens appartemens, qui devaient être magnifiques, ne sont plus aujourd'hui que de misérables cahutes, de mauvais corps de garde; les salles de bains, décorées jadis avec le plus grand luxe, servent de cuisine à nos soldats, la poussière cache les grandes mosaïques dont elles sont pavées, et les porcelaines peintes qui recouvrent les parois des murailles.

Non loin de la citadelle est une belle mosquée, dont le haut minaret sert d'asile aux cigognes, oiseau sacré pour les Arabes comme pour tous les peuples de l'Orient. Nous aurions bien voulu pouvoir décrire l'intérieur de cet édifice, mais l'entrée en est interdite aux chrétiens. Aussi continuerons-nous, bien qu'à regret, notre visite vers le sud de Tremecen : c'est le quartier des juifs qui, de ce côté, forme l'extrémité de la ville. Ce quartier n'est qu'un labyrinthe de petites rues étroites et voûtées si près du sol, que l'on ne peut souvent y marcher debout; il faut se baisser pour les parcourir. Les maisons sont verrouillées avec soin, et s'ouvrent par des portes si petites et si basses, qu'on se croirait au milieu d'une population d'enfans. Après avoir franchi la porte, on entre dans une cour carrée, pavée en marbre, et continuellement lavée par la fontaine qu'on trouve à l'entrée de toutes les maisons de Tremecen. Il est rare qu'on vous accueille bien dans ces maisons. En Afrique, plus qu'en aucune autre contrée du monde, le juif est défiant; il craint toujours; il se cache, et ne reçoit de visites que lorsqu'il ne peut s'en défendre. Dans l'intérieur de ces maisons, on découvre souvent de jeunes filles charmantes, et de jolis enfans aux grands yeux, à la physionomie noble, mais souffrante; ils semblent étiolés par l'ombre de la maison, où leurs parens les retiennent comme emprisonnés, et d'où ils s'échappent à peine un moment, à de longs intervalles, pour se mêler aux autres enfans de la ville, aussi beaux qu'eux et plus libres.

Après avoir vu le Beylick, le Méchouar et le quartier des Juifs, il ne reste plus à visiter dans la ville que le cimetière et un ancien couvent.

Le cimetière est beau et mérite d'être vu; les tombes sont toutes recouvertes de blocs de marbre et chargées d'inscriptions arabes : on distingue surtout les tombes des beys de Tremecen, qui y sont tous déposés. A gauche de l'entrée, sous une pierre presque perdue dans l'herbe, est enterrée la tête de Barberousse, qui fut décapité après avoir perdu une sanglante bataille

Digitized by Google

dans ce même défilé de *Lachoire* où le général Létang eut une belle affaire le 4 décembre 1836.

L'ancien couvent a servi d'ambulance à nos corps expéditionnaires. On y remarque de belles mosaïques en porcelaine et des plafonds en bois sculpté.

Outre la porte du Nord, Tremecen a deux autres sorties, la porte de l'Est, qui s'ouvre du côté de Mascara, et celle du Sud, qui conduit au pays des Beni-Hourni et au désert d'Angad.

Il est difficile de quitter Tremecen le cœur joyeux; il tarde au voyageur de sortir de ces ruines et de cette misère pour se retrouver au milieu de la campagne, qui, à peu de distance de la ville, est charmante.

Le pays des Beni-Hourni, arrosé par la Salseff, est couvert de beaux bois d'oliviers et parfaitement cultivé. Nous y avons fait de grandes récoltes en vidant les silos où les habitans cachent leurs grains. Ce fut avec les réserves des Beni-Hourni que le général Bugeaud approvisionna, au mois de juillet 1836, les magasins de Tremecen. Ce pays est de peu d'étendue; mais on rencontrerait difficilement une contrée plus belle et plus fertile que la vallée des Beni-Hourni.

A deux lieues sud-ouest de Tremecen, on rencontre la fameuse mosquée de Sidi-Boumedin, l'un des saints les plus renommés du pays. Avant notre arrivée, cette mosquée était fort riche : les tombeaux étaient couverts d'inscriptions d'une haute antiquité; les murailles étaient enrichies de croissans en ivoire, d'œufs d'autruche, et d'une foule d'autres objets rares et curieux, offerts par les pélerins; la porte tournait sur des gonds d'argent massif; aujourd'hui tout a disparu; on a enlevé jusqu'aux armes et aux drapeaux qui pavoisaient le dôme du marabout. Ces trophées parent aujourd'hui notre hôtel des Invalides. J'ai vu dans cette mosquée un magnifique exemplaire du Koran; les versets étaient écrits à la main sur des planchettes de bois tellement fines, qu'on les eût prises pour des feuilles de parchemin; les coins et les fermoirs, en cuivre, étaient très usés, mais on y découvrait cependant encore la trace des couches d'argent dont ils avaient été recouverts; sur toutes les pages, des dessins originaux accompagnaient les versets, et faisaient de ce volume un ouvrage sans prix. Ce beau livre, placé en dépôt sacré sur la tombe des saints, a été enlevé depuis, et s'est perdu en passant sans doute dans des mains indignes de le posséder.

A la mosquée de Sidi-Boumedin, ainsi que dans plusieurs autres grands marabouts, on élevait toujours un lion ou une lionne. Cet animal, si terrible dans le désert, renonce volontiers à sa vie aventureuse et sauvage, pour se coucher au pied des tombeaux; alors il devient pour tous les Arabes un être sacré, et les saints le promènent souvent de province en province, recevant les aumônes qu'on lui fait à la porte de chaque tente.

Dans cet état, les lions deviennent aussi doux que nos animaux domestiques les plus familiers; comme des chiens dociles, ils suivent leurs conducteurs, qui leur attachent une petite corde au cou plutôt pour les guider que

Digitized by Google

pour les retenir. Nous en avons vu passer un à Misserghin, que l'on avait placé sur un âne, afin de lui épargner les fatigues de la marche. Rien n'était plus curieux que la vue de cette énorme bête, attachée au cou du pauvre baudet par une petite ficelle, et croisant avec majesté ses larges pattes sur l'encolure grêle et chétive de sa monture.

Tous les chiens du camp s'élancèrent sur les traces des deux voyageurs, et les poursuivirent long-temps de leurs cris; les enfans venaient faire des niches au malheureux âne, lui tiraient la queue, et montraient le poing au lion, qui, promenant un regard impassible sur cette bruyante escorte, se battait les flancs sans la moindre colère, et semblait même communiquer un peu de son assurance à l'âne, qui marchait la tête haute et les oreilles droites.

Nous nous souvenons encore d'avoir vu un jeune lion que le commandant Cavaignac ramenait de Tremecen; il marchait avec le bataillon des zouaves, fournissait son étape et couchait au bivouac, aussi doux et aussi docile qu'un chien qu'on aurait conduit en laisse.

A l'ouest de Tremecen, après environ deux heures de marche, on trouve le village de Ain-el-Haoud (la fontaine du cheval). La position de ce village, plutôt abandonné que ruiné, est admirable; il s'annonce par de petites maisons de campagne d'une délicieuse fraîcheur, qui bordent la Salseff, dont les flots limpides baignent le village et arrosent un magnifique bois d'oliviers. Ce qui ajoute encore au charme de ce lieu, c'est qu'en le quittant, on perd les habitations, l'eau, les arbres et la verdure; après avoir passé le bois d'oliviers, on rentre dans les vastes déserts qu'il a fallu traverser pour arriver d'Oran ou de la Tafna; bientôt la sueur inonde votre front; un soleil brûlant vous dévore, la soif vous accable, et vous ne trouvez plus un arbre pour vous abriter, plus une goutte d'eau pour vous rafraîchir; c'est le désert avec ses montagnes arides, ses plaines brûlées et son soleil éternel; c'est la guerre avec toutes ses souffrances, et la vie nomade avec toutes ses misères.

Les Maures qui firent la conquête de l'Espagne partirent en grande partie de Tremecen. Plusieurs familles de cette ville vous rappellent avec fierté qu'elles descendent de cette génération guerrière et conquérante qui régna sur la plus belle contrée de l'Europe.

III.

Mascara. — Ab-El-Kader.

M. de Thorigny, lieutenant-colonel commandant les spahis d'Oran, est le premier officier français qui soit entré dans Mascara. Il nous a laissé quelques détails intéressans sur la position de cette ville, et sur ce qu'elle était en mars 1834. « Plusieurs montagnes défendent l'approche de Mascara, la dernière, très élevée et très escarpée, demande deux heures pour être gravie;

Digitized by Google

au revers nous aperçûmes la ville, ses blanches maisons et ses minarets; elle domine une vaste plaine très bien cultivée. Quatre coups de canon annoncèrent l'arrivée du bey, et aussitôt toute la population se précipitant au-devant de nous, salua son sultan des plus vives acclamations. Nous fûmes installés dans une assez jolie maison appartenant au bey; mon premier soin fut de parcourir la ville, mais il était difficile de nous frayer un passage dans les rues étroites où la foule se pressait pour examiner des *roumi* (chrétiens), comme ils nous appelaient, stupides d'étonnement de voir des officiers français, armés, parcourant les rues d'une ville pure jusqu'alors de toute souillure chrétienne.

« La ville me fit l'effet d'un grand couvent où des moines, vêtus de burnous avec des capuchons noirs ou blancs, se croisaient en tous les sens; seulement leur aspect sauvage, leurs yeux brillans, annonçaient toute autre chose que des idées monastiques. Mascara renferme une population de douze mille ames. Quelques boutiques, tenues par des Maures et des juifs, sont assez bien fournies; des cafés et un marché bien approvisionnés et fréquentés par les Bédouins de la montagne, sont les seules ressources que puisse offrir la ville. Les femmes sortent peu, et seulement pour aller au bain, mais il y en a de fort jolies, entre autres la sœur du bey Abd-el-Kader.

« Quinze pièces de canon défendent la ville, mais la plupart en mauvais état, ne feraient sans doute feu qu'une fois, au grand préjudice des servans, tant les affûts sont mauvais. Quatre pièces protègent la maison du bey. »

C'est à cette même époque que le premier traité de paix fut conclu entre la France et le peuple arabe. Pendant cette paix, qui dura quinze mois, le bey raffermit sa puissance, et sentant la nécessité d'avoir pour résidence une place, il conçut le projet de mettre Mascara dans un état de défense imposant. La guerre vint l'arrêter dans ses travaux, il fallut combattre de nouveau, et l'expédition, conduite sur cette ville par M. le maréchal Clausel, en 1835, y pénétra sans résistance.

L'entrée dans Mascara de l'armée française, commandée par le duc d'Orléans et le maréchal Clausel, a été accompagnée de circonstances intéressantes; nous en rapporterons ici quelques-unes. — La pluie avait rendu les chemins impraticables pour le matériel de l'expédition; M. le maréchal, laissant donc le gros de l'armée à trois lieues de la ville, partit avec toute sa cavalerie, quelques obusiers et les 2e et 17e régimens d'infanterie légère. A neuf heures du soir, par une nuit sombre et silencieuse, l'infanterie arriva et fut se loger dans le premier faubourg, Bab-Ali.

Aucune force ne s'opposait à cette prise de possession. Le silence le plus complet régnait autour de nos soldats, les maisons étaient abandonnées, les portes fermées, nulle voix humaine ne troublait le silence. Le faubourg était désert. Un seul être vivant fut rencontré dans une ruelle infecte et étroite; c'était une pauvre femme, petite, laide et vieille, que l'on trouva perdue dans un fumier de chiffons, de peaux de chèvres, de lambeaux de nattes; elle était

Digitized by Google

cul-de-jatte et n'avait pu fuir. Le lendemain, après une grande revue, les troupes cantonnées dans les faubourgs entrèrent dans la ville.

Mascara est l'ancienne *Victoria*. Cette ville est située dans une belle plaine à soixante-cinq lieues O. S. O. d'Alger, et à vingt lieues d'Oran. Les flèches élevées de ses minarets rompent l'uniformité des terrasses basses et blanches, et l'aspect général est imposant. Mascara est entourée de murs hauts à peu près de vingt à vingt-cinq pieds, assez épais et en bon état. Lorsque nous y entrâmes, des canons hors de service étaient en batterie. Les remparts étaient sans fossés et sans glacis, et les maisons des faubourgs, appuyées au mur d'enceinte. Cette place, ainsi protégée, peut être à l'abri d'un coup de main, mais ne saurait offrir une résistance opiniâtre. Un mauvais fort turc encore plus délabré que la chemise d'enceinte ne peut être que d'un faible secours. Ces fortifications ont été élevées par les habitans, qui ont longtemps refusé de recevoir une garnison turque, pour se garantir des excursions des Arabes. L'intérieur de la ville est sale, les maisons sont petites et pauvres. Il existe devant la mosquée une place peu spacieuse, près de laquelle s'élève le palais ou plutôt la maison d'Abd-el-Kader. L'intérieur de cette demeure n'a rien de saillant; on y voit une cour pavée de marbre et de grands appartemens rectangulaires; et si l'extérieur ne se faisait remarquer par une plus grande propreté, on ne la distinguerait pas entre les maisons voisines.

Abd-el-Kader, en abandonnant la ville, avait sommé tous les habitans de le suivre. Les juifs s'y étant refusés, il livra leurs demeures au pillage de ses soldats, qui firent main basse sur les boutiques et égorgèrent sans pitié les maîtres qui voulurent opposer quelque résistance. Dans plusieurs quartiers, les maisons ressemblaient à de vrais charniers où gisaient des cadavres mutilés. Les malheureux qui avaient échappé à la fureur du bey, et qui nous avaient ouvert les portes, croyant trouver en nous des libérateurs, furent en proie, pendant quelque temps, à toutes les angoisses de la crainte. Quelques femmes et jeunes filles juives s'étaient retirées et cachées dans une maison que nos soldats découvrirent; ils voulurent se porter à des excès à peine tolérés dans une ville prise d'assaut. Heureusement le désordre fut arrêté à temps, et ce résultat fut dû aux sages dispositions du maréchal, autant qu'à l'indignation témoignée par le prince.

Cette misérable population juive nous a offert le dernier degré de la misère humaine. Nous nous souvenons d'avoir vu un juif qui se sauvait à toutes jambes de la ville fatale. C'était un vieillard; il parlait seul et vite, et semblait abîmé dans le plus profond désespoir; il rencontra quelques officiers qui le questionnèrent avec douceur; il leur répondit par des versets de la Bible, et leur demanda grace en leur baisant les mains. Il ne fut pas possible de le rassurer; il se mit à fuir en pleurant, la frayeur l'avait rendu fou.

La ville prit bientôt une physionomie riante et fort originale; nos Arabes alliés s'installèrent dans les boutiques abandonnées, et débitèrent, avec tout le sang-froid des anciens maîtres, le produit de leur maraudage, faisant ainsi un commerce où ils gagnaient plus de cent pour cent.

Digitized by Google

L'armée, avant de quitter la ville, travailla de son mieux à la détruire; la charpente du palais d'Abd-el-Kader fut abattue, les mosquées furent pillées, les lustres en verre de couleur, brisés et volés, ainsi que les korans et les œufs d'Autruche; enfin après quarante-huit heures de séjour on évacua cette malheureuse ville. Les colonnes de l'armée étaient en route, et on apercevait encore Mascara, que la fumée enveloppait de temps à autre d'un épais nuage; le feu répandait sur le paysage de rougeâtres et sinistres clartés. De nombreux tourbillons indiquaient l'emplacement des magasins de blé, de laines et de soufre, principaux foyers de cet horrible incendie. L'émir perdit dans cette catastrophe pour 80,000 francs de soufre, qu'il devait employer à fabriquer de la poudre.

Les juifs n'osèrent braver une seconde fois le courroux d'Abd-el-Kader, et se réfugièrent dans nos rangs. Il faut avoir vu le sombre désespoir de ces proscrits, pour bien comprendre toute l'étendue de leurs malheurs. Ils quittaient avec précipitation et terreur une ville qui brûlait avec leurs maisons et toute leur fortune. Le soldat le plus insensible a dû sentir son cœur se serrer devant cette misère : des vieillards chancelans, des femmes faibles, des filles et des petits enfans nous suivaient à marche forcée, sans pouvoir résister à des fatigues déjà trop fortes pour des hommes jeunes et vigoureux. Les vieillards s'arrêtaient, et couchés derrière un buisson, attendaient la mort. De pauvres femmes s'épuisaient à porter leurs enfans, mais leurs pieds délicats, déchirés par les pierres et les ronces de la montagne, se refusaient bientôt à les soutenir; l'enfant glissait de leurs bras, tombait dans la boue, et la mère usait ses dernières forces pour aller mourir à quelques pas plus loin.

Pendant la route un petit enfant fut trouvé dans un silos, M. le duc d'Orléans le prit sous sa protection.

Abd-el-Kader doit occuper un rang distingué parmi les hommes remarquables dont peut s'enorgueillir l'Afrique. Il est souverain autocrate; il fait la guerre, représente le prophète, et rend la justice. Chef d'un peuple qui ne possède d'autres lois écrites que les livres saints, et qui n'a d'autre code que la justice de son sultan, il domine toutes les questions sociales et religieuses, et prononce sans contrainte et sans conseil sur chacune d'elles.

Le rôle qu'a joué cet homme depuis que nous occupons l'ouest de la côte d'Afrique, a été noble et bien soutenu; c'est grace à cette noblesse et à cette persévérance qu'Abd-el-Kader s'est élevé d'un rang inférieur à la puissance souveraine; et si on le suit, avec attention, dans le cours de son étonnante carrière, on sera forcé de convenir qu'il n'a manqué à cette organisation puissante qu'un vaste théâtre pour mieux se développer. Il règne parmi nous une déplorable habitude, celle de désapprécier nos ennemis. Un tel orgueil est maladroit, lors même qu'il ne serait pas injuste. Tous les autres peuples agissent différemment, et croient rehausser leur gloire de toute celle qu'ils font rejaillir sur leurs adversaires vaincus.

Ainsi, nous entendons traiter la guerre d'Afrique de guerre insignifiante, parce que l'on n'a pas tiré à la Mactah et à la Tafna autant de coups de

Digitized by Google

canon qu'à Leipsig et à Waterloo; nous voyons hausser les épaules au nom d'Abd-el-Kader, parce qu'on se souvient de l'archiduc Charles; et les vieux débris impériaux raillent nos jeunes soldats qui parlent de souffrances et de misères, parce qu'ils n'étaient pas d'âge à porter le sac devant Moscou. Cependant leurs souffrances sont grandes, leurs escarmouches souvent chaudes, et l'ennemi qu'ils poursuivent est redoutable.

L'émir peut avoir vingt-neuf à trente ans; mais on ne connaît pas exactement la date de sa naissance, les Arabes ne prenant aucun soin de constater leur arrivée dans ce monde. Sidi Meydin, son père, était grand marabout, et avait fait le voyage de la Mecque, ce qui lui donnait une grande considération dans le pays. Il avait trois enfans, deux garçons et une fille. L'un de ces garçons, fou illuminé dont on ne cherche pas à connaître le nom, et qui passe sa vie entière à réciter des versets et à tenter des miracles, céda tous ses droits à son frère Abd-el-Kader.

Les ancêtres de l'émir ont joué un grand rôle dans le pays; Abd-el-Kader en est très fier, et a eu soin de le rappeler au général Desmichel, dans une lettre où il lui disait : « Nous sommes né d'une famille de princes qui a jadis régné dans ce pays. » Il fit un voyage à la Mecque comme son père, afin d'acquérir une grande réputation de sainteté. Sidi Meydin mourut, et son fils mit tout en œuvre pour parvenir au beylick d'Oran. Il aurait eu beaucoup de peine à faire reconnaître son autorité par les tribus qui lui sont soumises aujourd'hui, si les Français n'étaient venus porter la guerre dans cette partie de la régence. Dès que le pavillon turc fut abattu, et remplacé sur les vieux forts espagnols de la ville d'Oran par le drapeau français, les Arabes montèrent à cheval, et la guerre fut déclarée sur tous les points.

Les indigènes avaient une cause juste et belle à soutenir. Ils l'ont défendue avec toute l'énergie et le courage que peut inspirer l'amour de la patrie. Dans une guerre si glorieuse, un grand homme devait se montrer. Ce fut Abd-el-Kader. Il lui fallait, pour pouvoir lutter avec avantage, affermir son autorité, combattre et soumettre les tribus rebelles, et les réunir contre nous en masse; il lui fallait une ame ferme pour se relever plus fort après chaque revers. En un mot il n'a reculé devant aucun des obstacles qui le séparaient de son but, et il l'a atteint. Son grand renom, sa vie austère, son courage, sa politique pleine de finesse, ses succès ont été pour lui des armes puissantes, dont il s'est habilement servi. De simple chef de parti qu'il était lors de notre arrivée, il s'est fait bey, émir et sultan; et depuis le dernier traité de la Tafna, l'empereur de Maroc redoute ce voisin astucieux et remuant qui recule chaque jour les limites de ses états.

Le général Desmichel, qui a eu pendant long-temps des relations avec Abd-el-Kader, et qui avait conclu avec lui un premier traité en 1834, a publié, sur les évènemens qui ont signalé le temps de son commandement, une brochure très remarquable. Le général fait le plus grand cas de la capacité politique de l'émir; j'emprunte à sa correspondance avec ce chef deux lettres qui appuient parfaitement ses éloges.

Digitized by Google

La première est une réponse à une demande que lui avait faite le général, pour la mise en liberté de quelques Français surpris par trahison; l'émir y aborde finement la question de paix.

« Le sixième jour de hiemaclistani de l'hégire 1249 (30 octobre 1833).

« Louange à Dieu, à notre seigneur Mahomet, ainsi qu'à ses compagnons.

« Hadji Abd-el-Kader Ben-Meydin, prince des fidèles défenseurs des croyans, au général Desmichel (que Dieu protége ses armes!), gouverneur d'Oran,

« SALUT!

« Nous avons reçu votre lettre renfermant des conseils, les meilleurs qui puissent se donner, et qu'on ne peut combattre; nous les avons appréciés et mis à profit.

« Vous persistez, dans les trois lettres que nous avons reçues de vous, à demander la délivrance des prisonniers dont vous déplorez l'esclavage; ces hommes, dont nous avons le plus grand soin, ne sont pour nous d'aucune importance, mais l'état de choses où nous étions, et le peu d'espérances que nous avions de le voir cesser, ne nous permettaient pas de consentir à les rendre sans rançon : si vous désirez un arrangement entre les Arabes et les Français, j'adhérerai à votre demande concernant les prisonniers, lorsqu'un traité, mutuellement consenti, aura fait cesser les ravages du sabre; nous vous ferons observer que notre religion, qui nous défend de demander la paix, nous permet de l'accepter quand elle nous est proposée; car Dieu dit dans le livre saint : *Ne vous reposez qu'après la victoire; je suis toujours avec vous*..

« La confiance que vos lettres nous ont inspirée, a été un motif puissant pour nous déterminer à traiter avec vous. Il est dit aussi dans le livre saint : *Si on ne vous propose pas la paix, ne la cherchez pas, car c'est Dieu qui règle tout; et si la paix est violée, confiez-vous en lui, il maintiendra votre union, et protégera vos armes.*

« Vous demandez une entrevue pour traiter, mais elle doit être subordonnée à des conditions qu'il faut connaître, et qui, une fois acceptées, doivent être sacrées pour tous, quand même il n'existerait plus qu'un seul d'entre nous; car le Très Haut a dit : *Quand vous avez formé une alliance, vous devez y rester fidèle, et s'il arrivait qu'un musulman, prisonnier des chrétiens, reçût la liberté sur parole, il ne pourrait s'en aller sans leur permission.*

« Pour conduire à une bonne fin l'arrangement projeté, il est nécessaire que vous me fassiez connaître vos conditions, et ce que vous désirez de moi. Je vous soumettrai les miennes, et Dieu nous sera en aide. Vous vantez la puissance de la France, et vous dépréciez la nôtre; cependant, les siècles attes-

Digitized by Google

tent la puissance musulmane, qui a toujours obtenu la victoire sur ses ennemis. Si nous sommes faibles à l'extérieur, notre force est en Dieu; car il a dit : *Votre force est dans votre faiblesse même; confiez-vous en moi, et vous réussirez dans toutes vos actions; observez votre religion, la victoire vous sera assurée, et si les forces vous manquaient, vous les trouveriez dans vos croyances.* Nous ne prétendons pas à une victoire constante, la guerre a ses chances; aujourd'hui pour vous, demain pour nous.

« La mort est pour nous un sujet de joie; nous ne regrettons pas le passé, nous n'avons d'autre appui que nos armes et nos chevaux; le sifflement des balles a plus de prix pour nous, que l'eau fraîche pour celui que la soif dévore; et le hennissement des chevaux, nous séduit plus que le charme d'une voix mélodieuse. Revenons à notre sujet. Si nous étions tout-à-fait décidés à établir entre nous des rapports durables d'amitié, mandez-nous-le, afin que nous puissions envoyer vers vous deux grands personnages investis de notre confiance, qui, après avoir conféré avec *Amar*, traiteraient avec vous de nos intérêts communs; ainsi s'accompliraient nos vœux avec l'aide de Dieu. Mais si nous étions obligés d'abandonner le pays, nous le ferions sans regrets, car le terrain est à Dieu, et il nous en a donné l'héritage, et dans quelque lieu que nous allions, au levant ou au couchant, dans un désert, nous trouverons partout notre nation.

« Vous paraissez dédaigner les forces des Arabes, et cependant nous sommes toujours prêts à combattre; compulsez l'histoire, et vous verrez ce qui s'est passé en Asie, dans les environs de Damas (1). »

Je citerai encore la lettre qu'il écrivit au même général après une affaire malheureuse, où le sort des armes avait favorisé son ennemi Mustapha-Ben-Ismaïl, notre allié actuel.

ABD-EL-KADER, ETC.

La huitième nuit du rhamadan, l'an 1249 (1834).

« SALUT,

« Busnach est arrivé ici, nous apportant, de votre part, un sabre venu des Arabes du moyen-âge; nous l'avons accepté comme une marque d'amitié, et une nouvelle preuve de vos bonnes dispositions à notre égard. Dieu vous en récompensera selon votre mérite. Vous pouvez être assuré que je tiendrai ma parole, et que j'observerai toujours le traité d'alliance qui nous unit. *Busnach* nous a dit que vous aviez été peiné de notre désastre; mais vous connaissez la guerre; aujourd'hui pour nous, demain pour l'ennemi. Selon vos bons conseils, je prépare une nouvelle sortie, et ne prends aucun repos; mais après que cette expédition sera terminée, s'il plaît à Dieu, tout ce que vous désirez de nous, nous sera facile. Je souhaite que vous me demandiez

(1) Abd-el-Kader fait allusion au siége de Saint-Jean-d'Acre par le général Bonaparte ou aux brillantes victoires que remportèrent en Syrie les premiers successeurs du prophète.

Digitized by Google

ce qui peut vous plaire des objets de notre pays; je ne puis deviner votre goût, et je regarderai comme une marque d'amitié, que vous vouliez me le faire connaître.

« Enfin, je risquerai ma vie et ma tête pour me conformer à vos désirs. Je connais les droits de l'amitié, mais je suis resté en arrière avec vous, pour la générosité, et je ne pourrai jamais m'acquitter, car vous avez commencé, et celui qui commence est le plus généreux. »

Ces deux lettres n'ont pas besoin de commentaires pour attester la haute finesse et la supériorité intellectuelle d'Abd-el-Kader. Pour mieux l'apprécier, il faut l'avoir vu dans l'une des plus belles scènes de sa vie, je veux parler de son entrevue sur la Tafna, avec le général Bugeaud.

Peu de Français avaient vu Abd-el-Kader jusqu'alors; il n'avait jamais voulu mettre les pieds à Oran, et très peu d'officiers avaient fait le voyage de Mascara. Toute l'armée était avide de connaître l'homme qu'elle combattait depuis si long-temps.

La division, forte de neuf à dix mille hommes, était campée à l'embouchure de la Tafna. Elle avait déjà couru la plaine pendant un mois sans rencontrer l'ennemi; quelques bruits de paix étaient arrivés jusqu'au soldat; et nous attendions impatiemment que cette question fût décidée, lorsqu'un ordre du général en chef termina les incertitudes, en annonçant la formation d'un corps de quatre mille hommes, qui devait appuyer son entrevue avec Abd-el-Kader. Nous emportions dans les caissons de quoi tirer à blanc et à boulet; nous crûmes la paix définitivement signée, et nous ne pensâmes plus qu'à faire bon accueil à Sidi Abd-el-Kader. Nous avions eu vraiment la bonhomie de croire que le *sultan* s'abaisserait jusqu'à venir dans nos rangs, nous passer en revue, et vanter notre tenue martiale. Mais nous étions tous fort loin de l'empereur Alexandre, et les choses se passèrent tout autrement qu'à Tilsitt! A cinq heures du matin, les régimens sortirent du camp pour se mettre en route. Les Arabes alliés prirent l'avant-garde sous la conduite de Mustapha, qui ne voulut jamais consentir à paraître devant son ennemi mortel.

On avait choisi, pour lieu du rendez-vous, un joli vallon, arrosé par la Tafna et dominé par des hauteurs pour la plupart cultivées. Les colonnes se déployèrent en ordre de bataille, et nous attendîmes les Arabes dans l'attitude immobile et majestueuse que prend une troupe en attendant l'inspection d'un prince royal. Le général développa sa cavalerie sur le revers des côtés et envoya un peloton de spahis en vedettes pour n'être pas surpris par l'apparition de l'avant-garde d'Abd-el-Kader. Nous étions déjà tous très mortifiés de nous trouver les premiers sur le terrain. Mais il nous était réservé bien d'autres tribulations!

L'infanterie attendait l'arme au pied, les cavaliers à cheval, les canonniers à leurs pièces, et nos généraux à cheval, entourés de leur état-major. Nul Arabe ne paraissait, la plaine était déserte, et les vedettes ne signalaient rien. On attendit ainsi une heure, puis deux, puis trois; l'impatience se manifes-

Digitized by Google

tait vivement parmi nous; les quolibets et les plaisanteries couraient dans chaque rang. Le soleil baissait; le général Bugeaud comprenait le mécontentement de toute l'armée, il était lui-même très contrarié. Enfin les vedettes viennent annoncer que l'armée ennemie approche et soulève une épaisse poussière dans le lointain. Quelques fourrageurs de cette armée viennent au général et lui annoncent que l'émir est malade et s'excuse de la lenteur de sa marche.

A cette nouvelle les tambours rappellent, on rompt les faisceaux, les troupes se remettent sous les armes et reprennent leur immobilité. Nouvelle déception! A une grosse lieue de notre avant-garde, les Arabes s'arrêtèrent et prirent toutes leurs dispositions pour le bivouac. On voulut bien croire un moment que le *sultan* se détacherait avec une escorte et franchirait la demi-distance d'intervalle; cette attente fut vaine encore. Par orgueil ou par méfiance, il ne fit aucune démonstration.

Son armée se distinguait parfaitement; elle avait concentré ses masses en un grand triangle, qui jetait ses angles sur trois collines. Elle se composait presque entièrement de cavalerie, et pouvait s'élever à dix mille hommes. Le général Bugeaud envoya son interprète avec un sauf-conduit aux postes avancés d'Abd-el-Kader, afin de lui exprimer son mécontentement, dissiper les craintes qu'il pouvait avoir sur la violation du droit des gens, et enfin, pour terminer une négociation qui nous faisait jouer un rôle peu digne de la France. Tous ceux qui connaissaient le caractère vif et peu endurant du lieutenant-général ont admiré la retenue et le sang-froid qu'il a déployés dans cette circonstance. Les allées et venues de l'interprète ne décidèrent pas l'émir; il garda sa position, et nous gardâmes la nôtre. Tous les militaires qui avaient vu avec peine s'entamer des négociations pacifiques, se berçaient alors de l'espoir d'une rupture. Nous n'aurions pas demandé mieux que d'en venir aux mains, et personne ne s'attendait à la brusque résolution que prit le général. Impatienté de toutes ces lenteurs, il laissa le commandement des troupes au général de Laidet, et se dirigea avec son état-major vers l'armée ennemie. Il était près de quatre heures du soir, une pluie fine tombait en ce moment. On ne pouvait se figurer que le lieutenant-général allait ainsi trouver sans escorte un ennemi dont la bonne foi pouvait être suspectée.

Le général fut signalé par les vedettes arabes, et Ab-el-Kader l'attendit sans faire un pas. Cette démarche hardie dut faire sur l'ennemi une grande impression. Notre chef montra, par sa résolution, qu'il ne s'arrêtait pas à des terreurs peu nobles, et indignes du caractère dont il était revêtu. Malgré les ordres sévères donnés par le général, plusieurs personnes qui n'appartenaient qu'à l'administration civile de l'armée se joignirent à son état-major, et formèrent une escorte malheureusement fort peu imposante. Qu'on se figure, en effet, les chefs arabes, beaux, forts et grands, vêtus avec plus de dignité que de luxe, offrant aux injures de l'air un front nu et hardi, montés sur des chevaux magnifiques, et qu'on se reporte à l'escorte du général, mal

Digitized by Google

montée et peu ou point cavalière; tous ces messieurs étaient coiffés de la casquette modèle à double et très large visière, très commode, il est vrai, pour garantir du soleil, mais nullement militaire. Que l'on compare ces représentans des deux peuples, et l'on ne pourra qu'éprouver une sensation pénible en voyant le général ainsi entouré, dans une circonstance solennelle. Nous aurions voulu lui voir prendre pour escorte ceux qui joignaient l'ennemi au jour de l'action, afin que les Arabes pussent reconnaître en nous le peuple qui depuis sept ans leur faisait la guerre. Arrivé à l'un des coins du grand triangle, le général s'arrêta et l'on vit sortir de l'armée ennemie un cavalier monté sur un cheval noir d'une beauté admirable; deux esclaves tenaient le mors de bride à droite et à gauche, et le fier animal les enlevait à chacun de ses bonds. Arrivé près du général, l'émir se jeta par terre, plutôt qu'il n'y descendit. Il s'assit le premier, le général l'imita. Les deux interprètes traduisaient alternativement leurs paroles.

L'émir est de petite taille, sa peau est beaucoup plus blanche que celle des Bédouins; ses mains sont fines et délicates. Il portait le haïck, le burnous noir et la corde de chameau. En un mot, il était vêtu aussi simplement que le dernier de ses cavaliers. Un très grand chapelet était attaché à son cou, et occupait ses mains. Les traits de son visage, fins et délicats, avaient une expression maladive qui contrastait avec la puissance de son regard. Il pesait chaque parole qu'il prononçait d'une voix douce, et consultait d'un coup d'œil son conseil, composé de quelques marabouts immobiles à ses côtés.

Il occupait le centre d'un demi-cercle formé par les chefs de ses tribus; ceux-ci attendaient en silence le résultat de l'entretien, qui dura quarante minutes, au milieu d'un silence profond et religieux. L'émir avait à soutenir les intérêts de toutes ses tribus; pour eux, plus que pour nous, la question de guerre avait une grande importance. Abd-el-Kader parlait devant son armée, devant tous les chefs assemblés, et il devait grandir vis-à-vis d'eux en gardant un maintien noble, fier et dédaigneux dans cette entrevue avec le chef des chrétiens. Il conserva constamment la même attitude, ne regardant pas le général en face et ne trahissant aucune émotion. Son rôle fut beau et bien soutenu jusqu'à la fin. Certes, les Arabes avaient grand besoin de la paix; ils avaient à réparer de bien grands désastres, et ne pouvaient songer à lutter contre la belle division que commandait le général Bugeaud. Abd-el-Kader, mieux que tous, savait toute la puissance que lui procurerait ce traité; mais, diplomate habile, il n'en pressa pas les conclusions, mettant même quelquefois le marché aux mains de ses ennemis. — « Quelle garantie me donnes-tu de ce traité? demandait-il. — Ma parole d'officier-général; et d'ailleurs tu devrais être satisfait de cet armistice, car si le roi de France ne ratifie pas nos conditions, tu pourras m'opposer une plus nombreuse armée et faire tes récoltes. » Le *sultan* répondit aussitôt: « Mon armée, tu le vois, est fort belle. Quant aux récoltes, nous pouvons nous en passer, et si tu en veux la preuve, je te donnerai l'autorisation de brûler toutes les moissons sur

Digitized by Google

ton passage. » Ce langage était faux; il y avait dans ce dédain beaucoup de forfanterie, mais cette forfanterie était employée dans une circonstance qui la relevait noblement. Le général se leva et tendit la main à l'émir, qui lui donna la sienne en demeurant toujours assis. Alors le général Bugeaud l'attira brusquement à lui, en disant d'un ton très animé : « Mais relevez-vous donc. » Toute l'armée a su bon gré au général de ce mouvement. Le sang-froid qu'il a montré dans cette entrevue, où il était à l'entière discrétion de ses ennemis, a flatté notre amour-propre national.

Abd-el-Kader, un peu troublé par les brusques façons du lieutenant-général, se retourna sans proférer une parole, sauta sur son cheval, qu'il enleva sur les jarrets, et rejoignit en quatre bonds son armée, qui poussa le cri unanime et retentissant de : *Vive le sultan!* Cet homme est tellement admiré par les Bédouins que ceux même de notre parti répétèrent les cris poussés dans l'autre armée.

Les troupes arabes se glissèrent dans les gorges, gravirent les montagnes, et se dispersèrent à l'horizon. Quelques jours après cette entrevue, Abd-el-Kader châtiait les tribus du désert d'Angaëd, qui avaient froidement embrassé son parti.

A. DE GONDRECOURT.

Digitized by Google

VOYAGES.

ASPECT DE LA SUÈDE.

Il n'y a pas d'autre diligence en Suède que celle d'Helsingborg et celle d'Upsal. Quand on veut voyager dans les autres parties du royaume, il faut avoir recours à la charrette qu'on appelle *kœrra*, et prendre des chevaux de poste. Cette manière de voyager n'est pas chère, mais elle peut être fort longue et fort incommode. A des distances de cinq à six lieues, on aperçoit sur la grande route une maison en bois avec deux ailes de chaque côté, servant de grange et d'écurie. C'est la poste, ou plutôt l'auberge (1). Une fois arrivé là, il faut se dire que la patience est une grande vertu, et saisir cette occasion de la mettre en pratique. Le maître de poste est un personnage important, qui a des champs, des bestiaux, et qui ne se dérange pas volontiers. Le domestique, le *hollkarl*, est un être d'une nature singulière, qui ne se soucie ni du temps, ni de l'heure, qui va tranquillement son chemin et n'a jamais compris à quoi pouvait servir de marcher plus vite une fois qu'une autre. L'été, tous les chevaux de la poste sont à travers champs. Un petit bonhomme, qui a pris en venant au monde les habitudes indolentes de la maison, va les chercher, et on attend. On attend une ou deux heures, c'est le moins. Je suis resté une fois trois heures dans une station; et comme j'avais la hardiesse extrême de murmurer, le maître de poste s'approcha de

(1) L'organisation de la poste aux chevaux en Suède ne ressemble point à la nôtre. Ce sont les paysans qui sont obligés de fournir chaque jour, chacun selon l'étendue de sa ferme, le nombre de chevaux nécessaires aux voyageurs, et la maison de poste, l'auberge, ou, comme les Suédois l'appellent, le *Gastgifvergard*, n'est que le lieu de rendez-vous où ces chevaux se réunissent.

Digitized by Google

moi et me dit d'un air solennel : « Comment, monsieur, vous vous plaignez d'avoir attendu vos chevaux trois heures, on les attend quelquefois ici quatre heures. » Je fus terrassé par la puissance de cet argument, et je m'en allai honteux d'avoir eu si peu de patience. Enfin, après avoir visité dans toutes ses parties la ferme et le jardin, après avoir long-temps causé avec la maîtresse de poste sur le caractère de son chat et la fécondité de ses poules, après être revenu vingt fois sur la grande route pour regarder, comme sœur Anne, si on ne voit rien venir, on aperçoit autre chose que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Les chevaux arrivent. On attèle la voiture avec de grandes précautions et de grandes lenteurs, mais enfin on l'attèle. Le voyageur prend les rênes, un petit garçon ou une petite fille, servant de guide, se place derrière lui. Sa mère lui donne une rôtie de beurre, son père lui recommande de ménager les chevaux, et voilà le chariot parti.

On peut, il est vrai, abréger ces délais en prenant un *fœrbud*, c'est-à-dire en envoyant douze heures d'avance un messager à cheval sur toute la ligne que l'on doit suivre. Mais souvent le fœrbud s'arrête en route : on paie double et on attend. Il faudrait, pour compléter cette précaution, qui en été est de toute rigueur, avoir un passeport de courrier et un cornet de postillon. Le passeport de courrier, avec son caractère officiel, a une grande influence sur l'esprit crédule du maître de poste, et le cornet de postillon ébranle le hollkarl. Du reste, il n'en coûte que soixante-quinze centimes par cheval pour faire trois lieues, et le gouvernement a pris toutes les précautions pour que le voyageur ne fût pas trompé. Dans chaque station on trouve un registre indiquant la distance d'un lieu à un autre, et une colonne de ce registre est réservée à ceux qui auraient quelque plainte à formuler contre le maitre de poste.

Ce qui ajoute aux ennuis d'un voyage dont il est toujours assez difficile de prévoir la fin, c'est la malpropreté et le dénuement des auberges. Hors des villes et des villages de quelque importance, on ne peut guère attendre autre chose que la bouteille d'eau-de-vie de pomme de terre, qui est en station permanente sur la table, et le *knœckebrœd*, espèce de galette dure et sèche mêlée d'orge ou d'avoine, selon la récolte de l'année ou la fortune du paysan. Si à ces deux élémens primitifs des dîners suédois l'hôtesse ajoute une tranche de viande fumée ou un poisson, il faut rendre grace à sa prévoyance. J'arrivai un soir dans une auberge de la Vermelande avec l'appétit d'un homme qui a fait quarante lieues dans sa journée. Mon hôtesse n'avait dans son armoire qu'une tasse de lait et deux œufs. J'avoue que mon égoïsme allait jusqu'à faire préparer les deux œufs pour moi seul, au risque d'affamer le lendemain la maison; mais la prudente femme ne m'en donna qu'un. « Il peut venir encore un voyageur, me dit-elle, et il faut bien que je lui garde quelque chose. » L'œuf qu'elle m'apporta bouilli dans l'eau était gâté. Elle me regarda casser la coquille, et quand elle vit tomber le petit poulet dans l'assiette, elle me dit d'un grand sang-froid : « Je m'en doutais; » puis elle s'en alla. Je

Digitized by Google

pris avec résignation ma tasse de lait, et je me couchai en pensant à la joie du voyageur qui viendrait dans quelques jours demander le second œuf.

Mais que sont ces ennuis passagers dans un pays aussi pittoresque, aussi curieux à voir que la Suède? Toute la colère soulevée par les impitoyables lenteurs du maître de poste se dissipe dès que l'on sent sa voiture rouler sur une de ces belles routes unies et sablées comme des allées de jardin, et le souvenir d'un mauvais gite s'efface à l'aspect d'un de ces paysages agrestes revêtu des teintes lumineuses d'un ciel d'azur. Pour moi, je n'oublierai jamais la joie d'enfant que j'éprouvais à partir le matin, au lever du soleil, pour continuer ma route à travers les campagnes de la Suède. Toute cette nature du Nord est si belle au printemps! Il y a tant de joie dans son réveil, tant de charme dans son sourire, tant de douces chansons dans le soupir de ses lacs et le murmure de ses bois! A la voir si rose et si fraîche après les sombres jours d'hiver, on dirait une jeune fille qui a été douloureusement séparée de celui qu'elle aime, et qui, secouant tout à coup son voile de deuil, revient à lui avec un front plus riant, un langage plus suave, et des caresses plus tendres.

Toutes les provinces de la Suède ont un caractère particulier et une physionomie différente. Au nord sont les tribus nomades de Lapons, qui parcourent les champs de neige avec leurs troupeaux de rennes; au sud, les familles de matelots qui s'en vont sur toutes les mers. Entre ces deux extrémités du royaume, il y a une grande variété de sol et de population. La Scanie, avec ses champs de blé et ses plaines de verdure, s'épanouit au bord du Sund comme la côte séelandaise, à laquelle elle a été long-temps réunie. La Smalande est une contrée couverte de bruyères ou de sapins chétifs. C'est une des plus arides provinces du royaume, et il est impossible de la traverser sans regarder avec un profond sentiment d'intérêt et de pitié les malheureuses cabanes en bois bâties au bord de la route, et les pauvres familles résignées qui les habitent. J'ai vu là des jeunes gens de vingt ans à qui l'on n'en aurait pas donné plus de douze, tant ils étaient petits et faibles. J'ai assisté dans une des cabanes de cette province au repas du soir des paysans. C'étaient des morceaux de pain noir bouillis dans une sauce plus noire encore. Une jeune femme, qui avait été belle, distribuait autour d'elle cette espèce de brouet lacédémonien, et chacun semblait content de sa maigre portion La Hallande est aussi aride et plus sauvage encore. Il y a là de grandes chaînes de collines entièrement nues qui ressemblent à des masses de lave, et des champs rocailleux qui résistent à toute espèce de culture. L'Ostrogothie est la Touraine de ces contrées septentrionales. Là, le blé ondoie dans les champs; les arbres à fruits entourent l'habitation du laboureur; les routes sont bordées de pâturages verts, toutes les fermes par lesquelles on passe ont un air de bien-être, et toutes les physionomies sont riantes et animées. L'été, les femmes s'en vont dans les champs, les cheveux tressés en longues nattes, les pieds nus, les bras nus, le corps à peine couvert d'un léger vête-

Digitized by Google

ment de toile, comme si elles étaient sous le climat de l'Italie. On est sur les frontières de la Smalande, et il semble qu'il y a une grande distance entre les deux provinces. Wexiœ est une ville sombre entourée de landes et de bruyères. Eksiœ et Linkœping sont deux jolies petites villes bâties au milieu d'une riche campagne, et Norrkœping est une grande cité de commerce dont l'industrie et la fortune prennent sans cesse un nouvel accroissement.

Au-delà de Stockholm, voici l'Upplande, le sol classique de la Suède, le sol consacré par les traditions d'Odin et par les traditions plus récentes des rois qui ont habité Upsal. Voici le pays de Gefle avec ses grandes rivières et ses magnifiques cascades. Gefle est la dernière ville importante du Nord. Elle est située au bord du golfe de Bothnie. C'est une cité de marchands élégante, riche, et coupée par un beau canal, mais d'un aspect singulièrement mélancolique. Si l'on traverse la pelouse fanée qui s'étend au dehors de son enceinte, si l'on va s'asseoir sur la grève du golfe, on se sent comme saisi par le pressentiment des régions septentrionales les plus reculées. On est sur la route de Torneo, et il semble voir s'amonceler sur le ciel de Gefle les nuages de la Laponie, et entendre siffler sur les vagues du golfe le vent des plaines de neige.

En redescendant un peu au sud, le voyageur traverse les districts de Sala, de Fahlun et de Philippstad, enrichis par leurs mines d'argent et de cuivre, habités par une population patiente et laborieuse, qui grandit dans les entrailles de la terre, ou sillonne toutes les routes avec ses charrettes chargées du métal travaillé et du minerai.

La plus belle, la plus curieuse de toutes ces provinces, c'est la Dalécarlie. Ses paysages sont moins grandioses que ceux de la Suisse, mais ils sont aussi variés, aussi pittoresques. De tout côté, on n'aperçoit que des collines ondulantes, des forêts de sapins qui les couvrent de leurs rameaux verts, des vallées mystérieuses serpentant entre les forêts traversées par des ruisseaux d'eau pure, ou embellies par des lacs. L'été, c'est une charmante chose que de voir le soleil du soir se pencher sur les collines, répandre ses rayons de pourpre à travers leurs rideaux de verdure, et s'endormir au bord des lacs. Alors il y a, dans toute cette nature du Nord, un grand silence, et quand le soleil se couche ainsi au milieu des ombres mélancoliques de la forêt, quand le dernier chant de l'oiseau expire, quand le vent se tait dans le feuillage, toute la nature semble se recueillir et prier.

Cette province est habitée par une race d'hommes forts et puissans, vraie race de montagnards énergiques comme les anciens Suisses, hardis comme les Basques, et fiers comme les Écossais. On trouve ici, comme en Scanie, quelques villages; cependant la plupart des maisons sont dispersées comme des ermitages à travers la vallée, ou suspendues comme des chalets aux flancs de la colline. L'église est bâtie au bord des lacs, au milieu du cimetière, et entourée d'une ceinture d'arbres. C'est là que le dimanche les paysans se réunissent, c'est là qu'ils arrivent sur leur petite charrette avec leurs femmes et leurs enfans. L'église est le point de ralliement de la communauté éparse.

Digitized by Google

Les vieillards se retrouvent là sur le sol où ils ont reçu les premières leçons, les jeunes gens devant l'autel où ils ont été fiancés, les parens sur la tombe de leurs pères.

Le peuple suédois a conservé un vrai sentiment religieux. La Suède est le seul pays qui allie encore quelques-unes des belles formes du catholicisme aux rigueurs du protestantisme. Ici l'autel est décoré avec soin; les murs de l'église sont ornés de fleurs ou couverts de tableaux; les prêtres portent la chasuble de velours et la chappe de soie; et quand on assiste le dimanche en Suède à un office de village, il est impossible de ne pas être touché de l'empressement avec lequel les habitans de la paroisse se rassemblent dans la nef de l'église, et de la dévotion sincère avec laquelle ils suivent les chants du chœur, ou le sermon du prêtre.

Ce peuple a conservé aussi ses anciennes traditions. Il chante comme par le passé ses vieilles ballades, et répète les soirs d'hiver, auprès du foyer, les contes qui lui ont été transmis par d'autres générations. Tous les paysans savent lire et écrire, et presque tous joignent à ces premiers élémens d'éducation quelque instruction littéraire. Ils lisent la Bible; ils lisent leurs poètes aimés : Tegner, Wallin, Geiier, et leur histoire nationale. Ils connaissent l'histoire de Gustave-Adolphe, de Gustave Wasa, et s'inclinent encore au nom de Charles XII. Beaucoup d'entre eux connaissent aussi, par la tradition, les noms de Thor, d'Odin, l'histoire des mythes scandinaves, et, dès les temps les plus reculés, ils ont gardé dans leur vie habituelle quelques coutumes touchantes et poétiques.

Quand on enterre un mort, on répand sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière, des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin. C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau.

Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons, des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature.

Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières; image sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours comme à l'époque païenne, et elle porte encore le nom de *jul*. Le jul était l'une des plus grandes solennités de la religion scandinave. Les chrétiens lui ont donné un autre caractère, mais ils lui ont conservé son nom. A l'époque de cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parens leurs parens. Les traîneaux circulent sur tous les chemins. Les femmes se font des présens, les hommes s'asseoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfans contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit et chante, et se réjouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur.

Alors aussi, on suspend une gerbe de blé au haut de la maison. C'est pour

Digitized by Google

les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs. Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent, se réjouissent aussi.

Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines, aux nymphes mystérieuses qui viennent chanter à la surface de l'eau, et séduisent, par leurs chants, l'oreille et l'âme du pêcheur. Dans quelques autres, on a une coutume singulière. Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend l'amour inaltérable et les mariages indissolubles.

Toutes ces croyances anciennes et ces superstitions jettent une sorte de charme poétique sur une nation qui possède d'ailleurs des qualités essentielles, qui, de tout temps, s'est distinguée par ses habitudes hospitalières, son courage et sa probité.

J'avais vu la Suède avec ses parures d'été, je voulus la revoir avec son manteau d'hiver. Je partis de Copenhague à la fin de décembre. C'était la première fois que, dans la cour de l'hôtel des postes de cette ville, on attelait pour Elseneur une voiture couverte. Jusque-là, au mois de janvier comme au mois de mai, il avait fallu que les pauvres voyageurs se résignassent à subir les intempéries de l'air. Les directeurs qui faisaient l'essai de la nouvelle voiture voulurent bien m'accorder une place auprès d'eux, et notre voyage ressembla à une partie de fête. Sur toute la route, les habitans étaient aux fenêtres pour nous voir passer Les paysans contemplaient émerveillés les panneaux vernis de la nouvelle diligence; les marchands des petites villes, qui se souvenaient encore des flocons de neige qu'ils avaient reçus sur les épaules dans leur dernière excursion à Copenhague, ne se lassaient pas de bénir l'ingénieuse prévoyance du maître de poste qui allait leur donner une voiture couverte; et les hommes, qui dissertent philosophiquement sur tout, dissertaient, en nous voyant venir, sur les prodigieuses découvertes de l'industrie et les miracles de la civilisation. Une chose inquiétait encore les bourgeois des petites cités, gens essentiellement pratiques et économes de leur nature : c'était de savoir combien il en coûterait pour monter dans ce magnifique carrosse; et quand on leur dit que le prix restait le même que par le passé, ils entonnèrent un cantique d'actions de graces. S'il y avait eu alors des fleurs dans les champs, ils nous auraient tressé des couronnes

La fête continua à Elseneur. Le maître de poste vint nous recevoir avec la touchante cordialité d'un homme du Nord. L'aubergiste de la ville, qui, avec son intelligence d'aubergiste, devina tout d'un coup le surcroît de voyageurs que cette voiture pouvait lui amener, nous salua comme des bienfaiteurs. Le bourgmestre, qui préparait en ce moment un rapport officiel sur les curiosités de toute sorte et les richesses de sa cité, ajouta, en écoutant le cornet de notre postillon, une phrase pompeuse à son récit. Deux hommes seule-

Digitized by Google

ment contemplèrent d'un œil morne ces manifestations de joie publique. C'étaient le marchand de parapluies et l'apothicaire. Le premier songeait aux bienfaisans coups de vent qui brisaient sur la voiture découverte la meilleure monture d'acier; le second songeait aux potions de camomille qu'il avait dû préparer pour ses cliens à la suite d'un voyage. Le médecin aurait bien eu aussi quelque droit de se plaindre; mais c'était un jeune homme sorti nouvellement de l'université et imbu des idées libérales de la nouvelle génération. Il calcula qu'il fallait retrancher de son budget annuel trente rhumatismes, cinquante fluxions, et il oublia son intérêt particulier en pensant au bien-être général.

C'était là le premier chapitre de mon voyage, un chapitre orné d'arabesques et de vignettes. Le reste ne devait pas être aussi gai.

Le paquebot qui va d'Elseneur à Helsingborg avait déjà suspendu ses voyages. La compagnie de bateliers commençait à reprendre ses calculs d'hiver. Cette compagnie a le monopole exclusif des transports entre la côte de Danemark et la côte de Suède. Il n'est pas permis à un voyageur de passer le Sund sans elle. Dans la belle saison de l'année, elle expédie chaque jour un bâtiment à Helsingborg, et le prix du transport est fort modique; mais dès que la brise fraîchit, que la mer gronde, que l'aspect du ciel annonce une tempête, elle arrête le service régulier et tient les passagers à sa disposition. Alors le prix du voyage monte à mesure que le baromètre descend. La compagnie taxe l'orage et tarife le vent. Ce jour-là le vent valait 20 francs. J'avais voulu partir avec un paquebot suédois qui retournait à Helsingborg; mais c'était contre les priviléges des bateliers danois. Je payai 20 francs, et on me donna un bateau et trois matelots. Le vent qui m'avait coûté si cher était excellent. Nos voiles s'enflèrent, notre bateau bondit sur les vagues, et nous fîmes en vingt minutes un trajet qui dure souvent plusieurs heures.

Le port d'Helsingborg était fermé par les glaces et inabordable. On me débarqua sur les rocs de la grève, d'où je gagnai tant bien que mal le chemin de l'hôtellerie.

Quelques instans après je n'aurais pu faire ce voyage à aucun prix. Le vent du nord grondait sur la côte; les vagues, soulevées par la tempête, retombaient sur elles-mêmes avec un sourd gémissement. Le ciel était couvert d'une brume épaisse; on n'entrevoyait plus aucune ligne ligne d'azur à sa surface et aucune étoile. On n'entrevoyait que les rayons du fanal de Croneborg, qui projetaient une lueur pâle dans l'ombre. Je saluai cette lumière qui éclairait encore le rivage où je venais de dire adieu à des êtres chéris, puis le brouillard s'épaissit, et tout disparut dans les ténèbres.

Le lendemain, j'allai voir la diligence qui devait me transporter à Stockholm, et cette visite n'était rien moins que réjouissante. Qu'on se figure un coucou de Versailles, un vieux fiacre, une de nos lourdes pataches de province, reliées comme un tonneau avec des barres de fer, trouées par le haut et trouées par le bas, fermées par de perfides rideaux de cuir qui ont perdu

Digitized by Google

l'habitude de se rejoindre, et qui ne barrent plus le chemin ni à la neige ni au vent. C'était là notre voiture. Elle était divisée en deux parties comme une malle-poste. Mon hôte, qui m'avait suivi, enveloppé dans sa lourde pelisse, me conseillait de prendre l'intérieur; mais l'intérieur, avec sa mine pleine de promesses, ne m'inspirait aucune confiance. Le cabriolet était plus franc et plus honnête. Il me disait naïvement en me voyant venir : Je ne vous trompe pas, vous aurez froid. Je n'ai point de vitre pour vous garantir du mauvais temps, et j'ai perdu avant-hier le dernier bouton qui retenait sur les côtés mon tablier de cuir; mais vous ne serez pas trop mal assis, et vous verrez la contrée. Cette dernière raison était la plus puissante de toutes, et je montai dans le cabriolet. A côté de moi, je vis monter une paire de bottes en peau de phoque, une pelisse en peau de loup et un large bonnet en peau de renard. Je ne savais trop ce que signifiait ce surcroît de bagage; mais, au premier rayon du jour, j'entrevis entre le bonnet et la pelisse un œil et un nez. C'était un être vivant; c'était mon compagnon de voyage. Quand nous arrivâmes à la station du déjeuner, il ôta une paire de gants fourrés, deux cravates, trois cache-nez, un bonnet de nuit, but un grand verre d'eau-de-vie de Suède, et il commença à me raconter son histoire. Dès les premiers mots de son récit, je sentis le frisson de la peur parcourir tous mes membres. Cet homme était un commis-voyageur, et, qui pis est, un commis-voyageur allemand. Si j'avais pu retourner à Helsingborg, je l'aurais fait, car je me voyais en proie au prosaïsme le plus sec, le plus rigoureux et le plus trivial, moi qui avais songé à faire un voyage poétique. Mais il était trop tard, et il fallut me résigner à subir à côté de moi cette masse chiffrante et digérante, comme on subit la voix de la réalité dans un rêve.

Notre voyage devait durer huit jours. Je ne décrirai pas les vicissitudes tristes ou gaies qui l'ont traversé, les orages qui sont venus assaillir notre pauvre machine ambulante, les chevaux suant et soufflant pour nous traîner hors d'une ornière, les rudes secousses du cabriolet, les ennuis de l'auberge, et la noble colère du commis-voyageur à la vue d'une soupe refroidie, d'une bouteille de bière mal bouchée ou d'un lit trop étroit.

Je ne décrirai pas non plus les cinq à six villes par lesquelles je n'ai fait que passer. Je pourrais cependant prendre le manuel historique de l'une et de l'autre, et raconter, avec un certain air d'érudition, en quelle année elles ont été bâties, quelle grande bataille y a été livrée, quel grand homme elles ont vu naître, et quelle est maintenant leur population, leur influence, leur source de prospérité. Mais j'avoue franchement que je ne connais de ces villes que l'hôtellerie, où l'on nous servait des tranches de jambon avec une sauce au sucre, ce qui est une incroyable chose, et l'espèce d'étuve où six voyageurs couchaient ensemble comme des œufs qui doivent éclore par des procédés artificiels.

Ce qui m'a vraiment ému pendant ce voyage, ce que je voudrais pouvoir dépeindre, c'est l'aspect de l'hiver dans ces contrées septentrionales, c'est

Digitized by Google

l'aspect de la Suède que j'avais vue, au mois de juin, riante et couverte de fleurs, comme une fiancée en habits de noces, et que je retrouvais, au mois de janvier, comme une veuve avec ses vêtemens de deuil.

Le long des côtes, le sol est sec et endurci, l'hiver est tempéré par le voisinage de la mer; mais quand on arrive dans l'intérieur du pays, on n'aperçoit plus que les lacs couverts de glace, les grandes plaines chargées de neige; de distance en distance, quelques tiges solitaires de bouleaux qui penchent vers le sol leurs branches effilées, et les forêts de sapins qui entourent de leur ceinture noire les campagnes toutes blanches. L'air est d'une pureté sans égale, mais le ciel est sombre; le soleil laisse à peine entrevoir, vers midi, quelques rayons fugitifs. Le jour commence à neuf heures et finit à trois; un nuage épais pèse sur la terre comme une masse de plomb, et quand parfois la lune, terne et pâle, brille à travers ce nuage, elle apparaît comme une lampe d'albâtre éclairant un linceul.

En avançant vers le nord, on fait quelquefois sept à huit lieues sans apercevoir une trace d'habitation, et quand le vent se tait, tout se tait dans la nature. Pas une source d'eau ne murmure, pas un oiseau ne chante, pas une feuille d'arbre ne tremble. C'est plus que le silence du sommeil, c'est le silence de la mort.

Il est une impression mélancolique et profonde que plus d'un voyageur a dû éprouver en traversant ces solitudes de neige, et dont le souvenir m'émeut encore. C'est lorsque le soir, au milieu du silence universel de la nature, on entend tout à coup résonner le son des cloches. Aucun chant, aucune voix humaine ne pourraient éveiller dans l'ame autant d'émotions que cette voix de l'église vibrant au sein des campagnes désertes et des ombres de la nuit. C'est elle qui nous rappelle, dans la contrée lointaine, le sol où nous avons vécu, l'humble demeure où une mère prie peut-être, en ce moment-là, pour nous. C'est elle qui, à l'heure où tout repose, réveille l'espérance chrétienne dans le cœur de celui qui souffre. C'est elle qui guide vers le village le passant égaré dans sa route.

On avance conduit par ce son religieux qui se répand à travers toute la plaine, et l'on distingue au haut de la colline l'église isolée avec sa ceinture d'arbres, et la lampe du presbytère qui projette ses rayons vacillans dans l'ombre. Le prêtre est là avec sa famille, qui termine sa paisible journée par quelque pieuse lecture, et qui, en entendant passer à sa porte la lourde charrette, pense à ceux qui voyagent au milieu de l'hiver et bénit sa douce retraite.

Une autre impression à laquelle on aime à s'arrêter, c'est quand l'atmosphère s'épure, quand les rayons de l'aurore boréale se croisent comme des lames d'argent, puis se découpent, se revêtent de divers nuances, et flottent comme des écharpes de gaze, ou comme des feuilles de roses à la surface du ciel; c'est lorsqu'au milieu d'un cercle d'azur élargi on voit briller l'étoile polaire comme un rayon d'espérance au milieu du deuil de la nature. C'était

Digitized by Google

là un tableau que j'attendais toujours quand notre voiture glissait silencieusement sur la neige pendant la nuit, et les vers suivans, adressés à l'étoile des régions septentrionales, ne rendent que bien faiblement l'émotion de joie et de mélancolie que j'éprouvais en la voyant apparaître.

Sur les mers je t'ai vue un jour que le soleil
Avait fui de nos yeux et trompé notre attente,
Tu parus vers le soir à l'horizon vermeil,
Et ta clarté guida notre barque flottante.

Dans le Nord, je t'ai vue au milieu des hivers,
Surgir pendant la nuit après une tempête;
Tes rayons scintillaient au haut des sapins verts,
Le voyageur vers eux levait joyeux la tête.

Salut à toi, salut, astre fidèle et pur!
Ta lumière ressemble à ces amitiés saintes
Qui se cachent parfois en nos heures d'azur,
Et reviennent à nous en entendant nos plaintes.

Ta lumière ressemble à l'œil providentiel,
Qui sans être aperçu veille sur notre route,
Et quand nous nous courbons sous un destin cruel,
Jette un rayon céleste au sein de notre doute.

Oh! viens! viens de nouveau, tandis que je poursuis
Mon chemin isolé vers un horizon sombre,
Laisse-moi te revoir dans le calme des nuits,
Laisse-moi contempler ton doux flambeau dans l'ombre.

Hélas! il est des cœurs fermés à l'avenir
Qui de bonne heure ont vu fuir leur soleil rapide,
Qui, trompés dans leur but, froissés dans leur désir,
Vacillent au hasard sans boussole et sans guide.

Pour eux, l'illusion avec ses ailes d'or,
L'amour et le printemps, tout est couvert d'un voile,
Après leur triste épreuve, heureux s'ils ont encore
Dans leur vie un espoir, dans leur ciel une étoile.

X. Marmier.

Stockholm, 15 janvier 1838.

Digitized by Google

HISTOIRE

DE

LA MARINE FRANÇAISE

SOUS LOUIS XIV.[1]

M. Eugène Sue, que ses romans maritimes ont placé dans les premiers rangs de notre littérature, et qui a prouvé dernièrement, par son roman historique de *Latréaumont*, que l'étude consciencieuse d'une époque n'était pas antipathique avec les caprices d'une brillante imagination, a fait une histoire vraiment neuve et originale, en rédigeant les annales de la marine militaire pendant le règne de Louis XIV : il a confirmé ainsi ce que nous avons souvent soutenu avec conviction, et ce que les esprits systématiques ont traité de paradoxe, à savoir qu'un bon romancier, avec un peu de travail et d'instruction, devait faire infailliblement un bon historien. N'est-ce pas une grave hérésie, en matière d'histoire, aux yeux des savans de profession, des rhéteurs de collége et des philosophes *à priori?* Ces gens-là, vendeurs de phrases sonores et de doctrines creuses, regardent l'histoire comme une religion et le métier d'historien comme un sacerdoce : les uns tirent, de l'*escarcelle* de leur jugement et de la filière de leurs idées, tout un roman vague, nébuleux et faux, qu'ils mettent aux lieu et place de l'histoire vérirable, composée de faits plutôt que d'opinions; les autres, non moins absolus dans leurs procédés routiniers, n'acceptent le fait que dépouillé de ses accessoires pittoresques et réduit, pour ainsi dire, à l'état de squelette. Mieux vaudrait encore proclamer que l'histoire existe tout entière dans la chronologie.

Ces préjugés et ces répugnances contre les historiens littéraires étaient du moins permis autrefois aux doctes compilateurs de la congrégation de

(1) 5 vol. grand in-8° avec 42 gravures sur acier. Prix : 37 fr. 50 c. Chez l'éditeur, quai Malaquais, 17, et chez Magen, quai des Augustins, 22.

Digitized by Google

Saint-Maur, aux Mabillon, aux d'Achéry, aux Clément, aux Sainte-Marthe, à cette vénérable société de religieux qui avaient transformé leurs couvens en bibliothèques et qui semblaient avoir prononcé leurs vœux à la science, en prenant l'habit de saint Benoît. Sans doute, si Mlle de Scudéry, au milieu de l'admiration des *précieuses*, passionnées pour sa *Clélie* et son *Grand Cyrus*, avait voulu appliquer à l'histoire proprement dite les maximes galantes de l'Hôtel de Rambouillet, le scandale eût été grand et la surprise légitime parmi les *doctes :* Casaubon, Scaliger, Saumaise, Vossius, Heinsius, auraient crié *haro* contre ce sacrilége, et les plus fougueux partisans de ces longs romans gonflés de pathos sentimental et de digressions amoureuses, n'auraient jamais secondé une imprudente usurpation de ce genre; on aurait bientôt fait justice de la *folle du logis*, qui serait rentrée fort honteuse dans les ruelles, où elle régnait alors, après sa maladroite invasion dans le sanctuaire de l'histoire. Voilà pourquoi peu d'écrivains de ce temps-là se sont hasardés à passer par le roman pour arriver à l'histoire : la Calprenède, Scudéry, Gomberville et tous ces romanciers prolixes, qui délayaient éternellement le chapitre de l'amour, n'eussent pas aventuré leur réputation de beaux-esprits, en sortant de leur île d'Armide, séjour habituel des tendres riens et des ingénieux raffinemens de la *préciosité;* ils se contentaient des applaudissemens de leur public nombreux, poli et enthousiaste, sans briguer ceux plus rares et moins flatteurs qu'obtenait une œuvre d'érudition auprès des savans en hébreu, en grec et en latin. Ces dignes savans avaient cependant une bienveillante tolérance pour la littérature légère et pour les auteurs qui y brillaient : l'illustre Huet ne dédaignait pas de faire l'apologie des romans et, en particulier, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Dans le dernier siècle, les romanciers, qui n'avaient plus la même part de succès et d'éloges que sous les auspices de Julie d'Angennes et des *assemblées*, commencèrent à tourner leurs vues vers l'histoire. On ne songea pas d'abord à leur chercher querelle ni à rire de leurs essais. Le Breton Lesconvel, qui tâtonna le roman historique cent quarante ans avant Walter Scott, parut aussi ridicule et ignorant dans ses histoires qu'il avait semblé instruit et pathétique dans ses nouvelles d'*Anne de Montmorenci* et de *la Comtesse de Châteaubriant.* Mlle de Lussan, que ses *Veillées de Thessalie* avaient accréditée à juste titre dans l'estime des gens de goût, qui ne croyaient pas déroger en lisant un roman et en le louant, s'il y avait lieu; Mlle de Lussan devint presque historiographe de France, grace à l'association anonyme de son ami Baudot de Juilly. Dès-lors, chaque romancier se fait historien, et chaque historien romancier : Voltaire se repose du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les Mœurs*, avec *Zadig, Candide* et *Micromégas ;* Duclos quitte *Acajou et Zirphiline* pour aborder le règne de Louis XI, et analyse les manuscrits de l'abbé Legrand aussi facilement que s'il créait un conte de fée ou débitait des *confessions* licencieuses; l'abbé Prévost, qui éparpillait ses romans comme ce petit chien qu'un conteur a représenté secouant des pierreries, improvise

Digitized by Google

les vingt in-quarto de son *Histoire générale des Voyages*. Cependant le roman historique, depuis Mlles de Lussan, de La Force et de La Fayette, n'avait point fait un pas, si ce n'est à reculons, dans la voie mensongère et guindée que lui ouvrait Baculard d'Arnaud; on ne s'étonnait, on ne s'indignait pas encore de la métamorphose subite d'un romancier en historien.

Mais, de nos jours, on se montre beaucoup plus exclusif et beaucoup plus injuste : les critiques, ces êtres privilégiés, quelquefois fins et spirituels, toujours prudens et invulnérables, ont à peu près rayé de la littérature le genre du roman; ce sont eux qui font que le titre de romancier est une espèce d'outrage littéraire pour quiconque l'a mérité; ce sont eux qui condamnent au roman à perpétuité tout infortuné que le hasard, la vivacité d'une jeune imagination, le besoin de communiquer ses idées et surtout ses sentimens, le plaisir d'échapper à une monotone réalité, l'amour de la gloire ou plutôt de la publicité ont poussé à commettre un ou plusieurs romans. Aussi, quand M. Eugène Sue s'est présenté comme historien au tribunal de la critique, a-t-on failli le lapider avec ses romans, avant de rendre la sentence. Eh bien! si la critique a dédaigné un bon ouvrage historique, parce qu'il sortait de la plume d'un romancier, je me fais un devoir, moi qui m'honore d'être à la fois romancier et historien, d'opposer mon avis aux arrêts de la critique, et de déclarer hautement le cas que je fais de l'*Histoire de la Marine française sous Louis XIV*, qu'on a voulu reléguer dans la catégorie des romans, entre *la Salamandre* et *Atar-Gul*.

Toutefois, après avoir formulé d'une manière aussi nette mon estime pour cette histoire, qui n'est pas seulement *amusante* et attachante, mais encore utile, indispensable dans une bibliothèque historique, je commencerai par adresser à l'auteur un reproche qui ne portera que sur le titre de l'ouvrage : c'est par ce reproche préliminaire que je veux me donner des airs rebarbatifs de critique, et me garder d'une tendance naturelle à louer exclusivement tout ce que M. Eugène Sue marque au coin de son talent. Le titre d'*Histoire de la Marine française* n'est pas satisfaisant pour qui a lu le livre, même en regardant ces cinq volumes comme une partie complète et homogène d'un vaste ouvrage, qui réunira dans son ensemble les fastes de notre marine et la biographie de nos marins, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours; car cette partie, composée de cinq volumes, qui renferment la matière de plus de quinze in-octavo ordinaires, est bien loin de comprendre tous les faits relatifs à la marine française pendant le règne de Louis XIV : les voyages de découvertes, le commerce maritime, les établissemens de colonies et de comptoirs, la législation, la *chronique* de la mer, les naufrages, les pêches, les progrès de l'art nautique, les travaux des ports; enfin une foule de détails techniques, anecdotiques et généraux, plus ou moins liés à l'histoire de la marine, sont à peine effleurés dans l'immense travail de M. Eugène Sue. Nous regrettons principalement l'analyse chronologique des principaux voyages dans les mers du Nord et du Sud, ces voyages entrepris

Digitized by Google

concurremment avec les Hollandais et les Portugais, exécutés par de simples négocians, par des pêcheurs de morue et par d'intrépides missionnaires. Ce fut Louis XIV qui, plus zélé encore pour la propagande de la foi que pour les conquêtes de la science, favorisa et multiplia ces missions si considérables par leurs résultats profanes, si fécondes en observations géographiques, si nécessaires pour former des équipages aguerris, pour instruire des pilotes, pour tracer des cartes fidèles, et pour développer les avantages de la navigation. Sous Louis XIV, Dieppe et le Hâvre envoyaient incessamment leurs vaisseaux et leurs marins vers la *France équinoxiale*; Bordeaux et Marseille étaient en relations journalières avec les côtes de l'Afrique et des Grandes Indes, avec la Chine et le royaume de Siam, qui fut presque français; les flottes marchandes, protégées par le pavillon du grand roi, sillonnaient toutes les latitudes. Il y avait, dans les deux hémisphères, une foule de voyageurs, jésuites, lapidaires, philosophes, antiquaires, numismates, historiens, astronomes, bibliothécaires, qui traversaient l'Océan, en qualité de commis de Louis XIV, pour recueillir des documens, des manuscrits, des médailles, des antiques, des pierres précieuses, au profit de nos musées et de nos académies. L'histoire de ces explorations lointaines et aventureuses, qui se rattache à l'histoire de la marine française et qui n'est pas indifférente dans le règne de Louis XIV, ainsi que dans le ministère de Colbert, a été totalement négligée par M. Eugène Sue. Ce n'est pourtant pas un oubli de sa part. C'est au contraire par suite d'un plan bien arrêté et bien coordonné qu'il a borné ses études et ses recherches au dépouillement des archives de la marine militaire et politique : en présence de cette effrayante quantité de matériaux, il a dû renoncer à étendre le cadre de son ouvrage, déjà si large et si plein; pourquoi ne l'a-t-il pas intitulé, avec plus de vérité et moins d'ambition : *Histoire de la Marine militaire sous Louis XIV?*

Sous ce titre qui correspond au nom de *Jean-Bart*, que l'auteur a fait planer sur toute cette dramatique histoire de négociations et de guerres, les cinq volumes qui la complètent n'ont droit qu'à des éloges, et nous aimons à les signer, en les donnant à M. Eugène Sue avec autant de joie que si nous les eussions mérités nous-même. Dans ce monument littéraire élevé à la gloire du génie de Colbert et des illustres marins français, on a deux choses à examiner: les matériaux et la main-d'œuvre. Félicitons d'abord M. Eugène Sue de n'appartenir point à certaines écoles historiques, qui n'ont que trop d'échos dans la presse, et qui tendent à détruire l'histoire en ébranlant ses bases et corrompant son essence. Ces écoles proclament des chefs distingués et capables de faire des prosélytes; elles ont pour drapeau quelques productions remarquables, mais bizarres, quelques traités éloquens, mais insensés; elles annoncent en langage prophétique la venue du messie de l'histoire. L'une de ces écoles brûlerait volontiers tous les livres, afin d'être moins gênée dans ses utopies, et de pouvoir, à l'abri de toute contradiction, refaire une histoire imaginaire, dérivée de prétendus principes invariables. Suivant cette exorbitante

Digitized by Google

théorie, on déduit, on calcule, on devine l'histoire ainsi qu'un problème mathématique; on n'a plus besoin de pâlir sur des milliers de volumes pour parvenir à se rendre compte de l'origine d'une grande révolution d'état, ou pour pénétrer dans les secrets du cabinet d'un prince; il est désormais superflu de glaner des faits, de les rassembler en faisceau, et de les triturer par la connaissance approfondie des hommes et des temps. A coup sûr, M. Augustin Thierry n'aurait pas perdu la vue à s'initier aux mystères des vieux idiomes germaniques, à comparer des textes latins, à lire et relire assidument, vis-à-vis des originaux, les dissertations des savans de France, d'Allemagne et d'Angleterre, s'il avait pratiqué la méthode expéditive et facile des historiens philosophiques ou providentiels! Un historien de cette école n'a jamais ouvert qu'un seul livre, comme les sorciers du moyen-âge n'avaient que leur grimoire pour jeter des sorts et pour éperonner le balai qui les menait au sabbat : ce livre sacramentel, ce grimoire d'hérésie historique, c'est la *Science nouvelle*, de Vico, que M. Michelet a eu le tort d'offrir en pâture aux esprits faibles et fanatiques qui ont accepté avec ferveur la *révélation* de l'histoire. Depuis lors, nous voyons tous les jours de jeunes adeptes, catéchisés et convertis par Vico, prêcher et répandre ses doctrines, en les exagérant de la meilleure foi du monde; ils savent que les apôtres de Jésus-Christ étaient de pauvres pêcheurs, sans lettres et sans intelligence; ils savent aussi que ces pêcheurs ont fondé la religion chrétienne sur les ruines du paganisme. N'est-ce point là un bel exemple à suivre pour qui veut renverser les idoles de l'histoire, et proclamer un seul dieu, Vico, à la place de ces mille faux dieux de la *science ancienne*, qu'on adorait naguère devant des autels de bouquins dans le panthéon des bibliothèques?

M. Eugène Sue, Dieu merci! ne fait pas cause commune avec ces nouveaux apôtres, qui ordonnent, de par Vico, qu'on soit *platonicien* pour écrire l'histoire de le France ou de la Chine; M. Eugène Sue ne se soucie guère des anathèmes lancés contre les *stoïciens* ou les *épicuriens* qui s'aviseraient de se croire historiens. L'autre école historique, qui s'élève en concurrence des *vicofages* et des *biblioclastes*, ne paraît pas avoir attiré davantage les sympathies de l'auteur matérialiste de l'*Histoire de la Marine française*. Cette école, moins dangereuse que l'autre, est aussi plus érudite, sinon plus rationelle: elle compile les faits; mais elle les choisit, elle les tronque, elle les isole, elle les peint et les interprète à sa guise. Cette école, qui a produit des chefs-d'œuvre depuis l'*Histoire universelle* de Bossuet jusqu'au *Cours d'Histoire moderne* de M. Guizot, n'a pas de pires défauts que son intolérance et son despotisme : elle fait et défait l'histoire, de telle sorte que l'histoire, entre ces mains tracassières, perd son esprit, sa couleur et sa physionomie véritables. De là, cette variété de déguisemens pauvres ou magnifiques, amples ou étroits, vieux ou neufs, sous lesquels on nous montre tour à tour l'histoire, qui doit être, avant tout, simple, naïve, impartiale, matérielle. Les historiens de cette école, même les plus habiles et les plus

Digitized by Google

honnêtes, traitent les faits qu'ils expliquent ou qu'ils analysent, de même que certain financier du dernier siècle traitait ses livres. Ce financier voulut avoir une bibliothèque; il ne s'enquit pas d'abord d'un libraire, mais d'un ébéniste, qui lui éleva un petit palais de marqueterie où l'ébène, la nacre, l'écaille et le cuivre composaient les plus riches arabesques. Ce palais de marqueterie, destiné à recevoir environ quatre mille volumes, attendait ses hôtes, qui n'avaient pas marqué leur logement; car tous les rayons de la bibliothèque se trouvèrent trop bas pour la hauteur des volumes in-quarto, et trop hauts pour la taille exiguë des in-douze et des in-octavo. Hausser ou baisser les rayons, c'eût été déranger l'ordonnance architecturale de la bibliothèque. Le fameux bibliographe Martin, appelé en consultation, condamna le travail de l'ouvrier comme antipathique avec les proportions des différens formats; mais le financier, qui avait payé fort cher ce meuble incohérent, imagina un expédient inusité pour l'utiliser sans changer sa destination : il fit venir un relieur, et lui commanda de prendre la mesure des rayons et de rogner impitoyablement tous les volumes qui ne passeraient pas sous le fatal niveau. La bibliothèque fut ainsi garnie de volumes mutilés, couverts de maroquin et de dorures, fort beaux en apparence. Quant à ceux qui n'avaient pas le format exigé par la place où ils devaient figurer, on les agrandit aisément par une augmentation de marge, à la grande satisfaction de l'ébéniste et du financier. Après la mort de celui-ci, ses livres tombèrent chez l'épicier, qui ne put tirer parti que de la reliure.

M. Eugène Sue s'est bien gardé de tracer d'avance un cercle où il eût été prisonnier; il n'a pas tronqué à dessein une seule page du grand livre de l'histoire. il a rassemblé d'abord les faits avant de rien préjuger, et il s'est efforcé de conserver à ces faits leur forme et leur caractère originels. Il appartient essentiellement à la classe des historiens narrateurs, tels que Froissard, l'Anonyme de Saint-Denis, Saint-Simon, et il ne songe pas à prouver quoi que ce soit; mais il raconte avec bonne foi, avec chaleur, avec éclat, et ses récits éclairent assez le lecteur intelligent, pour qu'on n'ait à désirer aucune glose sur les causes et les effets des évènemens. M. Eugène Sue est donc matérialiste ou fataliste dans sa manière d'écrire l'histoire, quoiqu'il aille curieusement remonter aux sources les plus obscures et les plus imperceptibles des évènemens. « Je dois déclarer, dit-il dans son Introduction, que j'ai répudié toute espèce de *système* ou *point de vue* rétrospectif soi-disant philosophique, parce que ces belles choses n'étant, après tout, que des appréciations individuelles, elles n'ont, à mon sens, aucune valeur probante et positive, en cela qu'elles peuvent être niées par qui les veut nier. Aussi, je crois que l'histoire doit être toute d'action, jamais de raisonnement; car on peut toujours nier l'autorité d'un raisonnement, et il est impossible de nier l'autorité d'un fait. »

Le chroniqueur des ducs de Bourgogne, M. de Barante, avait osé, en face des systèmes qui sont sans cesse aux prises dans le champ de l'histoire, déclarer qu'il prenait la plume, non pour prouver, mais pour narrer, et cet

Digitized by Google

axiome de Quintilien avait présidé à la compilation laborieuse de cette belle narration historique. Le nom de M. de Barante, et aussi l'intérêt saisissant de son livre, désarmèrent pour un temps l'opposition des hommes à systèmes.

Quelques années après M. de Barante, je ne me fis pas scrupule d'écrire, en tête d'un ouvrage formé lentement d'une prodigieuse combinaison de pièces originales : « L'histoire ne doit être qu'une compilation, non pas aveugle et grossière, mais clairvoyante, sagace et ingénieuse. Je disserte peu, je raconte; je ne juge pas avec des paradoxes, je peins d'après nature. » Mais cette protestation contre les ignorans et contre les historiens de parti ne s'adressait malheureusement pas à des bénédictins, et la critique proclama, au contraire, à l'unanimité, que l'histoire devait être, non pas une compilation, mais une déclamation; non pas une sage réunion de faits positifs, mais un chaos indébrouillable de sentences et de problèmes. Paix à la critique! il se rencontrera sans doute quelque candide philosophe, versé dans l'histoire par intuition, pour rédiger l'histoire du XVIe siècle, — comme saint Jean a fait l'Apocalypse en rêvant, — l'histoire du XVIe siècle, qui repose encore éparse et ignorée dans plusieurs milliers de livres et de manuscrits.

L'anathème de *compilateur*, lancé contre moi, a rejailli contre M. Eugène Sue avec moins de dédain et de légèreté : on l'a traité de *romancier* dans la plupart des jugemens portés sur son *Histoire de la Marine française sous Louis XIV*. M. Sue, il faut l'avouer, a donné quelque prise, du moins en apparence, à cette qualification, qui équivaudrait à lui contester celle d'historien : s'il s'est écarté des routes battues de l'analyse et de la dissertation historiques pour aborder la composition à larges traits et à vives couleurs, il a ranimé les personnages de son histoire, il leur a donné la vie, le mouvement, la pensée, la parole; il nous les a montrés debout et agissant, Jean Bart et son vieux père Cornille Bart, Colbert et Louvois, Louis XIV et Mme de Maintenon, de Lionne et Pontchartrain, Tourville et Duquesne, toutes ces grandes figures qui se dessinent dans le passé, et qui en font une sorte de galerie où l'historien doit imiter les pinceaux du Titien, de Mignard et de Van-Dyck. M. Eugène Sue n'a pas retrouvé mot à mot le langage tenu par ces illustres morts dans les diverses circonstances de leur vie; il n'a pu écrire sous leur dictée, ou même sous leur inspiration, comme eussent fait leurs secrétaires : il a donc tiré, de l'étude minutieuse de l'époque, du fait et de la personne, les idées et les expressions qui leur sont propres, en évitant les anachronismes de mœurs et de caractères avec autant de soin que les erreurs de noms et de dates; il a procédé, pour ainsi dire, à la manière de Cuvier, qui mit au jour les siècles antédiluviens, enfouis dans les couches de la terre, et qui n'eut que des débris fossiles pour reconstituer la zoologie des premiers âges du monde; il est redescendu, par l'induction et la critique, jusqu'au terrain sur lequel il voulait placer les hommes célèbres de la marine française; il a pris une connaissance générale et intime du siècle de Louis XIV, afin de mieux juger le rôle qu'y avaient joué ces hommes, devenus pour lui les acteurs d'un

Digitized by Google

drame qui eut l'Océan et la Méditerranée pour théâtres. C'était là recréer le XVIIe siècle dans ses détails les plus secrets et les plus fugitifs. Mais dans ce drame, dont M. Eugène Sue avait découvert tous les ressorts, tous les costumes et toutes les décorations, ce n'était point assez, pour remplir la scène et suppléer à la fatigue du monologue, de faire mouvoir les principaux personnages fournis par l'histoire et de leur prêter un accent de vérité, qu'on reconnaît, sans recourir aux pièces justificatives : de même que, dans une œuvre théâtrale, comique ou tragique, les personnages accessoires sont indispensables pour lier entre elles les parties de la fable, pour développer les ressources du sujet, pour aider la marche de l'action, pour *donner la réplique* aux premiers acteurs, M. Eugène Sue a été forcé d'inventer un grand nombre d'individus, purement romanesques, qui n'ont jamais existé que dans la fantaisie de l'auteur, mais qui auraient pu certainement se trouver, avec les mêmes conditions de naturel et d'originalité, dans le cadre où il les a jetés au milieu d'êtres réels et matériellement vrais. De là, cette accusation de *roman* soulevée contre son histoire.

Sans doute, la *manière* adoptée par M. Eugène Sue serait inapplicable à la plupart des histoires, surtout à celles qui embrassent un long intervalle de temps et une nombreuse variété d'épisodes : ainsi, l'histoire d'un pays, d'une époque, d'un règne, d'une religion, d'un art ou d'une science, se refuse complètement à cette paraphrase dramatique; là où l'action est multiple, mobile et compliquée, où les faits sont plus saillans que les hommes, où le particulier se confond dans le général, où les temps d'arrêt manquent, la méthode analytique et narrative doit être seule employée. Une histoire complète du règne de Louis XIV, dramatisée avec le procédé de M. Eugène Sue, pourrait assurément présenter une lecture intéressante autant qu'instructive, mais occuperait plus de cent volumes, puisque les Mémoires de Saint-Simon ne feraient, en quelque sorte, que le *scenario* de ce drame politique, militaire, moral, galant et littéraire. Au reste, ce drame est tout entier dans les mémoires des contemporains. Mais M. Eugène Sue avait à essayer son talent de peintre et de dramatiste dans un cercle beaucoup plus borné et moins épisodique : le drame maritime ne demandait qu'une décoration à peu près permanente, la mer et des navires; que des personnages presque tous homogènes, les ministres de la marine, les officiers, les matelots; que des péripéties à peu près identiques, les naufrages, les combats, les scènes de mer; qu'un seul vocabulaire technique, celui des marins, etc. On conçoit facilement que M. Eugène Sue, effrayé de la sécheresse des actes officiels, des correspondances, des notes et des factums de la marine, séduit en même temps par la nouveauté des caractères qu'il avait à tracer et des tableaux où il les mettrait en relief, ait cherché un genre historique qui se rapprochât de ses habitudes de romancier, et qui convînt mieux que la simple narration à ce sujet un peu trop monotone dans ses détails, car il ne voulait pas plus se traîner à la remorque de l'*Histoire générale de la Marine*, par Boismêlé, que du

Digitized by Google

Précis historique de la Marine française, par Poncet de La Grave : les deux petits volumes in-12 de cet avocat fleuri ne lui semblaient pas de meilleurs modèles que les trois gros in-quarto de l'autre avocat, aussi lourd que son collaborateur, le capucin Théodore. M. Eugène Sue avait en outre un public affidé, que ses spirituels romans lui gagnèrent à travers mille répugnances de pruderie feinte : il ne pouvait tout d'un coup rompre avec tous ses lecteurs ordinaires pour en quérir de nouveaux parmi les aspirans de marine et les professeurs d'histoire. Voilà pourquoi dans cet ouvrage, recueilli curieusement page à page et souvent ligne à ligne dans les archives et les bibliothèques de l'état, il s'est souvenu des types admirables de matelots et de mousses qu'il avait offerts déjà dans *la Salamandre* et *la Vigie de Koat-Ven*.

De plus, M. Eugène Sue, qui est excellent coloriste dans ses livres, n'a pu sacrifier cette qualité, quelquefois exubérante, à la sécheresse chronologique des faits; écrivain abondant et pathétique, il n'aurait pas su s'astreindre à la lettre de l'histoire. Son procédé, qui lui appartient en propre et que nous approuvons volontiers en cette brillante production, pourvu qu'il n'égare pas les jeunes têtes dans une voie pernicieuse d'imitation, se résume merveilleusement dans le premier chapitre, composé et peint comme une toile de Rembrandt. Les armées anglaise et française assiégent Dunkerque en 1652, défendue par les Espagnols et le prince de Condé; une foule de bourgeois entourent la maison de Cornille Bart, intrépide corsaire, que ses courses hardies rendirent cher à la population de sa ville natale. Cornille Bart avait été blessé par un Anglais dans le siége, et tout Dunkerque s'intéressait à la guérison de ce brave homme. La porte de la maison s'ouvre, et un vieux marinier, *Haran Sauret*, vient apporter à ces gens rassemblés des nouvelles de son maître, en les assaisonnant de quelques contes maritimes qui étaient alors dans la bouche de tous les navigateurs. Puis, la scène change : dans l'intérieur de cette maison, que l'historien décrit avec tant de vérité, qu'on croit voir un tableau de l'école flamande, maître Cornille Bart appuie sa tête pâle et amaigrie sur la tête de sa femme Catherine Janssen; à ses pieds est agenouillé un enfant blond, qui sera Jean Bart, et qui demande à son père une relation de mer. Le blessé y consent, malgré la faiblesse et les représentations de sa femme; les yeux du petit Jean Bart pétillent de joie; le vieux Sauret se rapproche du fauteuil de son patron pour entendre le récit où lui-même glissera quelque mensonge de marin, et maître Cornille commence à raconter la dernière aventure de son grand père et du *Renard de mer*, fameux pirate dunkerquois du XVIe siècle, dans un combat naval avec les Anglais. Le canon du siége gronde durant tout ce récit empreint d'une sombre énergie, et Cornille Bart, épuisé par les émotions de ses souvenirs de guerre, ainsi que par les efforts qu'il a faits pour contenter son fils, trépasse en s'écriant : « Voilà, mon fils, quel a été ton grand père.... Voilà quel j'ai été! Imite-nous!... » Et Jean Bart répond au vœu suprême de son père par cette exclamation qui aura un écho dans toute sa vie : « Oh! les Anglais! » Cette intro-

Digitized by Google

duction est belle, comme peinture et comme drame. Assurément, l'histoire ne l'a pas fournie avec ce dessin noble et touchant, avec ces couleurs éclatantes et ces clairs-obscurs mélancoliques; mais l'auteur a si bien développé un germe, qui fût resté inféconde dans les mains d'un historien ordinaire, qu'on n'a pas le courage de s'enquérir de ses autorités, qui manquent au bas des pages. M. Eugène Sue a préféré la vérité relative à la vérité absolue.

Cependant il ne s'est pas, dans tout le cours de l'ouvrage, asservi à cette forme de description et de dialogue, qui règne jusqu'à moitié du premier volume, terminé par des mémoires inédits très authentiques pour servir à l'Histoite de la Marine Française. Ce recueil de pièces, lettres, journaux, rapports, relations, ordres, commissions, etc, puisés dans les manuscrits du XVIIe siècle, suffirait seul pour assurer à cette histoire une place distinguée entre les plus précieux documens de notre histoire. Les volumes suivans sont moins entrecoupés de scènes dialoguées, et les pièces se trouvent plus fréquemment encadrées dans la narration, qui n'en est pas embarrassée et qui conserve son allure vive et piquante, au milieu d'une énorme quantité de papiers d'état. M. Eugène Sue a été forcé de diminuer les proportions de son livre tel qu'il l'avait conçu et commencé : en travaillant à se restreindre et en choisissant les matériaux dont il fesait usage, parmi ceux qu'il avait accumulés dans le dépouillement des Archives de la Marine, il a élagué à regret bien des extraits curieux, et même il a commis plusieurs oublis que son exactitude habituelle fait remarquer davantage : il est si riche en renseignemens neufs et complets, qu'on se plaint des omissions volontaires auxquelles l'a condamné la nécessité d'abréger. En France, les longs ouvrages font peur, et notre Tacite, le président de Thou, n'est lu par personne, à cause de l'étendue de son histoire. Néanmoins il faut blâmer M. Eugène Sue de n'avoir pas jugé digne d'attention la mémorable ambassade du roi de Siam en 1684 et principalement, l'expédition maritime qui en fut la suite. L'abbé de Choisy était un guide qui valait la peine d'être consulté. M. Eugène Sue n'a pas eu plus de place à donner aux négociations de Louis XIV avec le roi de Maroc en 1698. Il aurait trouvé à ce sujet, dans les Mémoires manuscrits du marquis de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, l'histoire de l'ambassade de l'amiral Abdalla-Bin-Ay-Cha en France : « Cet amiral du roi de Maroc, dit M. de Breteuil, fut rencontré en mer, au mois de mai 1698, par un vaisseau du roi, commandé par le chevalier de Châteaumorand, qui lui donna la chasse, et peu s'en fallut qu'il ne fût pris. Ce n'était pas la première fois qu'il avait couru ce péril, et la crainte d'y retomber l'obligea, dès qu'il fut à Salé, d'aller à la cour du roi, son maître, pour lui proposer de l'envoyer en France demander la paix. » Ce sont les particularités de ce voyage que le marquis de Breteuil rapporte dans le plus grand détail et qui ne se trouvent pas même indiquées dans l'histoire de M. Eugène Sue, soit qu'il les ignorât, soit qu'il craignît de s'étendre trop, en ajoutant un épisode à son quatrième volume. En cas que les mémoires de Breteuil lui soient inconnus, nous les lui recom-

Digitized by Google

mandons pour augmenter sa troisième édition et pour y faire entrer l'ambassadeur du roi de Maroc, lequel avait *plus d'esprit et de politesse qu'on n'en devait attendre d'un corsaire né en Barbarie.*

Mais les fragmens de manuscrits originaux, insérés dans cette édition, sont si abondans, si variés et si curieux, qu'il ne faudrait pas moins d'un article entier pour les passer en revue et pour les comparer avec ce qui avait été imprimé jusqu'à présent sur la marine française durant le siècle de Louis XIV. Les mémoires de plusieurs grands hommes de mer, de Forbin, de Tourville et de Duguay-Trouin, les biographies erronées des marins célèbres, les relations détachées qui paraissaient dans *le Mercure galant*, et différens traités concernant l'art naval, telles étaient les uniques ressources de l'historien qui aspirait à faire oublier Boismêlé et Poncet de la Grave, avant que M. Eugène Sue eût fouillé les manuscrits de Colbert et mis à contribution les Archives de la Marine. Les Hollandais possèdent une bonne histoire de Ruyter; nous avons maintenant une histoire de Jean Bart, bien supérieure à celle de l'amiral étranger, si l'on considère le mérite de l'écrivain et le prix inestimable des documens sur lesquels il a travaillé. M. Eugène Sue a vécu dans l'intelligence des ministres de Louis XIV, et il devine, il arrache leurs secrets politiques, toutes les fois qu'on ne les lui a pas confiés : ce qui domine partout dans cette histoire militaire et diplomatique de la marine française, c'est l'imagination, c'est l'esprit.

PAUL-L. JACOB, bibliophile.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le droit d'initiative et de proposition s'est exercé largement par la chambre des députés depuis quelques jours. Il n'en faut pour preuve que la proposition de M. Gouin sur la conversion des rentes et la proposition de M. Passy sur l'abolition de l'esclavage. Ce droit de proposition s'exerce d'une façon au moins singulière. Il est peu d'hommes qui arrivent à la chambre sans avoir donné depuis long-temps quelque attention aux affaires publiques, et peut-être sans avoir lu un certain nombre de livres de philantropie et d'économie politique. Le résultat de ces études, de ces méditations entre deux affaires, est presque toujours d'inspirer à ceux qui s'y livrent, une idée quelconque qui en est comme le résumé. On s'attache à telle ou telle question, à telle ou telle réforme, à quelque pensée qu'on croit bien à soi, à force de l'avoir trouvée partout. Pour les uns, c'est la suppression de l'amortissement; pour d'autres, le remboursement des rentes, ou l'abandon d'Alger, ou la conquête des limites du Rhin, l'abolition de l'esclavage, ou le suffrage universel. Chez un grand nombre, l'idée est fixe; elle se reproduit dans toutes les discussions, à propos du sel, du tabac, du budget de la guerre, des chemins vicinaux. Peu importe, l'idée se loge partout, et termine agréablement tous les discours de celui qui la possède. Nous appellerions volontiers ces idées-là des idées commodes, en les comparant à celles qui possèdent leurs auteurs au lieu d'en être possédées, et qui, ne se contentant pas de s'insinuer dans les discussions et de les prolonger outre mesure, s'échappent sans dire gare, se présentent en forme de proposition abrupte et coupent court à toute autre discussion. Qu'on imagine ce que deviendrait une session avec douze propositions de ce genre, surtout si, comme celles de M. Gouin et de M. Passy, elles étaient présentées dans un état tellement vague, qu'on devrait les considérer plutôt comme une invitation aux chambres et au ministère de présenter quelque chose de raisonnable sur un sujet donné, que comme des propositions exécutables et formelles?

L'honorable M. Gouin est d'avis que les rentes 5 pour 100 soient remboursées tout à l'heure : soit. Le développement prochain de sa proposition sera sans doute une théorie complète du remboursement des rentes, un plan où il indiquera la manière de procéder successivement, et avec équité, à cette opération si délicate; où il dira quelles ressources il a préparées pour la faire, car l'excédant du fond d'amortissement ne pourra suffire. Si c'est un emprunt,

Digitized by Google

nous aurons à connaître le mode de cet emprunt, dont les intérêts pourraient bien absorber une partie des bénéfices du remboursement; et enfin, nous saurons sans doute pourquoi M. Gouin a réduit sa proposition de remboursement à ces 4 et demi pour 100, qu'il accorde aux nouveaux rentiers, au lieu des 4 pour 100 qu'il voulait leur concéder l'année dernière. Le taux de l'argent ne s'est pas élevé depuis cette époque, que nous sachions, et si c'était par un simple caprice que M. Gouin eût diminué de huit ou dix millions le bénéfice qu'il préparait à l'état, les rentiers seraient fondés à se dire qu'en attendant jusqu'à l'année prochaine, il se pourrait que M. Gouin les laissât tels qu'ils sont.

Pour M. Passy, ce n'est pas une seule idée qui le possède; il en a plusieurs, et ces idées ont un caractère qui leur est propre. Ainsi M. Passy a été dominé, pendant plusieurs années, par la pensée d'abandonner Alger. Il y joint aujourd'hui la pensée de l'abandon de nos colonies, car on ne pourrait appeler autrement l'abolition immédiate de l'esclavage. Cette nécessité d'en finir tout à coup avec l'esclavage s'est présentée d'une manière si frappante à l'esprit de M. Passy, qu'elle n'a pas laissé à cet esprit droit et éclairé le loisir de méditer sa proposition et de la rendre même spécieuse.

Sans doute M. Passy n'a pas prétendu résoudre la question de l'esclavage. Cette question est résolue depuis long-temps en Angleterre et en France; mais puisqu'il y a des esclaves dans nos colonies, et que, malheureusement, ces esclaves appartiennent aux colons, qui, eux ou leurs pères, les ont payés, c'est un fait qu'on ne peut détruire qu'en violant la propriété des colons. Or, n'est-ce pas le détruire que de déclarer libres les enfans qui naîtront de leurs esclaves, avant d'avoir traité avec eux du rachat de ces esclaves qui sont à eux par un affreux principe, il est vrai, mais par un principe qu'ils n'ont pas créé, et auquel ils se sont soumis en achetant des esclaves. Le prix des esclaves, prix très élevé, n'est tel que parce que les enfans à naître font partie de la propriété du maître. Adopter la proposition de M. Passy, ce serait commencer un acte de philantropie par une spoliation, c'est-à-dire par une immoralité; car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que la fin justifie les moyens, surtout quand on peut en prendre d'autres. M. de Lamartine a très bien fait ressortir tout ce qu'il y a de révoltant dans une mesure qui ferait les enfans libres, et laisserait les pères esclaves. Il est fâcheux que M. de Lamartine, emporté par un louable zèle, n'ait pas senti aussi bien tous les inconvéniens matériels de cette proposition, faite, en apparence, pour séduire une ame généreuse. — Nous ne nous y arrêterons pas, parce qu'un mot suffira.

En fait d'affranchissement des noirs, une seule méthode est possible. Il faut indemniser les blancs d'abord, puis les garantir contre les tentatives que fera cette immense majorité, composée de nègres libres, pour s'emparer des terres et des maisons des colons. L'Angleterre a consacré 500,000,000 à cette opération; il nous en faudra au moins 300. La chambre veut-elle, dans cette session, rembourser la rente et donner 300,000,000 aux colons? Ce n'est pas tout. Il faudra doubler, tripler les forces militaires dans nos colonies pendant plusieurs années. La chambre, qui vient de charger sa commission de rejeter un projet de loi qui autorisait la formation d'un nouveau régiment colonial, voudra-t-elle autoriser la formation de cinq ou six régimens, dont la présence sera nécessaire aux Antilles et dans nos autres colonies? et cela quand il est urgent d'augmenter l'armée pour le service intérieur du pays? Le ministère n'a-

Digitized by Google

t-il pas bien le droit de parler d'inopportunité, quand on voit à travers quelles impossibilités on lance de telles propositions? M. Gouin n'a pas cru devoir s'arrêter aux considérations de politique extérieure; il ne s'est inquiété ni de la loi des chemins de fer, qui demanderait l'emploi de si grands capitaux, ni de l'application, déjà faite l'an passé, de l'excédant de l'amortissement à des travaux d'utilité publique dans les départemens, ni de la nécessité d'augmenter l'armée, autre surcroît de dépenses, et il s'est débarrassé de sa proposition comme d'un fardeau qu'on dépose à terre. De son côté, M. Passy, également sous le poids de sa conception, ne s'est pas demandé si deux idées aussi grosses que la sienne et celle de M. Gouin ne devaient pas faire momentanément place l'une à l'autre, et il l'a jetée sur le bureau. Qu'une autre idée de cette force se présente à quelque honorable député, et la chambre et le ministère ne sauront plus à qui entendre! Nous demandons s'il est possible de gouverner un pays au milieu d'une telle confusion, et si c'est se montrer homme d'état que de se jeter avec si peu de retenue dans des questions aussi brûlantes?

M. Guizot, qui a parlé pour la prise en considération de la proposition de M. Passy, tout en disant, il est vrai, que cette prise en considération ne serait qu'une étude, ne se trouve-il pas un peu en contradiction avec un discours qu'il fit sur le même sujet pendant son dernier ministère? Alors M. Guizot trouvait qu'il y avait lieu de *reculer* devant la difficulté, et qu'elle amenait tant d'embarras, que ce n'était pas le moment de la soulever dans les chambres, ce qui est tout autre chose que de *l'étudier*. Étudier une question de ce genre, en commun, dans une chambre législative, c'est la discuter en présence des colonies encore mal préparées, et où toute la population noire et blanche frémit et s'agite chaque fois qu'on prononce en France le mot *abolition*. C'est donc en silence, dans les ministères et non dans les chambres, qu'il faut étudier cette question. Or c'est ce qu'on fait depuis long-temps, et M. Guizot, qui a dû souvent donner un avis sur cette matière, sait qu'on s'en occupe sérieusement. Puisqu'il en est ainsi, nous demandons à quoi bon l'étude prématurée, dans la chambre, d'une loi dont les études ne sont pas terminées dans le ministère? Pourquoi prendre une si dangereuse initiative? M. de Broglie, étant ministre des affaires étrangères, n'avait-il pas rejeté une proposition du genre de celle de M. Passy, et déclaré qu'il regardait la question comme périlleuse et inopportune? M. Guizot voudrait-il se montrer moins prudent et plus ardent sur cette question que M. de Broglie, le président de la société pour l'abolition de l'esclavage des nègres?

Notre politique procède généralement par *veines*. Il est vrai que ce sont presque toujours des veines de générosité, et qu'en empruntant à l'Angleterre son régime représentatif, nous n'avons pu lui prendre sa doctrine politique des intérêts. Sous la restauration, nous fûmes en veine de courir chez les autres nations leur porter secours. En Espagne, ce fut la royauté en péril qui fut secourue par la royauté de France; en Morée, ce fut le peuple grec à l'aide duquel vint la nation française, le tout pour notre compte, à nos frais et dépens. Aujourd'hui nous sommes en veine de moralité, et, sérieusement, il faut en féliciter la France. Mais la moralité coûte cher aussi, et un gouvernement constitutionnel ne doit pas se montrer prodigue, même dans ses bonnes œuvres. La suppression des jeux et de la loterie coûte des millions au budget des recettes; la fin du monopole des tabacs viendra encore diminuer

Digitized by Google

la somme de l'impôt. L'affranchissement des nègres grèvera à son tour le budget. Chaque pas que nous faisons vers la morale ne s'accomplit qu'à force d'or. Sans doute on ne saurait payer trop cher l'amélioration des mœurs et des principes d'un peuple; mais si l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Écriture, le pain lui est nécessaire cependant. On trouvera donc bon que nous n'approuvions pas un si grand nombre d'irruptions faites à la fois sur nos finances à propos de morale, et que nous nous rangions au nombre de ceux qui demandent l'affranchissement progressif, seul moyen de satisfaire les intérêts des colons et de ne pas écraser la France.

On s'attend à trouver de nombreux contradicteurs au sujet de la grande loi des chemins de fer, qui vient d'être présentée à la chambre des députés. Les intérêts particuliers s'élèveront d'abord, et il ne saurait en être autrement dans une assemblée où chaque arrondissement peut, en quelque sorte, porter la parole. Le premier de ces chemins de fer est celui de Paris à Bruxelles, qui a déjà provoqué de si singulières contradictions, mais dont l'exécution tient aux plus hautes considérations commerciales et politiques. Les autres chemins, celui de Paris à Orléans, de Marseille à Avignon, etc., ne présentent encore que des projets d'exécution pour des routes plus longues, mais qu'on ne veut pas encore aborder. Cependant les dépenses nécessitées par ces projets sont immenses, et l'état se trouvera engagé pour beaucoup d'années, sans qu'on puisse préciser le terme de ces entreprises. — On ne peut prévoir ce que décidera la chambre, si elle adoptera le système de l'exécution de ces travaux par l'état, ou si elle préfèrera les livrer à la concurrence, après avoir fixé le système général des routes en fer; mais toujours est-il que c'est un pas immense qu'on vient de faire. Depuis bien des années, la France se laissait dépasser par toutes les nations dans cette voie. Aujourd'hui qu'elle y entre, elle le fait avec la grandeur qui convient à une telle puissance, et ses longues hésitations font place à une détermination vraiment imposante par son étendue.

Par l'effet d'un amendement qui fait honneur à M. Villemain, et qui a été adopté par la chambre des pairs, le projet de loi touchant la pension de Mme de Damrémont va être de nouveau soumis à la délibération de la chambre des députés. La réversibilité de la pension de Mme de Damrémont à ses enfans, au-delà de leur majorité, a été accordée par la chambre des pairs. Ce serait une belle occasion pour la chambre des députés de faire, en cette circonstance, ce qu'elle a fait pour le costume, de revenir sur son vote, enfin de se permettre une inconséquence tout-à-fait honorable, et qui serait approuvée de tout le monde, même, nous l'espérons, de la chambre des pairs. Dans cette séance de la chambre des pairs, M. de Dreux-Brézé s'est montré moins heureux dans ses inspirations légitimistes qu'il ne l'a été quelquefois. En comparant la radiation du nom de M. de Bourmont de la liste des maréchaux de France à la réduction du chiffre de la pension de Mme de Damrémont, il a rapproché deux choses qui n'ont aucun rapport et qui n'émanent pas de la même source. La chambre des députés n'a pris aucune mesure contre M. de Bourmont. En refusant d'envoyer son serment; en prenant, sans autorisatiou du roi, un service actif dans l'armée portugaise, il s'est rayé, de sa propre main, de la liste des maréchaux de France. M. de Dreux-Brézé n'a-t-il pas condamné lui-même M. de Bourmont, en prêtant le serment en vertu duquel il siége aujourd'hui dans la chambre des pairs? Pour M. de Bourmont, que n'imitait-il

Digitized by Google

M. de Dreux-Brézé, M. de Fitz-James, M. le duc de Raguse et tant d'autres partisans du dernier régime, qui se sont décidés à prêter le serment? Il n'en fallait pas plus à M. de Bourmont pour rester maréchal de France. Il est vrai, à notre avis, que c'est beaucoup, quoique ce ne soit pas l'avis de tous les députés de la droite (1).

Des bruits fâcheux sur la santé du roi ont été répandus pendant cette semaine. Le moment était mal choisi, car en aucun temps le roi n'a reçu plus de monde et ne s'est plus montré. Hier, un grand nombre de diplomates étrangers se trouvaient dans son salon, et ce soir il y a bal à la cour. On doit croire que la forte baisse qu'on attendait de la proposition de M. Gouin n'ayant pas eu lieu, les joueurs qui s'étaient livrés à quelques opérations à la baisse auront essayé d'en produire une à l'aide de ces bruits. S'il en est ainsi, on essaiera sans doute encore de répandre d'autres bruits sinistres, contre lesquels il sera facile de se tenir en garde, s'ils ne sont pas mieux fondés que ceux-ci.

On a aussi parlé de mésintelligences dans le cabinet. Ces bruits ne sont pas mieux fondés. M. Molé et M. de Montalivet marchent d'accord avec leurs collègues, et si l'union suffit pour résister au débordement de tant de propositions et de projets contradictoires, le ministère traversera la session. L'opposition de gauche s'écrie sans cesse qu'elle n'aurait qu'à joindre ses boules noires à celles des doctrinaires pour renverser le ministère. Cela serait possible, sinon facile, s'il ne s'agissait que de renverser un ministère; mais il s'agira aussitôt d'en faire un autre, et là sera une grande difficulté. Les doctrinaires, en supposant qu'ils fussent appelés à cette tâche, ne se trouveraient-ils pas dans la même situation que le ministère actuel? n'auraient-ils pas deux côtés opposés à combattre dans la chambre? et n'auraient-ils pas d'avance préparé leur isolement en aidant d'une manière active au renversement de ce cabinet? Pour des hommes qui ont passé par les affaires, de tels actes ne sont justifiables que par de graves motifs, et la chambre serait peu disposée à les pardonner à ceux qui les tenteraient dans de simples vues personnelles. Il y a dans le côté gauche un petit nombre d'hommes qui pourraient aussi compromettre leur avenir dans de telles tentatives, et qui ont trop de sens et de tact pour consentir à s'y prêter sans quelque raison majeure, que le ministère aura sans doute le talent de ne pas leur fournir.

Notre occupation d'Alger a été bien jugée par lord Palmerston, qui a répondu d'une manière tout-à-fait honorable et bienveillante pour la France, aux interpellations qui lui ont été faites dans le parlement à ce sujet. On avait demandé, lors de la discussion de l'adresse, pourquoi il n'était pas question de notre bonne intelligence avec l'Angleterre, dans le discours du trône: — Parce que cela va sans dire, — avait répondu le ministère. La réponse de lord Palmerston à M. Wakley, dans la chambre des communes, au sujet de cette parole de M. Molé, à la chambre des députés: *nous ne faisons que commencer en Afrique*, est une confirmation bien complète des assurances données par le président du conseil au commencement de cette session.

L'Angleterre a aussi des motions pour l'abolition immédiate de l'esclavage. Il est vrai qu'elles se font dans les tavernes, ce qui n'ôterait rien à la force des raisonnemens. Quatre à cinq mille *dames*, ou autres, ont signé une pétition à la reine, dans ce sens. Nul doute que la reine ne sympathise avec ces

(1) Voyez plus loin la lettre de M. Dussault, député de la Réole.

Digitized by Google

dames dans une pensée aussi charitable; mais les ministres de la reine ne peuvent ainsi s'abandonner à l'effusion de leurs sentimens, et il n'est pas probable qu'ils croiront que le moment est venu d'agir dans toutes les colonies de l'Angleterre, comme ils ont agi dans les possessions moins importantes d'Antigoa et des Bermudes.

Sans y être poussé par les clubs et les dames anglaises, le ministère anglais vient de prendre une mesure très libérale à l'égard d'une île qu'on peut bien appeler une de ses colonies. Il a décrété la liberté de la presse dans l'île de Malte. C'est un fait de quelque importance que l'établissement d'une presse libre dans un pays situé en vue de la Sicile, d'où il n'est séparé que par un canal. Les nouveaux journaux qui vont s'établir à Malte, seront rédigés en italien, et il sera bien difficile d'établir une surveillance assez rigoureuse pour les prohiber en Italie. Le gouvernement napolitain avait prévu cette difficulté depuis long-temps, et il avait ouvert à Londres, pour s'opposer à la promulgation de ce décret, une négociation très active, dans laquelle il avait été soutenu par les ambassadeurs d'Autriche et de Russie. D'après le résultat qui vient d'avoir lieu, il paraît que cette négociation a échoué. Ce résultat est une petite complication de plus dans les affaires de l'Europe, mais une complication en faveur de l'alliance de l'Angleterre et de la France, et de l'avenir des idées constitutionnelles.

— Nous recevons de M. Dussault la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Arrivé seulement hier soir à Paris, un de mes amis me communique à l'instant le dernier numéro de votre *Revue*, où vous voulez bien me faire l'honneur de vous occuper de mon élection.

« Je vois accolé à mon nom l'épithète de *légitimiste rallié*. J'ignore, monsieur, si parmi ceux qui, après la révolution de juillet, sont restés fidèles au vrai principe monarchique, quelques-uns, détrompés de leur *longue erreur*, ont abjuré leur croyance pour s'incliner *consciencieusement, sans arrière-pensée*, devant la souveraineté populaire que représente le gouvernement actuel; je l'ignore, monsieur, — et si le fait existe, je ne saurais les blâmer. Autant je hais l'apostasie, autant j'honore l'homme convaincu qui abandonne l'erreur pour embrasser ce qu'il croit être la vérité.

« Quant à moi, monsieur, la lumière n'a pas encore lui à mes yeux; j'ai le malheur de rester fidèle à ma première croyance, et en attendant le jour de la conversion..., qui ne me paraît pas très rapproché, je vous prie en grace de me rayer de la liste des nouveaux *convertis*, et de ne voir en moi (jusqu'à présent au moins) qu'un pécheur endurci, qui n'aura pas honte d'aller s'asseoir à la chambre sur le même banc que MM. Berryer, Fitz-James, Hennequin, etc., etc., tous légitimistes, je crois, fort peu ralliés, et à en juger par leur conversation, fort peu ralliables.

« J'ai confiance en vous, monsieur, pour obtenir la rectification que je demande. Légitimiste, je veux bien; rallié, je ne veux pas.

« Daignez agréer, monsieur, la considération distinguée avec laquelle je suis,

« Votre très humble serviteur,

« Ch. DUSSAULT,
« Député de la Réole.

« Paris, vendredi, 16 février 1838. »

Nous rendons avec empressement à M. Dussault la qualité de légitimiste

Digitized by Google

non-rallié qu'il réclame, mais nous doutons que les doctrines qu'il proclame trouvent l'approbation des personnes qui ont encore la naïveté de ne pas prononcer le serment de député avec une *arrière-pensée*, et qui croient bonnement que c'est là un acte où doit figurer par-dessus tout la conscience. Les illustres légitimistes près desquels M. Dussault compte aller s'asseoir, et qui ont prêté ce serment en vertu duquel ils siégent à la chambre, n'ont sans doute pas renoncé à leurs affections politiques et aux principes qu'ils trouvent les meilleurs, mais ils n'ont pas encore déclaré hautement, comme M. Dussault, que pareil acte peut être fait avec une *arrière-pensée*; et en cela ils diffèrent déjà essentiellement de leur nouveau collègue, si bon casuiste en fait de serment.

— On a dit depuis long-temps que le mot *impossible* n'était pas français : la forfanterie nationale a rayé ce mot du vocabulaire plutôt par une plaisanterie que par un fait. La destitution de l'impossible ne date pour nous que de jeudi. Jeudi, en effet, nous avons été témoins d'un véritable prodige, rue de Ménars, opéré au centre de Paris. M. de Labourdonnais a fait une partie d'échecs avec M. Boncourt, en tournant le dos à l'échiquier. Cette lutte, qui n'est pas nouvelle pour M. de Labourdonnais, empruntait, cette fois, un intérêt extraordinaire à la circonstance. L'an dernier, lorsque M. de Labourdonnais tenta sa première expérience, il perdait, de son aveu, une *tour*; sa force se trouvait donc réduite aux proportions d'un talent ordinaire. Il joua cette partie d'essai avec M. de Jouy, et gagna. Depuis, il a engagé d'autres parties du même genre, avec deux joueurs à la fois, toujours avec le même succès; l'expérience lui est venue si promptement en aide, qu'aujourd'hui il peut jouer, sans voir l'échiquier, avec le premier venu. C'est à M. Boncourt que le défi a été donné.

M. Boncourt est contemporain de Philidor; il n'a jamais joué avec ce grand artiste, mais il a fait la partie de ses élèves, Carlier, Bernard et Léger. A cette époque Philidor avait émigré en Angleterre, où il est mort en 1795, je crois. Carlier, le plus fort d'entre eux, se retira devant M. Deschapelles, qui n'avait point de rival. M. Boncourt a voyagé en Europe, et, dans toutes les capitales, il n'a pas trouvé de maître. Parvenu aujourd'hui à un âge avancé, mais toujours vigoureux de corps et d'esprit, comme tous les vieillards de la grande génération révolutionnaire, il n'a rien perdu de la force de son jeu, il s'est maintenu dans cette ligne supérieure d'amateurs qui reconnaissent M. de Labourdonnais pour maître, et qui sont, à leur tour, les maîtres des joueurs anglais et allemands. De ce nombre, on doit citer MM. de Saint-Amand, Calvi, Devinck, le colonel Lévesque, le général Guingret, et MM. les nobles pairs Boissy-d'Anglas et de Richebourg. On conçoit maintenant quel adversaire redoutable M. de Labourdonnais avait à combattre, et de quel puissant moyen de défense il se privait, en jouant, en aveugle, avec lui.

L'élite des amateurs européens résidant à Paris n'avait pas manqué à l'invitation. La foule avait envahi les vastes salons du club. L'échiquier de M. Boncourt a été placé au centre du billard. M. de Labourdonnais s'est assis dans un angle obscur de la salle, le visage courbé contre la muraille, le front appuyé sur ses mains. M. le docteur Oudet, commissaire du cercle, a réclamé le plus profond silence, et la partie a commencé.

M. Boncourt a déployé ses combinaisons vigoureuses en homme qui ne consent pas à être battu par un aveugle, et qui ne veut pas perdre ainsi, dans

Digitized by Google

une soirée, cinquante ans de célébrité européenne. Il n'a pas ménagé son adversaire, il lui a joué un rude jeu : sa stratégie était lente, serrée, inexorable; il prenait son affaire au sérieux. M. de Labourdonnais jouait, comme à l'ordinaire, avec cette merveilleuse célérité de calcul et d'exécution, cette précision de mouvemens, cette infaillibilité de coup d'œil, ces illuminations soudaines du champ de bataille, avec toutes ces facultés admirables qui l'ont fait le premier joueur du monde; et cette fois, répétons-le encore, il jouait contre son plus redoutable adversaire, et il ne voyait pas son jeu. A peine M. Boncourt avait-il annoncé son coup joué, qu'instantanément M. de Labourdonnais ripostait par sa pièce, et l'assemblée contenait difficilement un murmure d'admiration devant cette vivacité de répartie aveugle, et si intelligente. Rien ne troublait la sérénité méditative de M. de Labourdonnais, dans ces momens de pensée recueillie, où le moindre bruit est un coup de tonnerre qui égare le calcul; car malgré le silence obligé que le bon sens imposait à chaque spectateur, il y avait bien du fracas encore autour des joueurs. Le grincement des portes, les piétinemens de la salle voisine, les exclamations comprimées, les rhumes de la saison, le roulement des pièces sur les quinze échiquiers, où l'on suivait la partie, les colloques à voix basse, toute cette inévitable harmonie si étourdissante d'une assemblée qui demande le silence, ne pouvait que nuire à M. de Labourdonnais, et le dérouter avec une seule distraction; or, une distraction, c'est une défaite en pareil cas. L'incomparable joueur avait fermé ses oreilles comme ses yeux. C'est là un phénomène inexplicable de physiologie. Les personnes les plus étrangères au jeu des échecs sont confondues d'étonnement devant cette faculté surhumaine d'intuition. L'algèbre, qui explique tout, et qui réduit les calculs à leur juste valeur, épuiserait ici ses combinaisons, si elle avait à donner la mesure exacte des forces opposantes qu'il faut vaincre pour arriver à un pareil résultat. Notez bien que la difficulté augmente de minute en minute, dans des proportions effrayantes, et qu'elle arrive, au bout d'une heure, à un degré qui ne peut plus être évalué. La partie de M. Boncourt a duré deux heures et demie! C'est tout un siècle composé d'évènemens inextricables. Les pièces et les pions se sont tellement croisés en tous les sens, sur les soixante quatre cases, qu'il n'est pas de mémoire humaine qui puisse tenir compte de tant d'évolutions combinées à l'infini. L'œil grandement ouvert, qui suit toutes ces marches, s'éblouit et s'égare; que dire de la pensée qui est obligée de les suivre, depuis le premier élan du pion du roi, et de tenir registre ouvert, dans le cerveau, pour tous les accidens, pour tous les pas avancés, ou rétrogrades, pour toutes les déviations des pièces, pour toutes les positions relatives des deux armées, si mobiles, si variées, et arrivant enfin à l'état du chaos? Il y a dans ce mécanisme d'intelligence une complication de rouages que l'analyse ne débrouillera jamais. Aussi, lorsque après deux heures de lutte, M. de Labourdonnais vient à saisir, dans quelque coin obscur de l'échiquier, un modeste pion, qui a dévié, en principe, de sa ligne primitive, et qui semble oublié, et tout près de devenir la proie du premier ennemi qui le convoite; lorsque, dis-je, M. de Labourdonnais saisit ce pion menacé traîtreusement et le sauve, on oublie la religion du silence, et l'assemblée se récrie d'étonnement.

Jusqu'à présent, M. de Labourdonnais a gagné toutes les parties de ce genre qu'il a faites au club de la rue Ménars; il ne les avait jouées qu'avec des amateurs de force inférieure. La dernière partie, engagée avec M. Boncourt,

Digitized by Google

et la plus merveilleuse de toutes, a été *nulle;* elle s'est composée de cinquante-six coups, et a duré deux heures et demie. A la dernière minute, M. de Labourdonnais avait toute la fraicheur de ses idées, comme en débutant. Lorsque M. Calvi, le Labourdonnais de l'Italie, a proclamé la partie *nulle*, trois salves d'applaudissemens ont éclaté dans la salle. Les ombres de Philidor, du Calabrais, de Boy le Syracusain, de don Juan d'Autriche, du pape Urbain VIII, de tous les héros de l'échiquier, ont dû assister incognito à cette grande soirée du club Ménars.

Théatres. — Porte-Saint-Martin. — *Alix ou les Deux Mères*, drame en cinq actes par MM. Charles Desnoyer et Alphonse Brot. — La scène se passe en Allemagne, patrie du drame larmoyant. Aussi, est-ce bien d'un drame larmoyant qu'il s'agit à cette heure, et jamais les banquettes du théâtre de la Porte-Saint-Martin ne furent mouillées de plus de larmes. Sans exagération poétique, la première représentation de ce drame a fait couler plus de larmes que la prise d'Illion. Les sanglots éclataient, les cœurs se fondaient, les mouchoirs ruisselaient, et si les chemins du cerveau n'entraient pour rien dans cet attendrissement, MM. Charles Desnoyers et Alphonse Brot peuvent se vanter d'avoir inondé la salle. Au lever du rideau, on voit M. Raphaël Muller serieusement occupé à mettre ordre à ses affaires; insulté la veille par un jeune homme qui l'a soufflettè publiquement, il doit se battre dans deux heures. Raphaël est époux et père; pauvre, il ne songe pas sans effroi à l'affreuse misère dans laquelle sa mort plongerait sa femme Alix et sa fille Régina. Mais il a son honneur à venger : Raphaël se battra. L'heure du rendez-vous approche; il est prêt à sortir, lorsqu'un vieillard, assisté de deux témoins, se présente à lui. A cette apparition Raphaël pâlit et se trouble. Le vieux Maurice s'assied froidement et raconte le fait suivant que Raphaël connaît déjà, mais que le public ignore.

Voici plusieurs années, dans une taverne de la ville, dans la même taverne où Raphaël Muller s'est vu soufflètté la veille par un jeune inconnu, Raphaël Muller lui-même insulta un vénérable vieillard, un vieillard inoffensif, dont il était débiteur pour 1,500 florins que le vieillard ne réclamait pas. Raphaël l'insulta et ne craignit pas de le frapper au visage, et, après l'avoir frappé, il se battit avec lui et lui passa son épée au travers du corps. Le vieillard survécut à sa blessure, mais sa femme en mourut. Tout ce récit est quelque chose d'odieux qui soulève l'ame de dégoût. On se demande dans quel monde il se rencontre des jeunes gens qui, de gaieté de cœur, insultent des vieillards, les soufflètent, croisent le fer avec eux et les tuent. Ce Raphaël est un vil coquin qu'il fallait laisser dans le ruisseau : la boue n'a rien à faire au théâtre. Quoi qu'il en soit, le vieux Maurice, après avoir conté sa propre histoire, se lève et demande une seconde fois raison de l'insulte qu'il a reçue. Raphaël hésite, mais Maurice est inexorable. Cependant le temps fuit, Muller entend sonner l'heure de son rendez-vous; il veut se précipiter par la porte entr'ouverte, car cet homme qui n'a pas craint déjà de souffletter la joue et de verser le sang d'un vieillard, cet homme craint de passer pour un lâche. Il s'élance, mais Maurice l'arrête. C'est avec son fils que Raphaël va se battre, et Maurice ne veut pas exposer les jours de son enfant. Rodrigue se bat pour son père. Maurice se battra pour son fils. Comparés aux vieillards de M. Brot, les vieillards de Corneille ne sont que de lâches barbons. Maurice saute sur une épée; Raphaël en fait autant; les fers se

Digitized by Google

croisent, et comme si ce n'était pas assez de l'ignoble récit que nous avons subi, le récit se met en action, et nous assistons au duel d'un homme de trente ans, robuste, vigoureux et taillé en Hercule, avec un patriarche en cheveux blancs, au corps chétif et au bras débile.

Il faut toutefois que le papa Maurice ait, depuis sa première affaire, cultivé l'escrime avec succès, car cette fois il tue son adversaire; ce qui prouve que tôt ou tard le crime trouve son châtiment et la vertu sa récompense. Ce triomphe du vieux Maurice sur le jeune Muller a paru toucher vivement toutes les perruques de l'orchestre.

Jusqu'ici il n'est pas question des deux mères. Prenez patience, elles reprendront bientôt leur revanche. Une riche baronne allemande a enlevé Régina, la fille d'Alix, et l'a adoptée pour sa fille. Régina a grandi sous les caresses de sa mère adoptive, qu'elle croit sa véritable mère. Elle a grandi en grace et en beauté, et c'est entre Régina et la baronne une adoration réciproque. La jeune fille n'a conservé aucun souvenir d'Alix, et la baronne, qui a tout lieu de penser qu'Alix a cessé de vivre et que Régina est orpheline, ne craint pas qu'une tendresse plus légitime que la sienne vienne jamais lui disputer son bonheur. C'est ce qui arrive pourtant. Alix n'est pas morte. Elle a parcouru toute l'Allemagne pour retrouver sa fille. Un jour elle se présente devant la baronne et lui réclame son enfant. Dès-lors commence entre ces deux femmes une lutte acharnée. Alix demande sa fille, la baronne veut la garder. Chacune tire de son côté, et la pauvre Régina ne sait vraiment pas à quelle mère se vouer. Cette situation, qui se reproduit durant quatre actes éternels, devient un horrible cauchemar, et fait ressortir d'une manière rebutante, sinon le génie des auteurs, du moins la sagesse de Salomon.

Enfin, au quatrième acte, on découvre que Régina aime le fils du vieux Maurice : de son côté, le fils du vieux Maurice aime Régina. Pour que ce mariage puisse s'accomplir, Alix renonce à ses droits et confirme ceux de la baronne. La baronne tombe dans les bras d'Alix, et la supplie de vivre avec elle sous le même toit et de partager ensemble le bonheur d'être mère : Alix accepte avec reconnaissance, et la pièce finit comme elle aurait dû commencer. Cet arrangement était si simple, qu'on se demande pourquoi les deux mères n'y ont pas songé plus tôt : de cette façon, Alix et la baronne se seraient épargné bien des larmes; il n'y aurait pas eu de pièce, et l'art dramatique ne s'en porterait pas plus mal. — Mlle Théodorine a joué le rôle de la baronne avec beaucoup de convenance : nous lui reprochons seulement de s'être montrée plus jeune que sa fille. Quant à Mlle Georges, nous nous tairons par respect pour la gloire éteinte : disons toutefois qu'il est déplorable d'assister à la ruine et à la décrépitude de ce qu'on a aimé, applaudi, admiré. Nous ne connaissons pas de spectacles plus affligeans que ces existences opiniâtres qui ne savent pas se retirer à temps de la scène de leurs succès. Dans les arts, en politique, au théâtre, partout, le grand secret de toutes choses n'est-il pas de mourir à propos, et ne vaut-il pas mieux trancher sa gloire dans le vif et l'ensevelir dans une éternelle jeunesse, que de se survivre à soi-même?

F. BONNAIRE.

Digitized by Google

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE.

ÉPOQUE IMPÉRIALE.

Après la chute de Robespierre, les royalistes vinrent à leur tour prendre place au théâtre, y dicter des lois, faire chanter *le Réveil du Peuple*, et molester cruellement les comédiens qui avaient pris une part trop active dans les évènemens révolutionnaires. Dugazon de la Comédie-Française avait été aide-de-camp d'Henriot; il fut en butte aux attaques du parti triomphant. Un cri général l'accueillit la première fois qu'il se présenta. Il jouait le rôle du peintre Fougères dans *l'Intrigue épistolaire;* au lever du rideau, Fougères, en déshabillé, travaille à son tableau; ses habits de ville, son épée, sont déposés sur un fauteuil. Dugazon avait prévu l'attaque; au moment où la tempête éclata dans toute sa fureur, au moment où les assaillans commençaient à franchir les barrières de l'orchestre, Dugazon tira son épée et vint se poster résolument sur l'avant-scène : « Arrivez, arrivez, leur dit-il, je vous attends ici tous, mais l'un après l'autre. »

Cette saillie gasconne produisit le meilleur effet; les plus mutins restèrent à leur place, les autres applaudirent l'acteur brave et malin. C'était un trait d'esprit d'avoir choisi l'épée du peintre Fougères;

Digitized by Google

Dugazon pouvait la tirer avec dignité. La rapière de Crispin eût été reçue avec dédain, le parterre l'aurait sifflée.

A l'Opéra-Comique, Trial fut contraint de chanter *le Réveil du Peuple,* sur la scène, à genoux, comme un criminel qui fait amende honorable. Trial éprouva une sensation si vive, un serrement de cœur tel, qu'il en mourut.

Lays redoutait cette épreuve; il se garda bien de paraître dans *Iphigénie en Tauride*, son opéra favori. Le rôle d'Oreste présentait plusieurs vers dont le parterre bordelais lui avait fait déjà l'application d'une manière un peu brutale. C'est dans *Œdipe à Colone* qu'il vint affronter la bourrasque. Le personnage de Thésée ne pouvait donner lieu à aucune allusion. Bon roi, bon citoyen, bon père, ayant connu le malheur, sachant y compatir, protecteur des infortunés, Thésée est un modèle de vertu. Lays revêtit donc l'habit, ceignit le diadème du souverain d'Athènes. Son manteau royal ne le sauva point. Des murmures, un tumulte effroyable, l'accueillirent et l'accompagnèrent pendant une bonne part de la représentation. On avait baissé le rideau, quand le public demanda *le Réveil du Peuple.* Lainez se présenta comme à l'ordinaire. « Non, non, Lays! » Il fallait obéir; Lays rentra, pâle et tremblant. Lainez, en bon camarade, craignant quelque catastrophe, voulut prêter son appui au patient et le couvrir de l'immense faveur dont il jouissait, à cause de son opinion bien connue; il prit Lays par la main, et le conduisit sur l'avant-scène. « Laissez-le seul! Lainez, retirez-vous; laissez-le seul! » disait le public furieux. Il voulait qu'on lui livrât tout-à-fait l'acteur, sur lequel les projectiles n'avaient que peu de prise; on craignait de toucher Lainez. Lays se hâta de commencer la chanson demandée; au troisième vers, on l'interrompit, le déclarant indigne de chanter *le Réveil du Peuple*, que Lainez exécuta au milieu des transports d'enthousiasme.

Les paroles du *Réveil du Peuple*, beaucoup plus mauvaises que celles de *la Marseillaise,* étaient de Sourriguières Saint-Marc. Pierre Gaveaux, premier ténor du Théâtre-Feydeau, en avait fait la musique. Cet air, d'une harmonie pauvre, d'une mélodie assez commune, produisait pourtant beaucoup d'effet quand il était attaqué par des centaines d'exécutans. Les frères Gaveaux, éditeurs de musique, en vendirent trente-un mille exemplaires en peu de temps.

Gardel, le meilleur maître de ballets que nous ayons eu, se lance dans le genre comique. *La Dansomanie,* folie de très bon goût, obtient un succès d'enthousiasme. Gardel y représente un des princi-

Digitized by Google

paux personnages, danse le menuet admirablement, et joue un concerto de violon sur lequel on exécute des pas de divers caractères. Goyon, excellent pantomime, se distingue dans le rôle du dansomane.

A cette époque, le personnel de la danse était renouvelé presque en entier. Nous voyons deux demoiselles Saulnier jouer les rôles de Vénus; Mlle Coulon, Mlle Clotilde, qui brillent dans le genre noble; Mme Pérignon, Mlle Chevigny qui la remplaça et fut supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée : quelle verve! quelle gaieté dans le comique! dans les rôles sérieux quelle chaleur! Mlle Delisle, malgré son embonpoint, montrait de la vigueur et de la légèreté; Mlle Millière, à la jolie figure chiffonnée, se distingua dans la danse rapide et brillante. Mme Gardel tenait le rang suprême, et Mlle Chameroy, Mme Vestris, Mlles Colomb, Louise Taglioni, faisaient assaut de talent avec ces virtuoses. Vestris, Milon, Goyon, Beaupré, Saint-Amand, Branchu, Beaulieu, Aumer, Giraud, Taglioni, figuraient tour à tour avec ces dames.

Au citoyen Lepan, directeur du *Courrier des Spectacles*.

« Paris, le 20 floréal an VIII.

« Dans la saison où le soleil manifeste sa puissance, dans la saison où Flore étale sa brillante parure, et répand dans les airs ses parfums les plus doux, il est insensé de croire que l'homme, qui a besoin de saisir les présens trop passagers que lui offre le retour des beaux jours, consente à se renfermer dans des salles de spectacle au plus beau moment de la soirée. Il faut attendre que la nuit ait voilé de ses ombres les richesses de Pan, alors et seulement alors on peut offrir au public les productions du génie et des beaux-arts; telles ingénieuses qu'elles soient, elles ne tiennent jamais que le second rang après les prodiges de la nature. D'un autre côté, la nation française a adopté une nouvelle manière de diviser la journée.

« Ainsi, pour que la raison coïncide avec les usages et l'ordre des saisons, j'ai pensé qu'il convenait, pendant tout le temps des chaleurs de l'été, de n'ouvrir le théâtre des arts qu'à neuf heures du soir, après que le poids du jour est tombé. J'espère que cette disposition plaira au public; elle augmentera ses jouissances en réglant la série de ses plaisirs. Les citoyens et les artistes auront le temps de dîner à leur aise avec leur société, de se rendre ensuite aux promenades et dans les jardins, d'y admirer ce sexe enchanteur dont les graces et l'élégante toilette en augmente l'ornement; et, après avoir respiré un air

Digitized by Google

pur, ils viendront s'asseoir à l'Opéra, qui n'ouvrira son spectacle que quand la nature aura fermé le sien.

« Je vous prie de prévenir le public qu'à dater de la première décade de prairial prochain, l'Opéra ne commencera qu'à neuf heures du soir. « Salut et fraternité,

« DEVISMES. »

Un houra de plaisanteries et d'épigrammes accueillit la lettre amphigourique du citoyen Devismes, qui ne s'appelait plus alors M. de Vismes du Valgay. Elle fut mise en vers et chantée sur l'air de la marche du roi de Prusse, dans un vaudeville intitulé : *Une Nuit de Frédéric II*, que l'on joua bientôt après sur le théâtre Favart. Le directeur d'un théâtre de Berlin y représentait Devismes; on l'engageait à prendre des moyens pour dissiper les nuages de fumée et chasser l'odeur de la poudre qui remplissaient le théâtre après les pluies de feu; une actrice répondait pour lui de cette manière :

Notre directeur n'y peut rien
Et sur ce point il faut l'absoudre,
Ici tout le monde sait bien
Qu'il n'a pas inventé la poudre.

Tous les décadis, deux loges du Théâtre de la République et des Arts sont mises à la disposition des militaires aveugles, estropiés, qui arrivaient de la campagne d'Égypte. Le ministre veut que ces militaires soient dédommagés, par le plaisir d'entendre une parfaite exécution musicale, des autres jouissances dont le sort des combats les a privés.

Mme de Vismes, femme du directeur du théâtre de la République et des Arts, et pianiste excellente, à qui Steibelt a dédié son fameux œuvre IVe de sonates, composa la musique d'un opéra. *Praxitèle* réussit à merveille : on y remarque le chœur des jeunes artistes, et l'air chanté par l'Amour.

Les Horaces, en trois actes, musique de Porta, sont abandonnés après la cinquième représentation, 10 octobre. La seule chose qui me soit restée de cet opéra, c'est que six danseurs, substitués aux Horaces, aux Curiaces qui avaient chanté, exécutaient le combat sur la scène. Il me souvient encore du refrain d'un couplet fait sur ce malencontreux ouvrage. Le voici :

Porte ailleurs ta musique,
Porta,
Porte ailleurs ta musique.

Digitized by Google

Le 3 nivose an IX de la république, 24 décembre 1800, jour mémorable dans l'histoire par l'explosion de la machine infernale dirigée contre le premier consul, on exécute à l'Opéra *la Création*, oratorio de Haydn. Garat, Chéron, Mme Barbier-Valbonne, chantent les parties de l'ange Uriel, d'Adam et d'Eve. Ce fut un admirable concert, on dit *la Création* sans aucun appareil dramatique. Steibelt avait épuisé toutes les ressources de son adresse pour ajuster les vers prodigieusement barbares du traducteur Ségur sur les mélodies de Haydn, et son travail n'en était pas moins mauvais. Une autre traduction du même ouvrage allemand, faite par Desriaux, parut peu de temps après. Moins élégante sous le rapport littéraire, elle est musicale et peut être chantée. Celle de Ségur estropie les phrases du musicien et détruit par sa maladresse les plus beaux effets des chœurs de *la Création*. Je ne citerai qu'un exemple :

Dieu voulut la lumière, et la lumière fut.

Ce vers, qui serait bon partout ailleurs, est détestable sous le chant qui le reçoit. Le chœur pourra-t-il faire entendre le tonnerre musical qui succède à de sombres accens, comme les rayons du soleil aux ténèbres du chaos? Pourra-t-il seconder le trait d'imitation du compositeur en faisant résonner une tenue brillante sur cette malencontreuse syllabe *fut*, qu'on ne saurait prononcer qu'en fermant la bouche, en faisant la moue, comme dit le Bourgeois Gentilhomme? Essayez le même passage avec ces mots : *La lumière éclata;* et la force des voix sera triple.

La Création produisit un effet merveilleux, Garat chanta délicieusement l'air de ténor, Chéron et Mme Barbier-Valbonne se signalèrent, les chœurs et l'orchestre contribuèrent puissamment à la belle exécution de cet œuvre. On comptait cent cinquante choristes, cent quarante symphonistes, un chef du chant, un chef d'orchestre, à cette réunion solennelle. La troupe instrumentale était ainsi divisée :

2 flûtes.	4 serpens.
6 hautbois.	1 timbales.
6 clarinettes.	24 1ers violons.
6 trompettes.	24 2mes violons.
12 cors.	20 violes.
3 trombones.	22 violoncelles.
6 bassons.	20 basses.

Plus un piano pour les récitatifs.

Le premier consul se rendait à l'Opéra, pour entendre ce concert,

Digitized by Google

quand la machine infernale éclata, non loin de sa voiture, dans la rue Saint-Nicaise. Cet évènement ne troubla point la cérémonie, bien que la nouvelle s'en fût répandue dans la salle.

On avait en quelque sorte perdu le souvenir du ballet comique, lorsque Aumer donna *les Noces de Gamache;* il y représenta lui-même le chevalier de la Triste-Figure, d'une manière très plaisante. *Les Noces de Gamache* firent fortune : le spectacle, les danses, offraient des images très variées. 18 janvier 1801.

Je cite pour mémoire *Flaminius à Corinthe*, opéra en un acte, joué sans succès le 27 février. Quatre auteurs s'étaient réunis pour tomber ensemble : Guilbert-Pixérécourt et Lambert, Kreutzer et Nicolo.

Mme Grassini donne un concert, suivi des *Noces de Gamache:* 6,000 francs de recette; ce n'était pas payé. Cette virtuose voulait bien chanter à l'Opéra, elle acceptait avec reconnaissance la recette déposée à la porte par ses admirateurs; mais elle se gardait bien d'assister aux représentations de nos chanteurs : « Pourquoi n'allez-vous jamais à l'Opéra? Il faut entendre ses acteurs, ne fût-ce que par curiosité. — Je crains qu'il ne m'en reste quelque chose. » Telle fut la réponse de la célèbre cantatrice.

Le 10 avril 1801, Rodolphe Kreutzer, l'un de nos violonistes les plus habiles, remarquable pour ses compositions instrumentales et la manière dont il les exécutait, continue au Théâtre des Arts la carrière dramatique qu'il avait commencée plus heureusement à l'Opéra-Comique. *Astyanax*, partition en trois actes, écrite sur un livret de Dejaure, n'offre aucune de ces mélodies, de ces traits originaux que l'on avait applaudis quelques années plus tôt dans *Lodoïska*, *Paul et Virginie*. *Astyanax*, opéra d'un style vulgaire, sera suivi de nombreuses compositions du même auteur. Kreutzer va profiter du crédit que sa qualité de chef des premiers violons de l'Opéra lui donne à ce théâtre, pour y verser des productions vocales du plus mauvais goût, et dans lesquelles la science du musicien ne compensera nullement l'absence des idées. Ce que j'ai de mieux à dire sur *Astyanax*, c'est qu'à la sixième représentation de cet opéra, Kreutzer exécuta dans la perfection un de ses meilleurs concertos, qui fut dansé par Mmes Gardel et Chameroy.

De Vismes avait repris la direction du Théâtre de la République et des Arts, et le gouvernait avec son système d'activité et de dépense. On prétendit qu'il abusait du pouvoir de délivrer des mandats de paiement, et l'on sentit la nécessité de séparer la direction de l'administration comptable. Cette idée, bonne en soi, aurait dû faire

Digitized by Google

conserver de Vismes en sa qualité de directeur, puisqu'il savait donner tant d'émulation et de zèle aux artistes, et qu'il ne pouvait plus disposer des fonds de la caisse. En révoquant de Vismes, le but fut manqué. Cet habile directeur fut remplacé par Bonnet, commissaire du gouvernement, qui, de son propre aveu, n'entendait rien à l'administration de ce théâtre. Cellerier resta en qualité d'agent comptable.

L'année suivante, Cellerier devint directeur; Everat fut nommé chef de la comptabilité.

Rousseau, ténor gracieux, qui avait charmé long-temps les amateurs et brillé à côté de Lainez par un style d'exécution suave et pur, Rousseau, que l'on avait applaudi avec enthousiasme dans les rôles d'Orphée, de Calpigi, etc., meurt à l'âge de trente-neuf ans.

Le 8 mai, l'anniversaire de la mort de Piccinni fut célébré au Théâtre des Arts par la reprise de *Didon*. Mlle Armand, qui s'était fait un nom à l'Opéra-Comique, continua ses débuts par le rôle de la reine de Carthage. Cet opéra fut représenté ensuite au bénéfice des enfans de Piccinni. J'avais assisté, l'année précédente, à la cérémonie funèbre qui eut lieu au Conservatoire; j'y portais une branche de cyprès, ainsi que tous les autres élèves de cette école. Lesueur lut un discours en l'honneur de l'illustre défunt, et Garat, Chéron, Richer, Mlle Chevalier, chantèrent plusieurs compositions de Piccinni, dont on avait parodié les vers pour les faire cadrer à la circonstance. Je n'oublierai jamais l'effet ravissant que Garat produisit dans le songe d'*Atys*, en disant le solo de ténor. C'était la voix d'un ange : ses accens délicieux retentissent encore dans mon cœur.

Le 23 août, s'accomplit un horrible forfait. Des misérables, sans respect pour le divin Mozart, sans respect pour l'honneur français, qu'une semblable turpitude allait outrageusement compromettre, s'emparent de la partition de *la Flûte enchantée*, la parodient, et la livrent au public sous ce titre : *les Mystères d'Isis*, après l'avoir indignement lacérée, après avoir remplacé les morceaux supprimés par des fragmens des *Noces de Figaro*, de *don Juan*, des symphonies de Hayda. Comment, avec tant de richesses, n'a-t-on fait qu'un pastiche pitoyable? Se permettre de pareils emprunts, c'est agir en prodigue, c'est renoncer d'avance à deux chefs-d'œuvre. Si l'on voulait rassembler dans un même cadre l'élite des productions d'un auteur, certes, ce n'est point par Mozart qu'il fallait commencer. Quel stupide lutin a pu conseiller à l'arrangeur, Lachnith, de mutiler l'admirable trio des dames de la nuit? pourquoi dégrader le petit chœur délicieux *O dolce concento!* en ajoutant un motif de musette à son ensemble si

Digitized by Google

bien rhythmé? pourquoi donner une troisième voix au joli duo chanté par l'oiseleur et sa maîtresse? quelle nécessité de faire un trio ridicule, grotesque, baroque, avec l'air *Fin ch' an dal vino*, qui, par sa vivacité pétulante, demande à courir librement sur les accords plaqués de l'orchestre, sans être embarrassé par deux parties vocales qui se culbutent sous lui? Je ferai remarquer à mes lecteurs que ces parties additionnelles sont chargées de fautes de composition d'autant plus faciles à éviter, que les dessins de l'orchestre pouvaient servir de guide au ménétrier qui s'est avisé d'ajouter à l'œuvre de Mozart.

Parlerai-je des paroles de cet opéra? Non; je ne présenterai pas le galimatias inexplicable de Morel; je citerai seulement un couplet: c'est le seul que l'on ait retenu, et qui, par cette raison, semble avoir la supériorité sur tout le reste.

O divine mélodie!
Que tes effets sont puissans!
Que tes accords sont ravissans!
Eh! quelle ame n'est ravie
Par tes doux enchantemens?
Quel charme doux et divin
Naît de l'harmonie!
C'est le pouvoir souverain
Du dieu du génie.
L'ame la plus endurcie,
A sa puissance infinie
Cède, ou veut résister en vain.

O divine mélodie! charme divin de l'harmonie! accords ravissans qui ravissent les ames! doux enchantemens! charmes doux! effets puissans! puissance infinie! pouvoir souverain de la musique de Mozart! vous avez fait supporter un pareil amphigouri, et c'est, je crois, le plus grand de vos miracles.

Que *les Mystères d'Isis* aient été fabriqués, imprimés, publiés même, cela se conçoit aisément; la déraison, le mauvais goût, la sottise, ont été de tous les temps portés au comble; mais que cette rapsodie sérieusement grotesque, où la poésie et la musique sont également outragées, ait été représentée sur le premier théâtre de France, avec l'assentiment de l'Institut, dont plusieurs membres faisaient partie du jury de réception, c'est ce que l'on ne saurait imaginer.

Le 10 octobre, second concert donné par Mme Grassini, suivi du *Déserteur*, ballet. La recette s'élève cette fois à 13,868 fr. 52 cent.

Le 27 octobre, *Evelina*, *Pygmalion*. Mlle Clotilde représente Galatée; Mlle Bigottini sort des rangs des figurantes et débute avec beau-

Digitized by Google

coup de succès par le rôle de Delphide; elle joue ensuite celui de Psyché dans le ballet qui porte ce titre.

Le Casque et les Colombes, opéra en un acte de Guillard et de Grétry, n'a que trois représentations. Je me souviens d'une jolie romance, *Le farouche dieu des combats*, que j'ai entendu composer à Grétry pour cet ouvrage. 7 novembre 1801.

Adrien, de Méhul, est repris avec des changemens, et n'obtient que deux représentations.

Le Retour de Zéphire, ballet en un acte de Gardel, musique de Steibelt, réussit complètement le 3 mars 1802.

Desriaux avait arrangé en opéra *Sémiramis*, tragédie de Voltaire; on attendait avec impatience la partition de cet ouvrage, écrite par Catel, l'un des meilleurs professeurs de composition du Conservatoire. Le ténor Rolland, élève de cette école, devait faire son entrée au Théâtre des Arts par le rôle d'Arsace. Le succès de l'opéra nouveau ne répondit pas à l'espérance que les nombreux admirateurs de Catel s'en étaient faite. La musique de Catel, d'un style clair et très correct, manque de mélodie; les chœurs ont une forme scolastique assez déplaisante. Deux airs furent distingués, le duo du billet avait de beaux mouvemens dramatiques; l'ouverture et l'air du pas des Africains l'emportèrent sur la musique vocale et reçurent la meilleure part des applaudissemens. Représentée le 4 mai 1802, *Sémiramis* ne parut sur la scène que vingt fois en deux ans.

Coraly débute dans *les Mystères d'Isis* le 23 août; ce danseur est maintenant maître de ballets de l'Académie royale de Musique.

Winter, compositeur qui s'était fait une brillante réputation en Allemagne par un grand nombre de succès, l'auteur du *Sacrifice interrompu*, de *Marie de Montalban*, donne à Paris, sur le Théâtre de la République et des Arts, *Tamerlan*, livret que l'inévitable Morel avait arrangé, fabriqué avec *l'Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire. On applaudit l'entrée de Tamerlan dans Andrinople, l'air de Moctar, et quelques fragmens traités avec une vigueur dramatique assez remarquable. *Tamerlan* n'est joué que douze fois en un an. La recette de la première représentation s'élève à 9,247 fr. Cette somme prouve que les claqueurs et les amis étaient en petit nombre dans la salle. Nous les verrons peu à peu l'envahir presque en entier.

M. Villoteau, qui a publié plusieurs ouvrages sur la musique, imprimés aux frais du gouvernement, arrivait d'Egypte; il était du nombre des savans qui firent partie de l'expédition commandée par le

Digitized by Google

général Bonaparte. Ce virtuose fit sa rentrée à l'Opéra par le rôle de Panurge, le 12 octobre 1802.

Mme Mara, la fameuse cantatrice dont j'ai déjà parlé, se fait entendre dans un concert donné à l'Opéra, et montre encore la puissance de son beau talent.

Daphnis et Pandrose, ou la Vengeance de l'Amour, ballet anacréontique de Gardel, en deux actes, n'obtient qu'un médiocre succès.

Le Théâtre de la République et des Arts est mis sous la surveillance d'un préfet du palais. Morel en est directeur, et Bonnet administrateur-comptable.

Une indisposition de Saint-Amand fit la fortune de Duport; on eut recours à ce danseur pour représenter Zéphire dans le ballet de *Psyché*. Duport dansa d'une manière si parfaite, que le public le prit en affection. Ce jour vit commencer la réputation brillante qu'il s'est acquise depuis.

Lucas et Laurette, ballet en un acte de Milon, musique de Lefebvre, réussit complètement.

Grétry termine sa carrière musicale par *Delphis et Mopsa*, pastorale en deux actes, que le public accueillit froidement.

Dérivis débute dans *les Mystères d'Isis* par le rôle du grand-prêtre Zarastro, le 11 février 1803. Bel et bon acteur, voix de basse caractérisée et bien sonnante, il réussit à merveille dès la première soirée. Son camarade Nourrit, sorti comme lui du Conservatoire, n'obtient pas moins de succès le 8 mars suivant. On admire sa voix de ténor, pleine, élevée, suave, sonore, dans *Armide*; il avait choisi le rôle de Renaud pour son début.

Le concordat venait d'être signé avec le pape; le premier consul voulut avoir un corps de musique attaché à sa chapelle, et fit venir de Naples Paisiello pour l'organiser. A son arrivée à Paris, ce maître, vieux courtisan, Italien plein d'adresse, fut présenté au premier consul, et préluda par ces mots : « Sire! — Comment! sire? que dites-vous? Je suis général, et rien de plus. — Eh bien! général, je me rends aux ordres de votre majesté. — Encore! Je vous prie, mon cher Paisiello, de quitter ces façons de parler, elles ne me conviennent point du tout. — Pardon, général, mais je ne puis, en vous voyant, renoncer à l'habitude que j'ai contractée envers des souverains qui me paraissent des pygmées auprès de vous. Je m'observerai cependant, sire, et si j'avais la maladresse d'oublier quelquefois le respect que je dois à votre bon plaisir, je me recommande à l'indulgence de

Digitized by Google

votre majesté. » Paisiello jouit de la plus grande faveur auprès du premier consul, qui lui assigna 12,000 fr. de traitement, 6,000 fr. de gratification annuelle, 4,800 fr. d'indemnité de logement; une voiture de la cour fut mise à ses ordres, une pension de retraite de 10,000 fr. lui fut accordée; il est vrai que cette pension fut ensuite réduite à 1,000 fr. Paisiello reçut 10,000 fr. pour la messe composée pour le sacre de Napoléon. On lui comptait 1,000 fr. pour chacune des messes qu'il écrivait pour la chapelle : il en livra quatorze en deux ans. Ce maître les fabriquait avec tous ses anciens morceaux d'église; quand ce répertoire ne lui fournissait point assez de matière musicale, il puisait dans les partitions de ses opéras bouffons, et les airs de *la Molinara*, de *la Scuffiara*, de *I Zingari in fiera*, devinrent tour à tour des chœurs ou des récits du *Gloria*, du *Credo*, de l'*Agnus Dei*.

Le premier consul voulut que son maître favori lui donnât un opéra français, et vînt à son tour se signaler sur la scène où Piccinni, Sacchini, Salieri, avaient obtenu de si brillans succès. Guillard bâtit un livret avec la *Proserpine* de Quinault, et Paisiello composa une longue et insipide partition sur cette pièce, dont l'intérêt dramatique était à peu près nul. La haute protection accordée au maître italien n'empêcha pas *Proserpine* de redescendre aux enfers. Cet opéra nouveau n'eut que treize représentations, on y bâillait à se disloquer la mâchoire. Deux morceaux ont survécu pendant quelque temps à cette chute, c'est le duo : *Rendez-moi donc le bien qui m'était destiné*, et l'air de Cérès, *Déserts écartés, sombres lieux*.

Pour remplacer les concerts spirituels, on imagina de donner, à l'Opéra, pendant la semaine sainte, un oratorio mis en action. *Saül*, pastiche arrangé par Kalkbrenner et Lachnith, fut exécuté le 6 avril 1803. La musique en était choisie dans les œuvres de Mozart, de Haydn, de Cimarosa, de Paisiello; *O salutaris hostia*, trio de Gossec, y fut chanté.

Citons pour mémoire, en passant, *Mahomet II*, opéra en trois actes de Saulnier et Jadin, qui ne fut joué que trois fois.

Le 20 septembre on joue *Armide*, et le spectacle qui, auparavant, commençait à six heures du soir, ne commence qu'à sept heures. Cet usage s'est conservé depuis lors.

Anacréon ou l'Amour fugitif, opéra en trois actes. C'est sur une malice faite jadis, bien avant la révolution, par Cupido l'espiègle au vieux troubadour de Théos, que Mendouze fabrique un livret d'opéra pour Cherubini. La Fontaine a traduit l'ode qui nous a transmis le souvenir de cette perfidie. Le livret anacréontique parut fort ennuyeux

Digitized by Google

et d'une froideur glaciale. Le musicien réussit pourtant malgré son parolier. Lays se plaisait à jouer les rôles de poète, de musicien couronnés de fleurs,

Inspirés du triple délire
Des vers, de l'amour et du vin.

Le succès d'*Anacréon chez Polycrate* l'avait mis en goût. Je me bornerai à citer, dans l'*Anacréon* de Cherubini, l'ouverture, que le Conservatoire a mise au répertoire de ses concerts; elle en est un des plus beaux ornemens. L'air de Corinne, *Jeunes filles au regard doux*, d'une mélodie suave, d'un ton gracieux, et dont les formes ont été si souvent imitées par les faiseurs d'aujourd'hui; cet air a joui du triple succès de la scène, de l'école, des salons. Le trio, *Dans ma verte et belle jeunesse*, est d'un effet brillant et pittoresque. L'orage a pris son rang parmi les tempêtes les plus renommées qui aient tonné sur le théâtre depuis *Alcyone*, *Iphigénie en Tauride*, jusqu'à *Guillaume Tell*. Quand on exécuta pour la première fois l'ouverture d'*Anacréon* au concert philharmonique de Londres, l'admiration fut telle, qu'on voulut entendre trois fois de suite le nouvel œuvre de Cherubini. 4 octobre 1803.

Adrien, de Méhul, est repris encore et c'est pour la dernière fois; il arrive avec beaucoup de peine à sa dix-huitième représentation.

Le Connétable de Clisson, opéra en trois actes, musique de Porta, ne tombe pas tout-à-fait; il paraît dix-huit fois sur l'affiche en deux ans.

Le Pavillon du Calife, opéra en deux actes de Morel et Dalayrac, n'a pas tant de bonheur: on l'abandonne après la quatrième représentation. C'est le seul ouvrage que Dalayrac ait écrit pour l'Académie royale de Musique.

Napoléon s'était fait couronner empereur; il voulait que les musiciens de sa chapelle, dont l'office était de louer le vrai Dieu mélodieusement, *in hymnis et canticis, in tympano bene sonante*, fussent de vrais chrétiens. Quelques rapports confidentiels avertirent l'empereur que Rey, chef d'orchestre de l'Académie royale de Musique et de la chapelle impériale, avait chez lui un oratoire mystérieux dans lequel il rendait un culte fervent à je ne sais quelle divinité païenne. La statue était soigneusement cachée, aucun profane regard ne pénétrait dans ce sanctuaire, où le fidèle musicien était chaque jour en tête à tête avec l'objet de son adoration. Les oraisons qu'il chantait en l'honneur de sa patrone favorite révélèrent enfin le secret. *Liberté! liberté chérie!* tel était le refrain entonné soir et matin, dans sa cel-

Digitized by Google

lule, par le pieux virtuose à genoux, avec accompagnement de violon, ritournelles fleuries, arpèges savamment conduits. En effet Rey avait posé sur un autel une jolie statue de la Liberté. Elle n'était que de plâtre, j'en conviens, mais il avait pris soin de sa toilette. Un ruban tricolore serrait sa taille, un bonnet phrygien de drap rouge, brossé tous les matins, couvrait sa belle tête grecque; c'était un vrai bijou, un amour de Liberté. Je ne vous dirai pas pourquoi ce culte bizarre, cette fantaisie d'artiste, faisait froncer le sourcil de Napoléon, qui pourtant regardait en pitié cette pauvre déité recluse. Cependant il voulut en avoir raison sans recourir à des moyens qu'il dédaignait d'employer.

Rey s'était bien comporté depuis quelque temps; il avait fait son devoir avec zèle, avec talent, avec décence, chose très méritoire, surtout pour un musicien que Napoléon avait rappelé à l'ordre. Ses boutades ne plaisaient point à l'empereur; surpris des écarts singuliers de son chef d'orchestre, de sa pantomime plus burlesque encore, quand il en donnait le spectacle dans la chapelle de Saint-Cloud, Napoléon lui fit demander sérieusement l'adresse de l'honnête cabaretier chez lequel il s'était abreuvé le matin avant la messe. Cette faute avait été pardonnée; Rey s'était signalé dans je ne sais quelles fêtes (on en célébrait tant alors), Napoléon voulut le récompenser; il ordonna qu'une somme de 3,000 fr. serait offerte à son chef d'orchestre, et qu'on la lui compterait en écus neufs pour donner plus de poids à la munificence impériale et la rendre plus éclatante.

Rey accepte de grand cœur, charge ses trois sacs de 1,000 fr. sur son bras, et ne fait qu'un saut des Tuileries à la rue Saint-Hyacinte-Saint-Honoré. Furieux, il entre dans son oratoire, et, s'adressant à sa statue, lui dit : Mais non, je ne puis pas répéter ici les injures dont il l'accabla. Le cantique était brutal, infame, il sonnerait trop mal à votre oreille. En voici le refrain : « Coquine! et j'étais assez sot pour t'adorer! Ouvre tes yeux, ouvre-les, te dis-je, et contemple ces trois sacs d'écus neufs! M'as-tu jamais donné la centième partie de ce qu'ils renferment? Ingrate, cœur de plâtre, etc. » Comme la Liberté ne répondit pas un seul mot, le musicien conclut qu'elle s'avouait coupable, et la mit en pièces en lui jetant un sac d'écus à la figure.

Que de gens qui ne savaient pas même la gamme ont traité la Liberté d'une manière aussi cruelle, et que de fois on lui a brisé la tête avec des sacs d'argent! Je pourrais donner cours à mes réflexions philosophiques, déplorer la corruption du siècle : j'écrirais sans doute

Digitized by Google

de belles choses; mais je ne veux pas répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

Le 10 juillet 1804, première représentation des *Bardes*, opéra en cinq actes, paroles de Dercy, musique de Le Sueur. Succès brillant, recettes long-temps productives. Napoléon y assistait; après le troisième acte, il fit appeler Le Sueur par le maréchal Bessières, afin de lui témoigner toute la satisfaction que ce bel ouvrage lui faisait éprouver. Napoléon était bref dans ses harangues; après quelques mots de complimens, suivis de la réponse de Le Sueur, celui-ci, se préparant à sortir de la loge impériale, s'inclinait; Napoléon le retint vivement par son habit, lui disant : « Restez là, jouissez de votre triomphe jusqu'à la fin, » ce qui fut remarqué par le public et fort applaudi. — « Votre quatrième acte est superbe, mais le troisième est inaccessible; je vous donne la croix de la Légion-d'Honneur, » ajouta Napoléon. Il envoya ensuite à Le Sueur une tabatière en or, sur le bord de laquelle il avait fait graver ces mots : L'empereur des Français à l'auteur des *Bardes*. 6,000 francs en billets étaient dans cette riche boîte. En la remettant au chambellan qui devait la porter, il lui dit : « Ne manquez pas d'affirmer à Le Sueur que ce n'est point une faveur que je lui fais, mais un hommage que je rends à son œuvre sublime. »

Quelque temps après, 6,000 fr. de gratification vinrent récompenser encore Le Sueur; Napoléon les lui donna en reconnaissance des belles recettes que *les Bardes* faisaient faire à son Académie impériale de Musique. Tel était le nouveau titre de notre premier théâtre lyrique, depuis le couronnement de l'empereur Napoléon. C'est encore à propos des *Bardes*, dont on venait d'exécuter les scènes principales dans un concert des Tuileries, que l'empereur dit au pape, au prince primat et à six rois qui figuraient parmi l'auditoire : « Convenez que l'Italie et l'Allemagne s'honoreraient d'avoir produit un semblable chef-d'œuvre. » La reine de Prusse fit remettre une superbe bague en diamans à M. Lesueur, en échange de la partition des *Bardes* qu'elle lui avait demandée. Lainez, Chéron, Lays, Mlle Armand, remplissaient les principaux rôles dans *les Bardes*.

Mlle Victoire Saulnier, élève de Gardel, débute avec succès dans la danse noble, par un pas de l'opéra de *Dardanus*, et le rôle de Calypso dans le ballet de *Télémaque*. 9 octobre 1804. Mlle Masrelié, charmante danseuse de demi-caractère, paraît aussi sur la scène. Adrien, première basse, prend sa retraite.

Digitized by Google

Duport joue le rôle d'Achille dans le nouveau ballet de Gardel *Achille à Scyros*; Cherubini en avait composé la musique. La pièce et l'acteur réussirent à merveille. Ce danseur, mime fort habile, devint bientôt le rival d'Auguste Vestris.

La semaine sainte vit mettre au jour un nouvel oratorio en action, *la Prise de Jéricho*, dont la musique était choisie dans les œuvres des maîtres les plus célèbres. La beauté reconnue de certains morceaux assurait d'abord le succès de ces compilations, mais elles étaient faites avec si peu de goût et de talent, que le public les abandonnait bientôt.

Le danseur Duport se signale comme chorégraphe le 10 mai 1805, en donnant *Acis et Galatée*, ballet en un acte. Le 7 juin suivant il fait débuter sa sœur, il danse avec elle et Mlle Taglioni, tante de la fameuse Marie Taglioni, le pas des *Folies d'Espagne* et la gavotte de *Panurge* dans *la Caravane*.

Mlle Ferrière, actrice fort jolie, qui a tenu avec honneur l'emploi des jeunes princesses, débute dans *Œdipe à Colone*, par le rôle d'Antigone, et réussit complètement.

J'ai déjà fait connaître avec quelle irrévérence Mozart avait été traité à l'Académie impériale de Musique, lorsque l'on eut l'idée de mettre en scène le pastiche que de stupides arrangeurs donnèrent sous le titre des *Mystères d'Isis*. Voici venir une autre œuvre du même maître, *Don Juan*, le sublime *Don Juan*, qui ne fut pas moins outragé que *la Flûte enchantée*, bien que les arrangeurs eussent protesté, dans une préface, de leur profond respect pour le chef-d'œuvre qu'ils allaient livrer à l'admiration du public parisien. Ce respect les avait retenus; ils s'étaient bornés, disaient-ils, à ne puiser que dans la partition de *Don Giovanni* les fragmens de musique dont ils composaient le *Don Juan* français. Malgré cette résolution louable, Kalkbrenner, l'un des coupables, n'avait pu résister au désir d'introduire des romances et boléros de sa façon, et de joindre ainsi les chansons triviales de l'auteur d'*Olympie* aux airs ravissans de Mozart : tout le reste, il est vrai, appartenait à la partition de *Don Giovanni*. Mais, hélas! comme tous ces lambeaux avaient été déchirés, rajustés, lacérés, recousus, démolis, reconstruits, replâtrés, badigeonnés : cela fait pitié! Le charmant livret de Da Ponte, ce chef-d'œuvre sans rival, avait été renversé de fond en comble, ainsi que l'on avait fait de la partition. Les situations, le motif des scènes, tout était changé au point de n'y rien reconnaître. Un seul morceau de l'édifice musical était resté à sa place, un seul, entendez-vous? et ce morceau, c'est l'ouverture.

Digitized by Google

Je ne donnerai point l'analyse de ce fatras musical, de ce bric à brac fabriqué avec des élémens admirables. Je me bornerai à citer les changemens les plus monstrueux; ils pourront donner une idée du reste. D'abord, point d'introduction; la pièce s'ouvrait par un récitatif composé par Kalkbrenner. Venait ensuite le solo de Leporello, *Notte, giorno, faticar*, lequel était suivi d'une romance, invocation à la nuit, sérénade ajoutée que don Juan chantait sous les fenêtres de donna Anna. Tout le reste de l'introduction avait disparu, et par conséquent la lutte de donna Anna avec don Juan, le duel, et le superbe trio des trois basses. Le duo de donna Anna et d'Ottavio était rejeté à la fin de l'acte, et, comme don Juan avait tué le commandeur hors de la scène, ce duo perdait ses récitatifs obligés, qui doivent se chanter en présence du mort.

Cueillons la jeune rose
Qu'entr'ouvre le zéphir;
Fleur d'amour fraîche éclose
Appartient au plaisir.

Ces versicules étaient chantés par don Juan, sur la musique du même Kalkbrenner ci-dessus cité. Certes, un pareil morceau devait offrir une compensation plus que suffisante, et l'on eût été bien mal avisé si, après de telles exhibitions, on s'était permis de regretter les fragmens supprimés dans l'œuvre de Mozart.

La scène sublime de donna Anna reconnaissant l'assassin de son père, son récitatif obligé, l'air, *Or sai chi l'onore*, rayés d'un trait de plume ou de crayon rouge, absens par congé délivré en forme par les arrangeurs.

Anna, Elvire, Ottavio, ne paraissant point dans le grand finale, on avait jugé convenable de faire chanter le trio des masques par les trois sbires qui figuraient à la place de ces personnages principaux. Ces trois sbires tenaient avec leurs voix mâles et polies autant que peuvent l'être des voix de choristes, les parties d'Ottavio, d'Anna, d'Elvire dans les solos et les ensembles du finale. C'était encore une idée éminemment dramatique et musicale des arrangeurs. La scène était à Naples; le Vésuve, faisant une iruption sur la strette du finale, renversait le palais, la salle de bal, sans blesser personne, et l'on voyait, à quatre pas de l'édifice ruiné, la statue du commandeur que Leporello allait inviter à souper. Cette invitation et sa réponse s'exécutaient au moyen de quelques phrases de récitatif du même Kalkbrenner :

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

Digitized by Google

Terminer un acte foudroyant de Mozart par un récitatif, faire succéder une voix parlante au tonnerre du chœur et de l'orchestre, c'est une bouffonnerie à nulle autre pareille; il faut l'avoir vu pour oser l'écrire aujourd'hui.

Vous allez réclamer sans doute le beau duo, *O statua gentillissima!* Soyez tranquille, M. Kalkbrenner et ses associés vous les rendront plus tard, et comme ils aiment à mettre en récit tout ce que Da Ponte avait donné à l'action, don Juan et Leporello diront leur duo dans un salon d'auberge. Le livret a soin de nous prévenir que c'est une auberge *opulente;* don Juan n'irait pas loger au cabaret. La statue n'est point là pour baisser la tête, pour dire *oui*, mais peu importe, les deux autres chantent leur partie, et cela suffit pour l'effet que les arrangeurs se proposaient de produire.

Le dernier finale est à peu près conservé; voici comment on a traduit le début de ce morceau, *Già la mensa è preparata:*

Père des ris, sois mon guide,
Momus au festin préside,
Beaucoup d'or, table splendide,
Ma foi, le reste n'est rien.

Voilà le *Don Juan*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, tel que Thuring et Baillot, aidés du musicien Kalkbrenner, l'ont fait représenter sur le Théâtre de l'Académie impériale de Musique le 30 fructidor an XIII, 17 septembre 1805. Cet opéra, si cruellemrnt effondré, mutilé, dégradé, réussit pourtant; la musique de Mozart triompha malgré les efforts de ses dérangeurs. Ce *Don Juan* a été représenté vingt-neuf fois en plusieurs années. Le désordre porté alors dans cette partition est tel que, quand on a voulu mettre en scène le même opéra, nouvellement traduit en 1834, il a été impossible de se servir, même par fragmens, des parties d'orchestre copiées en 1805.

Lays avait été si mauvais dans le rôle de Figaro, qu'il n'osa point se charger de celui de Leporello, on le donna à Huby, acteur qui avait eu des succès en province et dont la voix et le talent n'étaient pas sans mérite. Ce pauvre Huby, se voyant lancé dans une œuvre de cette importance et sur le premier théâtre de Paris, eut une telle peur, qu'il éprouva l'accident causé par la robe de médecin qu'endosse Sganarelle, robe qui avait la vertu purgative. Le rôle de don Juan fit beaucoup d'honneur au ténor Roland. Laforêt représentait Ottavio; Dérivis, Mazetto; Bertin, la statue. Mlles Armand, Pelet, Ferrière remplirent les rôles d'Elvire, d'Anna, de Zerline. La partie d'Elvire

Digitized by Google

avait été renforcée de plusieurs airs; on avait réduit à rien celle d'Anna.

Nephtali ou les Ammonites, opéra en trois actes, musique de M. Blangini, obtient un joli succès; il est joué vingt-cinq fois. 15 avril 1806.

Melzi et Zénor, ballet en un acte de Gardel; *l'Amour à Cythère*, ballet de Henry, font peu de sensation. *Le Barbier de Séville*, ballet de Duport, est plus heureux.

Paul et Virginie, ballet en trois actes de Gardel, musique de Kreutzer, est mis en scène le 24 juin suivant. Albert et Mlle Bigottini y représentèrent à merveille les deux amans. Kreutzer avait d'abord traité ce sujet en opéra-comique d'une manière assez heureuse; la partition de *Paul et Virginie* est son meilleur ouvrage. Il en transporta la musique sur le nouveau livret de Gardel; le public accueillit avec faveur des airs qui l'avaient déjà charmé; la pantomime gracieuse, expressive, de Mlle Bigottini, ses yeux ravissans excitèrent des transports d'enthousiasme.

Duport se signale encore comme danseur et comme chorégraphe en donnant *le Volage fixé*. Il danse le rôle de Zéphire dans ce petit ballet, et sa sœur y brille au premier rang; elle danse le rôle de Chloris, composé pour elle par un frère désireux de montrer avec tous ses avantages sa sœur et son élève. Le public se partage entre Vestris et Duport, la guerre commence au parterre de l'Opéra, les journalistes y prennent part; Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie*, écrit un poème sur les prouesses des deux rivaux et les querelles de leurs partisans. Cette œuvre, intitulée *la Danse ou les Dieux de l'Opéra*, est maintenant oubliée et mérite de l'être. Dorat avait célébré les virtuoses de son temps. Un chant de son poème de *la Déclamation* est consacré aux chanteurs, aux danseurs de l'Académie royale de Musique : Sophie Arnould, Mlle Guimard en sont les héroïnes.

Tous les musiciens distingués qui arrivaient à Paris étaient invités à se faire entendre aux concerts de l'empereur, sous la condition expresse qu'ils voudraient bien accepter, en argent, une récompense honorable et proportionnée à leur talent. Les virtuoses, les femmes surtout, refusaient toujours leurs honoraires, dans l'espérance qu'on les remplacerait par quelque bijou, la valeur en eût-elle été bien moindre que la somme offerte. Un cadeau de Napoléon était l'objet de leurs désirs, de leur ambition. Mme Catalani, cantatrice, dont la réputation était européenne, quand elle vint à Paris au printemps de 1806, n'obtint pas cette faveur, mais elle fut richement rémunérée :

Digitized by Google

5,000 fr. comptant, une pension de 1,200 fr., et la salle de l'Opéra prêtée, tous frais payés, pour deux concerts, dont la recette s'éeva à 49,000 fr.; tel est le prix que l'empereur offrit à cette virtuose pour avoir chanté à Saint-Cloud le 4 et le 11 mai 1806. Elle donna son premier concert à l'Opéra le 21 juillet suivant. Sa voix ferme, forte, brillante, soprane admirable d'une prodigieuse étendue, d'*ut* en *fa* sur aigu, merveille d'agilité, produisit un effet qu'il serait difficile de décrire. La manière de chanter de Mme Catalani n'était pas sans imperfection dans le style noble et soutenu; Mme Barilli, *prima donna* du théâtre de l'Impératrice, la surpassait sur ce point, mais sous le rapport de la difficulté, du *brio* de l'exécution, Mme Catalani était sans rivale.

Au concert donné à Fontainebleau, pour la réception du pape Pie VII, on exécuta l'air *Charmante Gabrielle*, arrangé pour trois voix d'homme sans orchestre. Ce morceau fit le plus grand plaisir, et sa sainteté voulut l'entendre une seconde fois. Quelques jours après, le pape et ses cardinaux assistèrent à un autre concert, donné aux Tuileries. Quand le dernier morceau fut fini, toutes les portes s'ouvrirent, l'orchestre attaqua un *allegro brillante*, et la troupe joyeuse des nymphes de l'Opéra s'élança au milieu de la galerie en faisant des entrechats et des pirouettes. Napoléon avait ménagé une retraite au saint-père, mais les danseuses coupèrent les communications aux cardinaux, qui ne pouvaient rejoindre leur chef sans passer sous une forêt de jambes, que les baladines levaient jusqu'à la hauteur des barrettes rouges. Les cardinaux se résignèrent, et reprirent leur place, pour jouir de ce divertissement impromptu. Le cardinal Caprara n'a pas manqué d'assister aux spectacles de la cour pendant tout le temps de son ambassade en France; les cardinaux français n'y paraissaient jamais.

Winter n'avait obtenu qu'un médiocre succès en faisant représenter son opéra de *Tamerlan*. On attribuait cette mésaventure au livret que Morel, le fabricateur privilégié de l'époque, lui avait donné. Pour réparer ce premier échec, les protecteurs du musicien allemand lu confièrent le *Castor et Pollux* de Bernard, drame que l'on regardait alors comme un chef-d'œuvre, et que l'on avait chanté pendant soixante ans avec la musique de Rameau. Winter fit une partition nouvelle sur ce vieux livret, et cette fois il échoua complètement; son opéra, quoique soutenu par la pompe du spectacle et de la mise en scène, fut rayé du répertoire après treize représentations données

Digitized by Google

en quatre mois. *Castor et Pollux* parut, pour la première fois, le 19 août 1806.

Voici venir les pièces de circonstance écrites pour célébrer les victoires de Napoléon, et mettre en scène ses traits de générosité et de clémence. Le 2 janvier 1807, on représente *l'Inauguration du temple de la Victoire*, intermède, paroles de Baour-Lormian, mis en musique par Le Sueur et Persuis. Ce musicien avait été admis à ce théâtre comme un des chefs du chant. Persuis, bon praticien, mais sans génie aucun, s'était produit plusieurs fois à l'Opéra-Comique; de premiers essais malheureux auraient dû lui fermer la porte de notre grand théâtre lyrique, l'intrigue les lui ouvrit. Une fois entré dans la maison, il sut manœuvrer de manière à faire admettre ses insipides compositions. Il les hasarda sous le patronage puissant de Le Sueur, et s'affranchit ensuite de l'appui de son collaborateur.

Fanny Bias, qui a figuré long-temps au premier rang des virtuoses de la danse, débute le 12 mai 1807, dans *Iphigénie en Aulide*.

Le décret impérial du 8 août 1807 réduit à huit le nombre des théâtres de Paris. Les quatre grands théâtres passent dans les attributions du premier chambellan de l'empereur, il en est le surintendant. L'administration de l'Académie impériale de Musique est alors composée de Picard, directeur, Wante, administrateur comptable, Despréaux, inspecteur-général, Courtin, secrétaire.

Le Retour d'Ulysse, ballet en trois actes de Milon, musique de Persuis, est reçu avec froideur.

Napoléon avait fait grace à je ne sais quel prince d'Allemagne compromis dans une conspiration. Napoléon, sollicité par la femme de ce prince, jeta au feu les pièces de conviction, et dit : « Vous le voyez, madame, je ne puis pas condamner, il n'y a plus de preuves. »

Esménard s'empressa de bâtir un livret sur ce sujet, livret qui ressemblait beaucoup à celui d'*Adrien* de Hoffmann, et le donna à Le Sueur pour le mettre en musique. Il fallait se hâter pour conserver à cette pièce le mérite de l'à propos; Persuis, toujours prêt à se mêler dans toutes les entreprises des auteurs, obtint de Le Sueur une partie de ce travail. *Trajan* fut représenté en grande pompe et réussit. Le triomphe de l'empereur romain réunit un nombre prodigieux de figurans, les chevaux abondèrent en cette pompe, et Napoléon-Trajan terminait la pièce en brûlant les pièces du procès criminel sur un réchaud à trois pieds. *Trajan* eut une suite de belles représentations. Les noms de Le Sueur et de Persuis figuraient ensemble sur l'affiche.

Digitized by Google

Mais Persuis, l'homme aux changemens, aux coupures, prit un tel soin à faire disparaître les morceaux de Le Sueur, à les remplacer par d'autres de sa façon, que bientôt il ne resta plus dans cet opéra que la marche triomphale qui fût de l'auteur des *Bardes*. Cette marche, adoptée par tous les régimens, était devenue populaire, et il eût été ridicule que la *Marche de Trajan* ne se trouvât plus dans *Trajan*. Une marche guerrière ou religieuse n'est pas un morceau assez important pour autoriser un musicien à mettre son nom après le titre de l'opéra dans lequel on a bien voulu la laisser; aussi l'usurpateur Persuis fit-il rayer le nom de Le Sueur de l'affiche, et *Trajan*, dépouillé et rhabillé, devint l'œuvre de Persuis tout seul. C'est ainsi que les cuisinières de certains curés en usent à l'égard des volatiles de la basse-cour du presbytère, elles disent d'abord : « Les poules de M. le curé, » ensuite, « nos poules, » plus tard, « mes poules. »

De toute la partition de *Trajan*, il ne m'est resté dans la mémoire que la marche, et un air de ballet, à deux-quatre, en *ré mineur*, assez bien caractérisé, dont on fit une contredanse; sa vogue a duré long-temps.

La recette de la première représentation de *Trajan* fut de 10,377 fr. 46 c.

Rey tenait encore le sceptre de l'orchestre; c'était un homme de mérite, sans doute, mais qui ne pouvait s'élever au dessus de son époque. Depuis trente ans, la musique a marché d'un tel pas, que les anciens ont dû rester en chemin, quand la mort ne les a point empêchés de la suivre. Rey se démenait comme un possédé, courbait la tête pour la relever brusquement ensuite, frappait du pied, tendait les bras; sa pantomime grotesque égaya plus d'une fois les amateurs, les fidèles, qui venaient entendre encore *Armide*, *Œdipe à Colone* ou *la Caravane*. Je me souviens qu'un jour Pouilley, qui a chanté la basse à l'Opéra, qui tient maintenant le premier emploi de ce genre en province, le grand Pouilley, qui alors était danseur, figurant dans un pas de guerriers, à une représentation de *Trajan*, eut le malheur de frapper à faux les cymbales dont il jouait en gambadant. L'instrument précieux se brisa, les cordons seuls restèrent aux mains du cymbalier malencontreux. Rey, désespéré de voir les cymbales voler en éclats vers les quinquets, cymbales de Constantinople, s'il vous plaît, que le blocus continental rendait alors très rares et d'un prix de 1,500 francs; Rey, furieux, quitte son bâton de mesure, étend les bras sur l'avant-scène, ramasse les morceaux, et les lance avec autant de force que d'adresse à travers les mollets sans défense de

Digitized by Google

l'infortuné cymbalier. Ce musicien, en embuscade, attaquant le danseur posté sur la scène, était fort dangereux, son arme était tranchante et pouvait blesser cruellement. Pouilley oublie alors son rôle, et demande à l'empereur romain un sursis pour une affaire personnelle. Ne pouvant riposter, il fait un soubresaut toutes les fois qu'une lame de bronze siffle dans l'air et vient menacer ses jarrets. Pouilley fut plus adroit qu'Achille, il sut esquiver les coups et sauver ses tendons. Cette gavotte improvisée, ce pas, d'un caractère original, ressemblait assez à la danse du dindon sur une plaque de fer brûlante.

Le 15 décembre 1807, première représentation de *la Vestale*, opéra en trois actes, paroles de M. Jouy, musique de Spontini. Ce maître, né à Jesi, petite ville des États romains, le 14 novembre 1778, apprit la composition à Bologne, sous la direction du père Martini, et termina ses études à Naples, au conservatoire de *la Pietà*. Spontini avait déjà donné en Italie quatorze opéras, dont trois sérieux, quand il vint à Paris, et se fit connaître d'abord par *la Fiuta filosofa*, déjà représentée à Naples, et qui fut mise en scène sur le Théâtre-Italien de notre capitale. *La Petite Maison*, opéra en un acte, signala son début à l'Opéra-Comique : *la Petite Maison* fut outrageusement sifflée. *Milton*, ouvrage plus important, réussit au même théâtre. Ces compositions ne donnaient pas une idée bien satisfaisante du talent de Spontini. M. Jouy lui confia le livret de *la Vestale;* le musicien s'empressa d'écrire sa partition, et la soumit aux juges de l'Académie impériale de Musique. On y trouva de bonnes choses; mais il n'y eut qu'une voix pour condamner l'extravagance du style, la hardiesse des innovations, l'abus des moyens sonores, et la dureté de quelques ressources d'harmonie : il fut décidé que l'ouvrage ne serait pas joué. Spontini triompha pourtant de cette opposition, grace à l'impératrice Joséphine, qui lui tendit une main protectrice. Le jury de l'Opéra ne voulait cependant pas rétracter son verdict; il avait dit surtout qu'il y avait trop de notes dans *la Vestale*. Spontini se soumit, et livra sa partition à Persuis, à Rey, qui tripotèrent à leur aise le nouvel œuvre, pour le rendre digne de la scène à laquelle il était destiné.

La Vestale parut, et fut recue avec enthousiasme. L'exécution en etait excellente : Lainez, Lays, Dérivis, remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna, du grand-prêtre. Mmes Branchu, Maillard, représentaient Julia et la grande vestale. Le rôle de Julia plaça Mme Branchu au rang des meilleures actrices chantantes; elle rappela Mme Saint-Huberti, sans l'égaler pourtant.

Digitized by Google

Le second acte de *la Vestale* est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression; on y admire autant de charme que de vigueur, qualités qu'il est rare de rencontrer dans un même ouvrage. La prière est fort belle; mais le morceau que j'ai toujours préféré dans cette partition, c'est l'air agité : *Impitoyables dieux !* dont l'expression est outrée, — la force de la situation l'exigeait, — et dans lequel la mélodie abonde néanmoins. Le motif contraint de l'orchestre est d'un effet délicieux; il est reproduit avec une sage modération. Cet air sort de la route ordinaire de l'*agitato*, si peu varié dans ses formes : on peut le placer parmi les modèles du genre.

La cavatine *les dieux prendront pitié* est pleine de suavité; les images de la musique s'accordent merveilleusement avec l'action de la scène qui suit. La flamme pétille ou s'éteint dans l'orchestre, une harmonieuse vapeur s'élève sur ces paroles : *Un nuage à mes yeux s'étend sur l'avenir.* L'ensemble est agité, véhément. *Sur cet autel sacré :* ces mots, placés sur un chant de fanfare, ont beaucoup de vigueur et de solennité; ce motif, peu nouveau comme toutes les mélodies destinées aux cors, acquiert de l'originalité en étant employé dans cette situation. Cette scène était difficile et délicate à traiter; la musique l'anime, la soutient, et son charme vainqueur fait excuser tout ce que l'action dramatique présentait de scabreux.

La réunion de la musique à la poésie double les forces de l'art dramatique, et permet de concevoir, d'obtenir des effets qui écrasent l'art incomplet des Talma, des Kean. Les auteurs d'un opéra peuvent faire agir et parler la multitude, donner à la fois deux expressions à ses discours, et laisser encore le champ libre aux personnages principaux. L'ombre de Ninus sort du tombeau, et cet évènement, surnaturel autant que terrible, ne cause pas la moindre surprise aux automates qui figurent sur le Théâtre-Français; ils restent muets et immobiles; de stupides comparses ont l'air de dire : « Ce n'est pas notre affaire; cela ne regarde que Sémiramis. » Cela est-il conforme à cette vérité que les auteurs tragiques prétendent observer si scrupuleusement? Et ces mêmes auteurs ont, dans tous les temps, assiégé l'opéra de leurs traits satiriques. Faites plutôt un retour sur vous-mêmes, gardez ces épigrammes pour votre usage particulier. La comédie et la tragédie sont ce qu'il y a de plus faux en fait de spectacle; l'opéra, malgré ses illusions, se rapproche seul de la vérité.

Revenons à l'ombre de Ninus, à son cortége immobile et muet. Supposons que, dans un temple dont les fidèles remplissent l'enceinte, un trépassé d'humeur tant soit peu bouffonne s'avise de sou-

Digitized by Google

lever sa pierre tumulaire pour montrer le bout de son nez; vous figurez-vous les cris, le trouble, le désordre épouvantable qu'une semblable apparition produirait? Croyez-vous que les récits de *Mérope* et des *Templiers* fussent assez forts d'éloquence et de détails pour les décrire? Comparez cette réalité avec votre imitation, et jugez.

Le sujet de *la Vestale* avait été déjà traité pour le Théâtre-Français; mais la tragédie peut-elle rendre des effets de scène pareils à celui qui termine le second acte de cet opéra? Le feu sacré s'est éteint, Licinius a fui, la vestale tombe évanouie sur les marches de l'autel. Entendez ce bruit sourd, ces lointaines clameurs; voyez ces prêtres et le peuple arriver en tumulte en manifestant leur indignation. Les accens plaintifs et touchans de Julia succèdent aux discours foudroyans du pontife. La foule impitoyable la dépouille de ses ornemens, et l'accable d'imprécations. Vainement ses compagnes implorent la clémence des dieux, l'arrêt fatal est prononcé, le voile funèbre couvre la victime, et les sons lugubres de l'airain annoncent au loin qu'elle est déjà dévouée aux vengeances célestes. Quel beau sujet de finale! Il devait inspirer une musique forte, brillante, contrastée et pleine d'entraînement. La strette à trois temps et d'un rhythme bien soutenu produisit un effet merveilleux; on est allé plus loin depuis lors en employant un moyen aussi puissant; l'opéra français doit cette heureuse innovation à Spontini; sa musique a fait tressaillir l'auditoire, et pourtant elle manœuvrait avec des paroles détestables: presque tous les mots, toutes les syllabes portent à faux dans ce dernier chœur; son résultat serait doublé, triplé, si le rhythme des vers s'accordait avec celui de la musique en procédant par trois, et que le chœur dît:

De son front criminel, et que la honte accable,
Arrachons, arrachons ces bandeaux imposteurs,
Et livrons sans pitié la prêtresse coupable
Au glaive ensanglanté des farouches licteurs.

Le finale de *la Vestale* est le premier morceau d'ensemble rhythmé que l'on ait produit sur notre scène lyrique. Le public fut ravi de trouver enfin à l'Opéra cette musique complète qu'il désirait depuis si long-temps et qu'il n'avait rencontrée encore qu'au Théâtre-Italien. Je partageai son enthousiasme. Ce finale est écrit à trois temps; c'est la mesure de la valse, son rhythme sautillant, ses ondulations: cette marche inusitée dans un morceau d'une expression noble et forte, me surprirent d'abord. J'entendis la pièce une seconde fois, et je trouvai bientôt la cause d'un effet aussi extraordinaire.

Digitized by Google

Détachons — ces bandeaux, — ces voiles — imposteurs.

Voilà le métronome du finale; ce vers excellent, je le dis excellent, parce qu'il ne contient qu'une seule faute, est scandé par trois. Le compositeur a été entraîné par cette marche régulière et rapide; il était impossible d'encadrer dans une mesure à deux temps des vers qui procédaient par trois, sans leur ôter une partie de leur énergie et de leur expression. Lorsque l'on entendit les acteurs, le chœur et l'orchestre battre la charge avec une admirable régularité, un aplomb jusqu'alors inconnu sur notre scène, tout le monde se leva sur les banquettes, on applaudit avec fureur. L'apparition de ce beau finale mérite d'être signalée dans nos fastes dramatiques. Rossini, Meyerbeer nous ont donné depuis lors des compositions du même genre beaucoup plus fortes, mais nous étions déjà arrivés à un degré d'expérience qui devait rendre leur effet moins saisissant. Celui du finale de Spontini fut prodigieux.

De son front que la honte accable,
Détachons ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrons sa tête coupable
Aux mains sanglantes des licteurs.

On voit que les autres vers qui précèdent et suivent celui que j'ai fait remarquer, ne sont point taillés sur le même modèle, leurs césures ne s'accordent nullement avec les siennes. C'est de la vile prose, ce sont des vers tortus, bossus, rabougris, rachitiques, longs ou courts, sans rhythme, sans mesure, des mots jetés au hasard sur le papier avec toute l'imprévoyance d'un rimeur qui n'a pas le moindre sentiment de la mélodie, de la symétrie musicale. Peu importe, l'impulsion est donnée, le dessin conçu, Spontini s'est emparé de son vers inspirateur, il foule aux pieds la prosodie française, prend ces autres vers ridicules, comme un architecte prend les moëllons, pour faire un mur droit avec des élémens irréguliers et de toute forme : il s'arrête indistinctement sur le fort et le faible. Les paroles déchirées, torturées, mises en pièces, ne filent pas moins sous le chant; le génie dramatique frappe de grands coups, et le cordeau de l'orchestre est là pour tout aligner.

La Vestale était à l'étude depuis plus d'un an, et dès les premières répétitions on crut devoir compter sur sa réussite. L'empereur en fut instruit et voulut entendre les principaux morceaux de cet opéra; sa musique les exécuta le 14 février 1807, aux Tuileries. Napoléon témoigna hautement à M. Spontini toute la satisfaction que sa musique lui avait fait éprouver, et lui prédit un grand succès. — « Votre ouvrage, dit-il, abonde en motifs nouveaux; la déclamation en est

Digitized by Google

vraie et s'accorde avec le sentiment musical; de beaux airs, des duos d'un effet sûr, un finale entraînant; la marche du supplice me paraît admirable. » En se retirant ensuite, il s'adressa de nouveau à l'auteur : « Monsieur Spontini, je vous répète que vous obtiendrez un grand succès; il sera bien mérité. »

Le 26 mars suivant, l'empereur se fit donner une répétition de *la Mort d'Abel* de Kreutzer dans la galerie de la Malmaison; le premier duo lui plut, il applaudit certaines parties de la musique, mais ne parla point du succès qu'il en espérait : l'oracle resta muet.

Antoine et Cléopâtre, ballet en trois actes d'Aumer, musique de Kreutzer, est mis en scène le 8 mars 1808. Kreutzer était alors en tête des violonistes de l'Opéra; Kreutzer et Persuis brossaient de la musique pour le chant et la danse; leur déplorable fécondité, la faveur dont ces fabricans privilégiés jouissaient, devinrent funestes à notre premier théâtre lyrique.

Mlle Joséphine Armand choisit le rôle de Chimène pour son début; on reprend cet opéra de Sacchini. La pièce et l'actrice font peu de sensation.

Chéron avait cédé le premier emploi de basse à Dérivis. Chéron prend sa retraite et l'on donne à son bénéfice *la Vestale* et *Mirza*, ballet déjà fort ancien.

Aristippe, opéra en deux actes, de Giraud et Leclerc, musique de l'inévitable Kreutzer, est joué le 24 mai. La pièce est une imitation d'*Anaximandre*, comédie d'Andrieux. Le rôle principal, destiné à Lays, est encore une espèce de troubadour, philosophe couronné de roses, chantant le plaisir et le vin comme Anacréon. Lays voulait absolument être entouré d'un troupeau de jeunes filles, et régaler le public d'une série d'hymnes adressées à Bacchus, à la Volupté, à la mère des Amours, des Jeux et des Ris. Les auteurs savaient que le bonhomme Lays ne sortait pas de là; le bonhomme avait un immense crédit, on lui redonnait le même rôle qu'il redisait sans cesse avec des habits et sous des noms différens. La musique d'*Aristippe* est d'une trivialité remarquable, et pourtant c'est ce que Kreutzer a fait de mieux à l'Opéra. *Aristippe* réussit parfaitement, et le cours de ses nombreuses représentations s'est long-temps prolongé. Les théâtres de vaudeville ont conservé l'air d'une chanson d'*Aristippe;* voilà tout ce qui est resté des fadaises chantées par le philosophe athénien. Lays, Dérivis, Nourrit, Mlle Hymm, exécutèrent fort bien cet opéra dans sa nouveauté.

Gardel fait représenter *Alexandre chez Apelles*, ballet en deux actes, le 20 décembre; il avait déjà donné *Vénus et Adonis*, ballet en

Digitized by Google

un acte. Bonnel, basse, débute dans le chant; Mérante, Montjoie, Albert, Mmes Elie, Rivière, viennent se joindre à la troupe dansante pendant l'année 1808.

La Mort d'Adam, opéra très sérieux de Guillard, est fort applaudi, grace à la musique de Le Sueur. L'apothéose d'Adam, dernier tableau offert à l'admiration du public, excite des transports d'enthousiasme; cet effet de décor est combiné, peint par Dégotti.

Le ténor Lavigne débute par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide;* belle voix, sonnant bien dans les cordes élevées, mais inculte; on espérait que l'étude pourrait la façonner un peu; Lavigne, ébloui par l'éclat de ses premiers succès, n'a point travaillé; cet acteur en est resté à peu près à son point de départ.

Mlle Gosselin aînée paraît pour la première fois dans *la Caravane*, le 8 août, et prend bientôt place parmi les virtuoses de la danse.

Mme Branchu, que ses succès dans *la Vestale* avaient enhardie, joue le rôle de Didon au grand contentement de ceux qui n'avaient point vu Mme Saint-Huberti.

Le succès de *Fernand-Cortez* ne se décide pas d'une manière aussi franche, aussi brillante que celui de *la Vestale* des mêmes auteurs. On remarque, parmi les belles choses que renferme cette partition, un duo, un air admirables. Lainez, Lays, Mme Branchu, représentent Fernand, Télasco, Amazili. *Fernand-Cortez* n'est joué que vingt-quatre fois dans sa nouveauté, encore lui faut-il sept ans pour arriver à ce chiffre. 28 novembre 1809.

La Fête de Mars, divertissement pantomime, de Gardel; je ne vous dirai rien de ce petit ballet: s'il vous souvient de cette fête, recevez-en mon compliment.

Le 24 janvier 1810, pour la représentation donnée au bénéfice de Lainez, on reprend *Colinette à la Cour*, de Grétry; *Hippomène et Atalante*, opéra nouveau de MM. Lehoc et A. Piccinni, est joué pour la première fois.

Après *la Mort d'Adam*, voici venir *la Mort d'Abel*, il semble que l'ordre chronologique a été suivi; dans la série ordinaire des évènemens, le père doit mourir avant le fils, mais le farouche Caïn précipite Abel dans la tombe, et, d'un coup de massue, fait une exception à la règle au moment même où elle venait d'être établie. Les faiseurs de livrets de ce temps étaient singulièrement inspirés; leur genre de gaieté répandit un voile de tristesse sur l'Opéra. *La Mort d'Abel* n'inspira que l'ennui, malgré les cris de Lainez et la vigueur qu'il mit dans l'exécution dramatique du rôle de Caïn. Un duo gracieux, celui qui sert d'introduction à la pièce, réussit à la scène et fut chanté

Digitized by Google

dans les concerts; on doit en féliciter Mozart, la phrase principale de ce duo, la seule qui mérite d'être remarquée, est empruntée au premier duo des *Nozze di Figaro*.

L'Académie impériale de Musique célèbre le mariage de son chef suprême, Napoléon, par une représentation offerte au peuple qui n'est plus souverain. *Iphigénie en Aulide* reparaît sur la scène avec le plus grand éclat; *que d'attraits! que de majesté! chantons, célébrons notre reine*, sont répétés et salués avec des transports d'enthousiasme adressés à la nouvelle impératrice Marie-Louise. Un chant d'hyménée est exécuté avant le ballet de *Vénus et Adonis*. Les représentations *par ordre* se multiplient à cette époque, et *le Triomphe de Trajan, les Bardes*, y figurent en première ligne.

Le chef d'orchestre Rey, qui, depuis trente-quatre ans, tenait le bâton de mesure à l'Opéra, prend sa retraite, et meurt l'année suivante. Persuis lui succède.

Persée et Andromède, ballet en trois actes, de Gardel, musique de Méhul, réussit à merveille le 8 juin. Le cheval Pégase se fait applaudir, et paraît sensible aux témoignages de satisfaction qui lui sont adressés.

La *Sémiramis*, de Catel, n'avait obtenu qu'un succès d'estime; *les Bayadères*, du même auteur, sont mieux accueillies, et pourtant la musique de cet opéra ne valait point celle de *Sémiramis*. Le théâtre est une loterie, un jeu de hasard, le premier ouvrage d'un auteur est reçu avec défiance, on l'écoute cependant, et l'on finit par croire que le débutant est capable de faire quelque chose; faculté qu'on lui avait refusée jusqu'alors. Ce même auteur donne un second opéra, qui est inférieur au premier, peu importe, on le reçoit beaucoup mieux parce qu'on s'est accoutumé à voir son nom sur l'affiche, et que l'opinion l'a placé parmi ceux qui ne sont pas tout-à-fait indignes d'offrir leurs productions au public. Nourrit, Dérivis, Mme Branchu, se distinguèrent dans les rôles de Démaly, Olkar, Laméa. 8 août 1810.

Le succès des *Bayadères* engagea l'administration à remettre en scène *Sémiramis*. L'infortunée reine de Babylone se montra deux fois seulement, et rentra dans le tombeau de Ninus pour n'en plus sortir. *Sémiramis* n'eut en tout que vingt-deux représentations.

Recettes pendant l'année 1810.

142 représentations ont produit.	470,231 fr.	15 c.
13 bals.	70,859	57
TOTAL.	541,090	72

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

LA NUIT

DE LA TOUSSAINT.

I.

De tous les jours de l'année, il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1er novembre. Les morts sortent à minuit de leur tombe, pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin, aux vivans qui les oublient; la sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée de mauvais augure pour exercer leurs redoutables maléfices; l'ange Gabriel soulève alors, pour douze heures, le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend, à cet infernal ennemi des hommes, le pouvoir momentané de les faire souffrir.... D'ordinaire, la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances : la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrens se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur.

Durant la première nuit de novembre, de l'année 16..., une pauvre famille errait sans guide et au hasard, sur des routes inconnues. Aveuglés par la neige qui les fouettait au visage, les pieds gonflés par la fatigue, ces malheureux pouvaient à peine se soutenir. Bientôt même il leur fallut s'arrêter et chercher, dans le ravin de la route, un abri contre la violence de la tempête. Le chef de cette famille était un homme jeune encore : une femme l'accompagnait; dans ses bras, elle portait un enfant nouveau-né; derrière elle, marchait un petit garçon de cinq à six ans, frêle créature à demi morte de froid et de fatigue.

— Margarita, nous ne pouvons aller plus loin, dit l'homme, qui s'exprima en italien : il faut nous arrêter ici. Couvre-toi de mon manteau et tâche d'en couvrir ta fille. De mon côté, je vais presser Antonio contre moi; peut-être parviendrai-je à le réchauffer.

La femme obéit en silence et prit le manteau dont elle s'enveloppa; le mari serra le petit garçon sur sa poitrine, et lui cacha le visage entre ses bras.

Digitized by Google

Mais que pouvaient tous ces efforts contre la neige qui tombait plus épaisse? Déjà le froid pénétrait leurs membres, et les jetait dans un engourdissement, douloureux précurseur de la mort.

L'homme se leva tout à coup, et prenant la main de sa femme :

— Debout! s'écria-t-il, debout, Margarita! Si nous demeurons plus longtemps dans ce lieu, c'en est fait de nos enfans et de nous. Il faut quitter ce ravin; il faut marcher; il faut continuer notre chemin et gagner Cologne. Écoute! le son des cloches parvient jusqu'à nos oreilles! Nous ne pouvons être éloignés de la ville. Reprends courage; là nous attend, je l'espère, l'hospitalité de ton oncle Rembrandt.

Margarita tenta de se soulever; mais ses membres raidis se refusèrent à tout mouvement, et l'effort que fit son mari pour l'aider, renversa l'infortunée sur la neige; la petite fille, blessée dans cette chute, jeta des cris plaintifs.

— Margarita! s'écria le voyageur agenouillé près de sa femme et cherchant à étancher le sang qui coulait de la tête de sa fille, Margarita, au nom de Dieu, pour le salut de nos enfans, rassemble toutes tes forces! Si nous ne quittons ce lieu funeste, demain l'on retrouvera nos cadavres sur cette route.

Puis, voyant que Margarita, évanouie, n'entendait pas ses paroles :

— Écoute-moi, Antonio, reprit-il brusquement, je vais prendre ta petite sœur dans mes bras et courir jusqu'à la ville pour chercher du secours. Je ne puis t'emmener avec moi, tu pourrais retarder mes pas, et de la rapidité de la course dépend la vie de ta mère!

Il se dépouilla aussitôt de sa veste dont il couvrit l'enfant; prit sa petite fille dans ses bras et se mit à courir, demi-nu, vers Cologne, dont par bonheur il se trouvait moins éloigné qu'il ne l'avait cru. Arrivé aux portes de la ville que gardait un poste nombreux de soldats espagnols :

— Au nom de Jésus-Christ, leur dit-il, dans un mauvais flamand mêlé d'italien, camarades, indiquez-moi la maison de maître Rembrandt, le peintre. Il faut que je lui parle sur l'heure.

En voyant cet homme demi-nu, l'air égaré et qui s'exprimait avec difficulté dans une langue étrangère, les soldats le prirent pour un fou et résolurent de s'amuser à ses dépens.

— Maître Rembrandt? dit l'un, il demeure là-bas, tout près d'ici, à l'autre bout de la ville. Prenez à droite.

— Non pas, suivez à gauche, cette rue que vous voyez.

— Marchez toujours droit, et vous arriverez si c'est le chemin.

Et ils riaient aux éclats de ces grossières plaisanteries qui désespéraient le voyageur. Enfin, celui-ci courut vers une lanterne et leur montra l'enfant moribond qu'il portait dans ses bras; l'obscurité les avait empêchés jusque-là de le remarquer.

Alors ces hommes cessèrent leur jeu cruel, mais ils ne comprirent pas davantage ce qu'on leur demandait. La demeure du peintre n'était connue d'aucun d'eux. Cependant chaque minute perdue rendait plus impossible le salut de la femme et du fils de l'Italien! Il allait retourner au ravin pour mourir

Digitized by Google

avec eux, quand un petit tailleur, vieux et contrefait, vint à passer, une lanterne à la main, car la nuit était venue, et les règlemens de la ville défendaient à tout bourgeois de sortir de chez lui sans lumière. Le nain, attiré par les plaintes de l'étranger, s'approcha du groupe de soldats, et prit en pitié la détresse du voyageur qu'il reconnut, à l'accent, pour un compatriote.

— Venez, lui dit-il, venez, je vais vous conduire chez maître Rembrandt; mais je doute fort que vous parveniez à vous faire ouvrir son logis à pareille heure, surtout le soir de la Toussaint. N'importe, venez toujours.

— Et ma femme et mon enfant, s'écria le voyageur en expliquant sa fatale position à celui qui venait à son aide.

— Si vous n'avez d'autre espoir de salut pour eux que les secours de maître Rembrandt, leur perte n'est que trop certaine, reprit le tailleur. Maître Rembrandt ne donnerait pas une maille pour sauver la vie de son propre frère! Croyez-m'en, priez deux de ces soldats de venir avec nous jusqu'au ravin; ils nous aideront à transporter chez moi votre femme et votre enfant. Pendant que je leur donnerai les premiers soins, vous vous rendrez chez maître Rembrandt, car je suis pauvre, et je ne sais trop si je pourrais loger, même pour une nuit, quatre personnes dans ma petite chambre. Mais à la grace de Dieu! la Providence vous a envoyé à moi et je vous aiderai selon mes forces.

Le tailleur, qui s'appelait maître Nicolas Barruello, expliqua ensuite aux soldats, en patois flamand, le service que l'on attendait de leur humanité. Tandis que le tambour prenait dans ses bras la petite fille et pansait de son mieux la blessure qu'elle avait à la tête, quatre hommes, avec la permission du sergent, se détachèrent du poste, et munis de torches, suivirent le voyageur. Chemin faisant, ils apprirent que cet étranger arrivait de Liége après plusieurs journées de marche, qu'il se nommait Francesco Netcelli, et qu'il exerçait la profession de peintre.

Mais pour obtenir de lui tous ces renseignemens, il fallait une curiosité aussi persévérante que celle de maître Nicolas, car Netcelli courait plutôt qu'il ne marchait vers le ravin où il avait laissé sa femme et son fils. De temps à autre, il appelait Antonio, afin d'être rassuré plus vite par la voix de l'enfant, mais il ne recevait aucune réponse. Cependant la nuit était venue tout-à-fait, la neige continuait de tomber avec abondance; les vents du nord mugissaient et s'engouffraient dans les arbres de la route, et le malheureux perdit bien du temps encore, avant de pouvoir reconnaître la place où il redoutait de ne retrouver, hélas! que des cadavres! Enfin, la tempête s'étant apaisée un moment, une plainte faible arriva jusqu'à Netcelli; guidé par elle, il se précipita dans le ravin, et, à l'aide de ses mains, il put, à force de tâtonnemens au milieu de la double obscurité produite par la nuit et la neige, arriver jusqu'à sa femme et son enfant. La plainte qu'il venait d'entendre avait sans doute été poussée par l'un de ces infortunés en succombant, car il n'y avait plus au fond du ravin que deux corps muets et immobiles.

Maître Nicolas Barruello pria les soldats de relever le fils et la femme de

Digitized by Google

Francesco et de les transporter chez lui. Il joignit lui-même l'exemple au précepte, prit dans ses bras le petit garçon, et, sa lanterne à la main, dirigea le cortége vers sa demeure, qui se trouvait heureusement peu éloignée des portes de la ville. Une fois arrivé dans sa petite chambre, il fit déposer la mère et les enfans sur son lit, congédia les soldats en les remerciant, et se mit à l'œuvre pour secourir de son mieux les trois infortunés dont aucun ne donnait signe de vie.

Il engagea Netcelli à le seconder, mais Netcelli, soit qu'il ressentît lui-même les funestes effets du froid, ou bien que le désespoir eût brisé toute son énergie, restait plongé dans une torpeur stupide, et assis près du feu que le tailleur venait d'allumer dans son âtre, il paraissait ne rien voir et ne rien entendre. Force fut donc à Nicolas de suffire seul à enlever aux moribonds leurs vêtemens mouillés de neige et à les ranimer de son mieux, en les enveloppant de linges qu'il faisait d'abord tiédir à la cheminée. En un instant, toute sa modeste garde-robe se trouva employée, et les carreaux de fer, chauffés dans la cendre, rappelèrent la chaleur aux pieds de la jeune femme.

Comme tant d'efforts restaient sans résultat, il monta sur une chaise et prit, sur la planche la plus élevée de son armoire, un cruchon soigneusement bouché, qui ne contenait rien moins que de l'eau-de-vie exquise, dont il se régalait aux grands jours. Sans hésiter, mais non sans laisser échapper un soupir, il humecta, de la précieuse liqueur, un morceau d'étoffe légère, et se mit à frictionner doucement le visage et les mains de Marguerite. Long-temps les soins de Barruello parurent inutiles, et il commençait à craindre de n'avoir chez lui que des cadavres, quand la jeune femme entr'ouvrit les yeux et balbutia quelques mots en étendant les bras... Elle demandait ses enfans.

— Ils sont là, signora; ils sont là, soyez sans crainte. Allons donc, maître Netcelli, revenez à vous, et prenez courage, car voici votre femme hors de danger! Vos enfans ne tarderaient point à se ranimer comme elle si vous me secondiez un peu..... Tenez; videz avec moi un verre de cet admirable cordial; il a guéri votre femme, et il vous guérira de même. A votre santé et à celle de nos malades!

Là-dessus, maître Nicolas, dont la face bourgeonnée attestait la grande estime qu'il professait pour la liqueur dont il parlait en termes si pompeux, vida d'un seul trait le gobelet qu'il avait empli jusqu'au bord, et en versa les dernières gouttes dans ses mains qu'il frotta vivement l'une contre l'autre. Netcelli but comme lui; grace à la chaleur qu'il sentit circuler dans ses veines, il sortit peu à peu de son anéantissement profond; ses yeux qu'il fixa rapidement d'abord sur la flamme du foyer, se portèrent autour de lui; il reconnut ses enfans, il reconnut sa femme, et put enfin se soulager en versant des larmes.

— Margarita! s'écria-t-il, te voilà dans mes bras; tu me souris, tu me parles! Nous n'avons donc plus rien à craindre; nous voilà réunis.

Il s'arrêta tout à coup, car ses yeux rencontrèrent ses deux enfans plongés

Digitized by Google

encore dans une immobilité qui pouvait être celle de la mort. La jeune femme comprit la pensée de Francesco, et y répondit par un gémissement convulsif. Le tailleur les réprimanda doucement :

— Désespérer de la bonté du ciel, c'est en devenir indigne, maître Netcelli; la sainte Vierge et les saints vous ont rendu votre femme, ils vous rendront encore vos enfans. Au lieu de vous plaindre, secondez-moi dans les soins que je donne à ces chères créatures; tenez, voici l'aîné qui revient à lui; embrassez-moi, cher petit ange! Et venez que je vous porte près de votre mère! Oui, signora, livrez-vous à la joie, couvrez-le de baisers. Mais, qu'entends-je? Dieu soit loué, et notre dame bénie! C'est la voix de sa sœur.

Et le bon tailleur allait d'un enfant à l'autre : avec une infatigable charité, il achevait de ranimer l'un au moyen d'un mélange d'eau-de-vie et d'eau chaude, et il frictionnait le second avec un pan de sa grosse veste de laine largement humecté du cordial, si bien que la bouteille était complètement vide quand tous les malades se trouvèrent hors de péril.

Après les premiers momens d'une joie vive et sans mélange, causée par cette cure merveilleuse, maître Barruello se mit à porter avec inquiétude autour de lui ses petits yeux bordés de rouge; il regardait le lit, il mesurait des yeux sa chambre longue de huit pieds au plus, et fronçait le sourcil. Pendant ce temps, Antonio, complètement ranimé, se pressait contre le chambranle de l'âtre, et commençait à jaser, tandis que la petite blessée jouait dans les bras de Marguerite avec les longues boucles de cheveux éparses sur les épaules de sa mère.

— Quel souci vous préoccupe, mon hôte? mon bienfaiteur! demanda Netcelli qui lisait sur le visage de Barruello l'inquiétude et l'embarras.

— A vrai dire, reprit le tailleur en toussant, je me demande comment nous allons faire pour passer ici la nuit? Cinq personnes dans une chambre comme la mienne, et un seul lit pour tout ce monde! Sans compter que je viens de mettre dans la cheminée mon dernier fagot, et que ce petit gaillard demande à manger; or, il faut vous avouer que toutes mes provisions se bornent à ce morceau de pain qu'Antonio dévore.

— Je vais me rendre chez mon oncle Rembrandt, lui raconter ces tristes évènemens et lui demander son assistance.

Le tailleur hocha la tête.

— C'est un moyen qui peut nous tirer d'affaire, mais sur lequel je compte peu. N'importe! nous n'avons point à choisir; je vais rallumer ma lanterne et vous conduire dans le quartier des juifs, où demeure maître Rembrandt, le peintre ou l'usurier, comme vous voudrez l'appeler, car il fait à la fois ces deux métiers. Puisse Dieu toucher le cœur de votre oncle et faire qu'il vous ouvre sa porte!

Et le tailleur, prenant son manteau qui couvrait le lit, allait s'en envelopper pour sortir; mais après un court moment de réflexion et par une abnégation qui n'était pas sans mérite par le froid qu'il faisait, il replaça le manteau sur le lit de la malade; puis, posant ses mains autour de la lanterne comme pour

Digitized by Google

les réchauffer à la faible lueur de la chandelle qui s'y trouvait renfermée, il s'arma de résignation, fit signe à Netcelli de le suivre, et tous les deux se mirent en route pour le quartier des Juifs, situé à l'autre extrémité de la ville.

II.

Lorsque Francesco Netcelli, accompagné de maître Nicolas Barruello, sortit de la chambre enfumée du tailleur, un silence profond succédait déjà depuis quelque temps aux fureurs de la tempête, et la lune détachait son disque lumineux sur un ciel parsemé d'étoiles. Un linceul de neige couvrait la terre; les objets éclairés bizarrement prenaient mille formes douteuses et sinistres; cette ville muette et blanche inspirait une vague terreur, dont ne purent se défendre ni le vieil ouvrier, ni son compagnon lui-même. Sans se communiquer mutuellement leurs sensations superstitieuses, ils se rapprochèrent par un mouvement machinal, et ce fut ainsi qu'ils traversèrent plusieurs rues désertes, où ne retentissait même point le bruit de leurs pas étouffé par la neige. Après avoir marché pendant un quart d'heure sans rencontrer un seul homme, ils arrivèrent dans le quartier des Juifs, lieu de réprobation hanté par une race maudite, et voisin d'un cimetière abandonné.

Maître Barruello montra du doigt, à Netcelli, une grande maison flanquée de deux tourelles, et que précédait une cour immense fermée par une vaste enceinte d'épaisses et hautes murailles. L'étranger s'approcha, et vit une porte, petite, basse, bardée de fer, au milieu de laquelle brillait un gros bouton de cuivre. Il tira ce bouton; soudain le son aigre d'une sonnette retentit, mêlé aux hurlemens formidables de plusieurs dogues.

Netcelli attendit quelques instans, l'oreille aux aguets; mais personne ne vint ouvrir, personne ne répondit.

Il agita la sonnette de nouveau; puis une troisième fois. Cet appel réitéré n'eut d'autres résultats que de redoubler la fureur des dogues, qui se débattaient dans leurs loges et secouaient leur chaîne avec violence.

A un quatrième appel de Netcelli, les chiens se turent tout à coup; une porte s'ouvrit avec un long fracas de gonds et de serrures. On entendit ensuite un pas lourd, à demi étouffé par la neige, descendre les marches d'un escalier, puis se traîner sur les dalles de la cour. Par instans, la toux sèche d'un vieillard se mêlait à ces différens bruits.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on parût, dans la maison, s'inquiéter davantage de celui qui demandait à y être admis. Netcelli, après une attente inutile, tira la sonnette encore une fois, mais avec une violence qui témoignait plutôt la colère et le découragement que l'espérance de se voir ouvrir. Alors il comprit ce que l'on était venu faire tout à l'heure dans la cour, car les chiens déchaînés bondirent contre la porte, et renouvelèrent à bout portant leurs menaces contre Netcelli et son compagnon.

— Je vous l'avais bien dit, murmura le tailleur; il n'ouvrira point. Retournons au logis; il vaut encore mieux passer une nuit incommode dans ma petite chambre que devant cette porte, exposés à la rigueur du froid et près

Digitized by Google

d'un cimetière. C'est aujourd'hui le jour des morts, et il me semble, à chaque instant, voir quelque fantôme sortir de ces tombes. Si vous saviez toutes les histoires que l'on raconte sur cet horrible charnier... Il faut excuser maître Rembrandt de vous tenir sa maison fermée; quoique grande et belle, cette maison est restée plus de vingt ans sans acheteur, tant l'on redoutait le voisinage du cimetière. Le vieil usurier a passé par-dessus tout; il a eu la maison pour peu d'argent. Or, pour épargner mille florins, il se logerait aux portes de l'enfer..... Croyez-moi, quittons ces lieux, et retournons dans ma demeure. Fasse le ciel que nous y arrivions sains et saufs!

Tout en parlant, le tailleur entraîna Netcelli, et il se mit à marcher précipitamment sans regarder en arrière, car le bruit de la neige que froissaient leurs pieds, mêlé aux plaintes du vent, qui recommençait à souffler, lui paraissaient les plaintes de quelque ame en peine qui les suivait en traînant son linceul. Pâle, le front baigné d'une sueur glacée, en proie à ces émotions inexplicables dont les intelligences même les plus fortes ne peuvent pas toujours se défendre, l'Italien, découragé par la fatigue et les souffrances, finit par se laisser aller à toutes les terreurs de son compagnon. D'horribles pressentimens l'accablaient; il sentait un nouveau malheur peser sur sa tête, et ce fut d'une main tremblante d'effroi qu'arrivé au terme de sa course, il poussa la porte du tailleur.

Avant d'entrer, il écouta.

— Maman! maman! criait le petit Antonio, j'ai froid, j'ai peur; éveille-toi.

La mère ne répondait pas.

Netcelli entra brusquement. Une obscurité complète régnait autour de lui. Il ne restait pas une étincelle dans les cendres froides du foyer; la lampe s'était éteinte, et la fenêtre, brisée par l'ouragan, versait des flots de vent glacés dans la misérable mansarde. Francesco courut au lit; ses mains, durant quelques secondes, y cherchèrent en tâtonnant. Elles rencontrèrent un corps raide et froid: c'était le visage de sa petite fille blessée, qu'entouraient les bras de Marguerite.

Maître Nicolas se tenait sur le seuil dans une telle angoisse, qu'il ne pouvait avancer d'un pas et que la voix expirait sur ses lèvres. Cependant les bras étendus en avant, il finit par marcher avec précaution dans la chambre, cherchant à parvenir jusqu'à l'armoire, où se trouvaient la pierre à fusil et le briquet d'acier à l'aide desquels il pouvait allumer du feu. Ses pieds, à chaque mouvement, se heurtaient aux débris de la fenêtre. Il croyait enfin atteindre l'armoire, quand sa jambe se blessa contre un objet renversé. Il se baissa. Jugez de son chagrin : c'était l'armoire qui gisait là brisée. Après de longues recherches, il put enfin saisir le briquet d'acier et la boîte qui renfermait le *brûlin*, vieux linge à demi consumé qui remplace, en Flandre, l'amadou. Mais, en tombant, la boîte s'était ouverte et le linge s'était perdu. Le reste de la nuit devait donc s'écouler sans feu et sans lumière.

— Maître Netcelli! maître Netcelli! cria Barruello.

Digitized by Google

Aucune voix ne répondit; des cris de douleur eussent été moins affreux que ce funeste silence.

Le tailleur, par un mouvement machinal d'effroi, s'élança hors de la chambre, se laissa glisser le long de l'escalier, et ne cessa de courir jusqu'au corps-de-garde.

Comme chacun, dans la ville, connaissait le bon cœur et la probité de maître Nicolas, la sentinelle ne s'opposa point à son passage; chacun des soldats le salua par son nom et se pressa pour lui ménager une place devant le poêle. Alors le petit homme, ayant retrouvé, grace à la chaleur, un peu de force et de présence d'esprit, raconta ses nouvelles infortunes. Il n'en fallut pas tant pour déterminer le sergent qui commandait le poste à faire accompagner chez lui le tailleur par deux soldats, munis de lanternes et de tous les objets nécessaires pour allumer du feu.

Nicolas, en fuyant, avait, dans sa terreur, laissé sa porte ouverte. Quand il revint, cette porte était close, et ne céda point aux efforts qu'il fit pour l'ouvrir.

— Maître Netcelli, cria-t-il, c'est moi qui reviens avec ce qu'il faut pour allumer du feu; ouvrez...

On n'ouvrit point et l'on ne fit aucune réponse. Les nouvelles interpellations adressées par le tailleur, les coups du marteau qu'il agita n'obtinrent pas plus de succès... Alors il se rappela que la clé se trouvait heureusement dans sa poche, et, précédé des soldats qui portaient des lanternes, il entra! Un affreux spectacle le fit reculer. Marguerite et sa fille n'étaient plus que des cadavres, le petit garçon se débattait au milieu d'effroyables convulsions, et le père, accroupi sur le lit, pâle, l'œil hagard, riait du rire des insensés.

Maître Nicolas pensa lui-même perdre la raison.

— Quelle nuit! s'écria-t-il, et quelle faute ai-je commise pour que Dieu m'accable à la fois de tant d'horribles coups! Que vais-je faire? que devenir? Ma chambre est dévastée, deux cadavres gisent sur mon lit, et me voilà devant un fou et un enfant moribond!

Et il se jeta sur un vieux fauteuil, se cacha le visage dans les mains, et laissa faire durant quelques minutes les soldats qui donnaient des soins au petit garçon.

Mais le découragement du brave homme cessa bientôt, et la nécessité de venir en aide aux malheureux que la Providence lui avait confiés prit le dessus. Il se leva de son fauteuil, prit le petit garçon dans ses bras, et s'agenouillant près du feu qu'avaient allumé les soldats, il parvint à calmer les mouvemens nerveux d'Antonio. Pendant ce temps, les soldats fermaient avec de vieilles planches la fenêtre brisée. Quand ils eurent fini ce travail, qui rendit la mansarde à peu près habitable, ils enlevèrent les cadavres étendus sur le lit, les placèrent pieusement l'un à côté de l'autre dans une petite pièce voisine où se trouvait l'établi du tailleur, et se disposèrent à emmener avec eux l'insensé, qui n'opposait aucune résistance. Mais, en les voyant s'emparer de Netcelli, le petit garçon s'échappa des bras du tailleur et courut à son père.

Digitized by Google

— Emmenez-moi avec lui, s'écria-t-il; il fait bien froid; tant mieux, nous mourrons!

Le cœur de maître Nicolas s'émut à ces paroles.

— Au fait, dit-il, puisque je garde ici les morts, pourquoi ne garderais-je point aussi les vivans? Laissez là ce pauvre enfant et son père, dont la folie ne me paraît point redoutable. Au point du jour de nouveaux soldats viendront vous remplacer au poste, et peut-être ne se montreront-ils point pour ces infortunés aussi charitables que vous. Demain matin, j'irai trouver maître Rembrandt; quelque dur et avare qu'il soit, il ne pourra me refuser un peu d'argent pour acheter des bières aux morts. Il faudra bien qu'il use de son crédit près des échevins pour faire admettre le père à l'hôpital; enfin, il ne peut ainsi abandonner l'enfant de sa nièce; peut-être même consentira-t-il à s'en charger. Adieu donc et merci, camarades.

Les soldats partirent, mais non sans avoir vidé d'abord leurs gourdes de brandevin dans la bottrine de maître Nicolas. Quand ils se furent éloignés, le tailleur détacha de la muraille un petit crucifix en ivoire et une branche de buis bénit qu'il déposa sur la poitrine des deux morts; puis il se signa dévotement, ferma la porte de l'établi, enveloppa dans la couverture Antonio, et, après avoir remis en ordre, autant qu'il était possible, sa mansarde bouleversée, il revint près de la cheminée devant laquelle le peintre était accroupi. Maître Barruello ne se trouva pas sans terreur en face de l'insensé, mais il s'arma de nouveau du signe de la croix, et, tirant un chapelet de son sein, il récita des prières jusqu'au moment où le jour parut.

III.

Certes, le spectacle qu'offrait la mansarde de maître Nicolas était bien déplorable; mais il parut encore plus sinistre lorsque les clartés naissantes de l'aube vinrent se mêler aux lueurs douteuses de la lampe et aux reflets rougeâtres que jetait par intervalle la flamme du foyer. Le désordre et la désolation s'y montrèrent alors dans toute leur hideuse vérité.

Le tailleur, sorti de l'assoupissement incomplet où l'avaient plongé la fatigue et la chaleur de la houille qui brûlait dans l'âtre, porta autour de lui des regards affligés, et ne put réprimer un gros soupir, expression d'une pensée de mauvaise humeur plus encore que de chagrin, avouons-le en historien véridique. Pour comprendre et pour excuser le digne bourgeois de Cologne, il faudrait avoir vécu en Flandre et savoir quel besoin impérieux d'ordre et de régularité dans les objets usuels de la vie intérieure éprouve tout habitant de ce pays, où la moins soigneuse ménagère se lève à quatre heures du matin, et passe deux heures à laver, à frotter ou à cirer pour effacer une tache sur les carreaux de terre cuite qui pavent sa maison. En détournant les yeux du lit en désordre, des meubles brisés et du sol couvert de boue et de débris de verre, Nicolas Barruello reporta ses regards sur Netcelli. Celui-ci restait stupidement accroupi devant la cheminée, les yeux fixes, sans joie comme sans douleur, et complètement étranger à ce qui se passait autour

Digitized by Google

de lui. Un charbon ardent roula sur son pied nu; la violence de la brûlure lui fit pousser un léger cri, mais il ne bougea pas, il ne fit aucun mouvement... Il ne restait plus assez d'intelligence à l'idiot pour éviter cette douleur en reculant!... Le petit Antonio, grace à l'heureuse vigueur de son âge, dormait d'un profond sommeil, et son souffle régulier s'échappait doucement de ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient voir des dents blanches d'une régularité charmante. Maître Barruello hésita quelques instans à le réveiller; mais le grand jour était venu, huit heures sonnaient à la cathédrale de Cologne, et il fallait s'occuper promptement des moyens de mettre un terme aux embarras que cette nuit de désastre avait accumulés. Le tailleur passa donc sa grosse main velue sur le visage d'Antonio.

— Il faut te lever et venir avec moi, *mio caro*, dit maître Nicolas à l'enfant, qui le regardait avec des yeux encore gros de sommeil; voici ton chaperon, donne-moi la main et mettons-nous en route.

— Et mon père? Et ma mère? demanda l'enfant.

— Ils dorment. ... Viens.

— Je ne veux point sortir sans les avoir embrassés.

— Tu veux donc être désobéissant? car ta mère m'a dit de t'emmener avant son réveil, répliqua maître Barruello, et bon gré mal gré il fit sortir l'enfant, et se dirigea vers le quartier des Juifs. Arrivé devant la porte qui, la veille, était restée close aux appels réitérés du pauvre Netcelli, le tailleur tira brusquement la sonnette, et une vieille femme vint ouvrir. Quoiqu'elle portât les vêtemens d'une ouvrière, maître Barruello reconnut, dès le premier abord, au ton et à l'allure de cette digne dame, qu'il avait affaire à la maîtresse du logis; aussi se découvrit-il poliment.

— Que voulez-vous?

— Parler à maître Rembrandt.

— Vous...? Et pourquoi? — On ne peut le voir de si bonne heure, répliqua la dame d'un ton aigre. Mon mari travaille; revenez à midi.

— Il me sera difficile de revenir à midi, et peut-être messire Rembrandt sera-t-il fâché de ne point m'avoir vu. Je lui apporte.... je veux lui rendre.... quelque chose qui lui appartient.

— C'est donc de l'argent? demanda la vieille en fixant sur maître Nicolas un regard scrutateur.

— C'est un trésor! répondit le tailleur en supportant ce regard avec un sang-froid héroïque.

Elle hésita quelques secondes encore.

— Entrez, dit-elle à la fin. Aussi bien, si vous me trompez, votre audience ne sera pas longue, et vous ne vous trouverez pas le bon marchand de déranger maître Rembrandt lorsqu'il travaille!... Venez.

Ouvrant alors toute grande la porte, qu'elle avait jusque-là tenue entrebâillée, la vieille femme laissa entrer Barruello, referma soigneusement la serrure, et traversa la cour en faisant signe au tailleur de la suivre. Chemin faisant, ce dernier jeta un coup d'œil sur les quatre dogues qui sortirent en

Digitized by Google

aboyant des niches où ils étaient enchaînés, et il ne put s'empêcher de frémir à la pensée du péril qu'il eût couru la veille, s'il fût tombé au pouvoir de ces redoutables animaux.

Après avoir gravi un perron élevé, et traversé deux vastes pièces désertes et sans meubles, Barruello arriva dans une chambre éclairée par une seule fenêtre ménagée dans le haut du plafond : il y régnait une obscurité assez grande pour que le tailleur restât quelques instans sans pouvoir rien distinguer. Enfin il aperçut, dans un coin, un homme âgé, la tête enveloppée d'un linge blanc, la barbe longue, le visage ridé, et le regard étincelant de cette clarté verdâtre particulière aux yeux de certains animaux. Il peignait, debout, devant un chevalet. En face de lui, dans la partie éclairée par la fenêtre, se trouvait un homme enveloppé d'un linceul, dans l'attitude d'un ressuscité qui sort de la tombe.

Le vieillard continua quelque temps à peindre, sans paraître s'apercevoir de la présence du nouveau venu, et la femme qui avait servi d'introductrice à Barruello alla s'asseoir près d'une haute cheminée, sous laquelle pendait à la crémaillère une marmite enfumée. Près de là, sur un escabeau, gisaient des légumes que la digne ménagère mit dans son tablier, après s'être assise, et continua d'éplucher.

Cependant le tailleur, en attendant que le maître du logis lui adressât la parole, s'était approché doucement du chevalet, et, quelle que fût sa préoccupation, il ne put s'empêcher de considérer avec enthousiasme le tableau que terminait Rembrandt : c'était la *résurrection de Lazare*. Debout, sur le premier plan, le Christ, l'œil encore humide de larmes, disait au mort, avec un geste puissant : *Lazare, levez-vous;* et Lazare étendait les bras. Des flots d'une lumière divine éclairaient la figure du Sauveur; les autres personnages restaient plongés dans ces ombres mystérieuses et d'un effet magique, dont Rembrandt trouva seul et garda le secret....

— Sainte Vierge, que cela est beau ! s'écria le petit Antonio.

Au bruit de cette voix claire et argentine, Rembrandt se retourna.

— Pourquoi parles-tu de choses auxquelles tu n'entends rien ?

— Mon père est peintre, et puis j'ai un oncle qui fait aussi de beaux tableaux ! Mon papa me l'a dit souvent, mon oncle est le plus grand peintre de la Flandre.

— Ah ! tu es donc le neveu de Rubens ! car, après moi, je ne connais que lui auquel on pourrait donner ce nom. Dis à ton père que ton oncle Rubens est un grand peintre, mais qu'il n'est pas le plus grand peintre de la Flandre.

— Mon oncle vaut mieux que Rubens, et que vous encore.

— Et quel est-il donc ? demanda dédaigneusement le vieillard.

— C'est Rembrandt

— Tu es le neveu de Rembrandt, toi ?... Tu serais donc le fils de ce Netcelli que ma nièce a épousé malgré ma défense ?... Va-t'en ; je ne veux ici ni de toi, ni de ton père !

L'enfant se mit à pleurer.

Digitized by Google

— Il faut donc, dit Nicolas, qu'il périsse de froid et de faim, comme sa mère et sa petite sœur, qui sont morts la nuit dernière ?

— Il lui reste son père.

— Son père ! A force de souffrances et de misères il est devenu fou.

— Mon père, ma mère, ma sœur ! s'écria Antonio tout en pleurs.

Une larme coula aussi sur la joue ridée de Rembrandt.

— Ce que vous me dites là est-il vrai ? Quoi ! Jeanne ! la fille de ma sœur !

— Elle a ce qu'elle mérite, interrompit une voix aigre, la voix de dame Rembrandt, qui, les poings sur les côtés, vint se mêler à l'entretien. Si la folle ne vous eût point désobéi, si elle eût écouté vos conseils et respecté vos ordres, elle ne serait pas morte dans la misère.

— Messire Rembrandt, interrompit Barruello, votre neveu a perdu la raison, votre nièce et sa fille sont mortes ! un cercueil pour elles, du pain pour le père et l'enfant !

Rembrandt regarda sa femme avec hésitation ; celle-ci prit brutalement par le bras Antonio qui sanglottait, et, se plaçant devant le tailleur, qu'elle fit reculer :

— Oui, c'est cela ! s'écria-t-elle, mon mari va se charger d'un fou et d'un enfant mal élevé. Il travaille nuit et jour, et ce sera pour des misérables indignes de ses bontés ! Non, il n'en sera rien tant que je vivrai. Hors d'ici.

— Est-ce là aussi votre pensée, messire Rembrandt ? demanda d'une voix forte le tailleur indigné.

Rembrandt s'était remis à peindre, et ne répondit pas. Barruello arracha l'enfant des mains de la mégère.

— Viens, Antonio, s'écria-t-il, viens ! si ton oncle te repousse, un étranger ne te repoussera pas ! Puisque Dieu t'a placé sur ma route, je ne me détournerai point de toi. Sortons de cette maison pleine d'or où l'on refuse un cercueil à ta mère. Honte et malédiction sur cette famille sans cœur et sans pitié !

En achevant ces paroles, que l'indignation lui arrachait, le tailleur sortit, emmena Antonio, et reprit, désolé, le chemin de son logis.

Chemin faisant, et lorsque sa colère se fut un peu calmée, maître Barruello se mit à méditer sérieusement sur sa position ; mais il eut beau réfléchir, il ne découvrit aucun moyen de sortir d'embarras... Tout à coup une troupe de cavaliers vint à passer si rapidement, qu'il lui fallut se jeter avec précipitation de l'autre côté de la rue, et Antonio, entraîné dans cette brusque évolution, tomba en jetant des cris. A l'instant, le chef des cavaliers s'arrêta, descendit de cheval, et vint s'informer si l'enfant n'était point blessé.

Quand il eut reconnu que rien ne justifiait ses craintes, il glissa une pièce d'argent dans la main du petit garçon, remonta à cheval, et pria le tailleur de lui indiquer la demeure du peintre Rembrandt.

— C'est au bout de la seconde rue à droite, dans le quartier des Juifs, près du cimetière ! Vous êtes riche, vous, seigneur cavalier, vous y recevrez bon accueil.

— Les pauvres n'y trouvent donc point de charité ? demanda le cavalier.

Digitized by Google

— De la charité ! il n'y en a même pas dans cette maison maudite pour le neveu du maître.

Et Nicolas conta toute son histoire à l'inconnu, qui lui prêta une vive attention. Le récit terminé, l'étranger prit dans sa poche une bourse pleine d'or, en tira quatre pièces et les remit au tailleur.

— Voici, dit-il, pour faire enterrer convenablement les morts et procurer des secours au malade et à l'enfant. Donne-moi par écrit, sur ces tablettes, ton nom et ta demeure. J'irai te voir ce soir, causer avec toi et aviser à ce qu'il nous reste à faire. Tu es un honnête homme et j'estime fort ta conduite. Adieu, à ce soir.

L'étranger piqua des deux son cheval et rejoignit sa suite, laissant maître Nicolas Barruello dans une surprise et une joie qui tenaient de la stupéfaction.

IV.

Lorsque dame Rembrandt fut parvenue à faire sortir de l'atelier Nicolas Barruello, et à soustraire son mari aux reproches et aux malédictions du tailleur, le vieillard, se rapprochant du chevalet, reprit la palette et les pinceaux; mais c'est en vain qu'il voulut continuer son œuvre : sa main tremblante ne pouvait placer convenablement les tons de la couleur, et une vive préoccupation l'empêchait de prêter l'attention nécessaire au travail commencé. A trois ou quatre reprises, il voulut retoucher la tête ébauchée du Christ, mais jamais il ne fut content de ses corrections. Transporté de colère, il jeta ses pinceaux, croisa les bras en regardant la toile, et finit par tomber peu à peu dans une rêverie profonde. Bientôt ses pensées se reportèrent vers les souvenirs de sa jeunesse. Orphelin, que serait-il devenu sans la tendresse dévouée de sa sœur Louise? ne lui avait-elle point prodigué les soins d'une mère, n'avait-elle point veillé sur lui comme l'ange qui jadis conduisit le jeune Tobie à travers les périls d'un long voyage? Et l'orphelin d'une de ses sœurs, il refusait de l'entendre; il lui fermait sa porte! Combien la douleur et l'expérience ont changé son cœur! Sans doute Marguerite est coupable d'avoir bravé sa défense en épousant un peintre italien sans talent et sans fortune; mais il serait trop cruel de punir sa désobéissance, même après la mort. Oui, pensa-t-il, les malheurs de cette famille ne sont que les conséquences de ses fautes, mais il n'en faut pas moins venir à son aide!

Il se leva brusquement, fouilla dans la large poche de son pourpoint, et en tira une bourse de cuir. Il compta un à un, et en examinant avec attention chaque pièce, cinq à six écus; puis il appela sa femme. Celle-ci quitta, non sans murmurer, le coin de la cheminée, où elle avait repris ses travaux de cuisine; mais quand elle vit l'argent que le peintre tenait dans la main, elle recula de surprise et de colère, car elle devina sans peine, à l'embarras de Rembrandt, l'usage qu'il voulait faire de cette somme.

— Ah! ah! c'est donc argent comptant que vous payez les insultes? Du moment où l'on saura cette belle conduite, les pratiques ne vous manqueront

Digitized by Google

point! Si vous avez de l'argent à ne savoir qu'en faire, achetez un pourpoint à votre fils qui va les coudes percés; ou plutôt, remettez ces pièces dans votre bourse et abandonnez à leur juste sort les intrigans et les mauvais sujets!

Rembrandt fronça le sourcil, et le regard qu'il jeta sur sa femme la fit taire sur-le-champ.

— Quand j'ai pris pour femme une paysanne, une servante, répondit-il, j'ai agi de la sorte pour être obéi; vous porterez sans retard cet argent chez le tailleur Barruello. Allez, je veux que ma nièce soit honorablement enterrée, et que son fils et son mari ne manquent de rien.

Dame Rembrandt comprit qu'il fallait obéir cette fois sans répliquer : elle mit sa cape en murmurant et changea de chaussure pour sortir; Rembrandt reprit sa palette et ramassa ses pinceaux, avec lesquels jouait un gros singe. Le cœur moins gonflé, la conscience moins lourde, il allait se remettre au travail, quand la sonnette de la porte extérieure fut agitée tout à coup si violemment, qu'elle faillit se briser. A ce bruit inattendu, Rembrandt tressaillit, et sa main, que cette secousse fit dévier, traça sur le tableau une longue balafre de couleur qui couvrit la tête de la figure principale. Au blasphème que proféra le peintre en voyant ce désastre, dame Rembrandt répondit par une exclamation de colère.

La sonnette fut agitée de nouveau et encore plus violemment peut-être que la première fois.

Bondir d'un saut à la porte et l'ouvrir, l'injure sur les lèvres, fut pour la vieille femme l'affaire d'un instant!... Sa rage se changea subitement en stupéfaction, car celui qui tirait la sonnette avec tant de brusquerie était un jeune page à la physionomie effrontée : un nombreux cortége de cavaliers, parmi lesquels on remarquait une femme jeune encore, entourait la porte.

Le cavalier qui semblait le chef de la troupe prit la parole :

— Faites savoir à votre maître qu'un étranger, arrivé d'Anvers pour lui acheter des tableaux, désire être admis près de lui.

Apaisée par les manières dignes et pleines d'élégance de l'étranger, dame Rembrandt ouvrit la grande porte de la maison et fit entrer les cavaliers dans la cour. Tandis qu'elle refermait la porte, toute la troupe mit pied à terre; et, à l'exception du page qui resta pour garder les chevaux, les personnes qui composaient la suite de l'étranger gravirent le perron avec leur chef et pénétrèrent dans l'atelier, sous les auspices de dame Rembrandt, qui leur servit de guide à travers les labyrinthes des corridors.

Quand Rembrandt vit entrer cette nombreuse société dans son atelier, son visage prit une expression non équivoque de mauvaise humeur, et ce fut en se levant, d'un air rechigné, et non sans reporter avec regret ses regards sur son travail interrompu, qu'il répondit aux salutations du brillant visiteur. Ce dernier prit un escabeau et s'assit sans façon à côté du peintre, tandis que tous les autres se tenaient respectueusement au fond de l'atelier, de manière à ne point entendre leur conversation. C'était, d'ailleurs, un spectacle curieux et plein d'intérêt que celui offert par ces deux hommes si différens entre

Digitized by Google

eux, mais qu'il suffisait de voir pour comprendre aussitôt que ni l'un ni l'autre ne pouvait être d'une nature vulgaire. Le premier, d'une taille haute, bien prise et pleine d'élégance, quoiqu'il fût âgé d'environ cinquante ans, semblait n'avoir rien perdu des avantages de la jeunesse. Il portait avec aisance un riche pourpoint de velours brodé que faisait valoir une noble tournure, et son front large s'épanouissait sous un grand feutre couronné d'une magnifique plume noire. Son regard vif pénétrait jusqu'au fond de la pensée; on ne pouvait résister à la séduction de son charmant sourire, et sa main blanche et délicate eût été enviée par une femme. Chez le second, au contraire, tout révélait une vieillesse anticipée, produite par le travail, le chagrin et les passions. Petit, courbé, gros, mal affublé d'une houppelande qui ne valait pas quatre escalins, il semblait étranger aux soins les plus vulgaires de la propreté. Ses cheveux, ramassés en désordre sous un chiffon jadis blanc, commençaient à grisonner, et mille rides sillonnaient son visage. Mais on devinait aisément qu'une intelligence forte se cachait sous cette grossière enveloppe; on ne pouvait supporter le regard clignottant qui s'échappait de ses yeux verts; enfin un artiste eût hésité à établir une préférence entre ces deux types d'hommes si différens, mais qui, sous une apparence brillante ou sombre, révélaient également la grandeur.

Tandis que Rembrandt jouait avec son singe, hideux animal qu'avec un peu de superstition on eût pu regarder comme le démon familier du magicien logé dans ce taudis, le nouveau venu examinait avec une attention profonde le tableau commencé et laissait échapper des paroles de surprise et d'admiration.

— Quelle magie de couleur! quelle fraîcheur! quelle vie dans les carnations! l'école vénitienne n'a rien produit qui puisse lutter avec cette toile... maître Rembrandt, il faut qu'elle m'appartienne.

— Cela est impossible! ce tableau m'est commandé par la princesse Clara Eugenia, qui me le paie mille florins.

— Je vous en donne quatre mille, et le tableau est à moi. Par saint Paul! ma galerie serait déshonorée, si un pareil chef-d'œuvre, au lieu de briller dans ma demeure, ornait le palais de la gouvernante des Pays-Bas. Van Dick, remets quatre mille florins à maître Rembrandt.

— Van Dick! répéta Rembrandt avec surprise. Qui donc êtes-vous pour que Van Dick vous serve d'écuyer et de trésorier?

— Je suis Pierre-Paul Rubens, et j'arrive d'Anvers pour vous voir.

— Rubens! fit Rembrandt en regardant son rival des pieds à la tête..... Puisque vous êtes un confrère, vous savez que le temps est précieux; je me remets au travail; il faut gagner sa vie, ajouta-t-il avec un soupir hypocrite. Moi, je n'ai pas les moyens, hélas! de payer des tableaux quatre mille florins.

Il y avait dans ces paroles menteuses tout l'aplomb et toute l'ironie de l'homme qui comptait dans ses caves les trente tonnes d'or qu'on y trouva le lendemain de sa mort.

Rembrandt reprit donc ses pinceaux, et le tableau fut achevé en moins d'une heure, qui se passa silencieuse et durant laquelle Rubens, muet et res-

Digitized by Google

pirant à peine, resta penché sur le fauteuil de l'artiste. Il jetait des regards avides sur la palette, et il cherchait à pénétrer par quels secrets le vieillard arrivait à obtenir ces merveilleux effets de lumière et d'ombre qui caractérisent sa manière.

Le tableau fini, Rembrandt se leva, et présentant la toile à Rubens :

— Il n'est point encore midi; avant le soir je puis entreprendre et terminer un autre ouvrage; acceptez celui-ci, comme un témoignage de mon admiration pour vous. Si quelquefois j'ai passé les nuits sans dormir, c'était en pensant aux succès de mon rival.

— Je ne suis point votre rival, mais votre disciple, maître; et pour vous le prouver, laissez-moi prendre cette toile neuve que je vois là-bas et ces pinceaux dont vous venez de vous servir. Je vais tâcher d'imiter votre manière. Avance, Hélène, et viens t'asseoir dans cette partie de l'atelier que le jour éclaire; place sur ta tête ce chapeau de paille et montre-toi un modèle docile... Messire Rembrandt, je vous présente ma femme.

Rembrandt regarda la charmante créature avec un sourire sardonique. Puis, appelant la vieille accroupie dans la cheminée, il la prit par la main, et parodiant le salut de son visiteur :

— Cette femme est la mienne, dit-il avec un grossier cynisme; messire, souffrez que je vous la présente.

Cependant Rubens s'était mis à l'œuvre, mais sans interrompre toutefois l'entretien.

— J'étais vivement inquiet de vous il y a quelques semaines, dit-il; on avait répandu à Anvers le bruit de votre mort, et un brocanteur de tableaux montrait même une lettre de votre fils qui confirmait cette nouvelle.

Rembrandt rit d'un rire encore plus cynique qu'à l'instant où il présentait sa femme à Rubens :

— J'avais besoin, dit-il, de six mille florins pour achever de payer ma maison : cette ruse me les a valus, en faisant acheter mes tableaux deux fois plus cher.... Mais pardon, voici l'heure de mon repas, je n'ose vous proposer de le partager avec moi. D'ailleurs, votre suite est trop nombreuse pour un pareil ordinaire. Que voulez-vous? il n'est pas donné à tous les peintres de devenir, comme vous, un ambassadeur et un prince. Je n'ai point reçu la moindre faveur des rois d'Espagne et d'Angleterre, je ne suis chevalier d'aucun ordre, et toute ma suite se compose de mon singe, de ma femme et de mon fils Titus, quand il se trouve à Cologne. Catherine, sers-moi mon potage et le dîner.

Dame Rembrandt, qui comprit la pensée de son mari, s'associa merveilleusement au cynisme qu'il voulait étaler devant la suite fastueuse de Rubens; elle couvrit une table, placée au milieu de l'atelier, d'une nappe grossière à carreaux blancs et bleus, apporta deux assiettes de terre cuite, et se mit à puiser, dans une terrine de même matière, avec une grande cuillère de bois, un potage épais, mélange de légume et de pain; elle compléta ce dîner par un maigre morceau de bœuf, des harengs salés, du fromage et un pot de bière.

Digitized by Google

Rembrandt fit honneur au repas et mangea en homme de robuste appétit. Quand il se leva de table, la tête que peignait Rubens se trouva terminée: c'était le fameux *chapeau de paille*, tableau peint sous l'inspiration de Rembrandt, et dans lequel Rubens a su reproduire le vivant coloris et les mystérieux prestiges de lumière et d'ombre qui caractérisent le vieux maître de Cologne.

Rembrandt regarda la toile sublime avec une joie forcée et dans laquelle perçait autant d'admiration que de jalousie.

— Nous voilà quittes, dit-il, ou plutôt je gagne à l'échange.

— Nous ne sommes point quittes, maître! Sans vous, sans la leçon que vous m'avez donnée en me permettant de vous voir peindre, je n'eusse point fait ce portrait, mon meilleur peut-être. Permettez-moi donc, en retour, de vous offrir cette caisse d'argenterie que j'ai fait fabriquer pour vous, et qui porte votre chiffre. Chaque fois que vous vous en servirez, elle vous rappellera votre admirateur, votre élève... et votre ami, si vous me permettez ce titre.

Rembrandt regarda le magnifique présent de Rubens avec indifférence, tandis que dame Catherine en examinait avidement toutes les pièces, richement ciselées.

— Vous êtes un grand seigneur, messire Rubens, et il est du devoir d'un pauvre artiste comme moi d'accepter les dons que lui fait son protecteur et son Mécène, reprit-il, non sans ironie. Voilà qui vaut mieux que nos cuillères d'étain, n'est-ce pas, vieille Catherine? Allons, mets cela de côté, car le moment arrive où je cesse d'être peintre. Une fois deux heures sonnées, je deviens négociant. Les juifs et les marchands avec lesquels je fais des affaires vont venir me trouver, et j'aperçois sur le perron maître Lévi Zacharie, marchand de soie. A quelle auberge êtes-vous logé, seigneur Rubens, pour que j'aille, demain ou ce soir, vous présenter mes respects et vous baiser les mains?

— Je suis logé chez le gouverneur de la ville, le comte de Penâflor. Adieu, maître; à ce soir.

— A ce soir, répliqua Rembrandt, qui s'inclina servilement jusqu'à terre.

A un signe de Rubens, Hélène et toutes les personnes de sa suite se retirèrent. Chacun remonta à cheval, et le brillant cortége partit au galop.

Rembrandt les suivit des yeux quelque temps avec mélancolie.

— C'est un prince! murmura-t-il, c'est un roi! Il jouit splendidement de la vie!... Peut-être a-t-il raison; peut-être suis-je un insensé de vivre obscur et pauvre..... Pauvre! oui, je le suis malgré mes richesses..... Qu'importe? puisque je tiens là, dans cette cave, enfermé sous cette clé qui ne me quitte jamais, de quoi satisfaire à des caprices d'empereur!... Dépense follement le prix de ta sueur, Rubens; moi, j'ai là ma puissance, ma vie, mon trésor. Pouvoir, n'est-ce pas avoir?

En disant cela, il détacha une clé du trousseau qui pendait à sa ceinture, et après avoir regardé si personne, pas même sa femme, ne pouvait l'épier, il ouvrit une porte ménagée dans l'intérieur de la muraille, et qui donnait sur un petit escalier. Il alluma ensuite une lanterne, referma la porte sur-

Digitized by Google

lui, descendit avec précaution quatorze marches humides, et arriva à une seconde porte, qu'il ouvrit comme la première. Alors il se trouva dans une cave remplie de hautes tonnes pleines de pièces d'or; il s'arrêta devant chacune de ces tonnes, fit amoureusement reluire à la clarté de sa lanterne cet amas de florins, et quand il les eut bien caressés du regard, bien palpés de la main, bien fait sonner à ses oreilles :

— Rubens! s'écria-t-il, tu n'es qu'un vaniteux et un fou! Fi de l'orgueil et de la prodigalité! Le bonheur, le paradis, c'est la possession d'un pareil trésor!

Tout à coup un bruit léger se fit entendre; l'ouïe fine et défiante de Rembrandt reconnut le bâillement de la porte extérieure qui s'ouvrait. Aussitôt, par un bond d'une légèreté juvénile, il s'élança sur l'escalier, se jeta dans l'atelier, tira précipitamment le panneau qui cachait l'entrée de la cave, et accourut au-devant des visiteurs. Les mains tremblantes, les lèvres contractées, il cherchait à lire sur leurs visages; mais quand même le vieux peintre ne fût pas arrivé assez à temps, il eût été impossible aux arrivans de s'apercevoir de rien, grace à l'obscurité qui régnait dans l'atelier.

— Salut au compère Salomon Lirch, et vous, compère Samuel Netscham, soyez le bien-venu! leur dit-il d'une voix encore haletante et mal assurée; est-ce quelque bonne affaire qui me vaut si tard votre visite?

— Pour mon compte, je viens vous proposer un marché d'or; le marchand Lannaer a besoin de mille florins.

— Je les lui prêterai au denier vingt; mais il déposera en gage chez moi des marchandises pour le double de la somme.

— Je vais lui faire connaître vos conditions.

— Quant à moi, reprit l'autre, tandis que le courtier juif s'éloignait, j'ai à vous acheter un tableau pour le maréchal d'Isenghien.

— Voici son affaire; c'est le portrait d'un rabbin, qui, faute d'argent, n'a pu le retirer de chez moi.

— Quel prix y mettez-vous?

— Mille florins.

— Mille florins!

— Vous venez d'entendre que j'ai promis cette somme au compère Netscham. Si vous ne voulez point me la donner, il faut que je songe à me la procurer chez un autre, car je n'ai point un seul escalin au logis.

— Je vais vous faire ma reconnaissance de la somme payable à trois mois.

— Payable à l'instant, compère. Un pauvre artiste comme moi peut-il attendre le prix de son travail quotidien? Il vit au jour le jour, et vous voulez qu'il attende trois mois le prix d'un tableau! A l'instant, vous dis-je, maître Salomon, ou bien je vais porter ce tableau à la vente de mes gravures qui doit se faire à sept heures.

— Quelle singulière idée de faire à pareille heure une vente d'objets d'art!

Rembrandt sourit.

— Si vous étiez connaisseur, mon cher brocanteur de tableaux, vous sau-

Digitized by Google

riez qu'à la lampe on ne peut s'apercevoir de la défectuosité de certaines épreuves qui se vendent ainsi au même prix que les bonnes.... Je vous dis cela à vous, parce que vous ne faites trafic que de peintures.... Mais c'est assez causer, il faut que j'aille à cette vente voir un peu comment s'y passent les choses. Prendrez-vous ou non ce portrait pour mille florins comptant?

Maître Tirch, après quelques nouvelles observations que Rembrandt ne voulut point entendre, finit par payer la somme demandée, emporta le tableau, et laissa seul Rembrandt.

Celui-ci, après s'être assuré qu'il avait bien fermé les portes de la cave, alla chercher dans la cour un de ses gros dogues et le lâcha dans l'atelier pour y faire la garde durant son absence, ensuite il s'enveloppa d'un manteau râpé, couvrit sa tête d'un chapeau à grands bords, et sortit, non sans avoir éteint la lampe qu'il avait allumée pendant son entretien avec les juifs. Il dirigea d'abord ses pas vers le centre de la ville, dans une grande maison où se faisaient les ventes par adjudication publique. Son chapeau sur les yeux, le visage caché dans son manteau, il se glissa doucement parmi la foule. Un homme monté sur une table vendait à l'encan des tableaux, au milieu d'un grand concours de chalands, car ce genre de commerce était, à cette époque, devenu fort lucratif dans les Pays-Bas, et servait de motif aux spéculations et à l'agiotage. Il y avait des baisses et des hausses, des marchés à livrer à terme, et mille autres jeux, tels que les fonds publics en produisent en France aujourd'hui. Après avoir exposé aux enchères des tableaux de Miéris et de Gérard Dow, le crieur mit en vente une gravure de Rembrandt.

— Gravure avant la lettre! *Junon Couronnée.*

— Mais, dit quelqu'un, maître Rembrandt a déjà mis en vente cette gravure de *Junon.*

— Elle n'était qu'à demi terminée; aujourd'hui elle se trouve complète et finie. Voyez, il n'y avait pas de couronne sur la tête de la figure principale; cet oubli est réparé maintenant.

— Mais c'est un accessoire de peu d'importance.

— Si vous n'achetez point, ne critiquez pas non plus, répliqua le crieur d'un ton capable. — A trente escalins.

— A quarante.

— A cinquante.

— A quatre-vingts.

— A cent.

Après cette enchère il se fit un silence profond.

— Cent escalins! répéta d'une voix aiguë le crieur. Cent escalins! personne ne dit mot.

Déjà le jeune homme qui avait offert cette somme, étendait les mains vers la gravure, quand une voix, partie du milieu de la foule, cria :

— Cent dix.

Digitized by Google

Le jeune homme, piqué de cette enchère tardive et inattendue, riposta : Cent vingt.

— Cent trente! fit la voix.

— Cent quarante.

— Cent cinquante.

— Qu'il la prenne, dit le jeune homme en se désistant. Payer plus cher, serait en donner trois fois la valeur.

Le crieur se prit à rire.

— Maître Rembrandt, fit-il, cette gravure vous appartient; car, c'est vous qui avez poussé l'enchère à cent cinquante escalins.

Tous les yeux se portèrent sur celui à qui s'adressaient ces paroles. Mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Je me félicite d'être arrivé assez à temps pour conserver cette épreuve. Je l'avais envoyée par mégarde à la vente, et tout à l'heure j'étais désespéré de cette maladresse. Elle est trop belle et trop précieuse pour que je puisse songer à m'en séparer. Puisque le seul moyen de la garder était d'enchérir, j'ai enchéri.

— Reste à savoir, dit le jeune homme, si un peintre peut être admis à enchérir sur ses propres ouvrages; il y aurait là matière à discussion. Cependant, pour tout concilier, je vous offre deux cents escalins de cette épreuve; laissez-la-moi.

— C'est un sacrifice que je vous fais, mon maître, mais il faut que je supporte la conséquence de mon étourderie. Prenez donc cette gravure pour deux cents escalins.

Et il se retira, non sans pousser un profond soupir, et comme s'il eût beaucoup regretté cette épreuve des plus médiocres.

— Puisque l'on me sait ici, se dit-il, je ne puis plus y rester pour enchérir sur mes ouvrages, afin de les faire mieux vendre. Je vais rendre visite à cet artiste grand seigneur, qui s'appelle Pierre-Paul Rubens..... Oh! mon Dieu! quelle foule inonde les rues! le canon gronde, les fenêtres sont illuminées! Quel évènement est-il survenu? Voici les Sermens d'arbalétriers en uniforme; les archers les suivent musique en tête, et j'aperçois les arquebusiers qui marchent au pas et mèche allumée. — Hé! messire le bourguemestre, pourquoi donc vous êtes-vous paré de vos habits de gala, et d'où vient ce tumulte dans la ville?

Messire Antoine Van-Opsom, bourguemestre de Cologne, prit le bras de Rembrandt et entraîna le peintre.

— Si vous voulez le savoir, il faut m'accompagner, lui dit-il, car je n'ai point le temps de m'arrêter pour discourir. Une importante nouvelle vient d'arriver à Cologne. Les Provinces-Unies rentrent sous la domination de l'Espagne et les états-généraux font soumission. Ces grands évènemens sont l'ouvrage de messire Rubens, qui a négocié les traités, et toutes les corporations se réunissent, afin d'aller le complimenter, le bourguemestre et les échevins en

Digitized by Google

tête. Écoutez les exclamations de la foule : *Vive le roi d'Espagne! Vive Rubens! Vive le bienfaiteur des Provinces-Unies!*

Rembrandt tira doucement son bras de dessous le bras du bourguemestre.

— Eh quoi! vous ne venez point avec moi complimenter messire Rubens?

— Non, il se fait tard, ma femme m'attend et pourrait s'inquiéter de ne point me voir revenir. Adieu.

En disant cela, il se replongea dans la foule.

— Vive Rubens! vive le bienfaiteur des Provinces-Unies, répétait-il en s'éloignant; cet homme fait donc tous les métiers et réunit toutes les gloires?... Après tout, il peut être un plus habile négociateur que moi... Je suis bien curieux pourtant de savoir si la postérité admirera ses tableaux autant que les miens.... Le vieux Rembrandt, au bout du compte, a bien aussi sa valeur... Mais rentrons, car la foule augmente, les cris redoublent, et cet enthousiasme m'est à charge!

Il hâta le pas, mais au moment où il allait sortir de la rue, les acclamations s'élevèrent avec tant de force, qu'il se retourna pour en connaître le motif. C'était Rubens qui se montrait au balcon du gouverneur, et qui saluait le peuple. Rembrandt reprit sa marche avec précipitation et regagna son logis.

— Qu'as-tu donc? lui dit sa femme. Te voilà pâle! Serais-tu malade? Ah! mon Dieu, tu as déchiré ton pourpoint, et ta main serrée en tient encore le morceau? Qu'as-tu donc?

— Rien, répondit-il d'un ton bourru, cela ne te regarde pas.

— Insensé que je suis, se dit-il, quand il se trouva seul, et en se laissant tomber dans son vieux fauteuil de cuir! insensé que je suis! être jaloux de cet homme!

Puis il ajouta en soupirant, les yeux fixés sur le lambeau de son pourpoint.

— Je crains bien que personne ne puisse me le raccommoder; il faudra que je m'en fasse faire un neuf!

V.

En recevant des mains du cavalier inconnu un secours inespéré, maître Nicolas Barruello se fit des reproches amers d'avoir pu douter de la Providence. Il rentra chez lui le cœur léger, et il fallut tout l'aspect désastreux de sa pauvre demeure pour effacer de son visage l'expression de joie qui était venue un instant l'animer; mais si l'espérance le quitta devant les cadavres de l'enfant et de la jeune femme, du moins il put se préserver d'un découragement complet. Chemin faisant, il avait acheté du pain, quelque peu de viande cuite et un cruchon de bière; il déposa ces provisions sur la cheminée, et commença d'abord par réparer le désordre de son logis. La petite fenêtre, dont par bonheur le châssis était intact, fut remise en place, et maître Nicolas, qui se piquait, comme on dit en Flandre, d'être un *Jean-fait-tout*, substitua lui-même des vitres neuves aux vitres cassées, balaya la neige et les débris qui jonchaient le sol, ralluma le feu et se prépara, non sans hésiter, à remplir des devoirs bien autrement pénibles, et que, par une répu-

Digitized by Google

gnance instinctive, il avait différés jusque-là. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'ensevelir les morts. Pâle, le cœur palpitant, les mains tremblantes, il s'arma du signe de la croix, et ce fut agité de mille craintes superstitieuses, qu'il pénétra dans le cabinet où gisaient la femme et l'enfant de Netcelli. Il considéra pendant quelques minutes, d'un œil timide, ces corps froids, défigurés, immobiles, et ses regards ne s'en détournèrent que pour se porter avec terreur dans l'appartement. Quand il se fut assuré que des fantômes n'erraient point autour de lui, maître Nicolas, sans triompher tout-à-fait de ses folles terreurs, parvint néanmoins, en murmurant de nombreuses prières, à remplir ces tristes devoirs, et à ensevelir convenablement les deux cadavres. Il allait rentrer dans la mansarde, quand soudain un bruit inattendu le fit frissonner. Derrière lui des pas lourds venaient de retentir. Il se retourna, le front baigné d'une sueur froide : c'était Netcelli, qui, s'étant mis en possession du pain laissé sur la cheminée, cherchait à se cacher dans quelque coin où il pût le dévorer à son aise. Cette action brutale inspira plus d'horreur encore à maître Nicolas que la vue des cadavres.

— Hier, se dit-il, cet homme se dévouait avec un courage sublime pour sauver sa famille; aujourd'hui le voilà qui, sans une pensée, sans un souvenir, ne garde plus en présence de leurs saintes dépouilles d'autre sentiment qu'un instinct grossier! Hier c'était un ange! aujourd'hui c'est moins qu'un animal!

Son cœur allait encore murmurer contre la Providence, mais il se hâta d'étouffer, par une prière, les doutes indignes d'un chrétien qui allaient l'assaillir; et après s'être bien assuré que le petit Antonio se trouvait plongé dans un profond sommeil, il se rendit à la sacristie de la paroisse voisine, afin de faire savoir au prêtre chargé de recevoir ces déclarations que deux personnes étaient mortes chez lui, la veille, et de réclamer pour elles des prières et la sépulture en terre sainte. Le sacristain connaissait beaucoup maître Nicolas, auquel il donnait quelquefois ses vieilles soutanes à raccommoder. Il fit asseoir le tailleur, lui versa deux doigts d'eau-de-vie, et après l'avoir complimenté sur sa conduite charitable, il lui fit bon marché des frais de l'enterrement, et arrangea les choses de façon que les trois pièces d'or qui restaient intactes dans la poche du digne homme ne fussent pas entamées. La bienveillance du vieux prêtre rendit un peu de courage à Barruello, qui se rendit de l'église chez un menuisier du quartier. Celui-ci, comme le sacristain, voulut s'associer à la bonne action du tailleur, se mit à l'œuvre sur-le-champ, et ne consentit à recevoir que le prix de son bois. En outre, comme il avait l'habitude de déposer lui-même les corps dans les cercueils qu'il fabriquait, il évita ce devoir pénible à son voisin, et alla de son propre mouvement clore la bière qui reçut à la fois la mère et la petite fille..... Aux coups de marteau de l'ouvrier, Antonio s'éveilla et se prit à pleurer en appelant sa mère. L'idiot, effrayé, se leva aussi, mais ce fut pour chercher dans la chambre un coin plus obscur où il pût achever librement son repas.

Digitized by Google

Cependant maître Nicolas, sans même songer à réparer ses forces, mettait ses habits des bons jours, et courait de temps en temps à la fenêtre pour voir si son généreux protecteur n'arrivait pas; mais l'heure s'écoula sans que parût celui qu'il attendait avec tant d'impatience. Aussi, quand le prêtre, accompagné d'un enfant de chœur qui portait la croix, vint enlever le cercueil, maître Nicolas et le petit Antonio suivirent seuls le cortége. Le menuisier et trois autres voisins s'étaient chargés de transporter la bière à bras d'homme, suivant l'usage du pays. Barruello jouissait d'une si grande estime dans le quartier, que chacun s'était empressé, en cette occasion, de lui offrir ses services. En revenant du cimetière, le tailleur s'enquit d'une voisine, à laquelle il avait confié la garde de son logis, si quelqu'un n'était pas venu le demander. Elle n'avait vu personne. Maître Nicolas, désappointé, poussa un profond soupir.

— Voilà bien les riches, se dit-il avec amertume, l'un repousse ses plus proches parens tombés dans l'indigence, et quand ils sont morts, il leur refuse même un cercueil; l'autre ne tient pas compte des promesses qu'il a prodiguées et qu'on ne lui demandait pas. Ah! maître Eustache, ajouta-t-il, en s'adressant au menuisier qui restait là debout devant lui; remercions Dieu de nous avoir laissés pauvres.

— Vous avez peut-être raison, voisin, répliqua l'homme au rabot, qui semblait ne point partager tout-à-fait ces sentimens philosophiques. Si vous étiez plus riche, pourtant, la question de savoir ce que vous allez faire de ce petit garçon et de ce pauvre fou vous embarrasserait beaucoup moins.

— Mon parti est pris depuis long-temps à cet égard, répondit le tailleur avec simplicité : je n'abandonnerai pas ceux que tout le monde abandonne. Tant que j'aurai un morceau de pain, je le partagerai avec eux, et Dieu merci, maître Eustache, nous avons une aiguille et des doigts pour gagner même un peu mieux que du pain.

— Par Notre-Dame, vous êtes un brave homme, maître Nicolas, répondit le menuisier avec effusion, et je ne vous laisserai point accomplir tout seul cette bonne action. Je veux prendre Antonio en apprentissage chez moi, et s'il plaît à Dieu, j'en ferai le premier ouvrier du pays.

Maître Nicolas, trop ému pour parler, tendit la main au digne ouvrier, en signe de conclusion du marché, et tous les deux passèrent la soirée, assis auprès du feu, à vider quelques pintes de bière.

Avant de terminer ce chapitre, il faut expliquer au lecteur pourquoi maître Barruello n'avait point reçu l'argent que Rembrandt lui avait envoyé, et par quel motif aussi Rubens n'avait pas tenu sa promesse.

Dame Catherine avait profité de l'arrivée de Rubens chez elle pour ne point remplir les ordres de son mari, en s'appropriant l'argent destiné à maître Nicolas; enfin, le même courrier qui était venu apporter à La Haye la grande nouvelle politique pour laquelle toute la ville avait été mise en rumeur, mandait en outre au négociateur de partir sur-le-champ pour Bruxelles, où l'attendaient la récompense de ses talens diplomatiques et une mission plus impor-

Digitized by Google

tante encore. Au milieu des agitations d'un départ inattendu, Rubens avait oublié tout-à-fait le pauvre tailleur et l'engagement qu'il avait pris de le revoir.

VI.

Dix années après son premier voyage à Cologne, Rubens dut une seconde fois venir dans cette ville; chargé par le roi d'Espagne, Philippe II, de former, pour le palais de l'Escurial, une collection des tableaux les plus distingués de l'école flamande, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de ces tableaux, et il se rendit dans les différentes villes de la Flandre, afin de visiter les ateliers les plus célèbres. Ce fut à Rembrandt, on le devine aisément, qu'il résolut d'abord de s'adresser. Dès qu'il mit le pied dans la cour de l'antique maison, Rubens s'émerveilla des changemens qu'elle avait subis. Rien n'annonçait pourtant que l'opulence du propriétaire se fût augmentée; mais tout rendait témoignage des soins intelligens par lesquels une main habile et infatigable ne cessait d'améliorer sans relâche cette demeure, autrefois négligée jusqu'à l'abandon. Les cuivres des serrures étincelaient comme de l'or, on pouvait marcher hardiment sur les degrés du perron, obstrués autrefois par toute sorte de débris; enfin on avait rangé, le long de l'escalier, des vases de porcelaine grossière, dans lesquels s'épanouissaient les têtes verdoyantes d'orangers en fleurs.

Les changemens survenus dans l'intérieur de l'habitation étaient encore plus considérables, et les dalles en brique du corridor, dont jadis il eût été difficile de reconnaître la couleur, se montraient maintenant parées d'une pourpre vive et luisante, grace au vermillon et à la cire; des rideaux d'une étoffe commune, mais d'une merveilleuse fraîcheur, se drapaient autour des fenêtres, et enfin, comme sur le perron, des fleurs se montraient partout et répandaient dans chaque pièce un parfum délicieux. Dès le premier tintement de la sonnette, une servante jeune et robuste s'était empressée d'accourir. Rubens, en la suivant, ne retrouvait plus rien du logis d'autrefois. Un petit salon précédait l'atelier de Rembrandt. Là se tenait une vieille dame dont les manières annonçaient cette élégance attractive qui provient encore plus d'une organisation harmonieuse que de l'habitude du monde. Les regards de Rubens se reposèrent avec charme sur cette physionomie douce et régulière. Petite, arrivée à cet embonpoint qui ne messied pas aux personnes d'un âge mûr, cette dame était vêtue d'une robe de laine de couleur brune, sur les plis sombres de laquelle se détachaient avec splendeur une grosse chaîne d'or et un trousseau de clés qui pendait à sa ceinture. Une collerette d'une blancheur de neige, plissée avec un soin minutieux, entourait son cou; enfin de magnifiques cheveux blonds, dont le temps n'avait en rien altéré les nuances cendrées, se relevaient noués sur le haut de la tête et laissaient le front entièrement découvert. Rubens s'inclina respectueusement devant elle et se nomma.

— Messire Rubens! s'écria-t-elle. Vraiment mon frère va se trouver bien fier et bien heureux de recevoir un pareil hôte, car vous êtes notre hôte,

Digitized by Google

n'est-il pas vrai ? Messire Rubens n'a point songé à recevoir l'hospitalité d'un autre que de son admirateur et de son émule Rembrandt ?

Et comme Rubens s'excusait :

— S'il en était autrement, messire, il faudrait sur l'heure réparer votre faute, oui, votre faute, répéta-t-elle avec un aimable sourire et en levant sur l'artiste ses grands yeux bleus. Si, du moins, vous ne dormez point sous notre toit, vous prendrez place à notre table. Je suis une gardienne trop fidèle de l'honneur de notre famille pour vous laisser accepter d'une autre personne un seul verre d'eau.

En prononçant ces paroles avec un accent de bienveillance familière qui témoignait que Rubens n'était point traité en étranger chez Rembrandt, elle ouvrit la porte de l'atelier :

— Mon frère, dit-elle, voici messire Rubens.

L'atelier avait subi moins de changement que le reste de la maison; néanmoins la poussière s'en trouvait à peu près bannie, et à la place de l'ignoble cheminée qui servait jadis à faire la cuisine, s'élevait un grand poële de faïence. Rembrandt, au nom de Rubens, se leva et vint au-devant de lui.

— Salut au roi d'Anvers, dit-il; mais qu'a donc fait votre Grandeur de sa suite accoutumée ?

A cet accueil ironique la rougeur monta au visage de Rubens.

— C'est une attention que mon frère comprend et dont il vous sait gré, se hâta d'interrompre la sœur de Rembrandt. Le vieux peintre regarda sa sœur, et son visage s'éclaira tout à coup; il tendit la main à Rubens.

— Voilà long-temps que nous ne nous sommes vus! Bien des évènemens se sont passés depuis ce jour. Je suis devenu veuf; la vieille Catherine que vous savez est morte... Dieu soit loué!

— Mon frère! mon frère! interrompit sa sœur.

— Louise, ma sœur, est venue demeurer avec moi; elle a tout quitté pour son frère. Elle se dévoue à me soigner; que dis-je, à me servir! c'est un ange, Rubens, en vérité, c'est un ange!

Il essuya, du revers de la main, une grosse larme qui glissait sur ses joues ridées, et Rubens ému regarda respectueusement Louise, qui rougit comme une jeune fille.

— Vous recevrez aujourd'hui, j'en suis sûr, une meilleure hospitalité que celle que je suis honteux de vous avoir donnée il y a dix ans. Louise s'entend merveilleusement à bien accueillir; seulement elle dépense un peu trop, et quand on n'est qu'un pauvre artiste, on a tant de mal à gagner sa vie!... Mais qui vient nous interrompre? Dieu me pardonne, c'est maître Nikeleker le tabellion. Bienvenue à vous, mon digne ami.

Louise se hâta d'aller à l'homme d'affaires.

— Mon frère est occupé, dit-elle, il ne peut s'entretenir en ce moment avec vous.

— J'apporte une trop bonne nouvelle, ma chère demoiselle, pour m'en

Digitized by Google

retourner sans la dire.... Votre oncle Eustache Gerretz vient de mourir, et vous héritez de quatre cent mille florins.

— Quatre cent mille florins, s'écria Rembrandt avec des transports de joie inexprimables, quatre cent mille florins!

— Eustache Gerretz n'en laisse pas moins de six cent mille, divisés en trois parts... Une pour mademoiselle, une pour vous, une pour les enfans ou ayans-droit de votre sœur Marguerite.

— Elle est morte, dit Rembrandt.

— Mais ses enfans?

— Ses enfans aussi.

— Leur décès n'est point constaté légalement, et s'il ne peut l'être, bien des années s'écouleront avant que vous ne soyez mis, non-seulement en possession de cette troisième part, mais encore de la vôtre.

— Vous êtes sûr de cela? fit Rembrandt.

— Hélas! au prix de tout cet or.... de plus encore, que ne m'est-il donné de revoir cette sœur infortunée et ses enfans!

— Nous pourrons être mis en possession de nos parts seulement quand on aura découvert les héritiers de la troisième? demanda Rembrandt pensif.

— Ou bien quand vous pourrez constater leur mort d'une manière légale, répéta le tabellion.

— C'est ce que je puis faire dans une heure. Le fils de ma sœur Marguerite doit exister encore, ou s'il ne vit plus, nous constaterons aisément sa mort.

— L'enfant de ma sœur! l'enfant de ma sœur! tu savais qu'il existait, mon frère, et tu ne m'en as jamais parlé! où est-il? réponds-moi, au nom du ciel, au nom de notre mère!

— Pourvu que le tailleur Nicolas Barruello ne l'ait pas mis à l'hôpital, continua Rembrandt, qui, dominé par une préoccupation profonde, pensait à haute voix.

— Le tailleur Nicolas Barruello!... c'est chez lui que mon neveu se trouve! et pourquoi me cachais-tu ce mystère?

— Dame, que veux-tu! Un enfant à nourrir, un enfant à élever, quand on est soi-même père de famille, quand on est pauvre...

— Il y a donc peu de jours que tu as découvert l'existence de cet enfant?

— Il y a dix ans, madame, interrompit Rubens, qui se rappela la rencontre qu'il avait faite. C'était le jour de la Toussaint...

— Maître Nikeleker, s'écria Louise, vous devez savoir où demeure cet homme, ce Nicolas Barruello? Vous allez m'y conduire sur-le-champ.

—Mademoiselle, il demeure à l'autre bout de la ville, dans la rue du Rempart.

— Courons-y sur l'heure.

— Souffrez que je vous accompagne, dit Rubens à la vieille dame; moi aussi j'ai des torts et un oubli à réparer.

Digitized by Google

VII.

Lorsque le tailleur Nicolas Barruello avait vu sa famille s'augmenter des deux infortunés placés sur sa route par la Providence, il s'était demandé avec inquiétude comment il pourrait subvenir aux besoins de trois personnes, lui qui gagnait déjà si difficilement sa propre vie; mais les choses se passèrent plus heureusement qu'il ne le pensait. Grace à un travail persévérant et actif, grace à un bonheur dans lequel se montrait évidemment la protection céleste, non seulement jamais le pain ne manqua une seule fois au logis, mais encore il advint souvent de bons jours. Il ne se passait guère de dimanche sans qu'un dîner ne réunît à la même table les deux familles du tailleur et du menuisier : on y mangeait du bœuf entouré de choucroute, on y vidait plus d'une pinte de bière, on s'y entretenait de l'avenir du petit Antonio Netcelli. Cet enfant était devenu l'orgueil du menuisier, car il maniait le rabot, il ciselait le bois avec une adresse et une intelligence incroyables. Personne, même son maître, ne s'entendait aussi bien que lui à tordre la colonnette d'un lit ou à creuser soit le bas-relief d'une porte, soit les supports d'une cheminée. En voyant les dessins qu'il exécutait pour ces différens travaux, le tailleur et le menuisier se récriaient d'admiration; ces dessins ne manquaient jamais aussi d'obtenir le suffrage des pratiques du maître, dont le nombre augmentait de jour en jour, grace à l'habileté de l'apprenti. L'existence de ces bonnes gens s'écoulait donc paisible et heureuse; le seul chagrin qui les frappa, durant l'espace de six années, fut la mort de l'idiot Netcelli; ils s'étaient habitués à la présence de ce malheureux, et sa perte leur fit verser des larmes sincères. Antonio resta long-temps inconsolable; pourtant cette mort ne le rendait pas orphelin, car il trouvait dans le menuisier et surtout dans le tailleur Barruello une tendresse aussi vive et aussi dévouée que celle dont l'entourait son père au temps de sa raison.

Mais, grace à un bienfait de la Providence, le désespoir causé par la mort d'une personne aimée perd avec le temps de sa violence et dégénère peu à peu en un souvenir triste et doux. Antonio se remit donc insensiblement à pousser son rabot et à manier son ciseau avec non moins d'ardeur; on finit même par entendre de nouveau dans l'atelier sa voix fraîche et pure, et il se plut comme autrefois à égayer par des chansons ses travaux mécaniques. Il passait la journée entière dans la boutique du menuisier, et le soir il revenait près de son tuteur, qui ne cessait d'interroger l'horloge, en attendant l'heure qui devait lui ramener son enfant. Le souper était servi par maître Nicolas, et le jeune ouvrier y faisait honneur avec un royal appétit de seize ans. Le reste de la soirée se passait à lire, à dessiner, ou bien à peindre, car Antonio annonçait pour cet art des dispositions merveilleuses. Les dimanches et les jours de fête, il s'installait, comme un véritable artiste, dans la mansarde, prenait une palette et se plaçait devant un chevalet façonné de sa main. Là, il chan-

Digitized by Google

chait quelque petit tableau, peint sans art, mais vivant de couleur et de vérité; on pouvait en juger aisément, car ses modèles étaient presque toujours maître Nicolas ou son compère le menuisier.

C'était à de telles occupations qu'Antonio employait ses loisirs d'un dimanche, tandis que maître Barruello était allé reporter à une pratique un vieil habit dont il avait presque fait un neuf. Le jeune artiste entendit soudain frapper à la porte. Il s'empressa d'aller ouvrir, et il se trouva en face d'un petit vieillard vêtu de noir, d'un seigneur de haute taille et costumé avec magnificence, enfin d'une vieille dame dont la figure exprimait une vive émotion. Il les salua de son mieux avec une grace vive et naturelle; puis il leur demanda s'ils voulaient parler à maître Barruello.

— Il ne peut tarder à rentrer, ajouta-t-il, prenez la peine de vous asseoir.

Dame Louise accepta la chaise que lui présentait Antonio; le tabellion se mit à inventorier mentalement la chambre; quant à Rubens, il alla se placer devant le chevalet, et ne put réprimer une exclamation de surprise, dont l'enfant rougit jusqu'aux oreilles.

— Quel est ton maître? demanda-t-il à Antonio.

— Je n'en ai point, messire; je consacre mes récréations et je passe mes dimanches à barbouiller de la toile; mais je suis menuisier de profession.

— Il faut quitter le rabot; il faut étudier la peinture!

— Cela est facile à dire, mais impossible à faire, car il faut que nous vivions, mon père et moi.

— Votre père! répéta dame Louise, votre père vit donc encore?

— Je parle de mon père adoptif, du bon tailleur, maître Nicolas, car mon pauvre père est allé rejoindre au ciel ma mère et ma petite sœur. Oh! c'est une histoire bien triste que la mienne.

— Vous êtes Antonio Netcelli, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien, mon enfant, votre existence va changer; vous n'allez plus avoir besoin de travailler pour vivre, vous allez devenir riche; vous allez retrouver une famille!... Embrassez-moi, mon enfant, je suis la tante de votre mère!

Et suffoquée par ses larmes, elle tendit les bras à Antonio, qui vint s'y jeter en sanglottant.

— La tante de ma mère! ma tante Louise, dont ma mère me parlait si souvent, dont elle prononçait encore le nom à l'heure de son agonie. Oh! laissez-moi vous embrasser encore une fois!

En ce moment on entendit un pas lourd retentir sur l'escalier, et maître Nicolas Barruello entra dans la mansarde qu'à sa grande surprise il trouva pleine d'inconnus. Antonio s'arracha des bras de dame Louise, pour s'élancer au cou du tailleur.

— Ma tante! s'écriait-il, c'est ma tante! la sœur de ma mère! Et nous voilà riches! nous voilà heureux! je quitterai le métier de menuisier, je deviendrai un grand peintre.

Digitized by Google

Maître Nicolas rendit d'abord étreinte pour étreinte à l'enfant et se mit ensuite à genoux devant une image de la Vierge, pour la remercier du bonheur qu'elle envoyait à son cher Antonio. Mais peu à peu son visage, enflammé par la joie, devint pâle, et ses traits exprimèrent une tristesse et un abattement profonds. Il porta douloureusement ses yeux sur Antonio, que sa tante tenait embrassé; puis il détourna la tête et reprit sa prière interrompue, en versant cette fois des larmes amères. Tout à coup il se leva brusquement, arracha Antonio des bras de sa tante, le serra contre sa poitrine avec frénésie, et s'écria :

— Tu vas l'aimer plus que moi!

— Plus que vous, mon père! répliqua Antonio en embrassant le vieillard. Non, mais autant que vous! car elle est la tante de ma mère. Ne soyez pas jaloux de cette tendresse, elle ne diminue en rien celle que je vous porte, et jamais nous ne nous séparerons! Un fils ne doit jamais quitter son père.

— Il a raison, maître Nicolas, notre famille devient désormais la vôtre; allons, venez, mes amis, venez, car mon frère attend son neveu.

— Mon oncle? interrompit Antonio d'un air sombre et en hésitant.

— Il faut lui pardonner comme lui pardonnent ceux qui sont au ciel, murmura dame Louise à voix basse.

— Venez donc, mon père! s'écria Antonio, venez; et il passa son bras au bras du vieillard.

— Jeune homme, dit Rubens, en posant sa main sur l'épaule d'Antonio, veux-tu devenir mon élève? je t'emmènerai à Anvers avec ce vieillard; ma maison deviendra la vôtre. Je suis Pierre-Paul Rubens!

— Rubens! s'écria Antonio avec un mélange de surprise et d'enthousiasme, Rubens.... Moi l'élève de Rubens!

Il regarda quelques momens le peintre célèbre; puis, après une courte hésitation, il passa sous le bras de sa tante son bras gauche, car du bras droit il tenait enlacé le vieux tailleur.

— Je ne puis la quitter, dit-il, elle ressemble trop à ma mère.

Antonio devint l'élève du vieux Rembrandt, et ne tarda point à acquérir en Flandre la réputation qu'il méritait. Pour complaire à son oncle, il donna à son nom italien une terminaison flamande, et signa ses tableaux du nom de GASPARD-ANTOINE NETSCHER.

HENRI BERTHOUD.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

AYMAR, par M. de Latouche.

Avant de se décider à suivre, en littérature, une carrière spéciale, M. de Latouche a successivement abordé la philosophie, le roman, le drame et la poésie. La preuve la plus irrécusable que M. de Latouche lui-même n'a regardé ses quatre premiers livres que comme de simples essais, auxquels il n'attachait pas, en les publiant, une véritable importance, c'est qu'après avoir embrassé tour à tour les quatre branches littéraires désignées ici, il s'est retourné définitivement vers la seconde, dans l'ordre de ses tentatives; nous voulons parler du roman. En ce qui nous concerne, nous serions fort embarrassé de dire si M. de Latouche a sagement fait; car nous n'apercevons pas une bien grande distance entre le mérite de *Fragoletta* et le mérite de *Carlo Bertinazzi*, par exemple, non plus qu'entre *Fragoletta* et *la Reine d'Espagne*, ou *la Vallée aux Loups*. Seulement, nous devons convenir, qu'à tort ou à raison le public, sans aller pourtant jusqu'à l'enthousiasme, a proclamé la supériorité de *Fragoletta*. M. de Latouche a donc donné une preuve évidente de sa déférence pour les jugemens du public, en revenant au roman. Il est inutile d'affirmer, à ce propos, qu'aucun blâme ne se cache sous nos paroles. C'est tout uniment un fait que nous constatons.

En disant que *Carlo Bertinazzi* relève de la philosophie, nous devons ajouter que nous tenons compte de l'intention de l'auteur, plutôt que de la portée réelle de son livre. Un pape et un comédien correspondant ensemble, se faisant une confidence mutuelle de leurs idées, de leurs aventures, de leur façon d'apprécier les événemens et les hommes; c'était là, en effet, un tableau admirable, pouvant se prêter facilement au développement des théories philosophiques les plus opposées. La société, vue à la fois d'en haut et d'en bas, jugée par deux hommes dont l'un habite les régions les plus élevées, celles du pouvoir, d'un pouvoir spirituel et temporel, tandis que l'autre vit dans les régions inférieures; la lumière qui vient du ciel, ou qui passe pour en venir, soumise à une décomposition accusatrice par le fait de son contact avec un sol lointain qu'elle devrait échauffer et éclairer, et qu'elle n'échauffe

Digitized by Google

ni n'éclaire; la lutte de l'autorité et de la liberté expliquée à un point de vue quelconque, sinon comme une question résolue, au moins comme une importante question à résoudre; c'était, nous l'avouons, une tâche difficile, mais à l'accomplissement de laquelle M. de Latouche ne pouvait se dispenser de travailler sans faire mentir la préface de son livre, sans s'accuser lui-même d'imprudence ou de faiblesse, dans le choix ou dans l'exécution de son sujet. Eh bien! M. de Latouche a mérité ce double reproche, car l'impuissance et la prétention se disputent chaque page de *Carlo Bertinazzi*. M. de Latouche se souvenait encore trop de son métier de journaliste pour réaliser l'œuvre qu'il avait rêvée. On ne supplée pas à la réflexion et à la science uniquement par la finesse et la causticité de l'esprit.

Fragoletta, pour des raisons sur lesquelles nous insisterons tout à l'heure, ne nous semble pas davantage un modèle dont l'étude doive être proposée. Par la nature, nous ne dirons pas immorale, mais monstrueuse, c'est-à-dire impossible, des sentimens qu'il analyse, par la confusion déplorable des scènes qui s'y présentent, ce roman de M de Latouche se sépare complètement des œuvres saluées belles comme unissant la simplicité de la forme à la vérité du fond. *La Reine d'Espagne*, drame en cinq actes, n'est point, tout au rebours de *Fragoletta*, une œuvre où la confusion résulte du nombre et de l'entrelacement inhabile des épisodes; le drame entier est presque une scène unique, au contraire! Cependant la donnée singulière, et d'abord obscure, sur laquelle est fondée *la Reine d'Espagne*, les ménagemens multipliés que l'auteur s'est efforcé de prendre afin que le dénouement de sa pièce ne fût pas prévu trop à l'avance, et, en même temps, afin que ce dénouement, énigmatique et puéril, une fois arrivé, n'excitât pas un désappointement mêlé de colère; tout cela, toute cette adresse dépensée en pure perte, tous ces efforts, dans l'intérêt d'une équivoque au moins ridicule, fait de *la Reine d'Espagne* un drame fort compliqué, et pour lequel l'attention la plus patiente doit se montrer aussi rebelle que pour *Fragoletta*. Quant à *la Vallée aux Loups*, où M. de Latouche semblait prétendre à la palme du poète, il n'y a rien à en dire, sinon que les vers renfermés dans ce livre eussent pu, venus avant les poésies d'André Chénier, soulever quelques unes des questions que souleva la nouvelle école; mais que, publiés en 1833, c'est-à-dire après *l'Ode à Charlotte Corday et la Jeune Captive*, après *les Méditations*, après *les Orientales*, ils n'ont plus que l'apparence d'une pâle imitation.

M. de Latouche ayant renoncé de bonne grace, et depuis long-temps, à la poésie, ainsi qu'à la philosophie et au drame, on comprend sans peine que nous n'insistions pas davantage sur *Carlo Bertinazzi*, sur *la Reine d'Espagne*, sur *la Vallée aux Loups*. Notre réserve ne saurait s'étendre cependant jusqu'à *Fragoletta*, puisque M. de Latouche est revenu au roman à plusieurs reprises. M. de Latouche, une fois oublié comme poète et comme philosophe, c'est notre devoir de nous occuper de lui comme romancier.

Pour arriver directement à la critique des procédés employés par M. de Latouche, il nous paraît indispensable de connaître d'abord quelle est la loi générale à laquelle sont soumises les œuvres d'imagination, le roman en par-

Digitized by Google

ticulier; car il ne restera plus, le principe clairement établi, qu'à constater en quoi M. de Latouche l'a respecté ou violé. L'intérêt étant le but que doit naturellement se proposer toute œuvre d'imagination, soit sous la forme épique, soit sous la forme dramatique, reconnaissons qu'il y a deux manières d'exciter l'intérêt. La première, la plus généralement approuvée, la plus sûre du résultat, dans de certaines conditions, bien entendu, ressort de l'invention proprement dite. Elle consiste dans les développemens naturels d'une pensée. Dédaignant volontiers, quelquefois même par calcul, les procédés en quelque sorte matériels que l'on nomme vulgairement mise en œuvre; s'inquiétant avant tout de la réalité humaine; ne s'adressant qu'aux passions comprimées ou en révolte; n'acceptant pour juges que les esprits capables de comprendre, sinon d'expliquer, les sentimens les plus contraires; ambitionnant les sympathies qui viennent du cœur, rarement celles qui viennent de l'intelligence, elle marche droit à son but, sans ruses, sans bruit, sans prévoyance, mais ne doutant jamais. La science psychologique est toute sa force; l'art plastique ne lui est d'aucune utilité, d'aucun secours; la logique morale est la seule dont elle s'occupe. Pour elle, l'enchaînement de quelques faits, de quelques scènes, est chose très secondaire, et il n'y a de gradation possible que dans les idées. *Werther, la Nouvelle Héloïse, Clarisse Harlowe,* peuvent être regardés comme des modèles de cette manière, qui, nous devons le répéter encore, n'emprunte ses ressources qu'à l'invention.

La seconde manière d'exciter l'intérêt, plus généralement pratiquée que la première, par cela même qu'elle admet la médiocrité plus aisément, consiste à combiner avec assez d'adresse les élémens psychologiques dont on dispose, pour en dissimuler soit la pauvreté, soit la fausseté. Elle tend moins à toucher, à émouvoir, qu'à surprendre. Désespérant de produire l'attendrissement, elle cherche à produire le saisissement. Par une manœuvre habile, au moyen de combinaisons ingénieuses, elle s'efforce d'entretenir le lecteur dans une inquiétude et une attente continuelles, lui promettant toujours beaucoup plus qu'elle ne lui donne, l'alléchant par une apparente accumulation de difficultés à vaincre. Ce procédé, on le voit, s'appuie sur des moyens artificiels, pour ainsi dire; mais il n'en arrive pas moins à des résultats dignes d'éloges, pratiqué par une plume exercée. Les *romans historiques* de Walter Scott, *I Promessi Sposi*, sont les incontestables chefs-d'œuvre de cette seconde méthode, qui recherche spécialement ses succès dans la composition.

L'invention et la composition sont donc incompatibles? ne manquera-t-on pas de nous demander. Oui, sans doute Non que nous tentions de nier les efforts puissans de certains esprits pour réunir les deux mérites; nous affirmons seulement que l'alliance, à un degré éminent des deux parts, est impossible. Nous pourrions, s'il s'agissait ici du drame, offrir pour preuve de ce que nous avançons une comparaison entre *Hamlet* et la *Marie Stuart* de Schiller, par exemple; mais c'est le roman qui nous occupe, et les romans célèbres que nous avons cités suffisent amplement à la défense de notre opinion. Revenant à M. de Latouche, disons donc que, dans les romans publiés par lui depuis *Fragoletta* jusqu'à ce jour, les lois de l'invention ne sont

Digitized by Google

pas mieux observées que celles de la composition. Ne réussissant pas à inventer dans des conditions, dirons-nous normales, M. de Latouche s'est raidi contre l'obstacle; il est allé droit à l'exagération la plus outrée. Aussi *Fragoletta*, création androgyne, a-t-elle manqué le but qu'elle voulait atteindre, l'intérêt. L'auteur avait compté, comme il y compta plus tard dans *la Reine d'Espagne*, sur cette espèce de curiosité grossière qu'excite ordinairement une énigme plus ou moins graveleuse; mais il n'avait pas songé à ceci, qu'une énigme, quelque attrayante qu'elle soit, n'a pas le droit de prétendre à une longue patience, et que, délayée en deux volumes, elle substitue bientôt la fatigue à la curiosité. Averti de cet inconvénient, M. de Latouche dut chercher ailleurs un moyen de remplacer, dans ses livres, l'intérêt qu'il ne pouvait demander ni à la composition, ni à l'invention, et il se décida pour la passion, dans le sens partial et fanatique du mot. *Grangeneuve* et *France et Marie* furent les résultats de cette nouvelle tentative, qui, comme la précédente, n'ayant pas les conditions de vie nécessaires, échoua complètement. Aujourd'hui M. de Latouche, venant de réunir dans *Aymar*, en désespoir de cause, les deux moyens d'intérêt dont il avait précédemment usé tour à tour, un examen attentif d'*Aymar* nous dispensera d'observations plus détaillées sur *Fragoletta*, comme sur *France et Marie* et *Grangeneuve*.

Le premier personnage qui s'offre à nous, dans le nouveau livre de M. de Latouche, est Mme Chalamel, née Beauval, qui n'a d'importance réelle pour le lecteur que comme mère d'Aymar. Bien que l'auteur ait consacré tout un interminable chapitre à nous instruire de l'origine et des premières années de Mme Chalamel, nous nous bornerons à constater ici l'existence de ce personnage. Mme Chalamel ne joue aucun rôle sérieux dans l'action qui se prépare; elle paraît pour disparaître presque aussitôt, sauf à se remontrer plus tard, il est vrai, mais toujours sans raison et sans utilité. A quoi bon nous occuper d'elle?

Aymar, fils unique et adoré de Mme Chalamel, se présente d'abord à nous blessé pendant les journées de juillet. Il serait important, pour qu'un intérêt réel s'attachât à ce jeune homme, que nous eussions quelques détails sur sa vie antérieure, sur les évènemens de sa jeunesse qui déterminèrent ses opinions politiques; mais nous sommes forcés d'ignorer tout renseignement sur ce sujet. Aymar nous est donné par l'auteur comme un type du plus pur patriotisme, comme un amant enthousiaste des libertés publiques; nous devons l'accepter comme tel sur parole. Aymar est un héros, nous le voulons bien; mais encore, quelles idées, quelles espérances le poussent à l'héroïsme? Nous consentons bien à ne rien savoir de son passé; nous voudrions au moins savoir ce qu'il se promet dans l'avenir, quelle destinée il rêve, quel but il se propose. A toutes ces questions, M. de Latouche ne répond absolument rien. Plus tard, au dernier chapitre du livre, Aymar sera devenu un républicain modéré, de républicain fougueux et extrême qu'il était au début; il aura changé de convictions; ce qu'il demandait tout à l'heure à la force, à la révolte, il sera décidé à ne plus le demander qu'à la patience, au temps. Ç'aurait donc été une imprudence à M. de Latouche de formuler trop nettement

Digitized by Google

les opinions politiques d'Aymar, d'arrêter ses convictions. En même temps qu'il eût appelé trop directement le blâme sur la mobilité du caractère d'Aymar, M. de Latouche se fût enlevé par là à lui-même cette facilité d'évolution que la logique condamne, mais que l'irrésolution d'un héros de roman autorise. Nous ne pouvons expliquer autrement l'incertitude dans laquelle nous laisse l'auteur. Quoi qu'il en soit de cette explication, qui n'est point une excuse, établissons que, sans se préoccuper encore des divisions futures qui agiteront son parti, et, par conséquent, sans se poser la question de savoir de quel côté, à ses yeux, sera la bonne cause, Aymar se bat courageusement, naïvement, moins par conviction que par vague sympathie. Ajoutons, pour mieux faire saillir le côté flottant de son caractère, qu'Aymar, au moment où il expose sa vie dans une émeute populaire, est amoureux de la petite-fille d'un aristocrate, Mlle Christianne de Claremond.

Christianne, petite-fille du duc de Claremond, désapprouve hautement, on peut le penser, la démonstration énergique du peuple de juillet. Son cœur est partagé entre la crainte des dangers qui menacent sa famille et le mépris pour un mouvement sous lequel, abusée ou ignorante, elle ne voit qu'indiscipline et instincts brutaux. Du reste, nous sommes, comme à l'égard d'Aymar, dans une ignorance complète de ce qui se passe au fond du cœur de Christianne. Nous apprenons bien, après maintes pages inutiles et vides, que Christianne partage l'amour d'Aymar; mais c'est là encore un fait qu'il nous faut accepter sans explication. Comment le jeune républicain et la jeune aristocrate ont-ils été entraînés l'un vers l'autre? Y a-t-il entre eux conformité secrète de vœux et d'idées? Cela doit être, sans doute; car l'amour, d'ordinaire, chez les jeunes gens surtout, n'est produit que par le frottement de sympathies analogues. M. de Latouche, cependant, ne donne même pas cette conformité de goûts à pressentir. Aymar et Christianne se sont vus au bal, à l'église, je ne sais où; ils se sont aimés sans se dire une parole : fort heureusement pour Christianne, qui n'eût pas manqué assurément de haïr, au lieu de l'aimer, le partisan de la république, et qui, dans ce cas, n'eût peut-être pas été sauvée par lui dans les journées de juillet. Mais peu importent nos conjectures! Le fait est qu'Aymar et Christianne s'aiment, et qu'Aymar, accessible à la fois à l'amour de la liberté et à l'amour de la beauté, devient le défenseur d'un grand seigneur et de sa fille, en même temps qu'il se fait ailleurs le champion de la cause démocratique. Il est impossible, on le voit, de pousser l'inconséquence plus loin qu'Aymar.

Rendons pourtant à M. Latouche la justice d'avoir eu le sentiment de cette inconséquence et de l'avoir palliée, autant qu'il était possible de le faire, par la longue discussion politique qu'il a placée dans les bouches d'Aymar et de Christianne. Aymar veut convaincre Christianne; Christianne veut convaincre Aymar. Malheureusement, soufflés par M. de Latouche, aucun des deux amans n'allègue, en faveur de la cause qu'il défend, des raisons assez déterminantes, et tous deux concluent dans le sens de leur primitive opinion. Après quoi, l'amour disparaît complètement du livre, pour faire place à la politique pure. Aymar s'afflige de la tournure que pren-

Digitized by Google

ment les affaires. Il rencontre sur son chemin des hommes que M. de Latouche ne nomme pas, mais dont l'anonymie est parfaitement transparente, et il engage avec eux de nouvelles discussions dans lesquelles, en sa qualité de héros, l'avantage moral finit par lui rester. Ici, de plus en plus tourmenté, et, pour tout dire, de plus en plus incertain, Aymar prend le parti de s'ensevelir en une solitude profonde. Il se retire à la campagne, où il vit en rêveur, ne cessant de gémir sur la corruption du siècle, sur l'habileté des hommes d'intrigue, sur le triomphe éternel des classes privilégiées. Certes, c'est là une singulière façon de montrer son patriotisme, que de se lamenter à perte d'haleine. L'élégie solitaire est-elle un remède au mal que le héros de M. de Latouche déplore? Non assurément. Ce qu'il faudrait, c'est parler, c'est écrire, c'est lutter. Ce qui serait utile, c'est de disputer le terrain aux adversaires que l'on méprise, c'est de les écraser sous la logique des raisonnemens et des faits. Il est vrai qu'Aymar, faute de réflexion ou d'étude, ne saurait que mettre à la place des idées qu'il accuse. De quel droit, alors, veut-il nous intéresser à ses jérémiades impuissantes? Un gémissement n'est pas une preuve. Qu'il prouve quelque chose par ses actions ou par ses paroles; sinon, qu'il ne compte pas sur une sympathie que la lâcheté ni l'indifférence ne sauraient mériter. Au moment où cette pensée vient à l'esprit du lecteur, M. de Latouche, qui n'aperçoit jamais le piége que lorsqu'il y est pris, se hâte de faire partir Aymar pour la Pologne, où une révolution a éclaté. Le duc de Claremond et Christianne, émigrés volontaires, s'y étaient rendus déjà depuis quelque temps, avant la révolution, et ne la soupçonnant pas, bien entendu. Nous sommes presque à la fin du premier volume, et l'action n'a pas fait un seul pas encore. Bien plus, il est impossible à la clairvoyance la mieux exercée de prévoir lequel, du côté politique ou du côté psychologique du livre, se développera aux dépens de l'autre. L'auteur marche à tâtons dans l'ombre, et le lecteur suit.

Pendant qu'Aymar se dirige vers la Pologne, M. de Latouche nous présente deux nouveaux amans, aussi corrompus, ceux-ci, que les premiers étaient chastes, aussi habiles dans l'art du vice que les premiers y étaient naïfs : le prince Oswald Muranoff et lady Arabelle Buccleugh, courtisane de profession.

Oswald Muranoff est tout ce que l'on peut imaginer de plus dépravé et en même temps de plus stupide. C'est un ambitieux vulgaire qui, désespérant d'arriver aux honneurs et à la fortune par son mérite personnel, et voulant y arriver à tout prix, s'est résigné au rôle d'espion. Oswald Muranoff, prince russe, habite la Pologne par ordre exprès du czar. Il est chargé d'y surveiller l'opinion, d'y observer ce qui se passe et d'en informer le pouvoir exactement. Une insurrection ayant lieu, le prince Muranoff devrait feindre d'embrasser avec chaleur la cause des révoltés, afin d'être à même de tout savoir et de rendre compte. Eh bien! avec une mission si difficile à remplir, Muranoff est assez niais pour se laisser dominer par une femme, et par quelle femme? par une courtisane qui, sachant ses secrets, peut le perdre le jour où elle en aura la fantaisie. Je sais bien qu'il n'eût pas été possible à M. de Latouche

Digitized by Google

de donner une femme honorable pour maîtresse à un homme aussi vil que ce Muranoff; mais ce n'est point une raison pour l'accoupler avec Arabelle Buccleugh. Ou Muranoff est un intrigant émérite, et il doit se tenir à l'abri des trahisons et des embûches; ou il n'est qu'un plat courtisan, qu'un valet imbécille, et alors on ne comprend pas que son emploi, ignoble, mais exigeant une remarquable adresse, lui soit conservé. En second lieu, M. de Latouche ne pouvant avoir d'autre but, en dessinant le caractère de Muranoff, que de flétrir l'homme et son rôle, il est maladroit à lui de représenter Muranoff sous les traits d'un intrigant vulgaire poussé à sa perte par sa seule ineptie. Certain de l'issue, M. de Latouche, en joueur habile, devait au contraire accorder à Muranoff toutes sortes de chances, lui donner les avantages de la ruse, de la prévoyance, de l'esprit; la défaite de Muranoff n'en eût été que plus exemplaire et plus éloquente. Agir comme l'a fait M. de Latouche, c'est laisser croire qu'avec plus d'habileté que Muranoff, et plus de réserve, un misérable peut espérer de réussir.

Lady Arabelle Buccleugh est, de tout point, la digne compagne de Muranoff. Elle n'a pas pour lui le moindre amour; cela va s'en dire. Si demain Muranoff, disgracié, se voyait obligé d'abdiquer sa position seigneuriale et d'aller mendier le pain de l'exil, Arabelle ne lui donnerait pas même, pour adieu, une larme compatissante. Riche et en faveur, elle reste près de lui, usant de l'empire qu'elle a su prendre, ne s'inquiétant que de gouverner le cœur du prince sans rivalité. Tout à coup, au milieu des plus beaux rêves d'Arabelle, survient un malheur terrible qu'elle n'avait pu prévoir. Elle apprend qu'une jeune Française, récemment arrivée en Pologne, est promise à l'homme dont elle s'était flattée d'être l'éternelle souveraine. Une scène violente éclate, à ce sujet, entre Muranoff et Arabelle. Arabelle veut se séparer de Muranoff à l'instant même. Elle ne peut rester plus long-temps sous un toit témoin de tant de bonheur, et que désenchantera bientôt pour elle la présence d'une autre femme. En vain Muranoff jure que l'intérêt seul de sa fortune épuisée a pu le décider à une pareille démarche, en vain il promet que l'amante n'aura rien à craindre de l'épouse; Arabelle sanglotte et s'évanouit à la seule idée d'un cœur et d'une couche partagés. Le sacrifice est au-dessus de ses forces. Un seul parti lui reste à prendre, celui de céder la place à sa rivale légitime. Muranoff hésite; il n'ose promettre d'abdiquer tous ses droits sur la jeune fille sa fiancée, car la fortune de la jeune fille ne doit échoir à l'époux qu'au cas où l'épouse deviendra mère. Mais qu'importe! Arabelle peut s'en reposer sur l'amour inaltérable de son amant. Arabelle se calme subitement, en effet. Une idée lui est venue, qu'elle ne dit pas encore, qu'elle ne laisse pas même entrevoir, mais qui, selon elle, conciliera tout, et d'où dépend sa condescendance au désir de Muranoff. Si Muranoff, le moment venu, se rend à l'avis qu'elle aura exprimé, elle continuera d'être sa maîtresse, sinon la rupture sera inévitable. Le plan d'Arabelle est arrêté.

Nous avons dit qu'*Aymar* résume les idées de M. de Latouche sur l'intérêt romanesque, c'est-à-dire que M. de Latouche a usé dans *Aymar* des deux procédés signalés par nous dans ses œuvres antérieures, l'énigme et la passion;

Digitized by Google

nous arrivons, après la passion, à l'énigme. La fiancée de Muranoff, on l'a pressenti déjà, n'est autre que Christianne. Comment le duc de Claremond donne-t-il sa fille à un pareil homme? Comment ignore-t-il le rôle abject de ce singulier prince, et ses relations illégitimes? Mais si nous arrêtions l'auteur à chaque invraisemblance de ce genre, nous aurions trop à faire; continuons. Le moyen trouvé par Arabelle et auquel nous avons fait allusion dans les lignes précédentes, le voici: donner à Christianne un amant qui la rende mère. M. de Latouche, nous ne le nierons pas, a déployé une habileté extrême pour faire accepter au lecteur cette étrange proposition de la courtisane et le consentement de Muranoff; il a grisé le prince; il nous l'a montré entraîné par Arabelle, au sortir d'une orgie, dans une alcôve parfumée et pleine d'enivrans souvenirs; il l'a exposé à la séduction la plus irritante; mais le dénouement de la scène n'en est pas moins le consentement de Muranoff. Un homme est trouvé, Wilfrid, qui, le soir même du mariage, à la faveur de la nuit, recevra de Christianne les caresses adressées à l'époux. Malheureusement pour Wilfrid, les mesures n'ont pas été bien prises, et au moment où il va pénétrer dans la tour qu'habite Christianne, un inconnu le frappe d'un poignard et hérite ainsi en second des priviléges de Muranoff. Et nous ne sommes pas encore à la fin du premier volume! Désormais toute l'intrigue d'*Aymar* roule sur ce quiproquo sanglant. Wilfrid trouvé assassiné le lendemain, Muranoff et Arabelle cherchent vainement à connaître l'auteur du meurtre. Quant à Christianne, ignorant le complot infame, convaincue que Muranoff seul a passé la nuit près d'elle, elle demeure sans trouble jusqu'au moment où Arabelle, devenue amoureuse d'Aymar, apprend à la jeune femme quel piége on avait tendu à son innocence. Dès-lors nous nageons en plein mélodrame. Muranoff, jaloux d'Aymar, veut le faire périr, et Aymar ne doit la vie qu'à la protection d'Arabelle qu'il dédaigne. Nous n'essaierons pas d'entrer plus avant dans les détails d'une action aussi incompréhensible qu'inexplicable. Il suffit de savoir que, vers la fin du livre, le mot de l'énigme se trouve. Aymar était l'amant inconnu de Christianne. Comment s'était-il trouvé là? d'où venait-il? comment avait-il pu échapper aux recherches vigilantes du prince? Mais j'oubliais encore une fois qu'avec M. de Latouche il faut renoncer à de pareilles questions. La confusion, cependant, devient de plus en plus déplorable. Aymar va épouser une jeune fille âgée de dix ans, Lolenka, sœur du prince, lorsque, l'énigme étant expliquée, le prince condamne à mort celui qu'il allait nommer son beau-frère. Arabelle, pour sauver les jours d'Aymar, ne voit qu'un parti à prendre, le parti de tuer Muranoff, qu'effectivement elle empoisonne. Aymar revient en France pour prendre part à l'émeute des 5 et 6 juin; il est blessé par son propre père, M. Chalamel, voit mourir sa mère, tombe dans les bras de Christianne sur la vertu de laquelle Arabelle lui avait donné des doutes, l'épouse, reconnaît son enfant, et se hâte, pour échapper aux sergens de ville, de se rendre à Buenos-Ayres, où il se fait pharmacien.

Si les idées émises par nous tout à l'heure, touchant l'invention et la com-

Digitized by Google

position, sont vraies, comme nous en avons l'assurance, il reste démontré, par cette brève analyse du roman de M. de Latouche, que nous avions raison en affirmant l'impuissance de l'auteur d'*Aymar* à inventer et à composer. Dans *Aymar*, en effet, il n'y a pas une seule pensée, une seule passion, qui soit développée d'une façon complète et régulière. Tout au contraire, l'auteur semble s'être expressément proposé de réunir en un même cadre les sentimens les plus divers et les plus extrêmes, et de les opposer l'un à l'autre, à leurs mutuels dépens. Ainsi, d'un côté s'offre l'amour chaste et pudique d'un jeune homme et d'une jeune fille, que les exigences de la société séparent; d'un autre côté s'offre une coupable liaison entre une courtisane effrontée et un grand seigneur méprisable, que la cupidité et la débauche seules tiennent attachés. Assurément, si M. de Latouche eût été initié à l'art des développemens psychologiques, il pouvait trouver, dans cette antithèse peu nouvelle, matière à s'exercer. Bien que l'invention, dans le sens que nous voulons dire, s'accommode assez mal de l'opposition trop brusque et trop tranchée, il était possible cependant, en apportant à cette double étude une application convenable, de peindre heureusement les deux affections si différentes d'Aymar et de Muranoff. Mais M. de Latouche ne s'est pas contenté d'implorer le secours de l'antithèse, il a fait encore un appel à toutes les passions les plus forcénées comme aux plus tendres, à l'amour maternel, à l'amour adultère, à l'amour jaloux; il a convoqué la hideuse phalange des crimes, depuis l'assassinat involontaire jusqu'à l'infanticide, en passant par le guet-apens; continuant dans le détail l'emploi des contrastes que nous avons remarqué dans l'ensemble. Mme Chalamel, par exemple, est dévouée à son fils jusqu'au délire, tandis que M. Chalamel est le type du père sans entrailles et sans cœur. Ailleurs, c'est l'adultère prémédité, résolu, réfléchi, faisant pendant à un adultère que les circonstances invraisemblables créées par M. de Latouche rendent presque respectable et innocent. S'agit-il de la jalousie? M. de Latouche nous la montre à la fois dans une ame noble et dans une ame corrompue. Quant aux crimes, l'inventaire n'en est pas dressé par l'auteur avec une préoccupation moins minutieuse. L'auteur nous fait successivement assister, sans parler des épisodes de guerre civile, à un homicide par l'eau, à un homicide par le fer et le feu, à un homicide par le poison; le tout ayant pour couronnement un fils qui tombe sous la balle de son propre père. En présence d'une complication aussi peu intelligente, est-il possible de croire que M. de Latouche ait réussi, dans son nouveau livre, à pousser jusqu'au bout l'analyse d'un sentiment quelconque? Non sans doute. Malgré la meilleure volonté du monde, on sera forcé d'admettre, comme nous, l'incompatibilité de la confusion avec la simplicité logique, et, par conséquent, de confirmer notre jugement sur M. de Latouche comme inventeur.

En ce qui concerne l'art de la composition, les preuves contre l'auteur d'*Aymar* ne sont pas moins faciles à déduire. Non-seulement M. de Latouche a promené ses héros dans les contrées les plus éloignées, et les plus différentes sous le rapport des mœurs et des usages; non-seulement, afin d'être à

Digitized by Google

l'aise, il s'est placé entre trois révolutions sanglantes, et, à divers degrés, mémorables; non-seulement il a pris tour à tour, pour bivouac, la rue, la plaine et l'Océan; mais il s'est encore embarrassé d'une foule de personnages secondaires, dont l'inutilité paraît à chaque instant plus choquante par les entraves multipliées qu'ils apportent à la marche générale de l'action. Dans tout poème, que le mérite de la composition distingue, on peut voir que l'attention de l'auteur a particulièrement été dirigée vers l'inconvénient des épisodes et des personnages sans importance réelle; tout y est disposé de telle sorte, que la moindre action et la moindre parole mènent à un résultat nécessaire, sinon prévu. Or, dans le livre de M. de Latouche, rien de pareil, à beaucoup près, ne se laisse apercevoir. Sans parler des paysages de France et de Pologne, des mines de la Lithuanie, des déserts de la Sibérie, qui, ouverts devant nous à tour de rôle, dispensent l'auteur de toute prévoyance et de toute combinaison, nous sommes en droit de demander compte à M. de Latouche des interminables monologues, des dialogues fatigans qu'il met tantôt dans la bouche de M. de Claremond, qui s'efface complètement à partir du mariage de Christianne, tantôt dans la bouche de tel ou tel intrus dont le nom même demeure un mystère. La présence de Mme Chalamel, la mère d'Aymar, est-elle indispensable? Non, si ce n'est pour nous faire ouïr, de temps à autre, quelque tirade sentimentale destinée à mettre en relief les facultés plus ou moins poétiques de l'auteur. Lolenka, la sœur du prince, la jeune fiancée de dix ans, ne pourrait-elle pas demeurer sous l'aile de quelque institutrice, sans que l'intrigue du livre en souffrît? Oui sans doute, et à telles enseignes, qu'après des préparatifs d'un mariage qui ne s'accomplit pas, M. de Latouche la relègue, comme M. de Claremond, en une retraite obscure d'où elle ne sort plus. Et M. Chalamel, joue-t-il un rôle assez important pour obtenir grace? Que le lecteur en décide; le rôle de M. Chalamel consiste à tirer, vers la fin du livre, un coup de fusil sur son fils, qui n'en meurt pas. Nous pourrions continuer long-temps encore ce catalogue des héros inutiles, sinon oisifs ou silencieux, enrégimentés par M. de Latouche; mais à quoi bon? Si nous ajoutions que l'amour subit de la courtisane Arabelle pour Aymar reste sans conclusion, et qu'Arabelle, comme Lolenka, comme le duc de Claremond, disparaît sans laisser de traces, ce ne serait jamais qu'un argument de plus contre un savoir-faire déjà suffisamment nié.

Une autre question se présente ici, celle de savoir si *Aymar*, livré à peu près nul au point de vue de l'imagination pure, mérite, comme roman historique, d'être amnistié. Absolument parlant, et bien qu'*Aymar*, comme *France et Marie*, ou *Grangeneuve*, touche à des évènemens consacrés par l'histoire, nous devons dire qu'*Aymar* ne remplit pas les conditions nécessaires pour prendre un rang honorable dans le genre immortalisé par Walter Scott. Entre beaucoup de raisons que nous pourrions alléguer, nous dirons qu'il est une loi à laquelle le roman historique ne saurait manquer sans s'exposer sûrement à un blâme sévère; c'est à savoir de mêler l'histoire et l'invention avec assez d'adresse pour les faire accepter comme inséparables. Il n'existe pas, nous

Digitized by Google

le savons, de poétique toute faite sur le roman historique; nous n'avons pas de Quintilien, ni de Boileau, dont les préceptes viennent à notre aide; mais nous n'en tenons pas moins à notre opinion; car, s'il est vrai que les préceptes, loin d'inspirer les belles œuvres, se fondent sur elles; s'il est vrai qu'un Aristote, littérairement parlant, ne puisse s'autoriser que d'un Sophocle ou d'un Homère, nous sommes en droit, sans plus nous comparer au philosophe de Stagyre que nous ne songeons à comparer M. de Latouche à l'auteur de l'*Iliade* ou à l'auteur d'*Œdipe*, de nous fonder, en cette circonstance, sur les romans historiques dont le mérite est constaté. Eh bien! *Ivanhoé* et *Quentin Durward* à la main, nous dirons à M. de Latouche qu'*Aymar*, ainsi que les autres romans historiques, y compris *Fragoletta*, qu'il a signés, violent la loi fondamentale à laquelle nous venons de faire allusion. L'imagination et l'histoire y sont en une guerre ouverte et perpétuelle. Après chaque chapitre consacré aux exigences de l'un des deux élémens, vient un chapitre où l'autre élément domine. L'auteur s'épuise, on le voit, à contenir dans de justes bornes ces deux prétentions rivales; mais, bien qu'il les tienne en bride, bien qu'il mette un soin extrême à les balancer l'une par l'autre, il n'arrive pas à dissimuler leur division. Que résulte-t-il de cette divergence fâcheuse? c'est que, la lecture terminée, on se demande pourquoi l'auteur n'a pas obvié à cet inconvénient funeste, ou pourquoi, si la difficulté lui semblait insurmontable, il n'a pas eu la prudence de l'éviter. Telles sont en effet les idées suscitées par *Aymar*, livre où la partie imaginée et la partie historique sont unies par des liens tellement rebelles, que, si faible que fût chacune des deux livrée à ses propres mérites, elles ne pourraient que gagner à une complète séparation.

En demeurant toujours au point de vue historique, nous reprocherons à M. de Latouche d'avoir rendu son inhabileté en ces matières plus flagrante, s'il est possible, par le choix des événemens qu'il a exploités. Comment M. de Latouche n'a-t-il pas compris que des révolutions contemporaines, des révolutions d'hier, dont les victimes saignent encore, et dont les héros nous coudoient, ne sauraient cadrer avec les franchises du roman? La première raison de cette impossibilité, c'est, d'abord, que des actions de la veille, connues de tout le monde, ne réussiront jamais, si artistement qu'elles soient présentées, à intéresser ni à émouvoir personne. Le moyen de tenir en suspens, et dans une dramatique incertitude, une génération qui a fait ce que vous racontez, qui sait le dénouement d'avance et le rectifierait au besoin! M. de Latouche, il est vrai, a le droit de répondre que ce n'est point pour ses contemporains, mais pour l'avenir qu'il travaille. A cela nous répliquerons que, si l'histoire a des chances d'être mal appréciée, mal comprise, mal expliquée, c'est surtout par ceux sous l'œil desquels elle s'accomplit. Et la preuve, c'est que le présent, en de pareilles questions, ne consulte d'ordinaire le passé que pour les détails chronologiques. Pour tout ce qui touche à l'intelligence, à l'interprétation des événemens, les témoins les plus oculaires, si cela se peut dire, sont ceux dont le témoignage a le moins de

Digitized by Google

poids. Outre l'esprit de partialité qui nécessairement les distingue, les témoins oculaires se trouvent encore dans le cas très grave d'hommes que la fumée du champ de bataille aveugle et rend par conséquent incapables de distinguer nettement les résultats.

Nous ne voulons devoir la preuve de cette assertion qu'à M. de Latouche lui-même. M. de Latouche, depuis *Fragoletta*, s'est proposé, de l'aveu de tous les gens qui ont lu ses livres, la glorification de la Gironde. Dans *Aymar*, le fanatisme pour la Gironde se retrouve aussi entier, aussi fougueux que dans *Grangeneuve*, au moins. Eh bien! que M. de Latouche nous permette de le lui dire, si ses convictions relèvent directement des idées girondines; si la Montagne lui inspire véritablement toute l'horreur qu'il exprime, il est loin d'être hostile au pouvoir actuel autant qu'il le croit. Nous demanderons à M. de Latouche s'il ne voit pas uniquement, dans les deux partis qui se disputèrent le gouvernement de la France en 93, la bourgeoisie d'un côté, et, de l'autre, la démocratie? Ceci accordé, nous le prierons de nous dire si ce n'est pas, aujourd'hui, la bourgeoisie qui gouverne et la démocratie qui se plaint. Ce fait étant, comme l'autre, à l'épreuve de la controverse, nous affirmons que l'auteur d'*Aymar*, malgré ses protestations véhémentes de républicanisme, et sans en avoir conscience peut-être, est partisan de l'idée qui nous gouverne, c'est-à-dire, est essentiellement modéré, ou conservateur. Les injures que débite M. de Latouche contre les bourgeois, les épithètes de *peureux*, *couards*, *pharisiens* et *Carthaginois*, dont il les accable, ne sont pas des preuves contre le jugement que nous portons; car les personnalités n'ont aucune signification, aucune importance, en de pareilles questions. La politique ne se juge que sur les principes. A quoi tient, cependant, que M. de Latouche, girondin, c'est-à-dire bourgeois, à la fois par raisonnement et par instinct, se laisse aller à de si chaudes colères contre un ordre de choses dont il eût voulu le triomphe il y a cinquante ans? A quoi tient que M. de Latouche, tout en se battant les flancs pour paraître démocrate, renie les hommes dont la démocratie pure a fait ses idoles? à quoi, sinon à ce que nous avancions tout à l'heure touchant la proximité trop grande et le défaut de perspective des évènemens?

M. de Latouche, cela est incontestable, ne s'est pas suffisamment rendu compte des opinions dont il se faisait le champion, non plus que de celles dont il se déclarait l'adversaire; il n'a pas pris le temps d'étudier l'origine des partis et leur attitude respective. Qu'en résulte-t-il? qu'*Aymar*, au point de vue politique, est plus condamnable encore qu'au point de vue historique proprement dit et qu'au point de vue littéraire, en ce sens qu'il est illogique, puisque, tout en flétrissant dans le présent un parti dont il bénit l'origine, il exalte gauchement le parti contraire, qu'il flétrit dans le passé.

Il nous reste quelques courtes observations à faire sur le style de M. de Latouche. On prétend assez généralement que M. de Latouche manie admirablement la langue, et qu'il est presque irréprochable comme écrivain. Nous avouons ne pas pousser si loin l'admiration, ou l'indulgence. A notre avis, le style de M. de Latouche est souvent énergique, incisif, abondant;

Digitized by Google

mais, outre qu'il a souvent aussi les défauts de ces qualités que nous nous plaisons à lui reconnaître, c'est-à-dire l'emphase, l'affectation du trait, la raideur, nous devons y reprendre encore un défaut habituel d'harmonie et quelques notables incorrections. Comme défaut d'harmonie, nous blâmerons M. de Latouche de ne pas éviter avec plus de soin les phrases composées de douze pieds, et divisées par une césure. Que M. de Latouche fasse des vers, il en a le droit; excepté, pourtant, quand il écrit de la prose. S'il lui plaît de toucher du doigt notre observation, qu'il ouvre le 2e volume d'*Aymar*, page 59, 10e chapitre, et il trouvera l'exemple le plus parfait de cette faute, si fréquente chez Marmontel. Quant aux incorrections de toute sorte, elles sont nombreuses dans le style de M. de Latouche. N'insistant pas, faute d'espace, sur les *forcé à* employés au lieu de *forcé de*, sur les *appétit d'un bon feu*, et autre peccadilles beaucoup trop multipliées, nous citerons à M. de Latouche, en manière de spécimen, une seule de ses phrases qui contient deux exemples très remarquables d'incorrection, et que voici: « Le prince *possède* une sœur; j'ignore si l'on vous *en* a parlé. » *Possède* est une des impropriétés de terme les plus impardonnables qui se présentent. On possède un cheval, un château, une robe de chambre; mais on ne saurait posséder une sœur. Le verbe posséder, dans le cas où l'emploie M. de Latouche, a une acception telle, que nous concevons à peine comment M. de Latouche a pu s'en servir sans hésitation. Le second membre de la phrase que nous citons offre une faute non moins choquante. Le pronom relatif *en* s'emploie à propos des choses, non à l'égard des personnes. S'il s'agit, par exemple, d'un objet, on peut dire : je vous *en* ai parlé; mais, s'il s'agit de quelqu'un, c'est *de lui* ou *d'elle* qu'il faut dire. Nous tenons beaucoup à cette remarque, en apparence très frivole, parce que la faute sur laquelle elle porte semble ignorée des hommes qui passent pour écrire le plus correctement.

Les divers argumens que nous venons de faire valoir ont assez dévoilé notre pensée pour que nous n'ayons pas besoin de donner sur *Aymar* une opinion dernière. Seulement, disons-le franchement à M. de Latouche, nous espérons qu'il ne persistera pas à chercher la gloire littéraire dans les genres qui relèvent de l'imagination. Pourquoi M. de Latouche n'utiliserait-il pas ses études imparfaites sur le roman historique en s'en servant comme d'une transition pour aborder enfin l'histoire dans toute sa réalité sévère? Sans vouloir, cependant, nous porter garans du succès de M. de Latouche, s'il vient à mettre notre conseil en pratique, nous croyons pouvoir affirmer que les facultés de l'auteur d'*Aymar* s'accommoderaient beaucoup mieux des devoirs imposés à l'historien que des devoirs imposés au romancier.

J. CHAUDES-AIGUES.

Digitized by Google

BULLETIN.

Au milieu du feu croisé des propositions contradictoires, des petites accusations, des petites intrigues et des petites déceptions, a eu lieu un fait d'une véritable importance pour le pays et pour l'Europe entière : c'est la présentation des projets de loi sur les chemins de fer et la navigation intérieure.

On peut dire que jamais, dans un pays déjà ancien en civilisation, couvert par conséquent d'antiques voies de communication, on n'a embrassé un ensemble aussi complet. L'exposé de motifs présenté à la chambre par le ministre des travaux publics est fait pour remplir, à lui seul, toute une session, et le ministère offre ici aux deux chambres, non pas seulement un moyen de répondre à toutes les déclamations dont elles sont l'objet, mais de s'élever, par de sérieux travaux, à la hauteur de l'assemblée législative ; car il s'agit de changer la face de la France, et d'en faire la route commerciale de toute une partie du monde.

On ne peut dire ce qu'eût fait des loisirs d'une longue paix un génie tel que celui de Napoléon, et même, en lui accordant la jouissance continue des vastes facultés qu'il a déployées dans la guerre, on se demande si sa pensée eût enfanté plus que ce que nous voyons en Europe dans ce moment? Cette guerre paisible des intérêts commerciaux en Europe a quelque chose de saisissant, tant elle est sérieuse et habile. D'un côté, c'est l'Angleterre qui, après avoir appelé, pendant un siècle et plus, l'esclavage et les prohibitions à l'aide de ses intérêts en-deçà et au-delà de l'Océan, montre à toutes les populations commerciales la route de l'affranchissement et du commerce libre, où elle croit trouver aujourd'hui de plus grands avantages. Ailleurs, c'est la Prusse, qui, sur les décombres du vieil empire germanique, exerce une sorte de suzeraineté commerciale sur toute l'Allemagne, par l'immense cercle de douanes dont elle s'est faite le centre. Dans l'enceinte de ces lignes de douanes prussiennes véritable ruche industrieuse où bourdonnent tous les intérêts allemands, on étend de toutes parts des canaux ; on les relie les uns aux autres sans presque tenir compte de la délimitation des états ; on trace à la hâte et en commun des chemins de fer dont on fait affluer les extrémités vers tous les grands marchés de l'Allemagne, en ayant soin de les détourner de nous. On s'efforce de faire passer tous les produits du Nord le long du Rhin, vers le Midi, en tra-

Digitized by Google

çant un vaste circuit autour de la France, comme pour réaliser, même commercialement, ce mot d'un prince qui proposait d'isoler, par un cordon militaire, le pays de la révolution de juillet. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Europe pour juger de la grandeur et de la sagacité de ces efforts, et de deviner leur issue, s'ils arrivaient au terme qu'on se propose, qui n'est autre que d'unir l'Allemagne à la Russie, et de là à l'Italie, par le Rhin et les chemins de fer, à l'aide desquels on compte le prolonger et le doubler, et d'ouvrir une large voie de ce fleuve au Danube, cette grande artère qui s'étend jusqu'à Constantinople: projet gigantesque, il est vrai, mais dont toutes les difficultés, bien calculées, ont été trouvées moindres qu'on ne pense.

La France ne pouvait rester inactive dans cette grande conspiration des chemins de fer et des canaux; c'était consentir elle-même à son isolement. Déjà les lenteurs de sa prudence ont donné les devans aux nations du Nord. La Belgique, la Prusse et les états secondaires de l'Allemagne, sont depuis long-temps en travail. Les lignes se cherchent et nous menacent de s'approcher bientôt les unes des autres, tandis que nous dessinons timidement le tracé de quelques chemins de fer. Le plan présenté par le ministère répond au reproche d'inaction qu'il était jusqu'alors permis de faire à l'administration française. Sans doute, il peut et doit recevoir encore d'importantes améliorations; mais la pensée fondamentale de ce plan est inattaquable, et la raison en est que cette pensée appartient à la fois à Louis XIV et à Napoléon, deux hommes qui s'entendaient, ce nous semble, eux et leurs ministres, à ce qui touche à la grandeur et au développement des ressources de la France.

Louis XIV, secondé par Riquet de Caraman, songeait déjà, en 1666, quand il ordonna l'ouverture du canal du Languedoc, à couper toute la France par une ligne navigable qui eût permis aux vaisseaux de toutes les nations de faire en peu de jours, par l'intérieur du royaume, un trajet qu'on ne pouvait entreprendre qu'en passant par le détroit de Gibraltar. Ce sont les termes de l'édit. On voit tout de suite, par cette seule pensée, combien se liaient toutes les pensées du système politique de Louis XIV. Il est bien difficile de nier long-temps la grandeur de Louis XIV, car à chaque pas qu'on fait, soit dans l'histoire, soit dans la vie politique et même dans les affaires, on retrouve des traces de sa préoccupation constante et éclairée pour les intérêts de la France. Ce grand roi avait conçu que ce n'était pas tout que d'étendre ses conquêtes du Rhin et que de travailler laborieusement pendant quarante ans à s'assurer un protectorat paternel en Espagne, mais qu'il fallait tracer un grand réseau d'intérêts depuis le nord jusqu'au midi de l'Espagne, et faire en sorte que la France fût le centre de ces communications. Ce fut son plan, son ambition véritable. Il ne put accomplir sa pensée, que Napoléon avait recueillie comme un héritage royal, et qu'il eût sans doute réalisée, si, comme Louis XIV, les malheurs de la guerre ne l'eussent détourné de cette mission. Il en sera peut-être de ceci comme du Louvre, et il se peut que le roi Louis-Philippe soit aussi destiné à attacher son nom à l'accomplissement de cette noble conception.

Digitized by Google

La réalisation de ce vœu est d'autant plus à désirer, qu'il ne s'agit plus seulement pour la France, comme au temps de Louis XIV et de Napoléon, de donner une sorte d'unité à des territoires placés sous son influence ou sa domination. Sans doute la France a un intérêt réel à resserrer ses liens commerciaux avec l'Espagne, et à servir de voie intermédiaire entre Cadix et Strasbourg, entre Alicante et Bruxelles. C'est là un intérêt politique des plus pressans pour elle; mais ce n'est pas seulement de cela qu'il s'agit. Il faut qu'elle ouvre dans son sein des lignes commerciales (chemins de fer et canaux), pour annuler les lignes tracées contre elle en quelque sorte. D'abord il lui faut maintenant, et sans tarder, un canal qui complète le canal du Languedoc, qui ouvre, pour les départemens du midi, le passage de la Méditerranée à l'Océan, du golfe de Lyon au golfe de Gascogne. Un chemin de fer latéral au Rhône établira une nouvelle communication entre les départemens de l'est et du sud, entre la Méditerranée et la mer du Nord. Alors le canal du Rhin au Danube, entre Strasbourg et Ulm, dont on s'occupe dans le grand-duché de Baden et dans le royaume de Wurtemberg, sera un canal français, qui mènera, par le canal de la Seine, au Rhin, et par celui du Midi, de Bordeaux ou du Hâvre, à Constantinople et à Odessa. Paris sera le point de section de ce long et sûr transit; et le cercle de douanes prussien, cette conception hardie, mais hostile à nos intérêts, ne sera plus qu'un point dans le vaste cercle que nous aurons tracé au commerce européen, en nous plaçant à son diamètre.

Nous ne pouvons entrer ici dans de plus longs développemens, encore moins analyser le bel exposé des motifs et le vaste projet de loi présenté à la chambre par M. Martin du Nord, admirable travail qui ne pouvait être conçu, même par le plus habile corps d'ingénieurs du monde, que dans un pays où le cadastre et l'étude générale et progressive du sol ont été poussés au point où ils se trouvent en France aujourd'hui. Ainsi Napoléon, en veillant si rigoureusement à l'exécution du cadastre, travaillait à faciliter l'exécution du projet de 1666, et se mettait, encore cette fois, en communauté d'idées avec Louis XIV.

Voilà de grandes pensées qui se lèvent tout à coup et se réveillent après un sommeil de près de deux siècles! Que vient-on mettre en balance? la réduction des rentes 5 pour 100! la diminution d'un demi pour 100 sur les intérêts de la rente, diminution qui ne pourra s'opérer qu'en dix ans; et dans ces dix années la France pourrait doubler sa richesse territoriale, tripler les ressources du commerce et de l'industrie, se faire le foyer des échanges de l'Inde et de tout le Nord, créer toutes les communications qui manquent entre les départemens dont les uns, pour ne citer qu'un fait, ne savent que faire de leurs céréales, tandis qu'en d'autres on vit de châtaignes, faute de blé! Quoi! il faudrait ajourner le projet des chemins de fer et des canaux pour ne pas ajourner la conversion des rentes, voir peut-être échapper pour jamais cette occasion que nous offre la tranquillité actuelle de l'Europe, et nous priver d'un nouveau moyen de consolider la paix, qu'affermiraient tant

Digitized by Google

de travaux entrepris de concert avec tant d'états voisins! Nous ne le pensons pas, et l'intelligence se refuse à croire que la chambre prenne une telle décision.

Encore une fois, la chambre ne trouvera jamais une plus belle tâche à remplir. Nous devrions dire les deux chambres, car la chambre des pairs seconderait vivement dans cette voie la chambre des députés, tandis qu'il est bien douteux qu'elle consente, cette année, à la réduction des rentes 5 pour 100. La chambre des pairs est remplie d'hommes qui ont reçu une éducation savante, complétée par une longue expérience dans des emplois élevés; la chambre des députés est, par sa nature même, fort au courant des intérêts des départemens; la loi des chemins de fer et des canaux peut donc subir, dans les deux chambres, un examen éclairé, sous deux points de vue différens. L'intérêt général et les intérêts particuliers s'y trouveront défendus et représentés, et on peut s'attendre à voir sortir de ces discussions une bonne loi qui commencera une ère nouvelle pour le pays.

Dans la dernière réunion des bureaux de la chambre des députés, le ministre des finances a eu l'occasion de développer, à ce sujet, des idées qui ont produit, dit-on, une impression profonde. En réponse à ceux qui lui objectaient la possibilité d'une guerre, le ministre a répliqué que les travaux publics seraient ainsi impossibles en temps de guerre, et qu'il ne faudrait même pas les commencer en temps de paix, de peur de la guerre. Il a ajouté que l'état se chargeait des travaux, parce que l'amortissement et ses fonds lui permettaient de les entreprendre à défaut du pays; car l'expérience a prouvé que les fortunes sont trop disséminées pour détacher les capitaux nécessaires, surtout dans le Midi, où l'on n'a pu réunir plus de 20,000,000. A ceux qui demandaient si les ingénieurs français se trouvaient en assez grand nombre, le ministre a judicieusement répondu que nous fournissons toute l'Europe d'ingénieurs, et que l'École polytechnique est une pépinière où l'on peut prendre à pleines mains sans craindre de l'épuiser. Enfin chaque objection a été combattue avec une raison qui trouvait sa force dans l'excellence du projet. Deux députés seulement ont été nommés membres de la commission des chemins de fer, deux députés de l'opposition, et d'opposition bien différente; ce sont MM. Arago et Berryer. Quelles que soient leurs opinions politiques, nous croyons assez à leur patriotisme pour espérer que l'union du carlisme et de la république tournera cette fois au profit de la France.

Le ministère qui propose de telles lois s'appelle cependant, dans certains journaux, le *petit* ministère. C'est un sobriquet dont on tâche de l'affubler, sans doute parce qu'il parle moins qu'il n'agit. Il est vrai que le ministère du 15 avril n'a fait encore qu'une petite amnistie, devant laquelle tout le monde reculait; qu'une petite expédition victorieuse à Constantine, qui avait échoué en d'autres temps, et qu'une foule de petits actes tout-à-fait insignifians, tels que le mariage de M. le duc d'Orléans, et les élections générales. Si les journaux en question tiennent à être logiques, ils devront regarder comme également fort petites les demandes de ce petit ministère, telles que l'augmentation de l'armée, la loi des chemins et canaux, etc.; et

Digitized by Google

comme il ne serait pas raisonnable d'entraver un gouvernement pour de si petites choses, ils engageront sans doute la chambre à les accorder. Mais, à parler sérieusement, quand M. Thiers demanda, il y a quelques années, à la chambre, un crédit de 100 millions pour les travaux publics et un autre crédit de presque autant d'importance pour les routes, M. Thiers fit une grande chose; il eut une vaste conception politique, et personne ne songea à trouver mesquine une pensée qui ajoutait à l'éclat et à la prospérité de la France, en même temps qu'elle détournait les maux de la guerre civile. C'est parce que nous admirons encore cette pensée de M. Thiers que nous nous empressons de reconnaître ce qu'il y a également d'opportun et de grand dans le projet de loi du ministère, qui féconde un intérêt matériel des plus vastes, en répondant à une pensée politique d'une haute importance, Nous qui espérons, dans l'intérêt de la France, que le projet de loi des chemins et canaux sera adopté, nous proposerons d'inscrire aux deux extrémités du canal et du chemin de Bordeaux à Strasbourg: — Ceci est l'ouvrage du petit ministère par lequel la France a eu le malheur d'être gouvernée en 1838! —

La meilleure session, à notre avis, est celle où les chambres n'auront à s'occuper que de questions d'intérêt public. La chambre des pairs a consacré une semaine à la loi sur les vices redhibitoires dans les animaux domestiques, et la chambre des députés quelques jours à la loi des justices de paix et des tribunaux de première instance, loi qui, de l'aveu des avocats, abrégera les procédures; bonne loi, par conséquent. Il semble même que la chambre est assez disposée à se préoccupper un peu de toutes les questions de ce genre, et à leur donner le pas sur les questions personnelles et irritantes. En cela, la chambre se trouvera parfaitement secondée par l'esprit du ministère, et pourra mériter, à son tour, l'épithète de *petite chambre*, de la part des journaux de l'opposition.

Un journal a avancé que M. le marquis Louis de Serrant avait été créé par le gouvernement duc de Lamothe-Houdancourt. Une lettre de M. de Serrant a rétabli ce fait dans son exactitude. Par son mariage avec Mlle d'Héricy, M. de Serrant se trouve héritier d'une grandesse d'Espagne, et comme les grands d'Espagne prenaient autrefois en France le titre de duc, M. de Serrant, s'autorisant de cette coutume, a demandé ce titre au gouvernement espagnol, qui le lui a accordé. M. de Serrant s'est donc borné à se pourvoir devant M. le garde-des-sceaux pour obtenir l'autorisation de porter le titre qui lui a été concédé par un gouvernement étranger, et rien ne s'opposant légalement à cette prétention, l'autorisation a été donnée au ministère de la justice. Une feuille légitimiste dit aujourd'hui qu'il résulte de tout ceci que M. de Serrant n'a pas voulu recevoir cette distinction du roi des Français. Elle ne lui eût pas été offerte, et nous pensons que M. le duc de Lamothe-Houdancourt, qui figurait au dernier bal des Tuileries, n'acceptera pas cette interprétation.

Un autre duc vient de surgir dans le faubourg Saint-Germain, mais d'une autre façon. C'est M. le duc de Lewis-Mirepoix, qui n'était que marquis il

Digitized by Google

y a peu de temps; on dit que M. de Lewis tient son nouveau titre, non de la reine Christine, mais de don Carlos. Or, même en admettant que don Carlos soit un souverain, ce qui n'est pas, un article du Code dit qu'un Français ne peut, sans perdre sa nationalité, prendre, sans autorisation du roi, un titre accordé par un souverain étranger. Il se peut que, pour les personnes qui cherchent le roi d'Espagne en Navarre, le roi de France se trouve en Bohême; mais il est toujours bon de les avertir que le Code n'est pas de leur avis.

Le dernier bal des Tuilleries, où se sont rendues près de cinq mille personnes, a été admirable d'ordre, de bon goût, de luxe et d'éclat. Nous en sommes fâchés pour le parti carliste, mais nous devons dire que les plus grands noms y figuraient auprès des plus grands mérites, et que ces deux avantages s'y trouvaient souvent réunis. L'Angleterre, l'Allemagne, la Prusse, l'Italie, se trouvaient représentéas dans cette réunion par l'élite de leur noblesse, par des diplomates, des officiers-généraux et d'illustres dames. Une multitude de pairs et de députés en uniforme, le conseil d'état, la magistrature, se pressaient dans la magnifique galerie neuve et dans la salle des maréchaux. Dans le salon peint qui précède la salle du trône, se trouvaient aux tables de jeu l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur d'Angleterre, M. le chancelier, les présidens de la cour des comptes et de la chambre des députés, et des envoyés des différentes puissances. Le roi, ayant à sa droite la reine et à sa gauche Mme la duchesse d'Orléans, se trouvait, comme d'ordinaire, sur une estrade dans l'immense salle des maréchaux, dont plus de mille femmes, étincelantes de diamans, couvraient toutes les banquettes. On remarquait M. le duc de Nemours au milieu d'un vaste groupe de jeunes officiers, et M. le duc d'Orléans entouré des anciens généraux de l'armée qu'il se plaît à entendre. Cette fête toute nationale, l'une des plus brillantes de toutes celles que le roi a déjà données, durait encore à deux heures du matin. A ceux qui disent que le roi des Français n'a pas de cour à montrer aux autres souverains, on peut répondre qu'il avait, ce jour-là, une cour vraiment imposante par son éclat, et à ceux qui accusent le gouvernement de juillet de vouloir en créer une, on peut dire, avec raison, qu'une réunion comme celle du 21 février rend impossible toute idée de cour telle qu'on l'entend.

Puisqu'on a parlé des démêlés qui se sont élevés entre le général Beaudrand, premier aide-de-camp de M. le duc d'Orléans, et M. de Flahault, premier écuyer du prince, nous croyons devoir rétablir ici l'exactitude des faits. Ce différend date déjà de loin. En acceptant la charge de premier écuyer du prince, M. de Flahault, pair de France, possesseur d'une grande fortune, et qui était déjà, à l'âge de vingt-cinq ans, lieutenant-général et aide-de-camp de l'empereur, ne pouvait avoir en vue que de donner une nouvelle preuve de dévouement au roi et à sa famille. Le général Beaudrand, qui avait été chargé de l'éducation de M. le duc d'Orléans, se trouvait naturellement, par sa charge et par son ancienneté, à la tête de sa maison; mais la nomination de M. de Flahault dut changer cet ordre de choses. On a beau dire que les

Digitized by Google

questions de préséance ne sont plus de notre temps, elles existeront dans tous les temps, tant qu'il y aura une première et une seconde place. Cette première place fut réclamée par le premier aide-de-camp, et M. de Flahault la lui concéda partout, en la réclamant seulement, comme premier écuyer, dans les carrosses et dans les camps, comme plus ancien lieutenant-général de vingt-quatre ans. Ces demandes si justes ne furent pas accueillies par le général Beaudrand. M. de Flahault donna alors sa démission, et fut imité par le général Beaudrand. Cette dernière démission ne fut pas acceptée, et le général Beaudrand continua son service. Ce fut alors que le général Beaudrand écrivit à M. de Flahault pour lui offrir de reprendre ses fonctions en s'entendant avec lui pour le rang. M. le duc d'Orléans se joignit lui-même au général Beaudrand, et, sur l'invitation du prince, M. de Flahault consentit à rentrer dans sa charge; mais, en arrivant au château, on lui présenta à signer une sorte de protocole rédigé par le général Beaudrand, traité dont les termes ne pouvaient convenir à M. de Flahault, qui se retira définitivement. Voilà tout le débat. C'est, on le voit, plutôt une question de préséance entre officiers-généraux revêtus de fonctions qui compliquent leurs rapports, que ce qu'on pourrait appeler une querelle de cour. M. le duc d'Orléans paraît très affligé de la retraite de M. de Flahault, dont la présence ne pouvait donner que plus d'éclat à sa maison, et s'est résolu à ne le faire remplacer, dans ses diverses attributions, que par des employés subalternes, et formellement désignés comme provisoires. M. de Flahault, dont le noble caractère a résisté pendant vingt ans aux avances de la restauration, ne peut être soupçonné d'avoir ambitionné un emploi pour l'emploi lui-même, ou d'avoir voulu empiéter sur les droits d'un autre; on parle de lui donner l'ambassade de Rome ou de Naples. Voilà, en toute vérité, ce qui s'est passé dans ce débat, qu'on a voulu grossir ou réduire à une querelle ridicule.

Il existe en France un parti qui s'est exclusivement posé comme l'héritier des traditions religieuses et chevaleresques; sa devise est celle-ci : *Dieu et les dames!* il est toujours prêt à s'écrier, avec le jeune frère de Godefroy de Bouillon : *Que dirait-on à la cour de France, si l'on savait que nous avons refusé notre bras à la beauté!* Ce parti n'est plus au pouvoir aujourd'hui, mais il représente encore, dit-il, la vieille France, dans ce qu'elle eut de noble, de pur et de grand : c'est lui qui a toujours son glaive hors du fourreau pour frapper le félon et le discourtois qui médirait de dame de haute lignée. Heureux parti qui a conservé son innocence première et traversé, sans souillures, ce dernier demi-siècle de corruption et de sang! c'est l'Aréthuse des partis : il n'a pas perdu une seule des pièces honorables de son vieux blason, et si la *roine* Blanche ressuscitait pour tenir une cour d'amour au château de Montargis, elle n'aurait pas une semonce à donner à ces preux du XIXe siècle qui, tous, ont gardé la devise : *Respect aux dames, los à Dieu!*

Il y a dans ce parti quelques écrivains qui ont pris, avec les juges en fait de chevalerie, certains accommodemens assez singuliers. Ils ont déchiré du code de la galanterie française le feuillet écrit par Bayard et François Ier, et leurs juges ont laissé faire, de telle sorte qu'on pourrait supposer que le parti est complice de ces écrivains, et que le jour fatal est venu où l'antique devise française n'a plus de défenseur, puisque les héritiers légitimes des doctrines de Sainte-Palaye abjurent leur culte et leur foi antique. On peut donc

Digitized by Google

aujourd'hui gloser librement à l'encontre des nobles dames: l'épée de Bayard n'est plus qu'une relique rouillée; elle n'a plus de bras qui la soutienne, le clou d'un musée lui suffit.

Depuis quelques mois, une dame est attaquée par les fils des preux et des chevaliers, une noble et jeune dame qui est venue demander l'hospitalité aux seigneurs du Carrousel de Louis XIV, une dame qui a eu le malheur de naître princesse et qui a commis le crime d'aimer cette bonne terre de France, sur la foi de son vieux renom de courtoisie et d'hospitalière protection. La noble et belle dame est respectée par le populaire et le vilain. La bourgeoisie mal apprise laisse vivre en paix la princesse et l'abandonne à son bonheur domestique. On voit que les rôles sont intervertis, et qu'il y a eu deux révolutions. Les vilains ont adopté les mœurs chevaleresques; les preux se sont faits roturiers. C'est ainsi; nous ne le croirions pas, si nous ne lisions quotidiennement écrites, dans les *sirventes* des hauts barons, ces railleries et ces satires félones qui vont droit à la robe d'une femme. Où est l'excuse à cela? Nous la cherchons pour eux sans la trouver. Cette femme demeure dans toute la réserve de son sexe; elle garde le saint et inviolable isolement du gynécée royal; elle ne tient dans ses mains aucune bannière; elle ne parle d'affection à aucun parti; elle ne médite point de guerre civile; elle ne joue pas, en un mot, un de ces rôles androgynes qui pourraient peut-être autoriser la censure, en trop déguisant la femme; elle reste ce qu'elle est, bonne, douce, affable, spirituelle, obligeante, et demandant le secret pour sa vie intérieure, comme la dernière bourgeoise de Paris : il n'y a que les héritiers et les continuateurs de l'antique galanterie française qui lui refusent cela. Chaque jour une plume, lance nouvelle des chevaliers, vient frapper le blason de la noble dame, aux poteaux de cette même place du Carrousel, où le jeune Condé jeta son gant de défi pour l'honneur d'une belle qu'on outrageait moins déloyalement. Aujourd'hui la noblesse raille les dames, et la raillerie est sans danger, puisque le Carrousel n'est plus qu'une arène où courent les omnibus. Mais, au moins, ne venez plus nous vanter vos antiques vertus, *prisca fides*, oublieux légataires de François Ier et de Bayard!

M. Nisard quitte la direction du cabinet du ministre de l'instruction public, pour remplir les fonctions de chef de la division des sciences, laissées vacantes par la nomination de M. Hippolyte Royer-Collard à la chaire d'hygiène à la Faculté de médecine. L'esprit droit, la délicatesse et le talent bien reconnu de M. Nisard feront approuver généralement ce choix. En appelant près de lui M. Nisard, M. de Salvandy avait fait preuve d'un tact éclairé; les fonctions qu'il lui confère aujourd'hui rendront M. Nisard de plus en plus utile dans un ministère où sa place était marquée.

— Le 8 février on a donné, sur le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, un ballet nouveau de M. Taglioni père, intitulé *Miranda ou le Naufrage*. Cette représentation était au bénéfice de Mlle Taglioni. La recette s'est élevée à 51,000 roubles. L'empereur a envoyé à la célèbre danseuse un cadeau magnifique, estimé 12,000 roubles : c'est un bouquet de topazes et de diamans.

Théâtre-Français. — *Une Saint-Hubert*, comédie en un acte et en vers, par M. de Longpré. — Nous déclarons n'avoir absolument rien compris à *une Saint-Hubert*, comédie en un acte et en vers, de M. de Longpré.

Digitized by Google

PALAIS-ROYAL. — *La Maîtresse de Langues*, vaudeville en un acte. — Ceci est une joyeuseté de carnaval, fort bouffonne et fort divertissante. Vaudoré, peintre en bâtimens, aimable roué de la Grande Chaumière, d'Idalie et du salon de Mars, a quitté Paris, le théâtre de ses triomphes, pour aller chercher fortune au fond de la Russie. Accueilli dans la famille Ostrogoff, il se fait passer auprès de ces naïfs boïards pour un des peintres les plus distingués de la France. Ostrogoff, qui aime les arts et qui s'y connaît, raffole du beau talent de Vaudoré. Cet enthousiasme est partagé par tous les Ostrogoffs mâles et femelles que le grand artiste a reproduits sur une toile, avec les chiens, les chats et les perroquets de la famille. Parmi tous ces cœurs d'Ostrogoff qui aiment Vaudoré, il en est un surtout qui l'adore, c'est celui de Milna, fille aînée du boïard. Vaudoré songe sérieusement à obtenir la main de la jeune boïarde, lorsqu'un évènement imprévu vient déranger tous ses projets. Ostrogoff, qui veut que ses enfans reçoivent une éducation soignée et deviennent des sujets remarquables, attend une maîtresse de langues, qu'il s'est fait expédier de Paris. La maîtresse de langues arrive, mais que devient Vaudoré en reconnaissant Léonide, ses dernières amours, Léonide qu'il a cruellement délaissée pour les glaces de la Moscovie! Les deux amans se revoient : Vaudoré raconte comment il est devenu célèbre artiste, de peintre en bâtimens qu'il était. Léonide conte à son tour par quel hasard elle a quitté son magasin de lingerie, pour se transformer en maîtresse de langues. Après de tendres reproches d'une part et de vives protestations de l'autre, tous deux complotent la mystification de la famille Ostrogoff. Alexis, le jeune boïard, n'a pu voir Léonide sans tomber subitement amoureux de ces belles graces parisiennes. Léonide et Vaudoré ont déployé tous leurs charmes, Léonide a joué du cornet à piston, Vaudoré l'a accompagné sur la guitare; ils ont chanté les airs de la patrie, ils ont dansé cette folle danse qui fait rougir la pudeur des gardes municipaux, et révolte la moralité des sergens de ville. Ostrogoff n'a pu résister à tant de séductions; il accorde son fils à la belle Française, sa fille au délicieux Français; tout est prêt pour ce double mariage. C'est alors que nos deux artistes se rappellent la France, le bois de Romainville, le dîner sur l'herbe, la Grande Chaumière, Idalie, l'Ambigu-Comique; ils s'attendrissent à leurs souvenirs; ils revoient les ombrages de Montmorenci, ils entendent la voix de M. Guyon; ils flairent la divine galette du boulevard; la face blême de Debureau les accuse d'ingratitude. Plus de mariage au milieu des neiges! plus d'alliance avec les boïards! Adieu la Russie et les Ostrogoffs! ils se donnent la main et reprennent leur volée vers la France, au grand désespoir des boïards et des boïardes, qui s'évanouissent de douleur et d'indignation. Cette folie a le mérite d'être très joviale et très facile à comprendre. M. Achard et Mlle Déjazet ont été justement applaudis dans les rôles de Vaudoré et de Léonide. M. Tousez a l'air d'un coq enrhumé.

F. BONNAIRE

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Originaux du dix-septième siècle. — L'Homme le plus poli de France et de Navarre, par M. PAUL DE MUSSET. 5
Souvenirs de nos campagnes d'Afrique. — Premier article, par M. A. DE GONDRECOURT. 21
Les Épaves. — Première partie, par Mme CHARLES REYBAUD. 36
BULLETIN. 63
Les Épaves. — Seconde partie, par Mme CHARLES REYBAUD. 73
Les Quatre Talismans. — Troisième et dernière journée par M. CHARLES NODIER. 102
Critique littéraire. — *Le Magicien*. — *La Comédie de la Mort*, par M. D. M. 116
BULLETIN. 127
Originaux du dix-septième siècle. — Le maréchal de Gassion, par M. PAUL DE MUSSET. 137
Souvenirs de nos campagnes d'Afrique. — II. — Costumes. — La ville de Tremecen. — III. — Mascara, Abd-el-Kader, par M. A. DE GONDRECOURT. 157
Voyages. — Aspect de la Suède, par M. X. MARMIER. 178
Histoire de la Marine française sous Louis XIV, de M. EUGÈNE SUE, par M. P.-L. JACOB, bibliophile. 188
BULLETIN. 199
L'Académie royale de Musique. — Époque impériale, par M. CASTIL-BLAZE. 209
La Nuit de la Toussaint, par M. HENRI BERTHOUD. 237
Critique littéraire. — *Aymar*, de M. DE LATOUCHE, par J. CHAUDES-AIGUES. 266
BULLETIN. 279

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

LI.

Digitized by Google

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET CIE,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

Digitized by Google

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTE-UNIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE FADA.

I.

Dès qu'elles furent seules, les deux jeunes femmes s'embrassèrent avec effusion :

— Que j'étais loin de m'attendre à te voir arriver aujourd'hui ici? s'écria Mme de Rambert. Voilà pourtant près de dix ans que nous avons quitté l'institution de cette bonne Mme Dulaure, dix ans que nous avons passés à deux cents lieues l'une de l'autre!

— Hélas! c'est toute une vie, répondit Mme de Villejazet; pendant cette longue absence combien de fois j'ai songé à toi, à notre bonne amitié d'enfance!

— Moi non plus, Lucie, je ne t'avais pas oubliée, et bien que notre correspondance ait cessé depuis si long-temps, je sentais que nous n'étions pas moins bonnes amies; je savais que nous nous retrouverions quelque jour, j'y comptais comme sur un de ces bonheurs que nous doit le hasard. Quel chagrin d'être obligée de partir au moment où tu arrives! Nous avons tant de choses à nous raconter! Pauvre amie! j'ai su indirectement que ton mariage avec M. de Villejazet n'avait pas été heureux. Alors je voulais t'écrire, et puis je n'ai pas osé; il y a des choses qu'une lettre dit toujours mal. Ah! si j'eusse été libre, je serais allée te trouver!

Mme de Villejazet serra les mains de son amie; ses grands yeux noirs et tristes se fermèrent un moment, comme si elle se fût recueillie dans ses souvenirs. Cette voix aimée venait de lui rappeler tout à coup ses premières affections et les tranquilles joies de son adolescence.

Digitized by Google

— Hélas! dit-elle avec un long soupir, que sont devenues nos vives espérances d'autrefois? Te rappelles-tu, Mathilde? Que de projets! comme la vie est belle pour ceux qui ne la savent pas encore! Pauvres enfans! nous y allions d'un cœur plein de confiance : le monde, la liberté, l'avenir; que ces mots sont grands! Quel sens immense ils présentent à l'imagination d'une jeune fille! Ah! j'avais rêvé trop de bonheur; Dieu a voulu punir ce cœur insatiable. J'ai bien souffert seule, toute seule. Moi aussi je voulais t'écrire alors; mais tu as un mari, je ne savais point s'il laissait toute liberté à ta correspondance : il fallait te voir pour te parler avec confiance, pour te tout dire comme autrefois, quand nous étions deux sœurs. Je n'ai pas eu d'amie qui t'ait remplacée, chère Mathilde : mon Dieu! est-il possible que nous ayons rompu pendant si long-temps des relations qui nous furent si douces! combien ta présence me fait de bien! Mais à mon tour j'ai besoin de savoir que ton sort a été meilleur que le mien : dis-moi, Mathilde, es-tu heureuse?

— Je crois que oui, répondit-elle avec une naïve hésitation; j'ai bien de temps en temps quelque chagrin; pourtant M. de Rambert n'est pas un mauvais mari. J'ai un cruel souci en ce moment, mais ce n'est pas lui qui le cause; je te dirai cela plus tard; parlons de toi d'abord : tu arrives seule ici?

— Oui. Ma demande en séparation de corps et de biens a eu un plein succès; M. de Villejazet a épuisé tous les moyens, il m'a traînée devant toutes les juridictions; toutes l'ont condamné. A présent, je suis libre, il n'y a plus personne autour de moi.

— Et tu considères cet isolement comme un bonheur? Il faut que cet homme t'ait rendue bien malheureuse!

— Oui, il m'a tant fait souffrir, que j'ai failli en perdre la raison et la vie... il me torturait, il me brisait sans pitié ni miséricorde : que veux-tu? c'est un fou! A présent que je lui ai pour toujours échappé, je lui pardonne; j'ai tout oublié. Non, il ne me reste rien, ni pour ni contre lui; il m'est indifférent; je ne l'ai plus haï du moment que j'ai cessé de le craindre.

— Tu es bonne et généreuse; je vaux moins que toi; à ta place je n'eusse pas si facilement pardonné.

— Pourquoi? reste-t-il quelque chose du mal que me fit M. de Villejazet? Non; l'influence qu'il eut sur ma vie ne fut que momentanée; les blessures qu'il me fit sont guéries, car elles n'étaient pas profondes, elles n'allaient pas jusqu'au cœur. Non, ce n'est pas de lui que me sont venues mes plus cruelles peines.

Digitized by Google

La jeune femme appuya son front sur l'épaule de son amie, et ajouta après un silence : Je n'avais déjà plus aucune illusion, aucun espoir de bonheur ici-bas, quand j'épousai M. de Villejanet.

— Toi! s'écria Mathilde avec une extrême surprise; toi! jeune, belle et riche à millions...

— Oui, j'ai une grande fortune à présent; mais j'étais pauvre autrefois.

— L'héritage de ton oncle t'a enrichie avant ton mariage, à ce qu'on m'avait dit.

— Alors il n'était déjà plus temps.

Elle releva la tête et regarda autour d'elle avec une sombre tristesse. Tout se taisait dans cette vaste chambre, à peine éclairée par la lampe qui jetait ses lueurs indécises sur une table couverte de livres et de papiers; le vent faisait frôler les rideaux derrière les fenêtres entr'ouvertes; c'était l'heure du recueillement et de ces intimes confidences qui ne doivent pas être interrompues.

— Allons, parle-moi comme autrefois, sous les tilleuls du jardin, lorsque nous avions seize ans toutes deux, dit Mme de Rambert en passant sa main sur le front pâle de Lucie, je connais bien déjà ce pauvre cœur si fier, si sensible, si ferme dans ses affections. Allons, ne pleure pas ainsi et dis-moi, dis-moi tout. Mais il t'est donc arrivé quelque horrible malheur, quelqu'un de ces évènemens qui perdent une jeune fille et jettent le désespoir dans une famille honorable?

— Non! répondit-elle avec amertume, non, rien comme cela. J'ai eu le sort de beaucoup de femmes, j'ai aimé, j'ai cru à un immense avenir de bonheur et je me suis trompée, voilà tout. Mais d'autres recommencent à aimer, à espérer, et moi je n'ai pu avoir qu'un seul amour.

— Pauvre Lucie! et il y a déjà long-temps?...

— Oui, des années; mais ce souvenir est toujours vivant au fond de mon cœur; je n'existe que dans le passé plein de tant d'émotions, d'amères joies, de pensées ardentes. Oh! oui, j'ai souffert, mais je puis dire aussi que j'ai vécu, j'ai vécu en quelques mois toute une vie.

Te rappelles-tu nos adieux, Mathilde? tu restais à Paris, moi on m'emmenait en Provence au milieu de ma famille; en te quittant, j'allais retrouver des personnes qui m'étaient aussi bien chères. J'avais appris vaguement que la fortune de mon père était fort dérangée; en arrivant je sus que nous étions à peu près ruinés : les terribles chances du commerce avaient tourné contre nous, et une banqueroute semblait inévitable. Mon père était un homme honnête et

Digitized by Google

courageux, il abandonna tout ce qu'il avait, absolument tout, et ses créanciers furent payés. Il resta pauvre, mais avec du crédit et une haute réputation de probité; c'était assez pour recommencer sa fortune. Il demeura à Marseille et se remit à travailler. Ma mère ne put supporter cette chute, elle alla habiter une petite propriété que nous avions conservée aux environs d'Hyères...

— Et ton frère, interrompit Mathilde, ce pauvre garçon dont tu m'avais tant parlé?

— Mon père le garda près de lui; il était, il est toujours le même. Je m'en allai donc à la campagne avec ma mère. Nous vivions dans une solitude absolue, mais quel beau pays! Notre maison n'était pas loin de la mer; à l'entour il y avait un jardin planté d'orangers et fermé par de grandes haies d'arbousiers. Que de fruits, que de fleurs, que de parfums! Je me trouvais heureuse dans ce paradis, et pourtant une vague inquiétude me faisait souvent pleurer; j'étais tourmentée par une surabondance de vie et d'activité, par un besoin d'émotions qui tournait aux larmes dès que je regardais en moi-même. Tu as connu ma mère quand elle vint me voir à Paris; c'était une femme pleine de bonté, mais faible, et, Dieu lui pardonne! facile jusqu'à l'insouciance. Elle m'aimait uniquement, et pourtant elle ne comprenait rien, elle ne devinait rien de ce qui se passait en moi; elle ne connaissait ni mon ame, ni mon caractère, et j'ai souffert à en mourir sans qu'elle s'en soit doutée. Nous étions à la campagne depuis six mois lorsque mon père nous annonça que nous allions avoir un hôte. C'était, écrivait-il à ma mère, un ami qu'il avait rencontré dix ans auparavant à la Véra-Cruz, et dont les soins lui avaient sauvé la vie pendant une épidémie de fièvre jaune. Il arrivait malade en France, après un long voyage, et les médecins lui ayant conseillé de passer l'hiver à Hyères, mon père, qu'il avait reçu autrefois dans sa maison, lui offrait la nôtre : il avait accepté.

Je fus contente en apprenant que M. Vasconcellos venait se mettre en tiers dans notre solitude; il me sembla que les soirées d'hiver passeraient plus gaiement au coin du feu, tandis qu'il ferait le piquet de ma mère et nous raconterait ses voyages. Je me le figurais déjà d'un certain âge, comme mon père, l'air grave, les cheveux gris et le teint hâlé.

Le lendemain soir il arriva. Je ne saurais te dire ce que j'éprouvai à son aspect; ce fut un étonnement profond, une émotion indicible, un trouble que je n'avais jamais connu. Vasconcellos était un homme de trente ans, il avait des cheveux noirs comme les tiens et une fort

Digitized by Google

belle tournure. Je le saluai tout interdite, et lui, s'adressant à ma mère, s'excusa avec vivacité et en peu de paroles de tout l'embarras que son séjour allait nous causer; puis, encouragé par le bon accueil qu'il rencontrait, il parut se trouver aussi à l'aise que chez d'anciens amis. J'avais à peine levé les yeux sur lui, et pourtant ce moment aurait suffi pour que je n'eusse jamais oublié sa physionomie, son regard surtout. Il y avait tant de noblesse et d'intelligence sur ce large front, tant de bonté dans ce calme sourire! Vasconcellos avait un laisser-aller plein de tact, une politesse franche et affectueuse, qui rendaient sa société infiniment agréable et facile. Il était d'origine espagnole, comme mon père, et on retrouvait en lui la dignité de sa nation unie aux habitudes d'une éducation toute française. Dans le monde où j'ai vécu après l'avoir connu, je n'ai jamais rencontré personne qui, de près ou de loin, lui ressemblât.

C'est de cette soirée que data ma véritable vie, la vie du cœur et de l'intelligence. J'étais un enfant et je devins sans transition une femme; je compris tout à coup le bonheur et les peines qui tuent.

J'éprouvai d'abord une ardente curiosité pour tout ce qui regardait Vasconcellos. Bien que je n'osasse l'interroger, j'avais une habileté singulière pour le faire parler de lui. Avec quelle avidité j'écoutais le récit de ses longs voyages! Quels battemens de cœur quand il racontait tant de hasards et de dangers! Sa famille avait été proscrite au temps du roi Joseph, et il était venu bien jeune en France; puis, au bout de quelques années il partit, et tant que la terre et la mer avaient voulu le porter, il était allé en avant : il revenait après avoir fait le tour du globe. Que te dirais-je, Mathilde! je crois que je l'aimai surtout parce que son existence n'avait pas été comme celle de tout le monde; je l'aimai pour sa vie aventureuse, pour les périls effroyables qu'il avait courus. Tout ce qui lui appartenait était plein d'intérêt pour moi, tout m'était cher, jusqu'à son nègre Pepito, jusqu'à la perruche verte qu'il avait donnée à ma mère; et personne ne se douta de ce que j'avais au cœur, lui surtout ne pouvait le deviner. Pendant nos longues promenades, il donnait le bras à ma mère; moi, je marchais à l'écart, le regardant, l'écoutant parler; c'était assez de bonheur, je n'en désirais, je n'en voulais pas d'autre. Si par hasard nous nous trouvions seuls un moment, je fuyais. Souvent, épuisée par de si vives émotions, je me réfugiais dans ma chambre; j'y restais des heures entières pour reprendre la force de supporter mon bonheur. Oui, j'étais heureuse, si heureuse que je ne formais qu'un vœu, celui de vivre toujours ainsi; nulle espérance ne

Digitized by Google

me montrait dans l'avenir quelque chose de meilleur que le présent; je regrettais chaque jour, chaque heure écoulée; j'eusse voulu en faire mon éternité.

Vasconcellos était affectueux pour moi, mais sans empressement. Je m'apercevais bien qu'il n'attachait pas grand intérêt à me plaire, et que je passais dans son esprit pour une petite personne assez médiocre et insignifiante; mais je l'aimais trop pour être piquée de son indifférence, et je me disais souvent, dans l'humilité de mon ame, qu'il n'avait en effet aucune raison pour m'aimer. Trois mois s'écoulèrent ainsi. Vasconcellos ne parlait point de son départ; il semblait heureux de cette vie paisible, tout unie, et qui n'avait, hélas! d'agitation que pour moi. Il était comme le fils de la maison, tant ma mère avait pris d'affection pour lui. Elle était déjà âgée, ma pauvre mère, et souvent il arrivait qu'elle l'appelait en riant : « Mon enfant. » Alors il lui baisait la main et disait avec reconnaissance : « Oui, votre enfant. J'étais bien malade en arrivant ici; je croyais n'avoir pas une année à vivre, et vos bons soins m'ont ressuscité; j'ai trouvé une famille, moi, pauvre étranger, qui m'attendais à n'être reconnu de personne après une si longue absence. » Alors ma mère souriait et répondait doucement : « Eh bien, il faut rester avec nous. »

Mon cœur battait alors; j'éprouvais de mortelles angoisses; j'avais peur que Vasconcellos parlât enfin de son départ.

Un soir ma mère m'arrêta, au moment où je traversais sa chambre pour me retirer dans la mienne : « Lucie, me dit-elle, assieds-toi là, près de mon lit; il faut que je te parle, mon enfant. »

Un frisson me saisit; j'eus peur d'avoir été devinée, et je me laissai aller tout éperdue sur le carreau de soie où ma mère venait de s'agenouiller pour dire ses prières. « Lucie, reprit-elle avec affection, tu as depuis quelque temps une manière d'être qui me donne de l'inquiétude; tu es triste, muette; quoi que tu fasses, on dirait que tu dors debout : il ne faut pas être ainsi maussade et indifférente. Tu dois te marier un jour : quel est l'homme qui se trouvera heureux d'avoir sans cesse devant lui un visage morne et rechigné? Ta manière d'être frappe tout le monde. Hier, M. Vasconcellos m'en parlait, et il en était véritablement affligé. Tu devrais tâcher d'être un peu plus aimable pour lui; c'est un ancien ami de ton père, un homme rare, le plus honnête, le meilleur que je connaisse, et, si tu le voulais, peut-être il ne nous quitterait plus. »

Je demeurai immobile de saisissement et de surprise; je venais d'entrevoir tout à coup des choses auxquelles je n'avais jamais osé

Digitized by Google

songer. Dans la crainte de me trahir, je feignis de n'avoir pas compris le sens de ces derniers mots. « Pardon, chère maman, dis-je enfin avec effort; en vérité je ne suis point triste, mais j'ai parfois comme cela des envies de pleurer : cela passera, je vous le promets. Quant à M. Vasconcellos, j'ai de l'amitié pour lui; mais je n'ose parler en sa présence, j'aime mieux l'écouter. J'essaierai; je ferai ce que vous voulez; vous serez contente de moi. — Bien, mon enfant, dit ma mère en me congédiant; dors tranquille, et sois prête de bonne heure. Demain matin nous irons faire une promenade avant le déjeuner. » Je me couchai; mais, pendant toute cette nuit, je ne fermai pas les yeux : les paroles de ma mère bourdonnaient dans ma tête. J'entrevoyais que je n'étais pas aussi indifférente à Vasconcellos que je l'avais cru jusqu'alors. Dès ce jour je commençai à donner un sens à ses paroles, à ses regards; je l'observai avec cette persévérance intelligente que l'amour seul peut donner à une fille de dix-huit ans, et je vis bien jusqu'au fond de son ame; je compris qu'il ne m'aimait pas encore, mais que je lui plaisais. Alors l'instinct d'une coquetterie adroite et naïve s'éveilla en moi; je devins tout à coup habile à tirer parti de mes avantages. Oui, Vasconcellos devait me trouver belle; j'étais belle en ce temps d'espérances et d'illusions.

Les boutons commençaient à poindre aux branches vertes des orangers, les premières fleurs du printemps s'épanouissaient, et je voyais venir avec joie le mois de mai si beau, si beau maintenant que j'allais chaque jour parcourir avec Vasconcellos nos jardins embaumés. Lui paraissait heureux aussi; il se laissait aller à ces influences, il semblait arrêté là pour toute sa vie.

Je passais habituellement la matinée seule avec ma mère; Vasconcellos restait dans sa chambre à faire des lettres et à lire les journaux, qu'on apportait d'assez bonne heure de la ville; nous ne nous réunissions qu'à midi, pour le déjeuner.

Un matin, le jour de Pâques, oh ! je n'ai pas oublié cette date fatale! Vasconcellos, qui depuis l'avant-veille me semblait inquiet et préoccupé, annonça à ma mère qu'une affaire importante l'obligeait à partir sur-le-champ pour Bordeaux. A cette nouvelle, mon cœur cessa de battre, j'eus comme un éblouissement, je sentis la pâleur me monter au visage; mais je gardai une attitude calme et une physionomie impassible. Ma mère dit avec un véritable chagrin :

— Quel vide va laisser ici votre absence! monsieur Vasconcellos. Mais vous reviendrez, vous ne nous quittez que pour peu de temps, n'est-ce pas?

Digitized by Google

Il lui baisa la main avec un geste indécis, qu'elle interpréta comme une promesse. Nous déjeunâmes en silence, les larmes me gagnaient; mais j'affectai un air si serein, que ma mère, qui m'observait avec quelque inquiétude, ne devina rien. Les chevaux de poste étaient déjà commandés pour sept heures du soir. Vasconcellos remonta dans sa chambre; son nègre Pepito chantait là-haut en faisant les malles; tout le monde autour de moi était calme et content. Cela me faisait mal; je ne pus soutenir la vue de ces préparatifs de départ. Je m'en allai dans la campagne, et, cachée au fond d'un ravin, je pleurai, je pleurai à en mourir. C'était ma première douleur; elle fut affreuse. Mes larmes s'épuisèrent enfin; un peu d'espoir me revint au cœur. Je me dis que cette cruelle absence aurait un terme, et que mon bonheur n'était pas tout entier perdu. Je m'exhortai au courage, à la résignation, à la dissimulation surtout. Je séchai mes larmes, je relevai mes cheveux épars, et quand toutes les traces de mon chagrin furent effacées, je repris le chemin de la maison. Ma mère accourut au-devant de moi dans le jardin.

— D'où viens-tu donc, Lucie? me dit-elle avec vivacité; je t'ai fait chercher partout, j'étais fort inquiète. M. Vasconcellos a paru bien contrarié; il tenait à te faire ses adieux.

La respiration me manqua, je ne pus proférer une parole; je fis un geste comme pour dire : Eh bien! me voici; où est-il?

— Il est parti depuis un quart d'heure, reprit ma mère. Notre voisin, M. Julien, allait à Hyères, et il a offert de l'emmener dans sa voiture. Tout était prêt; M. Vasconcellos tenait à aller à Toulon aujourd'hui même; cela lui faisait gagner quatre heures. Il a accepté; mais il a eu grand regret de ne pouvoir te faire ses adieux.

J'écoutai cette explication d'un air tranquille. Au moment de rentrer dans cette maison où n'était plus Vasconcellos, je dis à ma mère :

— Il vous a dit quel jour il reviendrait?

— Non, me répondit-elle avec tristesse; mais certainement il reviendra.

J'ai été éprouvée par de grandes peines, chère Mathilde; pourtant je n'ai rien souffert qui soit comparable à la tristesse, au morne abattement dans lequel je tombai alors. Toutes les heures de la journée, les plus insignifiantes circonstances de la vie me ramenaient quelque souvenir poignant. Dans cette affreuse solitude où j'étais rentrée, j'entendais toujours comme un écho de la voix de Vasconcellos; je croyais voir passer encore son ombre sur les murailles blanches du salon.

Digitized by Google

D'abord ces souvenirs me furent si douloureux, que je redoutais tout ce qui pouvait les raviver. Je n'entrais plus dans le jardin; j'éprouvais un serrement de cœur inexprimable sous ces sombres allées d'orangers où nous nous étions si souvent promenés ensemble, et qui allaient fleurir pour moi seule maintenant. Puis, après m'être abîmée dans mes regrets, je tâchai d'espérer et de vivre dans l'avenir. Au bout de quelques jours, Vasconcellos écrivit à ma mère; sa lettre était bonne et affectueuse. Elle me jeta pourtant dans un découragement profond : elle ne parlait point de retour. A force de la commenter, de chercher un sens à ces paroles simplement amicales, je finis pourtant par me persuader que tout cela signifiait quelque chose de plus. J'espérai encore et j'attendis. Je recherchai ce que j'avais fui d'abord, je m'entourai du souvenir de Vasconcellos. Souvent j'allais furtivement passer des heures entières dans sa chambre; il y restait quelques vestiges de sa présence. Je m'emparai d'un livre oublié, d'un bouquet d'immortelles sauvages et de romarin que nous avions cueilli ensemble la veille de son départ. Un jour, en furetant dans le secrétaire, je trouvai quelques morceaux de papiers déchirés avec intention. J'avais reconnu l'écriture de Vasconcellos, et aussitôt je me mis à rassembler ces fragmens épars. Il fallut une incroyable patience pour rajuster ces mots, dont une moitié manquait; et, après ce grand travail, je ne pus trouver le sens complet d'une phrase; seulement, je lus çà et là : Mon amie!..... je vous crois..... il m'en coûte..... cette jeune fille... je pars... à Bordeaux... je ne sais encore...

Je cherchai, je cherchai partout les moindres fragmens. En ouvrant vivement l'un des tiroirs, j'aperçus un papier qui avait glissé dessous et y était resté caché. Je devins tremblante en reconnaissant que c'était une lettre à l'adresse de Vasconcellos. J'hésitai un moment, puis je l'ouvris...

Mme de Villejazet s'interrompit et passa ses deux mains sur son front.

— Chaque fois que je me souviens de ceci, reprit-elle, je sens qu'il y a du sang espagnol de mon père dans mes veines.

— Ah! pauvre enfant, s'écria Mathilde, tu avais une rivale plus heureuse, mieux aimée?...

— Non, s'il l'avait aimée d'amour, si elle eût été sa maîtresse, j'aurais pardonné à cette femme, répondit Mme de Villejazet, en se levant pour prendre le nécessaire de voyage posé sur la table. Elle l'ouvrit; dans le double fond fermé par un secret, il y avait un volume dépareillé, un bouquet flétri et une lettre.

Digitized by Google

— Voilà ce qui lui a appartenu, tout ce que j'ai de lui, reprit Mme de Villejazet, en déployant le papier, et elle lut : « Votre confidence m'effraie, cher Juanito, je vous vois dans un péril imminent, et dont mon amitié ne vous sauvera peut-être pas, car qui sait si ma lettre arrivera à temps. Vous me demandez conseil, à moi, sur vos projets de mariage!... Vous me dites de sang-froid que vous avez rencontré une petite personne bien sage, bien élevée, appartenant à une famille très honorable, et qu'à force de vous trouver vis-à-vis de cette enfant, il vous est venu la pensée de l'épouser. Mais, vous êtes devenu fou! Quoi! pour un caprice, sans aucun intérêt d'ambition, vous aliéneriez votre liberté, vous cloueriez là votre avenir, toute votre vie, et vous n'avez que trente ans! Encore une fois, vous êtes fou! Je ne vous parlerais pas ainsi, mon ami, si vous aviez une grande passion, ou si vous trouviez là une grande fortune, car, raisonnable ou non, vous auriez un motif; mais, épouser, sans amour, une fille sans dot, voilà ce qui me paraît le comble de l'absurdité, et que je dois tâcher d'empêcher, puisque je suis votre amie : ce que j'empêcherai, si j'ai conservé sur vous quelque ascendant. Vous êtes sur une pente effroyable, il faut vous arrêter, ou vous êtes perdu. Ne me dites pas que vous êtes sûr de votre cœur, maître de vous-même; peut-être sans vous en apercevoir, ne le seriez-vous bientôt plus de votre volonté. Vous croyez avoir deviné que cette jeune fille vous aime : eh bien! quand cela serait, est-ce une raison pour l'épouser? Êtes-vous décidé à faire son bonheur aux dépens du vôtre? Vous, homme d'esprit et d'expérience, vous êtes près de vous laisser prendre par une Agnès! J'ai déjà eu beaucoup d'amies qui m'ont fait leurs confidences; je connais mieux que vous le cœur des femmes; la plus naïve sait bien comment on vient à bout des irrésolutions d'un honnête homme. Je ne vois pour vous qu'un moyen de salut : partez, partez sur-le-champ. De loin vous verrez toutes ces choses avec plus de sang-froid, et si vous voulez ensuite retourner sur vos pas, il sera toujours temps; on ne manque pas si aisément l'occasion de faire une sottise.

« Nous passerons probablement l'été à Bordeaux. J'attends votre réponse, ou plutôt je vous attends. Adieu. »

Mme de Villejazet laissa retomber cette lettre sur la table, et appuya dessus ses deux mains jointes. — Voilà pourquoi il était parti, reprit-elle avec une profonde amertume; dès ce moment, je compris bien qu'il ne reviendrait jamais, et tout fut fini. Je tombai dans un dégoût complet de la vie, dans une indifférence dont je ne me suis

Digitized by Google

plus relevée. J'étais bien malheureuse, et pourtant il me restait une dernière douleur à subir, une douleur plus affreuse peut-être que toutes les autres : Vasconcellos écrivit de Bordeaux, pour annoncer à ma mère qu'il allait retourner au Mexique; sa lettre était singulièrement affectueuse; cette fois il parlait de son retour, et il en fixait l'époque, hélas! bien éloignée. J'eus un éclair de joie et d'espoir; ma mère crut, j'en suis persuadée, que Vasconcellos voulait revenir pour m'épouser : huit mois plus tard, nous apprîmes qu'il était mort de la fièvre jaune, en arrivant à la Vera-Cruz.

— Mort! répéta Mme de Rambert; oh! ma pauvre Lucie!

— J'étais riche alors. L'héritage d'un vieux parent me donnait un million de dot. Je me laissai marier. Ma pauvre mère était morte, je perdis aussi mon père, et je restai seule livrée à cet homme... Mais, je te le répète, tout le mal que m'a fait M. de Villejazet n'est rien auprès des malheurs qu'a causés cette fatale lettre!.. le départ et la mort de Vasconcellos!

— Et tu n'as jamais su quelle était cette femme?

— Je la connaissais sans l'avoir jamais vue : souvent Vasconcellos parlait d'elle à ma mère. Je soupçonne qu'il l'avait aimée. Elle était mariée. Que Dieu lui rende le mal qu'elle m'a fait!

Les grands yeux sombres de Mme de Villejazet s'animèrent d'une expression profonde; elle passa ses mains sur son front comme pour écarter une pensée importune et reprit après un silence : — Tu as une jeune sœur, Mathilde, tu lui sers de mère; prends garde!

— Hélas! oui, demain je l'emmène.

— Comment! c'est par rapport à elle?...

— Quel autre motif aurait pu me décider à partir quand tu arrives? Oui, il le faut, cette enfant souffre; je n'ai que trop tardé peut-être. Nous sommes ici depuis deux mois; M. Paul de La Vieville, ce jeune homme qui nous a saluées dans le jardin, y était arrivé en même temps que nous. Je m'aperçus bientôt qu'il aimait Élise, et j'avoue que j'en eus une grande joie. Sa famille est connue de M. de Rambert, elle est fort honorable; il a une famille médiocre, mais indépendante. Tu l'as vu, c'est un homme qui est parfaitement bien de figure et de manières : que pouvais-je ambitionner de mieux pour ma sœur? M. de La Vieville n'avait encore fait aucune proposition de mariage directe, et je trouvais tout simple qu'il différât de me déclarer ses intentions. Notre séjour dans la même maison, la liberté dont on jouit aux eaux, autorisait des relations journalières, et il pouvait être avec nous sur un certain pied d'intimité, sans compromettre Élise.

Digitized by Google

Je laissai donc aller les choses, à peu près sûre de préparer un heureux mariage à ma sœur. La pauvre enfant ne me cachait rien, j'étais la confidente de ses scrupules, de ses frayeurs, de ses joies; elle me racontait les demi-aveux, les empressemens de M. de La Vieville. Combien de fois j'ai écouté pendant la moitié de la nuit tous ces grands secrets! mais l'amour de M. de La Vieville s'est brusquement éteint à l'arrivée d'une femme qu'il avait connue dans ses voyages; elle n'était pas libre alors, et j'ai tout lieu de croire qu'il l'aima sans pouvoir devenir son amant. A présent elle est veuve et elle veut en faire son mari. Je ne saurais te dire quel art, quelle persévérance elle a mis en tout ceci. Tout d'abord, elle a pu comprendre que cet homme aimait Élise, qu'il en était aimé; eh bien! elle s'est placée entre eux, elle a employé toutes les ressources de son expérience et de sa coquetterie pour le détacher de cette enfant. Elle est belle, spirituelle, habile, elle a réussi. M. de la Vieville s'est repris d'amour, il l'épousera. Elle ne l'aime pas certainement; mais l'intérêt, l'ambition, l'ennui du veuvage, font qu'elle tient à lui et qu'elle ne s'en dessaisira plus. Élise ne s'aperçoit de tout cela qu'à demi, elle ne s'avoue pas sa jalousie, ses craintes; mais elle souffre. Je n'ai qu'un parti à prendre, c'est de l'emmener. J'espère que l'absence finira par emporter tout ce qu'elle a au cœur, et d'abord elle sera plus tranquille dès qu'elle n'aura plus sous les yeux le spectacle de cette intrigue, dès qu'elle ne verra plus tous les jours M. de La Vieville aux pieds de Mme Vanbergem...

— Mme Vanbergem! interrompit Lucie en pâlissant, Mme Héloïse Vanbergem!...

— Tu la connais! d'où sais-tu son nom?...

Mme de Villejazet rouvrit la lettre et dit en montrant la signature :
—Tiens, le voilà!

— Oui, c'est elle! c'est bien elle! s'écria Mathilde avec une amère surprise; cette femme aura donc fait le malheur de tout ce que j'aime au monde!... Tu ne resteras pas ici, Lucie, tu ne voudras pas vivre avec elle. Vois-tu, dans cette maison il n'y a nul moyen de s'isoler, et quand même tu ne sortirais, tu rencontreras partout Mme Vanbergem. Évite-toi cette amertume; viens, pars avec nous.

— Non, Mathilde, non! répondit Mme de Villejazet devenue pensive. Je veux me trouver en face de cette femme, je veux venger ta sœur, je veux me venger; va, ce n'est pas impossible...

— Tu es bien belle, et M. de La Vieville pourrait t'aimer.

— Oh! non, non, elle ne l'aime pas, m'as-tu dit; ce serait une faible

Digitized by Google

vengeance, j'en vois une autre. Cette femme tient surtout à épouser un homme riche?

— Elle le veut aussi jeune et beau, spirituel surtout; elle l'a dit devant moi. Jamais elle n'épousera un homme dont elle ne pourrait être fière sous tous les rapports; pour avoir son amour, il faudra d'abord flatter son orgueil. Vienne un amant plus jeune, plus riche, mieux placé dans le monde que M. de La Vieville, et il l'emportera.

— Eh bien! c'est moi qui la remarierai, s'écria Mme de Villejazet avec un rire amer, c'est pour cela que je reste. Ma chère Mathilde, emmène ta sœur, console cette pauvre enfant; qu'elle ne désespère pas tout-à-fait du cœur de M. de La Vieville, il lui reviendra peut-être.

Les deux femmes ne se séparèrent que bien avant dans la nuit, et Mme de Villejazet resta levée jusques à l'aube. Avant de se coucher elle écrivit la lettre suivante à l'homme de confiance qui gouvernait sa maison en son absence : « Monsieur Vialet, amenez-moi mon frère sur-le-champ. Vous viendrez en poste et vous descendrez à la Maison des Bains, où vous me trouverez. Je désire que Victor soit parfaitement habillé; s'il lui manque quelque chose, donnez vos ordres au tailleur et n'épargnez rien. Marquez-moi d'avance le jour de votre départ et celui de votre arrivée. N'amenez personne avec vous, je ne m'en soucie pas à cause des bavardages que tout autre que vous ne manquerait pas de faire sur la situation de mon frère. Cela me serait si désagréable, que, pour l'éviter, je renvoie demain à Marseille Rosalie, ma femme de chambre, et les deux autres domestiques qui m'ont suivie. Vous ne resterez que vingt-quatre heures, prenez vos mesures en conséquence. Je vous recommande de lire cette lettre plutôt deux fois qu'une, afin de la bien comprendre, et je compte que vous serez ici dans moins de quinze jours. »

II.

— Mme de Villejazet n'a pas paru à la table, elle ne descend pas ce soir, dit un tout jeune homme en regardant la pendule, qui venait de marquer dix heures, et il resta accoudé au coin de la cheminée, dans une attitude mélancolique que personne ne lui fit le plaisir de remarquer. La partie de bouillotte était fort animée; les demoiselles et les jeunes femmes boudaient, il avait été impossible d'organiser une contredanse; deux dames anglaises étaient au piano et chantaient intrépidement à travers le bruit sourd et continu de vingt conversa-

Digitized by Google

tions croisées, interrompues et reprises d'un bout du salon à l'autre.

— Et dire qu'il y a des gens qui prétendent qu'on s'amuse aux eaux! continua le jeune homme entre ses dents; le diable m'emporte si c'est vrai!

— Fi donc! cousin, interrompit une petite fille en le menaçant de son éventail; voilà qui est bien mal dit pour un jeune homme qui fait sa philosophie.

Il la regarda de travers; puis, comme il voulait parler, n'importe à qui, de ce qu'il appelait ses peines de cœur, il reprit tout bas :

— Ma parole d'honneur, je suis un homme bien malheureux, ma petite Camille!

— Est-ce que vous avez été grondé aujourd'hui!

— Eh! non, non, mademoiselle. Est-ce que je suis un enfant pour me laisser gronder? Il s'agit bien de cela, vraiment! Décidément Mme de Villejazet ne descendra pas.

— C'est qu'elle reste chez elle avec son frère, qui est arrivé ce matin, un beau jeune homme. Nous l'avons rencontré dans le jardin, et il nous a regardées comme ça, avec de grands yeux; il m'a pris une envie de rire! Mme de Villejazet lui donnait le bras, et ils se promenaient dans la grande allée en parlant tout bas. Je suis sûre qu'il aime bien sa sœur. Il vient la trouver peut-être pour toute la saison. Tant mieux! cela fera toujours un danseur de plus; je me figure qu'il danse à ravir.

— Je ne le crois pas, dit gravement une demoiselle de quinze ans; il a l'air bête.

— Ah! par exemple! Mme Vanbergem lui trouve une tournure fort distinguée; n'est-ce pas, madame?

— Mais oui, répondit-elle nonchalamment; il ressemble à sa sœur, et Mme de Villejazet me plaît beaucoup.

— Ah! c'est une bien jolie femme! Elle est un peu pâle; mais cela lui donne l'air intéressant, n'est-ce pas, mon petit cousin Gustave?

— Oh! oui, j'adore cette pâleur, répondit-il avec un profond soupir et en relevant son jabot de batiste; j'ai fait cette après-midi ma visite à Mme de Villejazet, et je l'ai vu, ce frère. Il ne dit pas grand'chose; je lui trouve l'air distrait et même sauvage. S'il empêche comme cela sa sœur de descendre le soir, je le prendrai en grippe.

Le bruit d'une voiture qui roulait devant le perron attira quelques personnes aux fenêtres.

— Qui est-ce qui arrive? demanda Mme Vanbergem.

— Eh! mon Dieu! personne! s'écria la petite fille d'un air consterné;

Digitized by Google

c'est le frère de Mme de Villejazet qui repart. Voilà son valet de chambre à la portière; et tenez, le voici lui-même.

On vit alors, à la lueur des flambeaux que portaient quelques domestiques, le frère et la sœur descendre ensemble le perron. C'était comme une scène d'opéra comique; cette berline attelée, ce groupe éclairé par des clartés vacillantes, faisaient tableau. Le jeune homme avait une tournure fort élégante dans son costume de voyageur; ses traits étaient d'une beauté mélancolique; les grands cheveux blonds qui s'échappaient de sa calotte de cachemire lui donnaient une certaine physionomie pittoresque. Mme de Villejazet le retint un moment sous les regards de tout le monde accouru aux fenêtres pour le voir; puis elle l'embrassa et lui fit un dernier signe d'adieu. Il s'élança dans la berline; le postillon fit claquer son fouet, et l'attelage partit au grand trot.

— Ah! quel dommage! s'écria naïvement la petite fille; j'avais bien cru qu'il resterait, et ces demoiselles aussi.

— Taisez-vous donc, Camille, interrompit tout bas la demoiselle de quinze ans; est-ce qu'on dit ces choses-là?

Un quart d'heure après, Mme de Villejazet descendit au salon, et raconta que son frère, appelé en Angleterre pour une affaire importante, s'était détourné de son chemin pour passer quelques heures avec elle.

— Il est fâcheux pour nous de n'avoir pas eu le temps de faire sa connaissance, dit Mme Vanbergem.

— J'espère vous le présenter dans un mois ou six semaines, répondit Mme de Villejazet avec une politesse assez froide; il est reparti bien à contre-cœur, et je compte qu'il viendra passer ici la fin de la saison.

Dès ce jour, il fut singulièrement question de M. Victor d'Ayala dans la société réunie aux eaux d'A... On sut qu'il était garçon et millionnaire, qu'il avait trente ans, qu'il voulait se marier; de plus, un certain bruit se répandit qu'ayant entrevu dans le jardin Mme Vanbergem, il avait été frappé de sa beauté au point d'être reparti presque amoureux d'elle. C'était Gustave, le petit soupirant de Mme de Villejazet, qui rapportait, colportait et commentait tout cela, en y ajoutant mille détails de son invention. Il avait eu le bonheur de le voir, ce frère; c'était un homme extrêmement distingué, un esprit plein de saillies, un cœur tendre, une imagination brûlante; enfin, il était capable d'une de ces passions comme on n'en voit que dans les romans. Toutes ces fadaises furent rapportées à Mme Vanbergem, et bien

Digitized by Google

qu'elle eût du tact et de la finesse, elle y fit attention, tant la vanité d'une coquette est crédule.

Mme Vanbergem était alors une femme d'environ trente ans, brune, belle, et pleine d'une grace aisée qui allait au-devant de tout le monde. Du reste, elle était fausse, égoïste et dissimulée; elle avait la tête vive; mais ses passions s'arrêtaient toujours à temps, et elle mettait même dans leurs écarts une logique impitoyable. La vanité dominait en elle, et dirigeait, peut-être à son insu, ses sentimens les plus tendres et les plus intimes. Elle ne pouvait aimer qu'un homme riche, haut placé dans le monde. Pour elle, il y avait dans le luxe et la grandeur une séduction plus puissante que les dons de l'esprit et de la figure. Non qu'elle fût sordidement intéressée; mais son orgueil se passionnait à défaut de son cœur. Feu M. Vanbergem ne l'ayant pas seulement nommée dans son testament, elle avait une fortune des plus médiocres, et depuis trois ans qu'elle était veuve, elle n'avait pu parvenir à faire un mariage selon ses vues. Elle se décida en retrouvant M. de La Vieville, bien qu'il ne fût pas assez riche pour qu'elle se prît de passion en sa faveur; c'était une sorte de pis-aller qu'elle acceptait, soucieuse de l'avenir et peut-être secrètement effrayée de ses trente ans. Quand on lui eut dit que M. Victor d'Ayala l'avait trouvée belle, elle se rapprocha de Mme de Villejazet, qui, sans y mettre pourtant d'affectation, ne lui faisait aucune avance.

— Madame, lui dit-elle un jour, seriez-vous alliée à la famille d'Ayala, de Marseille, qui avait une maison de campagne aux environs d'Hyères?

— C'était ma mère, madame, qui possédait ce petit domaine, répondit la jeune femme avec tranquillité. Pourtant elle avait changé de couleur.

— Comment, madame, vous seriez mademoiselle Lucie d'Ayala?

— Oui, madame; mais je ne puis comprendre comment j'ai eu l'honneur d'être connue de vous?

— C'est tout simple: j'ai entendu dire tout le bien imaginable de vous et de votre famille par un ami, mort aujourd'hui, hélas! Ne vous rappelez-vous point, madame, un Espagnol nommé M. Vasconcellos, qui a passé quelque temps à Hyères, il y a huit ans environ?

— Certainement, madame, je m'en souviens, répliqua Mme de Villejazet, devenue pâle à ce nom.

Mme Vanbergem rompit aussitôt cet entretien; elle crut voir du dépit dans cette réponse brève et prononcée avec un accent profond; mais elle ne soupçonna rien autre. Seulement elle ne pouvait s'expli-

Digitized by Google

quer cette grande fortune chez des gens qu'elle avait su positivement pauvres, quoique fort honorables. Le même jour, elle prit le bras de M. Gustave pour aller faire un tour dans le jardin, et elle n'eut pas besoin de l'interroger beaucoup pour lui faire dire l'histoire de l'oncle millionnaire, qu'il avait apprise le matin même.

— Mme de Villejazet a quelque confiance en moi, ajouta-t-il d'un air suffisant, le plus risible du monde; c'est d'elle que je tiens ces détails, et elle m'a dit encore bien d'autres choses. Ce pauvre M. Victor lui écrit, presque tous les jours, des lettres charmantes et où il est question de vous, madame.

— De moi! il ne me connaît pas.

— C'est vous, madame, qui l'avez oublié... Il vous a rencontrée, il vous a vue ici, dans ce jardin; vous étiez assise sous les tilleuls, et ce moment a décidé de son sort.

A cette phrase de comédie, débitée avec un aplomb qui valait le geste et les paroles, Mme Vanbergem répondit en souriant: — Allons donc! quelle plaisanterie!

— Rien n'est plus sérieux, je vous le jure. Comment, madame, vous ne croyez donc pas à la puissance de l'amour, à ces passions nées d'un regard et qui durent toute la vie? On voit bien que vous n'avez jamais aimé. Vous ignorez encore ce que c'est qu'un sentiment, que la sympathie qui....

Mme Vanbergem savait que Gustave venait d'achever sa rhétorique; elle eut peur du discours dont il la menaçait.

— Mon Dieu! interrompit-elle, vous êtes sans chapeau par ce grand soleil; rentrez vite, monsieur; c'est fort dangereux, à ce que dit le docteur; on peut gagner un rhume.

— Ah! madame, vous ne prenez pas seulement en pitié le malheureux qui souffre et languit loin de vous! s'écria-t-il.

— Voilà une exagération! répliqua-t-elle d'un air incrédule. Pourtant, quand elle fut seule, elle se prit à réfléchir sur tout cela, et M. de La Vieville lui parut un parti fort mesquin, d'autant plus que le matin même il avait parlé d'habiter sa terre de Champagne, le plus triste endroit du monde. Dès-lors Mme Vanbergem forma le projet d'épouser le millionnaire; elle calcula assez habilement ses chances de succès, et d'abord elle se mit à l'œuvre en essayant de se lier intimement avec Mme de Villejazet. Celle-ci reçut ses avances et la laissa faire. Jamais elle ne lui parlait de son frère; mais, de temps en temps, elle lisait quelques fragmens de lettres à M. Gustave, qui brodait, amplifiait la chose, et en faisait de longs discours à Mme Van-

Digitized by Google

bergem. Pourtant elle ne se décidait pas encore à congédier M. de La Vieville; il était toujours là, inquiet, irrité, ne pouvant s'expliquer un changement évident; il attendait et il souffrait, car il aimait véritablement cette femme.

Sur ces entrefaites il vint aux eaux un M. Touchet, ancien notaire à Marseille. C'était un vieux bonhomme, grand faiseur d'embarras, de ces gens qui sont les amis intimes de tous ceux auxquels ils ont une fois parlé. On sut tout d'abord par lui qui il était, d'où il venait, et où il comptait aller. Dès que Mme de Villejazet eut appris son arrivée, elle descendit en toute hâte auprès de lui.

— Mon cher monsieur Touchet, lui dit-elle sans préambule, vous êtes le notaire et l'ami de la famille depuis long-temps; je viens, au nom de nos bonnes relations, vous demander une chose : c'est de ne parler à qui que ce soit ici du pauvre Victor. On sait que j'ai un frère, car on l'a vu, et on croit qu'il est comme tout le monde : ne dites le contraire à personne.

— Certainement, madame, vous avez bien fait de me prévenir; j'aurais pu, sans mauvaise intention, raconter ce qui en est; mais, à présent que je suis averti, tout est dit. Je le croyais ici, ce pauvre enfant....

— Il voyage avec Violet.

— Ma foi, permettez-moi de vous dire que c'est de l'argent perdu : autant vaudrait promener en voiture une tête de bois.

— Hélas! je le sais bien. J'ai votre parole, monsieur Touchet; nous ne parlerons de ceci qu'entre nous?

Le même jour Mme Vanbergem trouva moyen d'interroger le notaire sur la famille d'Ayala.

— Il y a là une belle fortune, répondit-il. Qui sait quel en sera l'héritier?

— Mais ce ne sera pas un collatéral, je pense, interrompit Mme Vanbergem en riant de cette prévoyance du notaire; Mme de Villejazet est encore jeune, et d'ailleurs, son frère se mariera.

— Il n'a pas encore été question de cela.

— C'est un fort bel homme.

— Il ressemble un peu à sa sœur.

— Et puis de bonnes manières, de l'esprit.

— Eh! eh! il n'a pas inventé la poudre.

— Il écrit des lettres charmantes.

— Ah! vous les avez lues, madame?

— Non, monsieur, on me l'a dit. M. d'Ayala s'ennuie fort à

Digitized by Google

Londres; il annonce toujours son prochain retour, mais ses affaires le retiennent d'une semaine à l'autre. Il s'agit de vendre une vaste exploitation, une brasserie, je crois. Vous devez savoir cela mieux que moi, monsieur?

— Oui, madame, je sais. Une belle propriété, ma foi, qui donne cinquante mille livres de rente. Et c'est Victor qui s'occupe de cette vente? Bon!

— Comment, est-ce que vous le croiriez capable de dépenser, de faire des folies?...

— Du tout, du tout, madame. Ah! ce n'est pas lui qui mangera son bien; il est sage comme une belle fille.

Mme Vanbergem se mettait en tête des plans immenses, en écoutant ces détails; elle comptait les jours de l'absence de Victor, et faisait de profondes combinaisons sur la chance qui se présentait à elle de faire ce grand mariage. Mme de Villejazet continuait de la traiter avec une politesse réservée; elle parlait assez rarement de son frère; c'était M. Gustave qui, sans s'en douter, lui servait de rapporteur officieux. Elle ne se fût pas décidée à un rôle plus actif; mais Mme Vanbergem alla au-devant de tout; les calculs de son égoïsme et de son ambition firent tous les frais. La saison s'avançait, Mme de Villejazet se décida à brusquer le dénouement de cette singulière intrigue. Un jour elle se rendit chez Mme Vanbergem, et lui dit simplement:

— Avec une personne moins spirituelle et moins sensée que vous, madame, je serais embarrassée d'expliquer le motif de ma visite; mais, avec vous, j'ose parler franchement. Mon frère, M. Victor d'Ayala, est en Angleterre depuis deux mois, il espérait revenir, je l'attendais tous les jours; mais voici que ses affaires le retiendront longtemps encore. Vous étiez pour beaucoup, madame, dans l'extrême désir qu'il avait de revoir son pays, et aujourd'hui, en m'écrivant pour m'exprimer ses regrets, il m'adresse la demande la plus étrange...

Mme Vanbergem ouvrit de grands yeux, comme si elle ne se doutait point de quoi il s'agissait; la jeune femme reprit : — Vous ne me comprenez pas, madame; eh! bien, mon frère me dit de venir vous demander si l'offre de sa main et la perspective de passer tout l'hiver prochain en Angleterre ne vous déplaisaient pas.

— Madame, je suis très flattée; mais cette proposition est si inattendue; il me faut réfléchir, balbutia Mme Vanbergem, qu'une joie profonde fit rougir jusques au blanc des yeux.

— Sans doute, madame, je ne vous demande pas tout de suite une réponse; il est juste que vous consultiez vos amis, que vous

Digitized by Google

cherchiez à avoir quelques renseignemens sur le caractère et les habitudes de mon frère; je voudrais pourtant connaître votre détermination sous peu de jours; fixez vous-même un délai.

— Avant peu... bientôt, sans doute... maintenant, je suis si troublée... la proposition dont vous venez de me faire part est tellement inattendue... elle m'honore beaucoup, madame; je n'ai besoin d'aucun renseignement, votre famille est suffisamment connue; je ne veux que me consulter avec moi-même. Avant tout, je dois vous dire que je ne suis pas riche.

— Nous avons plus de cent mille livres de rentes; c'est suffisant.

A ce chiffre, Mme Vanbergem fut si émue, que les larmes lui en vinrent aux yeux.

— Je vous laisse, reprit Mme de Villejazet, et dans quatre jours je reviendrai savoir ce qu'il faut écrire de votre part à mon frère.

Le même soir, Mme Vanbergem dit au pauvre La Vieville : — Mon ami, j'ai sur le cœur quelque chose qui me pèse, et que je ne sais comment vous déclarer.

Il la regarda, inquiet et le cœur gros de colère; depuis deux jours ils se boudaient.

— Hélas! reprit-elle, j'ai réfléchi; en nous épousant, nous ferions tous deux un mauvais mariage, car je n'ai presque rien, et votre fortune aurait besoin d'être augmentée d'une bonne dot. Je vous parle ici en femme raisonnable, et je souhaiterais que vous me comprissiez...

— Oui, interrompit-il avec rage, je vous comprends, vous ne m'aimez plus, vous en aimez un autre...

— Quant à cela, je vous jure que non.

— Vous avez en vue un autre mariage.

— Eh! quand cela serait? répliqua-t-elle intrépidement.

— Je saurai quel est cet homme; je ne souffrirai pas qu'il reçoive insolemment la parole que vous m'aviez donnée; je le provoquerai, et ce sera entre nous un duel à mort.

— Allons, vous êtes fou! réellement, Paul, vous m'affligez. Voyons, point de colère, la paix entre nous, au nom de Dieu!

Alors il se jeta à ses genoux, il la supplia, avec la lâche faiblesse d'un homme amoureux fou; mais elle fut inflexible. Il la quitta désespéré, jurant de se venger, et du même pas il alla chez Mme de Villejazet, à laquelle il n'avait jamais fait de visite.

— Madame, lui dit-il, je sais que vous êtes en correspondance avec Mme de Rambert, pourriez-vous m'apprendre son adresse?

Digitized by Google

Elle l'écrivit sur une carte et la lui donna, en disant : — Mme de Rambert doit être de retour à Paris depuis une dizaine de jours.

— Ma première visite sera pour elle; je serais fort heureux, madame, si vous vouliez me charger de vos commissions, dit M. de La Vieville, d'un certain air résolu, facile à interpréter.

— Dites-lui, s'écria Mme de Villejazet, avec un sourire de triomphe et de joie qu'elle ne put réprimer, dites-lui que je tiendrai parole jusques au bout, et que dans un mois j'irai la trouver.

Le lendemain Mme Vanbergem donna son consentement au mariage qu'on lui proposait, et dès-lors tout fut promptement résolu. M. Victor d'Ayala, dont la présence à Londres était indispensable, ne pouvait venir que deux jours avant le mariage; aussitôt après la cérémonie, les nouveaux époux devaient partir. Il était convenu que tout se ferait sans apparat, sans bruit, en présence des seuls témoins; c'était chose facile; il n'y avait plus personne aux eaux; M. Touchet, qui s'était en allé le dernier, comptait pourtant y passer encore quelques jours au retour de sa tournée en Belgique. Mme Vanbergem avait cru devoir proposer de le choisir pour l'un des témoins de son mariage, mais Mme de Villejazet s'y était opposée sans donner aucun motif, et on l'avait laissé partir sans lui rien dire. Mme Vanbergem ne voyait que le but, et elle n'allait pas trop au fond des choses; quand elle se mettait à considérer son bonheur, elle n'en revenait pas.

Elle se prit presque d'amour pour cet homme qu'elle avait à peine entrevu; à l'aide de ses cent mille livres de rente, elle en fit un type de beauté, d'élégance, d'esprit et de bonnes manières; il lui écrivit quelques lettres qu'elle trouva charmantes, et auxquelles elle répondit dans un style fort tendre. Tout cela était d'un romanesque qui lui allait; elle comprit très bien qu'on pût se passer de connaître personnellement quelqu'un qu'on va épouser, et elle se fût volontiers mariée comme les princesses, par ambassadeur.

Au milieu de tous ces préparatifs, Mme de Villejazet conservait, vis-à-vis de sa future belle-sœur, une attitude fort réservée; jamais, dans leurs relations, elle n'alla jusqu'à la fausseté, jamais elle n'eut un regard affectueux, une parole d'amitié sur les lèvres. Mme Vanbergem expliquait cette manière d'être selon son caractère; elle se figurait que Mme de Villejazet se prêtait au mariage de son frère parce qu'elle n'avait pu l'empêcher, et qu'il lui causait un grand dépit. L'aversion que ces deux femmes avaient l'une pour l'autre perçait à travers toutes leurs relations. Mme Vanbergem y mettait pourtant une grande dissimulation; elle faisait semblant de ne pas s'apercevoir que

Digitized by Google

ses avances étaient constamment reçues avec froideur, elle ne demandait point compte de cette raideur étrange; mais elle s'en vengeait à sa manière. Elle avait cru deviner qu'il restait au cœur de la jeune femme quelque souvenir de Vasconcellos, et elle prenait plaisir à l'empoisonner. Elle se vanta imprudemment que l'Espagnol l'avait aimée, elle raconta longuement leurs relations; elle dit tout, excepté ce que Mme de Villejazet savait déjà. Celle-ci écoutait ces détails avec une apparente tranquillité; son regard sombre et impassible ne se remplissait point de larmes; elle supportait ce supplice avec la patience de son sang espagnol, en regardant venir le moment de sa vengeance.

Cependant le dénouement de ce drame étrange approchait; toutes les formalités étaient remplies, on n'attendait plus que le futur époux. Le mariage devait avoir lieu le 25 octobre. M. Victor d'Ayala avait annoncé qu'il serait à A..... le 22: tout était prêt, il n'avait, pour ainsi dire, qu'à descendre de voiture pour se marier; le 25 à minuit il n'était pas encore arrivé.

Mme Vanbergem passa ces deux jours dans une horrible inquiétude: elle se figura que son bonheur l'abandonnait, que quelque fatale combinaison du destin allait rompre ce mariage qu'un hasard si heureux avait fait; elle pleura de regret, de dépit, de colère, contre son fiancé inconnu; à peine si elle parvint à garder, en présence de Mme de Villejazet, une attitude calme et convenable. La jeune femme prenait tout cela avec un parfait sang-froid; le soir, avant de quitter sa future belle-sœur, elle lui dit :

— Voilà un fâcheux retard; mais il n'a rien de surprenant. La mer est mauvaise par le vent qui règne depuis quelques jours, il doit être impossible de passer le détroit. Je me figure l'impatience de mon frère. Le temps va lui manquer. Qui sait? peut-être sera-t-il obligé de retourner à Londres sans vous? Si nous étions en Espagne, tout cela pourrait s'arranger autrement; en ce pays-là ce n'est pas comme en France, la loi permet les mariages par procuration; sans que mon frère quittât Londres, vous auriez pu l'épouser à Madrid.

Mme Vanbergem ne répondit à ces réflexions que quelques paroles ambiguës; mais au fond de son ame elle regretta fort de ne pouvoir agir à la mode d'Espagne. Elles ne se couchèrent que passé minuit; une heure après, deux voitures arrivèrent presque en même temps : c'étaient la diligence, qui laissa M. Touchet devant la maison des bains, et une chaise de poste d'où descendirent Victor d'Ayala et Viplet.

Digitized by Google

— Holà! cria le gros bonhomme, c'est vous? Eh! d'où venez-vous comme cela? Victor a l'air tout gelé : il fait bien froid, n'est-ce pas, mon garçon? Puisque vous voyagez en poste, vous auriez dû vous arrêter pour la couchée, comme les princes et les rouliers.

— Ma sœur avait dit d'arriver, répondit-il en battant la semelle dans le vestibule. Certainement... ah! le froid... mais demain nous sommes de noce! Bonsoir, monsieur Touchet.

A ces mots il courut au-devant de sa sœur, qui descendait pour le recevoir.

— Que veut-il dire? demanda le notaire.

Vialet haussa les épaules. — Je ne sais pas s'il le comprend lui-même, répondit-il; c'est vrai pourtant; demain il se marie.

— Il se marie! lui!... Victor! s'écria M. Touchet stupéfait, un homme qu'il faudrait interdire...

— Madame trouve qu'il est comme tout le monde; elle n'a jamais voulu entendre parler d'interdiction, vous le savez, monsieur Touchet.

— Je lui ai dit souvent que Victor sachant signer son nom, il serait bon d'empêcher qu'il pût le mettre au bas d'aucun acte. Et quelle est la femme qui se décide à l'épouser?

— Une jolie femme, une veuve; vous la connaissez peut-être, car elle a passé ici toute la saison; Mme Vanbergem.

— Mme Vanbergem! j'aurais dû m'en douter! elle prétendait que Victor est un garçon d'esprit; la pauvre femme! elle ne le connaît pas. Tout cela est incroyable, Vialet! Comment diable a-t-elle pu consentir?

— Elle tient à la fortune, apparemment.

— Mais Victor n'en a point, tout appartient à sa sœur.

— Certainement. Enfin cela ne nous regarde pas, monsieur Touchet. Madame m'a dit ses intentions, je les ai remplies; elle voulait marier M. Victor, elle en est venue à bout, c'est bien; personne n'a rien à dire et je n'en sais pas davantage, voilà.

— Il y a quelque chose là-dessous, c'est clair, murmura le notaire en gagnant sa chambre; que de mystères! Mon arrivée va les gêner, mais je sais vivre, je ne me montrerai pas. Ça sera curieux, pourtant, ce mariage. Je voudrais bien savoir s'il y a eu quelque chose pardevant notaire..... Oh! non, non! On m'aurait consulté, ils s'en seraient passés; et l'on ne m'avait rien dit, rien! Mme de Villejazet aura eu peur qu'il m'échappât quelque réflexion en présence de la future épouse.... Comme si j'étais capable d'aller rompre un mariage, moi qui ai passé en ma vie tant de contrats! La dame est majeure, elle

Digitized by Google

sait ce qu'elle fait en épousant ce pauvre Victor....; nous verrons comment elle s'en trouvera. C'est inutile, il y a pourtant quelque chose d'extraordinaire dans tout ceci; Mme de Villejazet veut ce qu'elle veut : elle a fait ce mariage; mais pourquoi? pourquoi?

Mme Vanbergem avait entendu tout ce bruit de gens qui arrivent, et elle passa le reste de la nuit dans une agitation extrême. Dès qu'il fut jour, on vint frapper à la porte de sa chambre; c'était Mme de Villejazet.

— Eh! bien, madame, dit-elle en entrant, mon frère est arrivé, mais je ne sais vraiment comment tout ceci va s'arranger. Victor n'a qu'un jour, qu'un seul jour à passer ici, demain matin il doit repartir.

— Demain! s'écria Mme Vanbergem, avec un mouvement d'inquiétude qu'elle ne réprima pas à temps.

— Oui, reprit froidement la jeune femme, et je viens vous demander, madame, si vous consentiriez à vous marier aujourd'hui, ce soir même.

A cette proposition inouie, Mme Vanbergem se troubla un peu; mais elle ne répondit pas non : elle fit quelques objections insignifiantes et finit par se jeter dans les bras de sa future belle-sœur, en s'écriant : — Eh bien! puisque vous le voulez, je cède. Mon Dieu! quel moment, si vous saviez comme le cœur me bat! je tremble : c'est si téméraire d'épouser un homme qu'on ne connaît point! J'ai à peine entrevu votre frère.

— Écoutez, répondit sèchement Mme de Villejazet, il ne faut pas que vous vous engagiez à regret; il est temps encore de revenir sur tout cela. Si vous avez quelque frayeur, quelque scrupule, il faut attendre. Votre mariage serait renvoyé de quelques mois, et vous ne resteriez pas engagée. A cette époque, mon frère pourra venir à Paris, et s'il est libre encore, si vous n'avez pas non plus changé d'intention, vous aurez tout le temps de le connaître avant de l'épouser.

Mme Vanbergem craignait par-dessus tout un délai; elle savait qu'un mariage renvoyé est un mariage rompu. Elle comprit qu'avec une personne comme Mme de Villejazet, il n'y avait pas moyen de faire valoir son consentement, et elle se hâta de le donner simplement et sans restriction.

— Mon frère attend la permission de venir vous faire sa cour, dit la jeune femme; il était horriblement fatigué : je l'ai engagé à se mettre au lit; mais je suis sûre qu'il ne dort pas; dans une heure je vous l'amènerai.

Digitized by Google

Vers midi, Mme de Villejazet revint seule; elle annonça que son frère, brisé par ce long voyage, dormait profondément.

— Ne l'éveillez pas, dit Mme Vanbergem avec quelque dépit, je ne veux le voir qu'à la mairie; ce sera presque comme s'il m'épousait par procuration; tenez, ma chère, c'est fort bizarre tout cela, fort romanesque.

— Oh! je ne le nie pas, répliqua Mme de Villejazet avec un certain sourire; vous êtes pourtant d'une prudence presque craintive, quand il s'agit de mariage.

— Il est vrai : aussi ne conseillerais-je à personne ce que je vais oser, répliqua-t-elle; j'ai empêché des mariages moins hasardés que le mien; moi qui suis près de renoncer si résolument à ma liberté, j'ai su parfois défendre celle des autres,

A ces mots, prononcés d'un ton fier et railleur, la jeune femme leva vers la pendule un sombre regard, et dit avec le sourire froid et patient qui lui était habituel :

— Vous pouvez maintenant compter les heures de liberté qui vous restent. Avant que cette aiguille ait achevé le tour du cadran, vous serez Mme d'Ayala.

Vers le soir Victor n'était pas encore sorti de sa chambre. Mme Vanbergem, fort surprise de ce procédé, commença pourtant sa toilette de mariée. Elle mit une simple robe de cachemire blanc, une coiffure blanche à laquelle manquait la couronne de fleurs d'oranger, et un bouquet de roses entre ses dentelles. Elle se trouva bien belle ainsi, et elle s'écria, dans l'orgueil et l'égoïsme de son cœur : — C'en est fait, dans une heure je serai Mme d'Ayala! Ce pauvre La Vieville est capable d'en mourir : il m'aimait pourtant!

Enfin, à huit heures du soir, Mme de Villejazet entra cérémonieusement avec son frère; les témoins suivaient, déjà les voitures étaient avancées...

M. d'Ayala était vêtu avec un luxe et un goût remarquables, l'habit noir allait bien à son teint d'une blancheur animée; mais il avait un regard vague, et quelque chose d'étrange dans la physionomie. Mme Vanbergem vit d'un coup d'œil qu'il ne ressemblait pas beaucoup de près à l'image qu'elle s'était faite en le voyant de loin. Il s'inclina devant elle et baisa du bout des lèvres la main qu'elle lui donna; puis il recula brusquement derrière sa sœur. Mme Vanbergem interpréta ce geste et sourit avec une orgueilleuse joie; elle crut qu'une émotion extrême avait coupé la parole à son fiancé.

Digitized by Google

— Victor, dit tout bas Mme de Villejazet d'un ton sévère, allons, fais ce que je t'ai dit.

On monta en voiture. Victor s'assit devant sa sœur et sa fiancée; il avait l'air tout stupéfait, mais cela se passa presque aussitôt; et tout à coup, avançant la main vers le bouquet que portait Mme Vanbergem, il sembla le lui demander. Elle sourit à cette bizarrerie, et lui présenta gracieusement une rose.

— Merci, dit-il en la baisant.

En moins d'une demi-heure la cérémonie eut lieu à la mairie et à l'église. M. d'Ayala répondit oui sans hésiter et signa quand on lui présenta la plume. On eût dit un automate, tant il était silencieux et tout d'une pièce. Mme de Villejazet ne le quittait pas du regard et lui parlait bas souvent. La nouvelle mariée pensa qu'elle venait d'épouser un homme amoureux et timide jusqu'au ridicule.

Les chevaux de poste étaient commandés pour trois heures du matin, et il était neuf heures du soir. Mme de Villejazet retint son frère un instant dans le salon, et Mme d'Ayala entra dans sa chambre, préoccupée d'un certain trouble. Elle s'assit devant le feu, immobile et le cœur palpitant; pour la première fois de sa vie peut-être elle éprouvait une véritable émotion. Sa femme de chambre attendait pour la déshabiller; elle la congédia et resta avec sa toilette de mariée, la tête couverte de sa mantille blanche. Au bout d'un quart d'heure M. d'Ayala entra doucement et regarda autour de lui d'un air surpris et effaré, qui fit sourire sa femme; puis il vint s'accouder à la cheminée et resta là debout et immobile.

— Monsieur, dit enfin la mariée, vous semblez singulièrement préoccupé, et j'avoue que je suis troublée aussi jusqu'au fond de l'ame. Notre situation est si bizarre! Etrangers l'un à l'autre, et cependant unis pour toute la vie! En vérité, ceci me semble un rêve.

Comme il ne répondait pas, elle reprit après un silence: — Oui, c'est comme un rêve; car je ne croirais pas même à votre amour, si vous ne m'en aviez parlé dans des lettres charmantes, pleines de grace et de passion. Nous les relirons ensemble, monsieur.

Cette phrase n'obtint pas plus de réponse que la première; M. d'Ayala fit quelques pas dans la chambre comme un homme tout dépaysé; puis il vint s'asseoir sur un tabouret devant la cheminée, et il arrangea tranquillement le feu. Sa femme le regarda en face et s'écria avec une expression pleine d'amertume et de dépit: — Il paraît, monsieur, que vous avez mis dans vos lettres tout ce que vous vouliez me dire?

Digitized by Google

Il tressaillit, car s'il n'avait pas compris ces paroles, il avait reconnu l'accent d'un reproche.

— Pardon, pardon! dit-il en joignant les mains avec la naïve frayeur d'un enfant.

— Mais vous avez peur de moi tout de bon, Dieu me pardonne! fit dédaigneusement Mme d'Ayala; voyons, monsieur, calmez-vous, reprenez vos sens.

Elle croisa les bras et eut l'air d'attendre qu'il recommençât l'entretien; mais il parut peu à peu oublier qu'il n'était point seul, et il se mit à siffler tout bas en promenant ses mains sur la flamme. La nouvelle mariée stupéfaite dit avec une colère concentrée : — Vous avez de singulières façons d'agir, monsieur! si nous n'avions pas fait ce soir une action fort sérieuse, je croirais que tout ceci est une indigne plaisanterie, que vous vous moquez de moi! Pourquoi me regardez-vous avec cet air étrange? avez-vous oublié que depuis une heure je suis votre femme, que vous êtes mon mari?...

— Oui, oui, répondit-il, d'une voix traînante et en reculant à l'autre coin de la cheminée, ma sœur m'a mené à l'église... J'ai dit oui au prêtre, je sais bien, je sais bien, nous sommes mariés....

Il avait alors un aspect réellement étrange; sa haute taille s'était courbée, il se faisait petit en serrant ses coudes contre ses genoux; son visage, immobile comme un masque de plâtre, roulait des yeux d'un gris clair dont le regard terne était plein de larmes; la pauvre créature tremblait craintive et soumise. Mme d'Ayala s'était levée : Cet homme est fou! s'écria-t-elle en sonnant à casser les cordons. Victor épouvanté se leva les mains étendues, alors elle eut peur de lui et se précipita hors de la chambre en appelant au secours. A ces cris les gens de la maison accoururent; M. Touchet, qui n'était pas encore couché, vint avec tout le monde. On trouva la nouvelle mariée pâle, hors d'elle-même, et Victor blotti dans un coin.

— Monsieur, dit Mme d'Ayala en allant droit au notaire et en désignant du doigt son mari, vous connaissez la famille d'Ayala, dites-moi qu'est-ce que cet homme?

— Eh! eh! c'est un *fada*, répondit le notaire en haussant les épaules; vous avez dû tout d'abord vous en apercevoir.

— Un *fada!* qu'est-ce qu'un *fada?*

— Ma foi, madame; c'est une pauvre créature, innocente comme l'enfant qui vient de naître et dont l'esprit n'a pas grandi avec le corps. Dans notre pays il y a beaucoup de familles affligées d'un tel malheur. Un *fada* n'est pas comme un fou, il ne fait mal à per-

Digitized by Google

sonne, il aime ceux qui le soignent, il leur obéit. Parfois on vient à bout de lui apprendre quelque chose. Victor sait lire; à la vérité il ne comprend pas ce qu'il lit; c'est comme un enfant de cinq ans. Il est doux, il est soigneux de sa personne, on peut le mener partout et le faire dîner à table, il ne vous rendra pas malheureuse.

Mme d'Ayala recula tremblante de colère et d'étonnement.

— Monsieur, dit-elle, vous auriez dû me donner ces renseignemens il y a trois mois.

— Ma foi! madame, quand vous m'avez dit que Victor était un homme d'esprit, j'ai cru que vous le vouliez ainsi.

— Oui, répliqua-t-elle sèchement, je n'ai que ce que j'ai voulu. Monsieur, je sais mon devoir; cet homme est mon mari, j'en prendrai soin; j'administrerai sa fortune, qu'il a sans doute abandonnée aux mains de sa sœur...

— Sa fortune! interrompit le notaire; mais il n'a rien, absolument rien; c'est Mme de Villejazet qui a eu l'héritage.

Mme d'Ayala devint pâle comme la mort, et tomba défaillante sur un fauteuil; mais cette faiblesse ne dura qu'un moment. Elle congédia tous les témoins de cette étrange scène, et faisant signe à Victor de la suivre, elle alla chez sa belle-sœur. Mme de Villejazet l'attendait et vint au-devant d'elle, comme pour braver l'explication.

— Madame, dit la jeune femme avec cet accent de fermeté froide qui lui était particulier, je pars cette nuit pour Paris; je vais assister au mariage de M. de La Vieville avec la sœur de Mme de Rambert. Victor vient avec moi; vous êtes la maîtresse de nous accompagner ou d'aller où bon vous semblera.

Mme d'Ayala regarda son mari, puis sa belle-sœur, en faisant un geste violent, et dit d'une voix brève:

— Je partirai demain, je partirai seule. J'ai été victime d'une trahison infame. Prenez garde, madame, si quelque jour je peux me venger!..... Mais que vous avais-je donc fait? Pourquoi me haïssez-vous? pourquoi m'avez-vous précipitée dans cet infernal guet-apens? Oh! quel compte vous aurez à rendre peut-être!...

Mme de Villejazet tira de son nécessaire la fatale lettre qui avait causé le départ et la mort de Vasconcellos, et la mettant sous les yeux de la nouvelle mariée, elle lui répondit:

— De quoi voulez-vous donc vous venger? Vous aviez rompu mon mariage, madame, j'ai fait le vôtre. Nous sommes quittes!

H. Arnaud.
(Mme Charles Reybaud.)

Digitized by Google

MÉMOIRES

D'UN TOURISTE.[1]

Les rives de la Saône, à deux lieues au-dessus de Lyon, sont pittoresques, singulières, fort agréables. Elles me rappellent les plus jolies collines d'Italie, celles de Dezinsano, immortalisées par la bataille que Napoléon osa y livrer au maréchal Wurmser, contre l'avis de tous les généraux savans de son armée. Sur ces collines de la Saône, les *canus* de Lyon ont bâti des maisons de plaisance, ridicules comme les idées qu'ils ont de la beauté. Dans tous les genres ils en sont restés au grand goût du siècle de Louis XV; mais la beauté naturelle du pays l'emporte sur tous les pavillons chinois dont on a prétendu l'embellir. Ce sont de jolis rochers couverts d'arbres qui, précipités, pour ainsi dire, dans le cours de la Saône, la forcent à des détours rapides.

Un négociant d'une belle figure sans expression, emphatique et chaud patriote, embarqué avec nous, nommait avec complaisance les maisons de campagne devant lesquelles nous passions : la *Sauvagère*, la *Mignonne*, la *Jolivette*, la *Tour de la belle Allemande*, la *Petite Claire*, la *Paisible*, etc.

C'est, je pense, dans les environs de ce pays-ci, qui probablement s'appelle Neuville, que la femme que je respecte le plus au monde avait un petit domaine. Elle comptait y passer tranquillement le reste de ses jours, quand la révolution appela aux affaires tous les hommes capables, et les ministres comme Rolland remplacèrent les ministres comme M. de Calonne.

J'ai passé deux heures fort agréables, et pourquoi rougir et ne pas dire le

(1) Le fragment qu'on va lire est tiré d'un ouvrage que doit bientôt publier l'auteur de *Rouge et Noir*. Les mœurs et les paysages de la France sont décrits avec une rare finesse dans ce livre, qui formera un digne pendant aux *Promenades dans Rome*, et qui, pour certains lecteurs, aura un attrait de plus. Dans l'un et l'autre de ces récits, l'observation spirituelle ou profonde du voyageur est interprétée par une forme souple, mordante et concise. Les *Mémoires d'un Touriste* paraîtront à la librairie Dupont, rue Vivienne.

Digitized by Google

mot? deux heures délicieuses dans les chemins et sentiers le long de la Saône; j'étais absorbé dans la contemplation des temps héroïques où Mme Rolland a vécu. Nous étions alors aussi grands que les premiers Romains. En allant à la mort, elle embrassa tous les prisonniers de sa chambrée qui étaient devenus ses amis; l'un d'eux, M. R..., qui me l'a raconté, fondait en larmes.

— Eh quoi! Reboul, lui dit-elle, vous pleurez, mon ami? quelle faiblesse! Pour elle, elle était animée, riante; le feu sacré brillait dans ses yeux

— Eh bien! mon ami, dit-elle à un autre prisonnier, je vais mourir pour la patrie et la liberté; n'est-ce pas ce que nous avons toujours demandé?

Il faudra du temps avant de revoir une telle ame! Après ce grand caractère sont venues les dames de l'empire, qui pleuraient dans leurs calèches au retour de Saint-Cloud, quand l'empereur avait trouvé leurs robes de mauvais goût; ensuite les dames de la restauration, qui allaient entendre la messe au Sacré-Cœur, pour faire leurs maris préfets; enfin les dames du juste-milieu, modèles de naturel et d'amabilité.

. . . . . .

Lyon est pavé de petites pierres pointues qui ont la forme d'une poire : il m'est absolument impossible de marcher là-dessus; j'ai l'air d'un goutteux.

Cette grande ville, la seconde de France, est bâtie au confluent de la Saône et du Rhône, dont le cours forme comme un Y majuscule.

Les Allobroges ayant chassé de Vienne une partie des citoyens romains qui l'habitaient, le sénat ordonne au proconsul Munatius Plancus de leur bâtir une ville; celui-ci les établit au village de Lugdunum, situé près du confluent du Rhône et de la Saône, sur le penchant d'une colline qui borde la Saône au couchant. C'est sur cette belle colline de Fourvières qu'était bâti le palais d'Auguste, qui fit Lyon colonie militaire.

Lorsque la peur a cessé de régner exclusivement dans le monde, Lyon, comme toutes les villes, est descendu dans la plaine, mais voici le mal : les Lyonnais modernes, au lieu de bâtir leur ville sur le penchant de la colline de la Croix-Rousse qui sépare les deux rivières en Y, l'ont bâtie trois cents toises plus loin, dans la petite plaine basse et marécageuse, qui se rencontre presque toujours au confluent de deux grandes rivières. De là vient que Lyon est le pays de *la boue noire* et des brouillards épais, cent fois plus que Paris, dont le centre pourtant est bâti dans une île, et qui se trouve plus avancé vers le nord de quatre degrés.

A sept lieues de Lyon, Vienne occupe une position charmante sur le Rhône, et on la croirait de deux degrés plus au midi. A Lyon, le brouillard règne deux fois la semaine pendant six mois : alors tout paraît noir; on n'y voit pas à dix pas de soi au fond de ces rues étroites formées par des maisons de sept étages. Il faut voir la tournure et le costume sous des gens qui se démènent dans cette brume fétide; c'est au point que j'accueille l'odeur du charbon de terre comme un parfum agréable.

Digitized by Google

. . . . . .

Mon devoir m'a conduit à Saint-Jean, la cathédrale de Lyon commencée à la fin du XIIe siècle et terminée par Louis XI. Je n'y ai trouvé de remarquable que la piété des fidèles. C'est un gothique mêlé de *roman*, car il faut observer que les souvenirs de Rome ne périrent jamais entièrement dans le midi de la France, et, pour l'architecture, ce midi commence à Lyon. Les bas-reliefs de la façade de Saint-Jean m'ont rappelé ceux de Notre-Dame de Paris; les guerriers sont revêtus de cottes de mailles.

Il faut chercher dans la chapelle de Bourbon des tours de force en sculpture. Ce sont des chardons ciselés avec une patience plus admirable pour le bourgeois que le génie de Michel-Ange. Le vulgaire ne trouve rien dans son cœur qui réponde au génie, et la *patience* est son mérite de tous les jours.

L'église de Saint-Nizier est du XIVe siècle; le portail, beaucoup plus moderne, est de la renaissance; il a été construit par Philibert de Lorme.

Parmi les dévots qui fréquentaient Saint-Nizier, on remarquait le comte Vida, homme simple, bon, absorbé dans la plus haute piété; chaque jour son valet de chambre mettait un mouchoir dans son habit, et le soir jamais le comte n'avait de mouchoir.

— Mais, monsieur, on vous vole vos mouchoirs, disait le valet de chambre.

— Non, mon ami, je les perds, répondait le comte, qui pour tout au monde n'aurait pas voulu penser mal du prochain.

Un matin le valet de chambre, impatienté, prend le parti de coudre le mouchoir de son maître à la poche. A peine le comte est-il à vingt pas de son hôtel, qu'il sent qu'on tiraille son habit.

— Laissez, laissez, mon ami, dit-il au voleur sans se retourner, aujourd'hui on l'a cousu. Et il court à l'église prier pour la conversion du voleur.

J'ai trouvé mes amis de Lyon dans le chagrin; ils viennent de perdre *René* (de Marseille), l'ame de toutes leurs parties de plaisir. Je l'ai connu; c'était peut-être le plus joli homme de France, le plus naturel, le plus gai : de l'esprit sans doute, mais point apprêté, coulant de source; une sorte d'esprit naïf et charmant, plutôt que brillant, et qui enchantait à la première vue. On ne pouvait pas ne point l'aimer : aussi était-il aimé, et de deux dames à la fois, dont huit jours avant le dernier il s'est débarrassé d'une façon officielle en quelque sorte.

Malgré ses quarante-huit ans sonnés, Mme Saint-Molaret fait encore *la pluie et le beau temps* dans la société d'une des plus grandes villes du midi.

A mon dernier voyage, elle montrait encore beaucoup de prétentions, et il faut avouer qu'elle avait une maison charmante : presque tous les jours de la musique, des dîners, des soupers, des parties sur l'eau. On ne peut lui refuser beaucoup d'en-train, et de cette sorte de gaieté qui n'est pas bien noble, mais qui se communique : de plus, Mme Saint-Molaret n'a jamais d'humeur, et l'on peut dire qu'elle serait fort aimable si elle ne songeait pas toujours à être aimée.

Digitized by Google

Mais être aimée! Même, sans parler de l'âge, une femme qui a 60,000 livres de rente! cela se voit-il en 1838? Le pauvre René n'eut pas le courage de résister à cette vie joyeuse et toute de fêtes, lui qui n'avait pour toute fortune qu'une chétive pension de 1200 francs mal payée par son père, et une place de commis dans une maison de commerce.

Il régnait donc sur le cœur de Mme Saint-Molaret, lorsque cette vénérable douairière eut l'imprudence de céder aux vœux de son gros mari, et prit chez elle Mlle Hortense Sessins. C'est la nièce du bonhomme, belle comme le jour; elle a des yeux noirs, incroyables d'expression noble, mais si pauvre, que malgré ses vingt ans et sa rare beauté, elle ne trouvait point de mari. L'oncle avare pensa qu'à N*** il pourrait la marier sans dot.

Tous les soirs, à onze heures, René quittait le salon de Mme Saint-Molaret. Il sortait par la porte cochère de l'hôtel, qui se refermait sur lui à grand bruit; mais cet hôtel avait un jardin et ce jardin un mur. René montait sur ce mur, descendait dans le jardin, se cachait dans un grand arbre, et attendait que, sur le minuit, une petite lumière parût à la fenêtre de Mlle Hortense. Bientôt on lui tendait une échelle de corde, et ce n'était qu'au petit jour qu'il repassait le mur du jardin. Ses amis soupçonnaient son bonheur, mais ne trouvaient pas qu'il en eût l'air assez enchanté. Il lui arriva même de dire une fois que Mlle Sessins n'était qu'une petite comédienne.

Or, une nuit, tandis que René était caché dans son arbre, il voit tout à coup la tête d'un homme paraître au-dessus du mur du jardin; son arbre n'était qu'à six pas du mur. Cette tête tourne de tous les côtés et a l'air d'examiner fort attentivement ce qui se passe.

Cet homme est un rival, pensait René; il le voit s'élever sur ses poignets, se mettre à cheval sur le mur, et enfin se pendre à une corde et sauter dans le jardin. Tandis que, dans la nuit sombre, René cherche à reconnaître si cet homme est de sa connaissance, un second saute du mur dans le jardin, et ensuite un troisième. C'étaient des voleurs qui se mettent à dévaliser un pavillon où Mme Saint-Molaret faisait quelquefois de la musique. Il s'y trouvait une pendule, des flambeaux d'argent et quelques meubles.

René se garda bien de troubler les voleurs; le lendemain on lui aurait dit. « Mais que faisiez-vous là? »

Le vol de la pendule, arrivée de Paris depuis huit jours seulement, piqua si fort Mme Saint-Molaret, qu'elle promit vingt louis à un homme de la police de Lyon, s'il faisait prendre les voleurs. On les eut bientôt : mais Mme Saint-Molaret fut obligée de paraître à la cour d'assises, ce qui ne lui déplut pas. Elle y arriva chargée de tous ses atours; et son mari étant occupé, elle ne manqua pas de se faire donner le bras par le beau René, partie de ses atours.

Un des voleurs ne manquait pas d'esprit. Piqué d'honneur par la gloire de Lacenaire, alors récente, et voyant que, faute de preuves directes, il ne serait pas condamné, il se mit à entreprendre Mme Saint-Molaret en pleine

Digitized by Google

audience, et à la tourner en ridicule. Il fit naître des transports de bonheur parmi les femmes présentes en grand nombre. Après avoir bien des fois excité un rire fou aux dépens de la dame, il parla des beaux garçons qui, parmi tous les genres de travaux que la société présente à l'activité de la jeunesse, savent choisir ceux qui sont les moins pénibles, *du moins en apparence.*

— Vous êtes trop éloquent et un peu trop impudent, dit tout à coup René d'un grand sang-froid. Vous irez aux galères, et c'est moi qui vais avoir l'honneur de mettre en cage un oiseau si plaisant. Messieurs, dit-il en se tournant vers les juges, j'ai vu ces gens commettre le vol; monsieur a sauté le premier dans le jardin, etc., etc. René raconte toutes les circonstances; les voleurs sont attérés et lui adressent des injures.

Mais peu à peu Mme Saint-Molaret, enchantée d'abord, comprend que ce n'était pas pour elle que René était caché dans un arbre; elle lui adresse des reproches, d'abord à voix basse, mais bientôt tous les voisins sont dans la confidence. Il y a scène publique. René, d'un air fort poli et sans s'émouvoir le moins du monde, reconduit la dame à sa voiture, et oncques depuis n'a revu son hôtel ni prononcé son nom.

Ce pauvre garçon commençait à respirer et on le voyait plus gai que jamais; mais quelques jours après, il est mort d'une petite fièvre.

Voici des détails de ménage; mais, je le crains, je vais passer pour un monstre.

Les mauvais sujets, amis de René, m'ont dit que M. R....., négociant de Lyon, *passe* 200 francs par mois à sa femme pour les dépenses du ménage. Cette somme est payable le 15 du mois : quand la femme, d'ailleurs fort aimée de son mari, a besoin de son argent le 1er, elle lui paie un escompte de un pour cent, et ne reçoit que 198 francs. Ces messieurs ont l'infamie d'ajouter que ce négociant a nombre d'imitateurs, mais je n'ai garde de le croire.

M. S***, Anglais, homme d'esprit, qui était présent (nous étions quinze à souper, tous étrangers à Lyon), dit qu'il ne trouve rien d'étonnant à cela. M. Tompkins, riche fournisseur de l'armée anglaise, se détermina tout à coup, l'an passé, à faire un cadeau de 20,000 livres sterling (500,000 francs) à son neveu, qui commençait une belle entreprise. Tompkins compte à ce neveu quinze ou vingt lettres de change acceptées par de bonnes maisons et payables à trois mois de date.

Tout en le remerciant, le neveu lui dit que de l'argent comptant lui ferait faire une bien meilleure figure auprès de ses associés.

— Eh bien! reprend l'oncle, je puis vous escompter toutes ces traites au taux fort modéré de un pour cent. Et Tompkins reprend gravement les traites, et donne en échange, à son neveu, un bon de 495,000 francs sur son banquier.

M. S*** me demande quel est le moyen, pour un étranger, de connaître la France.

Digitized by Google

— Je n'en vois qu'un seul assez peu agréable, lui dis-je; il faut passer six ou huit mois dans une ville de province peu accoutumée à voir des étrangers. Et, ce qui est plus difficile pour un Anglais, il faut être ouvert, *bon enfant*, et n'établir de lutte d'amour-propre avec personne. Si vous voulez connaître la France moderne et civilisée, la France des machines à vapeur, placez votre tente au nord de la ligne de Besançon à Nantes; si c'est la France originale et spirituelle, la France de Montaigne que vous vouliez voir, allez au midi de cette ligne.

Je ne vous défends pas de venir tous les deux mois respirer à Paris pendant huit jours; mais ne manquez pas, au retour, de dire à vos amis provinciaux que vous préférez de beaucoup à Paris la ville de.... (que vous avez choisie). Ajoutez que vous n'allez à Paris que pour affaires.

En arrivant dans cette petite ville, vous serez fort indisposé et choisirez le médecin le plus beau parleur : le sublime serait d'avoir un procès avec quelqu'un.

Songez que ce que les sots méprisent sous le nom de *commérage* est au contraire la seule histoire qui, dans ce siècle d'affectation, peigne bien un pays. Vous trouverez toutes ces petites villes de dix mille ames, surtout dans les pays pauvres, animées d'une grande haine contre le sous-préfet. Les gens que ce fonctionnaire invite aux deux bals qu'il donne chaque année, méprisent fort les autres, qui les appellent *serviles*. Il n'y a bataille que tous les quatre ans, lors des élections.

Vous passeriez vingt ans à Paris, que vous ne connaîtriez pas la France : à Paris les bases de tous les récits sont *vagues ;* jamais l'on n'est *absolument sûr d'aucun* fait (un peu délicat), d'aucune anecdote. Ce qui passe pour avéré pendant six mois est démenti le semestre suivant. On ne peut observer par soi-même que la chambre des députés et la bourse; tout le reste on l'apprend à travers le journal. Dans votre petite ville de dix mille ames au contraire, vous pouvez, si vous êtes adroit, acquérir une certitude *suffisante* à l'égard de la plupart des faits sur lesquels vous devez établir votre opinion. Comme vous aurez à *réussir*, ce qui n'est pas facile pour un étranger; comme vous aurez à dévorer vos nombreux désappointemens, et à ne pas vous fâcher contre les bruits absurdes qui courront sur votre compte, vous parviendrez à ne pas trop vous ennuyer. Vous pouvez choisir au midi Niort, Limoges, Brives, Le Puy, Tulles, Aurillac, Auch, Montauban, ou bien au nord, Amiens, Saint-Quentin, Arras, Rennes, Langres, Nancy, Metz, Verdun.

La grande difficulté, c'est de trouver un prétexte plausible au séjour. Beaucoup d'Anglais s'étaient fixés à Avranches par amour pour la pêche.

Un remords me prend, j'oserai dire ce qui suit : c'est une des histoires du pauvre René. Il y avait à M...., vers 1827, un apothicaire qui fit des spéculations heureuses sur les drogues, devint riche en six mois, et se montra plus fat qu'il n'est permis de l'être, même dans le midi. Il ne marchait plus dans la rue qu'en se donnant toutes les graces d'un tambour-major. Une belle nuit,

Digitized by Google

six de ses amis (les amis d'un homme sont toujours les plus indignés de sa fortune; voyez les gens qui lisent le journal après une promotion), six amis donc pénètrent à deux heures du matin dans la boutique de l'apothicaire, de là ils montent à sa chambre, l'éveillent, l'attachent, le bâillonnent, le portent dans sa boutique, là dansent autour de lui en réjouissance de sa fortune, et finissent, je ne sais si j'oserai le dire, par le prier d'accepter de chacun un remède d'eau tiède. En partant, ils promettent de recommencer s'il continue à faire le *fendant* dans la rue. Ce fait est parfaitement vrai; c'est la plaisanterie du midi.

Si j'avais quelque anecdote d'amour un peu touchante, comme celle que Bilon vient de raconter, je crois que je ne la placerais pas dans cet ouvrage; l'amour n'est plus à la mode en France, et les femmes n'obtiennent guère plus, en 1837, qu'une attention de politesse. Tout homme qui se marie autrement que par l'intermédiaire du notaire de sa famille, passe pour un sot, ou du moins pour un fou qu'il faut plaindre, et qui pourrait bien vous demander cent louis à emprunter quand il se réveillera de sa folie. . . .

Le premier mérite du petit nombre d'anecdotes qui peuvent faire le saut du manuscrit dans l'imprimé, sera donc d'être *exactement vraies*, c'est annoncer qu'elles ne seront pas fort piquantes.

. . . . . .

Je ne veux pas entrer dans le sérieux du commerce; cependant je ne crois pas trop ennuyer le lecteur en montrant, en deux mots, comment Lyon déchoit depuis quelques années. Les négocians de cette ville avaient un moyen de prêter sur gages à 10 et 12 pour 100 l'argent que les particuliers leur confient (car on ne place pas dans la rente en province), et qui ne leur coûte, à eux, que 4 ou 5 pour 100. Ce moyen s'en va. Après la récolte des cocons à Turin, à Milan, à Parme, etc., ceux des négocians d'Italie qui manquaient de fonds envoyaient leurs soies non travaillées à Lyon, et les y mettaient en dépôt comme gage des sommes qu'ils recevaient en retour. L'intérêt qu'ils payaient, augmenté des droits de magasinage, de la provision, et enfin de tout ce que doit supporter celui qui emprunte dans le commerce, s'élevait à 11 ou 12 pour 100.

Lorsque les négocians italiens virent l'émeute à Lyon, ils eurent peur pour leurs soies et demandèrent de l'argent à Londres; bientôt ils en trouvèrent même en Italie. On établit des *monti* qui reçoivent les soies en gage, et où l'on prête de l'argent à 6 pour 100 à qui apporte de la soie.

Tous les négocians du midi savent que le roi de Sardaigne, Charles-Albert, a ouvert deux emprunts depuis son avénement au trône. Le montant du second, dit *emprunt de Sainte-Hélène*, est en entier dans ses coffres, et servirait en cas d'exil. Un ministre des finances, qui se donne la peine de penser, a proposé au roi de prêter cet argent aux négocians ses sujets, qui donneraient des soies en nantissement.

Les Suisses, dont le bon sens rêve sans cesse au moyen de gagner des *écus*

Digitized by Google

neufs, se sont imposé des droits de douane fort modérés. Les Allemands, moins éclairés, et d'ailleurs encore infatués de leurs chaînes, ont pourtant un certain instinct de nationalité qui les a conduits à l'association pour les douanes; c'est encore un malheur pour les produits de Lyon.

Il faut que cette grande ville renonce peu à peu à fournir des étoffes de soie à l'étranger. La fausse direction commerciale essaiera-t-elle de lutter contre la nécessité? Non, par paresse, elle ne fera rien. Le gouvernement doit se borner à donner de l'occupation aux vieux ouvriers en soie qui manquent d'ouvrage, et à décourager les jeunes gens de seize ans qui, à Lyon, voudraient se faire ouvriers en soie.

Le journal de Lyon devrait expliquer, tous les quinze jours, comme quoi, dans tous les coins de l'Europe, on a l'insolence de fabriquer des soieries. Le *très beau* seul restera à Lyon, et encore à la condition de placer les ouvriers dans les villages environnans, hors de la portée de l'octroi, que l'Europe ne veut plus rembourser.

. . . . . .

Mon cousin C..... m'a mené à la maison commune. J'ai remarqué, sur sept à huit grandes tables, une foule de dessins fort bien exécutés, et représentant des coupes de pierre, des voûtes, des ponts, etc., etc.: tout cela est presque aussi bien que les dessins de l'École Polytechnique. Je demande d'où viennent ces dessins étonnans, on m'apprend qu'ils sortent de l'école des Frères ignorantins.

J'ai supposé d'abord qu'il y avait ici quelque ruse, mais le triomphe de ces messieurs est bien plus réel. Un négociant de Lyon, qui avait le même soupçon que moi, a demandé la copie d'un beau dessin représentant un des ponts suspendus que les frères Séguin viennent de construire sur le Rhône. Un enfant de quatorze ans, élève des Frères, a rendu, huit jours après, une copie magnifique, et le dessin original n'a été ni piqué ni calqué. Le fait est qu'il y a ici un frère ignorantin qui enseigne la géométrie descriptive comme on peut le faire dans les meilleurs colléges de Paris.

Pour 6,600 fr., on a onze frères, qui enseignent onze cents enfans, par conséquent chaque enfant coûte 6 fr. à la ville, et encore souvent les frères fournissent l'encre, le papier, les plumes et les livres aux plus pauvres de ces enfans.

L'école d'enseignement mutuel ne saurait lutter contre la passion qui anime les Frères, ni à plus forte raison contre les ressources financières qui les soutiennent. Je crois que chaque enfant de l'école mutuelle coûte 25 fr. à la ville. Au reste, il est fort difficile de savoir la vérité sur ces choses-là, et ce n'est point un voyageur, qui passe huit jours dans un pays et qui n'a pas la mine grave, qui peut se flatter d'arriver à ces profonds mystères. Tout ce qui est noble, tout ce qui est dévot, tout ce qui est enthousiaste des journées de juillet, tout ce qui en a peur, ne parlent des *frères* qu'avec passion.

J'ai trouvé toutes les femmes de Lyon, même celles des négocians les plus

Digitized by Google

libéraux, ennemies passionnées des écoles d'enseignement mutuel. Rien de plus simple, ces dames vont à confesse.

Remarquez que, depuis 1830, toutes les jeunes filles de France, à l'exception des environs de Paris, sont élevées dans des couvens de religieuses. Ici je voudrais bien trouver une expression qui pût rendre ma pensée et ne fût pas odieuse et peu polie; mais enfin ces couvens sont animés du plus violent fanatisme contre *la liberté de la presse*. Sans doute leur chef invisible voit que c'est l'ancre unique à laquelle tiennent toutes nos libertés. La première question que l'on fait à une femme, dans un *certain tribunal*, est celle-ci : Quelles sont les opinions de votre mari? On ajoute : Il faut pourtant bien qu'il se convertisse, et votre devoir est de tout employer pour hâter cet heureux moment. Avez-vous des gravures chez vous? Que représentent-elles? Avez-vous le portrait du roi?.. Songez aux droits sacrés des princes... (Je supprime deux pages.) A Marseille, les questions sont bien autrement *incisives*.

Une simple religieuse, Mme Per... qui, depuis 1806, s'occupait de l'éducation des jeunes filles, et qui possédait pour toute fortune un mobilier dont la valeur pouvait bien s'élever à 20 louis, a dépensé, depuis 1815, 400,000 fr.

Mme Per... a étonné la ville qu'elle habite par la construction d'un couvent fort considérable, destiné à l'éducation des jeunes filles. Lorsqu'elle commença à creuser les fondations, elle avait en caisse 60,000 fr. Ses amis furent effrayés, les conseils prudens lui arrivaient de toutes parts; en effet, les fondations ne furent pas arrivées à la hauteur du sol que les 60,000 fr. étaient dépensés. Mme Per... calcula qu'elle avait eu mille élèves. Elle écrivit une circulaire touchante par laquelle elle demandait 50 fr. au mari de chacune de ses élèves. En fort peu de jours cette circulaire lui valut 35,000 fr. Je n'ai pas besoin de dire que le couvent est achevé et magnifique. On m'assure que plusieurs départemens du midi possèdent un grand nombre de couvens payés par la même bourse, et qui font l'éducation des mères de familles de 1850.

Les hommes de cette époque, ne trouvant pas de conversation raisonnable avec leurs femmes, iront au club, ou choisiront une compagne dans le cercle de quarante lieues de diamètre qui environne Paris. Que penseront-ils des questions que l'on fait à leurs femmes, en certain lieu? Ainsi, se diront-ils, toutes mes petites faiblesses sont données en spectacle à un homme souvent jeune et que je rencontre dans la société!

On dit que le principe de cette éducation, donnée par des religieuses en 1837, est de ne souffrir jamais *d'amitié intime*, soit entre élèves, soit de maîtresse à élève.

Les jeunes filles ne doivent jamais être seules (la tête fermente), ou être deux (on peut faire des confidences). On s'arrange pour qu'elles se trouvent toujours trois ensemble.

On va plus loin; une élève est toujours obligée de raconter ce qu'a pu lui dire son amie intime, dès que Mme la directrice le lui demande. On craint la

Digitized by Google

confiance qu'une élève pourrait avoir dans une autre, et l'amitié passionnée qui peut-être en serait la suite.

On veut, *avant tout*, qu'il n'y ait jamais *d'émotion vive*. On les combat par la défiance.

Qu'on juge du ravage que doit faire le premier serrement de main d'un jeune homme; et d'ailleurs c'est empoisonner les joies de la *pension*, les plus douces de la vie; c'est priver de tout bonheur les pauvres jeunes filles qui meurent avant dix-huit ans; c'est risquer de rendre méchantes pour la vie celles qui survivent. Si à seize ans on ne voit qu'une *espionne* dans une amie intime, quelle sécheresse d'ame n'aura-t-on pas à vingt-cinq, lorsqu'on aura éprouvé de véritables trahisons!

Le réseau des établissemens du *Sacré-Cœur* qui couvre la France est organisé avec une sagesse et un ordre admirables. Une religieuse commet-elle une faute, elle passe dans un couvent à cinquante lieues du premier, et tout est couvert par un silence complet.

L'histoire des établissemens religieux en France, de 1830 à 1837, serait belle, mais difficile à écrire. Les personnes qui agissent se sentent en présence du grand ennemi de la religion catholique : *la publicité*, lequel amène après soi cet autre monstre : *l'examen personnel*. Aucune opération ne laisse de traces. Cette nouvelle *Gallia christiana* aurait de beaux traits à citer : cet homme du département du Var qui donne sa fortune entière, 700,000 fr., à la religion.

. . . . . .

Je ne connais qu'une chose que l'on fasse très bien à Lyon, on y mange admirablement, et, selon moi, mieux qu'à Paris. Les légumes surtout y sont divinement apprêtés. A Londres, j'ai appris que l'on cultive vingt-deux espèces de pommes de terre; à Lyon, j'ai vu vingt-deux manières différentes de les apprêter, et douze au moins de ces manières sont inconnues à Paris.

A l'un de mes voyages, M. Robert, de Milan, négociant, ancien officier, homme de cœur et d'esprit, acquit des droits à ma reconnaissance, en me présentant à une société de gens qui savaient dîner. Ces messieurs, au nombre de dix ou douze, se donnaient à dîner quatre jours de la semaine, chacun à son tour. Celui qui manquait au dîner payait une amende de douze bouteilles de vin de Bourgogne. Ces messieurs avaient des cuisinières et non des cuisiniers. A ces dîners, point de politique passionnée, point de littérature, aucune prétention à montrer de l'esprit; l'unique affaire était de bien dîner. Un plat était-il excellent, on gardait un silence religieux en s'en occupant. Du reste, chaque plat était jugé sévèrement, et sans complaisance aucune pour le maître de la maison. Dans les grandes occasions, on faisait venir la cuisinière pour recevoir les complimens, qui souvent n'étaient pas unanimes. J'ai vu, spectacle touchant, une de ces filles, grosse Maritorne de quarante ans, pleurer de joie à l'occasion d'un canard aux olives; soyez convaincus qu'à Paris nous ne connaissons que la copie de ce plat-là.

Un tel dîner, où tout doit être parfait, n'est pas une petite affaire pour

Digitized by Google

celui qui le donne, il faut être en course dès l'avant-veille; mais aussi rien ne peut donner l'idée d'un tel repas. Ces messieurs, la plupart riches négocians, font fort bien une promenade de quatre-vingts lieues pour aller acheter sur les lieux tel vin célèbre. J'ai appris les noms de trente sortes de vins de Bourgogne, le *vin aristocratique par excellence*, comme disait l'excellent Jacquemont. Ce qu'il y a d'admirable dans ces dîners, c'est qu'une heure après on a la tête aussi fraîche que le matin, après avoir pris une tasse de chocolat.

Lyon abonde en poisson, en gibier de toute espèce, en vins de Bourgogne; avec de l'argent, comme partout, on y a des vins de Bordeaux excellens, et enfin Lyon a des légumes qui réellement n'ont que le nom de commun avec ceux que l'on ose nous servir à Paris.

M. Robert, ancien capitaine de 1796, en Italie, ne savait pas seulement faire fortune, il inventait des idées plaisantes; par exemple, en me présentant à ces hommes admirables qui savent si bien vivre au milieu de la morosité actuelle, il me donna un rôle sans m'en avoir prévenu, et sut si bien mentir sur mon compte, que, malgré mon ignorance, je ne déplus pas trop, et je m'amusai comme un fou en soutenant ces mensonges. Il fallait vaincre ou périr.

Plusieurs fois j'eus l'honneur d'être invité. Je dois à ces messieurs de pouvoir louer quelque chose sans restriction.

En général, après dîner on allait voir jouer aux boules aux Brotteaux; nous longions le quai Saint-Clair. Puisque je nomme ce quai, il faut que je le loue. Le Rhône, fier, rapide, majestueux, peut être large comme deux fois la Seine au Pont-Neuf, mais il a une toute autre tournure. Une ligne de belles maisons à cinq ou six étages, exposées au levant, mais par malheur bâties sous Louis XV, borde la rive gauche du fleuve, en laissant toutefois un quai magnifique et garni en beaucoup d'endroits de deux rangées d'arbres; l'autre rive, du côté du Dauphiné, n'a jusqu'ici que quelques petites maisons fort basses, et dont les jardins sont bordés par de grands peupliers d'Italie, arbre sans physionomie. Ces maisons et ces arbres ne gâtent point trop la vue. Au-delà on aperçoit une plaine peu fertile, plus loin les sommets des montagnes du Dauphiné, et à quarante lieues, sur la gauche, un petit *trapèze* couvert de neige : c'est le Mont-Blanc. On peut juger de la pureté de l'air qu'on respire dans ces maisons, qui ont la vue du Mont-Blanc! On est tout-à-fait à la campagne, et pourtant au centre de Lyon.

Cette vue du quai Saint-Clair est assurément vaste et imposante. Les trottoirs garnis d'arbres, qui courent le long du Rhône, ont une lieue d'étendue. Pour trouver quelque chose à lui comparer, il faut songer à la vue que l'on a des maisons situées à Bordeaux, sur le quai de la Garonne et dans les environs des allées d'arbres qui ont succédé au château Trompette. Le Rhône est un fleuve trop sauvage pour avoir des bateaux. La Garonne a des vaisseaux arrivant tous les jours de Chine ou d'Amérique avec la marée; et d'ailleurs, à une lieue par-delà la rivière, on aperçoit une colline admirable et couverte

Digitized by Google

d'arbres, dont plusieurs sont fort grands. Nous avons passé en nous promenant devant un petit hôtel, situé sur les bords du Rhône, près de la barrière par laquelle on sort pour aller à Genève.

— Ah! c'est la maison de la pauvre madame Girer de Loche, a dit un de ces messieurs. Curiosité de ma part en remarquant l'air attendri de celui qui parlait; questions : voici la longue réponse :

Mme de Loche était une jeune veuve, riche, jolie, aimable. Elle avait perdu à dix-neuf ans un mari qu'elle avait épousé par amour. Elle en avait vingt-cinq et résistait depuis six ans à tous les hommages, lorsqu'elle alla passer l'automne au fameux château d'Uriage, près de Grenoble.

Au retour, elle quitta son magnifique logement rue Lafont, pour venir dans ce petit hôtel, dans un quartier éloigné, et encore elle ne le loua pas tout entier. Elle ne prit que le premier étage. Un mois après, un jeune Grenoblois, qui avait un procès à suivre à Lyon, cherchait un logement à bon marché, et s'accommoda du deuxième étage de la maison dont le premier était occupé par la belle veuve. Il allait souvent à Grenoble : il revint d'un de ces voyages avec deux ou trois domestiques, qui appartenaient, disait-il, à sa mère, et qui avaient l'air fort gauche.

C'étaient des maçons qui, en trois jours qu'ils passèrent à Lyon dans l'appartement du jeune homme, lui firent un escalier commode, masqué par une armoire, et à l'aide duquel il pouvait descendre incognito chez madame Girer. On remarqua que, par une bizarrerie non expliquée, le jeune Dauphinois loua toute la diligence pour ces trois domestiques de sa mère, et les accompagna jusqu'en Dauphiné; il ne revint que le lendemain. Le procès prétendu dura long-temps; ensuite le jeune homme trouva des prétextes pour rester à Lyon. Il prit le goût de la pêche, et pêchait souvent dans le Rhône sous les fenêtres de la maison qu'il habitait.

Pendant les cinq premières années qu'a duré cette intrigue, jamais elle ne fut soupçonnée. La dame était devenue plus jolie, mais en même temps fort dévote; puis elle s'était plainte de sa santé, et vivait beaucoup chez elle. Le monsieur allait présenter ses devoirs à cette belle voisine une fois tous les ans, vers Noël. Lui-même passait pour dévot.

Cependant la dernière année, qui était la sixième de ce genre de vie, on commença à soupçonnner qu'il pouvait bien y avoir quelque intelligence entre les deux voisins; on prétendit, dans la maison, que la dame écrivait souvent au jeune Dauphinois : lui, si rangé autrefois, ne rentrait plus le soir qu'à des heures indues. Vers l'automne, il partit pour Grenoble, comme à l'ordinaire; mais il ne revint plus, et on apprit qu'il s'était marié. Il avait même épousé la fille d'un riche juif, qui avait un nom si ridicule, que je n'ose le répéter.

La dame fit venir des ouvriers de Valence qui exécutèrent de grands changemens dans son appartement. Elle avait l'air fort malade. Elle se fit conseiller l'air du midi, et s'embarqua sur le bateau à vapeur, puis s'établit à la Ciotat; mais un mois environ après son arrivée dans cette petite ville, on

Digitized by Google

la trouva asphyxiée dans sa chambre. Elle avait brûlé son passeport et démarqué son linge.

La justice fit interroger les ouvriers de Valence : ils déclarèrent que la dame les avait employés à détruire un escalier qui montait au second étage de la maison qu'elle habitait, et devant laquelle nous venions de passer.

. . . . . .

Une chose m'attriste toujours dans les rues de Lyon, c'est la vue de ces malheureux ouvriers en soie ; ils se marient en comptant sur des salaires qui tous les cinq ou six ans manquent tout à coup. Alors ils chantent dans les rues ; c'est une manière honnête de demander l'aumône. Ce genre de pauvres dont j'ai pitié me gâte absolument *la tombée de la nuit*, le moment le plus poétique de la journée ; c'est l'heure à laquelle leur nombre redouble dans les rues. En 1828 et 29, je vis les ouvriers de Lyon aussi bien vêtus que nous, ils ne travaillaient que trois jours par semaine, et passaient gaiement leur temps dans les jeux de boules et les cafés des Broteaux.

Un gouvernement courageux pourrait exiger du clergé de Lyon de ne pas pousser les ouvriers au mariage. On agit dans le sens contraire, on ne prêche autre chose au tribunal de la pénitence.

Ces ouvriers de Lyon fabriquent des étoffes admirables d'éclat et de fraîcheur, dans la chambre qu'ils habitent, entourés de toute leur pauvre famille. Toute la journée le plus jeune associé des maisons de soierie de Lyon court de chambre en chambre (on compte quinze mille de ces ateliers), et paie ces ouvriers selon le degré d'avancement de leur ouvrage ; ce faisant, cet associé gagne 6,000 francs par an. Lui, sa femme et ses enfans en mangent 5,000, et ils mettent de côté 1,000 francs, qui, après quarante ans de travail, deviennent 100,000. Alors le père de famille se retire dans quelque maison de campagne, à quatre ou cinq lieues de sa patrie. Mais si au milieu de cette vie si tranquille il survient une émeute, le Lyonnais se bat comme un lion. Cette vie douce, prudente, égale, sans nouveauté aucune, qui me ferait mourir infailliblement au bout *d'une couple d'années*, enchante le Lyonnais. Il est amoureux de sa ville. Il parle avec enthousiasme de tout ce qu'on y voit. C'est ainsi que l'on vient de me conduire à une merveille ; c'est une salle située quai Saint-Clair, et où six cents personnes boivent de la bière ensemble tous les dimanches.

Sur la rive gauche du Rhône, Lyon avait en Dauphiné un petit faubourg qui s'appelle la Guillotière, et qui est devenu depuis peu une ville de vingt-quatre mille habitans. Par malheur le Rhône tend à quitter Lyon et à se jeter sur la Guillotière. Il est question depuis vingt ans de faire une digue formidable, mais jusqu'ici on n'a pas réussi ; sous la restauration, les jésuites s'étaient emparés de la direction de cette digue. Ces messieurs étaient arrivés à cette affaire comme dirigeant celles de l'hôpital qui a des biens sur l'une et l'autre rive du Rhône. Mais la difficulté dépend de la nature, et l'intrigue n'y peut rien : la digue est à faire. On raconte des menées curieuses, mais qui

Digitized by Google

prendraient six pages. Au reste, on m'a dit tant de choses contradictoires et singulières sur l'histoire de la digue du Rhône, que j'aime mieux ne rien spécifier.

La Guillotière s'appuie à de grandes fortifications élevées sur la rive gauche du Rhône vis-à-vis la Croix-Rousse, et la bravoure reconnue des habitans rendrait ce faubourg imprenable, si jamais le roi de Sardaigne venait l'assiéger.

On ne s'attendait guère
A voir le nom du roi venir en cette affaire.

Mais croirait-on qu'il y a des gens à Lyon qui veulent faire de ce prince un épouvantail pour leurs concitoyens?

Le malheur de cette ville le voici : on se marie beaucoup trop à la légère. Le mariage au XIXe siècle est un luxe, et un grand luxe; il faut être fort riche pour se le permettre. Et puis quelle manie de créer des misérables! Car enfin le fils d'un bourgeois, d'un *monsieur*, comme on dit à Lyon, ne se fera jamais menuisier ou bottier. Tant que l'empereur a fait la guerre, on a pu se livrer sans grands inconvéniens à ce goût patriarcal d'avoir des enfans. Mais depuis 1815, donner un état à un jeune homme de seize ans n'est pas une petite affaire, et cet embarras des pères de famille peut fort bien devenir un embarras sérieux pour le gouvernement.

Le plus simple serait d'avoir des prêtres qui fissent un péché de cette manie d'appeler à l'existence des êtres auxquels on ne peut pas donner de pain; mais ces messieurs travaillent dans un sens absolument opposé.

Aux États-Unis on se marie imprudemment; mais le jeune Américain a toujours la ressource d'acheter cinquante arpens de forêt avec 250 francs, un esclave avec 2,000, des ustensiles de culture et des vivres pour six mois, moyennant 1,000 francs, et après cette petite dépense, lui, sa femme et leurs enfans peuvent aller cacher leur misère dans la forêt vierge qui borde leur pays et en fait toute la singularité. Il est vrai que le défricheur doit être charpentier, menuisier, boucher, et souvent, la première année de son établissement, lui et sa femme couchent à la belle étoile; mais il a la perspective infiniment probable de laisser une belle ferme à chacun de ses enfans.

Comparez à ce sort celui d'un malheureux jeune homme, fils d'un négociant de Lyon, fort pieux, sachant le latin, ayant lu Racine, accoutumé à porter un habit de drap fin, et qui, à vingt ans, à la mort de son père, se trouve lancé dans le monde avec l'habitude de ce que l'on appelle *les plaisirs* et huit cents livres de rente. Voilà où mène le mariage au XIXe siècle. En France, le paysan seul peut se marier; sous d'autres noms, il se trouve dans le cas du défricheur américain. Son petit garçon de sept ans gagne déjà quelque chose; c'est pour cela qu'il ne veut pas qu'on le lui enlève pour lui apprendre à lire.

Mais ces idées sont désolantes.

Digitized by Google

C'est par une raison semblable que je ne parlerai pas des deux émeutes de 1831 et 1834. Il y eut des erreurs dans l'esprit des Lyonnais, mais ils firent preuve d'une bravoure surhumaine. On m'a prêté par grace spéciale un manuscrit de deux cents pages d'une petite écriture très fine; c'est une histoire jour par jour et fort détaillée des deux émeutes. Un jour elle paraîtra; tout ce qu'il m'est permis d'en dire, c'est qu'elle contredit à peu près tout ce qui a été publié jusqu'ici.

Lorsqu'on se trouve à Lyon avec un homme âgé, *il faut le mettre sur* le fameux siége de 1793. Si les alliés, ennemis de la France, avaient eu l'ombre de talent militaire, ils pouvaient de Toulon remonter le Rhône, et venir au secours des Lyonnais. Heureusement, à cette époque, les hommes de génie seuls savaient faire la guerre.

Après la prise de Lyon, on conduisait une cinquantaine de Lyonnais attachés par le bras, deux à deux, à la plaine des Brotteaux où on les fusillait. Tout en marchant, un de ces braves gens parvient à délier à moitié son bras droit lié au bras gauche de son compagnon d'infortune.

— Achevez de vous délier, dit-il à voix basse à celui-ci, et à la première rue que nous rencontrerons à droite ou à gauche, sauvons-nous à toutes jambes.

— Que dites-vous là? répond le compagnon indigné, vous allez me compromettre!

Ce mot peint le courage mouton de l'époque, et la petite quantité de présence d'esprit dans les dangers, qu'une civilisation étiolée avait laissée aux Français. Ce n'est point ainsi qu'on en agissait du temps de la Ligue . voir les naïfs et admirables journaux de Henri III et de Henri IV, on dirait un autre peuple.

Ce n'est point ainsi qu'il faudrait en agir si, par impossible, la terreur reparaissait en France. On doit se faire tuer en essayant de tuer l'homme qui vous arrête. Un jeune homme ne se laisserait plus enlever de chez lui et conduire en prison par deux vieux officiers municipaux. Chaque arrestation deviendrait une scène pathétique, les femmes s'en mêleraient; il y aurait des cris, etc., etc. La mode viendrait de faire sauter la cervelle à qui veut vous arrêter.

Digitized by Google

LA MASCARADE.

O Volupté divine, ô fille de la Grèce,
Née un jour dans le bois frais et mystérieux
Où l'homme s'endormit auprès de la déesse,
Qui, sur ton lit de fleurs, dans ta plus molle ivresse,
Quand tombent dénoués tes humides cheveux,
Lèves encor le front et regardes les cieux.

Volupté, pâle sœur de la mélancolie,
Qui laisses par instant trembler sous ton cil blond
Des larmes de cristal que le plaisir essuie,
Et souvent de soucis te couronnes le front,
Toi qui tiens dans tes mains le vin pur de la vie,
Et ne vides jamais la coupe jusqu'au fond.

Céleste Volupté, qu'étais-tu devenue
En ces jours de démence et de folles clameurs
Où l'orgie insensée encombrait chaque rue,
Quel asile sacré, quels marbres protecteurs,
Déesse, ont abrité ta belle gorge nue
Et ton front plein de charme, et tes grands yeux en pleurs?

C'est que jamais aussi de vivante mémoire
On n'avait vu torrent s'épandre à plus grands flots;
Jamais le vice impur à ces beaux jours éclos
Ne s'était au soleil mis avec plus de gloire,
Jamais sur les chemins, dans la nuit froide et noire,
Plus de gestes hardis et d'obscènes propos.

Digitized by Google

Écoutez, écoutez ces cris que rien ne lasse,
Ces étranges rumeurs, ces hurlemens dans l'air,
Ces houras à briser des poitrines de fer :
Frères, battez des mains, voici le char qui passe;
La trompe retentit comme pour une chasse,
Que mène dans la nuit le spectre de Weber.

O spectacle! ô misère! ô triste comédie!
Que sont tous ces haillons tissés de pourpre et d'or;
Ces fangeux oripeaux qui pendent sur le bord,
Et que la roue effleure? Hélas! que signifie
Cet ignoble manteau dont s'affuble la Vie,
Plus triste que le drap qui recouvre la Mort?

Les voilà tous, vêtus de toges purpurines,
Coiffés du diadême, et le fouet à la main!
Les voilà tout repus, qui sortent du festin,
Entraînant sur leurs pas, à travers les bruines,
Les filles de la rue, immondes héroïnes
D'un jour qui, Dieu merci! n'a pas de lendemain.

Voyez dans le brouillard fuir la troupe rapide;
La raillerie infâme et le scandale avide
Portent leurs doigts flétris sur la pure beauté,
Et souillent du venin de leur bouche livide
Tout ce qu'on a béni de tout temps et chanté
Sur cette froide terre où vit l'humanité.

Ce vieillard affublé de honteuses guenilles,
Qui se fait une croix avec ses deux béquilles,
C'est le pape de Rome, entouré de sa cour;
Voici des empereurs, hélas! voici des filles,
Qui livrent aux échos effrénés de ce jour,
En le prostituant, le nom sacré d'amour.

Et sur le plus haut point du charriot immense,
Frères, voyez encor, ô suprême démence!
Pâle, l'œil hébêté, le linceul sur le dos,
Laissant le vent d'hiver souffler dans ses vieux os :
Voilà l'horrible Mort qui sourit et balance
Sur tous les curieux le tranchant de sa faux.

Digitized by Google

O jeune homme hardi qui dans le grand vestiaire
Où tes avides mains fouillaient avec transport,
N'as pour déguisement su trouver qu'un suaire,
Et qui peux à ce point railler l'horrible Mort,
De quel nom t'appeler, fils aîné de Voltaire,
Ironique railleur, philosophe, esprit fort?

Où va ce charriot que le délire emporte?
Les chevaux, l'œil en feu, hennissent dans la nuit,
Partout sur son passage on l'accueille avec bruit,
La trompe l'accompagne et la flamme l'escorte,
Et l'Usure boiteuse en souriant le suit.
Où s'arrêtera-t-il enfin, à quelle porte?

Où vont ces chœurs grossiers de filles sans aveu?
Où vont tous ces pierrots sous leur calotte noire,
Ces insensés vêtus de robe dérisoire,
Qui toussent à plaisir et qui se font un jeu
De nos infirmités, et refusent d'y croire,
Et vont niant le mal comme s'il était dieu.

La flamme échevelée, et la trompe sonore,
Où vont-elles, Seigneur, à travers les brouillards?
Et ces exténués, sans souffle et sans regards,
Où vont-ils? Jeunes gens ce matin à l'aurore,
Ils s'inclinent ce soir ainsi que des vieillards.
Où vont-ils, où vont-ils, les coursiers de Lenore?

O toi qui sans trembler siéges au plus haut point,
Dans ton linceul, ô toi dont la vue inquiète
Semble chercher sans cesse à pourvoir à tout soin,
La station prochaine est-elle encor bien loin?
En quel splendide lieu finiront-ils la fête?
Or, voilà tout à coup que la troupe s'arrête.

Le compagnon vêtu du funèbre manteau,
Sans retard le premier quitte son empyrée,
Et d'une marche encor lente et mal assurée,
S'approche de la porte et lève le marteau;
Et la troupe, de vin et de joie enivrée,
Se rue ardente au fond du splendide tombeau.

Digitized by Google

Car c'est là, sous les murs du vaste mausolée,
Là que cent voix de cuivre entonnent leurs accords,
Que la confusion ardente, échevelée,
L'un sur l'autre à l'envi précipite les corps,
Et souffle sur la place une affreuse mêlée
Où, comme la vertu, la débauche a ses morts.

Nuits, lamentables nuits de joie et de démence!
Où cette flamme pure et les divins rayons
Que Dieu met dans les cœurs, pour nourrir l'espérance
Et pour alimenter le feu des passions,
De lubriques reflets enluminent les fronts
Où la vie, au hasard, sans profit se dépense!

O vous qui préférez, quand vous pouvez choisir,
Les honteuses sueurs de ces fêtes lascives
Au travail obstiné qui tente l'avenir,
Jeunes gens, de ces lieux ordinaires convives,
Fils de ce siècle impur, empressés de jouir,
Ne vous reste-t-il plus, hélas! de places vives

Par où l'ambition vous puisse mordre au cœur?
Toute source d'amour et de joie et de vie,
Sur vos lèvres déjà s'est-elle donc tarie?
Avez-vous épuisé le fiel de la douleur,
Et dans l'ombre, pieds nus et le front en sueur,
Suivi trente ans la Gloire ou la Philosophie?

Le destin s'est-il fait un jeu de vous briser?
Avez-vous au tombeau déjà mis vos familles?
Les beaux lys du printemps que Dieu faisait pousser
Sont-ils donc à jamais tombés sous les faucilles?
N'aimez-vous plus les fleurs, les chants, les jeunes filles?
Ne respirez-vous plus le ciel dans un baiser?

Que vous allez ainsi, sans haine ni colère,
Sur d'infames tréteaux souiller vos cheveux blonds,
Effeuiller sous le vent de ces tristes maisons
Vos nuits, vos belles nuits d'amour et de prière,
Et traîner dans le vin, la boue et la poussière,
Le lin encor si pur de vos illusions!

HENRI BLAZE.

Digitized by Google

SALON DE 1838.

M. Delacroix. — M. Gigoux.

PREMIER ARTICLE.

Pour qu'une œuvre d'art soit complète, il faut deux conditions : qu'elle satisfasse au goût des artistes et au goût de tout le monde. Or, l'art de notre temps est loin d'obtenir ce résultat. Au contraire, il est remarquable que le sentiment des vrais artistes et le sentiment du public sont aujourd'hui en dissidence. Ne serait-ce point que nous assistons à quelque enfantement d'un art nouveau? Le peuple, agité par la crise sociale, se trouve presque indifférent au mouvement poétique. A vrai dire, l'art n'a pas, dans la société actuelle, l'importance qui lui appartient. La préoccupation politique absorbe toutes les autres. La politique est l'élément vivace et dominateur de notre époque. Les masses ne s'intéresseront vraiment aux travaux de l'art que lorsqu'ils seront inspirés par les désirs et les besoins de la civilisation. Mais l'école française contemporaine, il faut bien en convenir, fait encore de l'art pour l'art. Vienne donc l'art pour la pensée.

Pourquoi, à certaines phases de l'histoire, les beaux-arts ont-ils excité de si profondes sympathies? C'est que l'art reposait alors sur une réalité populaire et générale. Ainsi, chez les Grecs, l'art était en quelque sorte une institution politique. Ainsi, au moyen-âge, les chrétiens portaient en triomphe les images de la Vierge et de Jésus. Ainsi, à la renaissance, l'art contribuant à l'œuvre révolutionnaire qui tourmentait tous les esprits, et surtout le peuple, c'est-à-dire à la transformation du spiritualisme exclusif, eut une

Digitized by Google

importance fondamentale et non contestée. Mais, depuis la renaissance, l'art devenu fragmentaire et individuel, s'est mis au service des privilégiés. Pour ne parler que de la France, l'art s'est fait grand seigneur sous Louis XIV, débauché sous Louis XV, bourgeois sous le roi-citoyen. Cependant la tendance qui doit amener un nouvel art auquel le peuple s'intéresse, s'est manifestée véritablement dans la peinture sévère de David le conventionnel. Mais David avait bien assez à faire de renouveler la substance et l'inspiration de l'art sans créer la forme du même coup. Dans ses tableaux d'histoire, Louis David a indiqué la direction philosophique et politique de l'art moderne. Il restait à rajeunir la forme, et telle fut l'œuvre de la révolution romantique, accomplie aujourd'hui. Nous avons vu, depuis quinze ans, les artistes, remués par l'inquiétude et le pressentiment, interroger toutes les pratiques et tenter toutes les expériences. Le 93 poétique est à sa fin, et il en sortira, comme de la révolution française, une féconde solution. De même qu'en politique il s'agit de concilier l'autorité et la liberté, la société et l'individu, de même, en matière d'art, il faut arriver à l'individualité de la forme, traduisant une inspiration sociale et commune à tous. Aujourd'hui la peinture ne réalise guère qu'un des deux termes du problème. C'est la raison de cette dissidence que nous signalions en commençant.

Quel est, en effet, le caractère de notre école contemporaine? Elle se divise en quatre ou cinq groupes différens, qui s'adressent aux artistes ou aux bourgeois, et non point à la foule. Il y a l'école *résurrectionniste* de M. Ingres, qui, à l'imitation des Allemands, cherche à restaurer le style du XVIe siècle ou même du XVe. Mais le passé ne se redresse point à la voix d'un homme, si puissante qu'elle soit. Les rares applaudissemens de quelques enthousiastes ne sauraient dispenser tout-à-fait de tenir à son époque par des liens solides et réels. L'école de M. Ingres aura servi à exhumer plusieurs élémens essentiels de l'art, qu'il importait de remettre au jour; mais il nous paraît qu'elle est destinée à une mission exceptionnelle et transitoire.

Deux autres écoles sont en possession de la faveur publique, ou plutôt de la faveur bourgeoise : l'école positive de M. Paul Delaroche, et l'école qu'on pourrait appeler *fashionable*, représentée par MM. Camille Roqueplan, Clément Boulanger, Eugène Dévéria, Decaisne, Winterhalter, Dedreux Dorcy, Lépaulle et Dubufe. L'école réaliste de M. Paul Delaroche est la plus nombreuse et la plus fêtée. Elle a rallié une partie des débris de l'ancienne école académique; elle trône en souveraine à l'Institut et se partage les commandes des travaux publics.

Mais au-dessus de ces conventions éphémères, il y a un groupe de peintres indépendans, qui poursuivent, chacun dans la voie de son originalité, la rénovation de l'art contemporain. Ceux-ci ne reconnaissent point de chef ni de système exclusif. Ils aiment Raphaël comme Rubens, et Rembrandt comme le Corrége. Ils acceptent toutes les faces de l'existence universelle et vont puiser aux sources éternelles de toute poésie, la nature et l'humanité.

Digitized by Google

Cette année, le succès du Salon est pour les peintres indépendans. La vieille école académique a disparu tout-à-fait. M. Ingres est absent. L'école réaliste est privée de son chef, M. Paul Delaroche. Quant à toutes ces grandes batailles qui se passent entre un cheval, deux ou trois armures de carton et quelques chapeaux empanachés, la critique n'a rien à y voir. Nous avons donc résolu d'examiner seulement les œuvres dont le caractère peut servir au développement de l'art français, laissant de côté la foule des imitations.

La plus belle peinture de l'exposition est la *Médée* de M. Eugène Delacroix. Médée, poursuivie, est sur le point de tuer ses deux fils. Elle serre convulsivement, entre sa taille et son bras, un de ces blonds enfans qui agite ses petits pieds. Accroupie derrière un rocher, elle écoute avec inquiétude, et tout à l'heure elle va user de son poignard. Ses cheveux flottent en désordre, et son œil lance des flammes. Il y a une fatalité terrible sur sa tête dressée comme une tête de serpent. La tournure de son corps exprime la rapidité du mouvement et le tumulte de son ame. Personne n'a, au même degré que M. Delacroix, cette fougue d'impression, si l'on peut ainsi parler. M. Delacroix saisit une image, juste au moment le plus dramatique et le plus passionné. Il la jette sur la toile, toute palpitante et sans qu'elle se refroidisse par les lenteurs de l'exécution. Ses compositions ont ainsi toute la vivacité d'une esquisse et toute la puissance d'une œuvre terminée.

Mais ce qui place surtout M. Delacroix au-dessus des peintres contemporains, c'est le sentiment de la couleur. Je dirais même volontiers que M. Delacroix est le seul coloriste de toute l'école française. Sans imiter Rubens ou Murillo, ou les Vénitiens, ces grands maîtres de la lumière, M. Delacroix est arrivé à une harmonie de nuances et à une puissance de ton merveilleuses. Le clair-obscur des chairs est fin et transparent comme les demi-teintes du Corrége. Les étoffes sont éclatantes comme celles du Véronèse, avec plus de souplesse et de douceur; et puis, c'est un air chaud qui caresse les formes et qui joue sur toute la toile. Il y a une aisance incomparable dans la touche et qui annonce un artiste habitué à la grande peinture. M. Delacroix a gagné encore plus de sûreté dans sa pratique depuis ses guirlandes de fresques à la chambre des députés, outre qu'il a fait là un chef-d'œuvre.

Une autre qualité qu'on a contestée quelquefois à l'auteur du *Massacre de Scio*, et qui se révèle puissamment dans la *Médée*, c'est le sentiment de la beauté, non pas de la beauté froide et immobile, mais de la beauté qui a sa source dans les agitations du cœur. Il y a peut-être une beauté mathématique et positive, résultant d'un certain rapport dans les proportions. c'est la beauté matérialiste. Mais ce magnétisme inexplicable qui vous attire et vous étourdit en faisant vibrer vos sentimens les plus intimes, cette beauté-là est familière à M. Delacroix; c'est la beauté idéale, dont les natures privilégiées portent le type en elles-mêmes. Elle réside plutôt dans le sujet que dans l'objet, pour employer la langue métaphysique des Allemands. Sans être réellement écrite dans la création qui nous charme, elle éveille au fond de

Digitized by Google

notre ame ces rêves mystérieux de l'infini par lesquels l'homme communique avec le surnaturel.

M. Delacroix a encore, au Salon, quelques petites toiles franchement peintes et d'une ardente couleur. La scène des *Convulsionnaires de Tanger* se prêtait bien à l'emportement dramatique de son talent. M. Delacroix aime l'Orient, et sa vive lumière, et ses riches costumes. Il peut y déployer à l'aise toutes les ressources de sa palette et les caprices de son imagination. L'Orient a déjà inspiré à M. Delacroix une de ses plus fines peintures, *les Femmes d'Alger*, qui sont maintenant au Luxembourg. *Le Kaïd* et *l'Intérieur d'une cour à Maroc* sont deux petites compositions très pittoresques et très bien disposées.

L'œuvre capitale du salon, et la plus remarquée après la *Mêlée* de M. Delacroix, est la *Cléopâtre* de M. Gigoux. C'est la même grande toile que le jury avait refusée l'an dernier. Cette fois, messieurs de l'Académie se sont résignés à l'admettre, en compensation de tous les papiers peints qu'ils exposent pour leur compte. Mais il semble que par pudeur ils aient voulu dissimuler l'injustice de leur précédent refus. Ils ont eu soin de faire placer cette belle composition sous un jour qui ne permet pas de la voir. La lumière glisse de travers et donne des reflets éblouissans, si bien que cette peinture colorée paraît terne et grise.

Il nous est pénible de revenir chaque année sur les iniquités du jury académique; mais la censure de l'Institut n'a pas craint de s'adresser même aux gloires les plus éclatantes de l'art contemporain; elle a forcé à la dignité de la retraite des artistes de premier ordre, comme MM. Decamps et Barye, qui ne veulent plus s'exposer désormais à de nouveaux refus. Le public seul y perdra. Il y a d'autres exclusions bien plus déplorables, quand elles portent sur des artistes dont le talent a besoin de publicité. Certains noms ont le privilége d'être constamment repoussés, sans examen, je suppose, et assurément sans raison. C'est un droit exorbitant attribué à ce tribunal exceptionnel, un droit de vie et de mort, exercé en dehors de tout contrôle par une douzaine de dictateurs obscurs et souvent malintentionnés.

Personne n'a compris la rigueur du jury appliquée au tableau de M. Gigoux. C'est une œuvre calme et consciencieuse, long-temps méditée et réussie en grand artiste. Après le *Léonard de Vinci*, exposé en 1836, M. Gigoux résolut d'entreprendre quelque autre immense composition. Mais auparavant, et comme une étude préparatoire, il avait besoin de voir l'Italie. Le Musée du Louvre ne lui suffisait plus. Il voulait remonter à la source de ces trésors. Il partit pour le pays de l'art; il visita Milan, Venise, Rome et Florence, Pise et le Campo-Santo. Il en a rapporté de magnifiques dessins d'après Benozzo Gozzoli, d'après André del Sarto, Raphaël et Michel-Ange, et des copies à l'huile de quelques éclatans morceaux des Vénitiens.

L'Italie a développé chez M. Gigoux des ressources inattendues. Le côté par où l'on pouvait attaquer l'auteur du *Léonard*, c'était une certaine pesan-

Digitized by Google

teur de touche, quelque raideur de dessin, un peu de monotonie dans la couleur, et l'aspect mat des chairs. Ces imperfections qui tenaient aux qualités opposées, c'est-à-dire à la fermeté du pinceau, à la gravité des lignes, à la solidité des teintes, ont disparu tout-à-fait dans l'*Antoine et Cléopâtre essayant des poisons sur leurs esclaves*.

Le lieu de la scène offre quelque analogie avec le portique du *Repas chez le Pharisien*, de Paul Véronèse. Plusieurs colonnes de granit s'élèvent de chaque côté au premier plan. Le milieu est occupé par un trône couvert de coussins et de tapis ondoyans. Antoine et Cléopâtre président à la *fête*. La reine d'Égypte, drapée d'étoffes à fleurs d'argent, le bras nonchalamment appuyé sur la cuisse de Marc-Antoine, regarde d'un air blasé l'agonie de deux belles esclaves empoisonnées. Les coins abaissés de sa bouche expriment l'insouciance; mais on sent sous la chair comme un petit frémissement intérieur, une titillation de plaisir. Antoine regarde sa voluptueuse maîtresse. Leur jeune fils avance sa tête curieuse par-dessus l'épaule d'Antoine. Et là, autour d'eux, il semble que tous les restes du monde païen expirant se soient donné rendez-vous; il semble que la civilisation romaine et la civilisation d'Orient s'embrassent pour la dernière fois et célèbrent leur double trépas. Voici des Grecs dégénérés, un peuple pâle, usé comme une vieille coquette, un peuple élégant, mais fané; Apollon rachitique. Voici des Romains à la tête large et instinctive, un type matériel et fort, comme la mission politique qu'il a accomplie. Voici le jeune roi de Perse, Césarion, le fils de César et de Cléopâtre, vêtu d'étoffes rouges à broderies d'or; il est adossé à une colonne et se courbe tranquillement pour mieux jouir du coup d'œil. Voici des femmes jaunes d'Alexandrie, des princes nubiens, d'un noir luisant. Ils sont là, tous ennuyés ou indifférens, abrutis et blasés, et pourtant avides d'émotions. Ils sont là, tous couronnés de fleurs, comme une ronde de fantômes qui s'évanouiront au grand jour. Et, en effet, le Christ naissait vers ce temps-là, dans l'étable de Bethléem.

Au coin de cette page historique, écrite avec l'âpre vérité de Tacite et la sincérité de Plutarque, l'avenir est indiqué entre toutes ces gigantesques ruines du passé. L'avenir, c'est un grand et noble jeune homme, un Gaulois des légions d'Antoine, qui brise sa couronne et quitte la fête. Il s'indigne de cette férocité calme et froide; il proteste contre ce passe-temps de rois. C'est cette race neuve, ardente et vivace, qui est destinée à succéder aux derniers païens et à renouveler l'humanité.

Le fond est rempli de figures de toutes sortes, d'Égyptiens, de rois barbares, d'esclaves qui entretiennent les cassolettes d'encens, ou qui circulent portant des vases et des parfums. A droite, on emporte les morts; les monumens de la ville, les obélisques, se dessinent dans le lointain.

Le foyer du drame est au premier plan, sous les pieds d'Antoine et de Cléopâtre. Là, étendue par terre, une esclave blanche, à demi nue, se tord sur le cadavre d'une autre victime. Sa tête est renversée convulsivement; ses yeux

Digitized by Google

sont ternes et bleuis; sa gorge palpite, et les artères de son beau col semblent prêtes à se rompre. Ses bras contractés pressent ses flancs; sa vie va s'envoler. Le poison a merveilleusement agi. Les princes doivent être contens, le bourreau aussi. Le bourreau joue très bien son rôle. C'est un Égyptien de la troisième caste. Il est accroupi sur le marbre, à deux pas de ses martyrs. Il lève la tête vers ses maîtres avec un air satisfait, sollicitant l'approbation, comme un chien qui demande une caresse. Près du bourreau sont ses instrumens de fête royale : quelques fioles, de petits serpens, et un charmant petit coutelas, au besoin, pour ne pas laisser languir la jouissance des maîtres; car ils paraissent très pressés de jouir. Ils sentent bien qu'il faut profiter du temps et que le vieux monde va finir.

Telle est à peu près la description de cette grande épopée, aussi exactement que la parole peut exprimer les richesses de la peinture. On voit que l'auteur comprend l'époque de dissolution qui sépare l'antiquité du monde moderne. Chaque peuple, chaque individu a sa physionomie originale et profondément sentie : la vérité des allures et des costumes se joint encore à l'intelligence historique. C'est une pensée conçue avec maturité, analysée dans ses moindres détails, et largement traduite. L'exécution offre de rares qualités à un degré supérieur. La lumière inonde toute la toile et donne une transparence harmonieuse aux tons les plus solides et les plus empâtés; en même temps, la touche est facile et coulante : c'est là l'incontestable progrès du talent de M. Gigoux. Sa couleur grasse, onctueuse, ferme, a acquis la limpidité, et surtout la légèreté; les tons mats ont pris un éclat éblouissant; les chairs ont pris du sang et de la circulation; les draperies sont devenues simples, moelleuses et flottantes. Le dessin est plus à l'aise, les attitudes plus mouvementées, sans perdre de leur sévérité : on sent que le peintre est maître de sa science et qu'il commence à la dominer. Jusqu'ici M. Gigoux a marché avec circonspection, ne sacrifiant jamais le sens commun au caprice, réprimant à dessein une verve dont il a fait preuve dans le *Gil Blas*, se rendant compte de toutes choses par l'expérience, comme un homme qui s'est formé tout seul. M. Gigoux a besoin d'être sûr de lui-même; ce n'est point une organisation de hasards, d'aventures et de fantaisies; c'est une nature carrée et logicienne. il procède plutôt par réflexion que par spontanéité. Un tel homme ne fera jamais d'écarts dangereux; son audace s'appuie toujours sur la prudence. Vous pouvez disséquer ses œuvres; vous y trouverez toujours une charpente forte et bien liée, des muscles solides, des vaisseaux coulans et souples; tout y est bien en place : seulement les nerfs n'ont jamais l'agilité de la fièvre. C'est là peut-être ce qu'on pourrait contester à M. Gigoux, l'en-train et la palpitation, la passion et l'élan. Mais, si son imagination est sobre, quelque peu froide et reposée, il a aussi, par contre, les qualités de ses défauts, la convenance, la droiture du goût, une raison irréprochable. Toutes les natures ont leurs faces spéciales, par où elles sont belles et utiles; la fougue et les emportemens éclipsent-ils le calme et la réflexion ? Le Caravage ne saurait exclure le Dominiquin.

Digitized by Google

Et puis, la pratique de M. Gigoux a toute l'audace et la vivacité qui manquent peut-être à ses conceptions. Aucun peintre ne manie la brosse plus magistralement que lui. Il couvre une toile à plaisir, de premier coup, sans hésitation et sans retours. Il est sûr de sa palette et de sa couleur. Aussi, ce jeune homme qui n'a jamais eu de maître, est-il le maître d'une nombreuse école qui ne sait faire mieux que de l'imiter jusque dans ses tons de prédilection, dans ses demi-teintes et ses lumières par plans étendus. Il y a, au Salon, plusieurs tableaux de l'école de M. Gigoux.

Dans l'*Antoine et Cléopâtre*, M. Gigoux a donc concentré toute sa puissance de grand praticien. Les nus sont modelés avec une science et une profondeur pleines de variété. Le torse vigoureux du bourreau égyptien est ferme comme l'anatomie du Titien ou de l'école vénitienne, tandis que les chairs de l'esclave blanche, qui se débat contre la mort, rappellent la peau veloutée des syrènes de Rubens.

Après MM. Delacroix et Gigoux, nous passerons en revue les tableaux de MM. Brune, Ziegler, Jeanron, Riezener, Henry Scheffer, Gallait, Muller, Roqueplan, Winterhalter et autres. Ce sera l'objet du second article. Les paysagistes viendront ensuite, et nous finirons par la sculpture.

T. Thoré.

Digitized by Google

BULLETIN.

Il se fait un grand bruit dans la presse, au sujet d'une nouvelle qui est au moins très incertaine. M. de Bourmont (d'autres disent M. Clouet) est arrivé au quartier-général de don Carlos. L'opposition en a frémi! M. de Bourmont près de don Carlos, lui donnant des conseils, et figurant dans sa cour militaire avec les représentans de toutes les puissances absolutistes! Un ambassadeur de Henri V! quel affreux danger pour la France! Un journal voit déjà toutes les sinistres conséquences de ce terrible évènement. M. Appony, *qui est en ce moment le véritable premier ministre du 15 avril, dicte les bases de la transaction que le ministère prépare avec don Carlos.* D'où il résulte nécessairement que le ministère prépare une transaction avec Henri V, puisque M. de Bourmont est accrédité près du prétendant comme ambassadeur de cet autre prétendant. C'est la conséquence forcée de ce raisonnement.

On a vu des choses encore bien plus affligeantes! La Russie a décidé Méhémet-Ali à attaquer Constantinople, et Mahmoud, justement alarmé, vient d'envoyer à Paris Reschid-Bey, son ministre des affaires étrangères, et, à Londres, un autre de ses dignitaires, pour réclamer le secours des deux puissances contre le pacha. Ce n'est pas tout. L'empereur de Russie se sert des liens de famille qui l'unissent au roi de Hollande, pour le pousser à quelque coup de tête nouveau. Et voilà le roi de Hollande qui va s'emparer de la Belgique, pendant que le pacha d'Égypte s'emparera de l'empire turc pour le donner aux Russes, sans doute. Jugez un peu de l'horrible embarras! Que faire? où courir? en Espagne, contre Henri V et son ambassadeur M. de Bourmont? en Hollande ou en Belgique? en Égypte ou à Constantinople? Hélas! vous verrez que le ministère du 15 avril sera réduit à faire la guerre à tout le monde à la fois.

Or, il faut que vous le sachiez, on n'a tracé ce sombre tableau de l'Europe que pour amener cette question : « Au milieu de ces *symptômes menaçans* pour la paix de l'Europe, quelles sont les préoccupations du ministère? » Question accablante pour un ministère qui ne s'occupe, en effet, au milieu

Digitized by Google

de tous ces *symptômes menaçans*, qu'à augmenter l'effectif de l'armée, ainsi que son matériel; qu'à tracer des routes de fer vers la Belgique, pour faciliter et activer les communications avec cette frontière; qu'à obtenir des fonds de police pour surveiller la frontière du midi, et dont les journées sont remplies par d'autres vétilles, telles que la direction de nos forces navales dans les mers du Levant, de négociations diplomatiques et de discussions d'intérêt public à la chambre! — Quant aux *symptômes alarmans*, nous tâcherons de les dissiper en disant que la nouvelle de l'arrivée de M. de Bourmont au camp de don Carlos n'est encore qu'un bruit très incertain. Mais la nouvelle fût-elle vraie, l'évènement ne serait pas bien grand. M. de Bourmont ne porte pas bonheur aux entreprises politiques qu'il soutient. Nous ne parlerons pas de la guerre des chouans; mais M. de Bourmont était ministre et général expéditionnaire de la restauration, quand le trône de Charles X s'écroula. Il était général de don Miguel, quand l'armée miguéliste fut chassée du Portugal. M. de Bourmont est bien libre de venir enterrer, à son tour, la cause de don Carlos.

La question d'Espagne semble avoir été choisie de nouveau pour le terrain de l'opposition. M. de Bourmont, se trouvant en Espagne avec des pleins-pouvoirs du duc de Bordeaux, ne serait-ce pas le cas d'exiger que la France fît en Espagne ce qu'elle n'avait pas jugé à propos de faire en Portugal, et de l'envoyer extirper M. de Bourmont du camp de don Carlos? Nous avons des raisons pour ne pas croire à l'arrivée de M. de Bourmont auprès de don Carlos, encore moins à celle du duc de Bordeaux, que don Carlos se garderait d'accueillir; mais, en supposant ce dernier cas, la question d'intervention changerait de face, et ce cas a déjà été prévu par le ministère. *Jamais*, a dit le président du conseil, le ministère ne consentira à une intervention absolue, à une intervention de principes; jamais tant que durera ce ministère, la France ne s'aventurera dans une expédition en Espagne, uniquement pour devancer quelques éventualités qu'on s'attache à voir dans l'avenir. Mais, ajoutait M. Molé, si quelque adversaire personnel de la révolution ou de la dynastie de juillet, si des envoyés officiels des puissances du Nord, ou le duc de Bordeaux en personne venaient s'établir dans le camp de don Carlos, et de là entretenir des relations hostiles avec nos départemens du midi, alors nos armes se montreraient en Espagne; mais nous irions dans notre intérêt direct, nous irions y défendre notre tranquillité et notre sécurité compromises, et non combattre pour des principes. Ces principes, nous les appuyons de notre influence, mais nous ne croyons pas devoir les établir par la force et par une intervention armée. Tout a donc été prévu dans cette déclaration, et l'on peut s'en remettre au ministère, qui n'a pas laissé périr l'honneur de notre nom en Afrique, du soin d'allier la dignité et la modération. Il se peut que cette modération ne puisse un jour conjurer les orages, s'il s'en élevait; mais, assurément, elle mènera moins vite à une conflagration générale qu'une intervention immédiate devant laquelle la chambre a reculé. Si donc l'opposition reprend ce terrain, il est mal choisi.

Digitized by Google

La commission de la loi des chemins de fer, assemblée pour élire son président, a fait choix de M. Thiers, et il faut s'en féliciter. M. Thiers a l'esprit trop vif et trop élevé, son ame est trop éprise de la grandeur de son pays, pour ne pas comprendre et faire sentir à tous l'importance de ce projet. Le sentiment de patriotisme qui anime M. Thiers, et qui l'entraîne quelquefois un peu loin, comme dans la question d'Espagne, est un garant de l'excellence des vues qu'il émettra. M. Thiers a doté lui-même la France de routes, de canaux et de grands édifices pendant son premier ministère; il s'est élevé hardiment au-dessus des préjugés et des idées étroites, en prenant 100 millions dans les coffres de l'état, alors obéré, pour lui assurer dans l'avenir une prospérité qui s'est déjà fait sentir sur quelques points de la France. Nous sommes heureux de le voir, cette fois, en situation de s'élever au-dessus des petites idées de parti, et nous croirions lui faire injure en doutant que sa sagacité merveilleuse et la rapidité de son jugement ne lui servent, en cette circonstance, à soutenir le ministère dans un projet qui peut être amélioré, mais qui intéresse si vivement la prospérité de la France.

La dernière chambre était contraire aux entreprises par compagnies; celle-ci semble craindre que les travaux entrepris par l'état ne causent des embarras graves. Le ministère, jaloux d'arriver à un résultat, a proposé les travaux par l'état; mais, à l'exception d'une ou deux grandes routes stratégiques pour ainsi dire, il penche peur les compagnies, avec *concessions directes*, car l'adjudication par concurrence est tout-à-fait impossible. Elle met en avant les spéculateurs hasardeux, qui songent moins à accomplir leurs engagemens qu'à se lancer dans une grosse affaire, et, en fait de conceptions si étendues, on sent qu'il est impossible de s'assurer toutes les garanties *matérielles*. On dit que l'opinion de M. Thiers sur les chemins de fer se rapproche en ce sens de celle du ministère. En tout cas, le ministère trouvera un critique éclairé, et nous attendons de bons résultats de la discussion.

La discussion de la loi des attributions départementales n'a pas manqué d'intérêt. A propos des propriétés que possèdent les départemens, M. de Montalivet a fait un historique spirituel des propriétés départementales. Absorbées par la Convention, elles furent rendues aux départemens par Napoléon, qui les trouvait onéreuses. Le grand homme dédaignait quelquefois de mettre autre chose que de l'esprit dans de grandes choses. Après la bataille de Wagram où donnèrent plusieurs corps de conscrits, il décréta qu'une pension serait accordée à toutes les *veuves* des soldats tués sur le champ de bataille. S'il eût dit aux *mères*, le trésor eût été grevé de quelques millions de rentes. Il n'en coûta pas 1,000 francs à l'état. En apprenant que les édifices nationaux, dans les départemens, ne valaient au trésor que des frais de réparation, il céda ces propriétés aux départemens, voulant leur donner, disait-il, un témoignage de sa munificence impériale. Ces propriétés onéreuses, la commission proposait de les laisser administrer par les conseils-généraux sans le contrôle du gouvernement. M. de Montalivet s'est opposé à cette mesure par des argumens qui ont fait revenir la chambre aux véritables

Digitized by Google

principes. Le ministre a prouvé que les propriétés départementales sont de véritables substitutions que les départemens d'aujourd'hui doivent léguer aux départemens à naître, et dont ils doivent jouir, comme dit le Code au sujet de l'usufruitier, *en bons pères de famille*. L'état, en pareil cas, remplit le rôle du conseil de famille, et le ministre de l'intérieur de tuteur subrogé. La lucidité, la netteté de ces vues a fait une vive impression sur la chambre; ce qui n'empêchera pas les journaux de parler de l'incapacité du ministère et de son inaptitude aux discussions spéciales.

La loi des fonds secrets sera sans doute adoptée par la chambre. Les explications du ministère dans le bureau de la commission lui ont valu une majorité que la discussion n'affaiblira pas sans doute. Les fonds secrets, réduits de 500,000 francs sur la demande du ministère, sont une nécessité fâcheuse sans doute, mais une nécessité absolue du gouvernement, et c'est ainsi que le ministère a posé la question.

Nous désirons qu'il se présente prochainement quelque haute question que le ministère puisse aborder avec cette décision, afin que la majorité qui le soutiendra ne puisse être revendiquée par personne. Il est temps de mettre fin à l'opposition de paroles, à ces reproches d'indécision et de faiblesse adressés à un ministère qui a mis en liberté les républicains et les ministres de Charles X, qui a marché résolument en Afrique à l'expédition la plus redoutée, qui a répondu de la tranquillité publique, et dont la promesse a été si bien remplie, que depuis un an nous n'avons pas eu une émeute de quatre hommes. On nous parle de *symptômes alarmans* lorsque la France est tranquille, le roi délivré des assassins, lorsque l'Afrique est pacifiée, et quand le Trésor délibère s'il emploiera son excédant à rembourser les rentiers ou à creuser des canaux ou des routes! Comment donc nommer les *symptômes* de l'année dernière, à pareille époque, avant le 15 avril? On ne peut s'empêcher de plaindre les ministres futurs en examinant ce qui se passe, et de s'étonner en les voyant se préparer à eux-mêmes de si rigoureux jugemens. Que ne leur faudra-t-il pas faire pour gagner l'approbation générale, si un ministère, dont les membres sont si justement estimés pour leur ardeur du bien public, n'est pas à l'abri du dédain! A moins que le ministère qui viendra après celui-ci ne fasse deux fois l'amnistie, à moins qu'il ne prenne deux fois Constantine, qu'il ne marie deux fois le prince royal, et qu'il ne présente des projets de routes et de canaux pour une étendue de terrain grande deux fois comme la France, nous le tiendrons, à son tour, pour un petit ministère, bien moindre encore que ce petit cabinet du 15 avril.

En parlant de M. Dussault, député de la Réole, nous l'avions désigné comme légitimiste rallié. Une lettre, signée : Dussault, député de la Réole, dont l'original est en nos mains, nous fut adressée, et nous l'insérâmes. Par cette lettre, M. Dussault déclarait vouloir siéger à la chambre, entre M. de Fitz-James et M. Berryer. Aujourd'hui M. Dussault écrit au *Courrier de Bordeaux* que la lettre qui nous a été adressée le 16 février 1838 est un *faux matériel*, et qu'à cette époque il n'avait pas encore quitté son domaine de

Digitized by Google

réflexions très judicieuses dans un journal, et nous nous faisons un devoir de les reproduire, en appelant l'attention de M. Dussault lui-même sur la moralité des moyens employés dans le parti légitimiste, dont ces manœuvres, nous l'espérons bien, achèveront de le détacher. « S'il ne s'agissait, dit ce journal, que des opinions personnelles de M. Dussault, dont le nom est fort peu connu, même dans la Gironde, il n'y aurait pas lieu d'attacher une grande importance à cette affaire. Qu'importe, en effet, que M. Dussault soit ou non *rallié?* Personne au monde ne s'en inquiète bien sérieusement. Mais après l'éclat fort ridicule que les journaux légitimistes ont cherché à donner à pareille affaire, cet incident fait naître naturellement quelques réflexions. Puisque M. Dussault n'a ni écrit ni signé la lettre qu'on lui a attribuée, qui donc l'a écrite et signée pour lui? Faut-il en accuser le comité légitimiste qui siége à Paris? Faut-il croire qu'à l'instar du fameux comité des défenseurs dans le procès d'avril, il dispose de la signature des gens sans même les consulter, et improvise des protestations auxquelles n'ont jamais songé ceux qui sont censés les avoir rédigées? Tout est possible par le temps qui court. Néanmoins il est de l'honneur du parti d'expliquer un fait aussi étrange, et qui, jusqu'à ce qu'on en ait dit la cause, fera peser de fâcheux soupçons sur la moralité des meneurs qui dirigent à Paris les mauvaises passions du légitimisme récalcitrant. »

Un des grands évènemens de la semaine a été l'apparition de M. de Talleyrand à l'Académie des sciences morales et politiques. Dans cette séance solennelle, M. de Talleyrand a pu compter parmi ses auditeurs la plupart de nos illustrations politiques, avides de recueillir, de cette voix imposante, les leçons d'une haute et vieille expérience. Le sujet connu d'avance du discours de M. de Talleyrand faisait prévoir, en effet, de piquantes saillies et de beaux enseignemens. L'histoire d'une grande carrière politique devait être tracée par le plus habile négociateur de notre siècle. L'attente des auditeurs n'a pas été trompée, et l'éloge du comte Reinhart a fourni à M. de Talleyrand l'occasion d'esquisser quelques préceptes de haute diplomatie. Dans plusieurs passages de son discours, il est sorti du terrain étroit de la biographie pour aborder les vues générales, et chaque fois il a prononcé des paroles dignes d'être étudiées et recueillies. Ainsi, en faisant l'éloge de la discrétion de M. Reinhart, M. de Talleyrand s'est élevé contre ces idées trop généralement reçues qui confondent la diplomatie avec la ruse, la prudence avec la duplicité. Dans le portrait tracé, par M. de Talleyrand, du parfait diplomate, tout le monde a reconnu M. de Talleyrand lui-même, et jamais, il faut le dire, le négociateur de tant d'alliances européennes n'avait été le sujet d'une appréciation plus fine et plus vraie. De nombreux applaudissemens ont accueilli cet éloquent discours. Prononcées d'une voix ferme et accentuée, les paroles de l'orateur ont toujours été entendues au milieu d'un profond silence et la curiosité, mêlée d'émotion, de tous les auditeurs ajoutait encore à la solennité de cette dernière visite du vieux diplomate à ses confrères de l'Insti-

Digitized by Google

tut. Les ministres, MM. Molé et de Montalivet, et presque tous les hommes politiques de l'époque, M. Thiers, M. Guizot, M. Pasquier, M. Dupin, etc., étaient accourus à cette solennité si inattendue, et on les voyait écouter religieusement cette belle leçon d'un maître, qui n'a pas de rivaux. M. de Talleyrand est entré dans la salle des séances appuyé sur le bras de M. Mignet, secrétaire perpétuel.

— M. David, sculpteur, vient de terminer le buste colossal de M. Hahneman; à peine ce bel ouvrage était-il déposé dans le salon du célèbre docteur, qu'un grand nombre de ses élèves sont venus l'inaugurer avec pompe. Une couronne de bronze doré, modelée avec art, et tressée de plantes symboliques mêlées à des feuilles de chêne, a été posée sur le buste, au son des voix et des instrumens. Les artistes les plus distingués ont pris une part active à cette fête de famille, fête improvisée, dont le charme a vivement touché l'inventeur de l'homéopathie. Une ode, composée en son honneur, a été exécutée par des chanteurs de l'Académie royale de Musique. M. Kalkbrenner tenait le piano, et l'on remarquait M. Chérubini parmi les auditeurs.

— Sous le titre de *Prométhée*, un nouvel ouvrage de M. Edgar Quinet paraîtra demain lundi. La fable païenne y est interprétée avec clarté dans une poétique trilogie. *Prométhée créateur, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré*, tels sont les titres des trois parties du poème. Le public sérieux sanctionnera sans doute, par ses suffrages, cette nouvelle tentative de l'auteur d'*Ahasvérus*. Dans *Prométhée*, la grandeur de l'idée s'allie à la pureté de la forme; le moule est de l'antiquité, la pensée est du christianisme.

— Une seconde édition du rapport de M. Cousin sur *la Métaphysique d'Aristote* vient de paraître chez Ladrange, quai des Augustins, 19. Elle contient un essai de traduction du douzième et dernier livre de la métaphysique, dans lequel Aristote a résumé tous les livres antérieurs, et a jeté les fondemens de sa *Théodicée*. M. Cousin, après avoir fait connaître Platon, a eu la noble ambition de contribuer à faire aussi connaître Aristote, tant par lui-même que par l'impulsion qu'il a su donner aux excellens travaux de quelques jeunes savans.

— Une seconde édition du nouveau roman de M. de Latouche, *Aymar*, vient de paraître chez le libraire Dumont. Nous enregistrons ce fait d'autant plus volontiers que nos critiques ont été plus sévères.

— L'édition complète des *Œuvres de George Sand* se poursuit avec activité et succès; la septième livraison, composée de *Valentine*, a paru hier.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

I. — ALEXANDRIE.

Le 22 avril 1830, vers six heures du soir, nous fûmes interrompus au milieu de notre dîner, par le cri : *terre! terre!* poussé à bord du brik *le Lancier*, qui nous conduisait, MM. Taylor, Mayer et moi, en Égypte. Nous montâmes rapidement sur le pont, et, aux derniers rayons du soleil couchant, nous saluâmes l'antique sol des Ptolémées.

Alexandrie est une plage de sable; un grand ruban doré, étendu à fleur d'eau : à son extrême gauche, ainsi que la corne d'un croissant, s'avance la pointe de Canope ou d'Aboukir, selon que l'on veut penser à la défaite d'Antoine ou à la victoire de Murat. Plus près de la ville s'élèvent la colonne de Pompée et l'aiguille de Cléopâtre, seules ruines qui restent de la cité du Macédonien. Entre ces deux monumens, près d'un bois de palmiers, est le palais du vice-roi, mauvais et pauvre édifice blanc, bâti par des architectes italiens. Enfin, de l'autre côté du port, se détache sur le ciel une tour carrée, bâtie par les Arabes, et au pied de laquelle débarqua l'armée française, conduite par Bonaparte. Quant à Alexandrie, cette antique reine de la Basse-Égypte, honteuse sans doute de son esclavage, elle se cache derrière les vagues du désert, au milieu desquelles elle s'élève comme une île de pierre sur une mer de sable.

Tout cela était sorti successivement de la mer, et comme par magie,

Digitized by Google

à mesure que nous approchions du rivage; et cependant nous n'avions pas échangé une parole, tant notre esprit était plein de pensées, et notre cœur de joie. Il faut être artiste, avoir rêvé long-temps un pareil voyage, avoir touché, comme nous venions de le faire, à Palerme et à Malte, ces deux relais de l'Orient, puis enfin, vers le soir d'un beau jour, par une mer calme, au cri joyeux des matelots, dans un horizon éclairé comme par le reflet d'un incendie, avoir vu apparaître, nue et ardente, cette vieille terre d'Égypte, mystérieuse aïeule du monde, auquel elle a légué, comme une énigme, l'indéchiffrable secret de sa civilisation. Il faut avoir vu tout cela avec des yeux fatigués de Paris, pour comprendre ce que nous éprouvâmes à l'aspect de cette côte, qui ne ressemble à aucun paysage connu.

Nous ne revînmes à nous que pour nous occuper des préparatifs du débarquement; mais le capitaine Bellanger nous arrêta, en souriant de notre hâte. La nuit, si rapide à descendre du ciel dans les climats orientaux, commençait à ternir cet horizon brillant, et, aux dernières lueurs du jour, on voyait écumer comme des vagues d'argent, l'eau qui se brise contre une chaîne de rochers qui ferme presque entièrement le port. Il eût été imprudent de risquer l'entrée de la rade, même avec un pilote turc, et il était cent fois probable que, ne partageant pas notre impatience, aucun de ces guides marins ne se hasarderait de nuit à venir à bord de notre bâtiment.

Il fallut donc prendre patience jusqu'au lendemain. Je ne sais ce que firent mes compagnons de voyage. Quant à moi, je ne dormis pas une minute. Deux ou trois fois pendant la nuit, je montai sur le pont, espérant toujours apercevoir quelque chose à la lueur des étoiles; mais pas une lumière ne s'alluma sur le rivage, pas une rumeur ne nous arriva de la ville : on eût cru que nous étions à cent lieues de toute terre.

Enfin, le jour parut. Un brouillard jaunâtre couvrait tout le littoral, qu'on ne reconnaissait que par une longue ligne de vapeurs d'un ton plus mat. Nous n'en manœuvrâmes pas moins vers le port, et peu à peu le voile qui couvrait cette mystérieuse Isis, sans se lever, devint moins épais, et, comme à travers une gaze, de plus en plus transparente, nous revîmes peu à peu le paysage de la veille.

Nous n'étions plus qu'à quelques centaines de pas des brisans, lorsque apparut enfin notre pilote. Il s'approchait sur une barque conduite par quatre rameurs, et ayant à sa proue deux grands yeux peints, dont le regard était fixé sur la mer, comme pour y découvrir ses écueils les plus cachés.

Digitized by Google

C'était le premier Turc que je voyais, car je ne considérais pas comme de vrais Turcs les marchands de dattes que j'avais rencontrés sur les boulevards, ni les envoyés de la sublime Porte que j'avais de temps en temps aperçus au spectacle : aussi je regardai s'approcher ce digne musulman avec cette naïve curiosité du voyageur qui, las des choses et des hommes qu'il a vus, et venant de faire huit cent lieues pour voir de nouveaux hommes et de nouvelles choses, s'accroche au pittoresque aussitôt qu'il le rencontre, et bat des mains d'avoir enfin trouvé cet étrange et cet inconnu qu'il est venu chercher de si loin.

C'était, du reste, un digne fils du prophète, ayant une longue barbe, un habit ample et brillant, des gestes lents et réfléchis, et des esclaves pour bourrer sa pipe et porter son tabac. Arrivé près de notre vaisseau, il monta gravement à l'échelle, salua, en croisant les mains sur sa poitrine, le capitaine qu'il reconnut à son uniforme, et alla s'asseoir au gouvernail, à la barre duquel notre pilote lui céda sa place. Comme je marchais à sa suite et ne le quittais pas des yeux, au bout de quelques instans, je vis sa figure se contracter, comme s'il avait dans la gorge un corps étranger qu'il ne pût ni rendre ni avaler; enfin, après des efforts inouis, il parvint à prononcer ces deux mots : *à droite*. Il était temps qu'ils sortissent : une seconde de plus, ils l'étranglaient. Après une légère pause, le même paroxisme le reprit; mais cette fois ce fut pour dire : *à gauche*. Au reste, c'étaient les deux seules phrases françaises qu'il eût apprises : on voit que son éducation philologique s'était bornée au strict nécessaire.

Ce vocabulaire, si restreint qu'il fût, suffit cependant pour nous faire arriver à un excellent mouillage. Le baron Taylor, le capitaine Bellanger, Mayer et moi, nous nous élançâmes dans la chaloupe et de la chaloupe à terre. Ce qui se passa en moi lorsque je touchai le sol, serait impossible à décrire; d'ailleurs je n'eus pas le temps d'approfondir mes sensations, un incident inattendu vint me tirer de mon extase.

Sur le port même, ainsi que nous voyons sur les places de Paris nos conducteurs de fiacres, de cabriolets et de coucous, les Anciens attendent les arrivans. Il y en a partout où un homme peut mettre pied à terre : à la tour Carrée, à la colonne de Pompée, à l'aiguille de Cléopâtre. Mais il faut l'avouer à leur louange, ils dépassent encore en prévenance nos cochers de Sceaux, de Pantin et de Saint-Denis. Avant que je n'eusse eu le temps de me reconnaître, j'avais été pris, enlevé, mis à califourchon sur un âne, arraché de ma monture, transporté sur une autre, renversé de celle-ci sur le sable, et tout cela au milieu de cris et de coups échangés si rapidement, que je n'avais

Digitized by Google

pas eu le temps d'opposer la moindre résistance. Je profitai du moment de répit que me donnait le combat qui se livrait sur mon corps, pour regarder autour de moi, et j'aperçus Mayer dans une position encore plus critique que la mienne : il était tout-à-fait prisonnier, et malgré ses cris, emmené au galop par son âne et par son ânier. Je courus à son secours, et je parvins à le tirer des mains de son infidèle; nous nous élançâmes aussitôt dans la première ruelle qui se présenta à nous pour échapper à cette huitième plaie de l'Egypte, dont ne nous avait pas prévenus Moïse; mais nous ne tardâmes point à être rejoints par nos hommes qui, pour plus grande diligence, ayant enfourché leurs quadrupèdes, avaient sur nous l'avantage de la cavalerie sur l'infanterie. Cette fois je ne sais pas comment la chose se serait passée, si de bons musulmans, nous reconnaissant à nos habits pour des Français, n'avaient eu pitié de nous, et sans nous adresser la parole, sans nous prévenir par un geste de leurs bons sentimens à notre égard, ne fussent venus à notre secours en écartant nos officieux assaillans à grands coups de nerfs d'hippopotame. La chose faite à notre satisfaction, ils continuèrent leur chemin sans attendre nos remerciemens.

Nous pénétrâmes alors dans la ville, mais nous n'y eûmes pas fait cent pas que nous vîmes quelle imprudence nous avions commise en refusant nos montures; les ânes sont les cabriolets du pays, et il est presque impossible de s'en passer au milieu de la boue. C'est qu'à cause de la chaleur on est obligé d'arroser les rues cinq ou six fois le jour : cette mesure de police est confiée à des fellahs, qui se promènent, une outre sous chaque bras, et les pressent l'une après l'autre pour en faire jaillir l'eau, accompagnant cette éjaculation alternative d'une double phrase arabe qu'ils prononcent d'un ton monotone et qui veut dire, *prends garde à droite, prends garde à gauche*. Grace à cette irrigation portative, qui donne à ces braves gens l'apparence de nos joueurs de musette, l'eau et le sable forment une espèce de mortier romain, dont les ânes, les chevaux et les dromadaires peuvent seuls se tirer avec honneur; quant aux chrétiens, ils s'en défendent encore grace à leurs bottes, mais les Arabes y laissent leurs babouches.

Cependant nous n'étions qu'au commencement de nos mésaventures; en sortant de la rue sale et étroite dans laquelle nous nous étions engagés, nous tombâmes au milieu d'un bazar infect; c'était un de ces foyers méphitiques dans lesquels la peste vient, une ou deux fois l'an, puiser les miasmes putrides qu'elle répand ensuite sur toute la ville : mais, quelle que fût notre hâte de le traverser, il présentait un

Digitized by Google

tel encombrement de ballots, d'ânes, de marchands et de dromadaires, que pendant quelques instans nous fûmes poussés, rudoyés, collés contre les boutiques sans pouvoir avancer d'un pas. Nous allions prendre le parti de retourner en arrière, lorsque nous apercûmes le kadi, qui, comme dans les *Mille et une Nuits*, faisait sa ronde à la tête de ses kaffas. A peine se fut-il aperçu que la voie publique était obstruée, qu'il se dirigea du côté de l'engorgement, et qu'avec une impartialité admirable, il se mit, lui et ses aides, à frapper à grands coups de bâton sur le dos des bêtes et la tête des gens. Le moyen était efficace, une brèche fut pratiquée; le kadi passa le premier, nous le suivîmes; la circulation se rétablit derrière nous, comme un fleuve qui reprend son cours. A cent pas de là, le kadi prit à droite et nous à gauche, lui pour dissiper un nouveau rassemblement, et nous pour nous rendre chez le consul.

Nous suivîmes, pendant une demi-heure à peu près, des rues étroites, irrégulières et tortueuses, dont les maisons ont toutes des avant-toits saillans qui, partant des premières fenêtres, vont, en empiétant toujours d'étage en étage, jusqu'au faîte du bâtiment; ce qui resserre tellement l'espace vers le haut, que le jour est presque entièrement intercepté. Sur notre route, nous trouvâmes quelques mosquées, en général peu remarquables; deux ou trois seulement dans toute la ville sont ornées de *madenehs* (1), mais peu élevés et n'ayant qu'une galerie. A leurs portes, que ne franchit jamais un giaour, étaient assis de vrais croyans qui fumaient ou jouaient au *maugallah* (2), enfin, après avoir mis une heure à peu près à venir du port, c'est-à-dire à faire un quart de lieue, nous arrivâmes chez le consul.

M. de Mimaut nous accueillit avec une grace parfaite. Homme de lettres distingué, archéologue infatigable, défenseur jaloux, non-seulement des droits, mais encore de la dignité de notre nation, tout Français était sûr de trouver auprès de lui hospitalité comme voyageur, protection comme compatriote. Il nous reçut dans une grande chambre, qui avait autrefois été habitée par Bonaparte, Kleber, Murat, Junot, et quelques-uns des généraux les plus braves et les plus renommés de notre expédition. Presque tous avaient adopté en arrivant la vie orientale et l'usage du café et des chibouques qui en

(1) Espèce de clocher du haut duquel le muezzin appelle les fidèles à la prière.

(2) Morceau de bois massif, taillé en carré long, ordinairement en cèdre et en chêne; il est creusé de trous demi-sphériques, incrusté quelquefois de nacre. C'est une espèce de tric-trac auquel chaque partner joue avec trente-six coquillages.

Digitized by Google

constituent les plus habituelles distractions. Ils fumaient assis sur les larges divans qui font le tour de la chambre, et l'on nous montra sur le plancher, en différens endroits, les traces que le feu de leurs longues pipes y avait laissées. Je cite ce détail pour prouver combien les moindres particularités de notre séjour en Égypte sont restées dans la mémoire de ses habitans.

Après une conversation animée comme celle qui s'établit entre compatriotes qui se retrouvent à mille lieues de leur pays, et pendant laquelle M. Taylor exposa les motifs de son voyage et la mission dont il était chargé près du pacha, nous fîmes venir des guides et des ânes, car cette fois nous étions guéris des voyages à pied, et nous nous acheminâmes vers la porte Mahmoudié, qui conduit aux ruines de la vieille Alexandrie. Dès-lors, à l'abri de la boue et paisiblement installés sur nos montures, nous pûmes nous livrer à des observations plus curieuses en Égypte que partout ailleurs. Tout était, pour nous autres Parisiens, un objet de surprise; l'ordre physique et social nous semblait bouleversé; c'était un ciel et une terre comme on n'en voit nulle part, une langue qui n'a d'analogie avec aucune langue, des mœurs qui n'existent que là, un peuple qui semble avoir pris notre vie au rebours. Chez nous, on porte les cheveux longs, le menton rasé, les musulmans se rasent la tête et laissent pousser leur barbe. Nous punissons la bigamie et flétrissons le concubinage, ils proclament l'une, et ne mettent aucune borne à l'autre. La femme est, dans notre existence, une épouse, une sœur, une amie; dans la leur, ce n'est qu'une esclave, esclave plus malheureuse que tous les autres esclaves; sa vie est celle d'une prisonnière : nul que son maître n'approche de son habitation. Plus elle est belle, plus elle est malheureuse, car alors son existence est suspendue à un fil : si elle lève son voile, sa tête tombe!

En sortant par la porte Mahmoudié, nous nous détournâmes de quelques pas pour voir un petit monticule qui porte encore aujourd'hui le nom pompeux de fort Bonaparte. Alexandrie est une ville si basse que les ingénieurs français n'eurent qu'à amasser quelques pelletées de terre et à les couronner d'une batterie pour la forcer à se rendre. Nos honneurs rendus à ce souvenir moderne, nous nous jetâmes tout entiers dans l'antiquité.

La vieille Égypte, l'Égypte descendue de l'Éthiopie avec le Nil, n'existait plus que dans les ruines d'Éléphantine et de Thèbes. Memphis la troyenne leur avait succédé, et sous ses murs avait vu tomber avec Psammenit l'empire des Pharaons, légué par Cambise à ses suc-

Digitized by Google

cesseurs. Darius régnait; sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin et du Jaxarte à l'Éthiopie. Continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie, et attaquaient la Grèce d'Europe tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues, Darius rêvait une troisième invasion, lorsque dans une province de cette Grèce, bornée à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hœmus et au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement. Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante-dix talens, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes d'Amphipopolis, passe le Strymon, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halicarnasse, soumet la Galatie, traverse la Capadoce, subjugue la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses qu'il chasse devant lui comme une poussière, monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sydon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Bétis comme fit autrefois Achille à Hector; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie au dieu des Juifs et aux dieux des Égyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Mareotis, et arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dynocrates de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

L'architecte obéit: il traça une enceinte de quinze mille pas, à laquelle il donna la forme d'un manteau macédonien, coupa sa ville par deux rues principales, afin que les vents étésiens qui viennent du nord pussent la rafraîchir. La première de ces rues s'étendait de la mer au lac Mareotis, et elle avait dix stades ou onze cents pas de longueur; la seconde traversait la ville dans toute son étendue, et elle avait quarante stades ou cinq mille pas d'une extrémité à l'autre. Toutes deux avaient cent pieds de large.

Et la ville naissante ne s'agrandit pas peu à peu comme les autres

Digitized by Google

villes, mais se leva tout à coup. Alexandre en jeta les fondemens, partit pour le temple d'Ammon, se fit reconnaître pour le fils de Jupiter, et lorsqu'il revint, la nouvelle Tyr était bâtie et peuplée. Alors le fondateur continua sa course victorieuse. Alexandrie, couchée entre son lac et ses deux ports, écouta le retentissement de ses pas qui s'enfonçaient vers l'Euphrate et le Tigre; une bouffée de vent d'orient lui porta le bruit de la bataille d'Arbelles; elle entendit comme un écho la chute de Babylone et de Suze; elle vit rougir à l'horizon l'incendie de Persépolis; puis enfin, cette rumeur lointaine se perdit derrière Ecbatane, dans les déserts de la Médie, de l'autre côté du fleuve Arius.

Huit ans après, Alexandrie vit rentrer dans ses murs un char funèbre, roulant sur deux essieux autour desquels tournaient quatre roues à la persanne, dont les rayons et les jantes étaient dorés. Des têtes de lion d'or massif, dont la gueule mordait une lance, formaient l'ornement des moyeux. Il y avait quatre timons, à chacun desquels était attaché un quadruple rang de jougs, et quatre mulets à chaque joug. Chacun d'eux avait sur la tête une couronne d'or, des sonnettes d'or aux deux côtés de la mâchoire, et autour du cou des colliers chargés de pierres précieuses. Sur ce char était une chambre d'or voûtée, large de huit coudées et longue de douze; le dôme était orné de rubis, d'escarboucles et d'émeraudes. Au-devant de cette chambre régnait un péristyle d'or, soutenu par des colonnes d'ordre ionique, et dans ce péristyle étaient appendus quatre tableaux. Le premier de ces tableaux représentait un char richement travaillé; un guerrier y était assis tenant en main un sceptre magnifique; autour de lui marchaient la garde macédonienne tout armée et le bataillon des Perses; l'avant-garde était formée par les oplites. Le second tableau se composait du train des éléphans armés en guerre, portant sur leur cou les Indiens, et en croupe des Macédoniens couverts de leurs armes. On avait figuré dans le troisième des corps de cavalerie imitant les manœuvres et les évolutions du combat. Enfin le quatrième représentait des vaisseaux en ordre de bataille et prêts à attaquer une flotte que l'on voyait dans le lointain. Au-dessus de cette chambre, c'est-à-dire entre le plafond et le toit, tout l'espace était occupé par un trône d'or carré, orné de figures en relief d'où pendaient des anneaux d'or, et dans ces anneaux d'or étaient passées des guirlandes de fleurs que l'on renouvelait tous les jours. Au-dessus du faîte était une couronne d'or, d'une assez grande dimension pour qu'un homme de haute taille pût se tenir debout dans le cercle qu'elle for-

Digitized by Google

mait, et lorsque la lumière du soleil frappait dessus, elle renvoyait au loin ses rayons en éclairs. Enfin dans cette chambre il y avait un cercueil d'or massif dans lequel sur des aromates était couché le cadavre d'Alexandre.

C'était un de ces douze capitaines que la mort de leur général avait faits rois, qui menait le deuil; dans ce grand partage du monde, qui s'était accompli autour d'un cercueil, Ptolémée, fils de Magus, avait pris pour lui l'Egypte, la Cyrenaïque, la Palestine, la Phénicie et l'Afrique. Puis, comme un palladium, qui devait, pendant trois siècles et demi, conserver l'empire chez ses descendans, il avait détourné de sa route le corps d'Alexandre; il le ramenait demander une tombe à cette ville à laquelle il avait donné un berceau.

A compter de ce jour, Alexandrie fut appelée reine, comme l'avait été Tyr, comme l'était Athènes, comme devait l'être Rome : ses seize rois et ses trois reines ajoutèrent chacun une pierre précieuse à sa couronne. Ptolémée, appelé Soter ou Sauveur par les Rhodiens, fit bâtir la tour du Phare, joignit par une jetée l'île au continent, transporta de Sinope à Alexandrie les images du dieu Sérapis, et fonda la fameuse bibliothèque qui fut brûlée par César. Ptolémée II, surnommé ironiquement Philadelphe à cause de ses persécutions contre les princes de sa famille, recueille, fait traduire en grec les livres hébreux, et nous lègue la version des Septante ; Ptolémée III, dit le Bienfaisant, va chercher jusqu'au fond de la Bactriane et rapporte aux bouches du Nil les dieux de la vieille Égypte, enlevés par Cambise. Le théâtre, le musée, le gymnase, le stade, le pannion, les bains, s'élevèrent sous leurs successeurs. Six canaux furent percés à travers des étendues de terrains immenses ; quatre se rendaient du Nil au lac Mareotis; le cinquième conduisait d'Alexandrie à Canope; enfin, le sixième traversait l'isthme tout entier, coupait le quartier Rhacotis, et, parti du port Kibetos, allait se jeter dans le lac, à côté de la porte du Soleil.

Aujourd'hui il ne reste plus de l'ancienne île que la jetée, agrandie et solidifiée par des attérissemens, et sur laquelle est bâtie la nouvelle ville. Au milieu de ruines presque sans formes, qu'on reconnat; cependant pour avoir été celles des bains, de la bibliothèque et des théâtres, il n'est resté debout que la colonne de Pompée et l'une des aiguilles de Cléopâtre, car l'autre est couchée et à moitié ensevelie dans le sable. Toute la partie qui était autrefois une île, au centre et à l'extrémité orientale de laquelle s'élevait la citadelle, et cette fameuse tour du Phare, qui éclairait à trente mille pas de distance, n'est

Digitized by Google

plus qu'une plage rase et aride, qui s'avance en forme de croissant pour ceindre la ville.

La colonne de Pompée est un jet de marbre surmonté d'un chapiteau corinthien, et reposant sur un massif composé de débris antiques et de fragmens égyptiens. Le titre qu'elle porte et qui lui a été donné par les voyageurs modernes, n'a aucun rapport avec son origine, qui, si l'on en croit l'inscription grecque qui en dépend, remonterait seulement à Dioclétien; elle a éprouvé vers la partie du sud une inclinaison d'environ sept pouces; au reste, ni ce chapiteau ni la base n'ont jamais été achevés. Quant à sa hauteur, je ne l'ai pas mesurée, mais elle dépasse de près de deux tiers les palmiers qui poussent autour d'elle.

Quant aux aiguilles de Cléopâtre, dont l'une, ainsi que nous l'avons dit, est encore debout et dont l'autre est couchée, ce sont des obélisques de granit rouge à trois colonnes de caractères sur chaque face; ce fut le Pharaon Mœris qui, mille ans avant le Christ, les tira des carrières de la chaîne libyque, ainsi que d'un écrin, et les dressa de sa main puissante devant le temple du Soleil. Alexandrie les envia, dit-on, à Memphis, et Cléopâtre, malgré les murmures de la vieille aïeule, les lui enleva comme des bijoux, qu'elle n'était plus assez belle pour posséder. Les dés antiques qui servaient de base à ces obélisques existent encore et reposent sur un socle de trois marches; ils sont de construction gréco-romaine et viennent appuyer par leur date architecturale la tradition populaire, qui fait remonter leur seconde érection à l'an 38 ou 40 avant le Christ.

Nous errions depuis deux heures à peu près au milieu de ces ruines, notre Strabon et notre Plutarque à la main, lorsque mes yeux tombèrent par hasard sur le pantalon blanc de Mayer; il était noir depuis le dessous des pieds jusqu'au genou, et gris depuis le genou jusqu'au haut de la cuisse. Je crus d'abord que, pressé de visiter les ruines, il avait gardé celui avec lequel il avait traversé les rues boueuses d'Alexandrie, mais je m'aperçus bientôt, en prêtant une attention plus sérieuse au phénomène, que cette teinte sombre, qui allait en se dégradant à mesure qu'elle s'éloignait du sol, était mouvante et devait tenir à une cause particulière. Je portai immédiatement et par instinct mon regard sur moi-même, et un seul coup d'œil me suffit pour reconnaître l'épouvantable vérité : nous étions couverts de puces.

Ce qu'il y avait de mieux à faire dans une pareille extrémité, c'était de nous rendre sans retard aux bains, dont si souvent nous avions

Digitized by Google

entendu parler comme d'un délicieux délassement; aussi à peine l'idée fut-elle émise par l'un de nous, que la caravane l'adopta à l'unanimité. Nous fîmes signe à nos guides d'amener nos ânes; nous les enfourchâmes avec plus ou moins de dextérité, selon nos études sur l'équitation et nos souvenirs de Montmorency, et nous revînmes au galop vers la ville; mais à peine eûmes-nous communiqué à notre interprète l'intention qui nous ramenait, que son visage prit une expression d'effroi tout-à-fait inquiétante : les bains nous étaient fermés pour toute la journée, et il y allait de notre tête de nous les faire ouvrir. Voici la cause de cette interdiction.

Le vendredi est le dimanche des Turcs. Or, le Koran enjoint à tout bon musulman de remplir ses devoirs conjugaux pendant la nuit du vendredi au samedi, sous peine de payer en entrant au paradis un chameau par chaque fois qu'il y aurait manqué : il en résulte que le samedi est consacré aux ablutions féminines, et les bains exclusivement réservés à la purification des harems. En conséquence, nous vîmes passer de véritables troupeaux de femmes couvertes d'une mante de soie noire ou blanche, chaussées de brodequins jaunes, le visage voilé d'une petite pièce d'étoffe longue d'un pied et demi, et de la largeur du visage. Cette espèce de barbe, pareille à celle d'un masque de domino, et terminée comme elle en pointe, pend devant la figure, à partir des yeux, et se rattache au voile qui couvre le front par une chaîne d'or, de perles ou de coquillage, selon la fortune ou le caprice de celle qui le porte. Ces femmes, qui ne sortent jamais à pied, étaient montées sur des ânes et conduites par un eunuque, marchant en tête, un bâton à la main. Nous vîmes de ces escadrons qui montaient à soixante, à quatre-vingts, et même à cent femmes : quelques-uns étaient suivis de leurs maîtres, ce qui, vu la circonstance religieuse à laquelle cette sortie faisait allusion, nous parut, de la part de ces derniers, le comble de la fatuité.

Le lendemain je me présentai aux bains dès qu'ils furent ouverts. Les bains sont, après les mosquées, les plus beaux monumens des villes orientales. Celui auquel on me conduisit était un vaste bâtiment d'une architecture simple et recouverte d'ornemens ingénieux ; on entre d'abord dans un grand vestibule, ayant à droite et à gauche des chambres où l'on dépose le manteau. Au fond, et en face de l'entrée, est une porte hermétiquement fermée ; on la franchit et l'on se trouve dans une atmosphère plus chaude que l'air extérieur. Arrivé là, il est encore temps de se retirer, mais dès qu'on a mis le pied

Digitized by Google

dans un des cabinets qui sont contigus à cette chambre, on ne s'appartient plus. Deux domestiques s'emparent de vous, et vous devenez la chose de l'établissement.

C'est ce qui m'arriva à mon grand étonnement; à peine entré, deux vigoureux garçons de bains m'appréhendèrent au corps, en un instant je me trouvai nu comme la main; puis l'un d'eux me noua un châle de lin autour de la ceinture, tandis que l'autre me bouclait aux pieds une paire de patins gigantesques, qui me grandirent immédiatement d'un pied. Cette chaussure insolite me rendit aussitôt, non-seulement toute fuite impossible, mais encore, exhaussé démesurément comme je l'étais, je n'aurais pas même pu conserver mon centre de gravité, si mes deux esclaves ne m'eussent soutenu chacun sous une épaule. J'étais pris, il n'y avait pas à reculer, je me laissai conduire.

Nous passâmes dans une autre chambre; mais là, quelle que fût ma résignation, la vapeur était si intense et la chaleur si grande, que je me sentis suffoqué. Je crus que mes guides s'étaient trompés et étaient entrés dans un four. Je voulus me débattre, mais ma résistance avait été prévue; je n'étais d'ailleurs ni en costume ni en situation favorable pour soutenir la lutte; aussi m'avouai-je vaincu. Il est vrai qu'au bout d'un instant, je fus moi-même étonné de sentir, à mesure que la sueur me coulait le long du corps, ma respiration revenir, et mes poumons se dilater. Nous passâmes ainsi dans quatre ou cinq chambres dont la température suivait une marche progressive, si rapide, qu'enfin je commençai à croire que depuis cinq mille ans, l'homme s'était trompé d'élément, et que sa véritable vocation était d'être bouilli ou rôti. Enfin nous entrâmes dans l'étuve; là, le brouillard était si épais que, je ne pus au premier abord rien apercevoir à deux pas de moi, et la chaleur, si insupportable, que je me sentis défaillir. Je fermai les yeux et me laissai aller à la merci de mes guides, qui me firent faire quelques pas encore, m'enlevèrent ma ceinture, me dégraffèrent mes patins et m'étendirent à moitié évanoui, sur l'estrade qui s'élevait au milieu de la chambre, et qui ressemblait à une table de marbre.

Cependant cette fois encore, au bout de quelques instans, je commençai de m'habituer à cette température infernale. Je profitai du retour graduel de mes facultés pour jeter discrètement les yeux autour de moi. Comme mes autres organes, ma vue se familiarisait avec l'atmosphère qui m'enveloppait, si bien que je parvins, malgré le brouillard, à voir assez distinctement les objets environnans. Mes

Digitized by Google

deux bourraux paraissaient m'avoir momentanément oublié. Je les voyais occupés à l'autre bout de la chambre, et je songeai à mettre à profit le moment de relâche qu'ils voulaient bien me donner.

Je m'orientai donc petit à petit, et je parvins à me rendre compte de ma situation : j'étais au centre d'un grand salon carré, incrusté jusqu'à hauteur d'homme de marbres de différentes couleurs; des robinets ouverts versaient incessamment sur les dalles une eau fumante qui allait, aux quatre coins de la salle, se perdre dans quatre bassins, pareils à des chaudières, à la surface desquels je voyais s'agiter des têtes rasées qui exprimaient leur béatitude par des expressions de physionomie des plus grotesques. J'étais si occupé de ce tableau, que je ne prêtai qu'une attention médiocre au retour de mes deux garçons de bains. Ils revenaient à moi, tenant, l'un une large sébille de bois dans laquelle il avait fait dissoudre du savon, l'autre un paquet de filasse fine. Tout à coup il me sembla que des milliers d'aiguilles m'entraient dans la tête par les yeux, le nez et la bouche; c'était mon scélérat de baigneur qui venait de m'inonder la figure avec cette préparation, et qui, pendant que son camarade me maintenait par les épaules, me frottait avec rage la figure, les cheveux et la poitrine. La douleur était si insupportable, qu'elle me rendit toute mon énergie; il me parut ridicule de me laisser ainsi torturer sans me défendre, j'écartai l'un d'un coup de pied, je culbutai l'autre d'un coup de poing, et ne voyant pas d'autre remède à mon mal qu'une immersion complète, je me dirigeai vers celui des quatre bassins qui me parut le mieux habité, et je m'y élançai hardiment; l'eau était bouillante. Je jetai un cri de brûlé, et m'accrochant à mes voisins, qui ne comprenaient rien à mon agitation, je remontai sur le bord de la cuve presque aussi rapidement que j'y étais descendu. Cependant si courte qu'eût été l'ablution, elle avait produit son effet; j'avais le corps rouge comme un homard.

Je restai un instant stupéfait et me crus sous l'empire d'un cauchemar. J'avais sous les yeux des hommes qui cuisaient dans une espèce de court bouillon, et qui paraissaient prendre le plus grand plaisir à ce supplice. Cela bouleversait toutes mes idées sur le plaisir et sur la douleur, puisque ce qui était douleur pour moi était plaisir pour eux; aussi pris-je la résolution de ne plus m'en rapporter à moi-même, de ne plus croire à mes sensations et de me laisser tout bonnement faire, quelque chose qu'on me fît; mes deux bourreaux me trouvèrent donc parfaitement résigné lorsqu'ils revinrent à moi, et je les suivis sans résistance vers l'un des quatre bassins. Arrivé

Digitized by Google

aux marches, ils me firent signe de descendre; j'obéis passivement, et je me trouvai dans une eau qui me parut avoir de 35 à 40 degrés. Cela me parut une chaleur fort tempérée.

De ce bassin je passai à un autre d'une température plus élevée, mais supportable encore. J'y restai comme dans le premier à peu près trois minutes. Au bout de ce temps, mes hommes me conduisirent dans un troisième, qui pouvait avoir 10 ou 12 degrés de plus que le second; enfin de ce troisième, ils me dirigèrent vers le quatrième, qui était celui où j'avais fait mon apprentissage de damné. Je m'en approchai avec la plus grande répugnance, quelque résolution que j'eusse prise de tout supporter. Aussi, arrivé à la descente, je commençai par tâter l'eau du bout du pied; elle me parut toujours chaude, mais non plus au degré que je lui avais connu. Je risquai une jambe, puis l'autre, enfin tout le corps, et je fus tout étonné de ne plus éprouver la même cuisson. C'est que cette fois j'étais arrivé par gradation, et que les autres bassins m'avaient préparé à celui-ci. Au bout de quelques secondes, je n'y pensai plus, et cependant je crois pouvoir répondre que l'eau avait de 60 à 65 degrés de chaleur; seulement lorsque je sortis, ma peau avait encore foncé en couleur : du ponceau j'étais passé au cramoisi.

Mes deux traîtres me reprirent et me remonèrent de nouveau une ceinture autour des reins; puis il me roulèrent un châle autour de la tête, et me ramenèrent successivement dans les salles où nous étions déjà passés, ayant soin, à chaque changement d'atmosphère, de me mettre une nouvelle ceinture et un nouveau turban. Enfin j'arrivai dans la première chambre où j'avais laissé mes habits. J'y trouvai un bon tapis et un oreiller, on m'enleva encore une fois ma ceinture et mon turban pour m'envelopper tout le corps d'un grand peignoir de laine, on me coucha comme un enfant, puis on me laissa seul.

J'éprouvai alors un sentiment de bien-être indéfinissable : je me sentais parfaitement heureux, mais d'une faiblesse telle que, lorsqu'on rouvrit, une demi-heure après, la porte de ma chambre, on me retrouva exactement dans la même position où on m'avait laissé.

Le nouveau personnage qui entrait en scène, était un jeune Arabe vigoureux et bien découplé : il s'approcha de mon lit en homme qui avait affaire à moi. Je le regardai s'avancer avec une espèce d'effroi, bien naturel à un homme qui vient de passer à travers de pareilles épreuves; mais j'étais si faible, que je n'eus pas même l'idée de me soulever : il commença par me prendre la main gauche, dont il fit craquer toutes les articulations; puis il passa à la main droite, à la-

Digitized by Google

quelle il rendit le même service. Après le tour des mains vint celui des pieds et des genoux; enfin, par un dernier effort habilement combiné, il me mit dans la position d'un pigeon à la crapaudine, et comme on donne le coup de grace à un patient, il me fit craquer l'épine dorsale. Pour cette fois je jetai un véritable cri de terreur, je croyais avoir la colonne vertébrale brisée. Quant à mon masseur, satisfait du résultat qu'il avait obtenu, il abandonna le premier exercice pour passer à un autre, et se mit à me pétrir les bras, les jambes et les cuisses, avec une dextérité admirable; cela dura environ un quart d'heure, au bout duquel il me quitta. J'étais plus faible encore qu'auparavant, de plus toutes les jointures me faisaient mal. Je voulus tirer mon tapis pour me recouvrir, je n'en eus pas la force.

Un domestique m'apporta du café, une chibouke et des cassolettes; puis, me voyant nu, il me jeta une couverture de laine sur le corps, et me laissa m'enivrer de parfums et de tabac. Je passai ainsi une demi-heure entre la veille et le sommeil, perdu dans les vagues méditations d'une ivresse délicieuse, éprouvant un sentiment de bien-être inconnu et dans une parfaite insouciance des choses de ce monde. Je fus tiré de mon extase par le barbier, qui commença par me raser, puis me peigna la barbe et les moustaches et finit par me proposer de m'épiler entièrement; comme je n'avais aucun goût pour ce genre de cérémonie, la proposition demeura sans résultat.

Le barbier fut remplacé par un enfant de quatorze ou quinze ans, qui entra sous le prétexte de me frotter les talons avec de la pierre ponce. Ignorant complètement ses intentions ultérieures, je lui livrai mes pieds; mais voyant que l'opération terminée il demeurait debout et comme attendant quelque chose, je lui demandai ce qu'il voulait : il me répondit par une phrase arabe dont je ne compris pas un mot. Je secouai la tête en signe de non-intelligence; il développa alors sa proposition par un geste si expressif, qu'il n'y avait pas moyen de s'y tromper. Je ripostai par un autre, qui l'envoya rouler à dix pas de moi.

Au bruit qu'il fit en tombant, le masseur rentra : je lui fis signe que je voulais sortir; il m'apporta mes habits et m'aida à m'en revêtir, car j'étais si faible et si disloqué encore, qu'à peine si je pouvais me tenir debout. Il me reconduisit alors dans la chambre qui s'ouvre sur le vestibule, où je retrouvai mon manteau; puis je payai pour ce bain, qui avait duré trois heures, pour les domestiques, le masseur, le barbier, la pipe, le café, les parfums, la proposition qu'on m'avait faite;

Digitized by Google

et le coup de pied que j'avais donné au jeune homme, une piastre et demie, c'est-à-dire onze sous de notre monnaie. — C'est merveilleux !

Je trouvai des ânes à la porte, et cette fois je ne me fis pas prier. J'enfourchai ma monture, et m'en allai tranquillement au pas. Quoiqu'il fût dix à onze heures du matin, il me semblait que l'air était très frais. Cela tenait à la comparaison, et je compris dès-lors le fanatisme des Turcs pour ce délassement, qui m'avait paru, à moi, une fatigue si intolérable.

En rentrant au consulat, j'appris que nous serions reçus le jour même par Ibrahim-Pacha, en l'absence de son père, qui était dans le Delta. L'audience était pour midi. J'avais deux heures devant moi, j'en profitai pour me mettre au lit.

A l'heure indiquée, un officier du prince arriva pour prendre la conduite du cortége, et se plaça à sa tête. La caravane se composait de M. de Mimaut, du baron Taylor, du capitaine Bellanger, de Mayer et de moi. Elle était éclairée sur ses flancs par deux *kaffas*, dont l'office était d'écarter à coups de bâton les curieux qui auraient pu gêner la marche de l'ambassade.

Un grand changement somptuaire venait d'être fait par le pacha. Depuis six mois à peu près, il avait répudié l'ancien costume militaire et adopté le nouveau, nommé *nizam-jedid*. Le cortége rencontra plusieurs corps d'infanterie affublés de cet uniforme, qui consiste dans un calotte rouge, une veste rouge, une culotte rouge et des pantouffles rouges. Cet habit est scrupuleusement adopté, et les régimens présentent un ensemble de couleur assez satisfaisant. Il est vrai que les figures des soldats offrent un assortiment de nuances les plus variées, depuis la peau blanche et mate du Circassien jusqu'au teint d'ébène de l'enfant de la Nubie; mais tous les efforts du pacha n'ont encore pu remédier à cet inconvénient.

Un autre, qui n'est pas moins grand, est celui que j'ai déjà signalé. Ces régimens, qui s'avancent dans les rues boueuses d'Alexandrie au son des tambours, qui battent des marches françaises, malgré toute la discipline qu'essaient de maintenir les sergens placés en serre-file, ne peuvent non-seulement marquer le pas, mais encore conserver leur rang. Cela tient à ce que, de cinq minutes en cinq minutes, les babouches rouges des soldats restent dans la boue, et que leurs propriétaires sont obligés de s'arrêter pour ne pas les perdre. Cette manœuvre perpétuelle, qui n'a point été prévue par l'école du fantassin, met dans les rangs de la milice égyptienne un désordre qui, au

Digitized by Google

premier abord, pourrait la faire prendre pour la garde nationale du pays. La méprise serait d'autant plus innocente, que, sous ce climat brûlant où tout poids est un fardeau, chacun porte son fusil à volonté et de la manière qui lui est la plus commode.

Enfin, le cortége vainquit tous les obstacles et arriva au palais. Dans la cour, nous trouvâmes un régiment des mêmes troupes qui nous attendait sous les armes. Nous passâmes entre deux haies, montâmes l'escalier, et traversâmes une suite de grandes salles blanches sans aucun ameublement, au milieu de chacune desquelles s'élançait un jet d'eau. Dans l'avant-dernière, M. Taylor s'arrêta pour disposer les présens destinés au prince Ibrahim. Ils consistaient en armures de colonels de cuirassiers et de carabiniers, en fusils de chasse et en pistolets de combat. Cette disposition faite, nous entrâmes dans la salle de réception.

Elle était en tout pareille aux précédentes, et sans autre meuble qu'un énorme divan, qui en faisait le tour. Dans l'angle le plus obscur de cette salle, une peau de lion était jetée sur le divan, et sur cette peau de lion, accroupi, une jambe pendante par-dessus l'autre, était Ibrahim, tenant un rosaire de la main gauche et jouant de la droite avec les doigts de son pied.

M. Taylor salua et s'assit à la droite du prince, M. de Mimaut à sa gauche, et le reste du cortége ainsi qu'il lui plut. Pas un mot ne fut échangé dans cette première partie de la réception. Aussitôt que chacun eut pris sa place, Ibrahim fit un signe; on apporta des chibouques tout allumées, et l'on fuma. Pendant les cinq minutes que dura cette opération, nous eûmes le temps d'examiner à loisir le prince Ibrahim. Il était coiffé d'un bonnet grec, portait le nouvel uniforme militaire et paraissait avoir quarante ans. Du reste, il était petit, trapu, robuste, avait les yeux vifs et brillans, le visage rouge, et la moustache et la barbe de la couleur de la peau de lion sur laquelle il était assis.

Lorsque les pipes furent vidées, on apporta le café. La pipe et le café réunis constituent les grands honneurs. Dans les audiences ordinaires, on n'offre généralement que l'un ou l'autre. Le café bu, Ibrahim se leva lentement, marcha vers la porte, et, suivi de M. Taylor et de nous tous, entra dans la salle des présens. Il les examina les uns après les autres avec une satisfaction visible; les armures du carabinier, ornées de leur soleil d'or, semblèrent surtout lui faire grand plaisir. Cependant, l'inspection finie, il parut encore cher-

Digitized by Google

cher autre chose; mais ne trouvant point ce qu'il cherchait, il adressa quelques mots à son interprète, qui, se tournant vers M. Taylor :

— Son altesse, dit-il, demande si vous avez pensé à lui apporter du vin de Champagne.

— Oui, dit le prince accompagnant ces trois mots français d'un geste expressif de la tête; oui, du champagne! du champagne!

M. Taylor répondit qu'on avait prévenu les désirs de son altesse, et que plusieurs caisses remplies de vin de champagne devaient déjà être déposées au palais.

Dès ce moment, Ibrahim se montra de l'humeur la plus charmante : il rentra dans la salle de réception, parla beaucoup de la France qu'il regardait, disait-il, comme une seconde patrie, étant petit-fils d'une Française. Puis, pour dernière marque d'honneur, des esclaves entrèrent avec des cassolettes tout allumées, et les approchant de nos poitrines, ils en parfumèrent notre barbe et notre visage. Cette cérémonie achevée, M. Taylor se leva et prit congé du prince en portant successivement sa main droite au front, à la bouche et à la poitrine, ce qui veut dire, dans le langage figuré et poétique de l'Orient : Mes pensées, mes paroles et mon cœur sont à toi!

Puis l'ambassade rentra au consulat dans le même ordre qu'elle en était sortie.

Le soir, M. de Mimaut nous offrit d'aller au spectacle. Il y avait à Alexandrie comédie bourgeoise; l'on jouait deux vaudevilles de Scribe.

A. Dauzats. — Alex. Dumas.

Digitized by Google

LA

ESTATUA DE PROMETEO,

Comédie de Caldéron.

Parmi les fables que la poésie antique nous a transmises, il y en a une qui a été reproduite par les esprits les plus détachés de la tradition classique, et les plus entièrement dévoués à l'ordre d'idées et de sentimens que la civilisation moderne a développés : c'est la fable de Prométhée. Tous les poètes qui se sont condamnés à la stricte et matérielle imitation de l'art grec, les poètes du siècle d'Auguste, et ceux du siècle de Louis XIV, ont négligé cette tradition, qui dépasse, en effet, de beaucoup les symboles ordinaires de la Grèce, et qui est autant la prophétie d'une époque future que l'expression d'une vie passée.

M. Edgar Quinet, qui s'est distingué jusqu'à présent par un sentiment tout-à-fait nouveau de la vie et de la littérature des nations contemporaines, vient de publier un poème dramatique, dans lequel sa pensée, repliée tout à coup vers le passé, a renouvelé ce grand sujet de Prométhée, où l'esprit des temps anciens et celui des temps actuels se rencontrent. Nous essaierons de donner une appréciation de ce bel ouvrage qui caractérise, selon nous, une transformation du talent de l'auteur, et aussi de notre poésie. Mais en cherchant comment les poètes modernes avaient traité ce sujet avant lui, nous avons trouvé, dans Caldéron, une comédie si extraordinaire, si curieuse, et de tous points si inconnue, que nous n'avons pu nous empêcher de la considérer séparément.

Caldéron, aux yeux des Schelegel et des autres critiques de ce siècle, partage avec Shakspeare la gloire d'avoir donné les modèles de la littérature ro-

Digitized by Google

mantique. Voilà à peu près tout ce qu'on sait de lui dans notre pays; quelques-unes de ses comédies ont été traduites dans notre langue, et imitées sur notre scène; mais elles ne sauraient donner une idée complète de cet esprit inépuisable. Lorsqu'on a essayé, en France, de caractériser d'une manière plus générale les productions littéraires de l'Espagne, on s'est borné à dire que le matérialisme était leur signe distinctif. L'exhibition récente des tableaux espagnols confirme cette assertion; et ce qu'on connaît jusqu'ici de l'œuvre immense de Caldéron ne la contrarie pas. Mais la comédie dont nous voulons aujourd'hui essayer de faire l'analyse nous montre ce poète sous un tout autre jour, et donne lieu à de nouvelles conjectures. Si on avait, nous ne disons pas traduit, mais seulement publié chez nous les *Autos Sacramentales*, qui sont l'expression la plus sérieuse de son esprit, et dont l'unique édition est excessivement rare, nous ne doutons pas qu'on ne pût arriver promptement à avoir un sentiment vrai de l'élévation de son génie.

Lope de Véga est regardé comme le fondateur du théâtre espagnol, bien que Miguel Cervantes et d'autres poètes eussent composé des comédies avant lui; il éclipsa toutes les gloires rivales autant par sa miraculeuse abondance que par sa supériorité réelle. Il prolongea sa vie durant le XVIIe siècle; mais sa jeunesse et son inspiration appartiennent au XVIe siècle; né en 1562, il était sur cette flotte formidable, envoyée en 1588, par Philippe II, pour écraser la résistance qu'Élisabeth opposait à ses projets de domination universelle, et pour commencer par l'Angleterre la conquête du monde.

Au milieu de ces grandes entreprises, qui étaient la suite des plans de Charles-Quint, l'Espagne s'éleva au plus haut degré de splendeur qu'elle ait jamais atteint. Philippe II, cherchant à fonder d'une manière durable la gloire de ce peuple, et ne trouvant pas que l'or du Nouveau-Monde fût une garantie suffisante de sa puissance, entreprit d'associer sa fortune à celle du catholicisme, et enracina si bien la religion dans ce sol, qu'on doute aujourd'hui s'il pourra recevoir une autre semence. Cependant l'Espagne ne semblait pas faite pour être le représentant du catholicisme; nation sans unité, pleine de Juifs et de Maures, elle accueillit avec empressement les premiers apôtres du luthéranisme. Mais Philippe II et l'inquisition changèrent, pour elle, l'ordre naturel, et lui firent une destinée contraire à la logique de l'histoire; une volonté inébranlable et farouche opéra ce grand crime. L'Espagne ne s'y prêta point d'abord avec complaisance; et l'ouvrage qui domine toute sa littérature, pendant le XVIe siècle, c'est cet immortel *Don Quichotte*, satire audacieuse du passé, éclose sur une terre où le passé allait renaître.

Aussi, Lope de Véga, qui appartient au XVIe siècle, n'est pas un poète catholique, son théâtre n'a rien de religieux; des passions ardentes et heureuses, des situations romanesques, de vives rencontres, d'éclatantes saillies, voilà le fonds de toutes ses pièces. Il y a pourtant un côté par lequel on sent en lui le poète de Philippe II. Ses comédies sont l'expression d'une civilisation arrêtée, qui s'endort sur la foi des vieilles croyances, et dans laquelle le scepticisme n'est pas possible ou n'est pas toléré. La fatalité, le doute, les idées

Digitized by Google

générales, les émotions sévères qui faisaient le caractère du théâtre antique, vous ne les trouverez pas dans Lope de Véga; pour lui, chaque chose a sa règle sûre, respectée ou vengée; pas d'hésitation dans la conscience, pas d'incertitude sur la nature des actions humaines, pas de deuil dans le dénouement; la joie brillante, continuelle, irréfléchie, de ses conceptions, trahit à la fois l'influence du climat méridional et l'absence du scepticisme. Pendant ce temps-là, Shakespeare, le poète de la reine Élisabeth, poète plus élevé et plus vrai, se faisait l'écho des doutes de son siècle, et jetait au théâtre, dans une forme puissante, le retentissement des angoisses par où passent les hommes aux grandes crises de rénovation.

Caldéron naquit la première année du XVIIe siècle; depuis deux ans Philippe II était mort, ayant échoué dans tous les projets qu'il avait formé pour l'asservissement de l'Europe, mais ayant réussi à faire d'une nation héroïque la servante de toutes les superstitions et l'instrument docile du despotisme. L'antique esprit religieux, qui était impuissant partout ailleurs, se créa alors, en Espagne, des interprètes éloquens; tandis que l'école des Carrache, qui avait ranimé le sentiment de la peinture en Italie, s'éteignait, Zurbaran, Vélasquez et Murillo reproduisaient dans leurs tableaux la foi des grands maîtres italiens; tandis que la poésie italienne dégénérait après le Tasse, le dernier chantre que la religion ait inspiré au-delà des Alpes, et que Guarini ouvrait la série de tous les fades versificateurs de la décadence, le catholicisme rencontrait encore un grand poète dans Caldéron, au milieu de ce peuple que la volonté de Philippe II avait pétri, et où le moyen-âge refleurissait sur le tombeau de ce terrible roi, malgré l'imbécillité de ses successeurs.

Caldéron fut le contemporain de Corneille, ces deux grands hommes commencèrent et achevèrent leur carrière à peu près en même temps; mais, à la différence de leur génie, on jugerait qu'ils sont séparés par des siècles. Corneille, résultat direct de l'esprit français qui, depuis Ronsard, s'était constitué en Europe comme le plus fidèle représentant de l'antiquité et de la philosophie, était le poète à la fois de l'histoire ancienne et de la politique moderne; on trouve en lui ce mélange de la forme antique et des idées récentes, dont Montaigne avait, avant lui, donné l'exemple, et qui était, à proprement parler, le caractère distinctif de la renaissance. Caldéron n'est point si ancien, ni si nouveau; il n'est ni citoyen romain, ni penseur français; il reste tout entier plongé dans cette civilisation catholique, qui a pris sa place entre la philosophie grecque et le doute moderne; il est l'expression dernière du moyen-âge. Chose étrange! Pendant le XVIIe siècle, toutes les autres nations de l'Europe sont tournées vers l'avenir. L'Italie produit Galilée; la France, Descartes; l'Angleterre voit briller Bacon; la Hollande, Grotius : tous hommes qui viennent marquer le changement des idées et faire faire aux sciences de nouveaux progrès. L'Espagne seule est retournée dans le passé, dont quelques années auparavant, elle s'était moquée par la bouche de Miguel Cervantes. Voilà ce qu'avait fait Philippe II! voilà ce qu'un homme peut faire de ses semblables!

Digitized by Google

Calderon, pour dire en quelques mots tout ce que nous pensons de lui, est un scolastique comme il y en avait dans ces écoles du XIIIe et du XIVe siècle, où l'on agitait la querelle des réalistes et des nominalistes. Calderon est un métaphysicien du moyen-âge; il croit à l'existence de toutes les entités auxquelles l'abstraction a donné naissance, et il emploie son admirable génie à leur prêter un corps et une figure poétiques. La lecture des *Autos sacramentales*, dans lesquels on n'a vu jusqu'à présent qu'une imitation des *Mystères* de notre théâtre naissant, pourrait seule donner une démonstration complète de cette vérité. Mais en l'absence de ces preuves, que nous ne saurions trop regretter, la comédie de *la Estatua de Prometeo* peut jeter sur le véritable caractère de ce génie étonnant des clartés que nous croyons précieuses et nouvelles. L'analyse que nous allons faire nous fournira l'occasion de développer notre pensée.

Comme toutes les comédies espagnoles, celle-ci est divisée en trois journées. Au commencement de la première journée paraît Prométhée, qui s'écrie : « Habitans des hautes cimes du Caucase! venez de la montagne! venez de la vallée! » On entend des voix répondre derrière le théâtre : « Qui nous appelle? qui nous demande? »

PROMÉTHÉE. — Je suis Prométhée. Venez, il est temps que je vous montre à quel noble usage j'ai employé les jours si nombreux pendant lesquels je me suis tenu caché dans cette grotte sauvage. Venez, venez, en tirant de tous vos instrumens grossiers les harmonies confuses dont vous honorez les divinités.

Les voix extérieures se rapprochent. On entend d'abord Épiméthée, qui se joint à Prométhée pour appeler les habitans du Caucase; puis Merlin, le gracioso de la pièce, espèce de paysan bouffon, qui est suivi de sa Libia, et qui prélude à ses facéties. Le chœur s'avance toujours. Enfin, Épiméthée entre, armé d'un arc et de flèches, et après lui paraissent des troupes de jeunes bergers et de jeunes bergères avec des instrumens. Les voyant réunis, Prométhée leur fait un long discours, dans lequel il leur apprend son origine et sa destinée :

« Vous savez que de Japet et d'Asia nous naquîmes dans un seul enfantement, moi et Épiméthée, pour montrer des natures et des penchans tout-à-fait opposés. Nous grandîmes différens; il devint chasseur, poursuivant les bêtes à travers les montagnes; moi, mon inclination me porta à la tranquillité de la lecture, et je trouvai que c'était faire injure à notre noble nature que de passer sa vie avec les brutes. Voulant savoir comment, dans un même instant, un même horoscope avait pu produire deux naturels si contraires, je m'adonnai à la spéculation des causes et des effets, souveraine difficulté sur laquelle toute la philosophie repose. Pour m'initier à tout ce qui fait la gloire de l'homme, je quittai ma patrie et j'allai chercher ailleurs des maîtres; comme la Syrie est le rendez-vous le plus célèbre des arts et des sciences, et que tous les plus beaux génies de l'Asie y accourent, je m'y mêlai à eux. La logique naturelle qui avait été déposée dans mon ame, à son insu, fut dévoilée par la claire lumière de l'enseignement, et je m'ouvris des sentiers inconnus. Une fois que cette porte des sciences me fut ouverte, je pus m'élever, à travers les

Digitized by Google

barrières, aux principes de toutes les autres et à la connaissance de chacune d'elles. Je suivis l'école des Chaldéens, qui font leur principale étude de l'astrologie, et j'y appris le mouvement du soleil, des astres, et leurs influences sur nos destinées. Je revins dans mon pays pour lui faire part de ces lumières et le tirer de la barbarie; je voulus lui enseigner la paix et la justice. Mais à peine avais-je essayé de les faire connaître, que le peuple en fureur, m'accusant d'ambition, accueillit mes bienfaits par des injures. Voyant qu'on me faisait un crime de mon zèle, je me réduisis à vivre avec moi-même dans cette grotte mélancolique, n'ayant d'autre compagnie que la solitude. Là, non-seulement je repassai ce que je savais sur le soleil et sur la lune, sur la succession du jour et de la nuit, sur les âges futurs, sur la lumière, sur la qualité des plantes et des fleurs; non-seulement j'observai le vol des oiseaux qui fendent l'air, et j'écoutai leurs voix pour en tirer des augures, mais encore j'élevai mon esprit à la haute connaissance des dieux. Dans ces spéculations, je vis comment étaient distribuées les monarchies du ciel et de la terre; à Jupiter le ciel, la mer à Neptune, son écume à Vénus, la terre à Saturne, à Cérès ses fécondes moissons, ses fleurs au Zéphyre, ses fruits à Pomone, les abîmes à Pluton, les vents à Éole, le commerce à Mercure, à Apollon les Nymphes et les Muses, à Mars et à Pallas les combats; et, pour le dire enfin, à Minerve l'inspiration absolue des sciences. Cherchant à rendre à cette divinité un culte particulier, j'ai fait une statue, suivant les règles de la sculpture, et j'ai pris à toutes les fleurs de quoi embellir sa figure. Vous allez la voir. Il me tarde de substituer devant son effigie des rites religieux à vos règles politiques. Votre zèle construira un autel et un temple à Minerve, la sage et pure déesse, et vous la prierez de diriger votre fortune du haut du trône sacré où elle vit et triomphe. »

En achevant cet immense discours, dont nous avons abrégé la métaphysique et les descriptions interminables, Prométhée découvre dans sa grotte une statue qui a les traits de Minerve. Comme on le voit, ce Prométhée ne ressemble guère à celui d'Eschyle; ce n'est pas un Titan enchaîné, c'est un homme qui se donne la mission d'éclairer ses semblables. Le Caucase n'est pas le lieu de son supplice; c'est sa patrie, et il veut l'arracher à la barbarie par la religion et les sciences. Il ne paraît pas non plus que nous soyons dans une antiquité bien reculée; il est vrai que les compatriotes de Prométhée sont des sauvages, mais dans ce même temps la Syrie offre le spectacle de la plus brillante civilisation. On dirait que cette contrée jouit de tous les prodiges de la science et des arts, comme l'Italie, par exemple, au XVIe siècle, et que c'est aussi de ce centre commun que les lumières doivent se répandre sur le reste du monde. A peine Prométhée a-t-il cessé de parler, que la foule s'écrie : O miracle!

Épiméthée, ce frère de Prométhée, que nous venons de voir si différent de lui, et dont le contraste va devenir de plus en plus frappant, prend la parole, tout en fixant des yeux émus sur la statue : — Prométhée, dit-il, que ton génie soit grand, personne n'en doute; et si quelqu'un voulait le nier, cette

Digitized by Google

statue le démentirait. Si nous ne pouvons nous soumettre à ton empire, c'est que nous sommes contens des deux lois que le peuple suit, lorsqu'il châtie celui qui tue et celui qui vole; mais rien ne nous défend d'admettre les rites sacrés par lesquels on adore les dieux; et, pour te prouver que ceux-là même qui repoussent ton pouvoir politique sont prêts à accepter ta religion, je vote au nom de tous pour qu'on construise à Minerve un temple qui surpasse en richesse et en sculptures celui de notre grand Saturne. Nous ne l'adorerons pas dans ta grotte où le soleil ne pénètre pas; mais nous élèverons, dans une région moins sauvage, un temple d'une grande architecture, sur des colonnes doriques aux chapiteaux dorés, et s'élançant dans l'air sous la forme d'une aiguille pyramidale.

Merlin et Libia donnent leur consentement, au nom de tous, aux paroles d'Épiméthée. Puis Libia se met à chanter, en dansant, une sorte de chœur: —Venez, habitans du Caucase, venez célébrer cette fête; venez des monts et des vallées, et vous verrez que, dans cette sculpture nouvelle, la nature se joint à l'art. Venez en tirant de vos grossiers instrumens des sons confus, auxquels répondent les vents!

Tout à coup un cri se fait entendre derrière le théâtre, et Prométhée s'écrie : Quels sons discordans ont répétés les échos du Caucase?

On voit alors paraître Timantes, le vieillard, le représentant de la sagesse : —Fuyez, bergers, dit-il; une bête féroce, telle qu'on n'en a jamais vu, s'est précipitée à travers la montagne. Le chœur répète : Fuyons; quel effroi! quelle calamité! Épiméthée ne se trouble pas : Qu'elle vienne, dit-il; quelque venin qu'elle exhale, je veux la sacrifier à Minerve, pour que la première victime soit de ma main, comme la première statue est de celle de mon frère.

Prométhée sort avec lui; Timantes, invite la musique, qui a le don de conjurer les serpens, à le suivre en répétant ses fanfares; tous ces personnages s'en vont les uns après les autres. Il ne reste en scène que Merlin et Libia.

LIBIA. — Tu ne vas pas avec eux, Merlin.

MERLIN. — Non, Libia.

LIBIA. — Pourquoi?

MERLIN. — Parce que je n'ai pas envie, pour voir sa férocité, de cesser de voir ta beauté.

LIBIA. — Tu trembles comme une poule.

MERLIN. — Comment? je suis seul pour protéger ta vie. Si cette cruelle bête vient ici, tu verras comme je te défendrai.

Les voix qui ne cessent de crier au dehors du théâtre, se rapprochent :

LIBIA. — Il est temps de tenir ta promesse. La voilà qui vient de ce côté!

MERLIN. — Que dis-tu?

LIBIA. — Voyons, défends-moi.

MERLIN. — Mets-toi devant. Tu verras une action héroïque et glorieuse.

LIBIA. — Devant?

MERLIN. — Pour que je puisse te défendre, il faut bien que je voie si elle veut te dévorer.

Digitized by Google

Minerve paraît tout à coup sous la forme d'une bête fauve. Prométhée la suit, en la menaçant de ses flèches. La bête se met à chanter, et lui dit : Ne les tire pas! — O douce voix, que le vent m'apporte! s'écrie Prométhé. Qui a prononcé ces paroles? — Moi, dit Minerve toujours en chantant. Puis elle se dépouille de sa toison, et paraît dans le même vêtement que la statue. L'admiration et la reconnaissance de Prométhée se font jour par une foule d'antithèses poétiques; puis il finit par dire : Que veux-tu de moi? Minerve lui répond par une sorte d'ode : Je suis Minerve, ô Prométhée! Je t'aime, non-seulement parce que tu emploies ta vie à l'étude, mais encore parce que tu m'as voulu élever un autel; pour venir te témoigner tout mon contentement, j'ai pris ce déguisement; demande-moi ce que tu voudras, je te le donnerai, que l'objet que tu désires soit enfermé dans le centre avare de la terre, ou que la république du ciel le couvre de son voile.

Prométhée lui répond que son ambition ne s'arrête pas à souhaiter ce qui est sous la terre ou à sa surface, et qu'elle s'adresse au ciel. — Que veux-tu de lui? dit Minerve. — Si je savais ce que les sphères supérieures renferment, réplique Prométhée, je te dirais ce que je désire. Dis-moi ce qu'il faut que je demande, pour que je te dise ce qu'il faut que tu me donnes. — Les merveilles du ciel, dit Minerve, sont si rares, si belles, que tu ne pourrais maintenant en connaître tout le prix. Mais si tu as le courage de pénétrer avec moi dans l'Alcazar doré, tu verras ce qu'il renferme.

Le courage de Prométhée s'enflamme. — Puisque tu n'as pas peur, lui dit Minerve, arrache cet arbre avec ses racines pour escalader le ciel. — Dans une si glorieuse entreprise, répond Prométhée, ta divinité rassure ma frayeur. Et tous les deux s'envolent sur le tronc que Prométhée vient de déraciner.

Épiméthée, resté seul, tombe dans une grande mélancolie. Le sort de son frère l'étonne; la beauté de la statue agit sur lui; et, tout entier dominé par ses sens, il devient épris d'elle et pousse des soupirs. Il semble cependant dédaigner le courage, qui a fait jusqu'alors sa gloire, pour désirer une vie plus élevée, plus spirituelle. Tout à coup on entend une musique guerrière; le chœur répète derrière le théâtre : Aux armes! aux armes! guerre! guerre! Cette musique militaire, qui, en tout autre temps, aurait réveillé Épiméthée, lui fait éprouver une sensation désagréable.

Alors paraît Pallas, chargée de panaches. Épiméthée lui demande qui elle est. Elle répond en chantant : — De Jupiter et de Latone, sœurs du Soleil, Minerve et moi nous naquîmes. Pendant notre enfance, nous étions tellement unies qu'on ne pouvait nous distinguer, et on prenait pour une même personne Minerve et Pallas. Nous naquîmes pareilles en valeur, en beauté, en grandeur et en majesté; nous grandîmes différentes; elle fut douce et moi superbe; j'inspirai les combats, elle inspira les sciences. De même toi et Prométhée vous fûtes dissemblables, et vous reproduisîtes la diversité qui était en nous, excellant, toi dans les armes, lui dans l'étude. C'est pourquoi ton inclination t'a porté à la chasse, qui est l'image de la guerre. Aussi te trouvai-je ingrat en te voyant dédier des autels et sacrifier des victimes à une

Digitized by Google

beauté ranimée. Tu subis une influence étrangère. Que les trompettes qui me suivent ranment ton courage. Tandis que Minerve enlève son disciple au ciel, réponds par l'injure à sa flatterie. Le héros que Pallas a choisi serait-il l'adorateur de Minerve? Pallas y peut-elle consentir? Détruis son culte, dispersé aux vents et réduis en poussière sa statue, si tu ne veux m'avoir pour ennemie. » Le chœur répète avec elle : — Guerre! guerre contre Prométhée! et elle disparaît.

« Écoute, attends, lui dit Épiméthée; je ne peux te suivre à travers ces racines qui arrêtent mes pas. Comment veux-tu que je devienne l'ennemi de mon frère? Comment veux-tu que je brise cette statue, cette si belle, si parfaite figure, à qui j'offrirais ma vie et mon ame pour lui donner une ame et une vie et vivre ensuite avec elle? Comment pourrai-je obéir à Pallas? Obéir et désobéir, c'est également un sacrilége. N'y a-t-il pas quelque moyen terme pour plaire à Pallas sans offenser Minerve? »

Dès ce moment on voit clairement le plan de la pièce, et quelle métaphysique Calderon a cachée sous sa poésie. Prométhée, c'est la partie intelligente de notre nature; Épiméthée, c'est la partie animale et subalterne. L'un est l'ame, l'autre la chair; la même dualité se continue dans le ciel et partage Minerve et Pallas. La guerre va s'établir entre ces deux parties, entre l'esprit et la matière, entre l'homme et la bête. Voilà certes une grande pensée, bien inattendue chez un poète dramatique, et surtout chez un poète espagnol. Les génies les plus spiritualistes ont-ils jamais réalisé une abstraction plus subtile et plus profonde que celle-là? Nous allons voir avec quel éclat, avec quelle persévérance, mais aussi avec quelle bizarrerie, Calderon poursuit son idée.

Tandis qu'Épiméthée se concerte avec Timantes, pour échapper à la dure nécessité de détruire la statue dont il est amoureux, et que Merlin et Libia égaient la scène par leurs bouffonneries, on voit Apollon descendre des frises en chantant : — Ne crains pas, lumière, de disparaître; si tout naît pour mourir, toi, tu meurs pour renaître.

Il est suivi de Minerve et de Prométhée. Minerve demande à son élève ce qui l'a frappé dans ces transparens saphirs qu'il vient d'admirer. Prométhée, à qui la science avait révélé toutes ces merveilles, n'en a point été étonné. Il ne désire qu'une chose, d'enlever un rayon au soleil, pour appliquer son ardeur à la matière combustible, et produire une lumière qui éclaire les ténèbres de la nuit, et supplée à l'absence du soleil. Il ajoute qu'il sera bien de voir que celle qui a donné la science aux nations leur donne aussi la lumière. — Tu demandes beaucoup, répond Minerve; mais je veux tout t'accorder. Tu peux dérober un rayon et le donner à la terre. Prométhée se met alors à réciter un couplet scientifique, sur toutes les évolutions du soleil, sur l'écliptique et le zodiaque. Pendant ce temps-là, Apollon, qui est toujours suspendu à l'autre extrémité de la frise, continue à chanter ses propres louanges, dans un style où la science ne cesse pas de se mêler à la poésie. Enfin Prométhée s'avance vers lui, et prend un rayon de son char lumineux.

Digitized by Google

— Apollon, dit-il, pardonne-moi cette offense; et toi, Minerve, songe que c'est pour te consacrer ce rayon que je le dérobe. Le chœur chante les louanges du soleil, Apollon disparaît sur son char, et Prométhée avec sa lumière. Ainsi finit la première journée. L'allégorie ne saurait être plus transparente. C'est l'intelligence qui, avec l'aide de la science, dérobe au ciel la lumière de la vérité.

Au commencement de la seconde journée, Épiméthée et Merlin se glissent dans la grotte obscure; Épiméthée, voulant plaire aux deux déesses à la fois, a pris le parti de voler la statue et de la cacher. Merlin l'accompagne, comme Leporello accompagne don Juan aux pieds de la statue du commandeur. Ses facéties et sa peur interrompent Épiméthée à chaque moment. Il lui fait des objections et des pointes. Par un jeu de mots intraduisible, il lui dit : — Crains la colère de ta déesse, prends garde que la déesse Pallas ne se change en déesse Coups-de-Bâton. — Pallas l'ignorera, répond Épiméthée, la nuit nous protége. — Crois-tu donc, dit Merlin, que les déesses puissent ignorer quelque chose? — Ton objection est vaine, reprend Épiméthée, une déesse qui est capable de jalousie, est bien susceptible d'ignorance. Il s'avance plein d'amour et de crainte vers la statue; mais il ne peut l'apercevoir, tant la nuit est sombre. Prométhée survient, tenant son rayon : la clarté qui en émane étonne Épiméthée et son compagnon. Prométhée entre sans être vu dans sa grotte, et place son flambeau dans la main droite de la statue : — Je te consacre ce rayon de soleil, dit-il; je veux qu'on le voie dans ta main, pour que les habitans de ces campagnes sentent leur foi s'accroître, t'attribuent ce bienfait, et t'élèvent un temple où je couvrirai tes autels de sacrifices. Puis il sort. Épiméthée et Merlin, restés seuls, s'approchent de la statue, que la lumière leur permet d'apercevoir; mais, au moment où ils vont mettre la main sur elle, la statue parle : — Arrière, sacrilége! craignez de me toucher. Comme Leporello, Merlin tremble de peur; Épiméthée, plus surpris qu'effrayé, s'écrie : — O prodige! quel nouvel esprit l'anime? quelle flamme lui a soufflé la vie? Le chœur répète derrière le théâtre : Apprenez par là que qui donne la science donne aussi la voix à l'argile, et la lumière à l'ame.

— Qu'est-ce, Merlin? dit Épiméthée.

— Ce que c'est? répond Merlin, c'est madame la statue, ma maîtresse, qui chante comme une véritable personne, qui marche, qui souffle, qui respire.

— Le grand Jupiter me protége! s'écrie Épiméthée.

— Et moi, le grand Bacchus, dit Merlin, et faisant encore un jeu de mots intraduisible, car cette divinité m'est plus *dévouée*, puisque, seule entre toutes, elle est la divinité *de la bouteille*.

Épiméthée se hasarde alors à faire sa déclaration à la statue : — Depuis le jour où je te vis, lui dit-il, tu es l'ame de ma vie. — La statue ne comprend rien à sa galanterie. — Si le feu qui m'a donné la vie t'appartient, répond-elle, viens essayer de l'éteindre. — N'approche pas, s'écrie Épiméthée, n'approche pas. Éloigne cette flamme, éloigne-la. Ce qui m'éclaire m'empêche de voir. — Puis il sort de la grotte, frappé de stupeur, et continuant à faire de la méta-

Digitized by Google

physique sur ce feu qui unit les qualités contraires, qui est comme un glaçon, et qui cependant brûle.

On entend au dehors la voix de Prométhée, qui appelle les bergers des montagnes, pour leur faire admirer sa précieuse découverte. Épiméthée joint sa voix à la sienne, et le chœur répète : Apprenez que qui donne la science, donne aussi la voix à l'argile et la lumière à l'ame.

La statue, qui s'est mise à marcher, sort de la grotte, et parle : — Un bruit harmonieux, dit-elle, trouble la terre, le feu et l'eau. Qui suis-je, dieux ! moi qui jette une si grande confusion dans le monde ? »

Prométhée accourt : « O ciel, quelle merveille ! Que vois-je ? Minerve sacrée ! — Qu'entends-je ? répond la statue ; moi, Minerve sacrée ? — Pourquoi t'offenses-tu de mon amour ? s'écrie Prométhée ; pourquoi as-tu pris le rayon dont j'avais fait présent à ton image ? — De quel rayon, de quelle image parles-tu ? Qu'est-ce ? Que se passe-t-il en moi ? — Je l'avais mis dans la main de ta statue pour t'honorer. Pourquoi l'as-tu pris ? Pourquoi es-tu en colère contre celui qui t'adore ?

Tout ce passage est d'une poésie pleine de grandeur et de grace tout ensemble. Le feu que Prométhée avait mis dans la main de la statue est passé dans son sein, et lui a fait une ame : la statue s'éveille à la vie ; elle prend Prométhée pour une illusion. Prométhée, qui croit que c'est à Minerve elle-même qu'il parle, ne peut comprendre pourquoi elle refuse de le reconnaître, et la supplie de lui être propice comme autrefois. Enfin, éclairée par Prométhée, et par une voix intérieure qu'elle ne peut définir, la statue s'écrie avec le chœur : — Qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'ame. Prométhée répète ces vers après elle, et s'écrie : — O moralité enveloppée dans cet enseignement fabuleux, que de choses tu me dis ! — Il appelle de nouveau les chœurs, et on entend Épiméthée qui répète en dehors : — Bergers de ces montagnes, secouez votre doux sommeil ; quittez, quittez vos cabanes ; accourez, accourez tous ! — Les voix répondent de toutes parts : — Qui nous cherche ? qui nous appelle ?

Épiméthée entre suivi de Timantes, de Libia et des bergers ; il leur dit : — Épiméthée peut vous montrer un plus grand prodige que celui pour lequel Prométhée vous a appelés. S'il vous a invités à voir la statue morte, moi, je vous invite à voir la statue vivante. Merlin ajoute : — Venez tous. Bien certainement la Nuit vous fait la cour, madame la statue, ma maîtresse ; car elle ne nous empêche pas de vous voir. — Tout le monde s'étonne de voir pour la première fois une clarté inconnue briller dans les ténèbres, avant que naisse l'aurore. Le chœur répète : « Celle qui donne les sciences, donne la voix à l'argile et la lumière à l'ame. » Les bergers adorent ce mystérieux bienfait ; mais ils sont troublés par de nouveaux cris : « Guerre ! guerre ! Aux armes ! aux armes ! » Épiméthée reconnaît le cri de Pallas, et se souvient de sa colère. En vain la statue le rassure. Les cris se font entendre plus fort que jamais ; le chœur ne peut les couvrir avec sa phrase religieuse. La statue dit que le feu est le principe du bien et du mal, le symbole de la paix et de la guerre, et,

Digitized by Google

après avoir ajouté que la statue de Prométhée est l'image de la nature humaine, elle sort. Le chœur veut inutilement la retenir par ses prières et en répétant son chant d'espérance : les cris contraires étouffent sa voix et dispersent tout le monde.

Entre la Discorde, chantant un récitatif. Les dieux chantent dans cette pièce, et les hommes parlent : « Guerre ! guerre ! s'écrie la discorde. On n'a jamais vu la guerre sans la Discorde. » Pallas la rejoint bientôt, et lui raconte qu'Épiméthée refuse de lui obéir et de détruire cette statue faite en l'honneur de Minerve, et qui est maintenant animée ; que tout le Caucase va rendre hommage à cette création merveilleuse ; que déjà la foule la salue du nom de Pandore, ce qui veut dire la providence du temps (il ne paraît pas que Calderon eût une grande connaissance de la langue grecque). Pallas confie sa vengeance à la Discorde, la séditieuse déesse qui sème les haines et les aversions.—Puisque Minerve allume le feu, dit Pallas, et que moi je verse le sang, tu verras non-seulement l'univers, mais encore le Caucase, mis à feu et à sang. — Oui, répond la Discorde, je te servirai ; je me mêlerai aux villageois qui vont adorer Pandore, je joindrai ma voix aux leurs, et je lui offrirai dans une urne les présens de la Discorde. Je remplirai l'air de vénéneuses vapeurs, et les ames d'une rivalité furieuse. — Moi, réplique Pallas, je vais dire à Apollon de compter ses rayons, pour qu'il s'aperçoive du vol qu'on lui a fait et qu'il reprenne le feu à ceux qui le lui ont dérobé.— Les derniers cris de sa colère sont couverts par le chœur qui arrive en chantant : « A la fête ! à la fête ! bergers ! bergers, venez à la fête ! Venez porter vos offrandes à la déesse de ces montagnes, pour la remercier de nous avoir donné le feu ! Que la terre lui offre ses fleurs, l'eau ses perles, l'air ses oiseaux, l'écho ses acclamations ! »

Les bergers et les bergères chantent et dansent en répétant ce couplet ; ils sont suivis de Timantes, de Merlin, de Libia ; Prométhée, Épiméthée et la statue en trent d'un autre côté. Merlin veut parler le premier à la statue, dont il défigure le nom par mille pointes. Libia le reprend ; le chœur redit son couplet. Au milieu de ses danses, survient la Discorde, vêtue en villageoise, et confondue dans la foule. Timantes, qui, en sa qualité de vieillard, est le grand-prêtre, choisit pour autel un rocher, et chacun vient y déposer son offrande, en récitant des vers d'une poésie étincelante. Libia offre des fleurs ; une bergère, des perles ; une autre, des oiseaux. La Discorde vient à son tour offrir son urne, dans laquelle il y a plus, dit-elle, que dans l'écho, l'air, l'eau et la terre. A chaque offrande, le chœur recommence ses chants. La statue remercie les villageois, et se dit indigne de leur culte. Timantes répond que par elle tous les hommes participent du ciel, que Minerve lui a donné son corps, et Apollon son ame, et que, si elle n'est pas déesse, elle doit être au moins comptée parmi les demi-dieux.

Mais alors s'élève un débat inattendu. Épiméthée veut être aimé par la statue ; il fait valoir ses droits. La statue s'étonne, et croit que c'est à Prométhée qu'elle doit la vie. La discussion s'anime entre les deux frères ; c'est

Digitized by Google

la présence de la Discorde qui les excite à leur insu. Qui l'emportera de l'esprit ou de la matière? A qui sera cette statue, cette Pandore, qui est l'image même de l'humanité? Les deux frères se défient. Épiméthée provoque Prométhée au combat. — Je ne sais pas combattre, répond Prométhée, je sais penser! — La statue veut les apaiser, et pour distribuer ses dons à tout le monde, elle ouvre l'urne dorée qui a été déposée à ses pieds. Il en sort une fumée qui effraie tout le monde. La Discorde se montre alors et dit : « Puisque vous avez volé le feu, pourquoi la fumée vous étonne-t-elle? Ne savez-vous pas qu'il n'y a pas de feu sans fumée? — La colère que tu m'inspires, s'écrie Épiméthée, étouffe ma crainte! — Je te châtierai le premier, répond Prométhée que la Discorde a mis hors de lui-même. » Le chœur partage leur fureur instantanée, et se sépare en deux partis. D'un côté on entend : « Qu'il meure de tes mains, Prométhée! » De l'autre : « Épiméthée, qu'il meure de tes mains. » La Discorde leur répond : « Pour punir ce vol sacrilége, et ce sacrilége culte, je vous ai fait présent de ces dissensions; toi, Épiméthée, tu aimeras ce que tu as abhorré; toi, Prométhée, tu abhorreras ce que tu as aimé. » Puis elle disparaît, laissant la confusion après elle. Un tremblement de terre se fait sentir. Les ombres enveloppent le théâtre. La frayeur gagne tout le monde. Timantes invite le chœur à répéter avec lui : « Grace, dieux souverains; pitié, souverains cieux! — Je vais sacrifier à Pallas, dit Épiméthée. — Et moi à Minerve, s'écrie Prométhée, pour qu'elle détourne la colère d'Apollon! — Viens avec moi! dit Épiméthée à la statue. — Moi avec toi! répond-elle; j'aimerais mieux me précipiter dans la mer du haut de ce rocher élevé. Je vais suivre Prométhée aux autels de Minerve. — Non, réplique Prométhée, dont la raison est troublée, ne viens pas avec moi, monstre redoutable; j'éprouve pour toi une telle horreur, une telle aversion....» Il ne peut achever, tant il est agité, et sort plein de désespoir. — Tu vas à lui qui te hait, dit Épiméthée à la statue, et tu ne veux pas venir avec moi, qui t'aime! La statue répond : « Forcée de choisir entre ces deux extrémités, j'aime mieux suivre celui que j'aime et qui me hait, que celui que je hais et qui m'aime! ». Le tremblement de terre recommence; le chœur et la musique implorent de nouveau la pitié des dieux. Épiméthée, au désespoir, cherche un moyen qui le venge de la statue sur la personne de Prométhée. Le chœur reprend : « Grace, dieux souverains! Pitié, souverains cieux! » C'est la fin de la seconde journée.

La troisième journée s'ouvre au milieu des mêmes cris qui ont terminé la précédente; puis paraissent Apollon et Pallas en chantant : « Quelle grace, quelle pitié, dit Apollon, espère celui qui m'a offensé en usurpant l'éclat de ma lumière? Mon indignation est telle que je veux que tous les complices de ce vol périssent..... Je m'armerai contre eux; je veux être soldat pour Pallas, puisque j'ai bien été pasteur chez Admète pour Climène. — J'ai été horriblement offensée, répond Pallas, de voir que Minerve ait introduit ce traître dans ta sphère. » Alors les deux divinités conspirent l'extermination de tous les adorateurs du feu et de Minerve, et célèbrent à l'avance leur victoire.

Digitized by Google

Mais Minerve paraît et dit : « Non, leur fin n'est pas venue ! — Pourquoi, méchante, lui répond Apollon, es-tu venue m'enlever un rayon de ma lumière pour en orner ta statue ? — Que t'importe ? dit Minerve, la lumière ne t'appartient-elle pas toujours ? — Tu dis vrai ; il n'y a pas de lumière qui ne procède de moi. — C'est une trahison, réplique Pallas, de s'attribuer ce bienfait qui est ta propriété. — Tu dis vrai aussi, répond Apollon. » Le débat se poursuit ainsi ; et, au milieu des deux sœurs qui plaident le pour et le contre, Apollon est toujours de l'avis de celle qui a parlé la dernière. On dirait un dialogue de Lucien, où le dieu de la lumière jouerait un rôle comique. Les deux sœurs se défient au combat, comme tout à l'heure les deux frères, et Apollon, ne sachant comment les apaiser, prend le parti de s'en aller sans avoir rien résolu.

On entend Épiméthée convier les bergers au sacrifice qu'il veut faire à Pallas. Pallas va du côté où la voix d'Épiméthée l'appelle. Alors c'est la voix de Prométhée qui se fait entendre pour annoncer le sacrifice en l'honneur de Minerve. Troublé par la Discorde, Prométhée ne sait plus ce qu'il sent, ni ce qu'il dit. Le désespoir, le doute, le regret, l'agitent tour à tour ; il maudit le moment où l'idée de faire une statue lui est venue, le moment où Minerve l'a enlevé dans le ciel, le moment où il a ravi ce feu qui a animé la statue ; et il ne demande plus au Caucase qu'à lui servir de tombeau. Ce morceau est d'une admirable poésie ; le style et la pensée, tout en est grand. L'homme de génie souffre les tourmens attachés à sa création ; c'est une condition de tous les esprits qui marchent en avant de l'humanité de rencontrer le désespoir et le malheur sur leur route. En Espagne, plus que dans aucun autre pays, le génie a été accueilli par la défiance des hommes. Christophe Colomb et Cortez sont morts en exil, et Balboa a péri sur l'échafaud.

Mais Minerve n'abandonne pas son élève ; elle chante : « Attends, écoute, espère ; tu sauras qu'il n'y a rien à craindre de la colère d'Apollon. » Prométhée ne reconnaît plus la voix de sa protectrice. En vain Minerve lui dit : « Je ne suis pas comme la Discorde, cette divinité bâtarde, fille de Pluton, et qui a appris de lui à mentir ; je ne peux te tromper ! » Prométhée ne croit plus à elle. La déesse veut cependant le protéger malgré lui. Elle sort, et Prométhée après elle.

Epiméthée, toujours accompagné de Merlin, revient dans la grotte pour séduire la statue. Il ouvre la retraite où il croit qu'elle est cachée, et se met à lui peindre sa violente passion. La statue ne répond pas. Épiméthée ne sait à quoi attribuer son silence ; il la supplie inutilement de parler. Merlin se joint à lui, et ses bouffonneries n'ont pas un meilleur succès. Tandis qu'Épiméthée se consume à implorer celle qu'il aime, il voit une autre Minerve toute semblable apparaître dans un autre endroit de la grotte. « Qu'aperçois-je ? s'écrie-t-il ; une ici, une là ? Qu'est cela ? — C'est, dit Merlin, comme une dépêche des Indes dont on a fait deux exemplaires. » Il ne faut pas oublier que la statue a été façonnée à l'image de Minerve, si l'on veut suivre le fil embrouillé de l'intrigue. La vraie Minerve a pris la place de la statue pour écouter ce que

Digitized by Google

dit Épiméthée. Épiméthée ne sait à qui entendre. Pour redoubler sa perplexité, celle qu'il croit être la statue disparaît, et il se trouve seul avec celle qu'il prend pour Minerve. Cependant celle qui reste est la mortelle; elle accable Épiméthée de reproches et d'injures capables de lui faire comprendre qu'elle n'est pas une divinité. Mais Épiméthée, interdit de tant de prodiges, ne peut que répondre à ce qu'on lui dit : « Je ne sais; » et il s'en va, suivi du fidèle Merlin. La statue pense alors à Prométhée; elle ne sait où il s'est retiré.

Prométhée arrive bientôt; par une méprise toute semblable à celle de son frère, il croit parler à la déesse et lui demande pardon. La pauvre statue, qui aime Prométhée, est si contente qu'elle lui ouvre ses bras. Reconnaissant son erreur à ce signe, Prométhée, sur qui les sortiléges de la Discorde agissent toujours, éprouve une horreur involontaire pour sa bien-aimée; il lui attribue tous ses malheurs et lui défend de l'approcher. Elle lui demande la cause de ce changement et de son trouble. Prométhée dit comme Épiméthée disait tout à l'heure : « Je ne sais. » La statue continue à l'interroger; il ne répond que par le désespoir; elle veut le calmer, il lui crie : « Arrière! » Elle ne peut comprendre ce qui l'agite. « Je ne le sais pas moi-même, lui dit Prométhée. Si je te contemple comme une divinité, je t'adore; j'aime ta beauté, je vénère ta sagesse, j'admire tes merveilles, mais je hais la réunion de tous ces attributs; il y a un autre moi qui sans moi commande en moi plus que moi-même! » Ces vers rappellent ceux que Molière a prêtés à Sosie; ils les ont peut-être inspirés.

La Discorde agite aussi les hommes au dehors du théâtre, et l'on entend les deux partis ennemis crier : Aux armes! Les uns proclament le nom de Prométhée, les autres celui d'Épiméthée. Prométhée juge son parti désespéré; il appelle quelques fidèles à mourir avec lui. « Je veux mourir avec toi, dit la statue; tes dédains ne m'empêcheront pas de m'associer à ta fortune. » Ils sortent tous deux. Timantes prend le commandement du parti de Prométhée; Épiméthée s'avance contre lui à la tête des siens. Timantes dit que la cause de Prométhée est celle de la raison et de l'intelligence; Épiméthée répond que ce n'est pas le temps de raisonner, mais de combattre. Il harangue ses troupes. Prométhée revient avec la statue. A leur vue, Timantes dit aux siens que, bien qu'inférieurs en nombre, ils sont sûrs de la victoire.

Un bruit extraordinaire suspend le combat. C'est la Discorde qui accourt en chantant : « Suspendez vos épées; la meilleure victoire est celle qu'on remporte sans verser le sang. Je viens vous parler au nom des dieux. Vous avez, dans votre naissante politique, deux lois, l'une qui condamne à mort l'homicide, l'autre qui châtie le larron. Qui a commis un vol plus sacrilége que celui qui a dérobé le feu dans l'Alcazar du soleil? Jupiter, voyant qu'Apollon ne peut prononcer entre Pallas et Minerve, ses deux sœurs, confie à vos lois le soin de punir le voleur. Enfermez-le dans une obscure prison. Mais, pour satisfaire complètement Apollon, il faut sacrifier la statue. Elle a vécu de son feu, que par son feu la justice la fasse mourir; aussi bien elle est homicide,

Digitized by Google

celle qui tue par l'amour. Si vous n'exécutez pas ces deux décrets, que les complices de ces deux crimes redoutent la fureur de Jupiter ! Il allumera l'incendie au sein du Caucase, comme au sein de l'Etna, du Mongibel ou du Vésuve; il vous réduira en cendres et dispersera votre poussière dans l'air. Craignez donc sa colère. »

Tout se soumet à cet arrêt divin. Prométhée dit en montrant la statue : « Je ne refuse pas de donner ma vie pour racheter celle de cette beauté infortunée; ce n'est pas l'amour qui me fait parler. Mais elle est femme; je suis noble, et je ne fais que mon devoir. Allons, Timantes, mourons des mains du courage et non de celles de l'infamie ! » Le vieux Timantes n'ose plus soutenir Prométhée que les dieux ont condamné par la bouche de leur messagère. Le peuple tout entier se déclare contre lui et contre la statue, et on s'empare d'eux. — Il faut leur couvrir la tête, dit Épiméthée, pour qu'ils n'excitent pas la compassion du peuple. Conduisez-les au temple de Saturne, où l'on préparera la prison et le sacrifice. Mais non, revenez; il ne faut donner lieu à aucun tumulte. Il vaut mieux qu'ils subissent leur châtiment ici même, sur la crête de cette montagne, où ils ont commis leur crime. Et aussitôt toute la foule disparaît.

Minerve entre en chantant : Dieu tonnant, comment permets-tu qu'on répare une faute par une autre plus grave? Le crime de la Discorde qui vole ta voix, n'est-il pas plus grand que celui de Prométhée qui a volé un pauvre rayon de soleil? Un vol doit-il être moins puni qu'une trahison? Je vais porter cette juste plainte à ton trône suprême. — Tu n'y arriveras pas avant le supplice de ton élève, dit Pallas qui survient — Je saurai déjouer tes trames, reprend Minerve.—Tu te mesurerais avec Pallas, réplique celle-ci.—Les deux divinités luttent ensemble. — Sais-tu bien, dit Pallas ! que je suis, avec Mars, la divinité des armes ! — Je suis celle des lettres, dit Minerve; on verra que la force de la raison l'emporte sur celle du bras. Lâche-moi, méchante ! — Je n'ai pu, hélas ! l'empêcher, s'écrie Pallas qui voit Minerve s'envoler vers le ciel. La Discorde vient la consoler et lui faire espérer que le supplice sera consommé avant que Minerve n'ait pu atteindre la demeure de Jupiter.

En effet, on voit venir Prométhe et la statue, la tête couverte d'un voile, suivis d'hommes et de femmes. Épiméthée, Merlin et Timantes entrent d'un autre côté. — Qu'ai-je vu? disent les deux victimes; le bien changé en mal, et le mal en pire ! —Le chœur répète ce chant de désespoir. Épiméthée se dit à lui-même qu'il n'est pas responsable de leur mort; il en rejette la charge sur la Fatalité. Pallas et la Discorde se réjouissent. Prométhée et la statue plaignent réciproquement leur infortune; le chœur se lamente avec eux. Épiméthée donne le signal de l'exécution.

Mais tout à coup Apollon paraît, et apporte le pardon que Minerve a obtenu de Jupiter; il trouve lui-même son plaisir à dissiper la fumée dont la Discorde a obscurci la vérité, et il engage le chœur à changer son chant funèbre en un hymne de joie. Le chœur chante : — Heureux qui a vu le mal changé en bien, et le bien en mieux ! — A travers les cris de Prométhée, qui

Digitized by Google

revient à la raison pour épouser Pandore, à travers les facéties de Merlin, qui se marie avec Libia, le chœur reproduit plusieurs fois cette phrase, qui termine la comédie.

Nous n'avons pas de longues observations à faire sur cette composition. Son étrangeté pourra d'abord étonner plus que le reste; mais dans ces derniers temps, nous avons assez vu de choses étranges qui n'avaient aucun sens, pour que nous devions faire attention à cette énorme bizarrerie de Calderon, qui a un sens très élevé. Le poète espagnol a rapproché avec une grande hardiesse les fables différentes que l'antiquité nous a laissées, au sujet de Prométhée, d'Épiméthée et de Pandore; mais, comme cela devait être, il a élagué la pensée de la révolte et du blasphème qui domine dans toutes ces traditions; il a substitué à cette idée, qui ne pouvait venir à un Espagnol du XVIIe siècle, une idée évidemment chrétienne. Au lieu de faire sortir des rochers du Caucase une protestation hautaine contre les dieux du passé, il nous y a donné le spectacle de cette rivalité de l'esprit et de la matière que le christianisme a consacrée, il nous a montré les combats que le génie livre contre la nature pour émanciper l'homme, et la lutte que l'intelligence soutient contre les sens pour s'affranchir de leur empire. Puissante par la conception, cette œuvre n'est pas moins surprenante sous le rapport de la forme; faire tenir une pensée si élevée dans un cadre si étroit, mêler les dieux, les hommes, les bouffons, sans que la poésie y perde un seul moment, est un effort au-dessus des facultés ordinaires; et il ne faut pas moins qu'un grand génie pour y réussir. Depuis quelques années, notre littérature a envié l'imagination des poètes espagnols; elle a pris un reflet de leurs images; elle a voulu imiter la richesse et la couleur de leurs inventions. Il y a aujourd'hui un nouveau progrès à accomplir dans l'étude et dans l'imitation de ces beaux génies; il faut voir le rôle que la raison joue dans cet art qu'on a accusé de matérialisme, et faire en sorte que la France, qui se pique de présider au développement de l'esprit européen, ne montre pas moins d'intelligence dans sa littérature, que l'Espagne, nation de tout temps arriérée, n'en a mis dans la sienne.

La pensée philosophique qui anime toute une génération nouvelle, ne peut manquer d'ajouter à l'éclat et à l'élévation de notre littérature. Parmi les hommes qui doivent illustrer cette école naissante, M. Edgar Quinet a marqué sa place au premier rang. Le poème de *Prométhée* avancera, sans aucun doute, la question qui se débat aujourd'hui entre les artistes matérialistes et ceux qui veulent relever le spiritualisme du vieil esprit français. Dans ce poème, M. Edgar Quinet ne s'est point attaché aux traces de Calderon il a voulu rivaliser avec lui non pas de fantaisie et de caprice, mais de raison et de profondeur; négligeant toutes les imitations modernes, il est remonté directement à la source pure de l'art grec. Nous ferons voir, dans un prochain article, comment il a su allier l'auguste simplicité de cet art antique avec la hauteur des idées modernes.

E. Forcoul.

Digitized by Google

Critique Littéraire.

Chavornay. — La Chasse aux Fantômes. — Le Serpent sous l'Herbe.

Il y a eu à toutes les époques deux publics, l'un curieux seulement de récits grotesques ou terribles, lisant avec le même amour *Geneviève de Brabant* ou *M. Dupont;* l'autre cultivé, subtil, passionné pour l'art et applaudissant, selon les époques, à Érasme, à Rousseau ou à George Sand. Malheureusement ce dernier public ne fut jamais aussi difficile à trouver que de nos jours.

Jusqu'au XVIe siècle, il suffisait d'écrire un livre en latin pour qu'il eût des lecteurs spéciaux. L'œuvre littéraire se distinguait alors visiblement de l'œuvre populaire; l'art et la science avaient, comme chez les Indous, leur langue sacrée; on savait où prendre les adeptes, et l'on pouvait se livrer à toutes les finesses de la métaphysique ou de la poésie avec la certitude de trouver des gens préparés à vous comprendre.

Plus tard, lorsqu'il n'y eut plus qu'une langue, la littérature se détacha de la science; elle se fit plus mondaine, et perdit sa clientelle de docteurs. Mais les classes privilégiées les remplacèrent; car, quoi qu'on ait dit de l'ignorance de la noblesse sous notre monarchie, il est constant que les questions d'art la préoccupèrent toujours vivement, et qu'elle forma un public d'élite. Ce ne fut point peut-être chez elle intelligence, mais conséquence forcée de sa position. Il est difficile, en effet, que l'esprit ne se modifie point, comme le corps, dans le loisir, et ne devienne point plus délicat, plus souple, plus impressionnable. Il y a d'ailleurs entre toutes les aristocraties une sorte d'attraction mystérieuse; elles se devinent, se recherchent, et les grands seigneurs protégeaient les grands écrivains par instinct de convenance et de parenté.

La révolution, en détruisant la noblesse, fit disparaître cette protection, et ôta à la littérature, non de son importance, mais de son éclat. Le temps

Digitized by Google

des oisivetés élégantes était passé sans retour; tout le monde était descendu dans la vie pratique; il ne s'agissait plus de résoudre des questions de goût ou des problèmes de grammaire; chacun combattait maintenant pour ses foyers et ses autels.

L'art ne périt point dans cette lutte tumultueuse, parce que l'art est impérissable; mais il perdit son public de gentilshommes. Les lumières avaient confondu toutes les classes : le roturier, à son tour, devint juge du camp dans les tournois de l'art; il put apprécier le bien dire, faire partie du tribunal auquel s'adressaient les œuvres d'élite, et les deux publics dont nous avons parlé, ne se recrutèrent plus selon le rang, mais selon l'intelligence.

Un tel changement dans la composition des lecteurs devait nécessairement en amener un dans les œuvres qui leur étaient destinées. Tant que le roman s'était adressé à l'aristocratie, il était demeuré circonscrit dans le domaine du sentiment. L'écrivain s'était contenté de cotoyer tous les détours du fleuve du Tendre, cueillant les fleurs de la rive et se mirant dans les eaux. Il en était résulté une littérature de femmes et de marquis, charmante, mais peu sérieuse, et qui ne pouvait convenir aux nouveaux juges. Il fallut donc élargir l'horizon pour arriver de l'analyse des fantaisies du cœur à la discussion des principes. Rousseau fut le premier qui ouvrit au roman cette route où Diderot, Marmontel et plusieurs autres le suivirent. Enfin le XIXe siècle vint porter le dernier coup à l'art grand seigneur, en déplaçant tous les faits, toutes les idées, et remettant la société entière au creuset.

Aujourd'hui le roman a perdu ses atours futiles. Ce n'est plus guère que le prétexte d'une argumentation poétique, morale ou philosophique. Il a remplacé la thèse du moyen-âge et le traité didactique des siècles suivans; mais il n'a fallu rien moins qu'une révolution pour amener un pareil changement.

Ceux qui ont suivi jusqu'à présent les travaux de M. Charles Didier doivent deviner d'avance les tendances de ce dernier livre. Le collaborateur de M. de La Mennais ne pouvait guère écrire que pour la défense des idées démocratiques. *Chavornay* est effectivement la glorification des nobles instincts de l'enfant du peuple; c'est la théorie du dévouement et du devoir opposée à celle de la personnalité et du sensualisme.

Le héros de M. Charles Didier n'est autre qu'un jeune paysan des Alpes. Sa mère, qui a souffert toute sa vie de hautes facultés qu'elle n'a pu produire, veut lui éviter le supplice de l'ignorance et l'envoie aux écoles : Chavornay y fait de rapides progrès; mais il grandit, et l'heure vient, pour lui, de prendre un parti. Il regarde toutes les routes qui s'ouvrent devant ses yeux, et toutes lui paraissent arides ou fangeuses. Saisi alors de cette nonchalance insouciante, maladie des ames qui ont trop espéré de la vie, il réalise son modeste héritage et part pour étudier les hommes avant de choisir une place au milieu d'eux.

Il a déjà parcouru la France et la Suisse, lorsqu'il arrive à Pise, où il ren-

Digitized by Google

contre la duchesse d'Arberg dont il tombe amoureux, mais il trouve pour rival, près de celle-ci, le comte de Campomoro, jeune Corse qui personnifie les vices aristocratiques, comme Chavornay les vertus plébéiennes. Quant au duc d'Arberg, placé entre eux dans la position gênante de mari, c'est un de ces seigneurs d'opéra-comique, avec lesquels l'Allemagne fabrique depuis trois siècles des princes pour ses imperceptibles états; espèce de gentilshommes bourgeois qui ont retranché leur médiocrité dans la politesse et plaqué leur orgueil de bonhomie.

Trop sûr de son mérite pour craindre une trahison, le duc d'Arberg laisse donc le champ libre aux deux rivaux. Chavornay, que domine le sentiment du devoir, résiste; mais Campomoro emploie tous les moyens pour satisfaire sa passion. Élevé dans cette doctrine des gens bien nés, qui exempte de toute probité à l'égard d'une femme que l'on désire, il a recours successivement aux ruses les plus coupables et finit par compromettre la duchesse aux yeux de Chavornay lui-même. Une explication détrompe en partie ce dernier, mais le soupçon renaît bientôt dans ce cœur maladif et fier. Dévoré de jalousie et lassé d'ailleurs des insolences de Campomoro, qui affecte en sa présence les dédains d'un amant heureux, Chavornay le provoque et reçoit une blessure. Le duc d'Arberg le rencontre au moment où on le rapporte tout sanglant, le fait déposer au palais Lanfranchi, qu'il occupe avec Hélène, et exige que celle-ci lui donne des soins.

Cependant Campomoro, qui s'est rendu coupable d'une tentative d'enlèvement et de violence, après laquelle il ne peut se présenter devant la duchesse, se réfugie en Corse. Le duc ne tarde pas à partir également pour l'Allemagne où l'appellent de pressantes affaires, et Chavornay reste ainsi avec Hélène, livré à toutes les séductions de la solitude. Il laisse alors échapper l'aveu de son amour et apprend qu'il est aimé. La lutte étant bientôt au-dessus de ses forces, il fuit pour ne pas être vaincu. Mais il s'enfonce vainement dans les Apennins, vainement il cherche le fracas des cités de l'Italie; il trouve partout quelque chose qui lui rappelle Hélène : tantôt c'est un conducteur de voiturin qui lui crie : *Pisa, Pisa.... andiamo subito;* tantôt la vue de l'Arno dans lequel il jette des branches de saule, avec l'espoir qu'elles passeront sous le balcon du palais Lanfranchi. Ainsi poursuivi partout de la même pensée, triste de son courage et lassé de sa vertu, il arrive aux portes de la Chartreuse de Chiusi.

Pendant ce temps le duc d'Arberg est revenu d'Allemagne. Hélène, qui veut chasser le souvenir de Chavornay et qui succombe à cette tâche, appelle le duc à son secours. Elle lui avoue son amour, ses combats, et le supplie à genoux de l'aider à guérir son cœur. Le duc, effrayé un instant, retrouve bientôt toute sa sécurité; il ne comprend qu'une chose dans l'aveu de sa femme, c'est qu'il a échappé au ridicule d'être un mari trompé. Il ne doute pas un instant que l'absence de Chavornay ne refroidisse la passion romanesque d'Hélène, et s'en remet du reste au temps.

Digitized by Google

Ainsi abandonnée à sa faiblesse, la jeune femme se désespère, s'épouvante. Elle va puiser tour à tour à toutes les sources d'oubli, et toutes se dessèchent sous ses lèvres. Les prêtres qu'elle interroge ne lui donnent eux-mêmes que des consolations vulgaires; enfin, elle entend parler d'un jeune peintre de Pise, qu'un désespoir d'amour a conduit au couvent de l'Alvernia, et qui y a, dit-on, trouvé la paix. — Celui-là me comprendra, pense-t-elle; et elle part pour lui confesser ses douleurs et lui demander le secret du repos.

Mais le couvent de l'Alvernia n'est autre que la Chartreuse de Chiusi. Hélène venait y chercher l'oubli de son amour, et elle y trouve Chavornay. Cette entrevue anéantit les résolutions courageuses des deux amans. Tous leurs efforts ont été vains; à quoi bon résister plus long-temps au courant de leurs destinées?... Hélène ne peut plus rien pour le bonheur ni pour le repos de son mari; elle s'en est détachée à jamais. En restant près de lui, elle le leurre d'un espoir de retour qui ne peut se réaliser; elle fait inutilement trois malheureux. Cependant sa conscience murmure encore contre une rupture qui déshonorerait le duc, et Chavornay, flottant lui-même entre la passion et le devoir, n'ose lui dicter une résolution. — Je ne retournerai point à Pise, dit enfin la duchesse, je pars pour le château que ma mère m'a laissé en Allemagne; quand j'y serai arrivée, vous viendrez m'y retrouver, et là je vous apprendrai ce que j'aurai décidé. Elle part en effet; mais tant d'émotions ont brisé ses forces; le mal qui la dévore en secret depuis long-temps, fait, pendant le voyage, de rapides progrès, et lorsque Chavornay la rejoint sur la rive du Pô, elle meurt dans ses bras.

Comme on a pu le voir dans cette analyse, trois personnages se partagent le roman de M. Charles Didier : Hélène, Chavornay et Campomoro. Autant l'auteur a su mettre de mesure et de noblesse dans les deux premières figures, autant la troisième nous semble forcée. Nous voulons bien que Campomoro personnifie le matérialisme égoïste des classes élevées, mais il faudrait au moins qu'il enveloppât sa bassesse d'élégance et de bonnes manières. Un gentilhomme apprend la politesse à ses passions; il peut être lâche, hypocrite, calomniateur, mais il n'a point recours à la violence; la violence est franche, courageuse; c'est un moyen à l'usage du peuple. Le grand seigneur a des vices mieux élevés; il sait se garder des entreprises qui doivent avoir immanquablement pour issue le ridicule ou le crime, car le ridicule lui fait peur, et le crime est prévu dans les codes. Qu'espère, par exemple, le comte Campomoro en enlevant Hélène au sortir du bal? Compte-t-il sur l'amour de la duchesse? il sait qu'elle ne l'aime pas; sur l'occasion, la surprise? pourquoi alors cette assurance délibérée, cette fatuité insolente qui doivent humilier Hélène et l'éloigner de lui? Pourquoi surtout, après un premier essai dont il est sorti à sa honte, recourir encore à la menace, pour ne pas être plus heureux? Campomoro devrait se montrer moins inexpérimenté en sa double qualité de grand seigneur et d'homme à bonnes fortunes. Son titre de Corse peut expliquer la violence de ses désirs, mais non la maladresse de ses pa-

Digitized by Google

roles et de ses actions. Pour faire le procès à l'aristocratie, il n'était point nécessaire de la montrer gauche, il valait mieux la faire voir telle qu'elle est, poliment corrompue et barbare avec convenance.

Ce personnage de Campomoro nuit de toute manière au roman de M. Charles Didier. Partout où il se montre, il entrave l'action et ternit de son reflet la douce figure d'Hélène. Heureusement qu'il ne fait que passer dans le livre, à trois reprises différentes, à la vérité, mais assez rapidement chaque fois. Chavornay et la duchesse d'Arberg occupent presque constamment la scène, et partout où ils sont, l'intérêt s'éveille.

Toutes les nuances de ces deux caractères sont habilement rendues. M. Charles Didier a évité, dans celui de Chavornay, cette perfection impossible qui avertit perpétuellement le lecteur de ne pas croire. L'amant d'Hélène n'est point un grand homme méconnu, comme nous en avons tant eu, depuis quelque temps, dans les livres; c'est une intelligence forte, mais hésitante, craintive, inquiète; en un mot, un de ces enfans du siècle qui font une grande maladie de l'ame avant d'apprendre à vivre.

Nous louerons surtout l'auteur d'avoir renouvelé, à plusieurs reprises, les doutes de Chavornay. Ce ne sont point les êtres corrompus qui soupçonnent le plus, mais les êtres purs. Ceux-là comptent assez sur leur corruption pour se défendre; ceux-ci, au contraire, se sentent si peu gardés contre les embûches, que des éclairs de crainte les troublent sans cesse. Le soupçon n'est, pour ainsi dire, chez eux, que le sentiment de la conservation. C'est dans ces instans d'inquiétude que leur bienveillance habituelle se tourne en amertume et leur douceur en cruauté. D'autant plus implacables qu'ils souffrent davantage, ils trouvent à torturer l'objet aimé, je ne sais quelle joie féroce, comparable seulement à celle du malheureux qui se déchire lui-même. Alors chacune de leurs paroles porte un coup sanglant, mais, par bonheur, peu dangereux, car ces paroles ressemblent à la lance magique du vieux poète: elles guérissent elles-mêmes les blessures qu'elles ont faites.

Toutes ces crises, toutes ces variations d'humeur sont heureusement analysées dans Chavornay. C'est bien d'abord l'irritabilité contenue du plébéien qui souffre dans son amour et dans son orgueil, puis cette austérité sombre s'éclaircit par degrés; sous les regards d'Hélène, le rude montagnard tremble, l'homme de fer fléchit et tombe à genoux. Du reste, dès qu'Hélène se montre dans le livre, tout devient lumière, parfum et harmonie. Il y a autour d'elle comme une atmosphère de poésie; pour tout ce qui l'approche, c'est le jour, et lorsqu'elle « s'éteint avec le dernier rayon du soir, au moment où le soleil se couche derrière les peupliers de la Lombardie, » tout rentre dans l'obscurité de soi-même, et le lecteur ne cherche rien au-delà.

On pouvait craindre, dans un livre comme *Chavornay*, consacré tout entier à l'analyse d'un amour fatal, quelques tendances quiétistes. La plupart de ces inspirations, puisées dans nos tristesses intérieures, découragent de l'action. « Elles ressemblent à ces sources que l'on entend sans les voir, qui

Digitized by Google

donnent de la mélancolie et ne désaltèrent personne. » M. Charles Didier a heureusement échappé à ce défaut. Bien que la passion et la douleur soient ses muses, il a su leur garder quelque chose de la noblesse virile que leur donnait la statuaire antique; toutes deux pleurent debout : aussi son livre n'a-t-il rien d'énervant. Au fond de toutes les agonies de Chavornay, on sent que la vie est la plus forte. Ses désespoirs ont quelque chose de robuste qui rassure; les cris que la souffrance arrache à son cœur ressemblent aux battemens sonores d'un beffroi; plus ils retentissent, plus ils prouvent que le cœur est grand.

L'expression elle-même vient aider à ce sentiment de sérénité salutaire que laisse la lecture de *Chavornay*. Notre style moderne, hérissé d'épithètes, de traits et d'exclamations, présente en général l'aspect d'une ville vue à vol d'oiseau, avec ses toits coupans et ses clochers aigus. Le style de *Chavornay* au contraire rappelle les grandes lignes d'horizon de l'Italie : la phrase se développe à l'aise et sans cliquetis de mots; l'image, adoucie vers ses contours, se fond mollement dans l'ensemble, de sorte que tout se déroule aux yeux avec harmonie, et comme dans un paysage éclairé par le soleil couchant. Seulement cette grandeur solennelle n'est pas toujours exempte de monotonie. L'auteur aurait parfois besoin de varier les longues ondulations de sa phraséologie par quelques accidens de style, quelques-unes de ces brisures qui forment aujourd'hui tout l'art de tant d'écrivains à la mode. Par une réaction de bon goût et de bon sens, M. Charles Didier tend au style simple de tous ses efforts; mais comme il arrive dans toutes les réactions, il exagère souvent son bon vouloir. Nous l'engageons à se montrer moins sobre de touches vives : son étoffe est solide et belle; mais nous aimerions à y trouver quelques plis, à y apercevoir quelques-unes de ces paillettes qui égaient la trame et agacent le regard.

E. SOUVESTRE.

Le nouveau roman de M. Arnould Frémy n'est point, comme son titre pourrait le faire croire, une œuvre de rêverie et de caprice. En nous racontant les amours d'Angelo Bagatini le chanteur, ce n'est point dans un monde surnaturel que M. Frémy a prétendu nous entraîner; ce n'est point notre imagination qu'il a voulu divertir. Son but a été de présenter, sous la forme du roman, un tableau fidèle des mœurs napolitaines. C'est la tâche de l'historien, et non celle du poète, que s'est imposée l'auteur d'*Une Fée de salon*. Sans doute l'histoire n'est pas une carrière moins difficile à parcourir que la fantaisie; M. Frémy, en acceptant la première de ces tâches, n'a pas choisi une route dépourvue d'écueils et d'obstacles. Mais le talent de M. Frémy le porte davantage à l'observation qu'à la rêverie; son choix a donc été judicieux. Il n'a, pour briller parmi les poètes, ni une forme assez parfaite, ni une imagination assez supérieure. Mais par la distinction, par la finesse de son esprit, M. Frémy peut prétendre à de légitimes succès, quand il accordera, dans ses livres, la prédominance à l'étude sur le caprice. Ses premiers

Digitized by Google

livres relevaient plus de l'imagination que de l'expérience; aussi la critique a-t-elle pu avec raison exprimer sur chacune de ces tentatives un blâme sévère. Son nouveau roman relève entièrement de l'observation, et on ne pourrait le confondre sans injustice parmi les essais plus ou moins heureux qui l'ont précédé. Dans *la Chasse aux Fantômes*, M. Frémy a présenté, sous la forme d'une fiction ingénieuse, des tableaux pleins de vérité, des observations piquantes; à ce titre, il mérite que l'éloge remplace aujourd'hui le blâme.

M. Frémy, une fois décidé à prendre l'Italie pour sujet de ses observations, avait un nouveau choix à faire. L'Italie, en effet, peut être étudiée de deux manières : dans son histoire, dans ses paysages, dans ses monumens, ou bien dans le côté intime et familier de sa vie. M. Frémy s'est décidé pour cette seconde méthode, et sa décision mérite encore d'être approuvée. Personne ne demande plus si Rome ou Naples possède des monumens admirables, si la nature, autour de ces villes, a répandu avec profusion la majesté ou la grace sur un harmonieux paysage; mais on demande encore comment la vie se passe dans cet heureux pays, on étudie encore avec curiosité les mœurs et le caractère des habitans. Si l'on excepte quelques livres, parmi lesquels il faut distinguer les *Mémoires de Casanova*, le voyage de Gœthe et les spirituels ouvrages de M. de Stendhal, le côté intime de la vie italienne ne nous a encore été qu'imparfaitement révélé. Pour composer son livre, M. Frémy a étudié avec soin cette face nouvelle et attrayante de la question; il s'est souvenu de *Casanova* et de tous les livres où respire la poétique gaieté de l'Italie, et, en s'efforçant de les imiter, il a tracé un tableau qui, pour la plupart des lecteurs, réunira l'attrait de la nouveauté à celui de l'exactitude.

Angelo Bagatini, le héros du roman, n'a reçu de ses parens pour toute fortune que cinquante ducats et une voix harmonieuse. L'honnête Napolitain trouverait dans ce modeste héritage la satisfaction de tous ses désirs; mais, pour son malheur, il fait connaissance avec une chanteuse célèbre du *Théâtre-Neuf*, la Colombella. Il se ruine pour elle, et quand sa bourse ne contient plus que cinquante carlins, il se voit abandonné par la Colombella, qui lui préfère un certain Pandolfo Guarsetto, le plus vieux et le plus laid des chanteurs de Naples. Pressé par le dénuement, Angelo passe un contrat avec Babeo, le directeur du Théâtre-Neuf; il entre dans la troupe dont la Colombella et Guarsetto font partie. Un jeune professeur compose exprès pour les débuts d'Angelo une partition charmante, *la Sposa fedele*. Le jour de l'épreuve arrive, et la belle voix d'Angelo excite l'enthousiasme. Le public en masse proclame Angelo le plus habile chanteur du Théâtre-Neuf, et quelques spectateurs ravis ramènent l'artiste en triomphe à sa poudreuse mansarde de l'hôtel du *Pigeon d'or*.

Dès ce jour l'ambition s'empare d'Angelo. Entièrement guéri de l'amour qu'il éprouvait pour la Colombella, il traite avec dédain ses camarades; il marche d'un pas orgueilleux dans sa nouvelle carrière, et chaque soir, enivré

Digitized by Google

d'applaudissemens, il rêve de nouveaux triomphes. Sa folle vanité l'égare : il devient bourru et capricieux ; il prend goût à la parure ; il a des bonnes fortunes, et abandonne toutes ses maîtresses après la première entrevue. Mais la Providence réserve à son orgueil et à son libertinage un châtiment imprévu. Chaque fois qu'on donne la *Sposa fedele*, Angelo a remarqué dans une loge voisine de la scène la belle Adelina, la femme du plus riche orfèvre de Naples, le seigneur Gabrielli. Un accès de jalousie emporte au tombeau le vieil orfèvre. Adelina, délivrée de ce gardien fâcheux, peut appartenir sans réserve à l'amant qu'elle aura choisi. Malheureusement son vieux maître de chant, Burchiello, l'accompagne sans cesse et surveille la conduite de son élève avec une tyrannique sollicitude. Angelo se persuade que Burchiello lui est préféré. Egaré par la haine, il entre chez le vieillard, tire son épée, le frappe et s'enfuit, épouvanté de son crime.

Quelques jours se passent, et personne, dans la ville, ne s'occupe de la disparition de Burchiello. Angelo a repris toute sa confiance. Eperdument aimé de la Gabrielli, il passe ses journées près de cette femme charmante ; l'ambition s'unit à l'amour pour chasser de son ame le souvenir de l'infortuné Burchiello. Bientôt même il passe du Théâtre-Neuf au théâtre de la cour. Il est salué grand musicien par la plus brillante assemblée de Naples, et le vieux Sacchini lui-même, transporté d'enthousiasme, couvre de larmes les lauriers d'Angelo. Peu à peu l'orgueil remplace tout autre sentiment dans l'ame du chanteur. Angelo oublie Adelina ; il adresse à une dame de la cour des vœux téméraires ; sa toilette le préoccupe plus que jamais. Vêtu d'un magnifique habit rouge, coiffé d'un chapeau à plumes, on le voit traverser la rue de Tolède et la rue de Chiaia dans un élégant *calessino*. Il feint de ne plus reconnaître ses anciens amis, ou bien répond à leurs saluts par un dédaigneux sourire.

Mais le public de Naples est un des plus capricieux de l'Italie. Angelo cesse d'être le chanteur à la mode ; on se plaint de la faiblesse de sa voix, de la monotonie de ses cadences ; on est fatigué de son orgueil et de ses caprices. Landini, le directeur du théâtre du roi, se décide à faire venir à grands frais, de la cour de Vienne, un nouveau chanteur, Gregorio Belcampione. Une lutte s'établit entre les deux rivaux ; le public est juge du combat, et c'est Belcampione qu'il déclare vainqueur.

Le matin même de ce jour mémorable, Angelo a été appelé chez le juge Palpebra. « Vous donnerez, à partir de demain, lui a dit ce magistrat, des leçons de musique à ma fille. Si, au lieu d'un professeur habile, je ne trouve en vous qu'un musicien médiocre, vous savez ce qui vous attend. » Angelo interprète mal les paroles du juge : « Il sait, pense-t-il, que je suis l'assassin de Burchiello, et il veut bien épargner le meurtrier en faveur du chanteur. Si je succombe ce soir au théâtre du roi, demain il me livrera au gibet ou à la torture. » Une fois sa défaite consommée, Angelo se résigne à fuir, car il ne peut douter qu'ayant perdu son titre de premier virtuose de Naples, il ne

Digitized by Google

soit arrêté d'un moment à l'autre, par le juge Palpebra, comme assassin de Burchiello.

Les aventures les plus singulières précèdent la conclusion du roman. Le bruit de la mort d'Angelo s'est répandu dans toute l'Italie; Belcampione, au bout d'un mois, s'est rendu insupportable au public et se voit forcé de rompre son engagement. Alors les Napolitains regrettent vivement la douce voix et la méthode savante de leur chanteur favori. Des recherches sont ordonnées; les plus grands honneurs sont promis à Angelo, s'il consent à reparaître. Un jour enfin, on annonce au roi qu'il se trouve dans les prisons un bandit qui prétend se nommer Angelo Bagatini. Le roi fait venir le bandit; mais le gracieux visage d'Angelo (car c'est lui-même) est défiguré par les fatigues, et sa voix est devenue rauque et dure. La cour éclate de rire aux premiers sons qu'il veut faire entendre. Le malheureux supplie alors le roi de lui accorder une dernière faveur; il demande qu'on fasse venir au palais ses anciennes maîtresses. S'il en est une qui l'aime encore, ses regards seuls suffiront, dit-il, pour lui rendre les accens harmonieux qu'il a perdus. C'est à l'amour seul, en effet, qu'il a été redevable autrefois de son talent sublime.

Cette demande est accordée à Angelo : on amène devant lui la Teresa, la Rosalba, la Colombella; mais aucune de ces femmes ne le reconnaît, quelques-unes même cachent leur visage dans leurs mains pour ne pas voir cette physionomie repoussante. On remet donc les menottes au prisonnier; on va l'emmener sur la place des exécutions, quand une femme entre précipitamment et le serre dans ses bras : c'est la Gabrielli. Angelo, reconnu par elle, est rendu à la liberté; il coupe sa barbe et ses cheveux; il reprend ses habits de grand seigneur et redevient le plus grand musicien de Naples. Il retrouve aussi, chez Adelina, le digne professeur Burchiello qu'il a cru égorger, mais dont il n'a fait que trouer la robe de chambre avec une rapière de fer-blanc. Le lendemain de cet évènement, Burchiello était parti pour Turin, et sa disparition n'avait paru extraordinaire à personne, car il portait au grand théâtre de cette ville un opéra qui devait mettre le comble à sa gloire. Averti par l'expérience, Angelo oublie ses projets ambitieux; il renonce au théâtre, redevient l'ami de Burchiello et consacre désormais son cœur et son talent à la seule femme qui l'ait véritablement aimé.

Dans ce roman, M. Frémy a donné l'étude pour auxiliaire à sa fantaisie; il a écrit un livre à la fois plus simple et plus vrai que *les Deux Anges* et qu'*une Fée de Salon*. Il est entré dans une voie nouvelle où il mérite d'être encouragé. *La Chasse aux Fantômes* indique d'ailleurs un progrès dans le style du romancier; sa forme a cessé d'être prétentieuse : elle a gagné en correction et en simplicité. Ce double progrès se continuera sans doute, et M. Frémy arrivera, par l'observation et le travail, aux succès que l'imagination, privée de cet appui austère, ne saurait lui mériter.

M. Arsène Houssaye, avant de publier *le Serpent sous l'Herbe*, s'est fait

Digitized by Google

connaître au public par trois romans où des pages spirituelles et même des parties gracieuses se détachent sur un ensemble prétentieux et confus. Dans ces trois livres, c'est l'indécision surtout qui se révèle, et c'est le même défaut qui s'allie à une exécution plus soignée dans *le Serpent sous l'Herbe;* dans ce roman comme dans ceux qui l'ont précédé, M. Houssaye passe de l'idylle à la fantaisie, et de la fantaisie à la satire. Les réminiscences de Gessner et de Millevoye se croisent avec celles de *Gil Blas*, de *Jacques le Fataliste* et de *Tristram Shandy*. Au lieu de choisir entre ces différens modèles, M. Houssaye, qui vise à l'originalité, s'attache à fondre dans une même œuvre les candides tableaux de l'idylle allemande et la verve comique ou les teintes crues du roman de Lesage ou de Diderot. Une saine appréciation des écrivains qu'il imite devrait cependant convaincre M Houssaye que l'art s'oppose à de tels rapprochemens. S'il consultait ses forces, il est à croire aussi qu'il renoncerait sans hésiter à la satire et à la fantaisie. Faute d'avoir assigné à ses prétentions de justes limites, l'auteur du *Serpent sous l'Herbe* s'est épuisé jusqu'à présent en de vains efforts; il a écrit quatre œuvres qui, sans doute, offrent des parties intéressantes, mais qui, dans l'ensemble, manquent absolument de valeur.

Si l'on admettait un moment que les lois de l'harmonie pussent être librement violées par le poète, si l'on croyait par exemple qu'une œuvre, sans manquer d'unité, pût procéder à la fois de Lesage et de Bernardin de Saint-Pierre, il resterait une autre question à résoudre : celle de savoir si les forces de l'écrivain sont en rapport avec cette double tâche. Cette seconde difficulté ne saurait passer pour frivole. L'auteur de *Gil Blas* n'employait pas son temps sans doute à étudier, comme Bernardin de Saint-Pierre, les ineffables harmonies d'un paysage; il ne passait pas des heures à rêver, comme Voss ou Goldsmith, devant une chaumière. Réciproquement ceux-ci n'auraient peut-être vu, dans les mœurs bruyantes de Madrid ou de Paris, qu'un tableau indigne de leur attention; les tristes réalités de la vie active auraient provoqué en eux le dégoût plutôt que la curiosité.

Nous ne nions pas cependant qu'un poète ne puisse joindre à l'expérience et à la finesse de Lesage l'ame rêveuse et tendre de Bernardin de Saint-Pierre. Gœthe a pu écrire un jour *Wilhelm Meister* et le lendemain *Hermann et Dorothée*, mais la grandeur même de l'exception vient suffisamment à l'appui de nos paroles. Ce qu'il nous importe maintenant de constater, c'est que le talent de M. Houssaye ne satisfait pas aux conditions requises. Une partie de son œuvre est donc nécessairement défectueuse; l'idylle est fausse ou la satire insignifiante.

Les lecteurs de M. Houssaye n'auront pas de peine à décider s'il réussit mieux dans l'idylle que dans la satire. Pour nous, *le Serpent sous l'Herbe* nous a prouvé que M. Houssaye comprend mieux *Estelle* que *Tristram Shandy* ou *Gil Blas*. La partie ironique de son roman ne saurait exciter un sourire, ni même provoquer le blâme. Elle ne peut avoir aucun charme pour

Digitized by Google

le public frivole, et pour le public sérieux elle n'a aucune importance. Tout au contraire, dans la partie pastorale du livre, M. Houssaye a fait preuve quelquefois d'un talent facile et gracieux. Bien qu'il applique souvent à l'idylle le procédé de Florian; bien qu'il répande avec excès les fleurs dans les prairies, et l'azur dans le ciel, on ne peut méconnaître, dans ses descriptions et dans ses récits, un sentiment vrai de la nature. C'est dans ce sentiment, nous le croyons, et non dans l'ironie ou le caprice, qu'est l'avenir littéraire de M. Houssaye.

Une exposition diffuse remplit les premières pages du roman. Olivier de Vermand, las de plaisirs et de fugitives amours, dit un jour adieu à Paris et va retrouver sa mère, au château de Valvert, en Normandie. Une jeune orpheline, une fille charmante, Suzanne a été recueillie par Mme de Vermand. Olivier, épris de Suzanne, abuse de l'amour qu'il lui a inspiré. Puis un riche parti se présente pour Olivier. Il oublie Suzanne et se marie avec Mlle de La Roche dont la laideur est rachetée, à ses yeux, par une immense fortune. Suzanne devient folle. Les deux enfans qui naissent de la liaison d'Olivier avec l'orpheline, sont portés à un hospice. L'un d'eux est Robert, le héros du livre. Cette histoire banale prend une assez grande place dans le roman de M. Houssaye; elle n'ajoute pourtant ni à la clarté, ni à l'intérêt.

Robert est recueilli par un vieux maître d'école, qui lui donne plus de coups de bâton que de bons conseils. Un jour l'enfant s'évade pour éviter un châtiment. Après avoir couru quelque temps, il se trouve libre et seul au milieu de la campagne. Il prend le parti de courir les aventures et marche gaiement, avec insouciance, vers le gîte inconnu que la providence lui réserve. Là commence réellement le livre de M. Houssaye. Sous le titre du *Serpent sous l'Herbe*, c'est en effet la vie errante d'un élève de Gusman d'Alfarache et de Gil Blas qu'il a voulu nous raconter.

Robert se met donc en marche, les poches vides, mais le cœur plein d'espérance. Il brûle de connaître le monde et d'éprouver ses forces dans une lutte avec la vie. Le cours capricieux d'une rivière lui sert de guide. En la côtoyant, Robert arrive à un village, et à peine a-t-il fait quelques pas au milieu des maisons, qu'une enseigne d'auberge le jette en extase. L'hôtesse de cette auberge se trouve être une excellente femme, que la méprise de Robert fait sourire, et qui accueille le jeune pélerin sans lui demander d'écot. Robert passe plusieurs jours dans cette merveilleuse auberge, buvant le meilleur vin de la cave, et goûtant les plus beaux fruits du verger. Mais un beau jour, le maître d'école, qui a élevé Robert, paraît dans la salle commune, et Robert se sauve à toutes jambes. Il arrive sain et sauf au bord de la rivière, s'élance dans une nacelle abandonnée, et s'abandonne de nouveau aux caprices de la fortune.

Nous ne suivrons pas Robert dans toutes les aventures que l'imagination de M. Houssaye multiplie sur son chemin. Nous ne dirons rien du séjour de Robert chez les comédiens, de la mystérieuse jeune fille qui lui apparaît,

Digitized by Google

comme un ange, parmi ces hommes débauchés, et qui porte le nom impossible de Presciosa. Les amours de Robert et de Mlle Léocadie ne méritent pas non plus de nous occuper. C'est un récit fort peu chaste et contre lequel la critique peut réclamer sans pruderie. Évidemment M. Houssaye s'est trop confié dans ses forces, en voulant imiter le *Wilhelm Meister*, de Gœthe : il a taillé Léocadie et Presciosa sur le patron de Mignon et de Philine. Mais sous sa main inhabile, la poétique effronterie de Philine s'est changée en une impudence triviale, et la céleste figure de Mignon a rivalisé, avec les amours de Dorat, en fadeur et en mignardise.

Robert passe quatre ans chez les comédiens. Ensuite la protection de la bienfaisante hôtesse, près de laquelle il est revenu, le fait entrer comme clerc, à l'étude de maître Desmasures, le notaire du village. Mme Desmasures devient amoureuse du jeune clerc, qui est bien plus souvent dans le jardin, occupé à lui cueillir des fleurs, que dans l'étude, à écrire les actes de son mari. Malheureusement, un avis prudent donne l'éveil à la vigilance de maître Desmasures. Il feint de partir pour un voyage, et revenant sur ses pas, surprend l'effronté Robert dans la chambre de sa femme. Cet épisode est une maladroite réminiscence d'un proverbe de M. de Musset, intitulé : *le Chandelier*. Robert copie lourdement et sans grace l'aimable Fortunio du poète; quant à Me Desmasures et à sa femme, ce sont des imitations un peu plus habiles de Jacqueline et de maître André.

Nous venons de raconter la première partie du roman, qui, bien que très défectueuse, on le voit, est certainement la meilleure. Nous passerons très rapidement sur les évènemens qui remplissent tout le second volume et les dernières pages du premier. — En quittant la maison de Mme Desmasures, Robert, toujours sans argent, forme le projet d'aller à Paris. Il n'a pour vêtement qu'une mauvaise robe de chambre. Le hasard lui fait rencontrer le curé du village, qui va au prochain hameau consoler une mourante. Robert lui prend de force sa soutane et son chapeau à cornes, et lui laisse en échange sa robe de chambre et ses pantoufles. Il dîne à crédit dans une auberge, grace à ce costume. Au coucher du soleil, la fortune, toujours favorable à Robert, envoie sur ses pas un poète extravagant qui s'est enfui de la maison paternelle, où on le battait pour ses élégies Gérard est le nom de ce poète. Plus prévoyant que Robert, il a eu la précaution d'emporter, pour aider sa fuite, une bourse bien garnie. Une conversation s'engage entre les deux aventuriers, et bientôt une amitié fraternelle les unit. Le poète partage sa bourse avec Robert, qui met, en revanche, sa gaieté et son esprit inventif au service de Gérard.

Arrivé à Paris, Robert cesse de personnifier le caprice; le rêveur insouciant se change en un charlatan de la plus triste espèce. Le héros d'une pièce fameuse, applaudie au boulevart et dont le nom est devenu populaire, sert de modèle à cette personnification triviale de l'effronterie et de la ruse. Robert fait la contrebande; il falsifie des eaux minérales; il adresse aux journaux

Digitized by Google

des lettres pour et contre ses entreprises. On ne saurait trop admirer l'emploi que Robert fait de l'argent obtenu par ces ruses misérables. Il le dépense à acheter des consciences d'avocat et des vertus de comédiennes; il prétend se venger ainsi de la société qui l'a corrompu. La société s'inquiète fort peu de cette vengeance; mais Robert se ruine. Un jour, il n'a plus même la ressource de faire des dettes. Toutefois la Providence ne l'abandonne pas, et la médecine homéopathique, qu'il se met à pratiquer sans la connaître, rétablit promptement sa fortune.

Quant à Gérard, il passe son temps à rimer des ballades, ou à courir après des éditeurs. L'imbécillité de ce personnage est fort peu divertissante, et ses querelles avec les libraires, embarrassent inutilement le récit.

En passant un jour près du Pont-des-Arts, Robert rencontre un ciseleur qui vend aux passans la liberté de quelques hirondelles; une bouquetière offre, au même moment, des roses à une dame dont Robert ne distingue que confusément la physionomie à travers le tissu noir de son voile. Celle-ci répond, en s'adressant à l'homme qui l'accompagne : « J'aimerais mieux voir s'envoler ces hirondelles. » Robert regarde cette femme avec reconnaissance, et se dit à lui-même que celle qui prie pour la liberté des oiseaux est elle-même une esclave : il achète les hirondelles et les rend à la liberté. Pendant ce temps, la dame au voile noir a disparu; mais ses paroles et son regard ont laissé dans le cœur de Robert une impression profonde. Ce petit épisode, habilement raconté, remplit un des plus gracieux chapitres du livre.

A quelque temps de là, Gérard est reçu, on ne sait à quel titre, chez un gentilhomme ruiné, qui vit à Paris dans une profonde solitude, avec sa femme, dont il est jaloux. Le poète présente son ami, en l'absence du mari, à Mme d'Épinay. Robert reconnaît en elle la jeune dame qu'il a vue sur le Pont-des-Arts; il devient amoureux de Mme d'Épinay, et celle-ci partage la passion de Robert. Un voyage imprévu du mari favorise cette liaison; mais le brusque retour de M. d'Épinay détruit bientôt le bonheur des amans. L'infidélité de sa femme n'est plus un mystère pour M. d'Épinay, qui se livre envers elle à tous les excès d'une colère brutale. Clotilde, c'est le nom de la maîtresse de Robert, s'enferme dans un couvent; mais elle promet à son amant de n'en sortir que pour lui ou la mort. L'époque où doit finir la captivité volontaire de Mme d'Épinay est aussi celle de sa fête; elle supplie Robert, dans une lettre tracée à la hâte, d'habiter, en attendant ce jour, le village de Soucy : ce sera pour elle une consolation de savoir que Robert l'attend dans ce village isolé, et partage pour ainsi dire sa solitude. Robert, qui est très réellement amoureux de Clotilde, se soumet sans hésiter au vœu qu'elle exprime, et part pour la Normandie. Il est prêt, s'il ne la revoyait plus, à chercher dans le suicide un remède à sa douleur.

De toutes les manières qui s'offraient de dénouer le drame arrivé à ce point, M. Houssaye a choisi la moins prévue. A Soucy, Robert rencontre M. et Mme Desmasures, et son ami Gérard. Celui-ci a épousé une belle marquise

Digitized by Google

qu'il a rencontrée chez Mme d'Épinay. Robert devient amoureux de la femme de Gérard. Clotilde, convaincue de la perfidie de Robert, redevient une épouse fidèle et la plus heureuse des mères. De son côté, Camille, la femme de Gérard, après avoir failli être sacrifiée par la jalouse Clotilde, à un désir furieux de vengeance, revient à la vie pour se corriger, et goûter, dans l'accomplissement de ses devoirs, les joies les plus pures. Enfin Robert oublie Camille aussi bien que Clotilde, et se marie avec la veuve de Me Desmasures, son ancien patron.

Cette seconde partie du roman est tout-à-fait dépourvue de vraisemblance, et la complication des évènemens ne produit pas l'intérêt. A partir de la moitié du troisième livre, le roman de M. Houssaye, sauf quelques parties, n'est qu'une insignifiante ébauche. Le programme a remplacé la comédie; les scènes ne sont qu'indiquées, et une action triviale marche à la hâte vers un dénouement impossible. Cette partie cependant exigeait, plus que la première, une main calme et patiente. M. Houssaye abordait le roman philosophique après l'idylle; l'étude devait accompagner l'invention, et l'expérience devait remplacer la rêverie. Or, l'on voit aisément qu'il ne s'est pas rendu compte de l'importance de sa nouvelle tâche. Il a continué à rêver, quand il fallait observer ou se souvenir. Son ironie n'est pas celle de l'expérience; elle ne paraîtra puissante qu'aux ignorans. Qu'un lecteur sérieux cherche, dans cette dernière partie du livre, une satire ou un drame! il sera également trompé. Les passions sont aussi mal étudiées que les caractères.

Mais il reste à M. Houssaye, si on lui refuse le talent de la satire et du drame, un talent de romancier élégiaque, facile et gracieux. En retranchant toute la partie ironique du roman et les cent pages diffuses qui servent d'introduction, il y aurait moyen de faire avec *le Serpent sous l'Herbe*, une idylle assez jolie, quoique d'un style souvent prétentieux. Il n'a donc manqué jusqu'à présent à M. Houssaye que de connaître la vraie portée de son talent. Qu'il renonce à fondre *Estelle* avec *Tristram Shandy!* Qu'il proportionne la tâche du romancier à ses forces! S'il hésite, s'il essaie d'un pas irrésolu des routes contraires, il s'expose à dépenser une ardeur précieuse en des explorations stériles. M. Houssaye doit donc se hâter; le succès n'appartient pas à l'indécision, au caprice; c'est la volonté intelligente qui le mérite, et c'est par l'unité qu'elle y parvient.

D. M.

Digitized by Google

MUSIQUE SONNANTE.

Mazarin permettait aux Français de chanter; il se plaisait à leur entendre fredonner gaiement les refrains de Ducauroy, de Frémol, de Boesset. Nos ministres sont plus aimables encore; ils veulent que la nation entière apprenne à chanter. La musique fait aujourd'hui partie de l'instruction primaire : Paris, Toulouse, Lille, ont des conservatoires de musique, et la municipalité de Lyon en a promis un à ses administrés. Il m'est venu dans la tête de fournir en trois mois trente-deux millions d'élèves à nos écoles de solfège; s'ils ne sont pas assez habiles pour attaquer une fugue à livre ouvert, ils auront du moins l'oreille formée aux intervalles de la gamme, ils sauront caser les demi-tons à leur place, et ces avantages, qui demandent quelquefois des mois d'étude, seront appréciés par les maîtres. C'est en plein vent que j'établis mon école préparatoire. Mes élèves travailleront à toute heure; la musique, lancée au travers de leur troupe nombreuse, les saisit partout, à table, au lit, à la promenade; assis, marchant, courant, galopant, la gamme les assiégera à toute heure et les forcera d'acquérir de la science, quand même ils voudraient échapper aux bienfaits qu'elle leur promet. La machine à vapeur, le chemin de fer, n'ont pas une allure plus constante et plus rapide. On pense bien que je ne puis pas suffire à tant de travaux, qu'il me faut absolument une armée de répétiteurs; oui sans doute, j'aurai recours à leur aide; ils me serviront avec un zèle, une exactitude imperturbables. Ces répétiteurs sont les horloges, les pendules, les coucous même.

Peut-être direz-vous que je vais vous conter les rêves d'un malade; lisez, et vous verrez que ce malade pouvait avoir perdu l'usage de ses jambes, mais que la tête n'avait pas tout-à-fait déménagé. Arrivons au fait.

Depuis trop long-temps les horloges parlent pour ne rien dire; leur langage manque tout-à-fait de précision et devient inintelligible à deux époques

Digitized by Google

de la journée. Trois, quatre, cinq, six coups peuvent être comptés aisément, si l'on a l'attention portée vers l'horloge, et si l'on attend qu'elle frappe l'heure. Mais si une longue série de dix, de onze, de douze coups arrive à l'improviste, on se trompe aisément sur leur nombre, le moindre bruit dérange votre calcul, et vous êtes fort étonné d'arriver à quatorze ou de rester à onze lorsque le marteau a réellement frappé douze coups. Il ne suffit pas de bien compter, il faut encore en avoir la conviction, ce qui est très rare. Midi ou minuit et demi, une heure, une heure et demie du matin ou du soir, sont exprimés chacun par un coup dont l'identité parfaite ne permet de faire aucune distinction. Si un aveugle ou bien un malade dont l'état exige qu'on le préserve du contact de la lumière s'éveille après minuit, il restera dans une incertitude complète à l'égard de l'heure jusqu'au moment où l'horloge frappera deux coups. Ils sauront bien que c'est deux heures, mais est-ce deux heures de nuit ou de jour? La cloche ne s'explique point à cet égard. Il est des pays où le soleil reste sur l'horizon pendant des mois entiers, et que la nuit couvre de ses ombres pendant un aussi long temps. Un chasseur, un courrier, un joueur, un médecin, un malade, après de grandes fatigues ou de longues veilles, se livrent au sommeil d'une manière très irrégulière; que leur repos soit prolongé outre mesure ou qu'il ait une intermittence continuelle, ces personnes, en s'éveillant, ne comprendront rien à ce que l'horloge voudra leur dire. Elle sonnera quatre, cinq, six heures; le jour pénétrera dans leur chambre à travers les rideaux, et elles ne sauront point si les heures frappées appartiennent au soir ou au matin. Plusieurs se lèveront à la hâte après cinq heures pour aller dîner, et trouveront tout le monde endormi, ne songeant pas même à faire les apprêts du repas du matin. Le quart, la demie, le troisième quart de chaque heure, se répètent vingt-quatre fois pendant la journée, et ne présentent jamais l'indication, même incertaine, du moment auquel ils se rapportent. Un quart sonne; on sait que c'est un quart, voilà tout. Mais est-ce le quart de deux heures, de trois heures du matin ou du soir? c'est ce que l'horloge ne peut vous dire au moyen de son bruit tout-à-fait insignifiant. Les géomètres ont cherché vainement jusqu'à ce jour des combinaisons variées pour rectifier ce langage, dont ils ont toujours reconnu l'imperfection.

Le problème qui les occupait depuis trois cents ans vient d'être résolu, dans son ensemble et dans tous ses détails, par un musicien. Le système qu'il a présenté à l'Académie prévoit tout, répond à tout, et chaque fois que son horloge parle, ne fût-ce que pour sonner un quart, elle indique l'instant précis de la journée que ce même quart est appelé à marquer.

Il y parvient en donnant une couleur sonore à chaque coup qui doit frapper l'oreille, et cette différence fait reconnaître à l'instant l'heure qui vient de sonner, quand même on se serait trompé sur le nombre des coups qui auraient passé. Il suffit d'entendre le dernier coup pour acquérir la certitude que c'est onze heures du matin ou de la nuit qui viennent de se faire entendre.

Digitized by Google

Ce système présente quatre-vingt-seize combinaisons, car la journée se compose de vingt-quatre heures différentes et non pas de deux fois douze heures, comme on l'a fait pour les anciennes horloges. Cette journée commence à une heure du matin pour finir à minuit. L'horloge marque cette première heure en frappant un coup qui est le *la* le plus grave de la voix de basse. Deux heures sont marquées par la répétition de ce même *la* suivi du *si*. La même marche diatonique est employée successivement en montant, et donne, pour huit heures du matin, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la*; pour midi, *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi*. Le soleil est alors arrivé à son apogée, au zénith; l'horloge l'a suivi en montant, cet astre va descendre, et l'horloge suivra sa marche en descendant aussi, et la douzième qu'elle a montée par fragmens, va être distribuée d'après le même système, mais à l'inverse, pour marquer d'une manière pittoresque et claire les heures du soir. Ainsi elle dira *mi* aigu, dernier coup de midi; pour exprimer une heure du soir, *mi, ré*, pour marquer deux heures du soir, et, suivant la même marche rétrograde, elle dira : *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi*, octaves pour frapper huit heures du soir; et enfin, la douzième complète *mi, ré, ut, si, la, sol, fa, mi, ré, ut, si, la*, pour sonner minuit. Voilà pour les heures de jour et de nuit; voici comment les quarts seront exprimés :

Le premier quart appartient à l'heure qui vient de sonner, il la touche, pour ainsi dire encore, avec la main. Ce quart sera marqué par la même note qui caractérise cette heure, mais elle sera frappée à l'octave haute. Le second quart ou demi-heure participe également de l'heure qui vient de passer et de celle que l'on attend; il tient par la main l'heure sonnée et tend l'autre main à l'heure qui va venir, il l'appelle. Ce quart sera marqué par la note déjà répétée à l'octave pour le premier quart, laquelle sera suivie de la note qui caractérise l'heure suivante. Exemple : quatre heures du matin ont sonné en articulant la quarte, *la, si, ut, ré*, le quart donnera un *ré* à l'octave, la demie donnera ce même *ré*, suivi d'un *mi*, puisque c'est le *mi* grave qui doit ensuite marquer la cinquième heure. Cette demie de quatre heures du matin a déjà appelé le coup de cinq heures que l'on attend en frappant le petit *mi*, note qui caractérise cinq heures; le troisième quart, qui appartient tout-à-fait à l'heure à venir, l'appellera avec plus d'instance en répétant la note qui la caractérise; ce troisième quart sera sonné *ré, mi, mi* à l'octave; cinq heures sonneront après au grave, et seront exprimées par la quinte *la, si, ut, ré, mi*. Je vais citer un second exemple pour les heures du soir. Deux heures ont sonné. Le marteau a frappé *mi, ré*; le quart répètera *ré* à l'octave, la demie dira *ré, ut*, le troisième quart *ré, ut, ut*, appelant ainsi l'*ut* qui va marquer la troisième heure du soir; laquelle sera exprimée ensuite par cette tierce descendante *mi, ré, ut*.

Les quarts et la demie qui suivent minuit et midi, points d'arrivée et de départ de l'ascension et de la descente des heures, présentent une exception. Une heure après midi répète le douzième coup de midi, qui est le *mi*. Par

Digitized by Google

conséquent le *mi* appelant le *mi*, le quart, la demie, le troisième quart seront exprimés par cette même note frappée à l'octave, et l'horloge dira *mi*, — *mi*, *mi*, — *mi*, *mi*, *mi*. Même observation pour le *la* grave, qui exprime une heure du matin après avoir frappé le douzième coup de minuit.

Je crois avoir exposé ce système avec assez de clarté pour être compris.

Si l'on veut opposer que ce système exige, pour être bien saisi dans les détails de son exécution, une oreille exercée aux intervalles musicaux, je répondrai que cette étude, faite à tous les instans, aura formé des élèves intelligens après le sixième jour, et que les enfans démontreront le lendemain aux gens raisonnables toutes les combinaisons sonores de l'horloge nouvelle. Le gamin sera professeur sur ce point, dès que vingt-quatre heures auront défilé devant son oreille. Si, parmi le million d'individus qui habitent Paris, on en rencontrait cinquante assez stupides pour ne rien comprendre aux confidences de notre horloge, la condition de ces idiots ne serait pas plus mauvaise qu'elle ne l'est aujourd'hui. Ils compteraient par leurs doigts, comme ils font à présent; notre horloge leur donne la même somme de coups, distribuée de la manière adoptée pour les anciennes horloges.

En choisissant la gamme de *la*, je me suis conformé au système des Grecs; j'ai pris pour point de départ la proslanbanomène des anciens, note que toutes les voix de basse font sonner librement, et qui, par cette raison, a été adoptée pour diapason. Par ce moyen, ceux qui voudront chanter sans le secours des instrumens, pourront, à l'instant même, prendre le diapason de l'horloge, accorder leur violon, leur violoncelle sur ce repère sonore. Maintenant que l'autorité fait de nobles efforts pour répandre la doctrine musicale dans toutes les classes de la société, doctrine qui fait partie de l'instruction primaire, ne sera-t-il pas très avantageux de trouver, dans tous les enfans, une oreille déjà formée à l'intonation des intervalles musicaux? Cette première étude, souvent hérissée de difficutés pour certains sujets, sera faite sans travail; l'horloge musicale aura formé des millions de musiciens en herbe. Dès qu'un enfant viendra s'asseoir sur les bancs de l'école primaire, si le maître lui fait chanter la gamme, l'élève va réunir admirablement les deux tétracordes, placer les demi-tons aux lieux où ils doivent être, sans hésitation aucune, et tous les intervalles seront d'une parfaite justesse, conditions que l'on n'obtient souvent qu'après trois mois d'étude. Si le maître fait descendre la gamme à son élève, celui-ci ne montrera pas moins d'aptitude et d'intelligence; ce sera pour lui la chose la plus simple : il aura imité l'horloge en sonnant huit heures du matin et huit heures du soir. Même observation pour la douzième de minuit et de midi.

Lorsqu'un domestique entre au service d'une grande maison, ne sait-il pas, dès le lendemain, si c'est monsieur, madame, leur fils aîné ou cadet qui appellent en agitant leurs sonnettes? Il sait distinguer la voix de ces timbres différens, du bruit de la sonnette de l'escalier, et pourtant les tons de ces clochettes sont d'autant moins appréciables, qu'ils ne sont point classés dans

Digitized by Google

des proportions régulières, musicales et agréables à l'oreille. On parviendrait bien plus facilement à saisir toutes les nuances d'intonation de notre horloge. Sa cloche la plus grave, accordée sur le ton du diapason, réglé après avoir été discuté par l'Institut et le Conservatoire, serait un étalon invariable qui fixerait à jamais ce méridien sonore pour toute la France.

On voit que je compte me servir de douze cloches graves et de douze cloches aiguës pour composer le clavier de mon horloge. Cependant s'il s'agissait de l'établir dans un palais et de la faire cadrer majestueusement avec une riche façade, je la ferais parler au moyen de trompettes animées par un jeu d'orgue très puissant. Ces trompettes seraient embouchées par des statues représentant des anges, des génies, ou, ce qui vaudrait mieux encore, par les douze heures personnifiées.

Un mécanicien d'un talent éprouvé, un artiste dont les chefs-d'œuvre ont été déposés dans nos musées, termine, en ce moment, le mécanisme nécessaire pour mettre en jeu ces nouvelles horloges. J'espère pouvoir bientôt soumettre son travail à l'Académie. Je croyais n'avoir trouvé qu'un badinage musical, lorsque, il y a six mois, je fis part de mon idée à M. Arago; il m'assura que j'avais résolu un problème dont les géomètres cherchaient la solution depuis des siècles. Le suffrage d'un homme si haut placé dans les sciences me fit concevoir, pour ma découverte, une estime que je n'avais pas, et je me décidai, d'après son conseil, à la livrer à l'examen de l'Académie des Sciences.

CASTIL-BLAZE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le ministère anglais vient de subir une crise qui s'est terminée à son avantage, et dont, grace à la fermeté de sa conduite, il recueillera quelques bons fruits. Nous ne savons pas encore tous les détails de cette discussion, mais le résultat a été un vote de vingt-neuf voix en faveur du ministère, chiffre qui n'est pas aussi minime qu'il pourrait le paraître, si l'on réfléchit à l'état de fractionnement où se trouve la chambre des communes.

Il est impossible de n'être pas frappé de l'analogie qui existe entre ce qui vient de se passer à Londres, et ce qui se passe à Paris en ce moment. A la chambre des communes et dans la chambre des députés, même alliance de deux partis, même impatience d'arriver au pouvoir, qui fait mettre de côté les griefs anciens et les ressentimens actuels; même défiance dans la masse de l'assemblée à la vue de ces manœuvres si faciles à comprendre; peut-être dans quelques jours sera-t-il permis d'ajouter : même empressement du ministère à accepter le combat et à faire juger à fond la question. M. Molé ne saurait se dissimuler que sa position offre quelque identité avec celle de lord Palmerston; et s'il faut ajouter foi aux bruits, assez vraisemblables, qui circulent, il se trouvera sans doute, dans peu de jours, en situation de dire, du haut de la tribune, à quelque député doctrinaire, ce que disait lord Palmerston : « Le cabinet se considère comme responsable des actes de chacun de ses membres; et si la motion que vous proposez est adoptée, nous devons déclarer qu'elle aura pour résultat un changement de ministère et de système de gouvernement. »

Nous dirons en deux mots les faits qui ont eu lieu en Angleterre, en attendant ceux qui se préparent à Paris. Dans la séance de la chambre des communes du 6 de ce mois, sir W. Malesworth, représentant pour la ville manufacturière de Leeds, et ancien représentant pour le comté de Cornwall, proposa à la chambre de voter une adresse à la reine pour témoigner son mécontentement de la gestion de lord Glenelg, ministre des colonies, à qui il attribue tous les désordres du Canada, qu'on pourrait aussi bien attribuer a

Digitized by Google

l'opposition radicale, qui les attise par ses discours et ses demandes de séparation. Sir W. Malesworth, ardent radical, avait fait cette motion avec M. Leader, autre radical non moins ardent, qui a acquis, comme on sait, une grande célébrité dans les élections de Londres, et qui figure depuis peu dans la chambre des communes. L'opposition tory tout entière devait soutenir cette levée de boucliers; sir Robert Peel lui-même devait prendre la parole, et on espérait, sinon renverser du coup le ministère, du moins le rendre si débile, qu'il suffirait de la moindre secousse pour en finir. Lord Stanley et sir Robert Peel se fussent ainsi trouvés à la tête des affaires, et les radicaux, qui leur sacrifiaient le ministère, comptaient assez sur l'impopularité du nouveau cabinet pour recueillir prochainement sa succession. La route était bien indiquée: passer par un ministère tory pour arriver à un ministère radical. Il paraît que ni le voyage ni le but n'ont été du goût de la chambre des communes, et ce *premier* essai de coalition entre les radicaux et les tories, comme dit le *Journal des Débats* (il faudrait dire entre quelques radicaux, quelques whigs et les tories), cet essai n'a pas réussi cette fois, non pas, comme on semble l'insinuer, faute d'accord entre ses auteurs, mais par l'effet de la clairvoyance et de l'esprit de stabilité qui domine encore dans la chambre des communes.

Il faut avouer cependant que la tactique des tories et des radicaux réunis avait un peu manqué d'ensemble. Lord Sandon, hardi comme serait M. Jaubert, trouvant la proposition de sir William Malesworth trop molle, émit un amendement qui consistait à faire peser sur le ministère entier le vote de censure proposé contre un de ses membres. Lord Palmerston avait, il est vrai, déjà déclaré que la censure de la conduite de lord Glenelg entraînerait la démission de tous les membres du cabinet, et qu'aucun d'eux ne serait assez *vil* (ce sont ses termes) pour conserver des fonctions publiques après un tel vote contre un de leurs collègues. La question était donc bien posée, comme l'entendait lord Sandon avec son amendement. Le ministère acceptait la solidarité du blâme; il voulait que le vote de la chambre, au sujet de la proposition de sir W. Malesworth, fût pour lui un ordre de retraite ou un bill d'indemnité. Il entendait que ce fût là une défaite totale ou une victoire complète, un fait qui ne laissât pas de doutes dans les esprits; mais ce n'était pas le compte des hommes clairvoyans, tels que lord Stanley et Robert Peel, qui connaissent mieux l'esprit de la chambre que les honnêtes radicaux dont ils comptaient se servir pour arracher le pouvoir, à leur profit, des mains de lord Palmerston et de ses amis. M. Leader lui-même, qui semble avoir acquis rapidement l'intelligence des luttes parlementaires, voyait avec peine l'amendement de lord Sandon, et pensait avec raison, comme ses alliés tories, que la chambre reculerait devant une sorte d'accusation générale contre un ministère dont elle n'a pas de raisons de se séparer.

On voit maintenant le débat. Les deux fragmens de partis coalisés voulaient entraîner la chambre, sans qu'elle s'en aperçût en quelque sorte, et lui faire renverser le cabinet par un acte partiel contre un de ses membres.

Digitized by Google

combinaison ingénieuse sans doute, mais qui s'est trouvée déjouée par l'excès d'ardeur de lord Sandon, et surtout par la netteté de la conduite de lord Palmerston. Sur qui retombe maintenant le reproche de défaut de capacité dont on voulait envelopper tout le cabinet de lord Melbourne? A qui l'adresser? A ceux qui attaquent avec si peu de prudence et en temps inopportun, ou à ceux qui se défendent si simplement, par le seul fait de leur solidarité et de leur union?

S'il faut en croire quelques journaux et certaines rumeurs, une alliance semblable à celle des tories et d'une fraction du parti whig, mêlée de quelques radicaux, se prépare à Paris dans la chambre. Un journal cite des faits, un autre cite des noms. Pourquoi ne pas redire ce que chacun dit tout haut? On parle d'une entremise très active entre M. Guizot et M. Thiers, de la part de M. de Rémusat; d'offres courtoises faites de part et d'autre entre une fraction du centre gauche et une autre fraction du centre droit. D'après ces dires, on se partagerait d'avance les dépouilles du ministère du 15 avril qu'on voit déjà à terre, et l'on se dirait civilement avant la bataille, comme à Fontenoy : *C'est à vous, messieurs, de tirer les premiers!* C'est pour la discussion des fonds secrets, qui doit avoir lieu lundi, que se dérouillent les armes dans les deux partis coalisés. Le *Courrier Français* parle déjà d'un petit discours de M. Jaubert, « dont l'âpreté, dit-il, est fort louée de ceux qui en ont eu communication. » Le même journal ajoute que M. Duvergier de Hauranne récite volontiers le sien en petit comité, et que M. Guizot parlera *lui-même* dans cette discussion.

Le terrain de la discussion importante qui se prépare nous semble à la fois bien et mal choisi. Bien choisi; car, en effet, si le ministère est frappé de défaveur par la chambre, si les votes lui sont contraires dans la discussion des fonds secrets, s'il est contraint de subir une réduction quelconque dans cette demande qu'il a si nettement motivée dans les bureaux, elle aura pour résultat d'amener la dissolution du cabinet et une modification du système de gouvernement, comme le disait, il y a peu de jours, en pareil cas, lord Palmerston à la chambre des communes. Le vote des fonds secrets est un vote de confiance; le ministère a fixé, d'accord avec la commission, le chiffre auquel il s'arrête, le crédit dont il a besoin pour répondre de la tranquillité publique. Le débat est bien simple, bien plus simple qu'il ne l'a été en Angleterre. La chambre accordera ou refusera sa confiance au ministère. Il n'y a lieu à disputer ni sur le blâme général ni sur le blâme partiel. Une réduction amènera le ministère de M. Guizot et de ses amis, M. de Broglie, M. Rémusat, M. Jaubert, ou le ministère de M. Thiers. Mais nous espérons, pour M. Thiers, que ce ne sera pas le sien.

Lord Sandon, sir W. Malesworth et leurs amis disaient aussi à lord Stanley et à sir Robert Peel : « Passez les premiers, messieurs, nous comptons sur vos fautes et votre impopularité pour nous faire arriver bientôt ensuite. » M. Thiers, que nous sommes bien loin de comparer aux personnages que nous venons de nommer, voudrait-il jouer leur rôle? Est-ce par une telle voie

Digitized by Google

faillibiement les hautes et brillantes qualités de son esprit, mais sans de fâcheuses nécessités, telles que seraient les suites du ministère des doctrinaires? L'impatience doit-elle prendre place dans des vues telles que les siennes, et un homme d'état qui a marqué lui-même, par des prévisions politiques noblement établies, le jour de sa rentrée aux affaires, ne s'exposerait-il pas plutôt à éloigner ce jour qu'à le rapprocher, en succombant à des tentations du genre de celles dont les doctrinaires voudraient, dit-on, leurrer aujourd'hui l'homme éminent dont nous parlons?

Nous disions que le terrain de la discussion qui se prépare nous semblait bien et mal choisi. Mal choisi, parce que la gravité de cette question des fonds secrets rendra la chambre plus difficile à entraîner, et que si on la décidait à voter contre le ministère, ce serait en éloignant de son esprit la pensée du vote de confiance, et en l'appelant sur le terrain des économies. En un mot, la chambre, à notre sens, n'entendrait pas déclarer par là qu'elle retire sa confiance au ministère; elle croirait seulement obtenir la tranquillité du pays à meilleur marché, qu'on nous passe ce terme; et si le ministère établissait la question sous son véritable point de vue, la chambre reculerait comme a fait le parlement. Supposant même les votes enlevés, le ministère dissous, et la formation d'un nouveau cabinet confiée aux chefs des partis coalisés, leur serait-il possible de ne pas revenir sur le vote des fonds secrets? Un nouveau ministère, prenant les affaires, n'aurait-il pas à surmonter des embarras nouveaux? Les partis vaincus ne reprendraient-il pas de l'espoir et de la force au milieu du trouble inséparable d'une crise ministérielle, et si le cabinet nouveau dépassait le crédit accordé par la chambre, à quel accueil devrait-il s'attendre dans la session suivante, après avoir détruit un ministère à propos de cette question?

M. Thiers et M. Guizot sont tous deux des hommes trop sensés, d'un esprit trop éclairé et trop juste, pour marcher au renversement d'un ministère sans avoir réfléchi aux embarras du lendemain. Au milieu de tant de propos que fait naître cette nouvelle situation, on a parlé de la reconstruction du cabinet du 11 octobre, reconstruction déjà tentée plusieurs fois sans résultat, entre autres l'année dernière, dans la célèbre visite de M. Guizot à M. Thiers. Mais a-t-on bien réfléchi au caractère du cabinet du 11 octobre 1832? C'était, s'il nous en souvient, un ministère où chaque membre avait apporté, avec le courage qui a fait tant honneur à ce cabinet, une sorte d'abnégation de ses goûts politiques. Résister au désordre, maintenir le calme, l'apporter là où il n'était pas, telle était la pensée du 11 octobre. Il se peut que M. Guizot eût alors les idées d'organisation qu'il a tenté d'appliquer l'année dernière, dans les malheureux essais qui ont amené le 15 avril; mais M. Guizot avait ajourné ou écarté ses vues de reconstitution sociale que ne semble pas encore goûter le pays; il en avait fait le sacrifice à cette grande nécessité, le calme. La pensée féconde de M. Thiers s'était sans doute portée au dehors; il avait probablement découvert les éventualités qui pouvaient amener l'intervention

Digitized by Google

en Espagne, et qui depuis lui ont paru plus pressantes. Il n'avait pas renoncé aux principes qui lui ont fait prendre place au centre gauche en quittant le ministère; mais le bien-être, la tranquillité du pays, lui commandaient le sacrifice de quelques idées d'exécution, et il choisissait, comme M. Guizot, comme tous ses autres collègues, au besoin le plus pressant, à la nécessité de la paix, de l'unité du pouvoir, qui fait sa force contre les partis. Serait-ce ainsi que se présenterait le nouvel 11 octobre, fondé sur les ruines d'un ministère qui s'est montré apte à rendre la paix au pays, à la lui conserver, et qui pourrait prétendre également au titre de ministère du 11 octobre, si on entend par là un ministère d'ordre et de paix? Pour reconstituer le ministère du 11 octobre sur ses bases véritables, il faudrait d'abord reconstituer les causes qui l'ont amené, les émeutes, les associations illicites, la guerre civile, tandis que nous sommes en plein repos, que les esprits sont calmes et les partis repoussés dans le cercle de légalité qui les enferme.

Si l'on entend par ministère du 11 octobre la réunion des hommes de talent et de capacité de la chambre, assurément M. Thiers et M. Guizot sont faits pour prendre deux des premières places dans un tel ministère. Mais le talent excessif deviendrait justement la dictature que la charte a refusée au roi et aux autres pouvoirs, si c'était toujours là une condition unique de l'entrée aux affaires. Certaines situations appellent certaines capacités, et les rendent opportunes. L'immense talent de M. Guizot a-t-il suffi pour faire face à la situation politique de l'année dernière, et n'est-ce pas justement son activité d'esprit, cette brillante faculté qui créa l'embarras des affaires à l'époque dont nous parlons? Est-ce la parole éloquente de M. Guizot qui calmait, au commencement de la session dernière, l'aigreur des esprits, excitée par ses amis et entretenue par les journaux qui soutenaient ses opinions, et n'a-t-il pas fallu recourir à des hommes d'état moins brillans, mais peut-être plus habiles, pour panser les blessures qu'ils avaient faites?

Pour M. Thiers, c'est parce que nous sommes de ceux qui regrettent de voir un talent élevé, un esprit ferme et conciliant à la fois, en dehors du gouvernement, que nous ne voudrions pas le voir s'en éloigner davantage, par une alliance où il n'y a rien de bon à gagner pour lui. Au reste, on doit faire la part des exagérations et ne pas regarder encore cette alliance annoncée avec tant de fracas, comme un arrangement définitif et parfait. N'oublions pas qu'il y a un sens et un tact extrêmes dans les deux hommes qu'on rapproche ainsi, et que de grandes et sérieuses réflexions seront faites par eux avant que de s'engager dans un traité, signé peut-être par quelques zélés dont les conventions préliminaires ne sont pas encore ratifiées. Lord Palmerston et lord John Russel demandaient à être solidaires des actes de tous leurs amis et collègues, et ils ont triomphé ainsi. Pour M. Thiers et M. Guizot, ce serait, s'ils veulent réussir, le cas de faire tout le contraire, et de décliner la responsabilité des démarches de leurs amis politiques. Au pouvoir, il est honorable et prudent de répondre de tous ceux dont on s'est entouré; hors du pouvoir, il est juste et habile de ne répondre que pour soi.

Digitized by Google

Que devient, au milieu de tout ceci, la prétendue alliance des doctrinaires et du cabinet? Si cette alliance avait existé, assurément elle durerait encore; car on a beau chercher, on ne voit pas ce que le ministère aurait fait pour la rompre. Les *mariages de raison*, pour parler comme M. Jaubert, ne se brisent pas ainsi. Ce qu'il y a de vrai, c'est que le parti doctrinaire, assez mal accueilli dans les élections, croit qu'un assez long espace de temps s'est passé depuis sa défaite, et que le moment est venu de réaliser ses projets d'ambition. Le parti doctrinaire cherche à se faire un marche-pied du centre gauche. Rien de mieux; mais l'appui est fragile, et il ne lui sera peut-être pas donné d'y compter, même pendant le peu de momens qu'il lui faudrait pour s'élancer d'un bond au pouvoir. Il ne faut pas s'y tromper, le centre gauche a beaucoup d'élémens d'ordre, et les sympathies que M. Thiers trouve dans cette partie de la chambre ne vont pas jusqu'à la décider à subir un ministère doctrinaire, pour arriver ensuite au ministère de M. Thiers. On se dit avec raison que la route serait longue, le chemin difficile, escarpé et glissant.

D'un autre côté, s'il était vrai (ce qui ne saurait être quant au ministère) que les doctrinaires se fussent ralliés au cabinet au commencement de la session, et qu'ils eussent contracté, sans le consentement de la mariée, un mariage, même de raison, avec l'administration actuelle, que deviendraient leurs demandes, telles que le retour aux principes du gouvernement représentatif, la cessation de l'influence directe de la couronne dans les affaires, et toutes les menaces qu'on nous promet de leur part dans la discussion des fonds secrets? Si les idées de gouvernement avaient été faussées, pourquoi se séparer si tard du ministère qui les fausse? Pourquoi les soutenir un jour et les combattre le lendemain? On se trouverait ainsi amené à se demander si ce sont les principes ou les hommes qu'on veut mettre en place; et la réponse ne sera pas bien favorable à ceux qui l'auraient provoquée.

La discussion sur les fonds secrets s'ouvrira lundi. Nous ne saurions dire ce qui en résultera; mais, quoi qu'il advienne, on ne refera pas le 11 octobre. Le ministère du 15 avril ne lèguera pas cette nécessité à ceux qui lui succéderont

Voici, au reste, les noms qu'on attache à l'œuvre qui se fait en ce moment, et les moteurs du 11 octobre *restauré* qu'on médite : M. le duc Decazes, MM. Piscatory, Janvier, Rémusat, etc. — La séance de ce jour a été très animée, on peut dire très agitée, par les meneurs. On faisait circuler des listes de ministère, moyen usé et un peu burlesque de commencer une crise avant les votes de la chambre. Une de ces listes était ainsi conçue :

M. de Broglie, président du conseil et ministre des affaires étrangères. *Consentant.*

M. Thiers, ministre de l'intérieur. *Idem.*

Le maréchal Soult, ministre de la guerre. *Idem.*

M. Guizot, ministre de l'instruction publique. *Idem.*

M. Duchâtel, ministre des finances. *Idem.*

Digitized by Google

M. Rosamel, ministre de la marine. *Idem*

M. Passy, aux travaux publics. *Non consentant.*

Nous donnons cette curieuse liste telle qu'elle a été distribuée dans la chambre, en ajoutant que M. de Broglie a déclaré qu'il ne se prêterait pas à ces manœuvres.

THÉATRES.

Enfin, la partition nouvelle de M. Halévy s'est produite à la lumière, et le public a pu assister à l'avortement déplorable d'une œuvre qui, depuis tantôt dix mois, occupait à elle seule toute l'activité de l'Opéra. On serait fort embarrassé de dire à quel système cette musique appartient; cela n'est ni allemand, ni italien, ni français; il semble que toutes les formules banales, tous les rhythmes communs qui s'agitent et se démènent au fond de ces trois écoles, se soient donné le mot pour se réunir, à grand bruit de trombonnes et d'ophycléides, dans le chaos de cette partition immense. On dirait que M. Halévy a pris à tâche, dans *Ginevra*, de démontrer que l'obstination dans le travail et le contrepoint peuvent tenir lieu en toute occasion des facultés innées, et que la science impassible et glacée, qui n'a pour but que la correction, est le seul élément qui entre dans une œuvre musicale de cette portée. Qu'on juge, d'après cela, de quelle façon la mélodie doit y être traitée: la pauvre perle d'Italie roule incessamment, perdue dans un océan de notes, où flottent au hasard, pêle-mêle, les ombres de toutes les idées émises sous l'influence du mouvement que dirigent, chacun selon ses convictions et sa mesure, Rossini et Meyerbeer. Cela est trivial, diffus, borné, marqué partout de faiblesse et d'impuissance; il n'y a pas jusqu'à ces qualités d'instrumentation, par lesquelles d'ordinaire se distingue la musique de M. Halévy, qui, cette fois, ne se laissent plus sentir, tant c'est là un travail improvisé et conduit à la hâte.

Une seule mélodie éclaire ces ténèbres, la romance de Duprez au premier acte, encore n'est-ce qu'une phrase qui s'évanouit presque aussitôt. Mais, patience, M. Halévy est trop économe pour disperser ainsi son bien au hasard, et de semblables inspirations ne lui viennent point assez souvent du ciel pour qu'il les effeuille au vent quand elles se rencontrent par fortune. Cette mélodie, variée de toute façon par le hautbois, occupe presque tout le quatrième acte, et s'y reproduit avec une persévérance, qui, partout ailleurs, serait une monotonie insupportable, mais que là, dans ce néant de la pensée et de la vie, chacun salue avec amour, comme une source fraîche, où l'esprit harassé se désaltère un moment. Quant à Duprez, d'un bout à l'autre il est sublime et ne cesse de s'élever aux plus hautes régions de son enthousiasme. Vraiment c'est un spectacle déplorable de voir tant d'énergie et d'expression, tant de voix puissante et de grand style, s'épuiser vainement à vouloir animer le bloc de pierre de cette pesante musique. M. Halévy, voyant qu'il avait suffi d'une cavatine chantée par Duprez, pour réveiller *Guillaume Tell* du sommeil où le laissait l'indifférence du public, a sans doute pensé que si une cavatine faisait fortune, deux cavatines devaient faire merveille, et ainsi de suite, jusqu'à un nombre illimité; un calcul pareil une fois mis en train, on ne sait où il s'arrêtera. Or voilà certainement ce qui a valu à Duprez cette multitude infinie d'airs et de romances dont abonde la partition de *Ginevra*:

Digitized by Google

ce n'est pas qu'il se donne grand peine pour cela; non, certes, il croirait faire affront à Duprez, s'il ne lui laissait tout l'honneur du triomphe. C'est toujours la même nullité, la même absence de toute mélodie et de tout rhythme original. Duprez, de son côté, chante sans se soucier des cavatines qu'on lui donne; ne pouvant s'inspirer de cette musique qu'il foule aux pieds, il s'inspire du soin de sa propre renommée, et se livre à ce fantôme de mélodie avec autant d'enthousiasme et d'abandon que s'il s'agissait d'une imagination de Rossini ou de Meyerbeer. Mais, qu'il y prenne garde, on risque ses forces et sa voix à jouer un tel jeu, et l'Opéra fera bien de tenir en réserve M. de Candia; car pour peu que ce succès désastreux se confirme, Duprez pourra bien, d'ici à deux mois, aller rejoindre Mlle Falcon en Italie. Mme Dorus joue avec grace et mélancolie le rôle de Ginevra; la pâleur de sa voix et de son visage conviennent assez à la nature douteuse de cette jeune fille à la fois vivante et morte, dont la robe est un linceul, et le linceul une robe. Dans le caractère de Ricciarda, Mme Stoltz a les airs et le sourire ironique et voluptueux d'une belle courtisane florentine, elle chante le duo du second acte avec intelligence et finesse, et, plus tard, lorsque Ginevra vient frapper à la porte du palais Manfredi, sa voix trouve des éclats d'un timbre admirable. Quant à Levasseur, rien n'égale sa bonhomie dans le rôle du vieux Cosme. Il faut dire aussi que c'est là une création sublime de M. Scribe; on ne peut se faire une idée de la douce et calme sérénité qui rayonne sur la face de cet auguste vieillard; dès que sa fille est morte, il prend son manteau et va se promener dans la campagne en amant pacifique des bois et des ruisseaux; une femme qui file son lin sur sa porte, provoque des larmes dans sa paupière; il entre dans les fermes pour voir traire les vaches, et s'assurer par lui-même si le pain de son peuple est bien cuit. C'est un Cassandre sublime, une inaltérable tête de Pandolfe; aussi, chaque fois qu'il paraît sous sa perruque énorme, un rire inextinguible s'empare de toute la salle. Si Cimarosa vivait encore, il aurait pris à M. Halévy la figure si bouffe du vieux Cosme de Médicis pour en faire un pendant au bonhomme Geronimo.

Ce qui fera le succès de *Ginevra*, si toutefois le soleil du succès se lève sur cette triste partition, ce sont les élans sublimes de Duprez, les décors somptueux, les costumes pleins de magnificence, et si vrais qu'il vous semble voir se grouper devant vous les figures de la galerie Pitti, descendues de leurs cadres. Quant à la musique de M. Halévy, elle ne vient qu'en dernière ligne; on la supportera grace à l'intérêt dramatique de la pièce, au luxe inoui de la mise en scène, et cependant c'était là pour le musicien une occasion qu'il ne retrouvera jamais sans doute, et son inspiration avait beau jeu pour s'exercer. En effet, on avait taillé pour lui dans le velours et le drap d'or, relevé à grands frais Florence, la ville de marbre; il disposait de la voix de Duprez, de toutes les ressources de l'orchestre et des chœurs, et, sur toute chose, d'un des plus beaux poèmes que la musique puisse rencontrer, d'un poème fait avec *Romeo, Don Juan, Jane Shore,* c'est-à-dire plus qu'il n'avait fallu à Mozart, plus qu'il n'avait fallu à Zingarelli; et de tant d'élémens de succès, de fortune et de gloire, il n'a su faire que *Ginevra*.

Digitized by Google

THÉATRE-FRANÇAIS. — La reprise de *Marion Delorme* a été moins heureuse que celle d'*Hernani*, et l'enthousiasme des amis n'a pu dissimuler entièrement la froideur de la représentation. Le temps n'est plus où le drame de M. Hugo soulevait des luttes acharnées et divisait le parterre en deux camps. Aujourd'hui, tout est bien changé. L'opposition ne se traduit plus que par l'ennui, et l'indifférence répond seule à l'admiration des apôtres. On s'étonne que tant de bruit ait pu se faire autour de ces œuvres qui, ne touchant par aucun point à l'humanité, se trouvent complètement en dehors des sympathies ou des antipathies de la foule. Autant vaudrait se battre autour d'une ballade allemande ou d'un conte fantastique d'Hoffmann. De toutes les pièces de M. Hugo, *Marion Delorme* est la plus conséquente avec les théories développées par l'auteur dans la préface de *Cromwell*. C'est aussi, sans contredit, de tous les drames de M. Hugo, le plus logique, le plus humain et le mieux combiné. D'où vient cependant que le public en ait accueilli la reprise moins favorablement que celle d'*Hernani*? C'est que dans *Hernani*, il n'est aucun personnage qui touche du bout des pieds à la terre. La réalité n'y apparaît pas un seul instant. C'est un monde étrange qui n'a rien de commun avec le nôtre. Mais une fois qu'on en a franchi le seuil, on se sent emporté par le lyrisme du poète, et l'on finit, sinon par s'intéresser à ce monde de héros, du moins par l'examiner avec un sentiment de curiosité qui ressemble presque à de l'intérêt. Dans *Marion*, c'est autre chose. La fantaisie de M. Hugo s'y trouve moins à l'aise : le cardinal de Richelieu n'est pas un sujet qui se prête volontiers aux écarts de la Muse. D'ailleurs, le siècle de Louis XIII n'a pas une assez longue perspective pour qu'on puisse surprendre notre imagination et se jouer de notre crédulité. Entre le lyrisme effréné de M. Hugo et une réalité si pressante et si impérieuse, il n'était pas de fusion possible. La partie poétique et la partie lyrique devaient se nuire réciproquement, en s'absorbant l'une l'autre sans se confondre. C'est ce qui est arrivé. Quand le poète chante, l'histoire est toujours là qui le prie de parler. Il ne s'agit plus, cette fois, d'un monde de convention qu'il suffit de nous faire accepter, mais bien d'une époque toute jeune, toute vivante encore du génie de Corneille et de Richelieu.

Il y a dans *Marion* quatre parties bien distinctes : le chant, le drame, la comédie et l'histoire. Le chant révèle un grand poète : nous regrettons seulement que M. Hugo n'applique pas à l'ode des facultés poétiques qui excluent complètement le drame. Dans *Marion*, comme dans *Hernani*, comme dans toutes les pièces de M. Hugo, le drame va au hasard, et la lutte des sentimens n'y joue aucun rôle. Didier est un personnage impossible sous Louis XIII, impossible de tout temps au théâtre. Werther et René seraient de tristes héros sur la scène. D'ailleurs Didier a le malheur de rappeler *Antony*, à moins que ce ne soit *Antony* qui ait le malheur de rappeler Didier. La scène où l'amant de Marion se dénonce lui-même à Laffemas, est identiquement la même que celle où Hernani se dénonce à son hôte. — Je suis Didier. — Je suis Hernani. — Au reste, ce n'est pas le seul rapport qui existe entre les deux premières pièces de M. Hugo, et il ne serait pas difficile de démontrer qu'elles sont toutes deux l'une dans l'autre. La scène où le vieux duc de Nangis vient implorer la grace de son neveu, est fort belle à la fois et fort extravagante : M. Hugo a mieux aimé écrire de beaux vers

Digitized by Google

et cette fois M. Hugo a su trouver le chemin du cœur. Le contras
verny et de Didier, en face de la mort, l'insouciance de l'un, la séri
tesse de l'autre, ont été rendus, par le poète, en vers pleins de c
de mélancolie, et la foule a pleuré sur ces deux enfans près de m
douleur de Marion est noble et touchante, et si Didier nous révol
stant par son inexorable dureté, l'heure du pardon n'en est que plu
nelle et plus attendrissante.

Nous ne dirons que quelques mots de la partie comique. Je ne sai
plus froid que le comique de M. Hugo, et je ne puis pas m'imag
M. Hugo sache rire. Son esprit manque souvent de bon goût, parfoi
pos, toujours de légèreté : sa gaieté serre le cœur, son rire donne
pleurer. Quant à la partie historique, nous voudrions pouvoir ne rie
Il est déplorable de voir comment M. Hugo a traité cette grande
cardinal de Richelieu. Il en a fait un tigre et rien de plus. Il y avai
tigre, en effet, dans cet homme, du tigre et du chat; mais il s'y
autre chose, et que M. de Vigny, dans *Cinq-Mars*, a bien autrem
pris cette puissante et terrible nature! L'acharnement du cardin
suivre deux enfans qui se sont battus en duel, malgré l'édit du roi
tifié d'aucune façon et fait de Richelieu un monstre en pure perte,
Néron ou de Caligula. Il ne tuait pas pour le plaisir de tuer, cet h
quel besoin avait-il de faire tomber ces deux têtes d'enfant? Save
guère fait pour l'inquéter : c'était un de ces frivoles jeunes homme
chers aux tyrans. Pour Didier, à quoi bon, grand Dieu! verser le s
pauvre rêveur? Il eût aimé Marion durant toute la vie, et jusqu'à
eût conté son amour aux étoiles. Ne voilà-t-il pas, je vous prie, deu
bien dangereux!

La pièce est médiocrement jouée. Dans le rôle de Didier, M.
fait regretter M. Bocage. M. Beauvalet est trop robuste, a trop de
dans la voix, trop de force dans les poumons pour remplir conve
les rôles d'enfans trouvés : il fait envie aux enfans légitimes. M.
seaux, dans le rôle du duc de Nangis, fait désirer vivement M
MM. de Brichanteau, de Gassé, de Bonchavanne, de Rochebaron
macé, de Gondy, ne sont pas dignes de servir de valets de ch
nobles personnages dont ils osent porter le nom. M. Menjaud rem
de Saverny avec une grâce parfaite. Il est juste de dire que ce rô
de grâce, d'esprit et de jeunesse. Que dire de madame Dorval,
admirablement belle, si admirablement passionnée!

VARIÉTÉS. — *La Suisse à Trianon*, vaudeville en un acte. — Vo
tout de suite qu'il s'agit de cette adorable fantaisie d'une reine jeu
mante, qui voulut transplanter à Versailles l'image des lieux q
charmée; fantaisie de femme et de poète, qui lui fut reprochée
crime! Nous sommes en Suisse; dans *la Suisse à Trianon*, vou
torrens en miniature, des glaciers postiches, des monts de six pie
des gouttières pour cascades, et pour lacs des flaques d'eau claire.
militaires sont occupés par le régiment suisse. La laiterie est soigr
Suissesse du nom de Kettly, ce qu'il y a de plus suisse au mond
tumes sont suisses. Aimez-vous la Suisse? on en a mis partout. M

Digitized by Google

voilà l'histoire, qui est excessivement suisse. Le baron de je ne sais qui, est un colonel suisse; Blum, un sergent suisse; Urbain, un soldat suisse. Urbain s'est engagé au service de la France, par désespoir amoureux. Un jour qu'il est de garde à la porte de la laiterie, Urbain entend une voix jeune et fraîche qui chante un air de son pays. Cette voix, il la reconnaît, c'est la voix de Kettly, la voix de ses amours! Il abandonne son poste, escalade un mur, et tombe dans les bras de Kettly. Je laisse à penser la joie de se revoir après deux années de séparation! Malheureusement, le sergent Blum, qui ne plaisante pas sur la discipline, adresse une verte remontrance au jeune Suisse, qui se dispose à lui répondre par un coup de sabre. Blum est disposé à l'indulgence, mais le colonel ne pardonne pas. L'infortuné Urbain va passer à un conseil de guerre, et son affaire promet d'être expédiée promptement, lorsque tout s'arrange; le baron épouse une certaine dame de Lostanges, et Kettly et Urbain partent pour la Suisse, qu'ils n'auraient pas dû quitter. Il faut, en général, se méfier des vaudevilles suisses, la Suisse n'étant pour les vaudevillistes qu'un prétexte à tyroliennes, peu divertissantes lorsque la Suisse est à Trianon, et que Trianon se trouve au théâtre des Variétés. M. Prosper Bressant est un jeune Suisse fort agréable; Mlle Olivier, une jeune Suissesse fort gentille; le baron, un vieux Suisse fort sémillant; Blum, un Suisse d'âge mûr, fort intéressant. On a nommé les auteurs : ce sont deux Suisses. Rien qu'à leur style, je m'en étais douté.

— La chanson de M. Meyerbeer que la *Revue* publie aujourd'hui, pour affecter des airs plus simples et plus graves que les deux autres qui ont paru déjà, n'en a ni moins de grace mélodieuse, ni moins de charme, et ne le cède en rien à ses sœurs aînées, filles comme elle des loisirs du grand maître. Seulement, et nous en prévenons nos lecteurs, ce n'est point là une composition que l'on doive chercher à saisir à la hâte; il faut l'étudier, et descendre dans la pensée intime d'un homme qui, dans ses moindres fantaisies, n'abandonne rien au hasard : plus la forme est étroite, plus l'idée est cachée au fond. Cette musique ne livre pas sa mélodie au premier venu, et la garde avec mystère dans son calice, un peu comme la violette son parfum. M. Meyerbeer s'est efforcé de tracer en quelques lignes le profil si pur et si gracieux de la douce maîtresse de Faust. Ce n'est point là encore la Marguerite éplorée de Schubert, mais la jeune fille d'Allemagne, heureuse, calme, insouciante, telle qu'elle vous apparait dans le livre de Gœthe, avant d'avoir rencontré celui qui doit décider de sa destinée. — Nous donnons ici, pour l'intelligence de la musique, les paroles que M. Meyerbeer a prises au poème de *Margaritus*.

La Marguerite du poète
N'a pas de couronne à sa tête.
Tout au plus si, les jours de fête,
Elle met un épi de blé.
Elle va seule par la ville,
Porte au puits sa cruche d'argile,
Rentre à la maison, coud et file,
Et chante le roi de Thulé.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

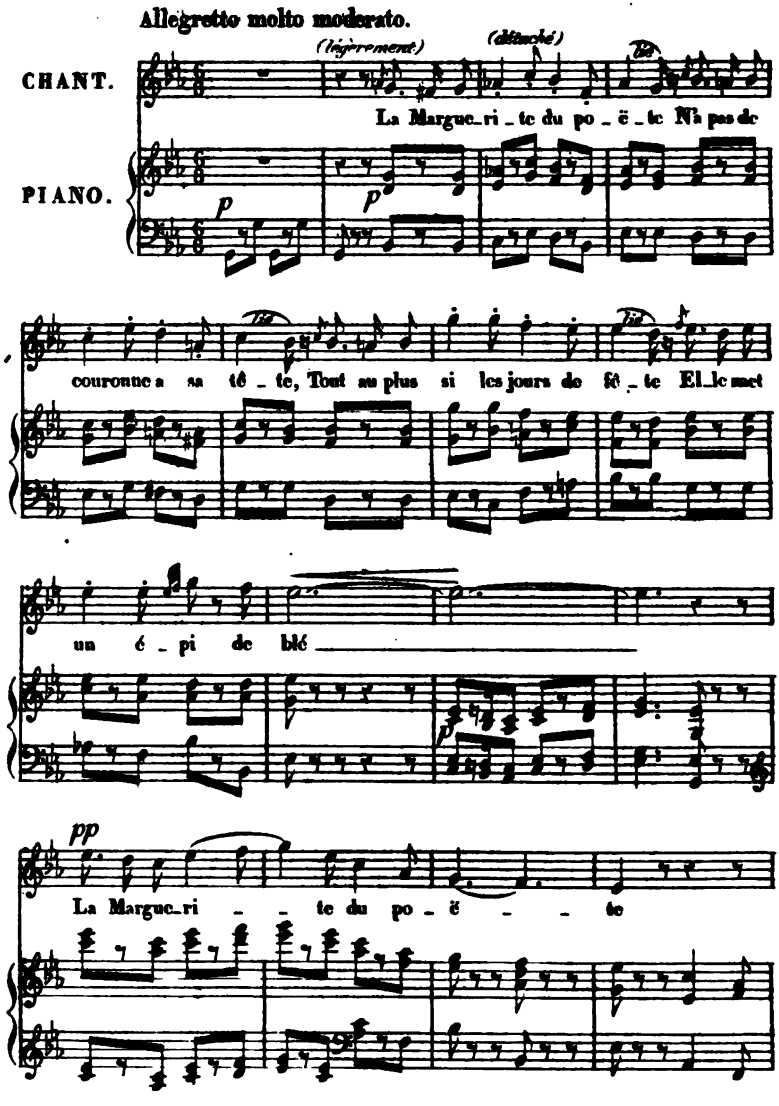
Digitized by Google

LA MARGUERITE DU POËTE.

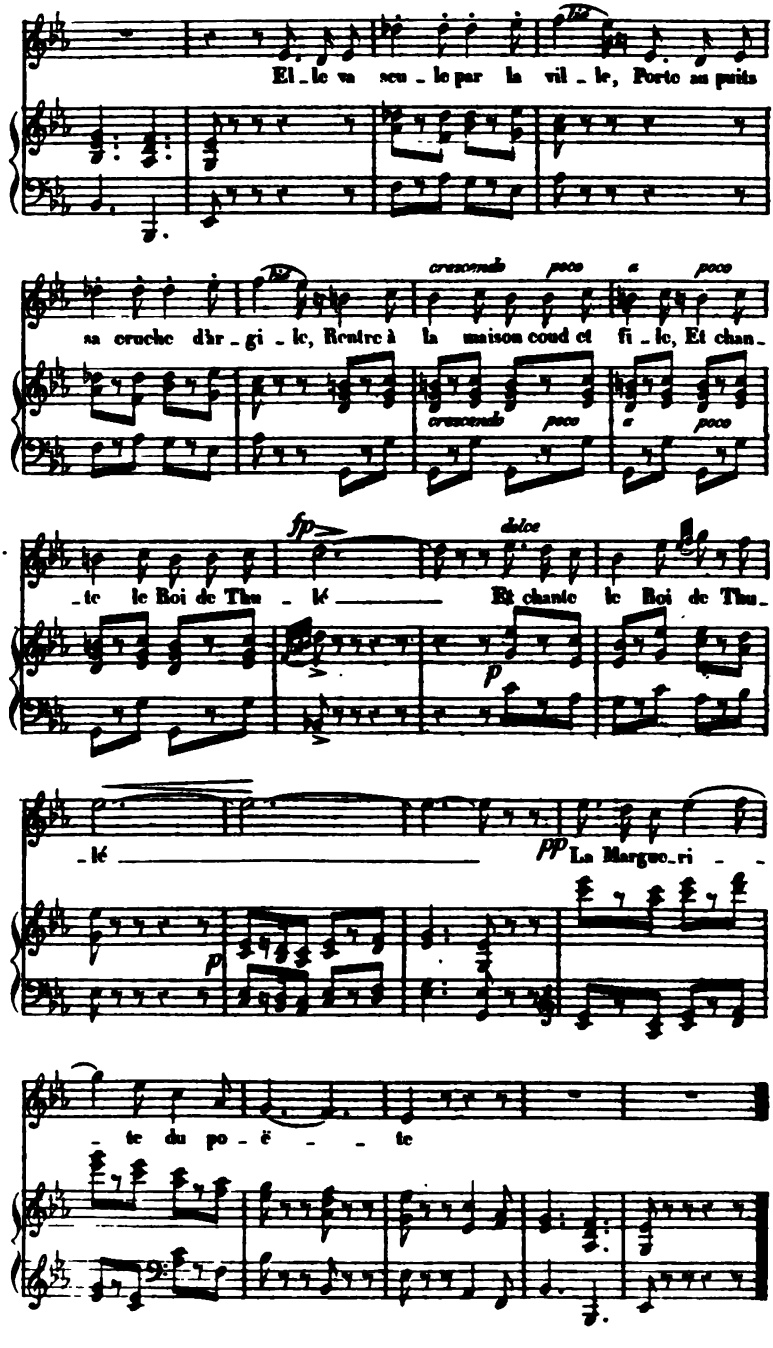
Paroles de Mr. Henri BLAZE.

Musique de Giacomo Meyerbeer.

Revue de Paris.



Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

DE

L'HÉROÏSME DES FEMMES

Pendant la Terreur.

Les femmes conduites à l'échafaud en ont fait un trône de gloire pour leur sexe. C'était une effroyable nouveauté pour l'histoire. Les femmes, jusque dans les peuplades cannibales, ne paient point tribut au tomawack ni au bûcher. Si le polythéisme, dans les convulsions de sa terrible agonie, égorgea quelques jeunes filles ou matrones chrétiennes sur des autels qui tombaient de vétusté, ou plutôt qui succombaient sous l'infamie de leurs dieux anciens, et surtout de leurs dieux nouveaux, ce ne fut du moins qu'à de rares intervalles, et non par groupes nombreux. L'histoire de l'église rejette sur ce point les récits grossièrement exagérés des légendes. Les guerres de religion, à commencer par celle des Albigeois, ont fourni des exemples de ces atrocités exercées contre les femmes; mais c'était dans le sac des villes et non judiciairement. Peu de femmes furent égorgées dans la journée de la Saint-Barthélemy. Le fanatisme politique s'est donc montré plus intolérant et plus barbare que le fanatisme religieux dans ses plus épouvantables excès. Ce qu'il poursuivait dans les femmes, c'était la pitié, une pitié active, qui parvenait à lui soustraire encore plus de victimes qu'il n'en frappait. Pour la régénération révolutionnaire, il fallait que la pitié fût éteinte. L'assemblée constituante régnait encore et suspendait, par sa grandeur plutôt que par une autorité sévère, le cours de barbarie trop tôt commencé, lorsque la rage populaire, dirigée par des clubistes, opprobre et fléau de la philosophie

Digitized by Google

qu'ils invoquaient, se porta sur les sœurs de la charité. Ces chastes filles de saint Vincent de Paul furent flagellées publiquement; et par qui? par des vagabonds et des vagabondes dont leurs mains avaient plus d'une fois soigné les maladies et pansé les ulcères. En outrageant si cruellement la pudeur, on leur avait laissé la vie: ce n'était qu'un coup d'essai, qu'un premier pas de la férocité.

Il y avait loin de là encore au massacre des prêtres dans l'église des Carmes, à l'épouvantable supplice de l'aimable princesse de Lamballe, qui ne put consentir à se racheter des horreurs dont elle voyait les apprêts, en proférant une parole de blâme ou de mépris pour la reine dont elle avait possédé l'amitié. A chaque coup qui lui était porté, les barbares croyaient frapper par anticipation la reine, objet d'une haine aussi atroce qu'imméritée, et réservaient à l'auguste prisonnière du Temple le spectacle de la tête sanglante de son amie. C'est quand les membres de la princesse sont dépecés et sa tête portée en triomphe, c'est à travers de longs ruisseaux de sang, c'est sous une voûte de sabres, de piques et de haches, qui ne cessent de frapper, que deux jeunes filles, Mlles de Sombreuil et Cazotte, osent se présenter pour sauver leur père du massacre. La première est soumise à une épreuve telle que Phalaris eût pu seul l'inventer: boire un verre du sang qui vient d'être versé. Elles triomphent toutes deux, et leur père est sauvé. L'intrépidité humaine ne peut aller plus loin que ce sublime effort de la piété filiale.

Tandis que le sang coule par torrens dans Paris et dans quelques autres villes, qui osera recueillir et cacher pour long-temps les innombrables proscrits du 10 août, et s'associer à leur sort? Cette hospitalité, regardée comme le privilége des mœurs antiques et patriarcales, devient une vertu familière en France, dès que la mort en est le prix. Mais que les femmes en reçoivent le principal honneur! Nous pouvons lutter avec elles de constance et de résolution, mais leur cœur est plus tôt déterminé que le nôtre: souvent elles ont déjà ouvert la porte hospitalière quand leur mari délibère encore. Leur esprit est plus vigilant et plus inventif en précautions, en expédiens, en piéges, qui défient l'art des inquisiteurs; elles savent mieux, dans une visite domiciliaire, feindre la sécurité, l'indifférence, se plaindre avec fierté de l'importunité qu'on leur cause, démêler d'un coup d'œil, dans une troupe de sicaires, ceux qui sont susceptibles de quelque émotion, et s'en faire des appuis secrets. Jamais une femme n'est plus éloquente ou plus belle que lorsqu'elle accomplit une bonne et grande action.

Digitized by Google

Voyez Mme de Staël veiller, depuis le 10 août jusqu'aux jours de septembre, sur les illustres vaincus du 10 août, tels que les Narbonne, les Mathieu de Montmorency, les Jaucourt et plusieurs autres. Tout son génie, comme toute sa fortune, est maintenant consacré au service de l'amitié et de la pitié. A la manière dont elle fait sonner, dans les momens les plus périlleux, son titre d'ambassadrice, vous croiriez que son mari représente le potentat le plus puissant de l'Europe, et le plus ami de la France. Jusque dans le château de Coppet, tout peuplé des amis qu'elle a sauvés, elle veille encore sur ceux qui sont restés dans le gouffre. Elle connaît des asiles qu'elle leur a procurés, leur envoie des guides pour leur faire traverser la France, au milieu de la ligne continue des comités révolutionnaires. Celle qui devait s'élever à une hauteur de métaphysique connue de peu d'hommes, n'étudiait plus qu'un seul art, celui de faire, contre le crime, la plus noble et la plus salutaire des contrebandes. Coppet est devenu l'hospice commun des émigrés volontaires ou involontaires. Ni elle, ni son père, ne s'informent des opinions en présence du malheur.

Ah! l'histoire n'est pas assez large pour consacrer tant de dévouemens hospitaliers. Souvent ils furent accomplis par des femmes de charge, par des fruitières, qui renonçaient tout à coup et pour longtemps à la sécurité que leur pauvreté leur donnait, et, ce qui est plus héroïque encore, par des mères de famille, qui enveloppaient dans leurs dangers, et leur mari et leurs fils et leurs filles. L'histoire, dans sa cruelle rapidité, est condamnée à des omissions ingrates de mille faits qui jeteraient un beau jour sur le cœur humain, et couvriraient de confusion ses détracteurs. Oh! quel concert s'établissait entre une mère et ses filles, lorsqu'elles prenaient ensemble la tutelle d'un proscrit, qui souvent leur était presque inconnu la veille! Que de consolations habiles ajoutées à leurs soins courageux, par une conversation pleine d'intérêt et de charme, par les accords de leur harpe et les sons de leurs voix mélodieuses, par des lectures attachantes qui souvent leur servaient de texte pour ranimer le courage et les espérances du proscrit!

Lorsqu'après le 9 thermidor, nous nous sommes revus, tout étonnés de survivre, il semblait que nous eussions tous à raconter une même histoire de notre salut. C'était un chœur de bénédictions pour les femmes. L'amour en avait inspiré plusieurs, et l'on sait de quel héroïsme cette passion est capable; mais le plus grand nombre

Digitized by Google

avait obéi aux sentimens de famille ou aux élans d'une pitié subite et sublime. Jusque dans l'héroïsme, la pudeur gardait ses droits.

Ce fut une femme, Mme Rolland, qui, après les journées de septembre, se plaça, en quelque sorte, sous les roues du char ensanglanté de la révolution, pour en arrêter l'exécrable course, et qui réussit au moins à la modérer, à la suspendre, pendant huit mois, sauf la grande et cruelle immolation du 21 janvier. Elle était l'ame, non-seulement de son mari, ministre alors et collègue du terrible Danton, mais de tout le parti de la Gironde, si fécond en orateurs brillans ou ingénieux, et en hommes d'état inexpérimentés et présomptueux. Elle ne le cédait qu'à Vergniaud en éloquence; et qui sait jusqu'où l'aurait élevée la tribune, s'il lui avait été permis d'y monter? Une seule fois elle parut à la barre de la convention, et en accusée; chacune de ses paroles, dans l'interrogatoire qu'on lui fit subir, était une flèche lancée contre ses tyrans de la montagne: Danton, Robespierre et Marat semblaient subir le supplice de la question. Ils se sentaient perdus, si cette journée triomphante avait eu un lendemain. Le talent, aussi bien que les graces et la beauté ne semblaient que des qualités secondaires dans Mme Rolland, tant son caractère dominait tout. C'était une Romaine, mais une Romaine élève du portique, que Caton eût consultée, et qui eût défié l'ambition et la fortune de César, aussi bien que les crimes de Claudius et de Catilina. A cette époque où l'on ne parlait que d'énergie, on voyait beaucoup de caractères sombres, violens, les uns fanatiques, les autres odieusement calculateurs; d'un autre côté, on voyait beaucoup de caractères plus honorables, fidèles à leurs principes, et marchandant peu leur vie, quand le devoir ou l'honneur parlait. Mais un grand caractère, c'est-à-dire une volonté forte et permanente, était un phénomène. Il semblait que le XVIIIe siècle eût épuisé ce qui lui restait de vigueur pour former l'ame de Mme Rolland. Ses mémoires, écrits sous les guichets de la Conciergerie, et dans lesquels on ne peut trop admirer la pureté, la fraîcheur de ses souvenirs de jeunesse et les libres explosions de sa haine contre les bourreaux de ses amis, sa défense devant le tribunal révolutionnaire, aussi altière, aussi éloquente que sa défense devant la convention, sa sérénité, je dirai presque sa gaieté stoïque en marchant à l'échafaud, semblent au-dessus des forces, non-seulement de son sexe, mais de l'humanité.

Il y eut en France deux Romaines, tandis que nous ne comptions

Digitized by Google

pas un Romain parmi ceux qui prenaient ce titre et qui étaient dignes seulement de figurer parmi ces sicaires que Cicéron appelait *la lie de Romulus*. Cette seconde Romaine, c'est Charlotte Corday. Sans doute, la plume du moraliste et de l'historien doit s'arrêter avec effroi devant son magnanime attentat; mais pouvait-elle voir un homme dans cet atroce et ignoble décimateur de l'espèce humaine qui n'écrivait pas une ligne et n'ouvrait pas la bouche sans demander la tête de 300,000 Français? Trop remplie de l'idée qu'il ne pouvait exister en France et sur le globe qu'un seul monstre de cette espèce, elle croit, en le frappant, délivrer sa patrie. Mais elle ne veut le frapper qu'en se dévouant au supplice. Ce n'est pas l'action, c'est la fuite qui lui ferait horreur. C'est ainsi qu'elle renonce à une vie paisible, aux soins domestiques qu'elle remplit avec un cœur si pur, aux hommages enivrans que lui assurent sa jeunesse, sa rare beauté et sa parole éloquente. C'est la seule victime que j'aie voulu voir conduire au supplice, et c'est là que j'ai jamais le mieux reçu l'impression du sublime. Tout cet appareil d'ignominie dont on avait voulu la couvrir prêtait un nouveau lustre à ses charmes et à sa grande action. Jamais de plus beaux yeux ne s'élevèrent au ciel et avec une expression plus divine. Le signe du parricide, la chemise rouge, ajoutait une pourpre éclatante à ses couleurs virginales. La malédiction s'arrêtait dans la bouche des plus vils, des plus fervens adorateurs du dieu de sang qui allait infecter le Panthéon. Du haut de cette charrette, qui était devenue pour elle un char de triomphe, elle jetait ses regards sur la foule comme une reine qui jouit en son cœur d'avoir délivré son peuple.

Eh bien! Charlotte Corday, par son aveugle dévouement, n'a fait que précipiter et multiplier à l'infini les coups du terrible tranchant. Chacun des tyrans du jour voit une Charlotte Corday dans toute femme, dans toute jeune fille qui doit à son éducation, à son rang, des principes d'honneur, d'humanité, de religion. Aucun acte politique ne peut leur être reproché. Elles sont suspectes de pitié, suspectes d'amour pour leurs parens, pour leurs frères. Elles peuplent les prisons de suspects. En y entrant, elles font luire comme un rayon du jour dans les fatales demeures qui seront bientôt autant de vestibules de la mort.

Ce n'est pas seulement leur malheur, c'est leur sérénité courageuse qui ajoute à leurs charmes. Chacun porte plus légèrement le poids de ses souffrances, de ses alarmes, de ses terreurs. Il y aurait de l'abjection à se montrer pusillanime, lorsqu'on les voit sourire; la vieille France revit sous de jeunes attraits et ose encore reproduire

Digitized by Google

dans les prisons sa politesse, sa galanterie, j'ai presque dit son enjouement. Plusieurs, avec une persuasion touchante, y sèment la parole de Dieu et font lire l'Évangile à des philosophes qui ne peuvent plus prendre goût aux gaietés incrédules. D'un autre côté, l'amour dans une prison prend des teintes plus profondes. Le plus souvent on l'écarte pour ne plus se préparer des regrets trop déchirans ou pour ne pas mêler le repentir et des reproches mérités aux malheurs trop réels d'une telle vie, aux malheurs qui s'annoncent plus terribles. Avec quel saint respect n'y voit-on pas l'héroïne de la piété filiale, Mlle de Sombreuil? Chaque femme s'en approche pour se teindre de sa vertu, de son héroïque courage. Comme on jouit du charme pur de ses regards et de sa conversation, tantôt naïve et tantôt éloquente! Pourquoi l'a-t-on enfermée? Ah! le voici : c'est pour frapper plus sûrement son père qu'elle a sauvé au 2 septembre; car les décemvirs n'ont point ratifié la clémence de ces juges de sang, et déjà le tribunal révolutionnaire s'est hâté d'immoler le père octogénaire d'Élizabeth Cazotte, vieillard si agréablement enjoué et dont la raison s'était affaiblie. Ah! ces juges-ci sont trop aguerris pour céder à l'intervention de la beauté, à l'héroïsme de l'amour filial. La jeune et charmante Mme de Custine n'a pu que les tenir quelque temps en balance, en s'établissant en quelque sorte le défenseur officieux du général, son beau-père. Prisonnière maintenant, elle ne pourra servir d'égide à son jeune et digne époux.

En voyant dans une prison les jeunes filles de Verdun, leurs graces naïves, leur sécurité, leurs doux jeux, chacune croit respirer encore la fraîcheur du printemps. Quel est leur crime, en effet? c'est d'avoir dansé dans un bal donné par les Prussiens. Personne ne peut le croire sérieux. Quel jour d'horreur que celui où l'on apprend qu'elles n'ont pu trouver grace devant les tigres du tribunal, et qu'ils n'ont pas été fléchis en les voyant s'occuper non de leur propre défense, mais de celle de leurs compagnes, de leurs sœurs, et prendre pour elles seules le crime d'avoir dansé!

Les jours néfastes se succèdent et ne forment plus qu'une nuit sombre, qu'une nuit de dix mois qui n'est plus éclairée que par la couleur du sang. Une reine de France long-temps adorée, et parvenue à peine à l'âge mûr, dont les malheurs devaient surpasser ceux de la vieillesse d'Hécube, a vainement surpris, pour quelques minutes, l'intérêt des mégères mêmes du tribunal, par la réponse aussi noble que pathétique qu'elle a faite à la plus atroce et la plus cynique accusation : j'en appelle aux mères qui m'entendent! Elle est

Digitized by Google

conduite à l'échafaud avec de nouvelles et vaines recherches d'ignominie. Mais il reste encore un plus grand crime à commettre, le martyre de Mme Élisabeth, la sainte du XVIIIe siècle. Robespierre a reculé, pour la première et dernière fois, devant un attentat. Il voudrait, et, malgré sa toute-puissance, il n'ose et ne peut la sauver. L'empire est à qui montrera la férocité la plus aguerrie. Elle ne peut désavouer, devant le tribunal révolutionnaire, le crime qui lui était reproché, celui d'avoir envoyé ses diamans à son frère le comte d'Artois, tombé dans les détresses de l'émigration. Elle fut conduite à l'échafaud avec une élite de nobles victimes, d'opinions fort diverses, qui toutes semblaient fières et consolées de lui servir d'escorte, ne voyaient plus que ce grand crime, et croyaient, sous sa protection, marcher vers le ciel. Mme Élisabeth avait voulu se dévouer pour la reine, lorsque, dans l'invasion ignoble et furieuse du palais des Tuileries, elle s'est gardée de dissiper l'erreur de ceux qui, la prenant pour Marie-Antoinette, semblaient disposés à l'égorger; et voilà la seule dissimulation que se soit permise cette ame sublime! Un crime, non moins odieux, avait précédé, de quelques jours, le supplice de la reine, c'était celui de Malesherbes. Mme de Rosambeau y accompagne son père. Qui ne connaît ces nobles paroles qu'elle adressa en partant à Mlle de Sombreuil : « Vous avez eu la gloire et le bonheur de sauver votre père, mais j'ai du moins la consolation d'accompagner le mien. »

Les mains me tombent, les forces me manquent en parcourant de la pensée cet effroyable martyrologe. Il semble que les tyrans se soient dit : « A force d'horreurs, nous tarirons les sources de la pitié. Personne n'osera lire ces pages de notre règne; on refusera de croire, on calomniera nos victimes pour se dispenser de les plaindre. On accusera tout au moins d'imprudence celles dont l'héroïsme nous a étonnés sans faire chanceler notre glaive. »

J'avais fait vœu de leur arracher cette espérance, et voilà ce qui m'a rendu historien. Moraliste aujourd'hui, si j'ai le regret de ne pouvoir acquitter tant de tributs funèbres et de ne pouvoir consacrer nombre de faits également beaux et touchans qui pourraient reposer l'historien, mais encombrer l'histoire, je m'en fais les armes les plus nobles et les plus sûres pour terrasser l'égoïsme, la philosophie de la sensation et la doctrine de l'intérêt personnel bien entendu. Il me semble que les femmes, par une telle conduite, ont abattu plus d'une tête de l'hydre matérialiste et percé de nouvelles flèches le Python qui s'obstine à nous entraîner dans sa fange. Voyez donc ce que la sensation commandait ici à Mme Élisabeth, à Mlle de Sombreuil

Digitized by Google

et à toutes leurs compagnes de gloire ou de martyre; la sensation leur prescrivait ce qu'elle prescrivait à Léonidas et à ses trois cents, à Régulus, à Décius, à tous les héros de la patrie; et encore pour ceux-ci, si j'en excepte Régulus, il n'y avait qu'une mort à subir dans tout l'enivrement du courage. Mais pour nos contemporains et contemporaines, quelle longue succession de tortures! L'intérêt bien entendu dans le sens matérialiste, disait, à chacun : « Plie sous la force, même lorsqu'elle est le crime. Fuis ou cache-toi; cache du moins tes larmes et ton indignation; refuse et ta porte et tes secours au malheur qui te supplie ou de près ou de loin, vis en paix avec la tyrannie ou tâche d'en être oublié. Tu n'as qu'un moyen d'échapper à l'égoïsme furieux, c'est de lui opposer un égoïsme tranquille, sournois et flatteur. » Il y a dans le cœur et dans la conscience humaine une protestation si habituelle et si véhémente contre de si lâches maximes, que la plupart des philosophes matérialistes les ont démenties au moins par le fait, et ont réfuté leur doctrine par leur conduite. Souvenez-vous de ces admirables vers du proscrit Condorcet :

> Ils m'ont dit : choisis; être ou tyran ou victime.
> J'embrassai le malheur et leur laissai le crime.

On sait que ces deux vers, les seuls qu'il ait faits de sa vie, lui échappèrent dans un asile que, déjà proscrit, il recevait chez une digne amie de l'éloquente et bonne Mme Cottin. Quelques mois après, il fut mis hors la loi, et vint trouver sa généreuse hôtesse en lui disant : Je vous quitte en pleurant, mais je suis forcé de me séparer d'une bienfaitrice dont je causerais la mort; je suis mis *hors la loi!* Eh bien! reprit ce noble cœur, vous n'êtes pas *hors l'humanité.* Les scrupules de Condorcet l'emportèrent. Il tenta une fuite qui fut suivie de sa mort.

Mais l'esprit n'abandonne pas facilement des maximes hautement professées. Saint-Lambert était un des ennemis les plus opiniâtres de la révolution. Peu de temps après la cessation des plus grands fléaux, il lisait devant des dames fort distinguées son déplorable catéchisme de morale et surtout un chapitre où il soumettait les femmes à la plus desséchante analyse. Chacune de s'écrier; c'était à qui lui rapporterait des faits d'un dévouement admirable. Le philosophe semblait à la torture. *Eh bien! mesdames*, dit-il en pinçant ses lèvres d'une façon voltairienne : *j'ajouterai à ce chapitre que les femmes se sont dévouées quand c'était la mode!* Voilà donc à quel

Digitized by Google

point l'esprit dégradé par le sophisme peut profaner tout ce qui remplit le cœur d'admiration et les yeux de larmes; la mode!... Sans doute aux jours de Dioclétien et de Galère, les vierges de Rome, de Lyon, d'Antioche et de Carthage qui bravaient le martyre, sacrifiaient aussi à la mode!

Le tribunal révolutionnaire vient de prononcer l'arrêt de mort d'un vieux militaire, M. de La Vergne. On entend retentir dans l'enceinte le cri de *vive le roi!* Quel étonnement! quelle épouvante! quel frisson court dans toutes les veines! Chacun tremble d'être pris pour le coupable. Le même cri se répète, et une jeune femme de l'aspect le plus noble se présente, se dénonce; ses vœux sont bientôt exaucés; elle reçoit son arrêt de mort.

Vous êtes ému, transporté, soyez-le encore davantage. Mme de La Vergne, jeune femme d'un vieux mari, et douée, m'a-t-on dit, d'une beauté éclatante, après avoir signalé l'amour conjugal, n'oublie point l'amour maternel. Elle tenait dans ses bras une jeune fille de six mois destinée à fléchir les juges les plus inflexibles. Y a-t-il, s'écria-t-elle, dans cet auditoire, une mère qui veuille se charger du sort de mon enfant? Moi, répond une femme du peuple. Heureusement celle-ci ne fut pas condamnée pour cet acte de pitié; elle remplit sa promesse, et la fille de Mme de La Vergne existe et se montre digne d'une telle mère. L'héroïne accompagne son mari au supplice; elle pourra lui dire comme Arrie, en se présentant la première au couteau : *Tiens, Pœtus, il ne fait pas de mal.* Quelques jours après, la sœur du libraire Gastey pousse le même cri, après avoir entendu la condamnation de son frère, et meurt avec lui tranquille et fière.

Si je fuis les murs sanglans de Paris, je me trouve arrêté par de plus grandes horreurs, par de plus effroyables supplices sous les murs de l'héroïque Lyon et de Toulon. Quoi? des femmes ont été posées en but avec leurs pères, leurs fils, leurs frères, leurs époux aux décharges de l'artillerie! La mitraille a déchiré leurs flancs de mère! Blessées ou mutilées par une première, par une seconde décharge, elles ne sont arrivées à la mort que de blessure en blessure, et qu'au milieu des cris de leurs enfans; et pendant ces épouvantables exécutions, d'autres femmes cachaient dans leurs maisons ou guidaient, à travers champs, sous la faux de paysans inhumains, deux ou trois mille proscrits, reste de ces glorieux et infortunés combattans. Et une si barbare invention peut encore être surpassée sur les rives de la Loire.

Digitized by Google

Invention, ai-je dit : non, l'idée première en était empruntée au bateau du parricide Néron. Mais quels effroyables accessoires ! et que le tyran de Rome est vaincu en cruauté ! Voici sans doute ce qui avait stimulé la férocité du proconsul. Vingt-neuf femmes ou nobles ou religieuses avaient été exécutées sur la place publique de Nantes. A leur tête marchait un ange de beauté et de bonté, Mme la comtesse de La Rochefoucauld. Pendant la longue durée du supplice (car le bourreau lui-même frémissait et semblait ne pouvoir plus continuer sa tâche), les saintes victimes entonnèrent une hymne à la Vierge, et celles qui restaient, chantaient encore pendant que le martyre des autres se consommait. On peut croire que c'est le récit de plusieurs scènes semblables qui a inspiré à l'auteur des *Templiers* ce mot devenu un proverbe sublime de notre langue : *Les chants avaient cessé.* La multitude avait été trop vivement émue de ce spectacle pour qu'on pût le lui offrir encore. Des filles, des veuves, des héros nobles ou paysans, et parmi elles des sœurs de la charité, sont lentement balancées sur les flots avec de longs éclats de rire, jusqu'à ce que s'ouvre la perfide soupape. On les a liées deux à deux, mais non avec des personnes de leur sexe; et cette union forcée, impudique, on l'appelle *mariage républicain*. La soupape s'ouvre et le gouffre les reçoit.

Eh bien ! la perspective d'un tel supplice n'arrête pas de nobles fermières qui reçoivent dans leurs maisons, cachent pendant six mois, un an, dans leurs étables, ou dans le creux des chênes, les admirables compagnes et maintenant les veuves des chevaliers vendéens. Parmi elles se trouvent Mmes de Lescure et de Bonchamp, à qui nous devons les mémoires les plus intéressans de notre âge et peut-être de notre langue. Elles avaient suivi leurs époux dans ces courses guerrières, dans cette longue série de victoires brillantes et stériles, suivies de l'épouvantable désastre du Mans. Elles partagent avec ces généreux chevaliers la gloire d'avoir soustrait vingt ou trente mille soldats républicains prisonniers à des représailles qu'une guerre civile de cette nature devait faire craindre.

Cependant l'horreur des tyrans pour les femmes ne cessait de s'accroître : ils étaient des maudits qui frissonnaient à l'aspect de ces anges mortels. Dans chacun de leurs regards ils croyaient lire le mépris altier de Mme Rolland. Si le cri de *vive le roi !* avait deux fois retenti sous les voûtes du tribunal révolutionnaire, ne pouvait-il pas être préféré à leur chevet par une femme armée d'un poignard? Une jeune fille, Sophie Renaud, que l'indignation dévore, a cédé à la fa-

Digitized by Google

tale envie de regarder Robespierre en face et de jouir un moment de sa terreur. Arrêtée sur le seuil de sa porte, elle est livrée à la vengeance du tyran qu'elle n'a pas même vu. Quelle vengeance! « Les femmes, s'est dit Robespierre, sont arrivées à un mépris de la mort qui les rend maîtresses de nos jours. Il faut multiplier leur supplice par celui de tout ce qui leur est cher, de toute leur famille. C'est les frapper vingt fois au cœur. » Tous les parens de la jeune fille sont arrêtés et condamnés. Il y manque ses deux jeunes frères qui combattent sur la frontière. On les arrache de l'armée, et c'est le bourreau qui les punit du crime d'avoir une sœur.

Les ordonnateurs en chef de ces massacres ne se voyaient plus guère entre eux sans se dire : c'est une femme qui renversera notre ouvrage en vain cimenté par le sang. Aussi se hâtaient-ils d'envoyer à la mort ceux même des hommes de la montagne, ceux de leurs complices qui avaient pu s'attendrir aux pleurs d'une femme, ceux sur qui la beauté exerçait un subit empire, et qu'elle pouvait faire chanceler dans leur foi révolutionnaire, c'est-à-dire, dans le crime. Leurs pressentimens étaient justes. Une femme en effet fut l'inspiration du 9 thermidor : une femme résolut le problème si difficile de faire cesser une tyrannie à cent mille têtes par la chute de quelques-uns des tyrans.

La mort nous a ravi depuis peu cette belle princesse de Chimay, qui porta auparavant le nom de Mme Tallien, que notre reconnaissance a consacré. Elle n'est plus; un silence ingrat a régné et pèse encore, comme la plus froide pierre, sur la tombe d'une femme qui fut adorée d'un peuple entier, ressuscité par elle. Est-ce notre futilité oublieuse, est-ce un rigorisme ombrageux qu'il faut accuser de ce silence? Certes ce rigorisme serait armé de tout ce que le chêne et l'airain ont de plus dur, s'il pouvait faire oublier l'immensité du bienfait, la constance, l'art prodigieux et le courage avec lesquels une femme fit de la chute d'un tyran la chute d'une tyrannie encore représentée par tous ses fondateurs, moins trois hommes, et par cinq cent mille formidables suppôts. Tout lui appartient dans les six mois qui virent se prolonger et renaître presque chaque jour le combat contre l'hydre révolutionnaire. Une bonté et un discernement également admirables ont remplacé ici la force d'Hercule. Ah! si des faiblesses ont pu se mêler ou survivre à ces jours de gloire, le ciel sans doute aura été miséricordieux; elle n'aura manqué ni d'escorte ni d'intercesseurs auprès du trône céleste. Vous lui en aurez servi, jeunes filles qui maintenant êtes entrées dans le chœur des anges, vous qu'elle ar-

Digitized by Google

racha au sort des vierges de Verdun et de Mme Élisabeth. Vous lui en aurez servi, vous-même, Élisabeth, et vous aurez dit : « C'est elle qui sauva la fille de Louis XVI, à l'âge où l'échafaud de son père, de sa mère, et le mien, allaient la réclamer. »

Est-ce que la bonté, dans son activité la plus secourable, la plus intrépide, n'est pas la voie la plus assurée pour arriver peut-être par divers degrés, peut-être encore par de nouvelles épreuves, jusqu'à Dieu, qui a de grands desseins sur la société humaine, puisqu'il nous commande sa conservation, et que de siècle en siècle il nous fait voir et seconde sa perfectibilité? est-ce qu'elle n'est pas une communication anticipée avec Dieu? Mme Tallien eut la gloire de rendre à l'humanité des hommes trop enivrés du fanatisme révolutionnaire, et leur fit oublier le sang qu'ils avaient fait ou laissé verser, en les altérant du plaisir de délivrer beaucoup plus de victimes qu'ils n'en avaient pu condamner. Elle était éloquente avec tout son esprit et son cœur de femme; elle avait de ces mots qui entrent subitement au cœur : sans paraître avoir un but, elle y marchait toujours. On pouvait, jusque dans ses caprices les plus gais, reconnaître en elle une missionnaire d'humanité. Sa coquetterie tenait de l'inspiration. Il me semblait alors que sa beauté, la plus parfaite et la plus séduisante que mes yeux aient rencontrée, était un moyen providentiel. A l'âge où la jeunesse s'avance vers l'âge mûr, lorsque je revenais des camps, où je m'étais réfugié pendant la terreur, et qui m'affranchirent du sort d'André Chénier et de tant d'autres amis dont j'ai secondé la voix, j'ai écrit sous l'inspiration de Mme Tallien, j'ai combattu sous cet oriflamme qu'elle agitait pour le salut de la France et de la société humaine. Les dangers étaient grands encore, car il fallait repousser l'effort furieux des faubourgs vainqueurs au 10 août, et qui, depuis le 9 thermidor, s'étaient rendus deux fois maîtres de la convention. Elle savait à la fois exciter et retenir notre ardeur. Jamais, à Paris, le véritable siége du combat, ce que l'on appelle la réaction, et ce que j'appelle la résurrection, n'eut à se reprocher un meurtre, tandis que la vengeance, dans le midi, exerçait d'atroces représailles, contre lesquelles nous tonnions vainement. Manquait-elle du courage d'action, la femme qui, la première, ferma ce club des jacobins, trop vainement menacé par le général Lafayette lui-même, la femme qui en emporta les clés, en disant : *Vous voyez que cela n'était pas difficile.*

Oh! que je la vis éloquente un jour où, dans un petit comité, un membre de la convention, qui n'était pas son mari, en parlant du fils de Louis XVI, qui languissait encore au Temple, prononça ces

Digitized by Google

horribles paroles : *Il est bien malheureux que Robespierre nous ait laissé ce crime à commettre!* Je ne crois pas que Mme de Staël elle-même eût trouvé des accens plus énergiques pour combattre cette pensée dont elle obtint un désaveu qui lui parut sincère.

Du reste, le député se trompait, le comité de salut public n'avait pas manqué d'une prévoyance homicide : il n'existait plus du fils de Louis XVI qu'un spectre, qu'un enfant torturé, mutilé par les coups de son geôlier, de son bourreau, le cordonnier Simon, un enfant empoisonné par l'eau-de-vie, dont on l'avait forcé de faire son breuvage. On était alors savant dans le crime. Je me souviens d'un jour où Tallien avait parlé assez éloquemment pour faire restituer aux familles les biens des condamnés. Au sortir de la séance je m'avançai vers Mme Tallien, dans les longs et sombres corridors du palais des Tuileries, où la convention siégeait encore : *Laissez-moi respirer*, me dit-elle, *je suis ivre de gloire et de bonheur*. Il me sembla que tout s'illuminait autour d'elle, et que chacun était ébloui par les éclairs de ses regards.

Elle avait quelquefois à combattre, dans les thermidoriens, des remords bien différens de ceux qui devaient les travailler. Je fus témoin d'une convulsion presque épileptique qu'éprouva son mari à la suite d'un dîner? Il ne prononçait pas un mot qui ne parût un regret sur la carrière nouvelle où il était entré; je distinguai ceux-ci : Danton, en marchant à l'échafaud, a dit : « J'entraîne Robespierre, et maintenant c'est Robespierre qui m'entraîne à son tour; le voyez-vous, comme il tord sa bouche livide, que son sourire est affreux, et j'entends qu'il me dit : Mes amis ont aussi des poignards! » Un jour elle nous lut en petit comité la correspondance que, du fond du cachot où elle attendait la mort, elle avait su entretenir avec Tallien. Toute la pensée du 9 thermidor est écrite dans ces lettres ardentes.

J'ai vu les triomphes de Bonaparte, à différens théâtres, lorsqu'il revenait de quelqu'une de ses victoires de géant; j'avais vu dans les mêmes lieux les triomphes de Mme Tallien, lorsqu'elle revenait de faire ouvrir les portes d'une prison, ou qu'elle avait fait rendre un décret bienfaisant! Ah! quelle différence d'émotion! Il est vrai que les premiers hommages pouvaient paraître d'abord s'adresser à sa beauté, à l'élégance de son costume grec si favorable à ses charmes, mais bientôt un profond attendrissement remplissait toutes les ames. Le jeune homme disait en versant des pleurs : « Je lui dois la liberté, le salut de toute ma famille. » Chacun, en l'applaudissant, s'acquittait d'une dette personnelle.

Digitized by Google

Après le spectacle, on se réunissait dans divers cercles (car on soupait encore). Mme Tallien y paraissait plus attendrie qu'enivrée du triomphe qu'elle venait de recevoir et se hâtait de le faire oublier par une grace familière. Si elle était préoccupée, c'était du bien qu'il y avait à faire pour les jours suivans. Que de prières, quels récits déchirans il lui fallait écouter dans les mêmes soirées qui paraissaient consacrées au plaisir! Toute grande et solennelle infortune la guettait au passage. Parmi les conviés, on avait toujours soin de placer des femmes qui avaient une grace difficile à demander. Nulle reine ne fut jamais plus implorée, et ne se montra plus active, plus gracieuse, plus persévérante dans le bienfait. Il est vrai qu'elle était admirablement secondée par plusieurs femmes qui se vouaient à la même tâche, et parmi lesquelles je nommerai la veuve de l'aimable et infortuné général Beauharnais, depuis l'impératrice Joséphine. Celle-ci paraissait heureuse et fière de tenir le second rang; c'était à sa bonté et à sa grace qu'elle le devait. Qui de nous se fût douté qu'elle marchait vers le plus beau trône de l'univers! Ah! si ce trône de femme eût été électif, une voix unanime l'eût alors décerné à Mme Tallien.

N'est-il pas juste que l'histoire et les lettres déposent aujourd'hui une couronne civique sur la tombe d'une femme qui, par une pitié intrépide et de bienfaisantes séductions, contribua tant à sauver ce qui restait de l'élite de la France?

CH. LACRETELLE.
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Digitized by Google

BUCHAREST ET JASSY.

Le 14 octobre 1837, j'allais de Vienne à Constantinople, par la voie du Danube. Mon intention avait été d'abord de ne pas m'arrêter en route; mais en approchant de Giurgevo, qui n'est qu'à vingt lieues de Bucharest, j'eus comme un remords de conscience de passer si près de cette dernière ville sans la visiter. L'exemple d'un docteur allemand, jeune homme fort instruit et fort aimable, qui allait y chercher des cliens et la fortune, acheva de rendre la tentation irrésistible, et je me décidai à l'accompagner. Il était nuit lorsque nous débarquâmes à Giurgevo, et notre début en Valachie ne fut pas encourageant. Il nous fut impossible de trouver un gîte, et nous aurions passé la nuit à la belle étoile, si l'agent de la compagnie des bateaux, pharmacien de son métier, voyant notre détresse, ne nous eût offert un matelas dans son grenier. Nous l'acceptâmes avec reconnaissance, et nous nous y endormîmes en bénissant le propriétaire. Il avait eu, de plus, l'obligeance de nous arrêter une charrette, dont le conducteur vint nous réveiller à quatre heures. Nous nous y installâmes de notre mieux, enfoncés dans le foin, et nous partîmes traînés par six maigres chevaux, que conduisait un postillon de l'extérieur le plus sauvage. Nous étions arrivés de nuit à Giurgevo, nous en partions à quatre heures du matin; il me fut donc impossible de voir la ville. Les Turcs ont été obligés de la céder à la Valachie, par suite de la dernière guerre contre la Russie. Ils n'y ont cependant consenti qu'à condition qu'elle serait démantelée. Je ne crois pas, du reste, que l'obscurité nous ait fait perdre beaucoup; par les effroyables secousses éprouvées à chaque instant, nous jugions assez quel devait être l'état des rues. Nous cheminâmes fort lentement toute la journée, malgré les contorsions et les vociférations continuelles de notre conducteur. Nous rencontrâmes quelques villages d'une misère que rien de ce que j'avais vu n'égalait. A peine si, dans celui où nous fîmes halte pour déjeuner, nous pûmes trouver du feu pour faire cuire des œufs que nous devions encore à la munificence et à la prudence de notre

Digitized by Google

pharmacien. Nous lui rendîmes de nouvelles actions de graces : car sans lui nous nous serions passé de déjeuner comme de matelas. Le paysage était tout-à-fait en harmonie avec la tristesse et la misère des habitations. Du côté du Danube, on voyait des marécages s'étendre à perte de vue, et dans la direction de Bucharest, une immense plaine inculte et déserte. Nous la traversâmes lentement en suivant une route tracée uniquement par des ornières et suivant le bon plaisir de ceux qui conduisent les voitures. Ces chemins sont d'une largeur indéterminée; si la partie déjà frayée est un peu trop raboteuse, on prend à côté sur le gazon. Tant qu'il fait beau, on peut avancer; mais nous pûmes connaître bientôt ce que tout cela devient par le mauvais temps. Une averse qui survint, menaça de nous retarder indéfiniment. Il était déjà tard lorsque nous entrâmes dans Bucharest; et je n'oublierai jamais l'impression que me firent éprouver la boue que j'y trouvais, l'espèce de caravansérail où l'on nous conduisit, le taudis qu'on me donna pour chambre, et le grabat où je fus obligé de me coucher. Je commençais à me repentir d'avoir quitté le bateau, mais il était trop tard, et il fallut recourir à la philosophie; souvent nécessaire au voyageur.

Bucharest n'a que quatre-vingt mille habitans, mais comme presque chaque maison a son jardin, et que des terrains considérables sont vacans dans l'intérieur de la ville, au premier coup d'œil, cette capitale paraît immense et aussi étendue que la moitié de Paris. Ses innombrables églises, les belvédères nombreux des principales maisons, présentent un bel ensemble, et quelqu'un qui ne la verrait qu'extérieurement, en emporterait une idée ravissante; mais lorsqu'on en vient à l'examen, c'est tout autre chose. Vous trouvez un labyrinthe de rues étroites, de ruelles, d'impasses dans lesquels on voit quelques maisons de belle apparence, au milieu d'habitations pauvres et mal construites. La boue est telle partout, que moi, habitant de Paris, je n'aurais pu en avoir une idée. Il est réellement impossible de faire un pas à pied. Une voiture est un objet de première nécessité, et bien des gens s'imposent de dures privations pour avoir un équipage, qui, d'ailleurs, est encore ici une affaire d'amour-propre; sans l'équipage, un homme n'est présentable nulle part. C'était chose plaisante de voir la figure de mon compagnon le docteur, lorsqu'il me contait ses tribulations à ce sujet.—Je commencerais donc par où les autres finissent, disait-il; je n'ai pour toute fortune que 800 florins, et il faut que j'en dépense la moitié pour acheter une voiture et des chevaux. Tout le monde me dit ici que je ne peux faire autrement si je veux me faire une clientelle. Il faudra bien que je m'exécute; mais vous m'avouerez que c'est un drôle de pays.

On ne voit à Bucharest ni places publiques ni promenades. Les seuls monumens qu'on y rencontre, sont une prodigieuse quantité d'églises grecques que les boyards ont fait élever pour racheter leurs iniquités, à peu près comme dans le moyen-âge nos princes et nos seigneurs fondaient des couvens. Elles n'ont absolument rien de remarquable. La salle de spectacle est

Digitized by Google

une ignoble barraque en planches, où une mauvaise troupe allemande écorche quelques opéras. La gloire de *Robert-le-Diable* est parvenue jusqu'à ces confins du monde civilisé. J'ai entendu exécuter cet opéra sur le théâtre de Bucharest, mais avec tant de coupures, de changemens, de transpositions, que je ne m'y reconnaissais plus. Après la distraction du spectacle, la seule que les habitans connaissent est celle de la promenade. Ils se font traîner dans une rue étroite et raboteuse, qui aboutit à une route d'une tristesse, d'une aridité effrayantes. C'est là leurs Champs-Élysées, leur bois, et tous les jours, dans l'après-midi, on y rencontre un assez grand nombre de promeneurs enveloppés dans de larges pelisses, car dans ce climat malsain le moindre refroidissement est funeste. Les fièvres y sont générales; l'on est obligé de prendre les plus grandes précautions pour s'en garantir. Le manteau est d'obligation par le chaud comme par le froid; et ce n'était pas un de mes moindres désagrémens que de ne pouvoir sortir sans avoir le mien sur les épaules.

Depuis quelques années, la physionomie de la population a bien changé à Bucharest. Il y a peu de temps encore, les sujets de Mahmoud y étaient tout puissans, et nécessairement leur influence et celle des hospodars, Grecs fanariotes qu'ils y envoyaient, devaient y faire dominer les mœurs et les habitudes de la Turquie. Les hommes et les femmes étaient vêtus à l'orientale, et la façon de vivre était, chez eux, en rapport avec le costume. Mais là comme partout l'action envahissante de l'Occident s'est fait sentir, et d'autant plus fortement, que la puissance des Turcs a diminué, que leur influence est nulle, leur suzeraineté purement nominale, et que le sort de la Valachie dépend plus directement de l'Europe. Les femmes ont adopté les modes de Paris; le français est devenu presque partout la langue usuelle; les familles riches ont envoyé leurs enfans dans nos pensionats; tout a pris un caractère européen, et on ne rencontre plus que rarement un boyard encore affublé de sa large robe, avec sa longue barbe et son immense bonnet rond. Encore quelque temps, et il sera difficile, je crois, de trouver ici quelques vestiges de l'Orient. Aujourd'hui la fusion n'est pas complète et les mœurs ont encore un caractère indéterminé. Ainsi, dans les classes inférieures, on rencontre autant d'habits orientaux que de francs. Les uniques abris offerts à l'étranger sont d'anciens kans qui ont conservé leur nom et leur extérieur, et dont on a tâché d'*européaniser* le service; mais Dieu sait de quelle façon! Vous entrerez dans une maison de belle apparence, on vous y recevra à la française, dans des appartemens meublés à la turque, enfumés de tabac, et on vous offrira le chibouk et les confitures. Vous trouverez quelques jeunes gens qui ont profité de leur éducation et que vous prendriez pour des compatriotes. Mais beaucoup d'entre eux ont un goût de terroir que leurs habits taillés à la mode ne peuvent dissimuler.

En Valachie comme en Hongrie, la population est divisée en deux castes : les nobles ou les boyards et les paysans. Les boyards forment eux-mêmes

trois classes suivant leur naissance ou les charges qu'ils occupent. Les grands boyards constituent la haute aristocratie. C'est parmi eux que sont choisis les principaux fonctionnaires; eux seuls ont de l'influence, et généralement leurs possessions sont immenses. Leurs revenus le seraient également, si la plus grande partie de leurs terres ne restaient incultes par incurie ou défaut d'habitans. La deuxième et la troisième classe sont à une grande distance de la première, et sont formées de fonctionnaires d'un rang inférieur et de propriétaires plus modestes. Cette noblesse a seule une existence civile et politique; ses priviléges sont immenses et ruineux pour le pays. Elle possède le sol entier; elle est exempte de toute espèce de charges. Dans aucun cas, ses membres ne peuvent être mis en arrestation. On ne peut les exproprier. Tout leur est permis. Au-dessous de cette noblesse, mais séparés d'elle par une distance infranchissable, viennent les paysans, véritables parias dont la servitude est complète en fait, si elle ne l'est en droit. Ceux-ci ne possédant rien, sont les seuls imposés. Au-dessous des paysans, on trouve encore une classe d'individus, qui, pour être placés plus bas, sont plongés nécessairement dans la plus complète servitude. Ces malheureux sont ce que nous appelons des Bohémiens; ils portent ici le nom de *Zigeunes*. Le nombre de ces zigeunes est considérable dans les principautés, et leur état légal est l'esclavage. La plupart appartiennent à des boyards qui disposent d'eux d'une manière absolue. Le reste est la propriété du gouvernement. Ici, comme partout, cette race est le type de l'abjection.

La Valachie est un exemple frappant de ce que peuvent faire souffrir à un pays les maux de la guerre et une mauvaise administration. Une chaîne de montagnes, riche en forêts, en mines de toute espèce, la ferme d'une part. De l'autre, le Danube lui servirait de débouché comme de frontière. Mais c'est en vain qu'elle possède tous les élémens de la prospérité et de la richesse. Les sites variés et boisés qu'on trouve vers le nord sont presque déserts, et les plaines qui s'étendent dans le bas pays, couvertes d'un terreau noir et très fertile, au lieu de donner les riches produits qu'on peut en attendre, ne sont que des steppes incultes et insalubres. De loin en loin on rencontre quelques petites villes, de pauvres villages dont on ne peut se figurer la misère si on ne les a vus; quelques champs de maïs et des troupeaux en indiquent ordinairement l'approche. Cet état déplorable s'explique par la situation même de la province; placée entre deux puissans voisins, elle a été le théâtre de la lutte si souvent renouvelée entre la Russie et la Turquie. La campagne commençait-elle? Une armée entrait en Moldavie, l'autre en Valachie. Amis ou ennemis, chacun vivait de pillage; puis, lorsque la guerre était finie, un fléau d'un autre genre venait enlever à ce malheureux pays ses dernières ressources. Les hospodars achetaient fort cher, à Constantinople, le pouvoir de venir tyranniser les Valaques et s'enrichir à leurs dépens. Ces magistrats n'étaient nommés que pour sept ans, et rarement ils arrivaient au terme de cette espèce de bail, sans être décapités ou rappelés par leur gouvernement, qui

Digitized by Google

Digitized by Google

la corruption honteuse où est tombée l'administration de la justice. La prévarication des juges est générale, publiquement connue, et chacun sait, en commençant un procès, que c'est le plus offrant ou le plus puissant qui l'emportera. Est-il permis de croire à une régénération prochaine avec de tels élémens? Je pense qu'on aurait tort de l'espérer; il faut du temps pour opérer une réforme complète dans une nation d'ailleurs très peu susceptible d'élan, où le patriotisme est rare, où l'égoïsme est tout puissant, dans une nation enfin qui manque de foi en elle-même et dans l'avenir.

Depuis la dernière guerre entre la Russie et la Turquie, la Valachie jouit cependant d'une paix et d'une tranquillité fort nouvelles pour ses habitans. Si, depuis le triomphe définitif de la Russie, elle n'a fait que changer de patronage effectif, au moins elle a gagné beaucoup en calme et en sécurité. Lors du dernier traité qui intervint en 1829, on statua sur le sort des deux principautés. La Porte a conservé une suzeraineté nominale, reçoit un tribut de 500,000 fr. pour la Valachie, de 250,000 pour la Moldavie. Elle nomme à vie les deux hospodars sur une liste présentée par la Russie, qui choisit en réalité, et gouverne par ses conseils. L'empereur a fait rédiger un réglement à peu près identique pour les deux provinces et le leur a donné comme loi politique. D'après cet acte, les listes civiles sont fixées à 600,000 fr. et à 300,000 fr.; la Valachie ne peut avoir que cinq mille hommes de troupes, et la Moldavie trois mille, nombre plus que suffisant d'ailleurs pour leurs faibles ressources, et parfaitement inutile en cas de guerre. Ce simulacre d'armée, organisé et vêtu à la russe, n'existe guère que pour la parade. Le nombre des officiers est presque égal à celui des soldats, et la création de cette garde inoffensive a eu pour principal résultat de métamorphoser la plupart des oisifs de Bucharest et de Jassy en traîneurs de sabre de l'espèce la moins redoutable. Les boyards, assemblés par districts, doivent nommer vingt-quatre députés, et les hauts dignitaires, conjointement avec les grands boyards, douze autres. Les attributions de ces représentans sont excessivement restreintes, et toutes les précautions ont été prises pour que leur assemblée fût sans inconvénient pour le bon plaisir du pouvoir exécutif. Néanmoins une velléité d'indépendance est venue s'y faire jour, il y a peu de temps. Le réglement russe devait être approuvé par les représentans; tous les articles avaient passé sans discussion; mais le dernier, portant qu'aucune mesure législative ou administrative ne pourrait être mise à exécution sans l'autorisation préalable de l'empereur, ménageait trop peu la dignité de l'assemblée; on le rejeta. Le consul russe se transporta immédiatement chez l'hospodar; il fulmina, et MM. les députés furent renvoyés dans leurs foyers. Les choses en sont restées là, et personne ne sait ce qu'il en adviendra. Telle qu'elle est, cette administration vaut cependant beaucoup mieux que tous les régimes qu'a subis la Valachie, d'autant plus que le prince Gika, choisi comme hospodar, est réputé honnête homme et passe pour avoir d'excellentes intentions. Malheureusement ce bon vouloir n'est appuyé ni sur le savoir ni sur la

Digitized by Google

capacité, et les meilleures intentions ne suffisent pas pour guérir des maux profondément enracinés. Les habitans de Bucharest croient avoir atteint le plus haut degré de civilisation, parce qu'ils ont inutilement un ministre de l'intérieur pour administrer de vastes déserts, un ministre des finances pour régler un véritable chaos, et un budget qui peut bien s'élever à 4 millions; un autre pour la justice dont les fonctionnaires sont la honte de la nation; un ministre de l'instruction publique, qui préside à quelques écoles où tout est à faire et les mœurs surtout à corriger; enfin un ministre de la guerre (le grand *spathar*), qui commande à deux régimens. Ils se trompent : si on veut avancer réellement, obtenir des résultats, il faut sortir tout de bon de la parodie, et combattre les abus par de sérieux efforts. Les deux grands obstacles qui s'opposent au développement de la civilisation en Valachie, sont le manque de bras et la faiblesse des ressources pécuniaires. Les ravages de la guerre et l'incapacité des administrateurs ne sont pas les seules causes de cette situation déplorable.

Toute acquisition dans le pays étant interdite aux étrangers, ceux-ci ne peuvent par conséquent s'y fixer que momentanément; les boyards, les maîtres du sol, sont exempts de toute charge, et la capitation imposée aux paysans est presque la seule ressource de l'état. De tels abus doivent prolonger indéfiniment la misère des provinces valaques.

Dans une conversation que j'avais avec quelques jeunes gens comme il serait à désirer que la Valachie en eût beaucoup, ils étaient forcés de convenir que l'égale répartition de l'impôt décuplerait les revenus, fournirait les moyens d'ouvrir des communications qui manquent entièrement, et, augmentant par ce moyen la valeur des biens fonds, indemniserait largement le propriétaire de ce qu'il aurait payé à l'état. Ils convenaient aussi que l'admission des étrangers augmenterait le nombre des travailleurs, introduirait des lumières et des capitaux, donnerait de l'impulsion à l'agriculture, et faciliterait à une foule de boyards endettés les moyens de trouver des acquéreurs pour une multitude de propriétés en vente qui restent sans offre et sans valeur entre leurs mains inhabiles et impuissantes. Mais, me disaient-ils, quand même, ce qui est douteux, on adopterait ces mesures, qui nous assurerait que l'argent tiré de nos mains serait utilement employé, et dans nos intérêts? Savons-nous d'ailleurs pour qui nous travaillerons? Nous avons une ombre d'indépendance aujourd'hui, et peut-être demain nous serons Russes. Il est dur pour de bons citoyens d'avoir à faire de pareilles réflexions, surtout quand de grandes probabilités viennent à l'appui de leur langage: car on ne peut se dissimuler qu'à la première occasion la Russie n'aura qu'à envoyer dans les principautés quelques bataillons pour s'en emparer sans coup férir, à moins que l'Autriche ne juge qu'il lui soit plus utile d'agir selon ses véritables intérêts que de continuer une alliance de principes. Dans le pays, la prévision de l'envahissement de la Russie est générale, et la sympathie n'est pas pour les futurs occupans, car quelque faible que soit la natio-

Digitized by Google

nalité des Valaques, encore tiennent-ils à la conserver. Dans l'incertitude de l'avenir, ils évitent donc de fournir à leurs redoutables voisins l'occasion de s'ériger, à leur égard, en maîtres tout-puissans. On voit du reste que, si la Russie ne trouvait un grand intérêt à asseoir ses frontières sur le Danube et à se rapprocher du midi, elle ne ferait pas, en occupant la Valachie, une brillante acquisition.

J'avais quelquefois entendu parler de Bucharest comme d'une ville dont le séjour était agréable. C'est encore une illusion que je perdis bientôt. Sous le rapport matériel, on peut se faire une idée du plaisir qu'on doit éprouver dans une ville dont on ne peut traverser les rues à pied, où par le chaud comme par le froid, on ne peut sortir sans être affublé d'un manteau, où il n'existe pas une promenade, même dans les environs, véritables déserts arides en été et fangeux en hiver. Tous les objets qui ne sont pas de première nécessité sont hors de prix; on ne fabrique rien en Valachie, il faut tout y importer, et payer fort cher une foule de bagatelles qui sont à très bon marché dans nos grandes villes. Une personne seule a besoin de quatre à cinq domestiques, et n'en est pas mieux servie, car ces messieurs n'aiment pas la confusion dans les fonctions, et ne font absolument que l'ouvrage pour lequel vous les aurez pris. Il faut huit à dix mille francs au moins pour vivre, non pas largement, mais décemment. Si l'on excepte les principales maisons de la ville, il n'existe pas de société à Bucharest; veut-on se faire présenter dans ces maisons peu nombreuses? on le peut facilement; tout étranger reçoit bon accueil dans ce pays encore peu fréquenté par les voyageurs. Vous serez enchanté d'abord; mais restez quelque temps, examinez, et vous changerez bientôt d'avis. Vous vous convaincrez qu'ici surtout les apparences sont trompeuses. L'intérieur de ces hôtels, dont l'extérieur est si beau, vous paraîtra négligé, mal meublé, incommode. Cette armée de domestiques déguenillés, de zigeunes sales et dégoûtans, n'est si nombreuse que parce qu'elle est composée d'esclaves qui ne coûtent rien. Au milieu de son palais, souvent le propriétaire n'aura pas dix ducats disponibles, et se retranchera dans sa qualité de boyard pour ne pas payer les dettes les plus criardes. Comme les hommes, en politique, les femmes ont cru avoir tout fait lorsqu'elles ont changé de costume. Il n'est pas une d'entre elles qui ne pense avoir le ton, les manières et l'élégance d'une Parisienne, parce qu'elle aura ruiné son mari à faire venir des parures de France ou de Vienne. Beaucoup parlent plusieurs langues. C'est, il faut le dire, un genre d'instruction très répandu; chose naturelle, d'ailleurs, dans un pays sans caractère. Mais l'éducation, dans ses autres parties, est plus que négligée; et comme me le disait quelqu'un très compétent, telle femme qui vous parlera français, anglais et allemand, ne pourra pas vous dire où est Constantinople. La vie de ces dames se passe dans une oisiveté presque absolue, et, s'il faut en croire la chronique scandaleuse, riche en anecdotes, les intrigues amoureuses sont le principal remède invoqué contre l'ennui. J'ai entendu bien des récits sur ce cha-

Digitized by Google

pitre, et, pendant mon séjour, une de ces histoires défrayait particulièrement les causeries du monde. Les aventures d'une grande dame avaient eu tant d'éclat, que le mari, tout débonnaire qu'il était, avait dû sévir et reléguer sa femme à quelques lieues de Bucharest, où les nombreuses visites qu'elle recevait montraient combien de sympathie excitaient ses infortunes. On rencontre peu de femmes de trente ans qui n'aient eu au moins deux maris. Le divorce est permis et on en use largement. On entend raconter à cet égard les choses les moins édifiantes, et de tout cet amalgame naissent quelquefois, dans une société restreinte, les rencontres les plus bizarres. Ce n'est pas dans la haute société seulement que les mœurs sont aussi faciles; le plus grand relâchement se fait sentir également dans les classes inférieures de la population. Des maladies affreuses sont généralement répandues. Des villages entiers vivent et meurent dans l'infection. Cette cause et la fréquence des fièvres ont agi sur la population d'une manière fâcheuse. Le sang n'est pas beau à Bucharest; je n'ai pas vu de jolies femmes. Les hommes ont un air faible et maladif, et l'on remarque généralement l'absence de toute expression dans leur physionomie.

Mes observations sembleront peut-être un peu sévères. Je crois cependant n'avoir rien exagéré et n'avoir dit que la vérité. Du reste, elles ne sont pas seulement le résultat de ce que j'ai pu voir ou apprendre par moi-même, mais encore le résumé des conversations nombreuses que j'ai eues avec des personnes depuis long-temps fixées dans le pays et parfaitement à même de le juger. Il est possible que d'autres voyageurs soient moins pessimistes. Lorsqu'on ne fait que passer, on peut se laisser séduire par un accueil bienveillant, ou éblouir par un simulacre de civilisation. Un Français surtout pourra se laisser aller à l'indulgence en voyant les efforts qu'on fait pour nous copier, et en retrouvant dans une ville si lointaine le costume et la langue de son pays. Mais qu'on reste quelque temps, l'illusion ne tarde pas à disparaître; le tuf se montre bientôt, et il n'y a pas d'optimiste qui puisse fermer les yeux sur les maux nombreux qui long-temps encore pèseront sur ce malheureux pays.

Pendant que je visitais la ville de Bucharest et que j'observais les mœurs valaques, le docteur E., mon compagnon de voyage, n'était pas oisif, et prenait aussi ses informations, quoique dans un autre but. Les observations du docteur étaient toutes d'accord avec les miennes. Il avait bien l'espoir de se faire une clientelle, et déjà il avait ordonné je ne sais combien de pilules et de quina. Malheureusement il n'était rien moins que certain d'être payé. On lui avait parlé avec tant d'unanimité sur cet article, qu'il résolut de laisser Bucharest et de pousser jusqu'à Jassy, ville encore plus malsaine et véritable Dorado pour un médecin. On lui avait assuré de plus qu'il y trouverait peu de concurrens, et que le boyard moldave traitait un peu mieux ses créanciers que le valaque. Il vint me faire part de sa résolution dans un moment où je commençais à avoir bien assez de mon séjour à Bucharest, et où la perspective d'y passer encore une quinzaine de jours ne me souriait que médiocrement.

Digitized by Google

L'occasion était trop belle : je n'hésitai pas un instant, je dis au docteur de compter sur moi, et tout de suite nous pensâmes à nos préparatifs de départ, qui ne se bornent pas ici comme ailleurs à faire retenir tout simplement une place à la diligence. En Valachie et en Moldavie, il n'existe pas de voitures publiques : l'unique moyen de transport et de communication est la poste, entreprise soumissionnée pour la principauté entière et subventionnée par le gouvernement; car sans cet appui les entrepreneurs ne pourraient pas faire leurs frais, et le pays se trouverait sans correspondance et sans communication. Des lignes sont établies sur les routes ou plutôt sur les directions les plus fréquentées. En partant, on paie pour tout le chemin qu'on veut parcourir; on reçoit une quittance portant le nombre de chevaux payés; et à chaque poste, qui est, terme moyen, de cinq à six lieues, on n'a qu'à la montrer au capitaine pour avoir ses relais. C'est une méthode très commode et qui dispense d'avoir toujours l'argent à la main. Le voyage est, du reste, à très bon marché et à la portée de tout le monde. Je calculai que huit chevaux, nombre qu'on attèle habituellement à une voiture, ne coûtaient ensemble que 1 fr. 50 c. par lieue. Il ne faut pas s'étonner de voir un pareil attelage pour un si faible poids. Ces chevaux sont extrêmement petits, et ressemblent beaucoup sans doute aux chevaux de la Russie. Ils sont de plus très mal attelés, et vont avec tant de rapidité, qu'il faut bien que le poids traîné par chacun d'eux ne soit pas considérable. On voit, du reste, que le prix n'est pas ruineux, car deux en France coûtent autant que huit ici, sans compter qu'un postillon valaque se trouve très satisfait d'un pour-boire de dix sous. Les voyageurs qui n'ont pas de voiture trouvent à chaque relai de petits chariots à quatre roues, non suspendus et traînés par quatre chevaux. Il faut être d'un triple airain pour résister aux secousses et à la fatigue qu'on y éprouve : la vue seule m'en fit peur, et nous achetâmes pour 100 fr. une autre voiture indigène, qui n'était pas mieux suspendue, il est vrai, mais dans laquelle nous pouvions mettre une grande quantité de foin et nous étendre à l'aise. J'ai fait, de cette manière, bien du chemin sans être trop fatigué.

Le 22, nous montâmes dans notre équipage et partîmes à une heure du matin, car nous voulions aller coucher à cinquante lieues de Bucharest, dans une petite ville située sur la frontière des deux principautés. Nous eûmes d'abord assez de peine à nous installer, et à la rigueur nous aurions pu être plus commodément; le foin n'amortissait pas tous les cahots, et nous n'avions pas très chaud. Mais la nouveauté du paysage, la rapidité de la course, nous faisaient oublier tous ces inconvéniens. Les cris sauvages et prolongés de notre postillon excitaient nos six chevaux et les maintenaient constamment au galop. Une poste est bientôt parcourue de cette manière, et on voyagerait avec la plus grande rapidité, si on ne perdait aux relais un temps considérable. Lorsque le hasard des distances l'a permis, on a établi la poste dans les villages situés sur la route. On trouve alors des hangards assez grands qui, pendant la nuit, abritent les chevaux, et une maison qui, relativement aux autres, peut passer pour comfortable; mais le plus souvent les villages se sont trou-

Digitized by Google

vés trop éloignés, et il a fallu établir des relais dans l'intervalle. Les frais d'installation n'ont pas été considérables. On a élevé, avec des branches d'arbres, une simple cabane où s'abritent le capitaine de poste et ses acolytes. Les chariots sont rangés autour, et les chevaux sont parqués la nuit dans un misérable enclos. Leurs provisions de bouche se trouvent sur les lieux même; pour toute réfection, leurs gardiens les laissent paître en liberté l'herbe abondante qui croît partout, et quand ils viennent de parcourir au galop une poste et le retour, c'est-à-dire dix ou douze lieues, on leur donne une poignée d'orge de supplément. Lorsqu'une voiture arrive, le voyageur présente sa quittance (*poderowsna*); un postillon se détache aussitôt, va chercher le nombre de chevaux nécessaires et revient en les chassant devant lui comme des moutons. Quelquefois il est bientôt de retour; le plus souvent ce n'est qu'au bout d'une demi-heure qu'on le voit revenir avec ses coursiers maigres et chétifs, mais dociles et infatigables. Leur toilette de voyage est bientôt faite : on les prend par l'oreille, on les mène à leur place, on leur passe au col un morceau de sangle en manière de collier; des cordes servent de traits et y sont adaptées; le postillon grimpe sur son énorme selle, et l'attelage sans bride et dans le plus simple appareil, vous emporte sans prendre haleine jusqu'au relai prochain. Tant qu'il fait beau, cette manière de voyager est agréable. Mais vienne le mauvais temps, et cette pelouse sur laquelle on roulait presque mollement, même en charrette, devient une fondrière d'où ne peuvent vous tirer des convois entiers de chevaux. Si on veut suivre les parties tracées du chemin, on y trouve des ornières encore plus profondes. A chaque instant il faut s'aventurer dans des rivières vraiment dangereuses à traverser, et dont les abords sont impraticables. Le voyage devient d'une longueur désespérante. Vos provisions peuvent finir, votre voiture peut casser, et alors malheur à vous. Vous ne découvrirez ni hôtel, ni cabaret; vous ne trouverez pas seulement du pain à acheter, et pour rencontrer un ouvrier, vous serez peut-être obligé de marcher tout un jour.

Heureusement aucun de ces accidens ne nous arriva. Nous eûmes un temps superbe, quoique déjà très froid. Nous avions pris des provisions suffisantes; notre voiture sortit victorieusement des épreuves qu'elle eut à subir, épreuves terribles, à en juger par les secousses que nous ressentions quelquefois; et le soir, à 7 heures, nous arrivâmes à Jokschani, ville frontière dont une moitié est valaque et l'autre moldave. J'avais une recommandation pressante pour l'*ispraunik* ou administrateur du district, dont les fonctions correspondent à celles de préfet. Il y fit honneur de la manière la plus obligeante, et ce fut pour nous une agréable surprise de lui entendre parler très bon français. Que Dieu lui rende au centuple le souper excellent et le canapé un peu dur qu'il nous donna, car jamais pareille hospitalité ne vint plus à propos et ne fut reçue de meilleur cœur!

Pendant les cinquante lieues que nous avions parcourues depuis Bucharest, nous avions traversé quelques rivières assez considérables, qui coupent la plaine de l'ouest à l'est. Même aux environs de quelques pauvres villages

Digitized by Google

et de trois petites villes, nous n'avions vu d'autre culture que celle d'un peu de maïs. Les endroits que nous traversions n'avaient certainement rien de remarquable, si ce n'est un aspect sale et triste. Mais je les examinais avec intérêt, parce que j'y trouvais la véritable population valaque. Dans la capitale, la noblesse et les classes inférieures perdent chaque jour leur physionomie originale. Il faut aller dans les campagnes pour retrouver ces espèces de sauvages, qui portent encore aujourd'hui l'énorme coiffure, le surtout grossier et la ceinture de corde, costume des anciens Daces qu'on voit sur la colonne Trajane. On est confondu lorsqu'on trouve parmi ces paysans les souvenirs encore vivans de la domination romaine, on reste surpris en présence des monumens nombreux qu'elle a laissés dans la partie méridionale du pays. Ces paysans si misérables, si abrutis, se disent encore avec orgueil Romains (*Roumouni*), et on serait tenté de les croire lorsqu'on les entend parler leur langue, formée de latin plus que de slave. Je me faisais souvent comprendre en leur parlant italien.

Le 23, nous remerciâmes cordialement l'ispraunik, et nous entrâmes en Moldavie. Ce pays est d'abord en tout semblable à celui que nous quittions. Ce n'est qu'après avoir parcouru quelques postes que nous rencontrâmes des troupeaux plus nombreux et des villages un peu moins rares, où la chaux prenait assez souvent la place de la boue et des branches d'arbre. La plaine éternelle avait cessé, et nous commencions à trouver quelques coteaux. Nous traversâmes encore ce jour-là trois ou quatre petites villes, où les juifs étaient en majorité; et nous arrivâmes si tard à Warlin, où nous devions coucher, que nous ne pûmes décemment aller frapper chez le gouverneur. Il était inutile de chercher quelque chose qui ressemblât à une auberge, et force nous fut de passer le reste de la nuit dans notre voiture, où nous souffrîmes beaucoup de la rigueur précoce du climat.

Le 24, nous continuâmes notre route sans plus d'incidens que la veille. En approchant de notre destination, le pays devint de plus en plus varié; nous eûmes même à gravir une colline fort élevée d'où la vue s'étend au loin sur une suite de mamelons nus et arides. De là nous n'avions plus qu'une poste pour arriver à Jassy. Nous la franchîmes aussi rapidement que les autres, quoique par des chemins affreux, et nous arrivâmes à une vallée au-delà de laquelle cette ville se découvre entièrement, sur un coteau doucement incliné. La situation en est charmante, et les grandes maisons blanches des boyards tranchent de la manière la plus pittoresque sur les autres maisons de la ville d'une couleur plus sombre. A une certaine distance, Jassy paraît un agréable séjour; mais sur ce point comme sur beaucoup d'autres, elle a le malheur de ressembler à Bucharest. Pour conserver d'elle une impression favorable, il faudrait ne la voir que de loin, ne pas y entrer, et surtout ne pas y séjourner. Ces épreuves ne me furent pas même nécessaires, et en voyant déserts et incultes des environs qui pourraient être délicieux, et une plaine qui, partout ailleurs, à la porte d'une grande ville, serait un jardin, n'être ici qu'un marais infect et fiévreux, je cessai bientôt de regarder Jassy comme un sé-

Digitized by Google

jour attrayant. Nous sûmes d'ailleurs bientôt à quoi nous en tenir. Après avoir traversé un assez long faubourg de chaumières en bois, nous entrâmes dans une rue qui traverse la ville dans toute sa longueur. Cette rue est le siége du commerce; on y trouve les plus beaux magasins et le plus grand mouvement; on l'appelle par excellence la grande rue, ce qui n'empêche pas que tout n'y soit repoussant de mesquinerie, de saleté et de misère. Mais tout est relatif sans doute, et le peu d'accord que nous trouvions entre le nom et l'objet, nous permettait de juger *à fortiori* le reste de la ville, et de conclure qu'en Moldavie comme en Valachie, les lointains sont trompeurs. Je fus agréablement surpris de trouver pour logement autre chose qu'un kan, et de me voir conduire à un hôtel d'assez bonne apparence. Je crus avoir trouvé le *nec plus ultrà* du confortable lorsqu'on me donna une chambre assez propre, où je fus émerveillé et ravi d'apercevoir un lit, meuble dont je commençais à perdre le souvenir; j'appréciai d'autant mieux cette heureuse trouvaille, qu'une course de cent lieues en charrette m'avait singulièrement disposé au sommeil.

D'intimes relations ont toujours existé entre les deux principautés. La langue des habitans diffère à peine; elles ont une constitution civile et politique semblable. Soumises aux mêmes calamités, les mêmes causes y ont amené les mêmes effets. La Valachie a cependant conservé ses frontières, tandis que l'infamie d'un de ses hospodars a fait éprouver à la Moldavie une perte irréparable. Cette province s'étendait, avant 1812, jusqu'à la mer Noire et aux bouches du Danube. A cette époque, dans un moment où, pressée par Napoléon, la Russie aurait au contraire acheté bien cher l'alliance de la Porte, l'hospodar Mourouri lui vendit ce qui comprend aujourd'hui presque toute la Bessarabie. Ce misérable ne jouit pas long-temps du fruit de son crime, car il fut décapité peu après par ordre du sultan; mais cette trahison n'en fut pas moins utile à ceux qui l'avaient payée : elle leur donna un littoral considérable, et leur fit acquérir la position importante des bouches du Danube. La Moldavie n'a donc pas la moitié de l'importance qu'elle avait autrefois; ce n'est plus qu'une province insignifiante qui s'avance mince et allongée entre la Transylvanie et la Bessarabie, et semble n'attendre, pour cesser d'exister, que l'accord de ses puissans voisins. Malgré cette circonstance désastreuse, grace à leurs relations plus fréquentes avec les peuples européens, les Moldaves l'emportent sur les Valaques en industrie et en activité. Le sol de la Moldavie, moins négligé que celui de la principauté voisine, fournit quelques produits à l'exportation, et ses boyards moins indolens apportent plus de surveillance à leurs affaires et à la gestion de leurs terres. Jassy se ressent naturellement de cette différence, et, quoiqu'on y retrouve les traits généraux qui caractérisent Bucharest, il ne faut pas y rester long-temps pour voir que la ressemblance n'est pas entière. D'abord son aspect donne une idée plus exacte de la société valaque et moldave. Bucharest est beaucoup plus considérable, et contient un grand nombre d'étrangers de toutes les nations et de tous les cultes, qui viennent y exercer le

Digitized by Google

commerce et diverses professions. Leur présence efface en partie les différences si tranchées de la population indigène. Entre le palais du boyard et la chaumière du paysan, on trouve la maison du négociant. A Jassy cette transition n'existe pas. Tout y est hôtel, palais, ou réduit pauvre et sale. On n'y rencontre que le boyard ou le paysan, le riche ou le pauvre; ce qui est ailleurs la classe intermédiaire est remplacé ici par des juifs, dont le nombre s'élève à 12 ou 15 mille sur 40,000 habitans. Tout le commerce, tous les métiers, sont entre leurs mains; mais leurs hauts bonnets et leurs longues robes noires, costume obligé et uniforme, en font pour les yeux une classe bien distincte, comme leurs mœurs, leur religion et le mépris que grands et petits leur prodiguent, les séparent radicalement du reste de la population. En général, on trouve aussi à Jassy moins d'apathie et de frivolité qu'à Bucharest, on s'y occupe de ses affaires, le goût de la dissipation est beaucoup moindre; on donnerait même plutôt dans le défaut contraire, et plusieurs particuliers des plus riches, passent pour n'être rien moins que généreux. Aussi les fortunes sont-elles plus liquides et plus communes. On en cite plusieurs très considérables de 150, 200, 300 mille francs de rente en terres dont une faible partie est en rapport. Qu'on juge où ce revenu s'élèverait si le fonds était convenablement exploité. La société de Jassy l'emporte aussi sur celle de Bucharest par les manières; on y remarque plus de distinction chez les femmes; quelques salons rappelleraient même parfaitement les nôtres si la copie ne péchait pas trop souvent par la raideur et l'affectation. Le français est la langue usitée dans le monde, et quelques dames ignorent même le moldave. Il est fâcheux que la division se soit introduite dans la société de Jassy. Il y a quelques années, lorsqu'il fut question de choisir un hospodar, comme de raison, la liste des prétendans fut nombreuse. Le prince Stourdza fut l'heureux mortel que les Russes indiquèrent au sultan. Cette élection, en réveillant toutes les ambitions de Jassy, a amené une scission profonde entre plusieurs familles. Le prince cependant est un homme instruit et capable, dit-on. M. Duclos, gérant du consulat, eut la bonté de me présenter à lui, et je pus juger du moins qu'il connaissait bien notre histoire, dont il me parla beaucoup, Malheureusement, s'il faut en croire une opinion trop bien établie dans le pays, ces qualités sont obscurcies par la plus sordide avarice. Quoique en possession d'une liste civile de 300,000 francs et d'un revenu privé au moins égal, le bien de l'état n'est qu'une chose secondaire pour lui, et l'amour de l'argent détermine toutes ses actions. Je ne rapporterai même pas à ce sujet les bruits répandus dans le public relativement à la ratification des arrêts des tribunaux, qui ne peuvent, sans son approbation, être exécutoires. Le fait est qu'il vit sans la moindre représentation et comme ne devrait pas le faire un homme si haut placé.

On entend ici moins de ces histoires, de ces anecdotes qui, à Bucharest, alimentent la plupart des causeries; le divorce y est cependant assez fréquent. Je me rappelle même à ce sujet m'être trouvé dans un salon avec cinq dames encore assez jeunes, et qui toutes en étaient au moins à leur second

Digitized by Google

mari; je me faisais mettre au courant de ces nombreux divorces, et j'étais obligé de prêter la plus grande attention pour ne pas perdre le fil de ces migrations matrimoniales.

Jassy est la ville des titres. Nulle part, je crois, il n'y a autant de princes et de princesses. Plusieurs affichent même les prétentions les plus ridicules. C'est parmi les empereurs grecs que quelques-uns sont allés chercher leurs ancêtres. Si leurs prétentions étaient fondées, de toutes les dynasties, celle des Cantacuzènes serait la plus heureuse et celle qui aurait laissé le plus de descendans. Il est fâcheux que chacun renie son homonyme et qu'on s'anathématise mutuellement comme imposteur. Outre ces princes de si haute et si respectable lignée, Jassy en possède d'autres qui, pour être de date beaucoup plus fraîche, n'en ont pas moins de prétentions. Il n'est pas si maigre descendant d'un hospodar qui ne s'intitule prince avec autant d'assurance que le ferait un Haspbourg, et Louis XIV n'était pas plus sévère sur l'étiquette que ne le sont ces messieurs sur les honneurs et le respect dû à leur personne. J'ai vu un vieux boyard, à belle barbe blanche, ne parler jamais à son gendre sans l'appeler respectueusement *mon prince*, et chaque fois celui-ci se rengorgeait majestueusement. Beaucoup sont dans une position très médiocre, et ne sont guère riches que d'une excessive vanité, fonds qui ne manque jamais à un Fanariote, et qui n'est pas toujours l'unique défaut de ces messieurs. J'en avais rencontré un sur les bateaux à vapeur du Danube, qui parlait à son domestique et lui demandait sa pipe d'une façon si imposante, que nous l'avions baptisé le prince Chibouk. Je le retrouvai depuis à Jassy, où il ne m'attendait guère, et je pus juger de combien de mensonges et de fanfaronnades il avait semé ses récits. Jusque-là il n'y avait que de la vanité; mais dernièrement, quand je passai à Constantinople, le hasard me fit apprendre que M. le prince Chibouk y avait laissé les dettes les plus criardes. Une telle conduite est peu digne, sans doute, d'un aussi noble seigneur, mais à Jassy, elle n'a pas de suites plus désagréables qu'à Bucharest; on n'y trouve pas un moindre égoïsme et une moindre insouciance dans les questions de loyauté. Dans l'administration, l'incurie et le désordre sont aussi grands. Les juges apportent même moins de retenue dans leurs prévarications, et il est impossible de faire exécuter un jugement contre un boyard. Dans l'une et l'autre principauté, le gouvernement n'est qu'une triste parodie.

En fait d'établissemens ou de monumens publics, on ne voit que l'ancien palais des hospodars, dont il ne reste que des ruines; la ville est tout-à-fait impraticable, et dans quelques rues qui ne sont pas pavées, on ne peut pénétrer, même en voiture. Ces rues sont de véritables foyers pestilentiels, dont l'influence, jointe à celle d'un marais que, par une négligence inconcevable, on laisse croupir à la porte de Jassy, rend la ville extrêmement malsaine; il n'y est question que de fièvres et de maladies. Le manteau est encore plus de rigueur qu'à Bucharest, l'équipage encore plus né-

Digitized by Google

cessaire; et ceux qui ne peuvent avoir de voiture sont condamnés, pendant des mois entiers, à ne pouvoir sortir. Toutes ces causes font de Jassy un fort triste séjour. On y dépense beaucoup, pour n'avoir aucune espèce d'agrément. Pour s'en convaincre, il ne faudrait qu'entendre sur ce chapitre les vœux que font pour un changement de résidence les personnes attachées au consulat. Pour les médecins, au contraire, c'est un véritable pays de cocagne. Aussi le docteur E. était-il enchanté de son voyage; les maladies et les consultations abondaient, et l'espérance venait rendre moins pénible l'achat toujours indispensable de la voiture et des chevaux, lorsqu'un beau matin, sans respect aucun pour sa qualité, une fièvre terrible le saisit et ne le quitta que pour venir le visiter régulièrement tous les deux jours. Il avait eu, je crois, l'imprudence de sortir une fois le soir sans manteau. Cet accident me fit beaucoup de peine, car j'avais une véritable amitié pour lui. Je le soignai de mon mieux; mais j'avoue que la crainte de recevoir la même visite et la perspective de rester quelques mois à trembler et à prendre du quina dans un endroit où je n'aurais pas voulu rester bien portant, me faisaient désirer vivement d'abréger mon séjour, qui jusqu'alors avait été fort agréable, grace aux bontés et à la complaisance de M. Duclos, et à la manière dont ses collègues m'avaient accueilli. J'avais été présenté partout. J'avais visité la ville et les salons. Connaissant le pays et ne voulant pas pousser plus loin l'expérience du climat, je résolus de partir. Je dis adieu avec le plus grand regret à mon pauvre docteur, lui achetai sa part dans notre équipage, dont je fis renouveler les coussins, c'est-à-dire le foin, et le 1er novembre, je partis pour Galatz, sur le Danube, à cinquante lieues de distance. C'était là que je devais trouver le bateau de Constantinople. Je repris la route que nous avions suivie en venant. Je courus toute la nuit au milieu de ces déserts, sans le moindre accident, et le 2, j'arrivai de bonne heure à ma destination, où le vice-consul anglais à qui j'étais recommandé, voulut bien m'offrir une hospitalité que je n'eus pas la force de refuser. Je dois à sa complaisance de n'avoir pas trouvé trop longs les trois jours qu'il me fallut passer à Galatz pour attendre le départ du bâtiment. Cette ville est le seul port de la Moldavie. D'assez nombreux bâtimens viennent y charger du blé, du maïs et du suif, et sa position pourrait lui donner de l'importance si le pays prenait de l'accroissement. En attendant ces hautes destinées, Galatz croupit dans la fange, et je ne pus m'empêcher de faire à mon hôte un compliment de condoléance sur la nécessité où il est d'y résider. Le 5, j'entrai dans la mer Noire, et le 7, la vue du Bosphore et de Constantinople me fit tout oublier.

AUG. LABATUT.

Digitized by Google

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

II. — DAMANHOUR. — ROSETTE.

Cependant, pour que nous ne perdissions pas à Alexandrie, où il était forcé d'attendre le pacha, un temps précieux, M. Taylor nous envoya d'avance, Mayer et moi, dessiner les mosquées de cette ville des *Mille et une Nuits*, que les Arabes nomment *el Masr*, et les Français le Kaire. Le 2 mai au matin, nous quittâmes Alexandrie, montés chacun sur un âne et suivis de nos deux âniers et de notre domestique Mohammed, qui marchait à pied.

Ce dernier était un Nubien, jeune, vigoureux, alerte et intelligent, parlant un peu le français et portant le costume de son pays : ce costume, des plus simples et en même temps des plus pittoresques, consistait en un caleçon blanc et une tunique bleue, dont les larges manches étaient relevées et retenues par un cordon de soie qui formait une croix au milieu du dos. Sa tête était couverte du tarbouch et entourée d'un turban blanc; il portait sur ses épaules le manteau noir, appelé *abbaye*, et sa taille était serrée par une ceinture qui soutenait un poignard à manche d'ivoire; sa tête, pleine d'expression et de finesse, était encadrée par des cheveux noirs, longs et ondoyans; sa moustache retombait aux deux côtés de sa bouche parfaitement dessinée, et sa barbe, rare sur les faces, se réunissait plus touffue au menton, où elle se terminait en pointe.

Digitized by Google

Outre nos deux âniers et notre Nubien, notre escorte était encore renforcée de deux *cavas*, espèces de gardes du corps appartenant à la milice de la ville, et que le gouverneur d'Alexandrie nous avait donnés pour nous faciliter les débuts du voyage : ils portaient un uniforme particulier, ressemblant à celui des anciens mamelucks, et avaient mission d'obtenir pour nous aide et protection de la part des autorités turques. Nous ne tardâmes point à avoir besoin de leurs bons offices.

Nous suivions depuis quelques heures le chemin qui conduit d'Alexandrie à Damanhour, lorsque nous rencontrâmes le canal Mahmoudié, qui pourrait bien n'être autre que l'ancienne Fossa, qui conduisait les eaux du Nil, de Schedia à Alexandrie; le défilé était gardé par des troupes turques auxquelles nous justifiâmes de nos *tekeriks* ou passeports. Le chef s'inclina devant les hiéroglyphes dont ils étaient ornés, et nous déclara que nous étions parfaitement libres de continuer notre route, mais à pied et sans suite. Nous demandâmes l'explication de cette étrange décision, et nous présentâmes de nouveau nos passeports. A cette seconde exhibition, le chef répondit, en s'inclinant toujours, que nos laissez-passer étaient parfaitement en règle, portaient à leur centre, il est vrai, le plan et l'élévation du temple de Salomon, et à leurs quatre angles, le sceau de Saladin, le cachet de Solyman, le sabre et la main de justice de Mahomet, mais rien qui concernât notre domestique, nos ânes, ni nos âniers. Nous appelâmes alors nos cavas à notre aide, mais nous les trouvâmes sans aucune opinion sur la question qui nous divisait. Cependant ils nous donnèrent un avis, c'était d'offrir une dizaine de piastres au chef du poste. Comme la piastre égyptienne vaut à peine sept ou huit sous de notre monnaie, nous ne vîmes aucun inconvénient à suivre leur conseil. Au reste, nous ne tardâmes pas à nous aperçevoir qu'il était le meilleur. Les barrières du canal s'ouvrirent, et nous passâmes triomphalement, nous, nos bêtes et nos gens. Quant aux cavas, ils n'allèrent pas plus avant, leur mission se bornant à devoir nous faire ouvrir les barrières du canal. On vient de voir comment ils l'avaient remplie. Nous ne leur en donnâmes pas moins le *batchis*, qui est le pourboire de France, la *trenkgeld* des Allemands, la bonne main d'Espagne, la clé d'or de tous les pays.

Nous suivîmes les bords du canal, et, après deux heures de marche par un pays monotone et plat, nous fîmes halte à la porte d'un Grec nommé Tuitza, qui nous reçut dans sa petite maison carrée, et nous donna l'autorisation de manger à l'ombre, à condition que nous nous

Digitized by Google

fournirions notre déjeuner et qu'il en prendrait sa part. Cette hospitalité me rappela celle de Sicile, où ce sont les voyageurs qui nourrissent les aubergistes.

Le repas terminé, nous prîmes congé de notre hôte, et nous nous remîmes en route. Le chemin d'Alexandrie à Damanhour n'a de remarquable que sa stérilité : nous marchions dans une mer de sable où nos ânes et nos hommes enfonçaient jusqu'aux genoux. De temps à autre quelque brûlante rafale de vent, mêlée de poussière, nous aveuglait en passant, et nous reconnaissions à l'oppression momentanée de notre poitrine, que nous venions de respirer la chaude haleine du désert. Parfois, à notre droite et à notre gauche, nous apercevions sur des points élevés, qui, lors des débordemens du fleuve, deviennent des îles, des villages ronds, dont les maisons, de forme conique, bâties de briques et de terre, étaient percées de petits trous carrés destinés à laisser pénétrer dans l'intérieur la lumière strictement nécessaire, et le moins de chaleur possible. Enfin, à des intervalles inégaux, mais assez rapprochés, nous rencontrions aux bords de la route, quelques tombeaux isolés de solitaires ou de derviches, ombragés par un palmier, religieux ami du sépulcre, et au-dessus duquel tournait avec des cris aigus une nuée rapide d'éperviers.

Il était trois heures à peu près quand nous apercûmes de loin Damanhour; c'était la première ville franchement arabe que nous allions visiter, car Alexandrie, avec sa population cosmopolite, n'est qu'un mélange de peuples divers, dont le caractère et l'originalité s'effacent peu à peu par le frottement.

Le mirage nous montrait la ville comme une île entourée d'eau et de brouillards; à mesure que nous approchions, les vapeurs de ce lac factice s'évaporaient peu à peu, et les objets nous apparaissaient sous leur véritable forme; nos ombres s'allongeaient aux derniers rayons du soleil couchant, les palmiers balançaient gracieusement leur parasol de verdure au vent frais du soir, lorsque nous mîmes pied à terre aux portes de la ville, dont les élégans *madenehs* s'élançaient au-dessus des murailles des mosquées, peintes alternativement de bandes rouges et blanches.

Nous nous arrêtâmes un instant avant de franchir les portes, pour contempler ce paysage si nouveau pour nous. Un ciel pur, transparent, et d'une finesse de ton dont aucun pinceau ne pourrait donner l'idée, des étangs qui bordent réellement un côté de la cité et qui reflètent ses murailles dans leurs eaux dormantes, de longues files de chameaux conduites par les paysans arabes, et se glissant lentement

Digitized by Google

dans la ville, tout donnait à ce merveilleux tableau un air de vie, de calme et de bonheur, plus remarquable encore après cette préface du désert que nous venions de traverser.

Damanhour ne possède qu'une auberge, quoique sa population soit de huit mille ames. Mohammed, après nous avoir fait traverser des rues d'une sauvage originalité, nous conduisit à ce bienheureux caravansérail, dont nous nous faisions d'avance, et d'après les descriptions des *Mille et une Nuits*, une idée tout-à-fait féerique. Malheureusement nous ne fûmes point à même de comparer la poésie à la réalité : l'hôtellerie était pleine à n'y pas loger une souris, et, quoi que nous pussions dire, et quelque offre que nous fissions, il nous fallut retourner sur nos pas. Quoique déjà désappointé sur bien des choses, le souvenir de l'hospitalité arabe, si souvent vantée par les voyageurs et célébrée par les poètes, me revint à l'esprit, et j'invitai Mohammed à faire quelques tentatives auprès des propriétaires des maisons les plus comfortables que nous rencontrâmes sur notre route; mais toutes furent inutiles : nous en fûmes pour nos avances, et, fort humiliés des refus dont nous étions l'objet, force nous fut de rejoindre nos amis, qui, plus prudens que nous, et ne voulant pas faire de pas inutiles, nous attendaient à la porte de Damanhour. Il n'y avait pas deux partis à prendre : je regardai autour de nous pour chercher un endroit favorable à notre campement, et, ayant avisé un massif de dattiers, je fis étendre nos tapis sous leur feuillage; puis je donnai le premier l'exemple de la résignation aux décrets de la Providence, en serrant la ceinture de mon pantalon, et en me couchant le dos tourné à la ville inhospitalière qui nous avait repoussés de son sein.

Malheureusement, du côté opposé à la ville, et juste dans le cercle qu'embrassait mon rayon visuel, s'élevait une charmante maison arabe, dont les murs blancs se détachaient sur un bosquet de mimosas d'un vert délicieux. Je ne pus résister au désir de faire une dernière tentative, et j'envoyai Mohammed en ambassade au propriétaire de cette oasis. Il était à la ville, et en son absence ses serviteurs n'osaient prendre sur eux de recevoir un étranger.

Une demi-heure après, je vis sortir de Damanhour, et s'avancer vers nous, un cavalier richement vêtu, monté sur un magnifique cheval blanc et suivi d'une escorte nombreuse; je présumai que c'était notre homme, et je fis ranger notre petite caravane, en lui recommandant de prendre l'air le plus piteux possible, sur le bord de la route où il devait passer. Lorsqu'il fut à dix pas de nous, nous le saluâmes, il nous rendit notre salut, et nous reconnaissant à nos

Digitized by Google

habits pour des voyageurs francs, il s'informa du motif qui nous retenait hors de la ville à une heure aussi avancée. Nous lui racontâmes alors notre mésaventure dans les termes les plus propres à l'attendrir. Notre récit fit un effet merveilleux, et quoique la traduction eût dû lui faire perdre de son intérêt, il ne nous en invita pas moins à le suivre et à venir passer la nuit dans cette petite maison blanche, aux mimosas verts, qui était depuis une heure l'objet de tous nos désirs.

On nous conduisit d'abord dans une grande chambre, autour de laquelle régnait un large divan recouvert de nattes. Nous étendîmes nos tapis par-dessus, ce qui, malgré cette précaution, n'en faisait pas un matelas bien moelleux. A peine avions-nous achevé ces préparatifs nocturnes, que trois domestiques entrèrent, portant chacun un plat de porcelaine recouvert d'un dôme d'argent d'un joli travail : l'un contenait une espèce de ragoût de mouton, l'autre du riz, et le troisième des légumes; ils posèrent ce service à terre. Nous nous accroupîmes, Mayer et moi, en face l'un de l'autre. Un esclave nous apporta un bassin à laver les mains, et nous commençâmes notre apprentissage de gastronomes orientaux, en nous servant chacun avec nos doigts; ce qui, malgré notre appétit, ôta un peu de charme à notre repas. Quant à notre boisson, c'était tout bonnement de l'eau de citerne, dans une gargoulette à bouchon d'argent. Le souper terminé, le même esclave nous donna de nouveau de quoi nous laver les mains et la bouche, puis on apporta le café et les chibouques, et on nous laissa libres de veiller ou de dormir.

Nous nous regardâmes quelque temps encore, à travers la fumée de nos pipes, puis, après avoir rendu grace à l'hospitalité de notre hôte, nous fermâmes les yeux en le recommandant au prophète.

Le lendemain, je me réveillai avec le jour; en deux sauts je fus sur pied et hors de la maison. Je fis le tour de la ville, pour en trouver le meilleur aspect, puis, après en avoir dessiné une vue générale, je fis deux ou trois croquis de mosquées, et je revins tout courant retrouver ma caravane et donner l'ordre du départ. Avant de quitter la maison, je voulus remercier le maître; mais notre sage musulman était dans son harem, il n'y eut donc pas moyen de le voir; je demandai son nom, afin de le transmettre à la postérité : il s'appelait Rustum-Effendi. Je donnai le batchis aux esclaves, nous enfourchâmes nos montures, et à cinq cents pas de Damanhour nous nous retrouvâmes au milieu du désert.

Nous marchâmes six à sept heures dans le sable, puis enfin nous

Digitized by Google

arrivâmes sur une crête peu élevée, du sommet de laquelle nous aperçûmes, tout à coup et sans préparation, le Nil.

Aux plaines arides succédaient des paysages délicieux : au lieu de quelques palmiers rares et perdus dans un horizon brûlant, nous rencontrions des forêts d'arbres chargés de fruits, et des champs couverts de maïs. L'Égypte est une vallée, au fond de laquelle coule un fleuve, dont les bords sont un immense jardin que des deux côtés le désert ronge; au milieu de ces bosquets de mimosas et de dalias, au-dessus de ces plaines de maïs et de riz, voltigeaient des oiseaux inconnus, au chant brillant, au plumage de rubis et d'émeraude. De grands troupeaux de buffles et de moutons, conduits par des pasteurs maigres et nus, suivaient le cours du Nil, que nous remontions. Deux énormes loups, attirés sans doute par l'odeur du bétail, sortirent d'un massif d'arbres à cinquante pas devant nous, s'arrêtèrent sur la route, comme pour nous barrer le passage, et ne prirent la fuite que lorsque nos âniers leur jetèrent des pierres. La nuit descendait rapidement, et le chemin, coupé par les canaux nécessaires à l'irrigation, devenait de plus en plus difficile; quelquefois il était détrempé, au point que nos ânes enfonçaient jusqu'aux genoux et s'arrêtaient court. Malgré notre répugnance à marcher dans ces espèces de marécages, nous fûmes forcés de mettre pied à terre; bientôt ce fut de véritables torrens que nous fûmes forcés de traverser; nous étions mouillés jusque sous les aisselles, et ces bains, quoique plus rafraîchissans que ceux d'Alexandrie, étaient infiniment moins agréables. Alors la lune se leva, et, tout en éclairant quelque peu notre route, donna à ce paysage merveilleux un nouveau caractère. Malgré les difficultés du chemin, nous ne pouvions rester insensibles aux beautés des sites que nous traversions; au sommet des monticules qui séparent la vallée du désert, nous voyions se balancer gracieusement des palmiers qui se détachaient en vigueur sur le ciel, tandis qu'à chaque pas nous rencontrions des mosquées dont le Nil baignait la base, et qu'entouraient d'ombre et de verdure des sycomores aux branches longues et inclinées vers le sable. Malheureusement, de cinq minutes en cinq minutes nous étions arrachés à notre extase par quelque canal où nous devions descendre, ou par quelque marécage où il nous fallait enfoncer, de sorte que lorsque nous apercûmes Rosette, nous étions si parfaitement trempés, que nos souliers, comme ceux de Panurge, prenaient l'eau par le col de nos chemises.

A mesure que nous approchions de la ville, nos idées reflétaient

Digitized by Google

une teinte plus riante; nous nous voyions d'avance dans une chambre bien close, où nous troquions nos habits mouillés contre ceux de quelque bon musulman, car nos malles étaient restées à Alexandrie, et notre garde-robe se bornait à ce que nous avions sur le corps. L'estomac, de son côté, commençait à crier famine; nous nous rappelions avec délices notre souper de la veille, et nous en demandions un semblable, dussions-nous le manger avec nos doigts; quant au lit, nous étions si horriblement fatigués, que le premier divan venu eût fait parfaitement notre affaire. Nous étions, comme on le voit, on ne peut plus accommodans. Ce fut dans ces dispositions que nous arrivâmes aux portes de Rosette. Elles étaient fermées!

Ce fut un coup de foudre : de toutes les possibilités, cette fermeture était la seule qui ne se fût pas présentée à notre esprit; nous frappâmes en désespérés, mais les gardes ne voulurent rien entendre. Nous parlâmes de batchis, ce grand moyen de conciliation; malheureusement les fentes de la porte n'étaient point assez larges pour introduire une pièce de cinq francs. Mohammed pria, supplia, menaça; tout fut inutile. Alors il se retourna et nous dit avec la tranquillité de la conviction qu'il n'y avait pas moyen pour ce soir-là d'entrer à Rosette; au reste, nous vîmes qu'il disait la vérité, à la résignation vraiment musulmane de Mohammed et de nos âniers, qui regardèrent immédiatement autour d'eux afin de chercher l'endroit le plus favorable à un campement. Quant à nous, nous étions si furieux, que nous restâmes seuls à la porte encore plus d'un quart d'heure. Enfin Mohammed revint nous annoncer qu'il avait découvert un bivouac parfaitement convenable. Il n'y avait pas d'autre parti à prendre que de le suivre; nous nous y décidâmes en jurant. Il nous conduisit près d'une mosquée entourée de lilas en fleurs, où nous trouvâmes nos tapis étendus sous deux magnifiques palmiers; nous nous y couchâmes l'estomac vide et le corps mouillé : mais nous étions si fatigués, qu'après avoir grelotté quelque temps, puis frissonné, nous finîmes par tomber dans un engourdissement qui, pour ceux qui nous auraient vus étendus et sans mouvement, ressemblait assez au sommeil. Le lendemain, quand nous ouvrîmes les yeux, la rosée du matin était venue en aide à l'eau de la veille, de sorte que nous étions raides de froid; nous voulûmes nous lever, mais pas une jointure ne pliait; nous étions rouillés dans nos habits comme des couteaux dans leurs gaînes. Nous appelâmes Mohammed et les âniers à notre secours; plus familiarisés que nous avec les nuits passées à la belle étoile, ils se secouèrent et accoururent. Nous étions tout d'une pièce :

Digitized by Google

ils nous relevèrent par les épaules comme Paillasse relève Arlequin, et ils nous posèrent contre nos palmiers, le visage tourné vers le soleil levant; au bout de quelques minutes, nous éprouvâmes la bienfaisante influence de ses rayons, la vie revenait avec la chaleur; petit à petit nous dégelâmes; enfin, vers les huit heures du matin, nous nous trouvâmes assez ingambes de corps et assez secs de vêtemens pour faire notre entrée dans la ville.

Les maisons de Rosette sont en brique, plusieurs ont quatre ou cinq étages; les arcades du bas sont supportées par des colonnes de granit rose, de dimensions variées, qui proviennent toutes des ruines de l'ancienne Alexandrie. Le Nil qui passe au pied de la ville, où il forme un port commode, est encaissé dans de belles et larges rizières, dont la couleur d'un vert tendre contraste gracieusement avec les masses sombres des noirs sycomores et les palmiers élancés qui se perdent à l'horizon.

L'agent consulaire français, M. Camps, nous reçut avec empressement, et nous présenta à sa femme et à sa fille. Nous trouvâmes auprès de ces dames un compatriote nommé M. Amon; c'était un artiste vétérinaire, élève de l'école d'Alfort, et engagé depuis cinq ou six ans au service du pacha d'Egypte; il s'était marié à Rosette et avait épousé une jeune fille copte. Les Coptes, comme on le sait, sont chrétiens, de sorte que cette union n'engageait en rien sa conscience; cependant il y avait eu quelque peu d'étrangeté dans la manière dont elle s'était accomplie. Lorsque M. Amon avait été bien décidé à prendre femme, il s'était informé s'il y avait dans le pays quelque jeune fille à marier. La personne à qui il s'était adressé et qui faisait la commission dans ce genre, s'était alors mise en quête, et deux ou trois jours après, était revenue avec une réponse satisfaisante. Elle avait découvert une Copte, jeune, jolie et âgée de quatorze ans. M. Amon demanda à la voir. Comme cette demande était contre tous les usages, on lui répondit que la chose était impossible, mais qu'au reste il pouvait interroger, et qu'on répondrait fidèlement à toutes ses questions, même à celles qui, au premier abord, paraîtraient les plus indiscrètes. Il paraît que les renseignemens furent parfaitement favorables à la future, car le lendemain une dot convenable fut offerte aux parens, et acceptée par eux. En conséquence le jour fut pris pour la cérémonie, et au moment fixé, M. Amon d'un côté et les parens et la future de l'autre se réunirent chez le cadi. La somme fut comptée, la jeune fille servit de quittance, et l'époux emmena son épouse. Ce ne fut que chez lui qu'il enleva le voile. On lui avait tenu parole sur tous

Digitized by Google

les points, et M. Amon se félicite encore aujourd'hui de ce mariage à la Colin Maillard.

Cependant que l'on ne croie pas qu'il en est toujours ainsi. Il arrive parfois de cruels désappointements. Dans ce cas, le mari trompé renvoie tout bonnement l'épouse chez ses parens en lui donnant une seconde dot de la même valeur que la première. Il conserve ce droit lorsque la déception est purement morale, et qu'au bout d'un certain temps les deux conjoints s'aperçoivent que leurs caractères ne peuvent sympathiser. Alors les mariés redeviennent libres, et le lendemain de ce divorce par consentement mutuel, ils sont libres de convoler en deuxièmes, troisièmes ou quatrièmes noces.

M. Amon nous donnait ces détails en nous menant voir, hors de Rosette, la mosquée d'Abou-Mandour, qui s'élève au bord du Nil. Cet édifice, tout oriental et placé au milieu d'un paysage charmant, s'avance dans le fleuve, en laissant un étroit passage entre sa base et l'autre rive, couverte de petites maisons entourées de rizières. Un dôme en forme de cœur renversé, surmonté d'un croissant, domine les murailles blanches et festonnées; un madenech d'une rare élégance élève à l'un des angles ses galeries aux parapets découpés comme une dentelle, tandis que la partie opposée semble soutenir une masse énorme de sable disposée en monticule sur la déclivité de la montagne; tout autour s'élancent d'un seul jet de hauts palmiers, dont quelques-uns traversent en le couronnant comme d'une aigrette, le dôme plat et sombre d'un large sycomore.

Les vrais croyans disent que c'est le saint derviche Abou-Mandour qui soutient, avec ses épaules, les montagnes de sable qui semblent prêtes à engloutir la mosquée et à combler le Nil.

Un spectacle curieux pour des Européens nous attendait en rentrant à Rosette : sur les marches et à l'ombre d'une mosquée, un santon, absolument nu, était indolemment couché; il attendait, dans ce costume et dans cette position qui lui étaient habituels, que les dévotes du quartier lui apportassent sa nourriture; lorsque parmi ses pourvoyeuses il en distinguait par hasard une qui lui plaisait, il l'honorait à l'instant de ses caresses que celle-ci tenait toujours à honneur de recevoir. Ce spectacle étrange ne choquait personne, et l'on citait, comme d'une susceptibilité tout-à-fait exagérée, un honnête musulman qui, quelques jours auparavant, avait jeté son manteau sur un groupe qui rappelait celui du cynique Cratès et de sa femme Hypparchie.

M. Camps et M. Amon nous avaient offert tous deux l'hospitalité;

Digitized by Google

mais, de peur de les gêner, nous n'acceptâmes point, et nous allâmes nous établir dans une ancienne maison de capucins, édifice vaste et délabré, où il ne restait plus qu'un moine de cet ordre, ruine vivante au milieu de ces ruines mortes. Le pauvre vieillard avait mangé, comme les soldats d'Ulysse, les fruits du lotos qui font perdre la mémoire; depuis vingt ans, aucun bruit du monde, qui l'avait oublié, n'était parvenu jusqu'à lui, et il rendait à l'Europe indifférence pour indifférence. Ses mœurs régulières, son vêtement ample, coupé à la manière orientale, lui avaient attiré la considération des Arabes; j'oubliais sa barbe qui n'y avait pas peu contribué.

Nous allâmes passer la soirée chez un des amis de M. Amon, estimable Turc qui avait sacrifié le précepte le plus connu du Koran à son amour pour le vin. L'appartement où il nous reçut était simple, comme presque tous les salons orientaux; selon les habitudes de l'ameublement, un grand divan régnait tout autour; un jet d'eau, placé au milieu, retombait d'une belle fontaine de marbre blanc, dans un bassin octogone; quelques fleurs rares et brillantes, toutes couvertes de perles liquides, comme si la rosée du matin vînt de s'abaisser sur elles, étaient disposées avec goût autour de ce bassin et donnaient un aspect joyeux et charmant à cet immense salon. Le Turc nous y reçut au milieu de ses amis, nous fit prendre place dans le cercle et nous présenta la pipe et le café. Une demi-heure après on nous servit une limonade préparée par ses femmes; cela ne réchauffa que médiocrement la conversation qui était des plus languissantes, car il fallait que l'on traduisît ce que nous disions et ce que l'on nous répondait. Il n'y a pas de dialogue, si spirituel qu'il soit, qui tienne à cette épreuve; aussi ce travail d'esprit finit par tellement ennuyer interlocuteurs et interprètes, que nous nous levâmes d'un commun accord et nous retirâmes. Le Turc, de son côté, il faut lui rendre cette justice, ne fit aucun effort pour nous retenir.

Le lendemain, nous vîmes arriver d'Alexandrie M. Taylor, le commandant Bellanger, et M. Eydoux, le chirurgien-major. Ce dernier était venu moins par curiosité que par un sentiment philantropique, qui lui fit auprès de nous le plus grand honneur. Il avait entendu parler d'une manière effrayante des ophtalmies d'Egypte, et il exposait ses yeux pour sauver les nôtres.

Comme rien ne nous retenait à Abou-Mandour, et que nous avions hâte de voir le Caire, le lendemain, 6 mai, nous nolisâmes une djerme de la plus grande dimension; celle que nous choisîmes pouvait avoir quarante pieds de long et portait deux voiles latines et triangulaires

Digitized by Google

d'une effroyable dimension. Au moment du départ, et quand tout fut préparé, il se trouva que le vent était contraire : nous prîmes patience en allant au bain.

Comme à Alexandrie, c'était le plus vaste et le plus beau monument de la ville; comme à Alexandrie, je repassai par les épreuves de la vapeur condensée et de l'eau bouillante; mais soit que mes poumons se fussent dilatés à respirer du sable, soit que ma peau se fût endurcie aux rayons du soleil égyptien, je n'éprouvai plus aucune souffrance : l'opération du massage elle-même se passa à ma plus grande satisfaction, et je pris sans effort, entre les mains de mon baigneur, des positions qui auraient fait honneur à Mazurier et à Auriol.

Le 7 mai au matin, on vint nous réveiller en nous annonçant que le vent avait changé : c'était une bonne nouvelle à nous apprendre. Nous commencions à ne pas nous amuser d'une manière fougueuse à Abou-Mandour, et, quelle que fût maintenant ma sympathie pour le bain, je ne pouvais cependant pas renoncer à l'élément qui m'est naturel; il en résulta que nous nous mîmes en route avec une vive satisfaction. Le jour était magnifique : le vent soufflait comme s'il eût été à nos ordres, et nos mariniers, en exécutant leur manœuvre, chantaient pour se donner du courage et pour opérer en mesure. Nous nous fîmes traduire deux de ces chansons; la première était composée de quelques versets à la louange de Dieu; la seconde était un assemblage de sentences et de réflexions philosophiques cousues les unes aux autres, et dont la plus neuve et la plus saillante nous parut être celle-ci : « La terre n'est rien, et tout est misère dans ce monde. »

Comme nous étions en gaieté et que ces vérités nous parurent trop sérieuses pour notre disposition d'esprit, nous invitâmes nos Arabes à nous chanter quelque chose de plus jovial. Ils allèrent aussitôt chercher les deux instrumens nécessaires à l'accompagnement; l'un était une sorte de pipeau rappelant la flûte antique, l'autre un simple tambour dont la caisse en terre cuite s'évasait par le haut; la partie la plus développée était recouverte d'une peau très fine que l'on fit tendre en l'approchant du feu. Alors commença un charivari qui absorba tellement notre attention par sa sauvage étrangeté, que nous ne pensâmes point à demander le sens des paroles, tout occupés que nous étions à tâcher de démêler, au milieu de ce sabbat, une phrase musicale quelconque. Bientôt notre curiosité fut distraite de la poésie et de son accompagnement par un gros Turc à turban vert, descendant de Mahomet, qui, excité par cette mélodie, se leva lentement, se

Digitized by Google

balança alternativement et en cadence sur chacune de ses jambes; puis enfin, prenant son parti, se mit décidément à exécuter une danse grossière et lascive. Quand il eut fini, nous lui adressâmes des complimens sur le plaisir inattendu qu'il nous avait procuré; il nous répondit d'un air dégagé que c'était ainsi que les almées dansaient sur les places publiques du Caire : heureusement, en notre qualité de Parisiens, nous n'avions pas grande foi dans les prospectus, et nous prenions le sien pour ce qu'il valait.

La journée se passa au milieu de ces récréations mélodiques et chorégraphiques. Pendant toute notre navigation, le Nil nous avait offert gracieusement ses deux rives bordées de chaque côté d'une verdure merveilleuse; le soir le soleil s'abaissa rapidement, et ses derniers rayons éclairèrent de leur chaude teinte un charmant village tout couronné de palmiers.

Nous nous retirâmes à l'arrière de la djerme; nos matelots y avaient construit une tente, ou plutôt une espèce d'arche de pont en toile, soutenue par des roseaux flexibles et arrondis; nous y étendîmes nos tapis, sur lesquels nous ne fîmes qu'un somme.

Lorsque nous nous réveillâmes, le paysage avait le même aspect que la veille; seulement, à mesure que nous remontions le fleuve, les villages devenaient moins considérables et moins nombreux. La journée se passa au milieu des mêmes amusemens, mais le descendant de Mahomet nous parut moins amusant que la veille : nous nous familiarisions avec le grotesque.

Le lendemain, les chants étaient commencés que nous dormions encore; nous crûmes, en ouvrant les yeux, que c'était une sérénade que nous donnait notre équipage; point, le vent était devenu contraire, ce qui forçait les matelots à travailler rudement pour vaincre le courant. Le patron de la barque chantait de toute sa force une litanie, à tous les versets de laquelle les Arabes répondaient : *Eleysou*. A chaque refrain nous avions reculé de cinquante pas!

Comme le patron jugea qu'à ce train-là nous serions retournés à Abou-Mandour, la nuit suivante ou le lendemain matin au plus tard, il donna l'ordre d'amarrer près d'un village devant lequel nous passions à reculons. A peine la barque fut-elle fixée, que je sautai à terre et me dirigeai vers la maison la plus proche; j'y obtins à grand'peine un peu de lait dans une jatte; nous nous abritâmes derrière une muraille de terre, pour échapper aux tourbillons de poussière ardente que le vent soulevait, et nous nous mîmes à déjeuner.

Une abominable *santone* s'approcha de nous dans un costume cano-

Digitized by Google

nous avait paru médiocrement gracieux, la vieille nous parut atroce. A mesure qu'elle s'avançait, une crainte affreuse s'emparait de mon esprit, c'est qu'il ne lui prît envie, en notre qualité d'étrangers, de nous honorer de ses caresses; je me hâtai de communiquer cette idée à la société, qui en frissonna de tout son corps. Heureusement nous en fûmes quittes pour la peur: la vieille se contenta de nous demander l'aumône; nous nous hâtâmes de lui donner du pain, des dattes et quelques pièces de monnaie. Moyennant cette rançon, elle s'éloigna de nous, et nous laissa achever notre repas. Deux heures après, le vent s'étant abaissé, nous nous remîmes en voyage.

Nous avancions lentement: à l'inconvénient du vent contraire avait succédé celui des bas-fonds, et quoique nous tirassions à peine trois pieds d'eau, nous touchions parfois le sable. Nous fîmes ainsi deux ou trois lieues en quatre ou cinq heures, et avec une grande fatigue. Vers le soir, nous vîmes lentement s'élever, sur un horizon rougeâtre, trois monts symétriques dont les contours se dentelaient sur le ciel: c'étaient les pyramides! les pyramides qui grandissaient à vue d'œil, tandis qu'à notre gauche les premiers mamelons de la chaîne libyque encaissaient le Nil dans ses flancs de granit.

Nous restâmes immobiles; nos yeux ne pouvaient se détacher de ces constructions gigantesques, auxquelles se rattachaient un souvenir antique si grand et un souvenir moderne si glorieux! Là aussi, le moderne Cambyse avait eu son champ de bataille, où nous pouvions, comme Hérodote avait vu les cadavres des Perses et des Égyptiens, retrouver à notre tour les ossemens de nos pères! A mesure que le soleil descendait, son reflet montait sur les flancs des Pyramides, dont la base se couvrait d'ombre; bientôt le sommet seul étincela comme un coin rougi; puis un dernier rayon sembla flotter à l'extrémité du sommet aigu, pareil à la flamme qui brûle à la pointe d'un phare. Enfin cette flamme elle-même se détacha, comme si elle fût remontée au ciel pour allumer les étoiles, qui, un instant après, commencèrent à briller.

Notre enthousiasme tenait de la folie, nous battions des mains et nous applaudissions à cette décoration magnifique. Nous appelâmes le patron, pour lui demander de ne pas avancer d'un pas pendant la nuit, afin que nous ne perdissions rien, le lendemain, du paysage grandiose qui allait se dérouler devant nous. Cela tomba à merveille: il venait, de son côté, nous dire que la difficulté de la navigation exigeait que nous jetassions l'ancre. Nous restâmes long-temps encore

Digitized by Google

sur le pont, regardant du côté des pyramides, quoique l'obscurité ne nous permît plus de les distinguer; puis nous nous retirâmes dans notre tente pour en parler encore, ne pouvant plus les voir.

Le lendemain, je m'éveillai le premier et m'étonnai, quoiqu'il fît grand jour, que tout le monde dormît encore. J'éprouvais un malaise pareil à un cauchemar; le malaise avait atteint tout le monde; nous sortîmes de notre tente : l'air était lourd et suffocant, le soleil s'élevait triste et blafard derrière un rideau de sable ardent enlevé par le vent du désert. Nous nous sentîmes oppressés, comme lorsqu'on descend dans une atmosphère trop épaisse. L'air que nous respirions brûlait notre poitrine. Ne comprenant rien à ce phénomène, nous regardâmes autour de nous : nos matelots et notre patron étaient assis immobiles sur le pont de la djerme, enveloppés de leurs manteaux dont un des plis, en leur couvrant la bouche, leur donnait l'apparence de ces figures dantesques, dessinées par Flaxman. Leurs yeux seuls semblaient vivans, ils étaient fixés sur l'horizon qu'ils interrogeaient avec anxiété. Notre arrivée sur le pont ne parut nullement les distraire de leur préoccupation. Nous leur adressâmes la parole, mais ils restèrent muets; enfin je m'enquis près du patron lui-même de la cause de cet abattement; alors il étendit la main vers l'horizon, et sans découvrir sa bouche : — Le kramsin, dit-il.

Ce mot fut à peine prononcé que nous reconnûmes, en effet, tous les signes de ce vent désastreux si fort redouté des Arabes. Les palmiers, mus par des souffles capricieux, se balançaient dans des directions différentes, de sorte qu'on eût cru que des courans se croisaient dans le ciel; le sable soulevé fouettait notre visage, et chaque grain nous brûlait comme une étincelle sortie d'une fournaise. Les oiseaux, inquiets, quittaient les régions élevées et rasaient la terre, pour l'interroger sur le mal qui la tourmentait. Des nuées d'éperviers aux ailes longues et étroites, tournaient avec des cris aigus, puis tout à coup s'abattaient sur la cime des mimosas, d'où ils s'élançaient de nouveau vers le ciel, rapides et perpendiculaires comme des flèches, car ils sentaient les arbres frissonner eux-mêmes, comme s'ils avaient partagé la terreur des êtres vivans. Aucun de ces symptômes visibles pour nous n'échappait à nos Arabes; mais dans leurs yeux impassibles et fixes, et sur leur physionomie impénétrable, il était impossible de distinguer s'ils étaient propices ou inquiétans.

Comme, à une forte oppression près, le kramsin ne paraissait pas devoir amener de malheurs bien terribles, nous descendîmes à terre avec nos fusils, et nous nous mîmes en quête : nous longeâmes

Digitized by Google

les bords du fleuve, comme de véritables chasseurs de la plaine Saint-Denis, habitués à suivre le canal; seulement la contrée était plus giboyeuse. Nous tuâmes quelques hérons, et une quantité d'alouettes et de tourterelles.

Vers le soir, un cri de rappel suivi de chants nous ramena vers la cange, où nous trouvâmes notre équipage dans la jubilation. Nous étions à la fin du kramsin, et nos matelots sautaient de joie et se trempaient la figure et les bras dans le Nil pour se rafraîchir. Cette manière de se baigner à l'européenne rentrait dans ma spécialité; aussi je ne voulus pas que la fête se terminât sans que j'en prisse ma part. En un tour de main je me mis en costume de santon, et, prenant mon élan de la cange, je piquai, par-dessus le bord, une tête à la hussarde, qui dénonçait du premier coup son caleçon rouge. Lorsque je revins sur l'eau, je vis tout l'équipage occupé à me regarder avec la plus grande attention; je savais qu'il n'y avait de crocodiles dans le Nil qu'au-dessus de la première cataracte, de sorte que, ne concevant aucune crainte, je ne pus m'expliquer l'intérêt de la galerie que d'une manière tout-à-fait flatteuse pour mon amour-propre. Mon agilité et mon adresse en redoublèrent: tout ce que le répertoire de la natation contient, depuis la simple brasse jusqu'à la double culbute, fut exécuté, avec un succès croissant, sous les yeux de mes spectateurs basanés. J'en étais à la planche raide lorsque tout à coup je reçus, à la cuisse droite, une espèce de décharge électrique si violente, que je me sentis toute la moitié du corps paralysée; je me retournai aussitôt sur le ventre pour nager vers la cange; mais je vis à l'instant que je ne pourrais, sans aide, regagner le bâtiment. Moitié riant, moitié buvant, je demandai la perche, tendant le bras droit hors de l'eau et essayant de me soutenir avec le bras gauche: quant à la jambe droite, elle était sans aucune connaissance, et refusait tout mouvement. Heureusement Mohammed, comme s'il eût prévu l'accident qui venait de m'arriver, se tenait sur le bord de la djerme avec une corde qu'il me lança; j'en attrapai un bout, il me tira par l'autre, et j'abordai le bâtiment d'une manière beaucoup moins triomphante que je ne l'avais quitté. Cependant, à l'insouciance presque goguenarde avec laquelle nos Arabes m'entourèrent, je jugeai que l'aventure n'avait rien de bien inquiétant. Je ne désirai pas moins en connaître la cause, ne fût-ce que pour m'en garantir désormais. Mohammed m'apprit qu'outre une foule de poissons fort agréables au goût, et fort curieux à étudier, on trouvait dans le Nil une espèce de torpille dont la vertu électrique était si bien connue de nos Arabes, que, redoutant la sensation

Digitized by Google

douloureuse que j'avais éprouvée, ils s'étaient contentés, comme je l'avais vu, de se laver avec précaution la figure et les mains dans le fleuve. Ce qui me parut le plus clair dans tout cela, c'est que, si l'électricité leur était désagréable pour eux-mêmes, ils ne répugnaient pas à étudier ses effets sur l'Européen. Au reste, l'explication n'était pas terminée que la douleur avait cessé; ma jambe et mon bras avaient repris leur service accoutumé.

Le vent était tout-à-fait tombé. Nous pensâmes à dîner du produit de notre chasse, ce que nous fîmes à bord de la djerme, pour nous soustraire plus certainement à la visite de quelque nouvelle santone; puis nous allâmes visiter nos tapis, de peur qu'il ne prît à quelque scorpion l'envie de renouveler la facétie de la torpille, ce qui aurait été infiniment moins drôle : aussi, cette fois, ce furent nos Arabes qui nous invitèrent à prendre cette précaution. Ce soin accompli, nous nous endormîmes dans le gracieux espoir de voir le lendemain le Caire, dont nous n'étions plus qu'à sept ou huit lieues.

A. Dauzats. — Alex. Dumas.

Digitized by Google

L'ANCIENNE MÉTHODE.

I.

Le lundi de Pâques de l'année 1711, il y avait grande réception à Versailles. Le roi, qui était demeuré une partie de l'hiver à Marly, où l'on sait qu'il vivait en quelque sorte comme dans ses particuliers, avait annoncé qu'il serait bien aise de voir ce soir-là toute sa cour, et Dieu sait si les courtisans se seraient donné de garde de manquer à un tel appel. Aussi, grande était la foule dans les appartemens, en attendant que sa majesté parût. L'assemblée, composée de toutes les antiquités du règne, vieux seigneurs émérites, jadis compagnons de plaisir de Vardes et de Lauzun, aujourd'hui sulpiciens ou même jansénistes, et de femmes à l'avenant, présentait assez uniformément l'empreinte de l'étiquette et de l'ennui.

Cependant, entre tous ces visages ridés, digne cortége d'un monarque et d'une favorite septuagénaire, on pouvait distinguer, à l'angle septentrional du grand salon, ainsi qu'une radieuse auréole au sein des nuages, un groupe de jeunes femmes dont le reflet des bougies illuminait d'un vif éclat les traits pleins de fraîcheur et en ce moment animés par la plus franche gaieté.

Celle qui occupait le centre de ce groupe et qui par son éclatante beauté attirait le plus les regards, était Mme de Saint-Cerest, veuve à vingt ans du vieux duc de ce nom, une belle brune avec un port de reine et qui montrait, en riant, les plus jolies dents du monde. Un colloque des mieux soutenus paraissait engagé entre elle et ses compagnes qui, comme elle, étaient, pour la plupart, attachées au service de Mme la duchesse de Bourgogne. Quel pouvait être l'objet de ce colloque?

A un mouvement que fit la jeune duchesse de Saint-Cerest, on vit surgir à ses côtés une nouvelle tête non moins charmante, qu'on n'avait pas encore

Digitized by Google

remarquée, une tête rosée avec deux grands yeux bleus remplis d'une indéfinissable expression de fierté et de malice, et merveilleusement encadrée par les boucles gracieuses d'une ondoyante chevelure blonde. A un certain air de famille qu'on put remarquer alors entre cette nouvelle physionomie et celle de la jeune duchesse, à je ne sais quoi de tendre dans le rapide regard qu'elles échangèrent ensemble, on put croire un instant que c'étaient les deux sœurs. Il n'en était rien pourtant, et si quelque courtisan eut cette idée, il fut bien vite détrompé par l'arrivée d'un page qui, accourant tout effaré, s'arrêta devant le groupe de jeunes femmes et s'écria à haute voix :

— Venez donc vite, monsieur le marquis de Boufflers! Que faites-vous là? Voilà le roi qui va paraître, et M. le maréchal votre père vous cherche de tous les côtés, pour vous présenter à lui.

En même temps, le groupe, s'étant ouvert donna passage à un gentilhomme d'environ quinze ans, vêtu avec une rare élégance et qui avait bien de la peine à dissimuler, sous des airs de mousquetaire, toutes les graces féminines dont la nature semblait s'être plu à le doter. Avant de suivre le page, il s'inclina galamment, saisit la main de la duchesse de Saint-Cerest qu'il porta à ses lèvres, et après y avoir déposé un bruyant baiser, il s'échappa en lui jetant pour adieu ces mots :

— Au revoir, ma belle cousine, vous vous êtes bien amusée à mes dépens ce soir; mais, sur mon honneur, je saurai vous prouver, avant peu, que je suis un homme maintenant.

Quelques rires accueillirent ces paroles, et un gentilhomme d'environ trente-cinq ans, grand, bien fait, aux manières tant soit peu dédaigneuses, et qui s'était constamment tenu depuis le commencement de la soirée à peu de distance du groupe des jeunes femmes, s'écria assez haut pour être entendu dans une partie du grand salon :

— Tête-bleu! voilà un plaisant petit masque qui tranche déjà du bel air et de la galanterie! Il faut le renvoyer à son gouverneur, qui lui fera donner le fouet.

Le jeune Boufflers allait passer le seuil du grand salon et entrer dans la galerie; mais, en entendant retentir ces cruelles paroles, qui furent suivies de nouveaux rires dans la foule des courtisans, il s'arrêta tout court, fit volte-face, et posant résolument son feutre empanaché sur sa tête, il lança aux rieurs un regard de défi; déjà même il portait la main sur la garde de son inoffensive épée de bal, lorsque la voix solennelle de l'huissier, qui retentit à cet instant, annonça l'entrée du roi. A cet avertissement redoutable, tout le monde devint muet comme par enchantement, même les belles dames de la compagnie de Mme de Saint-Cerest, et, en moins de quelques secondes, une double haie de fronts inclinés s'était formée sur les quatre côtes du salon. Le jeune Boufflers, qui, dans le transport de sa colère, n'avait donné nulle attention à ce qui venait de se passer, était demeuré seul au milieu d'un vaste espace vide, le chapeau sur la tête et gardant toujours son attitude de menace, pendant que chacun lui faisait signe de se découvrir.

Digitized by Google

Le roi s'en aperçut, et fronça le sourcil. C'était le signe précurseur d'un orage. Aussi, dans ce moment, on eût entendu une mouche voler dans le grand salon de Versailles. Sa majesté marcha droit vers l'enfant, et d'une voix sévère s'écria :

— Qu'est-ce ? Qui êtes-vous ? Que faites-vous là ? Chapeau bas, monsieur, chapeau bas !

L'enfant, qui se trouvait pour la première fois en présence de ce monarque devant lequel les plus grands seigneurs du royaume et ses proches eux-mêmes osaient à peine élever la voix, ne put d'abord maîtriser son trouble ; il rougit jusqu'au blanc des yeux, et s'empressa de déférer à l'injonction royale ; puis, tremblant et interdit, il balbutia quelques mots inarticulés, cherchant de tous côtés un appui ; mais nul des courtisans ne paraissait disposé à s'offrir en holocauste à la terrible colère de Louis XIV, en déclarant que le coupable était de sa connaissance ; et il est hors de doute que, s'il eût été donné alors à chacun des assistans d'exprimer sa pensée sur cet incident, tous se seraient écriés d'une voix unanime : Voilà un jeune gentilhomme qui ne fera jamais son chemin, tant que le roi vivra.

Les choses en étaient là, lorsque le maréchal de Boufflers, qui avait vainement attendu son fils dans la galerie, et qui venait d'apprendre ce qui se passait, se fit jour à travers la foule, et s'approchant du roi :

— Sire, dit-il, veuillez excuser cet enfant... c'est mon fils... Il est encore au collége chez les révérends pères jésuites, et n'a pu apprendre les usages de la cour. Ah ! sire, je suis au désespoir, moi qui, confiant dans les bontés de votre majesté, voulais vous présenter mon fils aujourd'hui même. Pardon, sire, pardon pour lui.

— Ah ! c'est là votre fils, reprit le roi un peu adouci ; allons, monsieur le maréchal, je prierai le père Tellier de gronder, en mon nom, les révérends qui n'apprennent point l'étiquette à leurs écoliers.

Puis, contemplant fixement le jeune Boufflers, il ajouta :

— Savez-vous, monsieur le maréchal, que votre fils a quelque chose dans les traits qui me rappelle M. de Lauzun ? Il me semble le voir encore chez Mme de Soissons, où il me fut présenté pour la première fois, il y a quelque cinquante ans de cela.

— Ah ! sire, s'écria le jeune Boufflers avec une grande vivacité, je veux du moins ressembler à M. de Lauzun dans son dévouement pour la personne de votre majesté.

Le roi, qui déjà avait déposé toute sa colère, parut charmé de cette repartie.

— Déjà flatteur ! dit-il en souriant et en frappant légèrement l'enfant sur la joue ; allons, je vois que les révérends pères jésuites n'ont pas négligé son éducation, autant que je le croyais. Mon enfant, ajouta-t-il ensuite avec bonté, vous avez assez de beaux exemples dans votre famille, pour ne pas être obligé d'en emprunter aux autres, et je suis sûr que vous les suivrez. Pour ma part,

Digitized by Google

je prie Dieu de donner à M. le maréchal ainsi qu'à moi assez d'années, pour être tous les deux témoins de vos premiers pas dans la carrière. Il est facile de voir que le sang de Grammont coule dans vos veines, car vous êtes beau...

Ici plusieurs regards se tournèrent sur la jolie duchesse de Saint-Cerest, qui était aussi une Grammont, et qui rougit beaucoup.

— Mais ce n'est pas tout, reprit le roi, il faut être aussi fidèle et brave. Me promettez-vous d'être l'un et l'autre?

— Sire, articula l'enfant d'une voix ferme, je me nomme Boufflers.

Cette noble réponse produisit une vive impression parmi tous les assistans; le vieux maréchal baissa les yeux, mais il était aisé de voir combien dans cet instant il était fier de son fils. De grosses larmes roulaient le long de ses joues martiales. Il y eut un silence; le roi semblait réfléchir; tout à coup il éleva la voix :

— Messieurs, dit-il, il y a trois ans, M. le maréchal de Boufflers a défendu Lille pendant quatre mois contre le prince Eugène; il y a deux ans, il a sauvé l'armée à Malplaquet. Pour tout cela, je l'ai fait duc et pair de France et gouverneur-général de la province de Flandre. Aujourd'hui, le temps du repos est venu pour lui comme pour moi, car le service des armées ne convient plus guère à notre âge. Je sais qu'il en est plus d'un parmi vous digne de remplacer M. le maréchal, mais je crois qu'il y a des noms qui portent bonheur : moi j'ai foi dans le nom de Boufflers. C'est pourquoi je nomme gouverneur-général de Flandre, et gouverneur particulier de Lille, en survivance de M. le maréchal de Boufflers, M. le marquis de Boufflers, son fils.

A ces mots, il y eut dans toute l'assemblée un long frémissement de surprise. Une telle faveur était sans exemple depuis les commencemens du règne, tant le roi s'était attaché avec soin à rester fidèle à l'engagement qu'il avait pris de ne plus accorder de survivances. Les courtisans demeuraient ébahis, et comme le vieux maréchal de Boufflers, hors d'état lui-même de prononcer une parole, après une marque de bienveillance aussi inouie, s'inclinait, le roi, lui tendant affectueusement la main, s'empressa d'ajouter :

— Oh! ne me remerciez pas, monsieur le maréchal, car c'est un service que je me rends à moi-même. J'étais bien sûr, en faisant choix de cet enfant, que vous ne voudriez pas quitter votre gouvernement, avant qu'il soit en état de vous y remplacer.

Ayant ainsi parlé, le roi baisa au front le jeune Boufflers, et continua sa marche en s'entretenant tout bas avec le vieux maréchal, qui, depuis le célèbre camp de Compiègne de 1697, où il avait eu l'insigne honneur de se ruiner pour mieux recevoir la famille royale, n'avait jamais paru en si haute faveur à la cour. On juge si son fils fut, dès ce moment, l'objet des prévenances de tous les courtisans réunis dans le grand salon de Versailles; les hommes le regardaient avec admiration, les femmes chuchotaient entre elles et n'avaient de sourires que pour lui : ce n'était plus un enfant appelé à subir, le lendemain même, les remontrances de quelque pédagogue de la compagnie

Digitized by Google

de Jésus; c'était un jeune gentilhomme de haute espérance, et il avait acquis en quelques secondes la taille des héros d'Homère; car il avait été baisé au front par Louis XIV!....

Il faut tout dire. Le petit masque, comme l'avait impertinemment appelé je ne sais quel gentilhomme, n'avait pu, sans éprouver un grand accès d'orgueil, recevoir un témoignage si éclatant de la bienveillance royale, dans un moment où l'on venait de rire si bien à ses dépens; et ses narines gonflées, et l'expression à la fois rayonnante et dédaigneuse de ses grands yeux bleus, et le redressement soudain de tout son buste, parlaient assez éloquemment dans cette circonstance.

Dès que le roi fut sorti du grand salon, le jeune Boufflers jeta un rapide coup d'œil sur l'assistance, puis on le vit se porter lestement à la rencontre d'un beau seigneur de riche taille, auquel il toucha le bas de la manche: c'était tout ce qu'il avait pu faire en se haussant sur la pointe des pieds.

— Monsieur le duc de Coigny, s'écria-t-il, j'aurais deux mots à vous dire.

— Que puis-je pour votre service, monsieur le marquis de Boufflers? répondit le duc avec un grand sang-froid, et en affectant d'appuyer sur chacune des syllabes qu'il prononça.

— Beaucoup, monsieur le duc, reprit l'enfant. Veuillez seulement me suivre là-bas à l'écart, dans cette embrasure de fenêtre.

— Très volontiers.

— Monsieur le duc, pensez-vous qu'un gouverneur-général de province soit à la taille d'un mestre-de-camp?

— Quelle question! repartit le duc avec le même sang-froid; le premier est bien au-dessus de l'autre.

— Il suffit. Rien ne s'oppose donc à ce que vous me fassiez l'honneur de vous couper la gorge avec moi, demain matin.

— Oh! s'écria le duc avec la plus insultante impassibilité, je sais trop ce que je vous dois, monsieur le marquis de Boufflers; vous êtes mon supérieur.

— Et s'il me plaît à moi de l'oublier? dit vivement l'enfant.

— Permettez; il faudrait pour cela quelque motif d'une haute gravité....

— Rassurez-vous donc; j'en ai plus d'un.

— Et lesquels, bon dieu? reprit avec une apparente bonhomie le beau duc de Coigny, qui ne cherchait évidemment qu'à s'amuser de l'état d'irritation toujours croissant de son jeune adversaire.

— Vous avez tout à l'heure prononcé sur mon compte des paroles insultantes....

— Et.... après?...

— Après?.... monsieur! après.... Vous aimez ma cousine, Mme de Saint-Cerest.

— Est-ce tout?

— Palsambleu! monsieur le duc, je crois que vous cherchez encore à me railler.... Prenez-y garde!

Digitized by Google

— Que le ciel m'en préserve !

— A demain donc; j'irai vous prendre à votre hôtel, à la pointe du jour.

— Oh ! pardonnez-moi ; je suis fort paresseux, je n'ai pas l'habitude, moi, de me lever à la cloche.... vous comprenez.... et, si cela vous était indifférent, nous remettrions la partie vers dix ou onze heures, je suppose, ou même après le dîner.

Toutes ces paroles étaient autant de coups de poignard pour le jeune Boufflers, qui savait qu'il fallait être rentré le lendemain matin à huit heures au collége des jésuites et dont l'amour-propre eût trop souffert de rendre compte d'un pareil obstacle à son orgueilleux adversaire; il suait sang et eau pour trouver un prétexte suffisant, afin de forcer Coigny à avancer l'heure du duel; et s'il avait pensé qu'un soufflet pût lui rendre ce service, il y a tout à parier qu'il serait au besoin monté sur un pliant, pour atteindre la joue du beau mestre-de-camp. Ce dernier, sans pitié pour son embarras, vint encore le compliquer en lui disant :

— Ah ça ! vous n'oublierez pas d'amener vos seconds.

— Mes seconds ! balbutia l'enfant.

Et le dilemne le plus désespérant vint traverser son esprit : où trouver des seconds ?... Des camarades de classe ? Fi donc ! c'est pour le coup qu'il deviendrait la fable de toute la cour. Des amis du maréchal de Boufflers ? Mais n'était-il pas à craindre que le premier soin de ces officieux amis ne fût d'aller prévenir son père ? C'était à en perdre la raison. Tout à coup une idée lui vint, une idée dont il fut fier comme du plus beau thème qu'il eût fait pendant tout le cours de ses classes.

— Monsieur, dit-il avec dignité, vos témoins seront les miens, et je serai à dix heures précises à votre hôtel ; puis il murmura tout bas entre ses dents : Oh ! je trouverai bien le moyen de ne pas rentrer demain matin au collége.

M. de Coigny s'inclina le plus cérémonieusement du monde, puis il s'écria avec un imperceptible sourire :

— A la bonne heure ! A demain donc, monsieur le marquis de Boufflers !

A cet instant, passait non loin de là la belle et rieuse duchesse de Saint-Cerest qui, apercevant son jeune cousin avec M. de Coigny, s'arrêta devant eux en disant :

— Le roi vient de rentrer dans ses particuliers. Qui m'offre la main pour regagner mon carrosse ?

Les deux rivaux se précipitèrent à la fois ; mais la victoire resta à Coigny, le pauvre Boufflers s'étant, à raison de sa petite taille, trouvé arrêté dans les grandes manches d'un seigneur d'une remarquable obésité qui vint à passer en même temps de ce côté. Ce seigneur était M. le maréchal de Boufflers. Il se baissa, et ayant reconnu son fils, le prit par la main :

— Venez donc, Henri, lui dit-il assez haut pour ajouter à la mortification de l'enfant ; songez que nous retournons à Paris et qu'il faut vous lever de grand matin pour rentrer à votre collége.

Digitized by Google

Il était environ onze heures de la matinée. Mme la duchesse de Saint-Cerest, qui venait de sortir de son lit, était à sa toilette, lorsqu'on vint la prévenir que son jeune cousin, M. le marquis de Boufflers, demandait à la voir. La duchesse donna l'ordre de l'introduire. Boufflers entra, il paraissait fort troublé et suait à grosses gouttes.

— Qu'est-ce donc? lui dit-elle; que se passe-t-il?

— Faites retirer vos femmes, s'écria l'enfant presque hors d'haleine, j'ai à vous parler en particulier.

La duchesse sourit et fit signe à ses femmes de sortir de la chambre. Dès que la porte se fut refermée, Boufflers lui dit avec vivacité :

— Sauvez-moi, ma cousine, sauvez-moi.

— Et de quel danger, bon Dieu? reprit la duchesse en faisant asseoir son cousin auprès d'elle sur un sofa, pendant qu'elle lui prenait les deux mains entre les siennes avec une amicale familiarité. Voyons, Henri, contez-moi cela. Aussi bien je ne puis concevoir quel motif vous amène ici, seul, sans votre gouverneur, à une pareille heure de la matinée. Je vous croyais rentré depuis long-temps au collége.

— Il est bien question de collége pour moi, ce matin! Sachez d'abord que M. de Coigny est le plus déloyal gentilhomme qui se puisse rencontrer.

— En vérité?.. qu'a-t-il donc fait?

— Ce qu'il a fait, le traître! apprenez que je devais me couper la gorge avc lui, ce matin à dix heures; c'était chose convenue entre nous : j'avais rendez-vous à son hôtel. Eh bien! croiriez-vous, ma cousine, qu'il a osé manquer à ce rendez-vous?

— Est-il bien possible?

— C'est une infamie, n'est-ce pas? et vous êtes révoltée comme moi d'un si odieux procédé. Aussi, je crierai partout que M. de Coigny est un lâche, et j'irai l'inscrire moi-même sur la porte de son hôtel, afin que tout le monde le sache dans la ville, et je signerai mon nom, afin qu'il soit obligé de me faire raison.

— Et ce sera bien fait, répondit la duchesse en s'efforçant de retenir son sérieux. Vous lui en voulez donc bien, à ce pauvre duc?

— A la mort.

— Mais de quel crime est-il coupable envers vous?

— Comment! n'a-t-il pas l'audace de vous aimer?

— Il vous l'a dit?

— Oh! non, mais je l'ai deviné et je vous l'apprends.

— Eh bien! Henri, je ne vois, dans tout cela, aucune raison pour tuer M. de Coigny, et surtout pour arriver ici comme si vous aviez à vos trousses tous les apothicaires du ballet de Pourceaugnac.

— C'est que vous ne savez pas que, pour aller me battre avec ce méchant

Digitized by Google

duc, j'ai été obligé de me sauver de l'hôtel de mon père, pendant que mon gouverneur était encore endormi, et qu'à cette heure on me cherche de tous les côtés.

— Oh! ceci devient sérieux.

— En sortant de l'hôtel de Coigny, où j'avais vainement attendu, pendant une demi-heure, qu'il plût au duc de revenir, devinez quelle est la première personne que je rencontre... mon gouverneur!

— Vous a-t-il vu?

— Ma foi, je l'ignore, car je n'ai eu que le temps de prendre mes jambes à mon cou, et comme je les ai meilleures que lui, je le défie bien de me rattraper.

— Tête folle! mais que diront les révérends pères jésuites, en ne vous voyant pas rentrer?

— Ma foi, tout ce qu'ils voudront; au fait, je ne suis plus un enfant, maintenant; je suis un homme, et un des premiers dignitaires du royaume, encore! j'aurai quinze ans le mois prochain... Ah çà, ma belle cousine, je compte sur vous pour me donner asile, et pour me bien cacher.

— Je le voudrais de grand cœur, Henri, mais ne craignez-vous point de me compromettre? Songez donc à votre âge... Un gouverneur de province... Le soin de ma réputation...

— Vous croyez,... balbutia l'enfant le plus naïvement du monde, et il devint tout pensif.

Cette fois, la belle duchesse de Saint-Cerest, en voyant le front de son jeune cousin s'obscurcir graduellement, sous l'influence des appréhensions qu'elle venait de lui exprimer, n'eut pas la force de soutenir davantage le rôle qu'elle avait entrepris et elle fut prise d'un fou rire. Boufflers demeura tout interdit, ne sachant trop s'il devait se fâcher de cet accès de gaieté. Cependant, comme la jeune duchesse se livrait avec d'autant plus d'abandon à son hilarité, qu'elle avait eu plus de peine à se contenir jusque là, il sentit se soulever dans son cœur tout ce qu'il avait de dépit et de fierté, et se levant brusquement du sofa, il s'en alla, en frappant du pied, à l'autre bout de la chambre. Là, il prit position dans l'embrasure d'une croisée, déterminé à ne point bouger de ce poste, et surtout à ne plus regarder sa jolie et impertinente cousine. Témoin de son chagrin, celle-ci en eut pitié, et après l'avoir inutilement rappelé de sa voix la plus tendre, elle se leva, et s'étant approchée de lui, en marchant sur la pointe du pied, elle s'empara vivement d'une main qu'on cherchait à dégager de la sienne.

— Mon pauvre Henri, dit-elle, vous m'en voulez donc beaucoup?

Dans le premier moment, Boufflers ne répondit pas, car il était fort ému, et de grosses larmes roulaient dans ses yeux, larmes de dépit et d'amour, peut-être, et qu'à ce double titre il craignait de faire voir à sa belle cousine; mais bientôt, maîtrisé par cette main charmante qui l'attirait doucement, il se retourna plein de confusion, et souriant à travers ses pleurs, il articula timidement ces mots :

Digitized by Google

— Oh ! non, je ne vous en veux pas.

— Mauvaise tête ! dit Mme de Saint-Cerest, en le frappant légèrement sur la joue, et le baisant en même temps au front.

Les fenêtres de la chambre, qui donnaient sur le jardin, étaient entr'ouvertes; c'était une délicieuse matinée d'avril; un vague parfum de printemps pénétrait avec le chant des oiseaux et avec les premières senteurs des lilas. Soit qu'il y eût dans cette atmosphère embaumée je ne sais quelle mystérieuse influence, merveilleusement propre, avec les baisers des belles dames, à exalter le cerveau; soit que Boufflers eût résolu ce jour-là de mener de front la guerre et la galanterie, persuadé sans doute qu'il ne lui manquait plus qu'une intrigue amoureuse, pour être désormais un gentilhomme accompli, il se précipita aux genoux de la jeune duchesse, et du ton le plus pathétique, il avait déjà commencé une déclaration d'amour, dans toutes les règles, lorsque la porte s'ouvrit avec fracas, et un homme d'un âge mûr, en costume d'abbé, pâle, les traits en désordre, la perruque mal peignée, se précipita dans la chambre, en s'écriant :

— Enfin, je le tiens; cette fois! monsieur le marquis, vous ne m'échapperez pas.

Cet homme était tout simplement le gouverneur du jeune Boufflers, qui, depuis le matin, avait parcouru tous les quartiers de Paris à la recherche de son élève. Dès qu'il l'eut aperçu, craignant sans doute qu'il ne lui échappât de nouveau, il s'empressa de le saisir par le bras et se mit en devoir de l'emmener hors de la chambre.

— Allons, monsieur le marquis, lui disait-il d'un ton moitié suppliant, moitié impératif, le carrosse est en-bas qui nous attend pour nous ramener chez les révérends pères. Venez vite, si vous ne voulez manquer le cours de grec qui commence à une heure très précise, vous le savez. O mon dieu! que vont dire les révérends pères en nous voyant rentrer si tard? Madame la duchesse, veuillez vous joindre à moi, je vous en supplie, pour que M. le marquis arrive encore assez à temps pour le cours de grec.

Malheureusement pour le pauvre abbé, la belle auxiliaire dont il réclamait l'assistance avait en ce moment trop de peine à comprimer la violente envie de rire que ce nouvel incident venait de lui inspirer, pour se hasarder à desserrer les dents, si bien que, jugeant le cas désespéré, en raison de la force d'inertie que son élève opposait de son côté à tous ses efforts, il se résolut à appeler un grand et vigoureux laquais qu'il avait fait monter avec lui, par mesure de précaution.

— Holà ! dit-il, saisissez-vous de la personne de M. le marquis avec tous les égards qui lui sont dus et emportez-le dans le carrosse.

Quand le pauvre Boufflers vit que les choses en étaient venues là, il commença à prendre l'alarme.

— Mon cher abbé, s'écria-t-il, je vous en supplie, accordez-moi encore une heure et je ferai ensuite tout ce que vous voudrez, je vous le promets. Allons vous êtes si bon pour moi, vous ne sauriez me refuser cela.

Digitized by Google

L'abbé se boucha impitoyablement les oreilles, et Henri, qui voyait s'envoler à la fois tous ses rêves de guerre et d'amour, commença à frapper du pied, en s'arrachant les cheveux; puis se ravisant:

— Eh bien! dit-il, puisque vous êtes inexorable, laissez-moi du moins le temps d'écrire un billet, que ma cousine aura la bonté d'envoyer tout à l'heure par son coureur. Cela ne sera pas long. N'est-ce pas, ma belle cousine? je vais écrire au duc que ce sera pour ma première sortie, sans faute... Oh! quelle humiliation! vous êtes un méchant homme, monsieur l'abbé.

Mais l'abbé venait de contempler avec effroi l'horloge dont l'aiguille marquait en ce moment midi et demi, et il avait fait un signe au grand laquais. Quelques secondes après ce signe funeste, l'infortuné Boufflers emporté comme une plume dans les bras de cet homme, se trouvait, presque sans s'être aperçu de cette révolution, soigneusement installé au fond d'un carrosse, aux côtés de son gouverneur, et il entendait un valet de pied dire tranquillement au cocher: « Maintenant aux jésuites! »

Les chevaux partirent au grand trot. Au moment où, après avoir traversé la cour de l'hôtel, ils allaient en franchir le seuil, un autre carrosse, venant du dehors, déboucha avec rapidité dans la cour, en sorte que les deux attelages se croisèrent. L'abbé, qui avait eu le temps de jeter sur le nouvel arrivant un rapide regard à travers la portière, croyant faire diversion à la douleur de son élève, s'écria:

— Eh! mais, c'est M. le duc de Coigny.

Boufflers fit un bond terrible et se serait sans doute élancé hors du carosse, si son gouverneur ne l'avait retenu.

Environ une demi-heure après, le carrosse s'arrêta devant le collége des jésuites; lorsque le jeune Boufflers en fut descendu et qu'il eut passé cette redoutable porte sur le seuil de laquelle il déposait, en entrant, tous les priviléges du rang et de la fortune, toutes ses illusions et en quelque sorte toutes ses espérances, pour redevenir l'égal de trois cents écoliers pris dans tous les rangs de la société, il se sentit prêt à défaillir; car l'horloge du collége venait de sonner une heure et demie, et une voix cruelle avait murmuré en même temps à son oreille ces paroles terribles:

— Monsieur de Boufflers, vous êtes en retard de plus de cinq heures, et M. le prieur vous demande.

A cet avertissement solennel, l'enfant oublia son ressentiment contre son gouverneur, il oublia même un instant M. de Coigny et sa belle cousine, et promena avec inquiétude ses regards autour de lui, pour implorer l'assistance de l'abbé; mais, soit que s'étant trouvé en faute dans sa surveillance, le digne homme redoutât également une réprimande de la part des révérends pères, soit plutôt qu'il reculât devant l'obligation de s'associer à quelque mensonge de son élève, il s'était prudemment esquivé. Ainsi, le jeune Boufflers se voyait réduit à affronter l'orage seul et sans secours.

Il eut un moment de perplexité; mais enfin retrempant son courage dans ses souvenirs de la veille, il pensa que la faveur de Louis XIV était comme

Digitized by Google

le laurier qui écarte la foudre, et ce fut avec une contenance presque assurée qu'il se présenta devant le prieur. Celui-ci, qui était occupé à écrire avec plusieurs autres religieux assis ainsi que lui autour d'une table, ne parut pas d'abord donner la moindre attention à l'entrée du nouveau venu; ce qui fut un grand sujet de mortification pour Boufflers. Quelques minutes se passèrent ainsi; à la fin, sans lever les yeux sur le délinquant, le prieur s'écria :

— Ah! c'est monsieur de Boufflers, je crois. Monsieur de Boufflers m'apprendra sans doute pour quel motif il n'est point rentré, ce matin, à la même heure que tous ses camarades.

Henri, qui s'était attendu à une explosion de reproches, se trouva fort embarrassé pour répondre à une question faite avec la plus grande tranquillité et d'une manière si précise. A tout homme qui l'aurait interrogé, il eût répondu fièrement qu'il n'avait pas à rendre compte de ses actions, ou bien même qu'il avait un duel avec un mestre-de-camp; que d'ailleurs il avait passé la matinée dans la compagnie d'une belle dame, et enfin qu'il était gouverneur-général de la province de Flandre; qu'à ce titre, il ne reconnaissait d'autres camarades que les maréchaux de France ou tout au moins les lieutenans-généraux, lesquels rentraient vulgairement à leur hôtel, quand bon leur semblait. Mais comment aller raconter tout cela à un religieux pour qui le duel et la conversation des jeunes femmes n'étaient rien moins que péchés mortels et qui avait la déplorable habitude d'infliger bien des pensums à monseigneur le gouverneur-général? Préoccupé de toutes ces pensées, Boufflers ne put que balbutier quelques monosyllabes dépourvus de sens.

— Je n'entends pas, reprit le prieur avec beaucoup de sang-froid. Faut-il répéter ma question?

Cette fois, Boufflers eut honte de la situation où il se trouvait, et il répondit assez résolument :

— Mon père, je reconnais que je suis en faute; mais comme je ne saurais répondre à la question que vous m'adressez qu'en faisant un mensonge, je vous prie de m'excuser, si je préfère garder le silence.

Ce n'était point là une réponse d'écolier, c'était une réponse de gentilhomme, et Boufflers fut tout émerveillé de l'avoir trouvée. Le prieur leva les yeux sur lui avec une expression singulière; puis il agita une sonnette qu'il avait auprès de lui sur la table. Un frère lai parut à la porte de la salle.

— Est-ce là votre dernier mot? dit-il à Henri.

L'enfant baissa la tête en signe d'affirmation.

— Faites bien vos réflexions, ajouta le prieur; vous avez cinq minutes pour vous décider.

En même temps, le prieur désigna du doigt à Henri une grande horloge de Boule placée au centre de la salle, et se remit ensuite à écrire. Les religieux qui l'entouraient étaient demeurés impassibles depuis l'arrivée du jeune Boufflers, sans paraître même entendre un seul mot de ce qui se passait. Ce silence prolongé, cet appareil presque solennel, ces religieux à tête chauve et chenue accroupis autour de cette table, tous muets, tous immobiles comme

Digitized by Google

des statues, tout cela finit par inspirer à Henri je ne sais quel vague sentiment de frayeur. Il regardait machinalement marcher l'aiguille sur le cadran de l'horloge, en se demandant ce qui pouvait arriver après ces cinq minutes écoulées, et il se perdait à ce sujet en toutes sortes de conjectures, lorsqu'une voix sonore, celle du prieur qui s'adressait au frère lui, vint tout à coup y mettre un terme en s'écriant :

— Les cinq minutes sont écoulées; faites monter le père Arsène!

Le père Arsène exerçait au collége des jésuites les terribles fonctions de père fouetteur. A ce nom redouté, vous eussiez vu les blonds cheveux du jeune Bouffiers se dresser sur sa tête, ses joues pâlir, ses joues que tout à l'heure colorait un si vif incarnat, et tout son corps trembler.

— Mes pères, s'écria-t-il avec une émotion difficile à décrire, ce n'est pas pour moi que vous demandez le père Arsène, n'est-ce pas?... Je ne suis plus un enfant, vous le savez, j'ai quinze ans..... Un tel châtiment n'est plus de mon âge; infligez-moi telle punition que vous voudrez, je la supporterai sans murmurer. Mais par pitié, mes pères, épargnez-moi celle-là!

A peine il avait prononcé ces paroles, que déjà apparaissait sur le seuil un homme au regard dur, aux formes athlétiques, et tenant en main l'instrument ordinaire du supplice. C'était le père Arsène. Bouffiers poussa un grand cri et se cacha le visage dans ses deux mains; puis, rappelé par l'imminence du danger à la nécessité de le conjurer,

— Grace! grace! dit-il, mes pères; eh bien! puisque M. le prieur le veut ainsi, je confesserai tout.... mais faites éloigner cet homme!

— Il est trop tard, répondit le prieur d'une voix sourde.

— Trop tard! oh! non, monsieur le prieur, si vous le voulez bien; écoutez-moi seulement quelques instans; je vous en supplie. C'est que vous ne savez pas ce qui m'est arrivé depuis hier : vous ne savez pas que je suis maintenant gouverneur-général de la province de Flandre, que je suis gouverneur particulier de Lille; vous voyez bien que je ne puis recevoir le fouet. Ce serait déshonorer ces titres glorieux que je porte, ce serait offenser le roi. Je vous demande grace, mais je vous demande aussi justice, monsieur le prieur. Vous comprenez tout cela, n'est-ce pas?.. Mon Dieu, mon Dieu, vous ne me répondez pas.... Mes pères, mes bons pères, aidez-moi donc à fléchir M. le prieur!

En parlant ainsi, l'enfant, en proie à la plus vive agitation, parcourait la salle à grands pas, adjurant par leur nom chacun des révérends avec un accent et un regard à fendre le cœur le plus endurci. Il priait, il pleurait, il menaçait; enfin, suffoqué par ses sanglots et abjurant en ce moment suprême tous ses rêves d'orgueil, il vint tomber sans haleine et sans voix aux genoux de son juge. Quelque habitués que pussent être les jésuites à de pareils spectacles, un désespoir à la fois si profond et si naïf les avait émus, et on dit que le père Arsène lui-même laissa tomber l'instrument du supplice; mais, sur un signe de l'inexorable prieur, il le ramassa vivement, et en même temps ses mains cruelles saisirent la victime. Par un dernier effort, l'infortuné essaya de se dégager; ce fut en vain : déjà sifflaient les redoutables lanières...

Digitized by Google

Pendant que le père Arsène s'acquittait de son rigoureux office, on entendit à plusieurs reprises une voix faible s'écrier comme du fond d'une tombe : « Je suis gouverneur-général de la province de Flandre, je suis gouverneur particulier de Lille. » Pauvre enfant! ce cri n'était-il pas comme un écho affaibli de cette parole sublime dont l'antiquité nous a légué le souvenir, et l'enfant ne rappelait-il pas l'homme libre qui, condamné jadis par le proconsul à la mort des esclaves, s'écriait en expirant sous les verges du licteur : « Je suis citoyen romain. »

Au moment où le bras lassé de l'exécuteur s'arrêta, un léger coup retentit à la porte.

— Qu'est-ce? que veut-on? dit le prieur.

— Est-ce fini? répondit une voix du dehors.

— Oui; vous pouvez entrer.

La porte s'étant ouverte, un frère lai parut, et, s'approchant avec précaution du prieur, lui dit à mi-voix.

— Il y a au parloir deux personnes qui demandent à voir M. de Boufflers.

— Vous ont-elles dit leur nom?

— C'est M. le duc de Coigny et Mme la duchesse de Saint-Cerest.

Si bas que ces deux noms eussent été prononcés, ils n'échappèrent point à l'oreille du jeune Boufflers, qui tomba évanoui. Hélas! ces deux noms qui avaient retenti dans son ame comme un double éclat de rire, venaient de porter le coup de la mort à son orgueil et à son amour, et son ame s'était brisée.

Le surlendemain de cette catastrophe, un carrosse aux armes de France entra dans la cour de l'hôtel de Boufflers : un gentilhomme en descendit et demanda à parler au maréchal de la part du roi. Introduit devant le vieux capitaine, ce gentilhomme lui dit :

— Monsieur le maréchal, le roi a appris la maladie de votre fils et la cause qui l'avait déterminée. Sa majesté a décidé qu'une remontrance sévère serait adressée aux révérends pères jésuites et m'a chargé, en vous exprimant tout l'intérêt qu'elle porte à votre fils, de venir vous en demander des nouvelles.

Pour toute réponse, le maréchal se mit à pleurer et, prenant le gentilhomme par la main, il l'introduisit dans une chambre voisine où un seigneur de la cour et une belle jeune femme se tenaient tristement assis au chevet du lit d'un mort. Le seigneur était M. de Coigny, la jeune femme était Mme la duchesse de Saint-Cerest; le mort... est-il besoin de le nommer?..

— Monsieur, balbutia le malheureux père, veuillez offrir au roi mes remerciemens et lui dire qu'il peut disposer maintenant des deux charges de gouverneur-général de la province de Flandre et de gouverneur particulier de la ville de Lille. Celui qui devait les occuper après moi n'existe plus, et moi, monsieur, je ne tarderai pas à le rejoindre.

Au mois d'août suivant, pendant que la cour était à Fontainebleau, il s'y passa deux évènemens assez notables, un mariage et une mort. Le mariage fut celui du beau duc de Coigny avec la jolie Mme de Saint-Cerest; la mort fut celle du maréchal duc de Boufflers. ALEXANDRE DE LAVERGNE.

Digitized by Google

BULLETIN.

Le combat dont nous avions annoncé les préparatifs, il y a huit jours, a eu lieu, et les doctrinaires y ont montré tout l'acharnement qu'on devait prévoir. C'est la seconde fois dans cette session que l'existence du cabinet se trouve débattue dans une discussion. Deux fois déjà, depuis un mois, le ministère du 15 avril a demandé à la chambre son approbation et sa confiance, en offrant de se retirer, s'il ne les obtenait pas; et deux fois la chambre a déclaré, par ses votes, qu'elle entend soutenir ce ministère. Est-ce là un cabinet qui manque d'appui et qui ne remplit pas les conditions du gouvernement représentatif? Dira-t-on toujours, à chaque vote approbatif de la chambre, que le ministère n'a pas la majorité? Nous lui voyons bien des adversaires sur les différens bancs de la chambre, les uns du côté de M. Guizot ou de M. Jaubert, les autres du côté de M. Odilon Barrot et de M. Passy; mais ce ne sont que des adversaires isolés en deux minorités, quelques efforts qu'ils aient faits pour s'entendre et pour se réunir. Ce sont plutôt des concurrens au pouvoir que des opposans parlementaires. Voilà justement pourquoi la chambre, qui n'aperçoit là qu'une pensée de renversement, se maintient en majorité pour le ministère.

Lors de la discussion de l'adresse, M. Thiers, fidèle à la pensée qui l'a fait sortir du pouvoir, s'était mis en opposition avec le ministère sur une importante question. Il s'agissait, comme tout le monde s'en souvient, de l'intervention en Espagne. Qu'il y eût espoir ou non de faire triompher cette opinion dans la chambre, c'est ce qui n'importe guère à cette heure. Mais au moins le débat était tout politique; il était digne d'occuper la chambre, bien fait pour appeler à la tribune un ancien ministre, et motiver de sa part un vote contraire au cabinet. On savait au moins ce qui sortirait de cette discussion. Le ministère se déclara franchement pour une opinion différente de celle de M. Thiers, et la chambre jugea en faveur du ministère. Le pouvoir resta à M. Molé et à ses collègues; mais M. Thiers n'avait pas moins le mérite d'avoir exprimé nettement son système politique. Sa disgrace, si c'en est une, fut celle d'un homme d'état.

Digitized by Google

La discussion de la loi des fonds secrets a offert un caractère tout différent. Ce n'était plus un parti politique qui demandait l'admission d'un autre principe dans les affaires, spécifiant à la fois ce principe et ces affaires. Ce n'était plus un chef de parti, ou quelques membres d'une opposition réelle, demandant l'exécution d'une mesure à laquelle on se refusait, démontrant qu'à cette mesure se rattache tout un ensemble, et combattant de ce point de vue tout le système politique du ministère. La chambre savait, lors de la discussion de l'adresse, ce qu'elle avait à juger, ce qu'elle acceptait et ce qu'elle refusait. De telles discussions ont le mérite de classer tout le monde et d'éclairer tous les esprits. Aussi cette discussion avait-elle été trouvée trop claire. Cette fois, ce qu'on voulait, c'était tout mêler, tout confondre, afin de faire sortir de ce chaos quelque chose sans nom. On eût dit une de ces armées composées d'individus de toutes nations, qui s'en allaient jadis au sac des villes et s'égorgeaient entre eux à l'heure du partage.

Dans la discussion de l'adresse, M. Thiers manifestait l'ambition de constituer un nouveau ministère. L'ambition de M. Guizot et de ses amis a été bien plus modeste dans la discussion des fonds secrets. Leur pensée ne s'était encore arrêtée qu'au renversement de l'administration actuelle. Aussi tous les auxiliaires leur avaient été bons. M. Guizot se trouvait, pour la première fois, dans le même rang que M. Odilon Barrot, son vieil et infatigable adversaire; M. Passy et M. Jaubert marchaient côte à côte; et certes, il n'a pas moins fallu que tout le bon sens et l'habileté de M. Thiers pour échapper au piége que lui tendaient les doctrinaires. Il a assisté en souriant à cette bagarre, et si son esprit a conservé cette clairvoyante faiblesse que Napoléon avait pour les heureux et les habiles, les doctrinaires doivent avoir beaucoup déchu, depuis trois jours, à ses yeux.

Ce qui doit frapper dans cette singulière discussion, c'est l'uniformité du langage de tous ces opposans d'une nature et d'une origine si diverses. Nous ne parlons pas de M. Jaubert, qui a trouvé plus commode de se livrer à de violentes personnalités, dont tous les journaux ont déjà fait justice; mais M. Odilon Barrot, M. Guizot, M. Passy, semblaient avoir lu, ce jour-là, dans le même livre. Malheureusement ce n'était ni dans Plutarque, ni dans Montesquieu, ni même dans les bons ouvrages de M. Guizot.

On a dit, avec raison, que la vérité et la justice n'ont qu'un langage; mais, au moins, ce langage est précis. La pensée se formule en termes clairs, qui vont droit à l'intelligence. Ce n'est point ce qui rendait si conformes les discours des orateurs que nous citons; c'est plutôt le vague qui y régnait. Qu'ont allégué les trois orateurs? Rien qu'un malaise, malaise incertain, qui se fait sentir on ne sait où ni comment, mais que ressentaient certainement ceux qui le signalaient, rien qu'à en juger par leurs paroles et par leur attitude. M. Odilon Barrot voit, à son dire, une absence de passions politiques, de *passion quelconque*, qui le chagrine et l'offusque; il voudrait que le ministère et la chambre se missent *en harmonie avec le mouvement du pays.*

Digitized by Google

Tel est le résumé et la conclusion du discours, d'ailleurs très éloquent, de M. Odilon Barrot.

M. Guizot aperçoit autour de lui le découragement, et un *affaiblissement moral, en même temps qu'un affaiblissement politique;* nous n'avons pas une impulsion aussi vive, *aussi énergique*, qu'à d'autres époques; un *mal politique* nous travaille. Au total, ce que veut M. Guizot, c'est qu'on impose au gouvernement *la nécessité de s'élever*, ce qui suppose implicitement que le gouvernement s'est abaissé depuis que M. Guizot a quitté le ministère.

Pour M. Passy, selon lui, c'est le ministère qui se sent faible; il veut qu'on prête au pouvoir la force, l'éclat et l'intelligence dont il a besoin, et demande surtout qu'on adopte une politique vigoureuse et décidée, à quoi M. Molé a parfaitement répondu que M. Passy avait été en position de pratiquer la politique décidée qu'il vante, mais qu'il s'était abstenu de le faire.

Faut-il s'étonner que M. Molé ait traité tous ces argumens de fantômes, et se soit borné à donner à la chambre, en termes très nobles et très modérés à la fois, l'alternative de la retraite du ministère ou du vote de la loi? Pouvait-on mieux répondre à de si vagues accusations? Que dire à M. Odilon Barrot, sinon que la chambre est en harmonie avec le mouvement du pays, qu'il ne faut pas confondre avec le mouvement de l'extrême gauche; à M. Guizot, que l'affaiblissement moral et politique du parti doctrinaire se manifeste grandement, il est vrai, par les intrigues auxquelles il se livre, mais que le pays en a déjà fait justice en se séparant de ce parti dans les élections; et à M. Passy, ce que M. Molé lui a répondu en effet, à savoir, qu'on doit pratiquer ses vues politiques quand on est au ministère, et qu'on ne saurait raisonnablement combattre le refus d'ajourner une question pour cause d'inopportunité, quand on a soi-même ajourné ses propres vues (telles que l'abandon d'Alger, par exemple) par de pareils motifs?

C'est pourtant l'élite des partis opposés, en ce moment, au ministère qui occupe la tribune pour se livrer à de telles déclamations! C'était, en vérité, bien la peine de se séparer si long-temps pour se rejoindre dans une discussion si futile! M. Guizot a combattu corps à corps M. Odilon Barrot pendant sept ans; il a défendu pied à pied le terrain que voulait envahir M. Barrot, et les voilà réunis dans une pensée de destruction! Quelle alliance que celle de deux hommes dont l'un ne trouve jamais l'action gouvernementale assez forte, assez *énergique*, qui semble regretter le temps où les émeutes permettaient d'appesantir une main de fer sur les partis, et de qui parlait par avance Jefferson, quand il écrivait de Paris: « Il n'est pas de pays où la manie de trop gouverner ait fait plus de mal qu'en France; » tandis que l'autre a toujours montré une tendance si contraire! Il y a plus de vingt ans que nous vivons sous le gouvernement constitutionnel, et l'éloquence parlementaire la plus admirée, celle qui se croit en droit de dédaigner tous les autres talens de la chambre, en est encore à des formules; elle s'en tient à des définitions insaisissables de la force et de la nature des pouvoirs. Quelles risées excite-

Digitized by Google

raient au parlement d'Angleterre les beaux discours philosophiques qu'on trouve chez nous si graves! Il est vrai que la vie constitutionnelle date de cent cinquante ans en Angleterre, et qu'elle n'a que vingt ans en France. Mais, enfin, il est temps de sortir des premiers élémens, et ce ne sont pas des hommes de vingt ans qu'on peut tenir encore sous la férule des pédagogues, au régime du catéchisme et de l'alphabet. En vérité, l'éloquence qui régente de la sorte ne vieillit-elle pas un peu, et n'est-ce pas elle qui devrait se mettre au niveau du mouvement des esprits et des affaires?

Heureusement, le bon sens et la sagacité de la chambre ne se paient pas de pareille monnaie. Déjà, dans la discussion des fonds secrets, M. Molé avait dit spirituellement à M. Guizot qu'il ne tenait qu'à lui et à ses amis de faire cesser le malaise dont il se plaignait; que le remède est dans leurs mains, *et non dans un changement de cabinet*. D'où vient le trouble en effet? Qui a été, de porte en porte, ameuter tous les mécontentemens? qui a conçu le plan, avorté, d'une alliance entre les partis les plus opposés? qui a montré l'esprit le plus remuant? qui s'est fait, pendant toute cette semaine, un jeu de la tranquillité publique, si ce n'est le parti doctrinaire? Le *Journal des Débats*, que M. Jaubert a attaqué avec tant de violence pour le punir d'avoir jugé sainement et courageusement toute cette intrigue, le *Journal des Débats* fait sentir aujourd'hui, en si bons termes, d'où vient le mal, que nous ne pouvons faire mieux que de reproduire ses paroles. « Le ministère, dit-il, vient d'avoir la majorité; il l'avait eue non moins imposante dans la grande discussion de l'adresse. Est-ce donc le ministère qui s'est insurgé contre la majorité? Est-ce le ministère qui affecte, avec la chambre, des airs de domination et de supériorité, dont beaucoup de membres se sentent, avec raison, blessés? Est-ce le ministère qui réclame le pouvoir comme un droit? Le ministère ne croit pas qu'il n'y ait dans la chambre que quatre ou cinq personnes dont le suffrage compte. Il ne pense pas, parce que ces quatre ou cinq personnes sont contre lui, qu'il doive immédiatement se retirer; la confiance qu'il sollicite, c'est la confiance de la chambre. Est-ce là ce qui n'est pas parlementaire? Ce qui est parlementaire, est-ce de disposer de la majorité comme si on avait acquis sur elle un droit d'empire absolu? Est-ce de se moquer de ses votes et de n'en tenir compte? Est-ce de déclarer, avec le ton du plus grand mépris, qu'un cabinet auquel elle vient d'accorder sa confiance, est plus faible après le vote qu'il ne l'était avant? Ce qui est parlementaire, en un mot, est-ce de ne considérer la majorité que comme bonne à servir d'instrument aveugle aux passions et à l'ambition de quelques hommes? »

Ainsi parle aujourd'hui un journal qui n'a certes pas d'animosité contre les doctrinaires, qui a toujours montré une prédilection véritable pour le talent de quelques-uns d'entre eux, mais qu'un louable et généreux esprit de justice entraîne, en quelque sorte, malgré lui, à parler avec sévérité d'une conduite blâmable. Le *Journal des Débats* peut être assuré qu'il ne trouvera pas de

Digitized by Google

grace ni d'oubli, pour ses paroles, dans le parti doctrinaire. C'est du sein de ce parti que lui a été lancé le plus grand coup qui ait été porté contre lui, car il faut rendre cette justice aux doctrinaires, qu'ils n'hésitent pas à frapper leurs ennemis à la tête. Leur coutume est de les détruire *à tout prix*, et en ce temps dont nous parlons, ils traitaient le *Journal des Débats* comme ils traitent aujourd'hui le ministère. On doit rendre aussi justice au *Journal des Débats*, en disant qu'il n'en avait pas gardé rancune, et que c'est depuis la dernière discussion seulement qu'il a jugé à propos de blâmer hautement la conduite du parti.

Cette conduite n'est pas de nature à lui rallier beaucoup de défenseurs. Dans son désir de s'allier au centre gauche, le parti s'était déclaré, par la plume de M. Duvergier de Hauranne, le conservateur des véritables doctrines représentatives. Le parti carliste, dont tous les chefs sont à l'étranger, et qui a si souvent appelé les étrangers dans nos affaires, a pris cette devise : *tout pour la France et par la France*. Le parti doctrinaire prend maintenant pour maxime : *tout pour la chambre et par la chambre*. C'est la chambre qu'il faut gagner en effet. Dans son écrit, M. Duvergier de Hauranne a donc établi que tout doit se décider, en définitive, par la chambre des députés, et qu'en cas de conflit entre les pouvoirs, c'est cette chambre qui doit avoir la prééminence. Mais, comme il avait été prêché des principes un peu différens dans le parti doctrinaire, il fallait bien sacrifier une victime sur l'autel de l'oubli, et c'est M. Henri Fonfrède qui a été choisi pour brebis noire. C'est donc M Fonfrède que M. Duvergier de Hauranne a réfuté ; mais la victime n'est ni patiente ni docile, et une lettre publiée dans les journaux par M. Fonfrède atteste que les doctrinaires ont encore perdu de ce côté un soutien et un ami.

Après avoir frappé le *Journal des Débats* par la main irrévérente de M. Jaubert, le *Journal de Paris* et M. Fonfrède par M. Duvergier de Hauranne, l'humeur du parti doctrinaire s'est portée sur M. Dupin, et c'est M. Piscatory qui s'est chargé de cette exécution.

Au début de la séance d'hier, M. Piscatory a articulé *quatre* griefs contre l'honorable président de la chambre des députés, et s'est rendu ainsi l'organe des accusations élevées le même jour par *le Courrier français*. M. Dupin était accusé : 1° d'avoir mis deux jours d'intervalle entre le renouvellement et l'organisation des bureaux; 2° d'avoir retardé d'une heure l'ouverture de la chambre; 3° d'avoir retiré de l'ordre du jour le projet de loi qui ordonne la création d'un régiment de marine; 4° de ne pas mettre assez d'activité à presser les travaux parlementaires. M. Piscatory avait oublié une cinquième accusation, qui pourrait les résumer toutes : M. Dupin a voté pour le ministère dans la discussion de la loi des fonds secrets.

M. Dupin a répondu, avec modération et simplicité, d'abord que M. Piscatory, membre du bureau, n'aurait pas dû l'attaquer à la tribune; puis, qu'il n'aurait pas dû l'attaquer en son absence, quand une affaire, intéressant la

Digitized by Google

ville de Paris, l'appelait à la cour de cassation; et, en peu de mots, il a résumé tous les griefs de M. Piscatory et les a réduits à leur valeur. Il était curieux de voir la manière compatissante et presque paternelle dont M. Dupin rectifiait les paroles de M. Piscatory. On voyait que le spirituel et éloquent président de la chambre mesurait le flegme de sa réponse à l'impuissance de l'attaque, et qu'il s'efforçait de ménager un parti qui se venge puérilement d'une bataille perdue, en égratignant ses adversaires, et jusqu'à ses amis.

Pendant ce temps, l'opposition d'un autre genre va son train. Quelques journaux disent, par exemple, que M. de Montalivet a ressenti les atteintes du mal qui l'a forcé de quitter la tribune au milieu de son excellent discours, à la suite d'une discussion très vive au conseil tenu, avant la séance, chez le roi. Or, il n'y avait eu ce jour-là de conseil, ni aux Tuileries, ni ailleurs. D'autres soutiennent que le ministère n'a eu que vingt-cinq voix de majorité contre l'amendement de M. Boudet, tandis que le chiffre exact est de soixante-cinq, et la majorité pour l'ensemble du projet de loi de cent seize voix. On a dit encore qu'il faut défalquer les voix des doctrinaires, qui ont généreusement accordé leurs votes, sinon leur approbation, au cabinet. Mais il n'en est rien. M. Molé avait noblement rejeté ce secours; il avait loyalement renvoyé aux doctrinaires leurs *boules blanches et leur mépris*, comme dit fort bien le *Journal des Débats*, et les doctrinaires l'avaient pris au mot, on peut nous en croire. Une feuille grave affirme que plusieurs d'entre eux ne s'en cachaient pas au sortir de la séance; et quiconque les connaît, n'en eût pas douté un instant, même sans leurs aveux.

Les aveux vont plus loin aujourd'hui. N'ayant pu renverser le ministère, on ne cache pas qu'on veut le rendre impuissant. Toutes les lois qu'il a préparées seront combattues, chicanées pour mieux dire, sans aucun ménagement. Lois de chemin de fer, de canaux, de travaux publics, lois politiques ou autres, le plan est de tout arrêter, même la loi sur les vices rédhibitoires des animaux domestiques! Il est convenu qu'on refusera le pain et le sel, qu'on interdira le feu et l'eau à ce ministère qui a l'audace de vivre malgré les doctrinaires. Rien que la mort ne peut expier un tel forfait! En attendant, on attaquera aussi tous ceux qui ne s'uniront pas aux doctrinaires, les journaux et la chambre, M. Fonfrède et M. Dupin, et la majorité, qui est le grand coupable en tout ceci. Gare même au centre gauche et à M. Thiers, qu'on accuse déja tout haut d'avoir fait défection dans cette bataille de Waterloo!

La chambre a renouvelé hier ses bureaux. M. Guizot a été nommé président du premier bureau. Le septième a nommé M. Duchâtel; M. Calmon préside le second. La chambre a voulu se montrer impartiale dans ses choix, et elle a laissé cette consolation à deux de ses membres qui pouvaient avoir gardé quelque amertume de la discussion des fonds secrets. Cette leçon de modération donnée par la chambre sera-t-elle comprise et suivie par les doctrinaires? il est permis d'en douter. M. Thiers a été nommé président du sixième bureau.

Digitized by Google

Théatre Français. — *Isabelle*, comédie en trois actes, par Mme Ancelot. — Il se fait, à l'heure qu'il est, au théâtre, une réaction en faveur du genre vertueux, qui ne tend à rien moins qu'à décourager le petit nombre d'ames vertueuses qui se rencontrent encore ici-bas. La vertu est sans doute une bonne chose, mais il faudrait, autant que possible, ne pas trop en abuser à la scène, et surtout ne pas nous la montrer moins amusante que le crime. Nous sommes obligés de convenir que jusqu'ici le crime a été beaucoup plus divertissant, et nous regrettons que chaque pièce qui relève du susdit genre ait été moins un succès pour l'auteur et pour la vertu qu'un triomphe éclatant pour le diable; car il n'est pas de spectacle plus réjouissant pour l'enfer qu'une assemblée dormant au prône. Il faudrait donc, dans l'intérêt même de la vertu, n'en user au théâtre qu'avec une prudente sobriété. Dans la vie privée, c'est autre chose; nous n'en contrarions pas l'abus. Mais sur la scène, ne l'exposons jamais aux bâillemens des loges et du parterre. Tâchons qu'Abel ne fasse pas regretter Caïn, et, pour tirer le drame du sang et de la boue, ne le pétrissons pas de lait, de miel et d'amandes douces. L'art dramatique n'y perdra rien, et la vertu y gagnera quelque chose.

Il y a dans la pièce nouvelle qui vient de se jouer au Théâtre-Français, une exubérance de sentimens honnêtes, un luxe de dévouement et de sacrifice, qui font le plus grand honneur au cœur de Mme Ancelot, mais qu'on aimerait mieux rencontrer dans le monde que sur la scène. Isabelle est orpheline. Élevée par Mme de Courtenay, elle s'est laissée prendre d'amour pour un certain Albert de Montigny, jeune homme de grace et d'esprit, mais de moralité pour le moins équivoque. C'est là ce qu'Isabelle ignore. Déjà tourmentée de ce vague désir d'aimer qui tourmente toute jeunesse, elle a cru rencontrer dans Albert l'ange de ses rêves : elle l'aime; disons mieux, elle croit l'aimer. Cependant le fils de Mme de Courtenay, Léonce, aime Isabelle. Que devient-il, hélas! lorsqu'il apprend d'Isabelle elle-même le secret de son cœur! Mais Léonce est le dévouement incarné, le sacrifice fait homme. Albert lui a sauvé la vie, comme il allait se noyer dans le Tibre. Ce petit service en vaut bien un autre : Léonce saura souffrir et se taire. Jusqu'ici tout est bien. Albert aime Isabelle; Isabelle aime Albert. Léonce ne sait rien qui puisse le faire douter de la moralité de M. de Montigny. Il pense que le bonheur d'Isabelle est dans Albert, aussi bien que le bonheur d'Albert dans Isabelle. Il s'oublie en vue de ses amis; il s'immole dans son amour; il travaille lui-même à l'union d'Isabelle et d'Albert. Voilà qui est d'un galant homme, d'un homme de cœur et de sens, et je ne sais personne au monde qui ne fût heureux de lui serrer la main. Mais Léonce ne s'en tient pas là. C'est une ame avide de martyre. Il a fait du dévouement une véritable maladie. Au second acte, il apprend que son sauveur, M. de Montigny, est un de ces jeunes industriels qui, sous des dehors séduisans, cachent une conscience d'accommodement facile. Le devoir de Léonce serait d'éclairer Isabelle et de l'arrêter sur le bord de l'abîme où Albert va l'entraîner. Que fait Léonce? il souffre et se tait. Ici, le martyre est niais et le dévouement ridicule. Je vais plus loin, la résignation de Léonce est un crime. Qu'il se sacrifie au bonheur de la femme aimée, oui, sans doute! mais que dans sa rage d'abnégation il laisse s'accomplir le malheur d'Isabelle, c'est tout ce qu'on pourrait attendre du plus monstrueux égoïsme. Léonce a sous les yeux, entre ses mains, la preuve évidente que M. de Montigny est un homme peu honorable : cette preuve, il l'anéantit.

TIMBRE

Digitized by Google

Léonce devait-il ravir l'honneur à Albert? non, certes. Mais le bonheur d'Isabelle méritait bien qu'on le prît en quelque considération. M. de Courtenay, qui est avocat et qui, par conséquent, doit avoir l'esprit quelque peu retors, ne pouvait-il trouver un moyen ingénieux d'arranger tout ceci à l'amiable et de sauver l'honneur de M. de Montigny sans compromettre l'avenir d'Isabelle? Heureusement, Isabelle a tout deviné, tout compris. Elle a vu clair dans l'ame de M. de Montigny et dans celle de Léonce. Ses yeux se sont dessillés; elle a rougi de son égarement. En même temps que son amour pour Albert tombe pièce à pièce, une autre image remplace celle que le mépris vient d'effacer : Isabelle apprécie la noble nature qu'elle a jusqu'alors follement méconnue. C'est Léonce qu'elle aime, et lorsque M. de Montigny lui offre son nom et la fortune dont il vient d'hériter, elle se tourne vers M. de Courtenay et lui offre son cœur et sa main. Il est fâcheux que M. de Courtenay n'ait mérité ni l'un ni l'autre.

Ce sacrifice en trois actes, auquel il est difficile de s'intéresser, a jeté sur toute la pièce un froid glacial que tout l'esprit de Mme Ancelot n'a pu réchauffer, car, certes, ce n'est ni l'esprit ni la grace qui manquent à cette comédie; mais que faire d'un homme qui veut s'immoler à tout prix, et qui, d'un bout à l'autre, prend la générosité et le dévouement à l'envers? Que Dieu nous préserve de semblables amis, qu'il garde les jeunes filles de semblables amans, les comédies à venir de semblables héros!

Par la froideur de son jeu, M. Volnys a parfaitement réussi à faire ressortir la froideur de son rôle. M. Maillard a joué le rôle de M. de Montigny avec un exquis mauvais goût. Dans le rôle du docteur Dambleville, de cet éternel docteur qui réconcilie les frères ennemis, fait et défait les mariages, sauve l'honneur de vierges enceintes, et s'appuie à chaque pas et à chaque mot sur sa canne et sur sa vertu, M. Périer a été très convenable. Rappelée sur la scène, Mlle Plessy a eu l'imprudence de se soumettre à cette ovation. Mlle Plessy est jeune, et il se prélasse sur la scène de la Comédie-Française tant de décrépitudes de tout genre, qu'on lui sait gré de sa jeunesse. Si Mlle Plessy s'efforçait d'ajouter à cet avantage quelques autres petits mérites, personne, j'imagine, ne songerait à s'en plaindre.

Gymnase Dramatique. — Débuts de M. Bocage. — *L'Interdiction*, comédie en deux actes, par M. Émile Souvestre. — C'est une œuvre grave et sérieuse, où l'amour ne joue qu'un rôle accessoire, une œuvre telle qu'on devait l'attendre, même au Gymnase Dramatique, de l'esprit grave et sérieux de M. Émile Souvestre. Le comte de Beaurepaire, après avoir soutenu un siége dans son château de Bretagne, contre l'autorité civile, après avoir vu sa femme et ses enfans massacrés au milieu des flammes, fut jeté à la Bastille sans autre forme de procès : il était protestant, c'était là tout son crime. Quinze ans se sont écoulés depuis ce jour de sang et de deuil. Mlle de Beaurepaire a survécu à ce désastre; mais mieux eût valu pour elle y succomber. M. le marquis de Leyrac, tuteur de la jeune comtesse, a dissipé le patrimoine de sa pupille; après l'avoir ruinée dans sa fortune, il songe à la ruiner dans son honneur. Ne pouvant plus vivre sur la richesse de Mlle de Beaurepaire, il a résolu de spéculer sur sa beauté. Mme Dubarry est en disgrace; la place est à prendre; le marquis de Leyrac y poussera la jeune orpheline. Mais Dieu

Digitized by Google

veille sur elle. Au bout de quinze ans de captivité, un homme s'est enfui de la Bastille : cet homme est le comte de Beaurepaire ; c'est dans la maison même de M. de Leyrac que M. de Kersaint lui a donné asile. Le noble vieillard retrouve sa fille, il va l'arracher à son tuteur. Déjà ses droits sont reconnus ; le roi a pardonné. M. de Leyrac sent sa proie près de lui échapper, quand neuf heures sonnent à l'horloge de la Bastille. Heure fatale ! c'est celle où le comte de Beaurepaire vit massacrer sa femme et ses enfans. Depuis, chaque jour, à la même heure, la raison de l'infortuné se trouble et s'égare ; il appelle sur la tête du roi la malédiction du ciel ; ses mains se crispent, ses lèvres blasphèment, ses yeux jettent des flammes. Égarement passager, mais que chaque jour renouvelle : c'en est assez pour le perdre. M. de Leyrac dénonce le comte de Beaurepaire à la justice, et, pour cause de folie, demande son interdiction. La scène où MM. de La Reynie, de Rancé et de Rosmadec interrogent M. de Beaurepaire, est fort belle, et la raison du comte s'y révèle en grandes pensées et en beaux sentimens. Certes, il n'y a pas lieu à proclamer la folie de cet homme, et jamais plus haute raison ne s'exprima d'une façon plus noble. Mais l'heure de l'interrogatoire a été bien choisie par M. de Leyrac. Neuf heures sonnent : M. de Beaurepaire se lève, l'air égaré, l'œil hagard, les cheveux hérissés ; il voit couler le sang de ses fils, il entend leurs cris ; il entend les murs de son château en flammes craquer et crouler sur les cadavres de ses enfans. Malédiction sur le meurtrier de sa famille ! Puis ses forces s'affaissent, et il retombe épuisé sur son siége. M. de Leyrac triomphe. MM. de La Reynie, de Rancé et de Rosmadec sont convaincus de la folie de M. de Beaurepaire, et Mlle de Beaurepaire va retomber dans le gouffre d'où elle était un instant sortie, lorsqu'un ange, qui veille, sous la forme d'un vieux procureur, sur le père et sur la fille, éclaire les juges, terrasse M. de Leyrac, et proclame la vérité. Ce vieux procureur est nécessairemeut frère du vieux médecin dont nous parlions tout à l'heure à propos de la comédie de Mme Ancelot. Le procureur et le médecin sont toujours chargés, sur la scène, du triomphe de la vertu : Dieu sait ce qu'ils font dans les coulisses !

Cette pièce a été écrite pour les débuts de M. Bocage au Gymnase Dramatique. Disons que l'auteur et l'acteur ont bien mérité l'un de l'autre, et qu'ils se doivent des remerciemens réciproques. Dans le rôle du comte de Beaurepaire, M. Bocage a développé une des parties les plus merveilleuses de son talent : la tristesse, la mélancolie, la sensibilité douce et voilée. On se demande comment cet homme, si jeune quand il veut, si ardent, si terrible, peut passer ainsi de la fougue de la passion aux sanglots étouffés, aux douleurs sans voix, aux désespoirs sans cris et sans larmes. Il a rendu, d'une manière noble et touchante, les sensations du captif qui revoit le soleil et respire l'air de la liberté. Est-il d'ailleurs une seule scène de ce petit drame où Bocage ne nous ait montré le grand acteur que nous connaissons et que nous aimons tous ?

— Un jeune poète, M. Léon de Wailly, vient de traiter, sous la forme romanesque, un sujet emprunté à l'histoire de la peinture au XVIIIe siècle. Dans ce livre, l'analyse accompagne le récit et ne lui est jamais sacrifiée. La biographie d'Angelica Kauffmann a fourni les élémens du livre de M. de Wailly, qui paraîtra prochainement.

F. BONNAIRE

Digitized by Google

LE SINAÏ.

(IMPRESSIONS DE VOYAGES.)

III. — LE CAIRE.

Le lendemain, au point du jour, on leva l'ancre, et nous approchâmes rapidement des pyramides, qui, de leur côté, semblaient venir au-devant de nous et s'incliner sur nos têtes. Au bas de la chaîne libyque, nue et stérile, à travers les vapeurs sablonneuses qui épaississaient l'atmosphère, nous commencions à apercevoir les tours et les dômes des mosquées, surmontés de leurs croissans de bronze. Peu à peu ce rideau, chassé devant nous par le vent du nord, qui poussait notre barque, s'éleva en fuyant au-dessus du grand Caire, et nous découvrit les hautes dentelures de la ville, dont la base était encore cachée par les rives exhaussées du fleuve. Nous avancions à grands pas, et nous étions déjà presque à la hauteur des pyramides de Ghyzé. Plus loin, et sur la même rive, se balançait gracieusement la forêt de palmiers qui s'élève sur l'emplacement où fut autrefois Memphis, et longe le rivage où se promenait la fille de Pharaon lorsqu'elle sauva Moïse des eaux; et au-dessus de ces palmiers, dans une brume, non pas de brouillards, mais de sable, nous distinguions les sommets rougeâtres des pyramides de Sakkara, ces vieilles aïeules des pyramides de Ghyzé. Un moment nous croisâmes plusieurs bateaux chargés d'esclaves : l'un d'eux contenait des femmes. Aussitôt que le patron les vit, il planta un couteau dans le grand mât et jeta du sel dans le feu : cette double opération avait pour but de

Digitized by Google

neutraliser le mauvais œil. La conjuration fut efficace : une heure après nous débarquâmes à Schoubra, sur la rive droite du Nil. On nous montra, à quelque distance, la maison de campagne du pacha : c'était une charmante habitation, entourée de fraîcheur et de verdure.

Nous retrouvâmes là les ânes et les ânier, les uns plus beaux et plus grands que ceux d'Alexandrie, les autres plus empressés et plus batailleurs encore, s'il est possible, que leurs confrères du bord de la mer. Cette fois, instruits par l'expérience, nous nous gardâmes bien de faire les difficiles, et, prenant une délicieuse allée de sycomores dont le dôme sombre interceptait les rayons du soleil, nous nous mîmes en mesure de franchir rapidement la lieue qui nous restait encore à faire.

Toute la différence que le débarquement avait produite dans notre manière de voyager était qu'au lieu de remonter le Nil en bateau, nous suivions sa rive à âne. Au reste, comme nous nous étions élevés d'une trentaine de pieds, l'horizon était plus étendu, nous voyions en face de nous l'île de Roudah, base du monument où l'on conserve le nilomètre, instrument destiné à mesurer la hauteur des inondations du Nil : des lignes tracées indiquent les années où la crue du fleuve, atteignant un niveau inaccoutumé, amena des époques d'une fertilité mémorable. C'est là que, chaque année, les cheiks des mosquées donnent, en publiant l'élévation des eaux, la mesure des réjouissances auxquelles on peut se livrer, ou, en musulmans résignés, annoncent la stérilité prochaine, le jeûne et la famine auxquels la crue insuffisante du fleuve condamne les habitans de ses rives. Alors nous avions à notre droite les pyramides de Ghyzé, que nous découvrions de leur cime à leur base, ainsi que le monticule formé par le grand sphinx qui les garde depuis trois mille ans, et qui tourne vers la tombe des Pharaons son visage de granit, mutilé par les soldats de Cambyse. Enfin notre vue s'étendait, à gauche, sur le champ de bataille d'Héliopolis, illustré par Kléber, et dont l'immense solitude, qui s'étend à perte de vue, n'est animée que par un seul sycomore, qui verdit au milieu du sable ardent du désert. Nos guides nous le firent remarquer; car une tradition arabe rapporte que ce fut sous cet arbre que se reposa Marie lorsque, fuyant le courroux d'Hérode, *Joseph*, dit saint Matthieu, *prit de nuit le petit enfant et sa mère, et se retira en Égypte*. C'est donc, selon les Mahométans eux-mêmes, à l'abri qu'il prêta à la mère du Christ que cet arbre sacré doit sa longévité miraculeuse et sa verdure éternelle.

Cependant nous étions arrivés à Boulak, espèce de faubourg du

Digitized by Google

Caire, sentinelle de la ville chargée de garder le port. Nous n'avions plus qu'une demi-lieue à faire : nous jetâmes un coup d'œil sur la rade animée par une multitude de canges et de djermes, qui apportent, en remontant le Nil, les récoltes de ses jardins, ou en le descendant, les fruits plus savoureux de la Haute-Égypte, que ne peut mûrir le soleil trop pâle du Delta. Dans le village, la population, par son nombre et son activité, dénotait l'approche d'une grande ville; je montrai les murailles à Mohammed : il comprit mon désir. *El Masr*, s'écria-t-il, et lançant son âne au galop, il nous invita du geste à le suivre. Nous ne nous fîmes pas répéter l'invitation, et nos montures, qui sentaient qu'elles retournaient chez elles, secondèrent de leur mieux notre impatience. Bientôt nous aperçûmes le Caire parfaitement isolé, dans un océan de sable, dont les vagues brûlantes viennent battre sans cesse ses flancs de granit, où elles finiraient par faire brèche, si, deux fois l'an, le Nil, puissant auxiliaire, ne délivrait momentanément la ville de cet incommode assiégeant. A mesure que nous approchions, nous distinguions les teintes alternées des édifices et les dessins élégans des coupoles, puis au-dessus des dents coloriées qui couronnent les remparts, s'élançant pareils aux pièces d'un immense jeu d'échec, les madenehs de trois cents mosquées; enfin, nous atteignîmes la porte de la Victoire, la plus belle des soixante-onze qui entourent le Caire, et par laquelle Bonaparte entra le lendemain de la bataille des Pyramides, le 29 juillet 1798.

A peine entré dans la ville, M. Taylor, qui savait l'inconvénient de se promener au Caire comme un provincial arrivant à Paris, enfila au galop une des rues qui se présentait à nous : force nous fut de le suivre, de peur de nous perdre; effectivement nous voyions que nos habits à l'européenne attiraient sur nous l'attention d'une manière peu favorable; il y a des momens où l'on devine le danger sans le voir, par instinct et comme par pressentiment. L'uniforme des officiers de marine surtout préoccupait singulièrement les serviteurs du prophète. Nous redoublâmes donc de vitesse, coudoyant Turcs et Arabes qui passaient avec leurs brillans costumes devant nos yeux éblouis, et nous criaient : *yamin* ou *chemal*, c'est-à-dire, à droite ou à gauche, selon que cette manœuvre leur paraissait nécessaire de notre part, pour ne pas les déranger dans la ligne droite et invariable qu'ils suivaient gravement soit à pied soit à cheval. Enfin, après une de ces courses comme on en fait en songe, au milieu d'êtres fantastiques et inconnus, à travers les rues étroites et tortueuses que M. Taylor nous faisait prendre, parce que c'était le chemin le plus

Digitized by Google

court, nous arrivâmes au milieu du quartier franc, et nous descendîmes à la porte d'une auberge italienne.

Notre premier soin fut de faire demander un tailleur; notre aubergiste nous en procura un aussitôt : c'était un Turc pur sang. Il nous fit choisir des étoffes, puis, tirant de la poche de son pantalon un fil auquel pendait un plomb, il suspendit ce plomb de manière à ce qu'il se trouvât au niveau de mon coude-pied, appuya le fil sur mon épaule, lut le degré qui était marqué sur le fil; en fit autant à chacun de nous et sortit : la mesure était prise.

Cette opération achevée, nous songeâmes à une autre non moins urgente: la préoccupation des grands souvenirs qui se présentaient à notre esprit, l'aspect grandiose du paysage, le désir immodéré d'arriver au Caire, nous avaient fait oublier le déjeuner; mais à peine fûmes-nous dans nos chambres, où le défaut de vêtemens nous consignait jusqu'au soir, que notre estomac réclama d'une manière pressante la double ration qui lui était due. La chose était trop juste pour que nous ne nous empressassions pas de le satisfaire. Nous rappelâmes notre hôte, tous enchantés de trouver à qui parler sans interprète, et nous lui commandâmes à dîner. Une demi-heure après, un couvert à l'européenne se dressait dans notre chambre; j'avoue que ce ne fut pas une médiocre satisfaction pour moi, que de m'asseoir chrétiennement à une table. Cependant notre préoccupation gastronomique ne nous fit pas oublier Mohammed; nous l'appelâmes par la fenêtre de la cour, et, sur notre invitation, il prit place par terre près de nous.

Si nous l'avions amusé au commencement de notre voyage, lorsqu'il nous avait fallu remplacer par nos doigts seulement, la cuillère, la fourchette et le couteau, c'étaient nous, à cette heure, qui triomphions; le pauvre diable était tout ébahi de nous voir jongler aussi adroitement avec des instrumens qui lui étaient inconnus. Il n'essaya pas moins de nous imiter; mais après s'être piqué les gencives deux ou trois fois, il revint au système naturel, et destitua cuillère, fourchette et couteau. La somptuosité de notre repas n'avait pas non plus médiocrement étonné sa frugalité arabe; mais, sur ce deuxième point, il fut plus accommodant que sur le premier : il mangea de tout et trouva tout parfaitement bon.

Le soir venu, nous profitâmes de l'obscurité pour parcourir les rues qui conduisaient au consulat de France. Le vice-consul, enchanté de voir des compatriotes, voulut nous donner une petite fête : une demi-douzaine de musiciens du pays, arrivèrent, s'accroupirent en rond

Digitized by Google

en face du divan sur lequel nous étions assis, accordèrent leurs instrumens avec un sérieux imperturbable, et commencèrent à jouer des airs nationaux interrompus par des chants. Il faut avoir entendu la musique turque ou arabe pour se faire une idée du degré où peut être porté le charivari; le nôtre était des plus complets, et sans la précaution que les musiciens avaient prise de nous bloquer, je crois que mes souvenirs des Italiens l'emportant sur ma politesse naturelle, j'aurais pris la fuite à la quatrième mesure. Après deux heures des plus atroces que j'aie passées de ma vie, les exécutans se levèrent enfin, toujours graves et raides, malgré la mauvaise plaisanterie qu'ils venaient de nous faire, et sortirent. Le vice-amiral nous dit alors que, pour nous rendre les honneurs qui nous étaient dus, ils nous avaient joué leurs airs les plus graves, mais qu'une autre fois nous entendrions des cavatines plus vives et plus gaies.

Nous revînmes à l'hôtel, conduits par un kaffa', qui marchait devant nous en nous éclairant avec une lanterne de papier collé sur une spirale en fils de fer; les rues étaient parfaitement désertes, nous rentrâmes sans rencontrer ame qui vive, et nous nous couchâmes dans des lits : c'était la première fois depuis Alexandrie.

Cependant quelque supériorité qu'eussent les couchettes sur les divans, et les matelas sur les tapis, j'avais les nerfs si prodigieusement agacés par la musique infernale dont nous avions été régalés, que je ne pus dormir. Bientôt une cause étrangère et physique vint se joindre à l'irritation nerveuse qui me tenait éveillé : je sentis sauter et courir sur mon lit des animaux que je ne pouvais distinguer dans l'obscurité, et qui, malgré ma promptitude à les poursuivre de la main, aussitôt que je les sentais peser sur quelque partie de mon corps, m'échappaient avec une adresse et une sagacité qui dénonçaient de leur part une grande pratique de ce genre d'exercice; pendant un moment de repos, où je me tenais à l'affût, j'entendis Mayer, couché à l'autre bout de la chambre, faire la même chasse. Dès-lors il n'y eut plus de doute, c'était une attaque en régle et combinée; nous nous ralliâmes aussitôt par la parole, et nous étant informés mutuellement de la situation critique dans laquelle nous nous trouvions, nous nous appuyâmes aux dossiers de nos lits pour n'être point surpris par derrière, et nous commencâmes une défense en règle. Mais, le geste et la parole étaient impuissans; comme le mamelouck,

Qui charge, combat, fuit, et revient fuir encore,

nos ennemis étaient insaisissables; je pris le parti de faire, ma chandelle

Digitized by Google

éteinte à la main, une sortie jusque dans l'antichambre, où brûlait une lampe, et je rentrai immédiatement avec de la lumière. Cette fois, si nous n'avions pas pu toucher nos antagonistes, nous pûmes au moins les voir : c'étaient d'énormes rats, vieux et gras comme des patriarches; à l'aspect de la chandelle allumée, ils opérèrent leur retraite dans le plus grand désordre et avec des cris d'effroi, par-dessous la porte, qui joignait le plancher à quatre pouces près. Nous nous ingéniâmes alors à qui mieux mieux pour leur fermer cette issue; après plusieurs moyens proposés sans résultats acceptables, je vis que l'heure était venue d'un grand dévouement, et, nouveau Curtius, je sacrifiai ma redingote que je roulai comme un bourrelet, et avec laquelle je calfeutrai la porte. A peine recouchés et la lumière éteinte, le siége recommença; mais cette fois les issues étaient bouchées, et nous nous endormîmes dans la certitude que ma tactique avait réussi.

J'avais mis, le soir, une redingote sous la porte, le lendemain j'en retirai une veste ronde, irrégulièrement rongée: les pans avaient disparu; c'étaient les dépouilles opimes.

Ce déficit dans ma toilette, joint à l'impossibilité de sortir sans avanie du quartier franc où il n'y a rien de bien curieux à voir, me retint à l'hôtel. Je profitai de ce jour de quarantaine, pour jeter sur le papier quelques réflexions architecturales, résultat des anciennes études que j'avais faites avec M. Taylor dans le Nord et des nouvelles que je venais de commencer avec lui en Orient.

L'architecture arabe, présente, au premier abord, un caractère d'étrangeté individuelle qui la ferait regarder, ainsi que certaines plantes indigènes poussées sur le sol, comme appartenant essentiellement à la terre, et sans analogue au-delà d'un certain rayon oriental. Cependant, si mystérieusement que cette fille ingrate s'abrite sous sa coupole d'or, ceigne sa tête de versets, écrits dans une langue inconnue, qui lui serrent le front comme les bandelettes hiéroglyphiques d'une momie égyptienne, et enveloppe sa taille de son manteau de marbre aux mille couleurs, une fois que l'œil de l'archéologue, familiarisé avec l'éblouissante richesse de son ornementation, descend des détails particuliers au plan général, une fois qu'on a enlevé la première couche, une fois enfin que le sujet est écorché, on reconnaît aux muscles, aux organes, la famille antique, l'origine commune, la source fraternelle, où le Nord et l'Orient, le christianisme et le mahométisme, ont été chercher ce qui leur manquait à chacun en propre, c'est-à-dire la main qui devrait tracer le plan des mosquées du Caire et des basiliques de Venise.

Digitized by Google

Car voilà en quelques mots l'histoire complète de l'architecture. Née avec la civilisation antique de l'Inde, elle commença par creuser des cavernes avant d'élever des palais; elle eut des temples monolithes avant d'avoir des cathédrales aériennes; puis, peu à peu, ce qui était dessous monta à la surface, et ce jour-là apparut à la lumière l'art des grandes nations et des grandes époques.

L'architecture indienne traversa-t-elle la mer Rouge pour passer en Éthiopie? C'est ce que l'on ignore. L'égyptienne fut-elle sa sœur ou seulement sa fille? On ne sait. Seulement elle partit de Méroé, grave et puissante, comme leur aïeule, elle bâtit Philœ, Éléphantine, Thèbes et Tentyra, puis s'arrêta regardant les remparts de Memphis s'élever sous les mains d'hommes étrangers, qui remontaient le Nil qu'elle descendait. C'est la seconde époque. C'est l'époque du progrès qui précède l'époque de l'art; c'est l'époque où l'on élève, par des moyens dynamiques inconnus de nos jours, des masses gigantesques sur des fûts monolithes; c'est l'époque où l'architrave d'un seul bloc, se rejoignant sur le centre du chapiteau, forme la voûte carrée plate et massive; c'est l'époque, enfin, où tous les monumens, quelle que soit leur destination, auront l'air d'avoir été bâtis pour des géans, car le mot grandeur est l'idée dominante de cette époque, et il est écrit de Babylone à Palanqué, et d'Éléphantine aux murs de Sparte, non pas avec des pierres, mais avec des rochers.

La Grèce succède à l'Égypte; la fille gracieuse et coquette, à la mère silencieuse et voilée; l'art, à l'idéalité; le beau, à la grandeur. Alors naissent des mots inconnus, la pureté, la proportion, l'élégance; Athènes, Corinthe, Alexandrie, éparpillent un peuple joyeux de nymphes sous quatre ordres de colonnes; la construction reste stationnaire, l'ornementation s'élève à son apogée.

Puis vient Rome la laborieuse, avec son monde de laboureurs et de soldats, pour qui déjà le granit, le porphire et le marbre sont rares, à cause de la dépense qu'en ont faite ses aînées, et qui ne possède que son travertin. Il faut que les petits matériaux succèdent aux grands; mais la science vient au secours de la pauvreté, et elle invente la voûte semi-circulaire. Le plein cintre forme dès-lors le principal caractère de l'art romain, car il l'applique à tout, à ses temples, à ses aqueducs, à ses arcs de triomphe; seulement, aux extrémités et sur les limites de son empire, il reflète les pays qui l'avoisinent. A Petra, il creuse des palais monolithes comme dans l'Inde; à Persépolis, il remplace le chapiteau toscan ou corinthien par la tête des éléphans de Darius ou des chevaux de Xerxès.

Digitized by Google

Tout à coup cette immense Babel est interrompue; l'Orient pousse le nord sur le couchant, et tous deux viennent rouler ensemble à travers le vieux monde qu'ils enveloppent comme un serpent, qu'ils inondent comme une mer, qu'ils dévorent comme un incendie. Rome, la reine du monde, prépare à la hâte son arche sainte, qui aborde à Byzance avec la semence de chaque art, comme Noé aborde au mont Ararat avec la semence de chaque race.

Cependant, non-seulement un monde a succédé à un autre, mais, au milieu de ce cataclysme, une voix du ciel s'est fait entendre, une idée nouvelle a été formulée, un symbole inconnu a resplendi; il faut des monumens qui représentent cette idée, une base va élever ce symbole; les Barbares tournent les yeux vers Byzance, et ils reconnaissent la croix sur la coupole de Sainte-Sophie; le symbole et le monument sont réunis, l'idée chrétienne est complète.

Mais, si la foi est partout, là est l'art, là est la lumière; c'est là que le chrétien doit aller chercher ses artistes, et l'Arabe ses architectes; car l'arabe est ignorant, barbare et fervent comme le chrétien. Byzance est donc la source commune; ses fils, appelés à la réédification du monde, viennent, descendans dégénérés de leurs pères, avec leurs souvenirs antiques et leur inhabileté présente; ils essaient, ils tâtonnent, ils copient; dans cette première période, la basilique du Christ et la mosquée de Mahomet sont sœurs, et ce n'est que lorsque les exigences de l'Évangile et du Koran ont parlé assez haut pour que les pierres, le granit et le marbre leur obéissent, que les deux filles de la même mère se séparent pour ne plus se rapprocher.

Alors les deux pensées en travail réunissent autour de leur symbole visible tout ce qui peut le compléter; la basilique prend d'abord la forme de la croix grecque, puis bientôt celle de la croix latine, qui est la croix du Christ; elle élève un clocher auprès de son porche pour y montrer de son doigt de pierre le ciel à ceux que ses cloches appellent : elle bâtit douze chapelles en mémoire de ses douze apôtres, elle incline le chœur à droite, parce que Jésus a incliné la tête sur l'épaule droite en mourant, et elle perce dans ce chœur trois fenêtres, parce que Dieu est triple et que toute lumière vient de Dieu : maintenant viennent les vitraux aux mille couleurs, qui, brisant les rayons du jour, feront à toute heure un crépuscule pour la méditation et la prière; maintenant vient l'orgue, cette grande voix de cathédrale qui parle toutes les langues, depuis celle de la vengeance jusqu'à celle de la miséricorde, et la pensée chré-

Digitized by Google

dans la cathédrale gothique du xve siècle.

Chez le musulman au contraire, où tout doit s'adresser à la matière et rien à l'ame, où la récompense des vrais croyans, après le plaisir dans ce monde, sera la volupté du paradis, le monument religieux prend un tout autre caractère. Son premier soin est d'ouvrir la voûte au sourire éternel de son ciel : il fait jaillir, sous le prétexte de ses ablutions, des fontaines d'argent liquide dont le murmure seul rafraîchit; il les entoure d'arbres touffus et odoriférans, sous l'ombrage desquels il appelle ses rossignols et ses poètes, ne réservant qu'un espace étroit et carré, où reposera le corps du saint musulman abrité par un dôme enrichi d'ingénieuses arabesques, et près duquel s'élèvera le madeneh, tour à plusieurs étages, d'où le muezzin appellera trois fois par jour les fidèles à la prière, en leur rappelant les maximes fondamentales de leur foi; puis après l'influence religieuse viendra l'influence locale. L'art mahométan, quoique fils de Byzance, ne passera pas impunément si près de Persepolis et de Delhy; ses arcs, élargis à leur centre, se refermeront à leur base avec une grace persane, et l'Inde lui fournira des combinaisons légères et déliées avec lesquelles il recouvrira ses murs d'une dentelle de pierre. Alors, à son tour, la pensée mahométane sera complète et se résumera dans sa mosquée, ainsi que la pensée chrétienne en sa cathédrale.

Au reste, les architectes des deux pensées ont eu cela de commun que chacun de son côté ils ont détruit pour construire. Tous ont rebâti leur nouveau monde avec les débris de l'ancien. Ils ont trouvé le squelette étendu sur le sable, et ils lui ont volé ses ossemens les plus forts, ses merveilles les plus élégantes; aux chrétiens le Parthénon, le Colysée, le temple de Jupiter Stator, la maison dorée de Néron, les thermes de Caracalla, les amphithéâtres de Titus; aux Arabes les pyramides, Thèbes, Memphis, le temple de Salomon, les obélisques de Karnac et les colonnes de Sérapis. Et cela par cette volonté immuable qui ne permet pas que rien se crée de nouveau, mais qui veut que tout s'enchaîne, et qui, par cet enchaînement, a donné aux hommes l'explication de l'éternité.

Parmi tous ces architectes et ces faiseurs de villes, ce fut Ahmed-Ebn-Tayloun, dont le père était chef de la garde des califes à Bagdad, qui fonda le Vieux-Caire. Ce conquérant nomade l'appela *Fostat*, ou la tente, et y fit bâtir la mosquée de Tayloun. Le Fatimite Djouhaar s'empara, en 969, de ce campement de pierres, traça l'emplacement de la nouvelle ville, et l'appela Maur-el-Kakirah, *la Victo-*

Digitized by Google

rieuse. Au commencement du XIIe siècle, Salah-Eddin, lieutenant de Nour-Eddin, conquit l'Egypte, et enveloppa *la Victorieuse* dans sa conquête. Ce fut sous lui que Karacoush, son capitaine, fit bâtir la citadelle et les murailles d'enceinte. Quelques années plus tard, Beybar, le chef des mamelouks, poignarda le visir et régna à sa place; enfin ses descendans possédèrent tranquillement le Caire jusqu'à ce qu'en 1517 Sélim fit de l'Egypte une province turque. Ce fut pendant le cours de ces différens règnes que, tandis que tombait la ville d'Ahmed-Ebn-Tayloun, celle de Djouhaar vit successivement s'élever ses splendides édifices.

Le Caire, qui occupe une immense étendue de terrain, et dont la population s'élève à trois cent mille ames, est divisé en plusieurs quartiers, comme les villes européennes du moyen-âge, le quartier des Arabes, des Grecs, des Juifs et des chrétiens; seulement chaque quartier est séparé par des portes auxquelles veillent la nuit des gardes. Nous étions, comme nous l'avons dit, dans le quartier des chrétiens, qu'on appelle le quartier franc, et dont il est dangereux de sortir avec son costume à l'européenne, danger auquel le lecteur doit cette longue discussion archéologique et chronologique, dont nous lui demandons humblement excuse, mais que nous avons crue nécessaire une fois pour toutes dans un ouvrage de ce genre.

Le lendemain, à l'heure dite, notre marchand d'habits arriva. C'est encore à cette exactitude que je fus forcé, comme sur beaucoup d'autres choses, de reconnaître la supériorité du tailleur turc sur le tailleur français. Quelques compatriotes, attirés par la curiosité de l'opération, étaient venus pour assister à notre métamorphose. Le tailleur avait amené avec lui un barbier, entre les mains, ou plutôt entre les jambes duquel il nous fallut passer avant d'arriver à lui. La cérémonie commença par moi; M. Taylor, qui avait à traiter de sa mission, s'était rendu chez le consul, et nous avait laissés aux soins de notre toilette.

Le barbier se plaça sur une chaise et me fit asseoir à terre. Puis, il tira de sa ceinture un petit instrument de fer que je reconnus pour un rasoir, en le lui voyant frotter sur la paume de la main. L'idée que cette espèce de scie allait me courir sur la tête, me fit dresser les cheveux, mais presque aussitôt je me trouvai le front pris entre les genoux de mon adversaire, comme dans un étau, et je compris que ce qu'il y avait de mieux à faire était de ne pas bouger. En effet, je sentis courir successivement, sur toutes les parties de ma tête, ce petit morceau de fer si méprisé, avec une douceur, une adresse et

Digitized by Google

un velouté qui m'allèrent à l'ame. Au bout de cinq minutes, le barbier déserra les jambes, je relevai le front, j'entendis tout le monde rire; je me regardai dans une glace, j'étais complètement rasé, et sur tout le crâne, il ne me restait de ma chevelure que cette charmante teinte bleuâtre qui décore le menton à la suite des barbes bien faites. J'étais stupéfait de cette promptitude; puis je ne m'étais jamais vu ainsi, et j'avais quelque peine à me reconnaître. Je cherchai, au-dessus de la bosse de la théosophie, la mèche par laquelle l'ange Gabriel enlève les musulmans au ciel, elle n'y était même pas. Je crus que j'avais le droit de la réclamer; mais au premier mot que j'en dis, le barbier me répondit que cet ornement n'était adopté que par une secte dissidente, peu vénérée parmi les autres à cause de l'irrégularité de ses mœurs. Je l'arrêtai au milieu de sa phrase en l'assurant que j'avais à cœur de n'appartenir qu'à une secte parfaitement pure, attendu que mes mœurs avaient toujours été, en Europe, l'objet de l'admiration générale. Ce point arrêté, je passai sans regret entre les mains du tailleur, qui commença par mettre sur ma tête rase une calotte blanche, sur cette calotte blanche un tarbouch rouge, et sur le tarbouch un châle roulé, qui me transformait presque en vrai croyant. On me passa ensuite ma robe et mon *abbaye;* la taille, comme la tête, fut serrée avec un châle, et dans ce châle, auquel je suspendis fièrement un sabre, je passai un poignard, des crayons, du papier et de la mie de pain. Dans cet accoutrement, qui ne me faisait pas un pli sur le corps, mon tailleur m'assura que je pouvais me présenter partout. Je n'en fis aucun doute; aussi attendis-je avec la plus grande impatience et comme un acteur qui va entrer en scène, que le travertissement de mes compagnons fût opéré. Il leur fallut, à leur tour, subir sous mes yeux, l'opération que j'avais subie sous les leurs; et décidément, ce n'était point encore moi qui avais la plus drôle de tête. Enfin, la toilette achevée, nous descendîmes l'escalier, nous franchîmes le seuil de la porte et nous débutâmes.

J'étais assez embarrassé de ma personne : mon front était alourdi par mon turban, les plis de ma robe et de mon manteau embarrassaient ma marche, mes babouches et mes pieds, encore mal habitués l'un à l'autre, éprouvaient de fréquentes solutions de continuité. Mohammed marchait sur nos flancs, marquant le pas avec les mots : doucement, doucement. Enfin, lorsque la pétulance française fut un peu calmée; qu'un peu plus de lenteur cadencée nous eut permis d'observer le balancement du corps, nécessaire pour donner la grace arabe à notre allure, tout alla pour le mieux. En somme, ce costume

TIMBRE ROYAL 6 c. SEINE

Google

parfaitement approprié au climat, est infiniment plus commode que le nôtre, en ce qu'il ne serre que la taille et laisse toutes les articulations parfaitement libres. Quant au turban, il forme autour de la tête une espèce de muraille, à l'aide de laquelle celle-là transpire à son aise, sans que le reste du corps ait à s'en inquiéter; ce qui ne laisse pas que d'être fort satisfaisant.

Une demi-heure passée à nous mahométaniser, nous commençâmes nos investigations. Notre première visite fut pour le palais du pacha; le chemin qui y conduit était rempli de fragmens d'un goût exquis à la contemplation desquels il fallait que Mohammed nous arrachât à toute minute; rien ne peut donner une idée de la finesse et de l'ingéniosité de l'ornementation arabe; c'est qu'aussi partout le Caire est grand par ses détails comme par son ensemble, lorsqu'il laisse seulement apercevoir le bout d'une rue ou le coin d'une mosquée, comme lorsqu'il découvre dans une vue générale ses trois cents madenehs, ses soixante-douze portes, sa ceinture de murailles, ses tombeaux des califes, ses pyramides, son Nil et son désert.

Nous traversâmes rapidement des bazars somptueux et des rues couvertes de tentes, puis nous arrivâmes à la mosquée géante du sultan Hassan, séparée par une place de la citadelle, vers laquelle est tournée sa principale façade. Nous prîmes le chemin escarpé qui conduit au Divan de Joseph, près duquel était un fameux puits que M. Taylor nous avait désigné. C'est un édifice quadrangulaire destiné à fournir de l'eau à la citadelle, et dont la profondeur est, dit-on, égale à celle du fleuve: il est creusé dans le roc, et on y descend par des degrés, qu'éclairent d'abord des jours ménagés dans la cage du milieu; mais, arrivé à une certaine profondeur, il est indispensable d'allumer des flambeaux.

Quant à la mosquée, connue sous le nom du *Divan de Joseph*, elle est soutenue sur des colonnes monolithes d'un marbre admirable, qui supportent au-dessus de leurs chapiteaux corinthiens des arcs un peu rentrans, dont le contour est orné de lettres arabes, indiquant des versets particuliers du Koran. En continuant de gravir, on arrive à la plate-forme; c'est sur ce point culminant que s'élève le palais du pacha, amas de pierres, de colonnes en bois et de peintures italiennes d'un goût détestable; le tout fort mal approprié aux exigences du climat.

Ce fut Karacoush, capitaine et premier ministre de Salah-Eddin, qui, comme nous l'avons dit, fit bâtir la citadelle, creuser le puits et tracer les murailles de la nouvelle ville; aussi son souvenir est-il des

Digitized by Google

plus populaires, et comme il était petit et bossu, on donna son nom à une espèce de polichinelle, qui jouit de la plus grande liberté dans les rues du Caire, où il débite en gestes et en paroles les obscénités les plus prodigieuses. La célébrité de leur nom a valu chez nous quelque chose de pareil à MM. de Marlborough et de La Palisse.

Nous étions accompagnés dans notre excursion par M. Msara, interprète du consulat, ancien drogman des mamelouks de la garde, que nous avions, en arrivant, trouvé établi à notre hôtel; il joignait à cette antique recommandation une industrie nouvelle, celle du commerce des antiquités; il possédait en outre une foule d'anecdotes qui le rendait un cicérone des plus intéressans. Ce fut lui qui nous expliqua le magnifique panorama que nous avions sous les yeux, du point élevé où nous étions parvenus.

La citadelle domine tout le Caire. En tournant la face à l'orient et le dos au fleuve, on a à sa droite le midi, à sa gauche le nord, et l'on embrasse un demi-cercle immense; sur les ailes, à nos pieds, s'élevaient les tombeaux des kalifes, ville morte, silencieuse et inhabitée, mais debout comme une ville vivante. C'est la nécropolis des géans. Chaque sépulcre est grand comme une mosquée, et chaque monument a son gardien, muet comme le sépulcre. Nous irons la visiter plus tard avec des flambeaux, évoquer ses spectres et effrayer ses oiseaux de proie, qui, tout le jour, se tiennent sur les flèches qui la surmontent, et la nuit rentrent dans les tombeaux, comme pour dire aux ames des califes que c'est à leur tour de sortir. Derrière cette ville monumentale et mortuaire passe la chaîne du Mokattan, rocher à pic et aride, qui reflète jusqu'au Caire les rayons ardens du soleil.

En faisant volte-face, on a sous ses pieds la ville vivante au lieu de la ville morte; en plongeant dans les rues emmêlées et tortueuses, au fond desquelles on voit circuler lentement et gravement quelques Arabes à pied, vêtus de leur magnifique *msallah*, ou quelques Turcs à âne; puis des encombremens d'où partent des cris de chameaux et de marchands, et qui sont des bazars; un toit de coupoles, qui semblent des boucliers de géans, une forêt de madenehs pareils à des mâts ou à des palmiers; à gauche, le Vieux-Caire ou *la tente* de Tayloun; à droite, Boulak, le désert, Héliopolis; en face, au-delà de la ville, le Nil, avec son île de Roudah, et sur son autre rive le champ de bataille d'Embabeh; au-delà, le désert; au sud-ouest, Ghyzé, le sphynx, les pyramides, une forêt de palmiers immense, où dort le colosse et où fut Memphis; au-dessus de leurs cimes, des

Digitized by Google

pyramides encore; puis le désert, le désert à tous ces horizons: un océan de sable immense comme l'océan d'eau, avec son flux et son reflux; ses caravanes qui le fendent comme des flottes; ses dromadaires qui le sillonnent comme des barques; son simoun qui l'agite comme un ouragan.

C'est sur la plate-forme où nous étions que le pacha d'Égypte fit mitrailler, en 1818, je crois, toute cette vieille milice de mamelouks qu'il avait fait appeler comme pour une fête; elle était venue, ainsi que d'habitude, revêtue de ses plus beaux costumes, armée de ses plus belles armes, portant avec elle toutes ses richesses. A un signal donné par le pacha, la mort éclata de tous côtés; les bouches des canons croisèrent leur flamme et leur fer, et chevaux et hommes roulèrent dans le sang. Alors toute cette troupe éperdue se dispersa heurtant du front les murailles, avec des cris insensés de vengeance et de fureur, se mêlant en tourbillons, se divisant en groupes, s'éparpillant comme les feuilles que le vent chasse, se réunissant tout à coup, et revenant dans un dernier effort briser le poitrail de ses chevaux aux embouchures grondantes des canons, puis repartant comme des volées d'oiseaux effarouchés, poursuivis dans leur course par la pluie de bronze qui les suivaient. Plusieurs alors se précipitèrent du sommet de la citadelle, et s'abîmèrent eux et leurs montures; cependant, parmi ceux-ci, deux se relevèrent; chevaux et cavaliers, étourdis, frémirent un instant comme des statues équestres dont un tremblement de terre secoue la base; puis les deux cavaliers et les deux chevaux repartirent avec la rapidité de l'éclair, traversèrent la porte de la ville, qui n'était pas fermée, et se trouvèrent hors du Caire. Ils se dirigèrent aussitôt vers la ville des califes, traversèrent la cité silencieuse, qui retentit comme une catacombe, puis arrivèrent au pied de la chaîne du Mokattan, au moment où une troupe de cavaliers de la garde du pacha sortait de la ville pour les poursuivre; l'un prit le chemin d'El-Arich, l'autre s'enfonça dans la montagne: l'escorte se partagea et les poursuivit.

Ce fut quelque chose de merveilleux que cette course de vie et de mort et que ces chevaux du désert, lâchés à travers la montagne, bondissant par-dessus les rochers, franchissant les torrens, cotoyant les précipices. Trois fois le cheval d'un des mamelouks tomba, au bout de son haleine, et presque à la fin de sa vie; trois fois, en entendant le galop qui le poursuivait, il se releva et reprit sa course; enfin, il s'abattit pour ne plus se relever. L'homme alors donna un touchant exemple de réciproque fidélité; au lieu de se laisser glisser

Digitized by Google

de quelque rocher dans quelque gorge, et de gagner des pics inaccessibles aux chevaux, il s'assit auprès de son coursier, la bride au bras, et il attendit; les soldats le tuèrent sans qu'il proférât une plainte, sans qu'il poussât un soupir. Quant à l'autre mamelouk, plus heureux que son camarade, il traversa El-Arich, gagna le désert, et devint gouverneur de Jérusalem, où nous l'avons vu seul et dernier débris de ce corps redoutable qui trente ans auparavant rivalisait de courage avec l'élite de notre jeune armée.

Ce que nous remarquâmes surtout dans cette première course, c'est la quantité d'oreilles et de nez qui manquait aux visages que nous rencontrions, et qui donnait aux braves gens mutilés de cette façon l'aspect le plus fantastique. J'interrogeai Mohammed sur cet étrange phénomène; il me répondit que ces honorables invalides étaient tout bonnement des pratiques du tribunal correctionnel du Caire. Cela demandait une explication : M. Msara, toujours officieux et causeur, nous la donna à l'instant.

Au Caire, pays primitif, et qui n'a pas encore eu le temps d'arriver à notre civilisation, il n'y a pas une armée de mouchards pour surveiller l'armée des voleurs; d'ailleurs les plus minutieuses recherches, la surveillance la plus exacte, seraient facilement déçues. Le surveillé franchit les murs du Caire, et il est dans le désert. Or la justice a horreur du sable comme de l'eau; toute mer l'épouvante; il fallait remédier à cet inconvénient. Les kadis, que cela regardait particulièrement, cherchèrent dans leur tête, et trouvèrent un moyen ingénieux de distinguer les voleurs des honnêtes gens.

Quand un vol a été commis et que le voleur est pris, ce qui arrive quelquefois, le kadi fait venir l'accusé, l'interroge, dresse sa procédure, et quand sa conviction est établie, ce qui est vite fait, il prend d'une main l'oreille du voleur, de l'autre un rasoir, et passe adroitement l'instrument entre sa main et la tête du prévenu; assez habituellement le résultat de cette manœuvre est que le morceau lui reste entre les doigts, et que le prévenu s'en va déferré d'une oreille.

On comprend combien un pareil procédé simplifie l'action de la police. Si un voleur déjà repris de justice commet un second vol, il n'y a pas de dénégation possible, à moins que l'oreille n'ait repoussé, ce qui est rare. Alors on coupe l'autre, en vertu de cet axiome de droit, *non bis in idem*. Si le voleur est incorrigible, et qu'il retombe une troisième fois dans la même faute, le kadi s'en prend alors au milieu du visage et coupe le nez comme il a coupé les oreilles. C'est alors aux bourgeois du Caire de se tenir pour avertis, quand ils volent s'ap-

Digitized by Google

procher d'eux une tête qui manque de quelques-uns de ses accessoires, car les propriétaires ont le ridicule de tant les regretter, qu'ils les cherchent dans toutes les poches qu'ils trouvent sur leurs routes. Au reste, si vous sentez au Caire une main dans votre poche, tirez votre poignard, coupez-la, et allez-vous-en avec; s'il y a des bagues aux doigts, tant mieux pour vous : vous pouvez être tranquille, le propriétaire ne la réclamera pas.

M. Msara finissait de nous donner cette explication, lorsque nous vîmes le kadi en exercice. Le kadi sort le matin, sans prévenir où il doit se rendre; il prend son vol à travers la ville, et, suivi de ses exécuteurs, s'abat sur le premier bazar qu'il rencontre; là, il s'assied au hasard dans une boutique, vérifie les poids, les mesures et les marchandises, écoute la clameur publique, interroge le marchand pris en contravention, puis, sans avocat, sans juge et surtout sans retard, prononce l'arrêt, applique le châtiment, et se remet en quête d'un nouveau délinquant. Les peines alors changent de caractère : on ne peut pas, malgré la ressemblance, traiter les marchands comme les voleurs, cela ôterait la confiance au commerce; aussi les condamnations sont-elles ordinairement, les plus douces : la confiscation; les modérées, la fermeture des boutiques; et les sévères, l'exposition. Cette exposition se fait d'une manière toute particulière; on adosse le patient contre sa boutique, on lui fait lever les talons de manière à ce que tout le poids de son corps porte sur la pointe des pied, puis on lui cloue l'oreille contre sa porte ou contre son volet, ce qui lui donne l'air de faire des pointes à la manière d'Elssler ou de la Brugnoli. Ce supplice ingénieux dure deux, quatre ou six heures. Il est inutile de dire que le patient peut l'abréger en pratiquant une déchirure; mais cela arrive rarement. Les marchands turcs tiennent à leur honneur, et pour rien au monde, ils ne voudraient ressembler à un voleur par l'absence du plus petit morceau d'oreille.

Je m'arrêtai devant un de ces malheureux qui venait d'être cloué à l'instant même; j'allais m'apitoyer sur son sort, lorsque Mohammed me dit que c'était un habitué, et que, si je regardais ses oreilles de près, je les trouverais comme des écumoires. Cela changea complètement mes dispositions à son égard; il en avait encore pour sept quarts d'heure : c'était beaucoup plus qu'il ne m'en fallait pour faire son portrait. J'invitai le reste de la société à continuer son chemin avec M. Msara, et à me laisser Mohammed, avec qui je me tirerais d'affaire; mais mon fidèle Mayer ne voulut pas m'abandonner. Nous restâmes donc tous les trois : les autres continuèrent leur route.

Digitized by Google

Le tableau était tout composé. Le boulanger, cloué par l'oreille, se tenait debout raide et tout d'une pièce sur l'extrémité des gros orteils, et près de lui assis, sur le seuil, le garde chargé de l'exécution, fumait une chibouque, dont la charge paraissait avoir été calculée sur le temps du supplice. Autour des deux personnages, un demi-cercle de curieux s'élargissait ou se retrécissait, selon que de nouveaux venus arrivaient, ou que d'anciens arrivés s'en allaient. Nous prîmes place sur une des ailes, et je commençai mon travail.

Au bout de dix minutes, le boulanger, voyant qu'il n'y avait aucune pitié à attendre du public, parmi lequel d'ailleurs il reconnaissait peut-être quelques-unes de ses pratiques, se hasarda à adresser la parole à son gardien :

— Frère, lui dit-il, une loi de notre saint prophète est que les hommes doivent s'entr'aider.

Le gardien ne parut avoir rien à objecter contre ce précepte, et continua tranquillement de fumer.

— Frère, reprit le patient, m'as-tu entendu?

Le gardien ne donna d'autre signe d'adhésion qu'une large bouffée de fumée qui monta au nez de son voisin.

— Frère, ajouta celui-ci, l'un de nous deux pourrait aider l'autre, et être agréable à Mahomet.

Les bouffées de fumée se succédaient avec une régularité désespérante pour le malheureux qui demandait autre chose.

— Frère, continua-t-il d'une voix dolente, — mets une pierre sous mes talons, et je te donnerai une piastre, — silence absolu, — deux piastres, — pause, — trois piastres, — fumée, — quatre piastres.

— Dix piastres (1), dit le gardien.

L'oreille et la bourse du boulanger se livrèrent un combat qui se refléta sur sa physionomie; enfin la douleur l'emporta, et les dix piastres tombèrent aux pieds du gardien, qui les ramassa, les compta les unes après les autres, les mit dans sa bourse, posa sa chibouque contre le mur, se leva, alla chercher un caillou gros comme un œuf de mésange, et le plaça délicatement sous les pieds de son voisin.

— Frère, dit le patient, je ne sens rien sous mes pieds.

— Il y a cependant une pierre, dit le gardien en reprenant sa place et sa chibouque, et en se mettant à fumer; seulement je l'ai choisie proportionnée à la somme. Donne-moi un talari (cinq francs), et je te

(1) Il est bien entendu que la piastre dont nous parlons est toujours la piastre égyptienne, qui vaut 6 ou 7 sous de France.

Digitized by Google

mettrai sous les pieds une pierre si belle et si bien appropriée à ta situation, que tu regretteras dans le paradis la place que tu avais à la porte de ta boutique.

Le résultat de tout cela fut que le gardien eut ses cinq francs et le boulanger sa pierre. Je ne sais pas, au reste, comment la séance se termina, mon dessin ayant été achevé au bout d'une demi-heure.

Comme la chaleur commençait à être fatigante et que notre tournée était loin d'être achevée, Mohammed fit un signe, et deux ânes magnifiquement caparaçonnés nous furent amenés. C'étaient bien les bêtes les plus pétulantes que nous eussions encore rencontrées; mais nous sortions pour dessiner et non pour gagner le prix de Chantilly. Nous les forçâmes donc de marcher à notre allure, ce qui ne fut pas chose facile, surtout pour Mayer, qui, en sa qualité d'officier de marine, n'avait pas le moindre goût pour l'équitation. Mohammed nous assura qu'avant l'arrivée des Français au Caire, jamais on n'avait vu un âne galoper; mais les pacifiques quadrupèdes n'eurent pas plus tôt tâté des moyens ingénieux qu'employaient les nouveaux venus, tels que la pointe de la baïonnette ou les mèches d'amadou allumées sous la queue, qu'ils adoptèrent ce galop éternel qui s'est perpétué de génération en génération. Cependant Mohammed prétendait qu'en général ils avaient l'intelligence de sentir à quelle race appartenait leur cavalier. En effet, j'ai vu des animaux, que je reconnaissais pour avoir eu toutes les peines du monde à les dompter la veille, marcher tranquillement sous la conduite d'un grave Turc, ou trotter convenablement entre les jambes d'un marchand cophte: quant à ceux que j'ai vus à la solde des voyageurs français, c'étaient toujours de véritables Bucéphales.

Nous visitâmes successivement plusieurs bazars. Chaque bazar est presque toujours affecté à un seul genre de marchandises, comme chaque commerçant à un seul genre de commerce, et chaque esclave à un seul genre de service. Nous commençâmes par le bazar des comestibles: il y avait d'abord, et surtout, du riz, qui est la denrée la plus facile à transporter, et la principale nourriture de la population; puis de la pâte d'abricot roulée comme des tapis et dont chaque pièce avait de vingt-cinq à trente pieds de longueur sur trois ou quatre de large; puis des dattes choisies, puis des dattes trop mûres et des dattes trop vertes pilées ensemble et agglomérées en cubes qui pèsent de cent à cent cinquante livres: c'est, avec le riz, la principale nourriture du peuple; seulement l'un est considéré comme dîner et l'autre comme dessert: cette pâte, au reste, lui est vendue à vil prix.

Digitized by Google

grande quantité; leur prix m'a paru coté à peu près à la moitié de ce qu'ils coûtent en France. Le bazar des armes est somptueux; les armes blanches surtout sont magnifiques, mais rares et recherchées. Presque jamais on n'y trouve ni poignards ni sabres tout montés; il faut acheter la lame, la faire emmancher chez un armurier, la porter ensuite chez le gainier pour qu'il y fasse un fourreau, puis chez l'argentier pour qu'il la garnisse, puis chez le passementier pour qu'il y suspende les cordons, puis enfin chez le vérificateur pour qu'il y applique le poinçon. Quelques lames sont d'un prix exorbitant; elles valent jusqu'à 2,000, 2,500 et 3,000 francs.

Pour faciliter les achats, les juifs parcourent les bazars, et proposent de changer l'or et l'argent, ou de prêter des fonds aux personnes connues qui auraient besoin d'une somme plus forte que celle qu'elles auraient apportée : on les reconnaît, au premier coup d'œil, à leurs costumes noirs, les lois somptuaires du Caire leur interdisant toute autre couleur.

Pour terminer la journée, nous allâmes au bazar des femmes. Le bâtiment qui les renferme est divisé en misérables cours carrées, contre les murs desquelles sont appliquées des cages; au milieu de chaque cour passe une cloison qui la sépare en deux : le premier étage est occupé par des appartemens un peu plus comfortables réservés aux esclaves de prix.

Nous entrâmes dans les cours, et nous trouvâmes la marchandise que nous venions visiter parfaitement nue, afin que nous pussions d'abord apprécier sa qualité, puis ensuite, assortie par couleur, par nation et par âge : il y avait des juives aux traits graves, au nez droit, aux yeux longs et noirs; des Arabes à la teinte basanée, avec des anneaux d'or aux jambes et aux bras; des Nubiennes avec leurs cheveux nattés en tresses, d'une finesse extrême, et qui se partagent sur le milieu de la tête, pour retomber à droite et à gauche; parmi celles-ci, qui toutes étaient noires, il y avait cependant deux classes et deux tarifs : c'est que quelques-unes appartenaient à une race qui a le privilége, quelle que soit la chaleur, de conserver une peau froide comme celle d'une couleuvre, ce qui est d'un prix inappréciable pour le maître, dans ce climat ardent, où tout ce qui respire passe dix heures par jour à chercher la fraîcheur; enfin, il y avait de jeunes Grecques, élevées à Scio, à Naxos et à Melo, et parmi celles-ci une jeune enfant ravissante de grace et de beauté, dont je demandai le prix, et que l'on me fit 300 fr.

Digitized by Google

Toutes ces esclaves sont toujours joyeuses en apparence, car, horriblement nourries par leurs marchands, battues à la moindre faute ou plutôt au moindre caprice, aucune condition n'est pire pour elles que celle de rester au magasin. Aussi n'y a-t-il pas de mines, de sourires, de promesses muettes et lascives que ces malheureuses ne fassent aux acheteurs qui les visitent. Les marchands les traitent absolument comme du bétail, et il n'y a pas de cheval au marché, sur lequel la curiosité de l'amateur puisse s'exercer d'une manière plus naïve et plus étendue que sur ces malheureuses créatures. Au reste, sous ce climat de feu, une femme n'est plus jeune à vingt ans.

Dans ces derniers bazars, on retrouve encore les juifs; mais là ils vendent des costumes. Comme la livraison se fait au moment même de l'achat, et que la marchandise est complètement nue, l'acheteur ne peut pas l'emmener sans la couvrir au moins d'une couverture.

Il y a aux environs de chaque bazar de magnifiques fontaines: ce sont de beaux et somptueux monumens presque toujours isolés, et dont un grillage en bronze ferme les ouvertures. A chaque fenêtre un bol en cuivre est suspendu par une chaîne; on passe le bras à travers les grillages, on puise de l'eau, on boit, et on laisse retomber le bol qu'attend presque toujours une autre bouche altérée. Il y a éternellement, près de chaque fontaine, une douzaines d'Arabes assis: ils tournent autour du monument avec le soleil, de sorte qu'ils ont toujours les deux choses les plus précieuses dans ce climat, de l'eau et de l'ombre.

Nous sortions du bazar si préoccupés de ce que nous venions de voir, que nous laissions nos ânes maîtres de nous conduire, lorsque nous nous trouvâmes, en prenant une rue qui nous conduisait au quartier franc, marcher au-devant d'une troupe de femmes qui allait au bain; elles étaient toutes montées sur des mules, couvertes de mantes de soie blanches, et s'avançaient conduites par un eunuque aux armes du pacha. Chacun se rangeait sur le chemin qu'elles allaient parcourir, les hommes se jetant le visage contre terre, ou se collant la figure le long des murailles, de sorte qu'il n'y avait que Mayer et moi au milieu de la rue. Mohammed, qui vit le danger, saisit aussitôt mon âne par le licol, et le tira dans un rentrant de maison, criant à Mayer, à gauche! à gauche! seigneur Français! à gauche! Mais le conseil, à ce qu'il paraît, était plus facile à donner qu'à suivre; Mayer, en sa qualité de marin n'entendait que lorqu'on lui parlait par tribord et babord: aussi, de peur de commettre une faute, tira-t-il les deux côtés de la bride en même temps, de sorte que son âne s'arrêta court,

Digitized by Google

comme celui de Balaam. En ce moment il se trouvait face à face avec l'eunuque; celui-ci, habitué à écarter tous les obstacles d'un signe, leva son bâton, et en frappa la tête de l'âne. L'âne se cabra, Mayer perdit les arçons, et manqua tomber; mais se rattrapant moitié au pommeau de la selle, moitié au cou de la bête, il reprit son aplomb, et marchant à son tour à l'eunuque, qui ne pensait à rien, il l'étendit à terre du plus beau coup de poing que jamais face d'eunuque ait reçu; puis, en véritable Parisien, il tira sa carte, qu'il avait fait passer de la poche de son gilet dans celle de son *abbaye*, afin que, si l'eunuque n'était pas content, il sût où le retrouver. Mais celui-ci, effrayé d'un traitement auquel il était si peu habitué, se releva sur les deux genoux, et voyant que Mayer lui présentait un papier, il le baisa humblement. Mayer, satisfait de cette démonstration, opéra enfin la manœuvre indiquée par Mohammed, et, prenant à gauche, vint nous rejoindre, tandis que le cortége, un instant arrêté, continuait sa route vers le bain.

A peine Meyer nous eut-il rejoints, que Mohammed, sans dire un seul mot, saisit de chaque main une bride de nos ânes, et prenant le galop nous entraîna dans un millier de petites rues au bout desquelles nous entrâmes toujours courant dans la cour du consulat de France. Là, nous lui demandâmes la raison de cette course muette et forcenée, mais il ne nous répondit pas autre chose que ces mots : *Dis au consul, dis au consul.*

En effet, c'était le plus court pour savoir à quoi nous en tenir; nous montâmes chez le vice-consul pour lui dire ce qui s'était passé; il nous écouta avec terreur, puis, le récit achevé :

— Allons, dit-il, tout a fini pour le mieux; mais si l'eunuque vous avait fait poignarder sur la place, je n'aurais pas même osé redemander vos cadavres.

Ce qui nous avait sauvé, c'est que l'imbécile, en se sentant châtié de la sorte, avait pensé que nous ne pouvions être que deux grands personnages, et avait pris la carte de Mayer pour notre firman.

Nous restâmes cachés au consulat jusqu'au soir, et lorsque la nuit fut venue, on nous fit directement reconduire à notre quartier.

ALEX. DUMAS. — A. DAUZATS.

Digitized by Google

PROMÉTHÉE,

Par M. Edgar Quinet.

Les grands évènemens qui ont signalé les premières années du XIXe siècle ont vivement ébranlé les imaginations, et ont fait éclore dans les ames un véritable sentiment poétique. Tant d'idées nouvelles, tant de passions violentes, tant de gloire, de si rases catastrophes, n'ont pas vainement ému les peuples de l'Europe; et nous avons vu les poètes eux-mêmes, se faisant les interprètes de leurs propres ouvrages, reconnaître dans leur génie l'écho des agitations et des tempêtes au milieu desquelles notre génération est venue au monde.

Ce n'est pas seulement dans notre temps que l'histoire a eu une si grande influence sur la poésie. Les quatre siècles poétiques qu'on a l'habitude de compter dans le passé n'ont pas été, comme on l'a dit quelquefois, le résultat du loisir et de la paix, mais au contraire de l'action et du mouvement. Les guerres persiques avaient préparé l'époque de Périclès; les guerres du Péloponèse la couronnèrent. Jules César annonça par ses conquêtes et par ses guerres civiles le siècle d'Auguste, lequel fut aussi fécond en péripéties politiques qu'en illustrations littéraires. L'ambition fougueuse de Jules II ouvrit le siècle de Léon X; et c'est au milieu des guerres héroïques du XVIe siècle que l'Italie, l'Espagne et l'Angleterre virent éclater leurs plus beaux génies. Enfin le siècle de Louis XIV, précédé par les troubles de la Fronde, fut rempli par des exploits qui ne permirent pas à la France de respirer un seul moment, et il semble que dans cette glorieuse époque notre nation n'ait été la plus éclairée et la plus intelligente que parce qu'elle fut aussi la plus entreprenante et la plus guerrière.

La révolution française et Napoléon ont fait une impression si forte sur l'esprit de l'Occident, que les poètes sortis de ce mouvement sont arrivés à nier la poésie de toutes les époques antérieures; estimant que les évènemens, au milieu desquels ils se sont élevés, dépassaient tout ce que l'histoire avait

Digitized by Google

produit de plus merveilleux, ils ont été conduits à se regarder comme la plus haute expression du génie humain. Cet orgueil insensé n'était pas tout-à-fait sans motif et sans excuse; et il y a au fond de notre époque tant de chaleur réelle, et dans la tendance des esprits supérieurs tant d'élévation, qu'on ne saurait trop espérer des poètes qui seraient véritablement inspirés par les passions et par les idées qui font, à cette heure, la vie de l'Europe.

En aucun temps sans doute, le mot de poésie n'a été plus prononcé que dans celui-ci; l'art est devenu une sorte de culte qui a eu non-seulement ses fidèles, mais encore ses fanatiques. Les termes du langage poétique sont devenus familiers et ont tellement entamé l'esprit positif et l'antique bon sens de notre langue, qu'on a été réduit à regretter la simplicité et la bonhomie des écrivains d'autrefois; le vertige s'est emparé de toutes les têtes et l'emphase a gonflé toutes les bouches. La prose et la poésie se sont si bien mêlées, qu'il faut être doué d'une netteté particulière d'intelligence pour les distinguer. On abuse de la poésie pour ampouler notre langue, comme au siècle dernier on abusa de l'analyse pour la dessécher.

Cependant nous voulons faire remarquer une chose singulière, et qui semble d'abord inexplicable. Comment se fait-il que le sentiment poétique, qui est développé parmi nous jusqu'à l'exagération, n'ait pas encore produit un seul ouvrage d'une construction solide et d'une architecture durable? Pourquoi fait-on tant de poésies et fait-on si peu de poèmes? La question mérite d'être examinée.

Ce ne sont pas seulement les chefs avoués du romantisme qui ont fondé leur réputation sur le genre lyrique; toute la poésie contemporaine s'est réduite, jusqu'à ce jour, à la forme de l'ode. Béranger, qui a peut-être plus qu'aucun autre poète de ce temps-ci la faculté de composer et de construire, n'a pourtant fait que des chansons; et c'est dans la courte et rapide durée de la stance qu'il a enfermé le sentiment épique qui l'anime. Lamartine doit toute sa gloire à ses admirables élégies. S'il a réussi lorsqu'il a voulu se donner un cadre plus large, c'est qu'il est resté dans son premier sentiment et qu'il n'a point sensiblement modifié sa forme. Je viens de citer nos deux plus grands poètes, ceux qui résument les deux grandes tendances de notre époque; l'un s'est inspiré des passions politiques et des glorieux souvenirs de son temps; l'autre des grandes tristesses morales, des regrets, des aspirations religieuses que l'Europe entretient devant l'autel abandonné de ses anciens dieux. Ne semble-t-il pas que chacun de ces deux partis et de ces deux sentimens devrait fournir la matière d'une véritable épopée? Pourquoi se sont-ils exprimés en odes et non pas en poèmes? Pourquoi en refrains et en soupirs et non pas en imaginations puissantes et savamment ordonnées? N'avons-nous pas vu de nos jours tout ce qu'a vu Dante? N'avons-nous pas assisté comme lui aux luttes politiques de la démocratie et à une rénovation de la pensée humaine? Pourquoi ne savons-nous traduire en poèmes ni le passé ni l'avenir?

Digitized by Google

M. Hugo semblait annoncer une disposition plus particulière pour les œuvres d'imagination. On pensait qu'après avoir essayé de renouveler la langue poétique, il se donnerait le temps d'assembler, dans un poème, tous les aspects différens de l'esprit contemporain, de manière à présenter, sous une forme animée et durable, la physionomie de notre temps. Lorsque Ronsard eut fait violence à la langue française pour y introduire les débris des langues anciennes dont la renaissance avait rajeuni la culture, il ne crut pas que son œuvre fût encore complète, et il jugea qu'il n'avait rien fait, s'il ne laissait, dans un poème, l'exemple de la littérature qu'il voulait inaugurer, et un témoignage des idées qui l'animaient. M. Hugo, qui a un si grand nombre de points de ressemblance avec Ronsard, n'a point tant de confiance que son maître, et il se condamne lui-même en reculant devant l'épopée.

Mais nous avons tort de nous plaindre de son défaut de courage. S'il osait plus, peut-être serait-il moins! son épopée aurait-elle un sort plus brillant que le *Francus* de Ronsard? La destinée de M. Hugo n'est-elle pas, au contraire, de montrer, dans tout son éclat et dans toute son insuffisance, le vague sentiment poétique de notre temps. Une rêverie sans dessein arrêté, sans but déterminé, errante, ambitieuse, souvent bizarre, souvent profonde, n'est-ce point tout ce que peut essayer de plus élevé la génération qu'il représente? Une instinctive lumière que tout poète a dans son ame, un sourd retentissement des tempêtes à peine dissipées, la confusion et les éclairs du vertige, voilà ce que nous offrent les volumes de poésie dans lesquels il rassemble les sentimens que chaque année nouvelle lui apporte. L'inquiétude de la recherche, le tourment de la poursuite, sont les caractères principaux de cet incontestable génie. Il nous semble toujours le voir sous les ombres du crépuscule, interrogeant les formes indécises des nuages et adorant, dans les brumes du ciel, une chimère insaisissable; son esprit ne se lasse pas de courir après ce fantôme, qui se dérobe sans cesse à son étreinte, et qui trace çà et là des sillons de lumière dans les ténèbres où il s'enfuit.

Si la poésie s'exhale en soupirs épars et en mélodies isolées, ce n'est sans doute pas la faute des poètes, mais celle du temps. Jusqu'à ce jour, les esprits se sont beaucoup plus appliqués à analyser la nature, à critiquer la société, à ajouter des ruines à toutes celles dont les derniers siècles ont couvert le sol de l'Europe, qu'à se composer un idéal nouveau de la vie et à réparer l'absence de la foi; les grands monumens de la poésie, comme ceux de l'architecture, veulent reposer sur des croyances solides. Le doute peut faire vibrer l'imagination; on peut, en son nom, évoquer de sombres fantômes, comme Byron en a donné l'exemple; mais il ne saurait être un élément épique. L'épopée est toujours le récit de quelque fondation considérable, de quelque illustre commencement destiné à une haute fortune; au contraire de la tragédie qui est la forme essentielle du dénouement des grandeurs d'ici-bas, l'épopée remonte à leur origine et montre, dans leur berceau, le germe de leur avenir. Pour être poète épique, il faut donc avoir

Digitized by Google

l'espérance que donne une conviction ferme, et porter en soi le sentiment d'un ordre durable.

Il suffit de jeter un regard sur la société pour se persuader que la foi est aujourd'hui une chose rare. Quel est le parti, même parmi les victorieux, ou parmi ceux qui sont sur le point de triompher, qui puisse dire qu'il existera encore dans dix années? N'avons-nous pas vu, depuis trente ans, trois générations d'hommes et d'idées, qui se sont crues immortelles, et qui ont trébuché l'une après l'autre dans le tombeau où le temps les a réunies? Pourrait-on renouveler les mêmes naïvetés et s'exposer aux mêmes déceptions? Toutes ces illusions sont tombées; la foule, désertant de plus en plus les agitations politiques, se tourne vers les intérêts privés, et s'absorbe dans les soins de la fortune matérielle. Les grossiers instincts d'un individualisme égoïste sont les seules passions qui l'animent et qui entretiennent sa vie. On dirait que le siècle est fatigué par les grands enfantemens qui ont marqué ses premières années, que sa fécondité est épuisée, et qu'il recueille ses forces dans un repos nécessaire.

Ce repos est un temps accordé à l'esprit humain, pour réfléchir sur les révolutions qu'il vient de subir, et sur les transformations auxquelles il faut qu'il se prépare. Tandis que la foule s'empresse autour de ses comptoirs, et se berce dans son insouciant athéisme; tandis que les partis politiques aiguisent les vieilles pointes de leurs armes ébréchées, et répètent par habitude des mots vides qui ne servent plus de ralliement à personne, la pensée fait, sans bruit, son œuvre solitaire, et, voyant la nuit des sens redoubler chaque jour, se tient prête à rallumer le flambeau dont la clarté guide les nations. Voilà la double physionomie de notre temps: à l'extérieur un grand mouvement matériel, un grand désordre moral, un complet oubli des principes qui font la vie des sociétés; au fond une haute intelligence des choses accomplies et des choses possibles, un sentiment philosophique aussi élevé qu'il l'ait jamais été, une raisonnable espérance, une vive croyance aux grandes lois de l'humanité, qui se dégagent de l'enveloppe des anciennes formes, et qui prennent le costume des temps nouveaux, mais qui demeurent inébranlables et qui jettent une lumière de plus en plus vive et pénétrante. Ainsi, nous l'osons dire, il y a de la foi dans notre société; mais cette foi ne se rencontre pas à la surface, ni dans la multitude, ni dans les mœurs générales de notre temps: elle s'alimente aux sources de la méditation et de la philosophie; elle ne restera pas toujours cachée dans la solitude, elle en sortira pour vivifier le monde, et pour le renouveler.

L'indifférence et le doute qui existent dans la foule expliquent bien comment la poésie ne s'est encore produite, chez nous, que sous la forme de l'ode et de l'élégie. L'individualisme de notre époque se trahit tout entier dans cette absolue domination du monologue lyrique; des rêves hasardés, des désirs perdus, des voix isolées, la lumière entrevue, voilà tout ce que peut comporter l'état général des esprits; c'est aussi tout ce qu'on trouve

Google

dans les poésies lyriques de notre temps. Nous pensons, cependant, qu'il y a lieu de franchir les limites que la poésie s'est tracées jusqu'à ce jour; mais s'il se rencontre quelque poète assez audacieux pour l'essayer, on doit s'attendre à le voir puiser ses inspirations dans la philosophie; d'elle seule peut aujourd'hui émaner la foi qui est nécessaire à la construction d'un monument épique; elle seule peut prêter à l'invention l'appui que l'héroïsme et la religion ne lui fournissent plus.

M. Edgar Quinet a tenté de réaliser, dans une suite d'œuvres épiques, le sentiment poétique de notre siècle, et d'élever notre littérature nouvelle de la forme de l'ode à celle du poème. C'est déjà un mérite que d'avoir voulu donner ce complément nécessaire à l'art contemporain. La tâche est rude, et nous ne craignons pas de dire que c'est l'entreprise la plus difficile qu'un poète puisse embrasser aujourd'hui. Cependant M. Quinet a annoncé, dès son début, qu'il s'y dévouait tout entier; il savait, dès le premier jour, tout le poids du fardeau qu'il s'imposait. Personne, mieux que lui, ne connaît les épopées qui ont signalé les grandes phases de l'humanité; personne ne sait mieux à quelles conditions le poète épique est possible; personne n'apprécie plus justement la rare et divine mission de ces hommes qui sont chargés d'écrire, dans la langue de la poésie, les grandes pensées des siècles, et de donner la figure et la vie à cette histoire mystérieuse des sentimens humains, dont l'histoire politique n'est que l'enveloppe et l'écorce.

La raison est, chez M. Edgar Quinet, au moins au niveau de l'imagination; mais loin de le détourner de l'œuvre à laquelle ses secrets instincts l'entraînaient, c'est elle qui l'a encouragé à l'aborder, et qui l'y a fait persévérer. Les travaux de haute critique auxquels il s'était livré, l'étude profonde de l'antiquité et de l'Allemagne qu'il avait faite, l'intelligence élevée de la philosophie qu'il possédait, n'ont servi qu'à confirmer sa vocation. Son esprit, partagé entre la réflexion et l'inspiration, et ne voulant renoncer ni à l'une ni à l'autre, a pris l'énergique résolution de les associer ensemble, et de tirer de leur réunion une originalité puissante.

Ahasvérus fut le premier effet de cette détermination. On vit, dans ce grand poème en prose, l'épanouissement vigoureux d'une imagination longtemps contenue, et qui s'était donné de nouvelles forces en faisant alliance avec la raison. Ces deux facultés y étaient intimement unies; mais dans leur empressement à se confondre, elles n'avaient peut-être pas assez conservé leur intégrité; l'imagination avait été emportée par l'audace de la raison, au-delà de sa sphère, et dans des mondes où elle se débattait contre l'impossible; la raison, à son tour enivrée par l'imagination, n'était pas toujours restée maîtresse, de manière à jeter une lumière sûre dans les sentiers qu'elle traversait. Mais l'audace de M. Edgar Quinet eut tous les fruits qu'elle avait pu se promettre; elle donna un grand éclat à son début, et découvrit en lui des qualités précieuses qu'on chercherait vainement dans les poètes plus accrédités par la renommée. Qui a uni, de nos jours, à un aussi haut degré, le

Digitized by Google

sentiment de la nature à celui de l'histoire? Qui a montré un esprit plus large et plus universellement intelligent? Qui a vu plus de choses, remué plus de sensations, résumé plus d'idées?

On agita alors une grande question: on se demanda si la prose pouvait raisonnablement servir d'instrument à cette imagination pleine de luxe et d'audace. M. Edgar Quinet se posa lui-même ce problème, et il arriva à conclure que la versification était l'expression indispensable de sa pensée. Sa volonté l'avait déjà conduit de l'étude de la philosophie à l'invention poétique; elle l'amena à la nécessité de renoncer à une langue dont il connaissait toutes les ressources, pour s'en créer une dont il lui fallait affronter la nouveauté. Ces exemples ne sont pas rares dans l'histoire de l'art moderne. Comme M. Quinet, Schiller passa de la prose aux vers par un effort de sa volonté. Dans un temps où l'intelligence joue un si grand rôle, faut-il s'étonner beaucoup qu'elle puisse ainsi se modifier elle-même par l'exercice de sa liberté?

Le sujet que M. Quinet choisit pour faire l'essai du rhythme poétique était moins vaste et moins infini qu'*Ahasvérus*. Après avoir considéré l'humanité, pour ainsi dire, au point de vue de son étendue et de son immensité, le poète voulait l'envisager dans une personnification nette et décidée; il s'arrêta à la vie de Napoléon, sujet grandement épique et dans lequel il était soutenu par un amour ardent et éclairé de la gloire de notre patrie. Mais ce n'est pas un facile travail que celui de s'initier aux secrets de la versification française; les génies les plus naturellement disposés n'ont jamais surmonté sans peine les difficultés de cette langue bornée et exigeante: il faut une longue patience et un grand bonheur pour plier ce métal difficile au gré de la pensée. M. Quinet ne put se dissimuler qu'il perdait de sa force, et qu'il hasardait son talent dans cette entreprise périlleuse. Mais il subit sans crainte les conséquences de son inflexible raison. Heureux dans sa témérité, il s'empara du mètre poétique, fit sur la langue une conquête dont on avait pu désespérer, et accomplit ainsi un nouveau progrès dans sa carrière.

Il nous apporte aujourd'hui une œuvre nouvelle dans laquelle il a perfectionné d'une manière notable l'instrument dont il a pris possession. L'apparition du poème de *Prométhée* nous semble être un grand évènement littéraire; c'est l'annonce de tout un ordre nouveau de compositions poétiques. L'auteur se détache entièrement, par cette production, de tous les poètes de notre époque, dont, jusqu'à présent, il avait plus ou moins emprunté les formes pour vêtir ses idées. Il a renouvelé le culte des grands modèles de la poésie; mais, tout en essayant de restaurer, au sein même de l'innovation, la tradition des maîtres du langage, il a suffisamment conservé la liberté de son intelligence pour faire des ouvertures imprévues dans le monde de la pensée, et pour donner l'exemple si long-temps attendu d'une poésie véritablement philosophique.

La fable de Prométhée, que M. Quinet a rajeunie par une invention pleine d'audace et de nouveauté, se lie à tout cet ensemble de traditions qui pré-

Digitized by Google

cédèrent, chez les Grecs, la constitution définitive de la religion de Jupiter. Débris d'un monde antérieur, elle fut obscurcie par l'oubli et par l'interprétation que les poètes et les philosophes lui donnèrent selon leur fantaisie ou leur raison. Dans l'état où elle nous est parvenue, elle offre une multitude de contradictions; mais on ne saurait douter du sens qu'elle présente, et qui se retrouve toujours le même au fond des diverses transformations qu'elle a subies.

Le nom de Prométhée se trouve dans Homère; ce Titan y est désigné comme fils d'Eurymédon et de Junon. D'après cette tradition, ce serait pour se venger de l'attentat fait à son honneur, que Jupiter aurait enchaîné le fils de l'adultère sur le Caucase. Si on s'arrêtait à cette opinion, il ne serait pas besoin d'avoir recours à un monde antérieur pour expliquer la fable de Prométhée; mais, bien qu'Homère soit le plus ancien poète grec dont les œuvres soient parvenues jusqu'à nous, on sait que ses poèmes furent plus ou moins altérés par les rhapsodes, et, sans aucun doute, remaniés à l'époque où ils furent définitivement rassemblés. Il ne faudrait donc voir dans l'assertion d'Homère qu'un témoignage de l'effort que faisaient les Grecs civilisés pour ramener toutes les traditions à l'unité en leur donnant pour source commune la mythologie olympienne, et en effaçant les vestiges de l'époque de Saturne.

Hésiode, qui a long-temps passé pour être le contemporain d'Homère, attribue une autre origine à Prométhée. Dans les fragmens qui nous ont été conservés, il s'explique longuement sur ce sujet; mais nous croyons qu'il est de la plus grande importance de faire connaître comment il y est amené. La poésie d'Hésiode est une poésie toute morale; si elle parle des dieux, c'est toujours pour apprendre aux hommes à être meilleurs. On sent que, pour arriver à ce but, elle invente fort souvent. L'allégorie est sa forme habituelle: aussi faut-il bien prendre garde de s'arrêter à la forme, qui est toujours comme un ingénieux mensonge jeté sur la vérité que le poète se propose d'enseigner.

Dans le poème *Des Travaux et des Jours*, Hésiode commence par s'adresser à son frère Persée, qui, par le moyen d'un faux serment, lui avait arraché la moitié de la succession de son père, mais qui, ruiné bientôt par ses débauches, trouva un appui dans ce frère qu'il avait dépouillé. Hésiode raconte les ruses de son frère, et ses propres bienfaits, avec une naïveté charmante; il en tire des leçons pour la conduite des autres hommes. Puis, venant à regretter le temps où l'intérêt et l'avarice ne régnaient pas sur le monde, il dit tout à coup que c'est Prométhée, le plus rusé des mortels, qui est le principe de tous les maux dont la terre est affligée. Il personnifie en lui la chute originelle du genre humain; il raconte que, pour punir cet homme audacieux d'avoir dérobé le feu du ciel dans une urne, Jupiter ordonna à Vulcain de mélanger la terre avec l'eau, et de faire avec cette argile une femme à qui chacun des dieux donna une qualité, et que, pour cette cause, on nomma Pandore. Mercure fut chargé d'apporter Pandore à Épiméthée. Prométhée, qui, selon le poète, était le père d'Épiméthée, lui avait recommandé de se

Digitized by Google

méfier des présens de Jupiter. Mais Épiméthée, qui avait l'intelligence bornée, ne se souvint pas des paroles de son père; il accueillit Pandore, qui lui apportait dans une urne mille dons cachés. A peine eut-il soulevé le couvercle de l'urne, que tous les vices en sortirent pour se répandre à la surface du monde; l'Espérance resta au fond du vase. Ainsi Jupiter se vengea sur les hommes des inventions de Prométhée.

Il est difficile de voir dans ce récit autre chose qu'un symbole. Hésiode a voulu dire que la civilisation, qui avait amené beaucoup de biens, avait aussi fait naître beaucoup de maux. Pour exprimer cette pensée, il change à son gré les relations que la fable établit entre les divers acteurs qu'il met en scène. Il nous offre lui-même la preuve de cette assertion. Dans sa *Théogonie*, préoccupé d'une autre pensée morale, il explique différemment la filiation des mêmes personnages. Voulant peindre dans ce poème la victoire de la révélation religieuse sur les penchans matériels de l'homme, il raconte que du titan Japet, frère de Saturne et de Clymène, fille de l'Océan, étaient nés le fort Atlas, l'orgueilleux Ménétius, l'industrieux Prométhée et le stupide Epiméthée. Jupiter foudroya Ménétius et le précipita aux abîmes; il ordonna à Atlas de porter le monde sur ses épaules. Pour Prométhée, il le surprit un jour, cherchant à tromper le maître des dieux, à propos d'un bœuf monstrueux qu'il s'agissait de partager entre les dieux et les hommes; Prométhée avait fait la part des hommes plus grosse, et celle des dieux plus petite. Jupiter le punit de sa ruse en enlevant le feu à la terre. Prométhée, toujours habile à jouer Jupiter, prit les rayons du soleil dans une urne et rendit ainsi le feu aux hommes. Alors Jupiter entra dans une violente colère, et envoya Pandore sur la terre pour y répandre tous les maux. Il voulut punir Prométhée d'une manière particulière; il l'enchaîna à une colonne, et attacha un aigle à ses flancs qui renaissaient sans cesse pour lui servir de pâture. Mais enfin Hercule tua cet aigle et délivra Prométhée.

Il est facile de voir, dans les réflexions dont Hésiode fait suivre ce récit, qu'il ne regarde toutes ces traditions que comme des symboles sous lesquels sont cachées des vérités morales. Commentant lui-même la tradition de Pandore, il dit que le commerce des femmes amollit les hommes et les perd, et il finit par faire entendre que les chaînes de Prométhée ne sont que des liens mystiques et signifient la dépendance à laquelle l'amour a assujetti les hommes.

D'après les calculs les plus probables, Eschyle vivait cinq siècles après Hésiode. Dans l'intervalle qui sépara ces deux poètes, la fable de Prométhée dut subir des modifications comme toutes les autres. Fondateur du théâtre grec, Eschyle y développa cette tradition dans une trilogie. La première partie de cette grande composition avait pour titre : *Prométhée inventeur du feu;* la seconde : *Prométhée enchaîné;* la troisième : *Prométhée délivré.* La seconde partie nous est seule parvenue dans son intégrité; il est resté un vers de la première, et une quarantaine de la troisième. Il est difficile de se

Digitized by Google

faire une idée des deux parties perdues; la dernière, toutefois, est plus facile à imaginer que la première; il y a dans la partie que nous conservons une préparation évidente pour l'apparition d'Hercule dans la troisième. Un des plus savans professeurs de l'université de Bonn, M. Welker, a publié une dissertation curieuse, dans laquelle il a essayé de recomposer le plan des parties perdues de cette trilogie; mais il était difficile de montrer, dans ce travail, autre chose qu'une grande érudition et une ingénieuse lutte d'esprit. Le *Prométhée enchaîné*, d'Eschyle, mérite une sérieuse attention. Ce drame est le plus grand, sans aucun doute, et le plus élevé que l'antiquité nous ait transmis. C'est aussi le renseignement le plus étendu que nous ayons sur la fable de Prométhée.

Pandore et Épiméthée jouaient-ils un rôle dans la première partie de la trilogie d'Eschyle? Rien ne le prouve. Dans la seconde partie où leur nom n'est point prononcé, on trouve même une indication qui ferait présumer le contraire. Le chœur, plaignant les douleurs de Prométhée, lui rappelle qu'avant de gémir avec lui, il avait autrefois chanté des chants joyeux pour célébrer son union avec Hésione. Il est donc probable que les noces de Prométhée et d'Hésione avaient, dans la première partie, une importance qui excluait tout autre développement capital.

Au commencement de la seconde partie, Vulcain, accompagné de la Force et de la Violence, attache, malgré lui, Prométhée sur un rocher. Lorsque ces exécuteurs de la volonté de Jupiter se sont éloignés, Prométhée, qui n'a pas prononcé un mot en leur présence, se plaint à l'univers de son supplice. Il parle du dieu qui le persécute comme d'un dieu nouveau; il dit que c'est pour avoir donné le feu aux hommes qu'il est puni, et qu'il s'attendait à tous les maux qui l'accablent. Tout à coup, du sein de l'Océan, s'élance une troupe de nymphes qui viennent s'abattre auprès de lui, et déplorer ses tourmens et la chute du monde antérieur dont Jupiter a triomphé. Prométhée leur raconte sa destinée: il s'est élevé une sédition dans le ciel. Prométhée, fils de Thémis, qui s'appelle aussi la Terre, a prêté appui à Jupiter pour s'emparer du souverain pouvoir. Mais, au lieu de lui savoir gré de ces bienfaits, Jupiter l'a accablé de maux. Jupiter a voulu consolider son autorité en détruisant le genre humain, pour en créer un nouveau; Prométhée seul s'est opposé à ce dessein, et a sauvé les hommes. C'est pour cette raison qu'il est puni.

L'Océan vient lui-même se joindre à ses filles pour plaindre le malheur de Prométhée. Il lui conseille de ne pas accuser Jupiter, et de le supplier au contraire de mettre fin à ses peines; il lui cite d'autres exemples de la colère et de la redoutable puissance de Jupiter. Prométhée ne veut pas l'écouter, et lui déclare qu'il ne s'humiliera pas sous la main de son persécuteur. L'Océan, qui est un dieu prudent, se retire; le chœur des nymphes recommence sa plainte. Prométhée, pour se consoler de ses souffrances, leur fait le récit des bienfaits dont il a comblé les hommes. C'est lui qui leur a appris à se servir de leurs mens, et à croire à la réalité des images qu'ils leur offrent;

Digitized by Google

c'est lui qui les a mis en possession de la mesure; c'est lui qui leur a enseigné à façonner le bois, à se construire des maisons, à faire la différence des saisons, à connaître le mouvement des astres, à former les lettres pour fixer le souvenir de toutes choses; c'est lui qui leur a assujéti les animaux, qui a attelé les chevaux aux chars, qui a inventé les vaisseaux et leurs voiles; c'est lui qui leur a donné les médicamens et les principes de la médecine; c'est lui qui les a initiés aux secrets de la divination et des présages; enfin c'est lui qui a fait présent aux hommes de tous leurs arts. Après avoir achevé ce grand récit, il commence à prédire la chute de Jupiter. Le chœur continue à déplorer l'infortune de ce bienfaiteur des hommes.

Tout à coup une autre victime de Jupiter traverse la scène; c'est Io, pour laquelle le maître des dieux a éprouvé un adultère amour. Changée en génisse, elle a été condamnée à errer sans cesse. Elle demande à Prométhée quand finira cette course involontaire, et elle raconte longuement ses malheurs, qui sont une nouvelle accusation portée contre Jupiter. Prométhée lui prédit par quelles contrées il faudra qu'elle passe, avant d'arriver en Égypte, où elle doit trouver la fin de son supplice.

Cette partie du discours de Prométhée est fort curieuse; elle fournit des renseignemens précieux sur l'état de la géographie chez les Grecs, au temps d'Eschyle; l'ignorance profonde de ce peuple civilisé, sur la situation des pays étrangers, a de quoi confondre. Prométhée dit à Io : « Tu te tourneras d'abord du côté de l'orient, et tu prendras ton essor à travers des champs incultes; tu arriveras chez les Scythes errans; tu passeras à gauche, au-dessus du pays des Chalybes; tu rencontreras le fleuve Hybristes, très dangereux à passer; pour le guéer, remonte jusqu'à sa source sur la crête du Caucase, la plus élevée des montagnes. (Prométhée n'est donc pas sur le Caucase? Où est-il?) De là tu te dirigeras vers le midi, où le peuple des Amazones habite sur les bords de la mer Salmydessienne; tu parviendras ensuite facilement à l'isthme Cimmérien, et tu passeras le détroit Méotique, qui, pour garder la mémoire de ton passage, s'appellera le Bosphore. Là, tu quitteras le sol de l'Europe, et tu mettras le pied sur le continent de l'Asie. » Il est inutile de faire remarquer que si Io avait suivi fidèlement l'itinéraire tracé par Prométhée, elle serait arrivée au résultat précisément contraire; au lieu de la conduire d'Europe en Asie, ce chemin devait la mener d'Asie en Europe.

Nous ne prolongerons pas davantage cette digression. Prométhée, après avoir ajouté quelques autres erreurs de géographie à celles-là, en vient à annoncer sa propre délivrance qu'un descendant d'Io doit opérer. Il fait une autre prophétie plus audacieuse; il prédit d'une manière claire la chute de Jupiter. Le chœur s'épouvante de ce blasphème; Prométhée redouble d'assurance et il répète son menaçant oracle.

Jupiter, effrayé, envoie Mercure pour ordonner à Prométhée de s'expliquer. Prométhée répond qu'il a déjà vu descendre du ciel deux maîtres, que Jupiter sera le troisième qui en tombera à ses yeux. Son audace s'accroît sans cesse,

Digitized by Google

et monte de la menace à l'injure; il défie Jupiter et son messager. Mercure veut l'épouvanter par la peinture de tous les maux que Jupiter lui réserve; il lui annonce l'aigle qui doit déchirer son flanc, les tonnerres qui doivent foudroyer sa tête, les abîmes de feu qui doivent engloutir son corps. Rien n'émeut Prométhée, qui a le sentiment de son éternité. Alors Mercure ordonne au chœur de se retirer, pour ne pas attirer sur lui la colère du ciel. Le chœur refuse d'abandonner le malheureux Prométhée. Au même instant, tous les maux effroyables que Mercure a prédits à Prométhée fondent sur lui. Mais au milieu du fracas du tonnerre et des vents qui remuent la terre jusque dans ses entrailles, Prométhée proteste contre la colère et contre la puissance de Jupiter.

Tel est ce drame auguste, éternel témoignage de la liberté de la pensée humaine, par lequel le poète grec annonçait, en face même des superstitions de son temps, et au milieu des fêtes des dieux, la fin de toute la mythologie menteuse qui recevait les adorations de la multitude. C'était une œuvre digne du génie d'Eschyle; et il convenait à cet homme héroïque, qui avait célébré l'indépendance de son pays, et les victoires de la Grèce sur l'Orient, de chanter aussi l'émancipation des esprits, et l'éternelle progression de l'humanité. Sophocle avait aussi abordé ce grand sujet; et il paraît qu'Euripide lui-même l'avait traité après eux; mais il n'est rien resté des deux trilogies de ces poètes.

Les Athéniens étaient particulièrement disposés à comprendre la fable de Prométhée et à en sentir la profondeur. La ville de Minerve devait honorer la mémoire de l'inventeur des arts. A Athènes on donnait le nom de Prométhée aux sculpteurs, aux potiers, à tous les gens qui pétrissaient l'argile; on avait aussi institué, en l'honneur de ce grand civilisateur, une fête particulière; il fallait que ceux qui la célébraient courussent du temple à la ville sans éteindre les flambeaux qu'ils tenaient à la main, et qui rappelaient le principal bienfait de Prométhée.

La philosophie grecque s'empara de la fable de Prométhée et la modifia encore. Platon, dans son dialogue de Protagoras, dit, que lorsque la Terre eut été créée, il fallut y placer des êtres vivans; Prométhée se chargea d'en modeler les formes avec l'argile, et de leur donner la vie. Epiméthée son frère, voulut l'aider dans ce travail; Prométhée l'ayant laissé faire, il commença par donner aux animaux toutes les qualités qui leur étaient nécessaires; il épuisa sur eux toute sa science, et, arrivé à l'homme, il se trouva dans l'impuissance de l'élever au-dessus de la condition des animaux. Alors Prométhée intervint, et, donnant à l'homme son ame immortelle, il compléta l'œuvre de son frère. Ce mythe n'est pas tout entier de l'invention de Platon, il est complètement d'accord avec la tradition qui représente Épiméthée comme le génie subalterne de l'humanité, et Prométhée, comme le représentant de son principe le plus élevé et le plus pur.

Apollodore, qui était maître de langues à Athènes, environ cent cinquante

Digitized by Google

ans avant notre ère, et qui avait recueilli toutes les traditions mythologiques dans un long ouvrage dont il ne nous reste que trois livres, nous servira à compléter la fable de Prométhée. Ce Titan est, d'après lui, fils de Japet et d'Asia, fille de l'Océan; comme l'indique son nom, il joue, au milieu des dieux et des hommes, le rôle de la prévoyance; il donne des conseils au ciel et à la terre; il avertit Jupiter de ne pas épouser Thétis, et Hercule d'envoyer Atlas, à sa place, au jardin des Hespérides. Il est délivré par Hercule, et, en signe de son supplice, il conserve des liens d'oliviers. Suivant Athénée, il porta une couronne de saule. Suivant d'autres traditions plus obscures, il garda aux pieds et aux mains des fragmens du rocher sur lequel il avait été attaché. Ainsi le voulait l'honneur de Jupiter, qui, après avoir juré que Prométhée serait éternellement enchaîné, avait fini par consentir à sa délivrance. On trouve, dans un bas-relief antique, la preuve irrécusable que les poètes avaient imaginé de faire terminer le supplice de Prométhée; Hercule y est représenté tuant l'aigle qui dévore le foie du Titan.

Il nous semble impossible, après tant de preuves, de douter que les Grecs n'aient voulu personnifier dans Prométhée le génie impérissable de l'espèce humaine. Ils lui ont attribué la formation du premier homme, et ils ont mêlé son nom à toutes les grandes crises par lesquelles ils ont supposé que le monde naissant avait passé. Deucalion, qui repeupla la terre après le déluge, est fils de Prométhée; Pyrrha, sa femme, est fille d'Épiméthée et de Pandore. C'est Prométhée qui conseille à Deucalion de construire le coffre dans lequel il se soustrait à l'inondation qui engloutit les autres hommes. On trouve dans Euripide que c'est Prométhée qui fendit le crâne de Jupiter pour en faire sortir Minerve, cet emblème de la civilisation. Enfin Duris de Samos rapportait que Prométhée avait osé devenir amoureux de Minerve, et que c'était la raison pour laquelle il avait été enchaîné. Ainsi, on n'en pourrait douter, ce grand nom de Prométhée, qui était un débris d'un monde antérieur, avait fini par n'être, aux yeux des Grecs, qu'une allégorie et par représenter l'esprit humain lui-même.

Nous ne voulons pas soulever toutes les importantes questions qui se rattachent à cette fable; nous n'essaierons pas d'accorder ensemble tous les récits que les poètes et les mythologues en ont faits; nous ne chercherons pas à éclaircir le problème de ce monde antérieur au monde de Jupiter, et auquel il semble que Prométhée appartenait. Nous avons recueilli aux sources mêmes les traditions qui ont été conservées à ce sujet; nous nous bornerons à cet exposé qui a déjà pu paraître bien long.

La fable de Prométhée est profondément grecque; on en trouve cependant des traces dans la mythologie des autres peuples. Il y a une sorte de Prométhée dans la poésie de l'orient. Il y en a un aussi dans la poésie du nord. De quoi est-il question dans la plupart des Sagas qui ont servi de point de
part aux *Niebelungen?* Ce héros qui va dérober le secret de la mét-
dragon, sur la montagne de feu, n'est-il pas le Prométhée
Romains prirent aux Grecs tout ce qui convenait à leur

Digitized by Google

et matérialiste; aussi ont-ils peu compris Prométhée et en ont-ils peu fait mention. On retrouve cependant son nom dans Ovide, dans Horace et dans Catulle.

Lorsque le christianisme se fut répandu dans le monde grec et latin, les premiers pères de l'église, cherchant des preuves de la vérité de leur religion, dans celle qu'ils venaient combattre et remplacer, s'emparèrent du mythe de Prométhée et l'interprétèrent en faveur de leur nouvelle croyance. Lactance et Tertullien ont présenté ce Titan comme le précurseur et l'image du Christ; ils trouvaient en effet, entre eux, cette ressemblance que tous les deux avaient souffert pour le bonheur du genre humain. Tandis que les chrétiens rajeunissaient la fable de Prométhée par ces pieuses comparaisons, un païen, animé par le génie de la satire, s'en servait pour faire une dernière critique des dieux qui descendaient rapidement les pentes de l'Olympe; je veux parler de Lucien, qui a consacré au fils de Japet un de ces admirables dialogues dans lesquels il a si spirituellement célébré les funérailles du paganisme.

Dans les temps modernes, Prométhée a été un sujet d'inspiration pour de grands poètes. Déjà nous avons essayé de montrer comment il avait été mis en scène par Caldéron; ce n'est pas pour peindre la révolte de l'homme contre les liens du passé, que Caldéron a composé sa comédie de *la Estatua de Prometeo;* il n'a rien emprunté à l'audacieuse impiété d'Eschyle; au lieu de prendre la partie de cette fable qui est consacrée au blasphème et à la prophétie, il s'est arrêté à la première partie, dans laquelle il n'est question que des bienfaits dont Prométhée a comblé les hommes. Interprétant avec un rare bonheur cette différence de nature et d'instinct, que la tradition avait déjà confusément donnée à Prométhée et à Épiméthée, et que Platon avait surtout signalée, il a fait de ces deux Titans la personnification de deux idées chrétiennes, et de leur histoire l'image du triomphe de l'intelligence sur la matière. Dans une nation religieuse et soumise, comme était l'Espagne au XVIIe siècle, il était impossible qu'on donnât un autre sens à la fable de Prométhée.

Mais à mesure qu'on approche de notre époque, agitée par le doute et par tous les déchirements qui accompagnent les grandes rénovations de l'espèce humaine, la figure de Prométhée reprend toute son audace et toute sa véritable grandeur. Dès-lors ce ne sont plus les récits moraux d'Hésiode sur l'invention du feu et la création de Pandore, ce sont les prophétiques blasphèmes d'Eschyle qui occupent les méditations des poètes. Ce grand drame du poète athénien n'a pas seulement inspiré des œuvres remarquables, il a nourri, à lui seul, et peut-être créé, le plus grand génie de notre siècle. Qu'est-ce que Byron, sinon l'écho de Prométhée? Quels personnages a-t-il imaginés, sinon des êtres qui sont les fils de Prométhée? Nous avons un précieux témoignage de cette vérité. Lorsque *Manfred* parut, la *Revue d'Édimbourg* le compara au drame d'Eschyle; Byron s'empressa de reconnaître leur ressemblance, et il écrivit à Murray : « J'étais admirateur passionné du Pro-

Digitized by Google

méthée d'Eschyle dans ma première jeunesse; c'était une des pièces du théâtre grec que nous lisions trois fois par an à Harrow... Le Prométhée m'est toujours tellement resté dans la tête, que je conçois facilement l'influence qu'il a sur tous mes écrits. »

Le *Faust* de Goethe, auquel on a aussi comparé le *Manfred* de Byron, a des analogies évidentes avec *Prométhée*. Ne sont-ils pas tous les deux les représentans de la science humaine? Il y a pourtant cette différence notable, que Prométhée dupe le ciel, tandis que Faust est dupé par lui. Pour qu'on pût moins douter de l'importance qu'il attachait à ce symbole grec, Goethe a pris soin d'en faire le sujet d'une de ses odes.

Un des amis de lord Byron, qui avait un génie moins brillant, mais non pas moins élevé, Shelley, entreprit de lutter ouvertement avec Eschyle, et composa un drame en quatre actes pour expliquer à sa façon le supplice et la délivrance de Prométhée. Esprit essentiellement métaphysique, il était, plus encore que Byron, en proie à tous les doutes de notre siècle. Tourné cependant vers l'avenir, et croyant à une prochaine transformation des sociétés européennes, il avait cherché à devancer les progrès de son temps et à deviner les idées qui devaient prévaloir plus tard; il s'était arrêté à un système où le matérialisme du dix-huitième siècle se mêlait aux prévisions plus avancées qu'il tirait de son propre sein; il avait une sorte d'athéisme mystique qui divinisait le monde visible, pour pouvoir nier l'invisible dieu. Ce système devait le prédisposer singulièrement à comprendre le Prométhée antique; la haine de la religion, la négation du dieu du passé, l'espérance vague de l'avenir, le sentiment des forces de la nature, et l'animation que sa pensée prêtait à l'univers, tout cela trouvait un aliment naturel dans le drame d'Eschyle.

Shelley représente d'abord Prométhée enchaîné sur les rochers neigeux du Caucase indien, invoquant, au milieu de la nuit, un dieu supérieur à tous les dieux, à tous les démons et à tous les esprits; un dieu un, dont la puissance est le principal attribut. Des voix répondent à celle du Titan, du sein de l'air, des montagnes, des eaux et des abîmes; puis la Terre, mère de Prométhée, vient plaindre son fils et le consoler. Le Titan est troublé par des visions odieuses: l'image de Jupiter plane sur le lieu de son supplice; Mercure et les furies se joignent à cette apparition pour le tourmenter. Les filles de l'Océan, Asia, Panthéa et Ione, s'efforcent d'adoucir ses douleurs et de conjurer la colère du maître des dieux. Les esprits accourent de toutes parts, et mêlent leurs chants d'espérance aux chants de désolation des furies.

Shelley a donné au chœur des développemens immenses. Voulant prêter une voix à toutes les puissances de la nature, il a été conduit à faire usage d'une sorte de fantasmagorie métaphysique, et à inventer une mythologie beaucoup plus compliquée que celle des Grecs : aussi les Océanides jouent-elles dans son drame un rôle beaucoup plus grand que dans celui d'Eschyle. Deux d'entre elles, Panthéa et Asia, occupent le second acte presque tout entier par leurs conversations sur le principe du monde. Au milieu des chants des esprits, elles prennent la résolution d'aller chercher au sein de la terre le

Digitized by Google

véritable dieu de l'univers, et de le prier de venir au secours de Prométhée. Ce dieu, Shelley l'a fait de ses mains, et, après lui avoir donné l'être, il lui a aussi donné un nom; il l'a appelé Démogorgon, ce qui veut dire ouvrier de l'univers. Cette puissance aveugle et souveraine se rend aux désirs des Océanides, qui célèbrent par avance le changement des temps et l'âge nouveau qui va se lever pour le monde.

Au commencement du troisième acte, Jupiter est assis au plus haut des cieux, sur son trône, au milieu des dieux; il s'enivre de sa puissance, et chante lui-même ses propres louanges. Tout à coup Démogorgon arrive, porté sur le char des Heures; il en descend et ébranle le trône de Jupiter. Le roi de l'olympe, effrayé, s'écrie: « Forme redoutable, qui es-tu? Parle. — Je suis l'éternité, » répond Démogorgon : et il le précipite aux abîmes. Jupiter essaie en vain de le fléchir; il est englouti dans l'Océan. Une fois que Jupiter est détrôné, Hercule, selon la tradition antique, délivre Prométhée, qui est rendu à la Terre sa mère, et qui rentre dans son sein. Le quatrième acte, qui est le dernier, est rempli tout entier par les chœurs, qui chantent la transformation que le monde vient de subir, et celles qu'il doit éprouver dans la suite des siècles. C'est une véritable encyclopédie métaphysique et poétique à la fois, où le poète a développé toutes les idées de son naturalisme mystique. La pensée qui a inspiré ce drame est d'une grande hardiesse; l'invention en est bizarre et d'une simplicité trop nue; l'expression est riche en images et plus encore en idées élevées; mais la couleur métaphysique qui est répandue sur tout l'ouvrage a empêché qu'il ait jamais eu un grand succès. Il est bien que la poésie s'inspire de la philosophie; mais, si elle peut emprunter sa substance aux abstractions même les plus subtiles, il est nécessaire qu'elle prenne sa forme dans la réalité. Shelley a violé cette grande loi; il a construit un monument qui n'a pas fondement dans les croyances générales des hommes, et qui repose tout entier sur les spéculations solitaires de son esprit. C'est l'effort d'un rare génie; mais la société n'a pas reconnu dans ce rêve ses propres opinions, et elle ne lui a accordé qu'une de ces stériles admirations qui ne remuent pas la multitude.

M. Edgar Quinet a traité le même sujet d'une manière plus heureuse. Fidèle au génie positif de notre pays, il s'est constamment appuyé sur la tradition; lorsqu'il a été obligé d'y suppléer, c'est à l'histoire même du genre humain et aux formes réelles du passé qu'il a emprunté l'action et les images de son poème. Non-seulement il a été plus vrai et plus sage que Shelley; mais il nous semble qu'il a été plus profond. En effet, Shelley a peint dans son *Prométhée* une crise générale de l'humanité, mais il a donné, à la partie lyrique de son œuvre, un développement qui prouve combien peu il a attaché de réalité, de puissance et de vie propre aux personnages qu'il a mis en scène; de la sorte, il s'est privé de tout le secours que les passions peuvent prêter à la poésie; il n'a mis que des idées et des images dans son drame qui est une haute abstraction splendidement vêtue. M. Quinet ne s'est pas borné,

Digitized by Google

comme lui, à exploiter la métaphysique de son sujet, il a voulu en développer les passions. Aussi n'a-t-il pas envisagé seulement Prométhée comme le représentant de l'esprit humain; il lui a fait jouer un rôle personnel et l'a considéré comme un homme de génie se débattant contre les obstacles que la nature lui oppose; il a vu en lui l'individu d'abord, l'humanité ensuite; ainsi il a composé son œuvre de deux cercles concentriques qui tiennent l'un dans l'autre. Il ne faut pas perdre de vue cette idée, si l'on veut se rendre un compte fidèle de son poème.

A l'imitation des Grecs, M. Quinet a divisé son œuvre en trois parties; il leur a donné les titres qu'Eschyle avait donnés à celles de sa trilogie. Il a donc embrassé l'existence entière de Prométhée et la plénitude des questions qui se rattachent à cette grande figure. Prométhée inventeur du feu, Prométhée enchaîné, Prométhée délivré, telles sont les trois époques de la vie du Titan, et les divisions de la trilogie de M. Quinet. La forme adoptée est celle du drame dans sa haute acception; se restreindre à cette forme sévère du dialogue, c'était se priver des ressources infinies de la description, et renoncer à tous les riches tableaux que pouvaient fournir le monde primitif et le monde antique. M. Quinet avait devant lui l'exemple de Milton, qui a fait aussi de son Satan une sorte de Prométhée chrétien; mais il a résisté aux tentations que son imagination lui offrait sans doute, et c'est dans le moule précis et austère du drame qu'il a jeté l'épopée de l'humanité. Le drame est, en effet, une forme particulièrement destinée à présenter l'image et l'idée de la lutte. Et quelle lutte plus grande peut-on concevoir que celle dont Prométhée est l'incarnation, et qui soulevait la terre contre le ciel?

Au commencement de la première partie, Prométhée pétrit le limon primitif, sur les bords de l'Océan; seul vivant sur la terre, il est entouré de peuples d'argile qui n'ont pas encore reçu la vie. Il forme ainsi l'homme en dépit des dieux qui,

> A leur création, portant eux-même envie,
> N'entr'ouvrent qu'à moitié les portes de la vie.

Il achève de modeler la figure d'une géante; il l'anime en partageant son souffle avec elle.

> Limon, que Prométhée a formé de ses doigts,
> Reçois encor son ame et tressaille à sa voix!
> Puisses-tu, quand du jour tu verras la lumière,
> Ne regretter jamais la terre nourricière
> Où, caché loin de moi, sous le pied des ormeaux,
> Tu dormais sans penser, dans les flancs du chaos!

La géante s'éveille à la vie. Elle sera la compagne de Prométhée, la mère des nations; elle s'appelle Hésione de ce nom qu'Eschyle a consacré, mais qu'on ne retrouve pas dans les mythologues. Prométhée lui prédit toutes les douleurs qui l'attendent; mais Hésione n'en accepte pas moins la vie avec reconnaissance, et elle salue avec ivresse l'univers qui lui sourit.

Digitized by Google

Alors Prométhée va puiser au volcan de Lemnos le feu qui doit animer les hommes dont il a formé les corps avec l'argile. Les Cyclopes y forgent la foudre au milieu des flots de lave qui s'épanchent,

Comme un dragon qui va boire
Dans le calice des mers.

Prométhée les voit s'endormir; il monte sur la cime du volcan et puise la flamme divine dans un vase, il l'apporte à Hésione qui construit le premier foyer; puis il appelle les humains à son feu. Les hommes s'avancent de toutes parts en murmurant des sons confus. Ainsi passent devant Hésione, les femmes, les enfans, les veillards, les rois, les prophètes, toute la multitude des vivans. Prométhée leur demande :

Que vous faut-il encore?

Le chœur des hommes répond :

Ah! donnez-nous des dieux!

Ainsi ces peuples courent au-devant de la servitude à laquelle Prométhée s'est soustrait. Voilà la première douleur du créateur; il voit sa création dégénérer en ses mains dès le premier jour, et détruire toute son espérance et tout le fruit de son génie. La première partie est terminée par un chœur de cyclopes témoins des prodiges de la civilisation naissante dont Prométhé a fait présent aux hommes après leur avoir donné la vie et le feu. Dans cette partie, on voit que M. Quinet ne s'est point arrêté à mettre d'accord les traditions diverses qui existent sur la première époque de Prométhée; poussé par cet amour des choses naïves et primordiales qu'il a porté dans tous ses précédens ouvrages, il a rejeté les fables accessoires et les allégories morales qui, dans Hésiode et dans les poètes postérieurs, accompagnent la création de l'homme et l'invention du feu; il a écarté les personnages d'Épiméthée et de Pandore dont nous avons vu que Calderon avait tiré tous les effets de sa comédie et qui semblent être des inventions d'une époque déjà ingénieuse et d'une civilisation avancée; il a voulu raconter les premiers mystères de la vie humaine, avec l'austère simplicité d'un contemporain du monde antéolympien.

Dans la seconde partie, les cyclopes entraînent Prométhée sur le sommet du Caucase. C'est Némésis, la déesse de la vengeance, qui veille à l'exécution de l'arrêt de Jupiter. Elle voudrait qu'on enchaînât l'ame de Prométhée. Mais tout ce que les cyclopes peuvent faire, c'est de lier le corps du Titan; encore murmurent-ils contre la barbarie des dieux nouveaux qui ordonnent cette cruauté. Némésis punit leur compassion en les faisant à jamais disparaître dans les entrailles de la terre. Prométhée resté seul, se plaît dans son supplice, et ne songe qu'aux grandes choses qu'il a faites. Comme dans le drame d'Eschyle, l'Océan vient plaindre Prométhée; mais pour Eschyle, l'Océan n'était qu'un dieu plus compatissant que les autres; c'était un Titan qui pleurait sur le sort d'un Titan. M. Quinet a élargi le sentiment du poète

Digitized by Google

stincts de la lourde et imbécile matière. L'Océan ne voit que la souffrance physique de Prométhée. Celui-ci lui répond avec un rire amer que le véritable vautour, c'est la tristesse intérieure qui ronge son cœur. L'Océan ne comprend pas ce supplice de l'ame. Prométhée lui demande des nouvelles du monde; plein de tendresse pour sa création, il veut savoir ce que les hommes sont devenus et s'ils songent à lui. L'Océan n'a que de tristes choses à lui apprendre. Prométhée écoute avec une douleur muette le récit de l'ingratitude des hommes. Puis il continue ses questions :

Mais les dieux que font-ils? dans leurs apothéoses,
N'a-t-on pas sur leurs fronts vu s'effeuiller les roses?
Sont-ils ce qu'ils étaient? plus jeunes ou plus vieux?
Et le ver du sépulcre entre-t-il dans les cieux?
Dis! parle! de leur chute est-il quelque présage?
Les douze olympiens changent-ils de visage?

L'OCÉAN.

Heureux qui sur les dieux a fondé son appui!
Ce qu'ils étaient hier, ils le sont aujourd'hui.
Pendant que sur ton roc ce vautour te dévore,
Ils recueillent en paix les roses de l'aurore;
. . . . . .
De l'aveugle avenir enfin qu'espères-tu?
Les dieux possèdent tout.

PROMÉTHÉE.

Excepté l'inconnu.

L'Océan l'exhorte à prier les dieux; et comme Prométhée s'indigne contre cette pensée, il s'écrie :

Insensé! comme une eau qui se perd dans les sables,
Sa raison s'est perdue au milieu de ses maux.

PROMÉTHÉE.

Conserve ta pitié pour tes frêles roseaux.
Ce que tu n'entends pas, tu le nommes folie;
Caressant sous la vague une ombre ensevelie,
Adore, sans penser, les dieux que tu connais:
Ils plaisent au limon, le limon les a faits.

Prométhée et l'Océan ne peuvent s'entendre. Celui-ci est l'image du chaos; l'autre est au contraire l'esprit de l'ordre, et le prophète de l'avenir; Prométhée reste donc seul après avoir effrayé l'Océan, par la prédiction de la chute de ces dieux de la matière aux pieds desquels l'univers est prosterné. Mais avant que sa prophétie s'accomplisse, il va subir un déluge de maux. D'abord c'est Hésione, l'épouse qu'il s'est donnée, qui, saisie par la mort, appelle en

Digitized by Google

vain son créateur à son secours, du fond de la vallée où elle se traîne vers lui. Prométhée ne peut la secourir; du sommet où il est enchaîné, il entend les derniers soupirs qu'elle rend avec la vie. Alors les sibylles accourent vers lui; il les interroge, à leur tour, sur le sort du monde. Les sibylles répondent :

Comme toi dévoré par la haine ou l'amour,
Chaque homme a son Caucase et nourrit son vautour.

Inhabiles à expliquer les présages qui se font voir au milieu des désolations de l'espèce humaine, elles en viennent demander le sens à Prométhée qui leur apprend que c'est le signe de la mort des dieux.

LE CHŒUR.

Blasphème! est-il donc vrai qu'en secret, Prométhée,
Le prophète chez toi ne cache que l'athée?

. . . . . .

. . . . . .

PROMÉTHÉE

Tous vos dieux vont mourir.
Mes yeux ont déjà vu deux races immortelles,
Tour à tour usurper les voûtes éternelles.
Au noir Chaos j'ai vu Saturne succéder;
Saturne à Jupiter à son tour doit céder. . . . . .
A qui va Jupiter céder l'aigle suprême?
Je le demande aux cieux. Est-ce là mon blasphème?

LE CHŒUR.

Malheur à qui prévoit l'avenir de trop loin!
Le Temps, au pas tardif, est sourd à son génie.
En vain il prend d'abord l'avenir à témoin.
En sursaut éveillé, l'univers le renie.

Prométhée prédit un dieu nouveau; comme preuve de l'éternité de Jupiter, les sibylles lui montrent son messager ailé qui descend du ciel sur le Caucase. C'est Mercure; il presse Prométhée de déclarer nettement quel est ce dieu qu'il annonce, et dont Jupiter est effrayé; il emploie inutilement la ruse et la terreur; Prométhée se révolte contre ses séductions, rit de ses menaces, et demeure inflexible. Comme à la fin du drame d'Eschyle, l'univers s'enflamme et tremble sous les foudres de Jupiter; les dieux se précipitent sur leur victime. Prométhée va éprouver un mal plus affreux encore que tous ceux qu'il endure; vaincu par la douleur, il commence à douter de lui-même et de l'avenir : il se met à célébrer le néant. Mais les sibylles, qui ont retenu ses oracles, les lui répètent pour le consoler. Ainsi, la seconde partie du poème se termine par un chœur de sibylles qui marquent la transition du monde antique au monde nouveau qui va éclore. Prêtresses du paganisme, on sait qu'elles furent adoptées par le culte chrétien, qui leur a témoigné son respect dans ses chants et dans les peintures de ses temples.

Digitized by Google

Elles célèbrent donc tout ensemble la fin du paganisme et l'aurore d'une religion nouvelle. Les défaillances du doute et les pressentimens de la foi se mêlent dans leur bouche; leur sein rempli du passé et de l'avenir, se livre éperdument aux inspirations qui le partagent. Leur hymne vagabond se détache cependant peu à peu du vieux monde, et finit par une prière au maître inconnu du monde nouveau.

On a pu voir, dans les scènes que nous venons d'analyser, que M. Edgar Quinet ne s'est pas contenté d'imiter le drame d'Eschyle, mais qu'il l'a transformé, en quelque sorte, et complété. Livré désormais à lui-même, il a négligé les hypothèses par lesquelles l'érudition a essayé de refaire le dénouement de la trilogie du poète grec; et il a puisé entièrement dans son imagination l'idée qu'il a développée dans la troisième partie de son œuvre. La délivrance de Prométhée par Hercule, telle qu'elle a été imaginée par les poètes grecs, lui a paru une invention incomplète, et aujourd'hui inadmissible. En effet, ainsi que l'auteur l'a dit lui-même, dans la préface pleine de vues élevées, qui précède son poème, comment les dieux païens pouvaient-ils délier, sans se mentir à eux-mêmes, le grand blasphémateur dont ils avaient juré l'éternel supplice? Une solution plus raisonnable, plus vraie, plus hardie, en même temps, s'est présentée à l'esprit de M. Quinet. Prométhée a prédit la chute de Jupiter; ce n'est donc qu'après la chute de Jupiter qu'il pourra être délivré. Mais quel est le dieu rédempteur annoncé par les poètes antiques qui nous ont transmis cette fable? Son nom est écrit dans l'histoire. Qui a détrôné Jupiter? C'est Jehovah. Qui a délivré l'humanité des chaînes du matérialisme où le paganisme la tenait prisonnière? C'est le Christ. Qu'est-ce que c'est que Prométhée, si ce n'est l'image de l'humanité elle-même? Pourquoi donc ne supposerait-on pas que le dieu qui a affranchi l'humanité, a brisé aussi les liens de Prométhée?

Cette conclusion une fois admise, restait la difficulté de fondre les idées païennes, qui sont empreintes dans les deux premières parties, avec celles du christianisme qui devaient dominer la dernière. Mais cette difficulté n'est point si grande qu'on pourrait se le figurer d'abord. Le christianisme n'est-il pas sorti du sein du paganisme? N'a-t-il pas hérité d'une foule d'idées développées sous son empire? N'a-t-il pas approprié à son culte des cérémonies de ce culte qu'il venait remplacer? Aussi les poètes de la renaissance, depuis Dante et Boccace jusqu'au Tasse et au Camoëns, ont-ils mêlé avec plus ou moins de bonheur, selon la force de leur génie, la mythologie de ces deux religions qui ont commencé par exister ensemble, et qui sont encore associées ensemble, dans le respect que les intelligences élevées professent pour les grandes institutions du passé. M. Quinet n'a donc pas reculé devant l'idée de faire un poème mixte, semblable à ceux de la renaissance. Il avait du reste, de nos jours, l'exemple d'une audace toute semblable; dans les premières années de ce siècle, M. de Châteaubriand a tenté, dans son ouvrage des *Martyrs*, de rapprocher la poésie païenne et la poésie chrétienne.

La troisième partie du poème de M. Quinet nous montre deux archanges

Digitized by Google

descendant du ciel avec l'aurore. Le premier est l'archange Michel, représentant de l'esprit biblique; l'autre, l'archange Raphaël, incarnation du sentiment évangélique; ils s'entretiennent dans l'immensité. Leurs discours reflètent toute la différence de leurs natures; la pensée de Michel est pleine de force et d'énergie, celle de Raphaël pleine de mansuétude et de douceur. Apportant la vie nouvelle au monde, ils touchent la cime du Caucase; ils y aperçoivent Prométhée enchaîné, et l'interrogent. A leur voix, Prométhée s'émeut, comme si de lointains et vagues souvenirs s'éveillaient dans son âme; puis il leur adresse lui-même des questions :

Où donc êtes-vous nés? de cette chaste armure
Qui donc a revêtu vos flancs et votre sein?
Quelle vierge a filé votre robe de lin?
Peut-être habitez-vous les grottes de Pénée;
Où plutôt retirés sur le mont Cyanée,
De l'Olympe inconnus et de tout l'univers,
Votre toit se marie au tronc des myrtes verts.

Pressé de nouveau de dire qui il est, il leur raconte sa longue histoire, avec une naïveté pleine à la fois de grandeur et de charme : au milieu de l'obscurité complète des premiers souvenirs de son enfance, il a conservé la pensée à demi voilée d'un dieu invisible, universel, unique et vrai, qui était son père; mais à une époque qu'il ne peut préciser, tout ce monde antérieur s'effaça :

Comme un aiglon tombé de l'aire paternelle,
Sans refuge, orphelin, j'errai dans l'univers.
Alors je commençai d'adorer les enfers.

Il rencontra, sur un mont, des dieux qui s'enivraient de toutes les délices inférieures de la matière; il aurait pu partager leur banquet, et se faire, comme eux, des idoles; mais il prit toutes ces vanités en pitié,

Et toujours affamé d'un plaisir immortel,
Je quittai tous les dieux par un éclat de rire.
De l'abîme bientôt je visitai l'empire.
Le monde était désert; l'homme n'était pas né.

L'univers était sans voix; Prométhée songeait à lui en donner une, et à tirer de l'argile une forme plus belle que toutes celles que les dieux avaient façonnées; chaque jour il attendait la réalisation de son rêve.

Ainsi mes jours passaient... si c'étaient là des jours.
Un soir (cette heure est triste et me navre toujours)
Dans la mer je voyais se mirer l'astre blême;
Mais l'orage éternel ne grondait qu'en moi-même.
Tout dormait; j'enviais les songes des roseaux,
Et mon ombre, comme eux, dormant au fond des eaux.
Un penser (d'où me vint cette lueur sublime?)
Tout d'abord m'éclaira. Sur le bord de l'abîme,

Digitized by Google

D'un vil et noir limon recueilli par hasard,
Je fis un demi-dieu, fragile enfant de l'art.

Ainsi il forma l'homme; il l'anima, puis il lui apprit les sciences et les arts, il lui donna la civilisation; et c'est pour cette raison que Jupiter l'a crucifié. A ce nom de Jupiter, l'archange Michel s'indigne, et lui apprend que Jupiter est déchu de l'Olympe. Prométhée ne le veut pas croire. L'archange lui raconte les changemens du ciel et de la terre; mais Prométhée a trop souffert pour se laisser persuader facilement; on sent que la douleur a desséché son ame, et lui a fait une irréparable vieillesse.

Pardonnez aux soupçons; ils sont fils des tristesses.
Mais tous les dieux nouveaux sont féconds en promesses.
Avares du présent, prodigues d'avenir,
Par le même chemin on les voit tous venir

Le blasphème erre encore sur la bouche du vieux Prométhée; mais un miracle va changer son ame. Par un mot Raphaël brise ses chaînes, et Michel tue le vautour qui le dévore. L'ame de Prométhée ne peut cependant se livrer si entièrement à la joie de sa délivrance qu'elle ne conserve une sourde défiance. Comme pour achever de dissiper ses doutes, les dieux bannis de l'Olympe passent devant lui; ils supplient les archanges de les laisser vivre dans quelque coin ignoré de la terre, et, ne trouvant aucune pitié, ils blasphèment à leur tour contre la dureté des maîtres du ciel; les archanges les précipitent dans le néant. En se dispersant, les dieux anciens annoncent au dieu qui les écrase une chute semblable à la leur. Quand ils ont cessé de faire entendre leurs imprécations, les archanges enlèvent Prométhée dans le ciel; le Titan y conserve encore la morsure de la douleur, qui est comme un secret avertissement des nouveaux tourmens qui attendent l'humanité dans son infatigable voyage à travers des cieux toujours nouveaux. Un chœur de séraphins, au milieu desquels Hésione, rendue à la vie, fait entendre sa voix, célèbre l'avènement de la foi nouvelle et couronne tout le poème.

L'analyse de cet ouvrage en a suffisamment éclairé la pensée. Considéré sous son aspect le plus général, il offre le tableau du développement entier de l'humanité; c'est un abrégé des croyances du monde. En regardant plus au fond, on voit clairement qu'il présente l'histoire des douleurs que le doute fait souffrir à l'homme, mais aussi des progrès qu'il lui fait accomplir. Jusqu'à ce jour les poètes qui s'étaient inspirés du Prométhée antique n'avaient jeté au milieu de notre société pleine de trouble que des angoisses nouvelles. Byron, ce Prométhée que l'Europe a vu vivant, a rempli l'air des cris de son désespoir, qui retentissent encore à nos oreilles. Il appartenait à notre nation de produire un poète qui vînt venger l'avenir des blasphèmes qui s'adressent au passé, et de montrer comment le mal est une épreuve qui mène au bien, comment le scepticisme est la transition nécessaire qui conduit d'une foi à une autre foi.

Il y a aussi dans la société actuelle un vice plus terrible que le blasphème.

Digitized by Google

mieux vaut maudire le ciel et le nier que de rester indifférent à ses merveilles, et que de vivre tout entier dans les horizons inférieurs de la terre. L'oubli de Dieu est un mal plus honteux que l'athéisme. Cependant, à l'heure qu'il est, tandis que quelques esprits égarés entre la lumière et la nuit, se tourmentent dans le vide, et, pleins de l'horreur que leur inspire l'obscure solitude où nous marchons, jettent leurs anathèmes à la face du ciel, la foule s'appesantit dans un sensualisme impur, auquel les arts eux-mêmes prodiguent leurs ornemens et leurs voiles. Cette insolente ivresse de la boue est odieuse aux hommes qui poursuivent, dans leur isolement, les présages d'un meilleur avenir, et bien souvent elle porte le découragement dans leur cœur. A tous ces esprits purs et élevés le poème de M. Edgar Quinet apparaîtra comme un rafraîchissement salutaire; ils y pourront voir l'implacable protestation de l'esprit humain contre toutes les puissances matérialistes; ils espéreront que la série des hymnes du doute étant définitivement close par ce chant d'espérance, toutes les facultés poétiques dispersées jusqu'à ce jour dans des œuvres fragmentaires se concentreront dans la méditation des grandes choses que notre nation a accomplies, et songeront à élever des monumens dignes de sa gloire.

Il y a dans la forme de ce poème autant de sérénité et d'élévation que dans la pensée qui l'a inspiré; comme l'idée est entièrement étrangère aux créations sans espoir et sans foi avec lesquelles on berce aujourd'hui l'indifférence publique, le style aussi est exempt des bizarreries et des prétentions pénibles par lesquelles on tourmente notre langue. M. Quinet a visité la Grèce, et il a voué aux débris de sa littérature et de ses arts un culte pieux, qui a donné au poème que nous venons d'analyser un délicieux parfum de calme et de simplicité. Plein d'admiration pour les beaux monumens de notre littérature, il a trouvé en eux le secret de cette alliance du génie antique et du génie moderne qu'il voulait réaliser. La littérature française, quoi qu'on fasse, devra toujours sa plus belle gloire à ce vrai sentiment de l'antiquité dont elle est, depuis la renaissance, le plus fidèle représentant. L'esprit philosophique qui est la véritable source de sa vie, et qui préside aux destinées de notre nation, établit entre elle et les siècles philosophiques de l'ancien monde des liens qu'on ne détruira jamais. Le mérite de ce Ronsard, dont on a pris le nom dans ces dernières années comme le symbole de la révolte contre les anciens, consiste au contraire dans la dévotion qu'il avait pour eux; et c'est lui qui le premier a renoué chez nous cette chaîne de la grande tradition littéraire qu'on a vainement essayé de briser de nos jours.

La versification de M. Quinet ne ressemble donc en rien au procédé des poètes de notre époque, qui, ne trouvant pas la lumière dans leur esprit, entrechoquent péniblement les mots pour voir s'ils n'en pourront pas faire jaillir l'étincelle sacrée; elle est paisible, simple, je dirai même élémentaire, comme cette belle et naïve civilisation grecque, dont elle a voulu faire renaître les songes parmi nous; elle laisse parler la pensée toute vraie et toute nue. C'est par une grande étude et par un labeur dont il faut qu'on tienne

Digitized by Google

compte, qu'un poète, d'une imagination aussi brillante et aussi prodigue, s'est restreint à cette grande sobriété; ayant à sa disposition l'or, l'argent, l'ivoire, et tous les métaux les plus riches, sachons-lui gré d'avoir fait sa statue d'un marbre pur et uniforme.

Sans doute les Grecs lui ont été fort utiles; Homère et Eschyle lui ont donné l'exemple de cette primitive simplicité de contour dont il a fait un usage si inattendu. Mais il a trouvé aussi dans nos auteurs d'excellens modèles, qu'il n'a pas vainement étudiés, et dont il a rajeuni le style. Dans toutes les parties de son poème où le dialogue domine, on sent l'influence de Corneille; c'est ce vers plein, concis, grand et simple à la fois, empreint d'une noble rudesse, et profondément martelé par la pensée. Les récits nous ont rappelé une forme plus souple et plus naïve, ils ont été écrits avec le grand vers de La Fontaine, ce beau vers de Philémon et Beaucis, si grave et si facile dans son allure, et où revivent toute la grace et toute la simplicité de la poésie antique. Pour les chœurs, M. Quinet en a pris la forme dans Jean-Baptiste Rousseau; mais il a imité les cantates plus que les odes de son modèle, et il a beaucoup moins cherché à prendre un ton général d'harmonie qu'à exprimer, par des coupes inventées, des idées et des situations différentes. De toutes ces formes, la première lui est plus familière que la seconde, et la seconde plus naturelle que la dernière; il s'est fait avec ces trois manières une sorte de style composite dont il a su ramener les nuances diverses à l'unité.

Nous avons la conviction que l'œuvre que nous venons d'apprécier n'est pas faite pour la vie éphémère des choses qui brillent et qui passent; elle tranche si complètement avec tout ce que l'on fait aujourd'hui, que nous ne saurions prévoir l'accueil qu'elle recevra du temps présent. La pensée profonde qui l'anime lui garantirait l'avenir, quand même la forme dont elle est revêtue ne trouverait pas les esprits bien disposés; dans le temps où nous sommes, c'est une chose rare qu'une idée de la portée et de la taille de celle que nous venons d'examiner. Y a-t-il beaucoup d'ouvrages qui forcent la critique à agiter toutes les questions que nous avons dû soulever à propos de celui-ci, et qui l'obligent à remonter ainsi le cours des âges et la série des créations poétiques? Un poème dont l'enfantement remue tant de souvenirs dans le passé, n'éveillerait-il pas les échos de l'avenir? Nous ne le croyons pas. Oui, l'avenir ignorera beaucoup de noms aujourd'hui célèbres; mais il connaîtra celui de ce naïf et hardi poète, qui, chaque année, emporte dans ses forêts l'émotion de tous les tressaillemens de notre grande ville, et qui, chaque année, nous rapporte de sa solitude l'œuvre consciencieuse éclose au milieu du calme de la nature, loin de toutes les passions impures et tumultueuses. Le ver qui ronge les idoles que la foule adore, finira par les réduire en poussière, et l'œuvre de la corruption retournera à la corruption. Mais les grandes idées nées d'un noble cœur sont assurées de ne pas périr; la postérité ne se paie pas de vains sons : c'est dans l'élévation de l'ame et de la pensée qu'elle reconnaît la marque du vrai génie.

H. Fortoul.

Digitized by Google

DU

COMITÉ HISTORIQUE

DES ARTS ET DES MONUMENS

ÉTABLI AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous avons déjà parlé de la nouvelle organisation des comités historiques par M. de Salvandy. D'après l'arrêté ministériel, la commission entière se partage en cinq comités dont l'un, celui des arts et des monumens, est chargé de diriger des recherches sur toutes les œuvres de l'art, d'interroger l'architecture, la sculpture, la peinture, et de leur demander tout ce qu'elles peuvent fournir de renseignemens historiques. L'archéologie enfin, dans le sens restreint et usuel du mot, est dans les attributions de ce comité, comme la paléographie dans celles du comité des inscriptions. Nous allons en conséquence dire un mot de l'archéologie avant d'indiquer la série de travaux que le comité des arts doit faire ou diriger, et les résultats que ces travaux obtiendront nécessairement.

L'archéologie fait de l'histoire, ou plutôt prépare des matériaux à l'histoire en observant les diverses formes que l'art imprime aux divers métaux, comme la paléographie fait de l'histoire en s'enquérant des mots et des phrases. L'une étudie la langue qui se parle avec des lignes et des couleurs, l'autre la langue qui s'exprime par des lettres. Toutes deux aboutissent au même but, parce que toutes deux étudient les deux faces d'une même question.

Je ne contesterai rien à la paléographie, je la déclarerai même une science

Digitized by Google

bien faite, fort avancée, une science à qui ni les Linnée ni les Lavoisier n'ont manqué pour lui donner une classification et une terminologie, ni les Cuvier pour la parler à l'aide de mots ordonnés par une syntaxe.

Il est vrai qu'on serait fort embarrassé de citer un paléographe qui fût de la taille des savans qu'on vient de nommer; mais ce que les individus ont fait dans les sciences physiques, ce sont les corporations qui l'ont accompli dans cette science historique; on ne trouve pas un homme, mais une société de génie. L'Académie des Inscriptions aurait à raison droit de se fâcher si on lui contestait sa gloire; elle écraserait le détracteur avec les grands travaux qu'elle a accomplis et ceux qu'elle tient en ce moment sur le chantier. Je m'incline donc devant les paléographes de l'Institut. — Mais l'archéologie est loin d'avoir eu le même bonheur. Ici, point d'hommes, point de corps à grande capacité. L'archéologie grecque, romaine, et surtout l'archéologie égyptienne, auraient sans doute à citer quelques noms éclatans, étrangers à la France, ou nos concitoyens d'un âge antérieur, ou nos contemporains; mais ces noms eux-mêmes sont ternes sur plus d'un point. Au surplus, j'abandonne l'appréciation des érudits qui se livrent aux antiquités étrangères, parce que j'ai à parler seulement de nos antiquités nationales et du comité qui les étudie exclusivement.

L'archéologie française, qui sera, il faut l'espérer, une grande et belle science dans quelques années, est aujourd'hui si misérable, que tous les hommes intelligens s'en moquent et ont le droit de s'en moquer.

C'est que d'abord elle n'est pas faite et n'existe qu'en germe; car elle n'a ni terminologie pour dénommer les objets dont elle s'occupe, ni classification pour disposer ces objets dans un ordre quelconque Comme l'enfant qui ne sait pas encore parler, elle en est réduite à se faire comprendre par des gestes, pour ainsi dire, plutôt que par des mots.

L'archéologie est donc une science en enfance et qui ne parle pas encore.

Mais, et ce fait est bien autrement déplorable, les hommes qui se sont occupés d'archéologie en France, sont peu sensés pour la plupart. Je ne parlerai pas des phases diverses par lesquelles l'archéologie a passé depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours : elles sont si nombreuses et tellement chargées de faits, qu'il y a matière pour un curieux volume qui se fera un jour et avec avantage pour la science. Je me contenterai de dire que les objets d'art, les statues et les figures particulièrement, n'ont jamais été vues en eux-mêmes, mais toujours au travers de préjugés et de systèmes religieux, scientifiques et historiques. Les alchimistes du XVe siècle voyaient dans le sacrifice d'Abraham la transmutation des métaux. Les astrologues du XVIIIe expliquaient l'absence ou la présence de la Vierge Marie dans un zodiaque par une intention astronomique; ils appelaient Jésus-Christ le soleil, saint Pierre le taureau, saint Jean les gémeaux. Les mystiques de nos jours vous donnent le sens allégorique d'une ogive, d'un chardon, d'un escargot; les historiens vous expliquent par les croisades la provenance du système gothique que les poètes font venir de la Forêt-Noire ou des Ardennes. Mon Dieu! pourquoi se tor-

Digitized by Google

turer ainsi l'intelligence ou la mémoire! Qu'on fasse donc de l'archéologie tout bonnement, tout simplement comme on fait de la botanique : avec les seules plantes et les seuls monumens sous les yeux. L'archéologie est une science naturelle aussi, puisque les objets qu'elle étudie sont physiques et palpables. Cuvier a mis la Bible de côté pour faire de la géologie, et a créé cette science qui s'est trouvée ensuite parfaitement d'accord avec la Genèse; pour le moment, renvoyez les textes, et l'histoire, et les systèmes, pour étudier les monumens de l'art, et vous verrez en peu d'années que votre science ne sera pas contredite par l'histoire, comme elle l'a été jusqu'alors, mais au contraire, confirmée par elle et avec beaucoup d'éclat. C'est pour avoir négligé les monumens et ne les avoir vus que les livres à la main, qu'on a fait, jusqu'à cette heure, une besogne archéologique si déplorable. Ajoutez, et je reviens à mon dire de tout à l'heure, que cette perpétuelle contradiction entre l'histoire et les monumens, que cette continuelle torture à laquelle les antiquaires ont soumis leur esprit pour interpréter l'art par l'histoire, au lieu de l'interpréter par lui-même, ont entraîné dans de graves erreurs la plupart des archéologues.

Certains antiquaires, par exemple, ont pris pour spécialité les antiquités qu'on appelle gauloises, ou celtiques, ou druidiques, ou ibériennes, à tort ou à raison, peu importe. Ils ont lu Strabon, César et Tacite, avant d'avoir étudié les monumens; il eût mieux valu les lire après, car ils ne rêvent que roches druidiques, que tombelles gauloises. Ces panthéistes en archéologie déifient toute pierre naturelle et font des dieux avec les cailloux des champs. Ils ne peuvent rencontrer une roche dans les bois ou les prés, sans l'adorer, la proclamer un monument de la religion druidique, et faire remarquer, avec une horreur toute philantropique, une rigole encore tachée du sang des victimes humaines immolées au dieu Teutatès. — Par malheur, la rigole est une fente de la pierre, et le sang est une plaque de mousses desséchées et rougies par l'automne, comme celles qui tapissent, dans toute sa hauteur, l'aiguille du mont Saint-Michel, au Puy en Velay, où l'on n'immole pourtant que les blanches hosties de l'eucharistie.

Pour eux, tout monticule qui s'élève sur un terrain plat ne peut être qu'un tumulus gaulois ou franc qui a servi de sépulture à Brennus, à Mérovée, à Clodion-le-Chevelu; tout ossement fossile, trouvé dans une caverne géologique, a dû appartenir à quelque géant historique des Cimbres ou des Teutons. Mais examinés de près par la science, les os du géant Teutobochus ont été reconnus, il y a bientôt un an, pour être ceux d'un mastodonte; M. de Blainville en a même dit l'espèce. — C'est ainsi qu'on montre au musée de Dijon une pierre creuse qu'on avait prise, pendant cent cinquante ans, pour un peulvan et un taurobole antique, et qui n'est qu'un tronc chrétien où les bonnes femmes jetaient liards et deniers pour l'entretien de l'église et les pauvres de la paroisse.

Quant aux antiquaires qui étudient nos antiquités romaines, même chose à dire : l'histoire leur trouble la tête. Je ne nie pas que sur notre sol les Ro-

Digitized by Google

mains n'aient jeté quelques monumens de distance en distance; mais qu'ils les aient semés avec profusion, comme on le dit, qu'ils en aient eu le temps et la puissance, cela n'est pas croyable.

D'ici à dix ans, il faut espérer que nous aurons rendu à nos pères la plupart de ces monumens qu'on attribue aux Romains. Déjà les archéologues sceptiques demandent d'autres preuves que celles données jusqu'à ce jour pour déclarer qu'un monument n'est pas français. L'appareil ne suffit pas pour caractériser un édifice, et c'est par l'appareil seulement qu'on a reconnu jusqu'alors les constructions romaines.

Pour les antiquaires chrétiens, à part une dizaine que tous nous proclamons nos savans, nos intelligens, nos honorables maîtres, ils tombent dans les mêmes erreurs que les autres; aveuglés par l'histoire, par le mysticisme, par les systèmes, ils veulent rendre compte de l'art chrétien, où ils ne voient, ne sentent et ne comprennent rien. J'en connais un malheureux que le mysticisme a rendu complètement fou. — On voyait à Charenton, il y a quelques années, un homme qui se croyait le carillon de Dunkerque. Le pauvre fou allait et venait nuit et jour dans sa cabane, de seconde en seconde, comme le balancier d'un horloge; il sonnait les heures, les quarts, les demies, les trois quarts; avant chaque heure, il carillonnait des pieds, des mains et de la tête, l'air si connu de tout le monde. Il ne put tenir long-temps à pareille fatigue, car il ne s'arrêtait pas plus qu'une horloge bien montée. Une nuit, après avoir sonné le dernier coup de onze heures, il tomba mort d'épuisement. — L'antiquaire dont je vous parle est passé à l'état de ce carillon humain. Persuadé qu'une cathédrale est un mythe de pierre, un système moral bâti, il cherche et trouve une intention dans les proportions d'une église, une idée dans sa direction, une pensée dans sa forme, tout un traité de théologie dans les assises qui montent des fondations à la pointe des clochers. Puis, renouvelant la magnifique légende de je ne sais plus quelle sainte, qui, une nuit, vit son cœur se dilater et se modeler en forme de sanctuaire où Jésus-Christ lui-même disait la messe, il s'est cru pétrifié et transfiguré en cathédrale. On rencontre dans les rues un homme long, maigre, pâle de figure, à l'œil cave, étendant ses bras en croix comme la nef transversale d'une église, inclinant la tête sur l'épaule gauche, comme on s'imagine que Notre-Dame de Paris penche son chevet vers le nord, parce que Jésus-Christ mourant laissa tomber douloureusement sa tête; cet homme, c'est notre antiquaire chrétien, à qui l'exagération du mysticisme archéologique a troublé la raison. Il se croit cathédrale. C'est déplorable de voir une intelligence, remarquable assurément, ainsi ruinée par une erreur. Et malheureusement cette maladie est contagieuse, car tous les antiquaires chrétiens en sont plus ou moins sérieusement atteints. Faut-il parler encore de ces antiquaires si nombreux qui vont recueillir les traditions plus absurdes l'une que l'autre pour faire de l'archéologie, et qui, voyant à Notre-Dame de l'Épine, des anneaux de fer scellés contre une muraille du xve siècle, pour attacher les ânes le jour de la fête, croient, sur la foi des traditions, que ces anneaux,

Digitized by Google

ont été placés là pour attacher les chevaux d'Attila, le grand héros épique de la Champagne; qui, voyant sur la route de Châlons à Troyes de la pierre calcaire cylindrique comme un humérus et veinée de silex noirâtre, croient que ce sont les os calcinés de ces milliers de Huns tués par les Romains; qui, sur le plan d'une abbaye, voyant indiquée par le nom de salle des morts une pièce contiguë à l'église, et où les cadavres encore chauds étaient apportés comme cela se pratique à l'Hôtel-Dieu de Paris, où il y a un refroidissoir pour un pareil usage, lisent *salle des Maures*, préoccupés qu'ils sont par les traditions orientales, et pensent que cette pièce était en ogive comme l'Alhambra et les Alcazars mauresques? — Quelques antiquaires, enfin, usent leur vie sur des vétilles, et passent leurs plus belles années à disserter sur des niaiseries, comme autrefois les antiquaires païens sur les cornes de la biche chasseresse, sur les yeux sans prunelles du bel Antinoüs, sur les sandales de Jason; ils dessinent et mesurent pour la millième fois deux ou trois colonnes d'un monument ruiné, tandis que des édifices immenses, solides, entiers, n'appellent pas une minute leur attention. Ils s'obstinent à déchiffrer le seul mot qui reste d'un manuscrit complètement effacé, et détournent les yeux d'un grand ouvrage auquel pas une lettre ne manque.

Ce sont toutes ces causes réunies qui ont jeté de la déconsidération sur l'archéologie; car on rend une doctrine, une science, une institution, responsable des vices et des folies de ceux qui la prêchent, l'étudient ou la fondent. Mais ces causes diminuent chaque jour en nombre et en intensité. L'archéologie bégaie déjà, si elle ne parle pas encore, et certains archéologues commencent à oublier l'histoire et les traditions; ils renoncent aux systèmes et aux mythes, ramassent des monumens importans et non des miettes archéologiques, et veulent faire de l'archéologie une science aussi rigoureuse, aussi positive qu'une science naturelle. C'est alors qu'elle rendra d'immenses services et qu'on ne lui contestera plus son utilité.

On peut indiquer d'avance les services qu'elle est appelée à rendre, et signaler son importance, surtout sous le rapport historique.

Prise de haut, l'archéologie est une noble science, qui fournit à l'histoire morale et politique, à l'histoire des arts libéraux et des arts industriels, à l'histoire des sciences et de la littérature, enfin à l'histoire physique et à l'histoire intellectuelle, la plupart des matériaux où elles vont puiser leurs faits. Comme on a contesté, comme des historiens contestent encore ces résultats, qu'on me permette de m'y arrêter quelques instans.

Sans l'archéologie, que saurait-on de l'histoire de l'Égypte, si ce n'est les fables racontées par Hérodote et les hiéroglyphes burinés par Sanchoniaton? Avec l'archéologie on a refait une grande partie de l'histoire des Égyptiens; on connaît déjà les mœurs de ce peuple, on est au courant de son industrie, on possède rectifiée la liste de ses rois, et cependant nous ne sommes encore qu'au bord de la science, nous avons à peine étudié les obélisques et les pylones qui en gardent l'entrée. Il en sera de même et mieux encore, assurément, pour l'archéologie chrétienne; car on n'aura pas affaire, comme

Digitized by Google

en Égypte, à des hiéroglyphes qu'on peut craindre de ne pouvoir jamais déchiffrer. D'abord elle donnera à l'histoire politique ou extérieure des faits d'un haut intérêt. Ainsi, dans la cathédrale de Sens et dans celle de Chartres, un vitrail raconte la vie de saint Thomas Becket, depuis sa nomination à l'archevêché de Cantorbery jusqu'à sa mort. La verrière de Sens, particulièrement, est d'une extrême importance; car, presque contemporaine de Becket, elle est encore chaude, pour ainsi dire, des passions politiques et religieuses que ce grand homme avait soulevées; puis elle est dans une ville habitée par le saint, où il a prêché (un médaillon de ce vitrail le représente en chaire parlant au peuple, avec cette légende : *Prædicat populum*), où il a laissé sa mitre, son aube et sa chasuble, qu'on garde précieusement dans le trésor, et qu'on montre aujourd'hui encore aux voyageurs. Cette verrière est un pamphlet contemporain en faveur de Becket contre le roi d'Angleterre. Je ne connais pas beaucoup de manuscrits historiques qui aient cette importance; aussi M. Augustin Thierry, qui, dans sa *Conquête des Normands*, a reproduit avec tant de chaleur ce drame tragique qui se noua en France et se dénoua en Angleterre par la mort affreuse du héros, va-t-il illustrer la nouvelle édition de son bel ouvrage par quelques tableaux empruntés à ce vitrail. A Troyes, cette ville si riche en peinture sur verre de toutes les époques du XIIIe au XVIIe siècle, car ses dix églises en sont remplies, une autre fenêtre raconte la jeunesse de saint Louis et la régence de la reine Blanche. Ce n'est pas sans intérêt qu'on voit, dans la ville du comte Thibaut de Champagne, la révolte, puis la soumission de ce noble troubadour, de ce turbulent amoureux de Blanche de Castille. Sur un autre vitrail de la cathédrale est peinte toute l'éducation de saint Louis par sa mère, qui, en vraie bourgeoise, lui apprend à lire, comme autrefois sainte Anne à la Vierge. Une des fenêtres de la Sainte-Chapelle de Paris représente la translation de la couronne d'épines achetée par saint Louis aux Constantinopolitains. On voit les différentes stations que la précieuse relique fit de Sens à Paris, et l'échafaud de la porte Saint-Antoine d'où l'évêque la montra au peuple. De Suger, ce grand abbé qui ne fit pas de miracles comme saint Bernard, qui ne fut pas canonisé comme lui, mais qui aimait les arts que Bernard détestait, qui décora comme un palais céleste la grande basilique de Saint-Denis, tandis qu'il s'était réservé pour lui une pauvre cellule longue de six pieds et large de quatre, qui déconseilla la malheureuse croisade dont Bernard fut le boute-feu, qui gouverna la France avec tant de fermeté et de sagesse en l'absence de Louis VII; de Suger nous n'avons d'autre portrait qu'une petite figure en pied, où il s'est fait représenter à genoux, priant la Vierge, avec cette légende : *Sugerius abbas*. Je ne parle pas de la tapisserie de Bayeux connue de tous, et où la conquête d'Angleterre est brodée avec des détails si intéressans. A Carcassonne, dans l'église de Saint-Nazaire, un bas-relief représente l'un des plus tragiques épisodes militaires de la guerre des Albigeois. A Notre-Dame de Reims, tous les vitraux de la nef représentent superposés les rois de France et les archevêques qui les ont sacrés. L'un de ces rois tient un glaive, tandis

Digitized by Google

que les autres ont un sceptre à la main. C'est Charlemagne (son nom y est: *Karolus*), et ce glaive, c'est la *Joyeuse* qui coupa ou ordonna de couper la tête à quatre mille cinq cents Saxons en un seul jour, et qui prend ici une terrible signification. Cette série d'archevêques n'est-elle pas plus intéressante que ces froides listes écrites sur parchemin, renfermés dans des diptyques que l'on ouvrait sur l'autel au moment du canon de la messe, et dont plusieurs sont conservés à la Bibliothèque royale?

Et les tombeaux, si nombreux en France, ne sont-ils pas chacun une feuille importante de notre histoire, depuis les simples dalles tumulaires qui couvrent, comme à Notre-Dame de Rouen et Saint-Remi de Reims, des cendres royales, jusqu'aux monumens de Saint-Denis, où quelquefois, comme aux tombeaux de Louis XII et de François Ier, c'est une portion entière de la vie du prince, qui est sculptée en relief ou en bosse sur toutes les parois? Il n'y a pas que des tombes royales : chaque ordre de l'état, les nobles, les clercs et les plébéiens, faisait sculpter son histoire sur un monument qui abritait ses restes. Et tant d'édifices écussonnés du blason des rois et des seigneurs ecclésiastiques et séculiers, ou même des bourgeois parvenus, comme on en voit en si grand nombre à Saint-Nizier de Lyon, ne sont-ils pas autant de sources où l'on devrait puiser pour refaire au complet le grand armorial de France et redresser de nombreuses généalogies?

Je ne donne que des indications, je ne rappelle que peu de monumens; mais ce que je viens de dire prouvera suffisamment que nos édifices chrétiens regorgent de faits de l'histoire proprement dite, de l'histoire extérieure et politique. — Mais encore et surtout l'histoire morale, intellectuelle, industrielle, coule à pleins bords dans les églises de toutes les époques, dans les châteaux féodaux, dans les constructions civiles du XVe et XVIe siècle. Un monument raconte aussi bien que les livres imprimés ou manuscrits des faits en grand nombre et de toute nature.

Par exemple, l'histoire de France, depuis les premiers siècles chrétiens jusqu'au XVIe, se partage, quant aux personnes qui en ont occupé la scène et quant aux idées qui ont fait ou modifié les évènemens, en quatre périodes très distinctes. A la première, c'est le clergé, c'est le pouvoir sacerdotal qui domine. C'est lui qui, du cadavre de la puissance romaine, fait sortir la nouvelle civilisation chrétienne. Les grands hommes d'abord sont les évêques, et ces évêques sont, pour ainsi dire, des chefs de dynastie, car l'un, saint Martin, fait de Tours la capitale des premiers Mérovingiens; l'autre, saint Remi, fait de Reims et de Laon le siége des derniers Mérovingiens et des premiers Carolingiens. Le clergé oppose à la fureur d'Attila, ici sainte Geneviève, là l'évêque d'Orléans, ailleurs celui de Troyes, et Attila recule. Après avoir chassé les Barbares, après avoir organisé la Gaule, le clergé appelle les Francs pour leur faire administrer le pays qu'il vient de convertir; il baptise Clovis, il canonise Clotilde. Il ne remet pas cependant toutes les affaires temporelles aux leudes, il n'abdique pas au profit des séculiers; car il s'introduit dans les assemblées politiques, et reste ainsi maître de la Gaule, dont il a

Digitized by Google

une course triomphale qui dura près de cinq cents ans. Quand Charles Martel eut dépouillé les prêtres pour enrichir les soldats, et que le guerrier chanta la messe en mettant la chasuble par-dessus la cuirasse, le clergé, qui avait fait son temps, céda la place à la noblesse. Ébroïn blessa la puissance hiératique à mort en tuant saint Léger, son rival.

C'est à Charlemagne que commence ce second acte du drame de notre histoire. Les Carolingiens sont de souche ecclésiastique : leur ancêtre est un évêque de Metz, c'est vrai; mais Charles Martel d'un côté, et Charlemagne de l'autre, paraissent, l'un dans sa vie publique, l'autre dans ses mœurs privées, oublier leur origine. Le prêtre régnera encore, mais ne gouvernera plus; il se fera renvoyer dans ses cloîtres, comme un intrigant, avec Adalhard et Wala, lorsqu'il voudra retremper ses mains aux affaires publiques; tandis que le pouvoir militaire, la noblesse, s'organisera par la féodalité, deviendra puissante par la hiérarchie, imposera des lois même à l'autorité sacerdotale. Quelques grands hommes de cette époque sont encore des saints, comme Guillaume, le grand saint du Midi, comme Angilbert, le saint du Nord: mais ils seront saints après coup, subsidiairement et après avoir été d'abord et surtout des héros laïcs. Et même, en leur qualité de saints, ils inspirent quelque peu de pitié: voyez leurs légendes; tandis que, comme héros, ils sont redoutables et magnifiques : voyez les poèmes qui parlent d'eux. Louis-le-Débonnaire est forcé d'abandonner aux nobles toutes ses propriétés, et de se ruiner pour les enrichir. L'hérédité des fiefs se constitue; Charles-le-Chauve signe celle des comtes. La noblesse s'organise, se rive au sol, s'attache à la terre, s'incorpore au pays. Elle impose son organisation même aux ecclésiastiques, car saint Benoît d'Aniane hiérarchise ses moines comme la noblesse ses vassaux, car Grégoire VII soumet tout le clergé à une sorte de discipline militaire. La noblesse, dans l'apogée de sa force, conquiert l'Angleterre à la tête d'un bâtard; elle conquiert la Sicile, et donne asile au terrible Hildebrand, qui fut heureux d'être recueilli par elle.

Mais la noblesse devait finir comme avait fini le clergé; elle devait laisser la place à un autre personnage. Déjà ce nouvel acteur se fait pressentir dans les chefs des deux grands pays européens : les Plantagenets qui sont rois d'Angleterre, et les Capets rois de France, descendant les uns d'un bourgeois de Rennes, les autres, selon Dante, d'un boucher de Paris. Le bourgeois va régner.

Les croisades furent plutôt un mouvement communal qu'un mouvement féodal : les bourgeois s'enrôlèrent sous Pierre-l'Hermite et sous Gautier-sans-Avoir, et ce fut après réflexion que les nobles voulurent prendre part à cette grande impulsion. Mais quand même on laisserait les croisades à la féodalité, d'autres symptômes n'annonceraient pas moins la puissance imminente du bourgeois.

D'abord les villes se soulèvent contre le brigandage des seigneurs et réclament la liberté; les unes achètent, les autres emportent des droits. Les

Digitized by Google

curés des communes et les bourgeois des villes, bannière en tête, accompagnent le roi dans ses courses contre les tyrans féodaux. Saint Louis promulgue ses établissemens contre la féodalité et oppose au pape la Pragmatique-sanction; le clergé et la noblesse, solidaires l'un de l'autre, à cause de leur puissance passée, sont souffletés sur la joue de Boniface VIII et brûlés avec les Templiers; tandis que le bourgeois se fait instruire à l'Université de Paris, apprend le droit romain, traduit la Bible et les Institutes dans sa langue vulgaire, et chasse le latin sacerdotal et féodal avec cette langue française, honnie jusqu'alors, et qu'aujourd'hui il impose à tous. Il réclame la liberté de la pensée par la bouche d'Abeilard, et par ses légistes s'empare de toute l'administration financière et politique du pays.

Le clergé recula devant la noblesse; la noblesse céda au bourgeois; le bourgeois s'écarta pour laisser passer le peuple qui, à son tour, prit en main l'autorité politique. Il annonça sa prise de possession par des actes atroces, par le massacre des juifs et des lépreux, accusés d'empoisonnement, comme à l'époque du choléra furent accusés et massacrés plusieurs malheureux. Jean-le-Bon, roi populaire, dégrade les petits seigneurs et les bourgeois en leur offrant de l'argent pour le service de son armée permanente; il en fait des valets à ses gages. Au contraire, il élève le peuple en le poussant dans les états généraux de 1356. Le peuple, de moitié dans les affaires politiques (sur 800 membres il y était pour 400), s'empara bientôt de la totalité de ces affaires, car toute la noblesse se retira des états. Alors Marcel est roi de Paris, roi du peuple. Marcel tué, le peuple de Paris est paralysé pour un moment, mais celui des campagnes s'agite; le Jacques-Bonhomme s'arme de socs de charrue, de pioches et de hoyaux, et fend la tête de ses tyrans. Il est bientôt forcé de rentrer chez lui, mais il en sortira une autre fois plus énergique et plus violent encore dans les sanglantes querelles des Bourguignons et des Armagnacs. Il saisit le couperet du bourreau Capeluche, le couteau de l'égorgeur Caboche, le rasoir du barbier Jean de Troyes, pour écorcher, égorger, dépecer ce qui reste encore de noblions; la populace massacre les Armagnacs dans les prisons. Puis vient Louis XI, qui s'habille pauvrement, qui aime les petites gens, qui d'un laquais fait son héraut, et d'un barbier son favori; qui saigne à blanc la veine des nobles. Puis vient l'imprimerie, qui reproduit et multiplie à bon marché pour le peuple ces riches manuscrits réservés aux riches jusqu'à présent, aux nobles et aux clercs; puis le canon qui perce les cuirasses et les poitrails bardés de fer du chevalier et de sa noble monture. Enfin Louis XII, le père du peuple, ferme cette période que Jean-le-Bon, si cher au peuple, avait ouverte. Il semble que les noms aient ici une signification : Charles est nommé le grand par la féodalité, Louis est appelé le gros par les gras bourgeois de son temps, Jean est appelé le bon par les plébéiens qui retrouvent un père dans Louis XII; Charlemagne ouvre l'ère des nobles, comme Louis-le-Gros celle des bourgeois, comme Jean-le-Bon celle du peuple.

Digitized by Google

Voilà ce qu'on lit dans les livres; voici maintenant ce qu'on lit dans les œuvres d'art.

L'art de la période qui court des premiers âges chrétiens à Charlemagne se distingue par trois caractères : le choix austère des sujets et des physionomies, la prédilection pour l'allégorie, et le mépris de la réalité.

De cet art, peu de monumens nous restent en France; mais par ceux que possède la Provence, surtout Arles, Marseille et Saint-Maximin; par les vestiges qui se voient encore dans l'Auvergne et même dans la Champagne, il est certain que cet art était identique à celui qui décorait les catacombes et qui remplit aujourd'hui le musée chrétien du Vatican, identique à celui des plus anciennes basiliques de l'Italie, de Rome particulièrement. Or là, toutes les scènes peintes et sculptées sont tirées de l'ancien et du nouveau Testament. C'est toujours Dieu qui est en scène; l'homme n'y apparaît que comme un accessoire ou comme un instrument dont la Divinité se sert pour prouver un fait ou un dogme. Ce dogme, c'est celui de l'immortalité de l'âme, l'espérance d'une vie meilleure, la foi dans la résurrection. Ainsi Noé sort à mi-corps de son arche et reçoit la branche verte que la colombe apporte à son bec, symbole de la vie rendue à la terre. Abraham va sacrifier Isaac que Dieu rappelle à la vie, en quelque sorte, par la voix d'un ange. Moïse fraie le passage de l'Égypte ennemie à la terre promise par la mer Rouge, ou bien tire l'eau d'un rocher comme Dieu fait sortir la vie de la mort, et enlève l'homme à la terre pour lui faire échanger les pleurs de ce monde contre les joies du paradis. Daniel dans la fosse, les trois enfans dans la fournaise, sont respectés l'un par les lions, l'autre par les flammes, comme le chrétien par la mort. Le Christ ressuscite Lazare, rend la vue à l'aveugle-né, guérit le paralytique et l'hémorrhoïsse, change l'eau en vin, comme Dieu la mort en vie, la maladie du corps en santé de l'ame. Du reste, peu ou pas de représentations de saints, la Vierge elle-même se montre assez rarement; aucune pensée terrestre, aucun portrait dans cet art : on ne voit que des symboles et que des choses du ciel. Le Christ, qui sera plus tard représenté sous la figure d'un homme ayant un âge humain et mu par les passions humaines, triste, mélancolique, impitoyable dans le jugement dernier; le Christ est là le plus souvent représenté sous une forme idéalisée, à la façon dont les artistes grecs traitaient leurs divinités; Jésus est comme une jeune divinité païenne, un bel Antinoüs après l'apothéose, un adorable Apollon après son retour dans le ciel. C'est un bel adolescent de dix-huit à vingt ans, imberbe, à la figure douce, rayonnante, aux cheveux blonds, bouclés, répandus sur les épaules; il est souvent debout sur un monticule d'où s'échappent les quatre sources du paradis terrestre et où viennent boire les cerfs et les agneaux.

A ce point commence l'allégorie, si chérie des premiers chrétiens, qu'ils en abusèrent, et qu'un concile de Constantinople, tenu en 692, l'interdit formellement. Non seulement Dieu, mais les hommes eux-mêmes, étaient allégorisés à cette époque. Les acteurs des faits bibliques ont été, à la façon de

Digitized by Google

certaines fables d'Ésope, transformés en animaux. Ainsi, au fameux tombeau de Bassus, le principal acteur d'un fait est représenté sous la forme d'un gros mouton entouré de petits agneaux : une baguette à la patte droite, ce mouton frappe l'eau du rocher, multiplie le pain et les poissons, change l'eau en vin, ressuscite Lazare. Ailleurs, ce gros mouton est saint Jean-Baptiste, qui met sa patte de devant sur la tête d'un petit agneau plongé dans les eaux du Jourdain, et qui est Jésus-Christ. Ailleurs, c'est Moïse qui, avec ses deux pattes de devant, prend de la main de Dieu les tables de la loi.

C'était un tel besoin d'allégorie, que les chrétiens empruntèrent même aux païens, qui les martyrisaient alors, une partie de leur système symbolique. Le fleuve du Jourdain est souvent représenté comme un fleuve antique, en vieillard couronné de plantes aquatiques, à barbe limoneuse, armé d'un sceptre de jonc, et accoudé sur son urne, d'où s'épanche la source. Le soleil est un homme ailé, la tête ceinte de rayons; la lune est une femme en buste, posée sur un croissant; le ciel est tantôt un vieillard, tantôt un beau jeune homme nu, étendant en arc-en-ciel ou en forme d'horizon un voile azuré. La lune, c'est Diane; le ciel, Uranus; le soleil, Apollon. — Voilà donc tout un art austère qui ne représente que des sujets religieux, et les habille de la forme allégorique la plus opposée à la réalité; il se moque de la réalité historique et de la réalité naturelle. De la nature, presque pas de traces, ou bien elle est empruntée à l'art du paganisme, comme les oiseaux, les couronnes, les palmes, les arbres, les fruits, les feuilles de lierre, les rinceaux de vigne, les dauphins; ou bien elle est absurde. Ainsi l'arche d'où Noé sort le haut du corps est un baquet tantôt carré, tantôt rond, où il a bien de la peine à trouver de la place même pour lui seul. Les personnages qui ne sont ni Jésus, ni les apôtres, ni les principaux acteurs des scènes, mais ceux pour lesquels Jésus fait des miracles, sont bien au-dessous de la grandeur naturelle, comme le paralytique ou le Lazare qui, pour un Christ ou un apôtre de six pieds, auraient à peine un pied et demi.

De l'histoire on n'a pas le plus mince souci, ou plutôt on la regarde avec un mépris profond. L'Évangile dit positivement que les mages offrirent au petit Jésus de l'or, de la myrrhe et de l'encens; eh bien! sur les sarcophages antiques, sur les vieilles mosaïques ou fresques, l'un de ces rois apporte une couronne de roses, l'autre une corbeille de gâteaux, l'autre des colombes! Le lierre sous lequel Jonas se mit à l'abri du soleil s'est, dans cet art, changé en cucurbitacée, et des melons d'eau pendent sur la tête du prophète, ordinairement tout nu. On cherche inutilement sur le front de Moïse les cornes lumineuses que les âges postérieurs, plus amis de l'histoire, n'ont eu garde d'oublier. Élisée lui-même, dont la calvitie fut si fatale à tant de pauvres petits enfans, est représenté chevelu. L'idée est la seule chose qui préoccupe; on lui sacrifie l'histoire jusque dans la disposition des sujets, car la Bible s'enchevêtre dans l'Évangile, comme l'Évangile dans la Bible.

Enfin, et le type des figures, et le choix des sujets, et la manière de les

Digitized by Google

représenter, indiquent une époque grave, austère, où tout parle de Dieu, où l'intelligence exercée du prêtre et du chrétien va plus loin que la réalité qu'elle méprise ou qu'elle transfigure.

Mais bientôt l'allégorie se sauva devant cette réalité si dédaignée. De tous ces agneaux représentant les fidèles et les apôtres, le seul agneau de Dieu ne disparut pas totalement, et encore Jésus-Christ se montra plus souvent en homme, et en homme réel, non en homme dieu, que sous la forme de l'animal qui symbolise la douceur. On est à l'époque féodale où l'on songeait plus aux choses de la terre qu'à celles du ciel, où l'intelligence était soumise par la force, le prêtre par le noble; aussi l'homme se fait peindre et sculpter à côté de Dieu, et la hiérarchie qui classe seigneurs, vassaux, vavassaux et serfs dans la société, se lit parfaitement dans les œuvres figurées.

Une curieuse peinture du cimetière souterrain de Saint-Valentin à Rome représente la Visitation, Jésus emmailloté dans la crèche, Jésus en croix, ayant sa mère et le soleil à sa droite, saint Jean et la lune à sa gauche. Certes, les premières époques chrétiennes n'auraient pas voulu humaniser leur Dieu jusqu'à l'emmailloter dans la crèche, et l'attacher à la croix pour qu'il y mourût entre sa mère et son ami, devant le soleil et la lune, les flambeaux de la nature; la Visitation aussi était une scène par trop domestique pour l'époque sacerdotale. Le père éternel, qui, dans les catacombes, montre seulement sa main hors des nuages, sort le bras, quelquefois même le buste, à la deuxième époque : il faut attendre l'époque bourgeoise, et surtout l'époque plébéienne, pour voir Dieu tout entier en chair et en os, habillé en pape ou en empereur.

L'époque féodale hiérarchise dans l'art comme dans la société. A la période précédente, les personnages sont assez confondus, peu distincts les uns des autres; l'époque féodale met un nimbe autour de la tête pour distinguer les saints; elle le croise pour faire reconnaître Dieu; elle orne de perles ceux de la Vierge et des anges pour les séparer des autres personnages. Le nimbe est pour le saint ce que l'épaulette est pour le soldat : c'est à l'épaulette qu'on distingue le général du colonel, le chef de bataillon du capitaine; c'est au au nimbe qu'on reconnaît Dieu, la Vierge et les autres saints. On met les pieds nus aux apôtres pour les distinguer de la foule des saints qui sont toujours chaussés. Cette époque traduit, commente, sculpte sur la pierre la hiérarchie des anges de saint Denis l'Aréopagite; et l'ordre politique qui s'établit sur la terre s'introduit même dans le ciel. Non-seulement le nimbe est un moyen de hiérarchie, non-seulement les apôtres, confondus jusqu'alors, au moins dix sur douze, se distinguent par leurs attributs; mais les diverses classes de la société ont des costumes différens : la religieuse diffère de la séculière pour le vêtement; la tiare n'appartient qu'aux papes, le pallium qu'aux archevêques, le manipule est surtout réservé aux diacres, et les textes même vont jusqu'à dire que le chevalier porte son épée autrement que le soldat. Hincmar combat toute sa vie pour établir la suprématie du métropolitain sur les suffragans, et le pape se déclare alors le chef de l'Église. Le

Digitized by Google

Mason aussi va désigner invariablement les familles, comme plus tard les bannières désigneront les corporations.

Puis les monumens, si sobres de portraits et de figures humaines à l'époque romane, se chargent d'êtres humains à l'époque où nous sommes. Ainsi, sur les portes de bronze de la cathédrale de Bénévent, est ciselé le portrait de l'archevêque métropolitain, entouré de ses vingt-quatre suffragans; ainsi une mosaïque du Triclinium, au palais de Latran, et qui date de 797, montre d'un côté Jésus-Christ donnant à Constantin un étendard, et de l'autre, saint Pierre remettant une bannière à Charlemagne.

Le noble se fait donc portraire par l'art chrétien, mais il fait représenter aussi ses mœurs dans toute leur brutalité. A étudier l'art figuré de cette époque, on voit bien qu'on est sous le règne de la force.

A la cathédrale d'Autun, l'archivolte du grand portail représente les signes du zodiaque et les travaux de chaque mois; en mai, les gémeaux ne se montrent pas sous la figure de ces deux petits enfans tout nus qui s'embrassent ou jouent dans la prairie, au milieu des fleurs, comme nous les voyons d'ordinaire, mais sous celle de deux adolescens, âgés de dix-huit ans, dans toute la vigueur physique, dans toute l'humeur guerrière, et tenant chacun une lance où flotte superbement un étendart.

L'art anima les chapiteaux et les modillons, qui ne s'étaient encore revêtus que d'ornemens végétaux. Les artistes, inspirés par les mœurs féodales, donnèrent carrière à leur imagination brutale : ils ciselèrent, sur ces modillons et chapiteaux, mille formes bizarres, mille figures grimaçantes, humaines, bestiales ou composées de l'homme et de la bête, quelques-unes sérieuses, le plus grand nombre satiriques ou grotesques, et plusieurs indécentes. C'est d'alors que date cette sculpture populaire et dévergondée, interrompue durant les XIIIe et XIVe siècles, mais reprise aux XVe et XVIe avec de nombreuses amplifications. On voit déjà des singes racler du violon, des truies pincer de la guitare, des ânes souffler dans des flûtes de Pan. Pour pendant à ces bouffonnes imaginations, un évêque à figure hébétée, coiffé burlesquement de sa mitre, est pilorié à un modillon entre une femme qui lui fait des mines et un singe qui lui ricane au nez. La barbarie morale se traduit par l'art. Des églises de cette époque, historiées à plus de cent ou cent cinquante chapiteaux, ne présentent souvent pas une seule scène de douceur, pas un seul Christ faisant quelque miracle de compassion comme tous ces beaux et jeunes Jésus des Catacombes de Rome et des Aliscamps d'Arles. Partout ce sont des démons effroyables qui tourmentent, rôtissent ou font bouillir des damnés; qui, en ricanant, traînent pécheurs et pécheresses devant Dieu ou devant des moines, pour qu'ils soient jugés impitoyablement. Des serpens rongent les parties génitales à des damnés, ou tetent les seins d'une femme libertine; des démons étranglent des hommes en riant, ou les cassent en deux par le ventre comme un bâton de fagot. Quand Satan n'est pas triomphant, il est terrassé par saint Michel et fouaillé par des anges

Digitized by Google

inférieurs. On ne voit partout que scènes de violence, de mort et de carnage : ce sont des oiseaux qui tuent des reptiles, des oiseaux qui se battent entre eux et se dévorent les yeux, des hommes qui se tirent aux cheveux, s'assomment à coups de poing ou de bâton, des armées qui s'exterminent.

Quand les sujets sont empruntés à l'histoire, c'est David qui scie le cou à Goliath, c'est Absalon, les cheveux pris dans les branches d'un arbre et tué par Joab. Sur près de six cents figures — 577 — qui historient les chapiteaux de la grande église de Vezelay, il n'y a qu'une scène de compassion : un moine s'adresse à un malheureux qui subit l'épreuve du feu et lui dit : *Spera* : mais pour balancer ce mot, un autre moine lui crie : *Pave*.

Il y a plus, la même brutalité envahit jusqu'aux sujets bibliques, et l'ange ministre de Dieu, Dieu lui-même, qui devrait toujours être impassible, s'abaisse jusqu'à la passion la plus grossière. Ainsi Notre-Dame-du-Port, à Clermont, dont la sculpture est au moins contemporaine de la tapisserie de Bayeux, si elle ne lui est antérieure, montre sur un chapiteau du sanctuaire la désobéissance d'Adam et d'Ève. Le serpent, monstre gonflé de nourriture, s'enroule autour d'un grand cep de vigne; dans sa gueule, il tient une branche chargée de trois raisins qu'il présente à Ève. Ève, vieille et laide femme à seins pendans, prend ces raisins et en donne à son mari qui en a déjà plein la bouche; — on dirait que la grandeur du péché s'évalue par le nombre de raisins mangés. — Le péché commis, un ange, tenant à la main gauche un cep de vigne, témoin et cause du crime, prend de la main droite Adam par la barbe pour l'amener devant la vigne et le convaincre de sa faute. Adam fait la plus laide grimace du monde; car, d'un côté, l'ange lui arrache la barbe, et de l'autre, Dieu le saisit à l'épaule avec violence et lui présente un livre ouvert où sa condamnation est écrite pour l'éternité. Adam, ainsi arrêté par Dieu et par l'ange, comme par deux gendarmes, met brutalement le pied gauche sur la cuisse d'Ève, et de la main gauche l'empoigne aux cheveux en ouvrant la bouche pour crier que le coupable, ce n'est pas lui, mais sa femme. La pauvre femme cache sa nudité de la main droite, elle porte la gauche à sa tête en signe de la douleur que lui cause la violence d'Adam, et, ne pouvant y résister, tombe abîmée sur ses genoux. Je ne connais pas de scène plus brutale, plus populacière. Les figures ignobles, les chairs grasses et flasques répondent complètement au tableau moral. Du reste, c'est bien entendu d'exécution et très adroitement groupé.

Avec la période suivante, les mœurs s'adoucirent un peu, le bourgeois ne frappait pas toujours d'estoc et de taille comme le chevalier; dans la boutique il faut être affable aux chalands pour les engager à acheter; puis le bourgeois reste chez lui, au lieu de courir les aventures par monts et par vaux comme le chevalier; par conséquent il vit en famille, avec sa femme et ses enfans, et cette vie profite à ceux-ci et à celle-là. Aussi M. de Montalembert dans son introduction à l'admirable *Légende de sainte Élisabeth*, et M Michelet dans le deuxième volume de son *Histoire de France*, ont-ils remarqué qu'au XIIIe

Digitized by Google

siècle la femme règne sur les trônes avec Blanche de Castille, et dans le cœur avec Héloïse et la Vierge Marie. Mais le bourgeois fut arrogant contre les seigneurs, il eut l'insolence du parvenu vis-à-vis de ceux qui ne l'avaient pas remarqué ou qui l'avaient méprisé. Au lieu de courir d'un monument à un autre pour chercher des preuves de cette assertion, nous resterons dans la cathédrale de Chartres, le plus complet monument de l'époque communale en France. D'abord cette église est véritablement dédiée à la femme, car elle est d'une tendresse adorable pour elle et pour les enfans. Un *Massacre des Innocens*, sculpté au portail occidental, représente le drame le plus pathétique de l'amour d'une mère pour l'enfant qu'elle a mis au monde; c'est, en pierre, le cri sublime de Rachel qui refuse toute consolation, parce que ses enfans ne sont plus. Puis à toutes les hauteurs et dans toute la longueur, au dedans et au dehors, Marie est représentée douze fois tenant et embrassant son enfant divin; puis les arts libéraux du portail occidental, les vertus cardinales et théologales, les vertus publiques, les vertus domestiques, les vertus méditatives du portail du nord sont toutes représentées sous la forme de femmes, de femmes fortes et triomphantes dont plusieurs sont couronnées comme des reines, sont protégées du bouclier qui pare les coups, sont armées de la pique qui tue l'adversaire, et de l'étendart flottant au vent et faisant peur à l'ennemi qu'il met en fuite, comme dans les jardins on chasse, avec des épouvantails de paille ou de toile, ces nuées d'oiseaux qui viennent s'abattre sur les plus beaux fruits.

Regardez, à ce même portail du nord, trois statuettes sculptées au piédestal d'une statue colossale de saint, et vous verrez que le bourgeois est plus fort que le prêtre, comme tout à l'heure, au dedans, je vous le montrerai plus fort que le noble. Ces statuettes sont la personnification de trois sciences : l'une représente l'architecte, l'autre l'orateur, la troisième le philosophe.

Le bourgeois de Chartres sécularise la science. Voyez, en effet, ces jolies figures, toutes au regard éveillé : la tête est tout cheveux, le rasoir du tonsureur n'a point passé par là; les habits sont courts ou mi-longs, comme les portaient les laïcs, et non pas longs ou traînans comme les habits du clergé. Il n'y a là ni crosse d'évêque, ni bâton d'abbé, ni chasuble, ni étole, ni visage macéré par le jeûne, ni œil abaissé par l'humilité. La science est sortie du sanctuaire où elle gisait à l'étroit, pour se répandre à son aise dans le monde.

L'évêque, devant la construction d'une église, comme il est représenté sur un vitrail du XIVe siècle, à Saint-Pierre de Troyes, remet aux mains du laïc et du franc-maçon le plomb et l'équerre. Regardez la statuette de Chartres : le glorieux architecte est barbu, plein de cette force qu'il fallait pour ériger les édifices gigantesques du moyen-âge; sa robe et son manteau lui tombent aux mollets, comme à un noble, car il a gagné ses quartiers de noblesse à bâtir cette multitude de chefs-d'œuvre qui couvrent le monde chrétien. Un

Digitized by Google

fragment d'architecture à la main droite, l'équerre à la main gauche, il rêve à des constructions plus belles encore que celles qu'il a faites déjà.

Certes, c'était beaucoup que d'avoir abandonné aux laïcs l'art souverain d'où les autres dépendent, l'art principal dont les autres ne sont que l'accessoire et la broderie, que d'avoir fait passer cet art admirable des frères aux confrères, du monastère à la loge. Mais le bourgeois fit plus encore en sécularisant l'éloquence qui dorénavant ne s'amusera plus à commenter des patenôtres, à redire pour la millième fois les mêmes paroles sur le dogme et la morale du christianisme, mais qui va défendre les droits politiques de la bourgeoisie, rédiger et traduire les lois civiles, rendre des arrêts de jurisprudence, et constituer les parlemens en rivalité des conciles. Elle est là toute verte, cette éloquence, sous la forme d'un jeune homme de vingt-cinq ans, entourée de fleurs et de rinceaux de vigne qui tapissent les colonnettes de l'arcade trilobée où elle est debout. Ses pieds foulent l'herbe des champs, et en ravivant ces petites fleurs que le temps a rongées, on serait en pleine prairie de poésie, semée de belles fleurs de métaphores. Cette éloquence, au fond de sa niche embaumée, rappelle involontairement l'ostensoir de la Fête-Dieu rayonnant à travers les pétales qui jonchent le chemin, et les vapeurs de l'encens qui parfument l'air. L'orateur, en effet, est un dieu dans son genre, car il crée à cette époque les droits de la bourgeoisie.

Les bourgeois de Chartres furent plus hardis encore dans leur insurrection contre le clergé, car ils sécularisèrent la philosophie. La philosophie, en effet, c'est, au XIIIe siècle, la science universelle, c'est l'encyclopédie de toutes les connaissances. Parcourez le cadre de la philosophie d'alors, tel par exemple qu'il est tracé dans la Légende dorée, à la vie de sainte Catherine d'Alexandrie, la patronne des philosophes, et vous verrez que ce cadre vraiment encyclopédique embrasse toutes les sciences mathématiques, physiques, naturelles, psychologiques, morales et politiques. Ainsi, la philosophie personnifiée à Chartres dans un bourgeois, dans un laïc, annonce que l'explication de la science universelle n'est plus donnée par le pouvoir du clergé, mais par la puissance naissante du peuple, puisque la philosophie du XIIIe siècle, contemporaine de la sculpture de ce portail, exprime l'idée de tout fait et donne la raison de toutes choses. Voyez donc cette statuette si bien prise dans ses dimensions et d'expression si énergique; lisez aux pieds de cet homme debout, vêtu d'habits laïcs, sans tonsure, sans soutane, sans aube ni étole, comme je vous ai dit; de cet homme qui a la tête pesante de réflexions et le corps un peu incliné par la méditation, lisez ces quelques lettres, aussi entières que le jour où le sculpteur laïc les a gravées, tant il a mordu profondément la pierre, tant il avait à cœur de laisser ineffaçable à jamais ce fait énorme; épelez une à une ces lettres gothiques et vous en composerez ce beau nom : *Philosophus*. Maintenant redressez-vous, et vous verrez, en effet, que c'est bien là le philosophe du XIIIe siècle, pensant malgré l'Église, se moquant des échafauds et des anathèmes, parce qu'il sait que l'avenir est à lui, et que l'avenir est plus fort que le présent.

Digitized by Google

Le bourgeois règne sur le clergé, c'est prouvé; entrons maintenant dans l'intérieur de la cathédrale, et nous le verrons régner sur la noblesse. La place d'honneur dans une église, c'est le sanctuaire; la nef, la croisée, le chœur lui-même, sont inférieurs en dignité à ce saint des saints où Dieu descend tous les jours dans l'eucharistie, et où se dresse le maître, le grand autel. Eh bien! tandis que les nobles, harnachés d'armoiries, se pavanent sous leurs riches habits, et caracolent à cheval sur les verrières peintes de la croisée et du chœur, les bourgeois les narguent d'une façon comique, du haut des verrières du sanctuaire, car ils s'y sont fait représenter dans les plus humbles attitudes, dans le plus pauvre costume, dans les plus avilissantes occupations. Là ce sont deux garçons boulangers qui portent leurs pains dans une corbeille; ailleurs, c'est un boucher dans sa tuerie, qui vient de pendre au croc un veau dépouillé et vidé, tandis qu'il se prépare à tuer, du dos de sa hache, un bœuf qui est à ses pieds. Et au-dessus de ces personnages si peu relevés, sont la vierge tenant l'enfant divin, des archanges vêtus d'ailes, des prophètes de l'Ancien Testament, des apôtres nimbés. C'est qu'en effet c'est la place illustre, la place d'honneur, réservée à Dieu et aux personnages qui le touchent de plus près. Le bourgeois de Chartres a donc le pas sur la noblesse; sans vergogne, il se met dans le sanctuaire à côté de Dieu lui-même.

A l'époque suivante ce n'est pas seulement le bourgeois, mais le serf et le plus humble prolétaire, qui marchent la tête haute, et qui expriment par l'art de ce temps qu'ils sont arrivés à l'existence sociale, qu'ils ont conquis la vie politique. On pourrait, comme pour l'époque communale, prendre une église modèle, et décrire l'art dont le peuple l'a ornée pour montrer qu'il n'y a là plus rien de sacerdotal, de féodal, ni même de bourgeois; l'église la plus complète en ce genre, c'est Notre-Dame-de-l'Épine, près de Châlons-sur-Marne. Les mœurs du peuple déteignent partout en ce moment, et tout l'art, la sculpture comme la peinture, l'architecture comme la poésie, se salit à leur contact. Lisez les fabliaux publiés par Méon et Barbazan, et vous verrez combien de mots ces honnêtes paléographes ont été forcés de laisser en blanc pour ne pas effaroucher la pudeur. C'est vraiment d'une crudité révoltante, d'un matérialisme qui dégoûte. Aujourd'hui les plus sales chansons n'approchent pas de cette poésie obscène. Vraiment, lorsque sans distinguer les époques, on parle de la pureté et du spiritualisme de l'art chrétien, de ces temps d'innocence et de chaste naïveté, il y a de quoi hausser les épaules. C'est d'une telle innocence, en effet, que si de nos jours un artiste, poète ou sculpteur, s'avisait de publier et d'exposer les fabliaux et les groupes qui remplissent les manuscrits et les églises du xve siècle particulièrement, les tribunaux seraient forcés d'intervenir et de le condamner à la prison. Et encore si ces saletés avaient été reléguées dans un coin obscur, ou appendues aux murailles de la nef; mais non, comme à l'Épine, c'est au sanctuaire que l'artiste les a intronisées, c'est au grand jour qu'il les a étalées, à ce point qu'un honnête curé s'est cru obligé d'en mutiler plusieurs, parce qu'elles allumaient le sang des

Digitized by Google

jeunes Champenoises de son village. Je ne puis vraiment décrire en détail cet art libertin, car le musée secret de Naples, car plusieurs bas-reliefs antiques aujourd'hui réunis dans la maison carrée de Nîmes ne sont guère plus obscènes. J'en dirai un mot cependant; mais on me permettra d'en agir comme Méon et Barbazan, et de laisser beaucoup de blancs dans mon énumération. Une gargouille de l'hôtel Cluny, quelques consoles et gargouilles de Saint-Germain-l'Auxerrois, plusieurs mascarons de la tour neuve à la cathédrale de Bourges, l'hôtel de Jacques Cœur, les stalles de Gaillon qui décorent aujourd'hui Saint-Denis, celles de Notre-Dame de Brou, presque toute la sculpture de l'hôtel-de-ville de Saint-Quentin, les stalles de la cathédrale d'Auch, donnent des échantillons assez croustilleux de cet art obscène, très à la mode depuis Jean-le-Bon jusqu'à François Ier.

Si tout n'est pas libertin, tout est vulgaire et grossier. A Saint-Quentin, une vieille femme vous rit à la figure et vous regarde avec des lunettes qui lui pincent le nez; un singe file, une quenouille en main; un plébéien, le bonnet de fou sur la tête, joue de la musette, tandis qu'une femme toute nue racle du violon; un chat remue des morceaux de bois et paraît tirer les marrons du feu; un fou tient un petit fou dans ses bras, comme un père son enfant; une femme nue bat son mari, qui n'en peut mais : elle le frappe après l'avoir déshonoré; un loup portant des ailes de chauve-souris est en admiration devant une figure du Christ; un cochon mange des glands; une chèvre tetée par son petit mange quelques feuilles d'arbres; un prédicateur à figure de lapin, et posant les deux mains sur une chaire, apostrophe deux coqs qui se battent sur un fumier; un chien, capuchon baissé, monte en chaire aussi et compte sur ses doigts les points de son discours. Là les chiens sont d'un cynisme dégoûtant, et les hommes et les femmes agissent comme les chiens. L'exécution de cette sculpture est aussi lourde, aussi triviale que les sujets sont licencieux; elle est ronde, molle, opaque, trapue. Dans l'ornementation même, le peuple préfère des chous, des salades, des chardons dont les cochons, les lapins ou lui font leur nourriture, aux nobles feuilles d'acanthe, de laurier, de saule ou de châtaignier. La feuille de vigne se déforme sous sa main, et très souvent, à son épaisseur, on la prendrait pour une feuille de chou. On aime à représenter des escargots montrant les cornes et bavant sur des plantes, et on sculpte alors des cadavres hideux rongés de vers, comme on en voit un à Notre-Dame de Paris. On décore un tombeau non plus de fleurs, non plus de palmes ou de cordons de perles, comme à l'époque des catacombes, mais de chapelets d'ossemens; des tibias et des humérus se croisent en sautoir, des têtes de mort vous font la grimace; on reproduit plusieurs fois les danses macabres, où la Mort se présente à tous, depuis la forme d'un squelette jusqu'à celle d'un cadavre qui est encore revêtu de sa chair.

Quand le peuple n'a pu être sale à sa guise, il s'est montré sous un aspect commun et trivial. Il a enlaidi la Vierge et le Christ de cette époque, en donnant à l'une la figure de sa ménagère et à l'autre son propre visage; il a dégradé les apôtres en les montrant sous des formes vulgaires. Il a maté-

Digitized by Google

rialisé jusqu'aux objets les plus immatériels. Ainsi le nimbe, cette auréole électrique, cette lueur céleste qui sort de la tête de Dieu et d'un saint, comme les deux terribles flammes qui rayonnaient à la tête de Moïse; le nimbe se dégrade, s'avilit, se dépouille de sa lumière, se matérialise, et n'est plus, à la fin du XVe siècle, ainsi qu'on le voit particulièrement sur un vitrail de Saint-Alpin de Châlons et de Notre-Dame de Brou, qu'un chapeau sans ailes qui se pose sur l'oreille comme les élégans des campagnes affectent de porter leur coiffure. Ceci est d'autant plus piquant à Brou, que les Bressannes et les Mâconnaises se coiffent précisément d'un chapeau de velours et de dentelle analogue à ces nimbes du XVe siècle.

Mais, toute dégradée qu'elle soit en morale et en esthétique, cette époque n'est pas moins digne du plus grand intérêt. D'abord tout fait est histoire, et ces obscénités et grossièretés sont aussi historiques que les plus adorables délicatesses sculptées et peintes dans les catacombes. Puis à cette époque on voit fréquemment représentés sur des vitraux ou des bas-reliefs l'industrie et le commerce du temps: ainsi un pilier qui se dresse dans l'église de Gisors; ainsi des verrières qui colorent celles de Semur, de Troyes et de Châlons; ainsi des rondes bosses qui décorent Saint-Pantaléon de Troyes et l'église de l'Épine, montrent des tisserands, des cordonniers, des cardeurs, des tondeurs de draps, des bouchers assommant des bœufs, des bouchers dépeçant la viande, des foulons, des corroyeurs, des charpentiers, des forgerons, des scribes, des tailleurs de pierre, des maçons, des épiciers, des changeurs, des poissonniers, des marchands de draps et de fourrures. Avec les nombreuses figures des arts et métiers dont plusieurs édifices publics des XVe et XVIe siècles nous montrent la représentation, on pourrait refaire toute la technologie d'alors et remonter ainsi de siècle en siècle à cette complète technologie peinte au XIIIe dans la cathédrale de Chartres.

Je m'arrête à la renaissance, parce qu'on ne conteste pas à cette époque la valeur historique de son art; au surplus la maison de François Ier, le château de Gaillon, Chambord, Saint-Germain, les tombeaux de Nantes, de Tours, de Brou, de Rouen, de Saint-Denis, seraient là pour répondre à qui voudrait nier.

Après tous les faits qui viennent de passer sous les yeux, il ne restera probablement pas de doutes sur cette proposition, qu'il y a autant d'histoire dans l'art que dans l'histoire même, et que cette histoire, inconnue et négligée jusqu'à présent, est des plus intéressantes. Cependant il n'est peut-être pas inutile de faire la preuve de la règle posée plus haut au moyen d'une série de monumens qui se montrent dans les quatre divisions historiques que nous avons indiquées. — Les tombeaux forment une classe de monumens sur lesquels l'homme appose le sceau de sa personnalité plus énergiquement que sur les autres, et qui par conséquent laissent percer plus clairement la pensée humaine. Je laisserai de côté les sarcophages, les tombeaux proprement dits, parce qu'il en a déjà été question; je ne parlerai que des dalles sépulcrales qui pavent encore plusieurs de nos églises. C'est à trois églises,

Digitized by Google

les seules, à ma connaissance, où le dallage, sauf de légères perturbations postérieures, soit réellement ancien, que nous allons nous arrêter, et demander quelques renseignemens historiques puisés dans l'ordre où furent disposées les dalles tumulaires. Avant le XIe siècle, on n'enterrait guère dans les églises que les saints, les évêques et les rois. Avec la féodalité et Grégoire VII, qui hiérarchisèrent tout le personnel ecclésiastique et laïc, les places funéraires, au dedans et au dehors de l'église, furent assignées à telle ou telle classe de la société. Le bas peuple n'a jamais été enterré dans l'intérieur, mais toujours dans le cimetière commun, en plein air, à la pluie. Au XIIIe siècle, le bourgeois ne pouvait encore avoir de tombe que sous le porche, et tout au plus dans les nefs latérales; à la petite noblesse et au clergé inférieur appartenaient la grande nef et les bras de la croix; le haut clergé se faisait enterrer dans le chœur; les grands dignitaires ecclésiastiques et la grande noblesse militaire s'étaient réservé le sanctuaire et les chapelles apsidales. Cette hiérarchie funéraire n'a pas duré long-temps, pas plus long-temps que la hiérarchie politique. Les bourgeois qui étaient entrés dans l'histoire, ainsi que nous avons vu, firent bientôt irruption du porche et des nefs latérales dans la nef centrale. Un peu plus tard, le peuple lui-même qui n'avait encore été qu'à la porte, glissa quelques-uns des siens dans l'intérieur de l'église. La foule du peuple poussant devant elle les plus petits de la noblesse et du clergé, ceux-ci furent obligés, à leur grand plaisir du reste, d'envahir les places réservées aux évêques et archevêques, aux barons, aux princes et aux rois. Aux XVe et XVIe siècles, le scandale fut à son comble et le désordre complet. Il n'y eut plus de places réservées, plus d'endroit privilégié. Pourvu que le mort payât, ou ne lui demanda plus sa qualité, on le mit partout où il avait le *moyen* d'aller.

C'est cette curieuse histoire qu'on lit tout à son aise dans les cathédrales de Laon et de Noyon, et dans Notre-Dame de Châlons-sur-Marne. On voit à quelle époque a commencé le trouble, quelle direction, quel progrès il a suivis.

On voit jusqu'à quel siècle aussi on a enterré invariablement les pieds à l'orient, et à quelle époque, pour faire de la place, cet usage s'est oblitéré, au point qu'on mit les pieds à l'occident et même au midi. A qui saura les lire, ces dalles, considérées même uniquement dans leur disposition, apprendront beaucoup.

Ce n'est pas tout. Jésus-Christ ordonna bien aux apôtres qui les écartaient, de laisser venir les enfans à lui. Échauffés par cette tendresse du Christ, et surtout, il faut bien le dire, par la coutume des Romains, si tendre aux enfans, les premiers chrétiens, ceux des catacombes, élevèrent des monumens funéraires avec la plus touchante piété à de pauvres enfans morts tout jeunes. Une des inscriptions funéraires, relevée dans les catacombes par Bosio (voyez la *Rome souterraine*), annonce la plus touchante douleur, il y est dit : *A notre fils plein d'innocence et de douceur, bon et sage, qui vécut six ans sept mois quatorze jours et neuf heures, Socratianus, son père, et Irénée, sa mère. Qu'il repose en paix.* On voit bien là le chagrin d'une mère qui va

Digitized by Google

jusqu'à compter les heures que son enfant a vécues. Ailleurs, c'est une femme qui fait graver une inscription, avec sa douleur (*insculpi jussit cum dolore suo*), à son mari qui mérita bien d'elle, comme il est dit, et vécut avec elle beaucoup d'années, sans la moindre querelle. Ailleurs et partout ce sont des frères, des sœurs, des enfans, des amis, qui élèvent des monumens à leurs parens, à leurs frères, à leurs sœurs, à leurs amis. On respire une tendresse ineffable dans ces vieilles entrailles de Rome, où il n'y a pas une plainte contre les bourreaux, pas un cri contre les persécuteurs.

Mais ce ne fut pas de longue durée, les paroles du Christ s'effacèrent promptement de la mémoire, la charité se refroidit et se glaça bientôt, les sentimens humains, les affections de la famille se figèrent, et, à partir des Ve et VIe siècles, le christianisme fut bien loin de caresser les petits enfans comme avait fait son divin auteur. Aussi il n'existe pas, que je sache, un seul tombeau chrétien élevé à un enfant, depuis l'époque dont nous parlons jusqu'au XIVe siècle, tandis que chez les Romains, à toutes les époques, depuis la république jusqu'à la décadence de l'empire, il y a de très nombreux et très touchans monumens de la piété des parens envers leurs enfans morts en bas âge. Je ne rappellerai que le commencement de cette épitaphe du Bas-Empire, que j'ai copiée au Musée de Lyon : *Ego pater Vitalinus et mater Martina scribsimus non grandem gloriam, sed dolum filiorum : tres filios in diebus XXVII hic posuimus*..... — Rien de cela chez les chrétiens; on dirait qu'ils n'ont jamais perdu d'enfans. Mais à la fin du XIVe siècle, au fort de l'époque bourgeoise, les sentimens de famille se réveillent, et à Châlons, une tombe de cette époque montre un père enterré entre ses deux filles, jeunes et belles personnes ciselées avec lui sur une seule dalle, l'une à sa droite, l'autre à sa gauche; une autre dalle montre une mère entre ses deux filles aussi, dont l'une est en costume de religieuse et l'autre en costume de séculière. Sur une autre est ciselée une mère à côté de son fils; sur une autre, un père tient à son côté gauche, côté du cœur, son jeune fils de quinze ans. — La femme elle-même, à moins qu'elle ne fût reine ou abbesse, n'est entrée que très tard dans l'église, pour s'y faire enterrer. D'abord elle a passé à l'aide de son mari et sous sa protection, et plusieurs tombes de Châlons nous la montrent ainsi sur la même dalle que le chevalier auquel elle était mariée, et comme s'abritant sous son armure; puis on a laissé passer la mère et le fils, la mère et la fille, et enfin la femme seule. Alors la femme a pu se faire graver, pour elle, une grande dalle funéraire. A Châlons, il existe plusieurs de ces dalles de femmes seules, nobles et même bourgeoises; j'y ai vu, à l'église de Saint-Alpin, une dalle dont la moitié est occupée par un homme qui mourut du vivant de sa femme, à laquelle l'autre moitié de la dalle était destinée; mais cette partie est restée lisse jusqu'aujourd'hui, et je soupçonne que la dame ne voulut pas se faire enterrer et ciseler à côté de son mari. C'était bien assez, suivant elle, d'avoir vécu beaucoup d'années avec lui sur terre, sans se condamner à passer sa mort toujours avec lui et sous terre. Elle a dû se faire enterrer à part, dans la même église probablement,

Digitized by Google

avec une dalle pour elle seule. Je n'ai pas eu le temps d'aller à la recherche de cette dalle si curieuse.

Voilà comme un même sujet, traité à différentes époques, réfléchit le caractère de ces époques; l'art est comme l'eau, incolore en soi, il reflète le ciel qui est au-dessus de lui, la terre sur laquelle il roule, et les rives qui l'encadrent.

On serait mal venu, j'espère, après tous ces faits, à dire que l'art n'est pas une mine inépuisable de renseignemens historiques de toute nature. M. Villemain disait autrefois des romans de Walter Scott qu'ils étaient plus historiques et plus vrais que l'histoire même; je dirais volontiers aussi que l'art est plus vrai et plus historique que l'histoire. M. Michelet a rassemblé, à grande peine, plusieurs textes épars pour prouver que le doute commençait à saisir les ames, même les plus saintes, du XIIIe siècle, et que saint Louis adressait d'inquiètes questions à son ami Joinville. Ces textes ne reçoivent-ils pas une éclatante confirmation et ne s'éclairent-ils pas de plusieurs œuvres d'art de cette époque? Avant le XIIIe siècle, en effet, les sculptures et les peintures représentent Jésus-Christ sortant du tombeau pendant que les soldats qui le gardaient dorment profondément. Comme la foi d'alors était robuste, on n'avait pas besoin, pour croire, que des témoins eussent constaté la résurrection. Mais quand la foi s'affaiblit, quand la raison humaine, émancipée par Abeilard, demanda des preuves, les artistes désormais ne firent plus ressusciter le Christ à l'insu de tous, mais en présence de quelques soldats bien éveillés, et qui purent témoigner de ce qu'ils avaient vu. Sur un vitrail de Saint-Bonnet, à Bourges, Jésus-Christ rssuscite devant cinq soldats qui tous cinq sont éveillés; deux sont comme éblouis, un autre médite sur ce qui se passe, un quatrième est en admiration devant le Christ qui s'envole, et le cinquième, plus dur que les autres, plus sceptique, celui qui plus tard témoignera plus vivement de ce qu'il a vu de ses yeux, saisit une pique et menace d'en percer Jésus qui lui échappe en montant.

C'est à partir du XIIIe siècle aussi que l'on représente fréquemment l'incrédulité de saint Thomas. Paris, la ville de la raison, et du doute par conséquent, montre à ce qui reste de la clôture qui ferme le chœur de Notre-Dame et aux vitraux de Saint-Étienne-du-Mont, les nombreuses apparitions de Jésus à Madeleine, à sa mère, aux trois Maries, aux pélerins d'Emmaüs, à saint Pierre, aux apôtres réunis, à tous les disciples assemblés, à saint Thomas, afin de bien constater la résurrection.

Le doute seul ne s'était pas emparé du XIIIe siècle, car déjà même commençait à poindre un germe d'athéisme, et si les textes historiques se taisent à ce sujet, les monumens de l'art parlent très haut. Il n'y a pas de grandes cathédrales où parmi les vices on n'ait peint ou sculpté l'athée. L'athée à Paris, à Chartres, Amiens, Reims et Rouen, l'athée dans plusieurs manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, est représenté sous la forme d'un homme mi-nu, battant l'air avec un bâton, ou mordant la queue d'un chien. On l'avilit, on le caricature, parce qu'on en a peur. On le craint, car un manuscrit de la biblio-

Digitized by Google

thèque de l'Arsenal le représente redoutable, homme à tête puissante, et tenant en main la boule du monde qu'il voudrait bien avaler : le monde ôté, à quoi sert Dieu? Cette curieuse miniature est dans une bible de la fin du XIIIe siècle, elle illustre le psaume de David qui commence par ces mots. *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a pas de Dieu.*

Enfin le *sic et non* d'Abeilard, tout important qu'il soit, éclairé et annoté surtout par M. Cousin, ne vaut pas plus à nos yeux que la statuette du philosophe de Chartres. Cette sculpture me révèle l'état des intelligences de l'époque, tout aussi sûrement, tout aussi complètement que le volume in-4° publié il y a quelques mois. Dans l'art, il y a de l'histoire politique, morale, intellectuelle, industrielle, à prendre à pleines mains. On aura beau fouiller archives et bibliothèques, il n'est pas probable qu'on trouve jamais une encyclopédie analogue au vaste et admirable travail de Vincent de Beauvais. Eh bien! Notre-Dame de Chartres et Notre-Dame de Reims, la première surtout, nous donnent chacune une encyclopédie de pierre, distribuée absolument comme celle de Vincent de Beauvais et tout aussi étendue qu'elle; et ces deux encyclopédies qui renferment la personnification caractérisée par des attributs divers de toutes les sciences humaines connues alors, sont encore ignorées presque de tous!

Après ce qui vient d'être dit, ou plutôt montré, pour parler plus juste, il faut conclure que le comité des arts et des monumens n'est pas le moins intéressant des cinq, car c'est celui qui révélera le plus grand nombre de faits importans et nouveaux; il a toute une science à fonder, l'archéologie nationale, et sa tâche est des plus belles.

Cette tâche, il la comprend. Sachant qu'il a beaucoup à faire, il travaille avec ardeur; il se réunit toutes les semaines. Composé d'hommes homogènes, jeunes ou nouveaux, car tous sont actifs, et aucun ne tient aux vieilles idées qui ôtent aux autres antiquaires la faculté de faire un pas en avant, il marche délibérément à la conquête des idées nouvelles et des faits nationaux. Sa mission est de conserver et d'étudier les monumens de tout âge et de toute nature qui ont poussé sur le sol de la France, depuis les monumens religieux jusqu'aux constructions civiles et militaires.

La conservation des monumens, il l'obtiendra directement par des réclamations énergiques. Le comité ne s'en tiendra pas d'ailleurs à des réclamations auprès des autorités municipales et administratives, locales et générales, pour conserver les monumens menacés; il veut encore les protéger et les illustrer tous, sans aucune distinction. Son plus jeune membre, et l'un des plus zélés, M. Léon Delaborde, chez qui l'amour des arts est héréditaire, a récemment apporté au comité plusieurs inscriptions en relief sur des plaques de métal. Pour dix ou douze francs, on a une inscription monumentale indestructible, et qui contient la valeur de deux pages in-8°. M. Delaborde a proposé d'employer ces plaques pour sauver les monumens de l'indifférence des passans. On choisirait d'abord ceux qui sont exposés aux dégradations; on rédigerait une notice détaillée qui ferait ressortir tous les renseignemens his-

Digitized by Google

toriques, toutes les traditions locales propres à donner de l'intérêt à un édifice, et l'on ferait sceller ces notices, fondues en bronze, dans l'endroit le plus apparent du monument. Alors l'habitant le plus ignorant sera saisi de respect pour l'édifice qu'on lui recommandera de cette manière, et le voyageur ne sera plus forcé d'accueillir les contes archéologiques que débitent les antiquaires de province sur l'âge et le caractère des œuvres d'art En peu de temps on ferait ainsi de tous les monumens de la France un musée numéroté et annoté, comme les galeries du Louvre. Le roi se propose, dit-on, d'employer ce moyen pour éclairer de légendes les statues des Tuileries et les tableaux de Versailles.

Une pareille proposition, si utile aux monumens et à la science archéologique, ne pouvait être adoptée qu'avec entraînement par le comité.

Mais quand un monument ne pourra être conservé, soit que le propriétaire, conseil municipal ou individu, s'acharne par ignorance, par cupidité ou nécessité, à sa destruction, soit qu'il tombe de vétusté, le comité des arts enverra un architecte et un artiste relever le plan, mesurer les élévations, dessiner les détails du monument encore debout ou gisant à terre; ne pouvant conserver l'édifice lui-même, il en gardera au moins le portrait, comme on fait mouler la tête d'un être chéri avant qu'il ne soit enfermé dans la tombe. C'est ce que le comité vient de faire pour la vieille église de Saint-Sauveur, à Nevers, qui s'est écroulée dernièrement. Il a chargé un architecte, qui est antiquaire en même temps, et qui restaure avec intelligence la cathédrale de Nevers et la cathédrale de Sens, M. Robelin, de relever en dessin Saint-Sauveur et de faire un rapport sur la cause de l'écroulement, pour préserver à l'avenir les édifices qui seraient menacés d'un pareil accident. Il est question aussi de faire calquer les rares et belles fresques qui décorent encore aujourd'hui plusieurs de nos édifices, et qui se détériorent de jour en jour, telles que celles de Saint-Savin, près de Poitiers, de Saint-Savin, au pied des Pyrénées, de Saint-Julien, à Brioude, etc.

Mais tout ceci n'est qu'un accessoire, en quelque sorte, aux travaux du comité, et cette sollicitude dont il entoure les monumens de l'art ressortirait plutôt du ministère de l'intérieur, où est établie une inspection générale des monumens historiques, que du ministère de l'instruction publique. Son travail principal, essentiel, celui de tous les jours et qu'il poursuit sans relâche, c'est d'inventorier, de cataloguer, de décrire et de dessiner tous les monumens de la France, sans aucune exception. Il n'y aura pas une pierre où la main de l'artiste aura posé son cachet, pas un morceau de bois où le ciseau aura mordu, pas une plaque de métal où le burin se sera promené, qui ne soit noté dans ce catalogue, écrit et quelquefois dessiné.

Là il y a deux séries de travaux à faire : l'une de statistiques, l'autre de monographies monumentales. Dans les statistiques qui se publieront par départemens, peut-être même, et ce serait préférable, par arrondissemens, tous les édifices seront décrits, plusieurs seront dessinés, tous seront classés.

Digitized by Google

Ramenées à un même format, à une même échelle, pour les plans et les élévations, ces statistiques d'où sera banni le pittoresque, car c'est de la science exacte et sévère qu'on veut, seront un répertoire immense où s'amasseront, pour les historiens futurs de l'art français, les matériaux les plus précieux. C'est une œuvre colossale, incomparablement plus grande que ce qui s'est fait jusqu'alors, analogue, mais supérieure encore au grand travail sur l'Égypte. Il n'est pas douteux que l'Angleterre, l'Allemagne et les autres pays européens n'envient cette idée à la France, et ne veuillent tôt ou tard la réaliser chez eux. — Les statistiques noteront tous les monumens, et par conséquent ne pourront donner beaucoup de détails; alors à côté d'elles, et parallèlement, se feront, pour cent cinquante à deux cents des plus grands et des plus complets monumens de France, des monographies dont le format et l'importance, quant au texte et aux dessins, seront déterminés par ces monumens eux-mêmes. On conçoit que les cathédrales de Paris, d'Amiens, de Reims, de Bourges, méritent un travail spécial, et ne puissent tenir à l'aise dans une statistique.

Deux statistiques et deux monographies sont sur le chantier : la statistique de Paris et celle du département de la Marne, dont l'arrondissement de Reims sera bientôt prêt pour la publication. Paris servira de modèle aux grandes villes comme Lyon et Rouen, et la Marne aux autres départemens.

Comme type de monographies, on a choisi la cathédrale la plus simple et la plus originale à la fois, celle de Noyon, qui est toute en architecture, qui arrondit en forme d'abside, au nord et au sud, les bras de sa croisée; et la cathédrale de Chartres, où il y a de tout, la plus complexe et la plus complète de celles qui existent en France et hors de France. Mais ce n'est pas avec 25 ou 30,000 francs seulement qu'on exécutera ces nombreux et importans travaux : à elle seule, et pendant plusieurs années, la monographie de Chartres emporterait tout cet argent. Il faut que les chambres comprennent ce qu'il y aura de glorieux pour l'avenir dans la pensée de M. Guizot complétée par celle de M. de Salvandy. Il ne faut pas qu'elles marchandent ni qu'elles fassent exécuter au rabais un travail général sur toute la France, quand elles se sont montrées si généreuses pour des voyages archéologiques de longs cours, et pour des expéditions scientifiques qui ont rendu très peu jusqu'ici.

On a critiqué avec amertume la disposition du dernier arrêté qui partage en portions égales le budget de chaque comité, et l'on a demandé s'il était juste que le comité des sciences, par exemple, qui ne pourra faire qu'un petit nombre de publications, eût à sa disposition une somme exactement égale à celle du comité des arts, qui a de si nombreux travaux à faire et à provoquer, qui doit faire dessiner tous les monumens menacés de ruine, qui fera sillonner la France archéologique par plusieurs voyageurs, et dont toutes les publications seront accompagnées de dessins considérables et importans qui coûteront non-seulement à relever, mais à graver, à lithographier, et quelquefois à co-

Digitized by Google

lorier, quand il s'agira de fresques et de vitraux particulièrement; qui aura enfin des artistes dessinateurs, des artistes graveurs et lithographes, des voyageurs, des antiquaires et des historiens à indemniser.

En droit, la critique est fondée; en fait, elle se réfute par une explication. Lorsque M. Guizot créa une commission historique, cette commission ne dut rechercher que les monumens écrits, et le crédit demandé pour ces recherches lui fut alloué tout entier, et tout entier fut dépensé par elle. Mais bientôt M. Guizot sentit la nécessité d'ordonner des travaux sur nos antiquités nationales, et dès lors, ainsi que je l'ai dit, fut créé un comité spécial dans ce but. Mais ce comité dernier venu ne trouva rien en caisse, car des travaux considérables que le premier comité faisait exécuter à Paris aux manuscrits de la Bibliothèque royale particulièrement, et en province, surtout à Besançon, des publications immenses et de suprême valeur confiées à MM. Augustin Thierry et Guérard, d'autres publications plus restreintes, mais coûteuses aussi, dont MM. Mignet, Pelet et Fauriel s'étaient chargés, absorbaient les fonds et devaient les absorber indéfiniment. Comme sur le budget total, deux parts n'avaient pas été faites, l'une pour le premier, l'autre pour le deuxième comité, le comité des inscriptions coupait, et coupait à jamais, les vivres au comité des arts, qui fut contraint, ne pouvant rien publier, à préparer des publications. Il était donc urgent d'assigner à chaque comité une somme spéciale dont il disposerait entièrement. C'est ce que vient de faire M. de Salvandy. Le comité des arts, qui n'a pas eu un sou en propre jusqu'à présent, est riche aujourd'hui de 30,000 francs à peu près. C'est un grand point, mais ce n'est qu'un premier pas de fait, et il n'est pas douteux que plus tard le comité des arts, vu la nécessité de ses besoins, non-seulement ne puise abondamment au fonds commun de réserve établi par le dernier arrêté, mais encore ne soit plus largement doté que les autres comités, lorsqu'on déposera sur le bureau des chambres ces beaux spécimens de statistiques et de monographies qui se gravent et se lithographient à l'heure qu'il est, et qui seront la tête de ce grand travail qui s'organise par toute la France.

Les deux statistiques et les deux monographies terminées seront répandues avec profusion pour exciter le zèle des antiquaires et des historiens des provinces et provoquer des travaux analogues de leur part. C'est qu'en effet le comité ne peut ni ne veut exécuter par lui-même toutes les statistiques et toutes les monographies; il donne des modèles à suivre pour tracer une voie bonne et uniforme; mais il fait appel à tous les gens instruits, et il recueillera tous les travaux sérieux qui voudront s'associer à ses travaux et à sa pensée. C'est la France entière, pour ainsi dire, qui, sous la direction du comité, et d'après ses conseils, dressera le cadastre de ses monumens. Dans quelques années d'ici, cet inventaire descriptif, raisonné et graphique, pourra être rédigé, car les conseils d'arrondissement et de département, et probablement aussi des souscriptions volontaires, viendront en aide à tous les antiquaires, artistes, historiens, qui voudront faire un travail complet sur les monumens de l'art d'une contrée limitée.

Digitized by Google

Mais le comité sait bien que la bonne science n'est pas commune en France; il sait bien que les erreurs et les contes archéologiques foisonnent dans tous nos départemens, que les traditions les plus grotesques, les plus hérissées d'anachronismes voltigent autour des monumens et aveuglent ceux qui cherchent à les étudier; il a donc voulu relever les erreurs et arrêter les fluctuations de la science en établissant une langue uniforme et raisonnée. En conséquence, depuis deux ans, il rédige une série d'instructions qui constitueront un travail considérable.

M. Albert Lenoir, qui, à l'École des Beaux-Arts, a étudié l'art antique, et à Rome, Athènes, Smyrne et Constantinople, les origines de l'art chrétien, traite dans ces instructions tout ce qui concerne les monumens publics gaulois, grecs, romains et chrétiens, jusqu'au XIe siècle.

M. Auguste Leprévost, à qui l'archéologie du moyen âge a tant d'obligations, s'est chargé des monumens religieux, depuis le XIe siècle jusqu'à nos jours.

M. Mérimée, que son goût et ses fonctions ont conduit en Alsace, en Auvergne et dans tout le midi de la France, où des enceintes de villes et des châteaux de tout âge sont si nombreux et si variés, a choisi l'architecture militaire à toutes les époques, en y faisant rentrer les routes qui, dans l'origine, appartenaient au service de la guerre.

A M. Vitet, qui connaît à fond tout notre art national, revenait une des branches les plus intéressantes de cet art, l'architecture civile, dont les constructions peu nombreuses, peu durables, et partant peu anciennes, ont pourtant le plus piquant intérêt.

M. Lenormant, qui surveille la belle édition du *Trésor de Numismatique*, traite de tous les monumens meubles, aux divers âges, des médailles, des vases et ornemens.

M. V. Hugo, qui a déclaré dans sa *Notre-Dame* que l'histoire de la deuxième moitié du moyen âge se lisait tout au long dans les armoiries, s'est réservé les instructions sur le blason.

Enfin, le secrétaire traitera de la sculpture et de la peinture chrétienne à toutes les époques.

De ces instructions, toute la partie antérieure au christianisme est rédigée et sous presse; la partie chrétienne s'élabore en ce moment sous les yeux de M. de Gasparin, ancien ministre de l'intérieur, président du comité, qu'il éclaire de ses vastes connaissances, et qu'il échauffe de son activité. Des dessins gravés sur bois seront dispersés dans le texte pour rendre la description d'une intelligence plus nette et plus facile. Cette masse d'instructions formera une série de petits manuels archéologiques, analogues en disposition aux manuels de botanique, par exemple, et qui mettront à la disposition de tous ceux qui s'occupent ou voudront s'occuper de nos antiquités monumentales, la science à son état le plus avancé.

La seule promesse de ces instructions, attendues depuis dix-huit mois, a déjà fait éclore au moins trois antiquaires dans chaque département. L'ar-

Digitized by Google

chéologie, en effet, marche avec rapidité, et les sciences naturelles, la géologie particulièrement, font tous les jours des pertes à son profit; on abandonne les monumens fossiles pour étudier ceux de l'art, et, en voyage, on ne rencontre que des géologues qui se font antiquaires. Attendez que les instructions soient éparpillées dans toute la France, et nous aurons autant d'archéologues que de monumens.

Ces instructions elles-mêmes, malgré leur étendue, seront cependant assez brèves encore; le comité, sur la demande de M. Albert Lenoir et du secrétaire, a voulu leur donner un commentaire oral. Il a prié M. le ministre de l'instruction publique d'accorder à ces deux membres un local convenable pour faire deux cours d'archéologie chrétienne. Dans l'un serait traitée l'histoire de l'architecture, depuis ses origines à Constantinople et à Rome jusqu'à nos jours; dans l'autre, on parlerait de la sculpture et de la peinture à toutes les époques. Ainsi, tout l'art figuré du christianisme y serait étudié et enseigné; et tandis que les instructions du comité montreraient la lumière dans les provinces, ces deux cours la dissémineraient dans Paris. Une foule de jeunes gens ne demandent qu'à étudier les antiquités chrétiennes. Les livres et les traités manquent; les cours en tiendront lieu, au moins pour le moment, et multiplieront le nombre de ceux qui parlent ou écrivent pour la conservation des édifices. Ils seront le complément de la pensée qui a fondé les comités et de celle qui les a réorganisés. En attendant, ce qui est inévitable et prochain, que l'archéologie nationale s'enseigne à l'École des Beaux-Arts, à la Sorbonne et au Collége de France, il est bon de faire voir au préalable ce qu'elle peut offrir d'intérêt à la science historique.

Un seul mode très efficace d'action manque jusqu'à présent au comité pour appliquer la science qu'il possède, c'est celui d'une restauration monumentale. A Paris, en province, on restaure les édifices chrétiens; mais on le fait platement et sans aucune connaissance archéologique. Le seul moyen d'arrêter ces travaux ignorans et scandaleux qui déshonorent notre pays et tant d'architectes auxquels on avait cru du mérite, serait de confier au comité, pour le restaurer, un édifice important, mais de petites dimensions, afin que la restauration fût prompte et ne demandât pas au comité plus de temps qu'il ne peut y donner. La Sainte-Chapelle de Paris était parfaitement appropriée à ce but; il faut regretter que le ministère de l'intérieur et la ville ne veuillent pas s'en dessaisir pour un moment au profit de la science et de l'art. Mais un temps viendra peut-être où le comité aura une action puissante, immédiate non pas, mais au moins indirecte dans la restauration d'un édifice beaucoup plus important que la Sainte-Chapelle.

Au point où nous sommes, il serait très superflu de montrer l'influence que les travaux du comité des arts auront sur tous les architectes en général, sur les architectes restaurateurs en particulier et sur les propriétaires des monumens. Désormais nos édifices seront environnés de sollicitude; on n'y touchera plus à la légère, ainsi qu'on a fait jusqu'à présent, on ne les dé-

Digitized by Google

truira plus sous les prétextes les plus insignifians, les plus honteux ou les plus passionnés.

Pour l'aider dans son zèle de conservation et dans l'activité de ses explorations, le comité a désigné, pour être nommés par le ministre, de nombreux membres non résidans, et des membres correspondans plus nombreux encore, en sorte que nos édifices nationaux ont maintenant des tuteurs officiels dans chaque département.

Comme les édifices religieux sont les plus nombreux et les plus intéressans, le comité s'est associé plusieurs mmebres du clergé, et à leur tête l'évêque de Belley, le possesseur de la charmante église de Brou, et qui a consacré tout un volume du rituel en usage dans son diocèse, aux dessins et à la description des plus beaux monumens élevés durant les époques chrétiennes par toute la terre. Ce rituel feuilleté, lu, appris par les prêtres, nous fait espérer qu'enfin le clergé ne se mettra plus à la tête de ces mutilations, de ces dégradations, de ces badigeonnages ignobles, qui depuis trois cents ans déshonorent et travestissent nos plus belles églises. Le clergé, au contraire, va seconder les hommes intelligens et instruits qui provoquent des restaurations archéologiques et consciencieuses. Déjà M. le curé de Saint-Germain-l'Auxerrois se débat contre les pitoyables travaux qu'on voudrait exécuter dans son église, et se met à étudier cet édifice pierre à pierre, nuit et jour, pour s'en faire lui-même le restaurateur. Déjà le grand-vicaire administrateur du diocèse de Reims, M. l'abbé Gros, a demandé à celui qui écrit ces lignes la liste de toutes les églises intéressantes de son diocèse et de tous les objets curieux qui les meublent ou les décorent pour les signaler à l'attention des curés, et empêcher qu'ils ne soient déplacés, vendus ou détériorés. M. de Montalembert a signalé, dans un bel et chaleureux article, inséré dernièrement dans la *Revue des Deux Mondes*, toutes les tentatives du clergé français, curés et évêques, pour étudier et conserver nos monumens religieux.

La révolution archéologique est donc commencée, et c'est au comité des arts et des monumens qu'on en devra la consommation.

DIDRON.

Digitized by Google

BULLETIN.

Nous n'avons entendu parler, depuis huit jours, que de la coalition. Il semble que toutes les autres affaires politiques aient été suspendues pour faire place à celle-ci. Si bien que ce fait que nous avions annoncé les premiers, quelques jours avant la discussion de la loi des fonds secrets, et qu'on avait nié hautement, se trouve aujourd'hui un fait accompli. Maintenant l'opposition ne s'écrie plus qu'on la calomnie en disant qu'il existe une coalition entre les doctrinaires, une partie du centre gauche et l'extrême gauche, appuyée des voix légitimistes. L'opposition déclare seulement que cette alliance a été faite dans le but de rétablir les principes représentatifs, faussés par le gouvernement, et de rentrer dans les voies du 11 octobre. Et c'est M. Odilon Barrot, accompagné de M. Berryer, qui aideront M. Guizot et M. Duvergier de Hauranne dans cette entreprise!

Nous ne voyons dans tout ceci rien qui doive préoccuper trop fortement le ministère. Non pas qu'il n'y ait une force vivace dans la réunion, vers n'importe quel but, de M. Thiers, de M. Guizot, de M. Odilon Barrot et de M. Berryer, qui voteront tous ensemble contre le cabinet, s'il faut en croire les imprudentes divulgations des membres subalternes de cette confédération. Cette force existe sans doute; mais il faut qu'elle s'emploie à détruire et à édifier, et cette dernière tâche ne serait pas facile, vu la diversité des élémens de la coalition.

Assurément, puisque le but de la coalition est de détruire le cabinet actuel, la coalition se trouve dans son droit. Qu'elle l'essaie. Si elle entraîne la chambre, et marche, en majorité, à l'assaut du ministère, elle n'aura rien fait qui ne soit constitutionnel. Le gouvernement représentatif n'interdit pas à une majorité de voter contre le ministère, et il n'est pas douteux que le ministère qui se trouverait repoussé dans quelque discussion politique importante, ou qui verrait successivement rejeter tous ses projets de loi, n'aurait plus qu'une seule chose à faire, se retirer devant la majorité opposante, qu'elle soit ou non le résultat d'une coalition des divers partis de la chambre.

Ainsi ferait sans doute le ministère, et sans se plaindre; car on ne peut

Google

raisonnablement lui attribuer, comme le font déjà les journaux d'opposition extrême, la pensée d'attaquer la majorité, de qualifier ses actes de *refus de concours*, et de la traiter comme les 221. Le *Courrier Français* ne disait-il pas hier qu'il n'affirmerait pas qu'on ne *veuille en venir aux extrémités, qui ont si mal réussi à la restauration!* Et contre qui ces extrémités, s'il vous plaît? contre la majorité ministérielle, sans doute; car jusqu'ici nous ne voyons pas que le ministère ait perdu la majorité dans la chambre. Deux fois il a mis la chambre en état de se prononcer, et la chambre l'a fait en faveur du ministère. Il nous semble qu'il n'y a pas là nécessité à monter à cheval et à faire des journées de juillet! Ne croit-on pas rêver en voyant le ministère de l'amnistie, accusé de telles énormités, au nom du parti doctrinaire, de l'extrême gauche et de toutes les nuances et débris de nuances dont se compose la coalition? Et si l'on regarde autour de soi, si l'on examine l'état tranquille du pays, l'esprit de stabilité qui domine, malgré tout, dans la chambre, on croit rêver bien plus encore.

Il ne peut, en effet, sortir que d'étranges exagérations du contact de ces esprits si opposés les uns aux autres, qui composent la coalition. Elle existe cependant, et doit être acceptée comme une des difficultés du gouvernement, mais non pas comme la plus grande, quoique ce soit évidemment la prétention des partis coalisés. Après s'être dissimulée pendant quelques jours, la coalition est occupée en ce moment à se grossir en apparence. Le *Constitutionnel* ne trompette-t-il pas d'avance le bruit que fera, sans doute, dans le monde politique, une promenade faite en commun aux Champs-Élysées, par MM. Thiers, Duvergier de Hauranne et Odilon Barrot? Cependant cette promenade n'a pas encore changé la face du monde, et les honorables députés qui se promenaient ainsi, en paraissent vraiment plus étonnés eux-mêmes que ceux qui les ont vus passer.

Comme nous ne pensons pas qu'il soit question de faire une promenade, mais un ministère, il nous sera permis de demander sur quelles bases on prétend le constituer. La première pensée qui a été mise en avant est celle-ci: renverser un ministère qui ne remplit pas les véritables conditions de majorité et restreindre la prérogative royale qui domine trop lourdement ce cabinet. Il est donc question de diminuer l'influence du roi, qu'on trouve trop grande, quoiqu'elle ne s'exerce que dans le cercle des attributions que lui accorde la Charte. Qui trouve cela? Si c'est M. Odilon Barrot; c'est très bien. M. Odilon Barrot est conséquent et d'accord avec lui-même. Il ne varie pas.

Mais M. Guizot, qui fait partie de la coalition, et dont l'esprit se promène avec M. Barrot et M. Thiers sur les jambes de M. Duvergier de Hauranne, M. Guizot trouve-t-il aussi qu'on viole la prérogative de la chambre en se contentant, dans une question de cabinet, de cent seize voix de majorité? M. Guizot trouve sans doute que l'influence royale doit être diminuée, et qu'il y a péril à laisser le roi présider le conseil des ministres, par exemple; car enfin, c'est là l'opinion de M. Barrot, et c'est en élevant la bannière de M. Barrot qu'on veut renverser le ministère. Mais, le ministère renversé, il faudra bien s'en-

Digitized by Google

tendre, et s'entendre d'abord sur la manière de tenir le conseil. On voit que dès l'abord, rien qu'en prenant place autour de la table ronde pour s'y asseoir, il faudra se décider entre le principe de la droite et le principe de la gauche d'où vient M. Barrot. Que deviendrait dès-lors la coalition et son ministère, si toutefois elle avait pu faire naître un ministère et le mener jusqu'à la porte de la salle du conseil?

Mais, dira-t-on, M. Guizot, qui trouve aujourd'hui qu'on n'est pas dans les conditions parlementaires, s'y trouvait fort bien, selon lui, pendant tout le temps où il siégeait au conseil présidé par le roi; et il ne croyait pas violer la prérogative de la chambre, l'an dernier, quand il proposait à ses collègues de garder leurs portefeuilles, malgré la chambre qu'on disait contraire aux lois présentées. En cela, M. Guizot varie et n'est pas, à beaucoup près, aussi conséquent que M. Odilon Barrot.

M. Thiers lui-même, à qui on fait jouer un rôle dans la coalition, a beaucoup accordé, pendant son ministère, et avec raison, à l'influence et à la haute capacité du roi dans les affaires. Sa conduite n'en a pas été moins parfaitement parlementaire. Il est vrai que M. Thiers, se trouvant en dissentiment avec le chef de l'état, sur une question extérieure, s'est fait un devoir de quitter le ministère. Mais la suite a fait voir que si M. Thiers s'était montré homme de conscience, il s'était encore plus montré homme d'esprit en cette affaire; car la chambre s'est trouvée différer aussi de sentiment avec lui sur l'affaire d'Espagne. Sur trois pouvoirs dont se compose l'état, M. Thiers en avait donc deux contre lui dans cette question; et il n'était lui-même que le représentant et le ministre d'un de ces pouvoirs. Sa retraite a été honorable, constitutionnelle, parlementaire, mais forcée, comme le sera celle du ministère actuel, quand la majorité de la chambre des députés lui échappera. Et on peut être assuré qu'alors il se retirera, même s'il se trouvait d'accord avec le roi sur toutes les questions, car telle est la véritable condition du gouvernement représentatif.

M. Thiers et M. Guizot, ayant accepté, pendant leur ministère, des formes et des conditions de gouvernement, autres que celles qu'on voudrait aujourd'hui établir au moyen de la coalition, il se trouve qu'on se réunit sur le terrain de M. Odilon Barrot. Ce sont, en effet, M. Odilon Barrot et ses amis qui ont toujours demandé que le conseil ne fût pas présidé par le roi. C'est l'opposition dont il était le chef, qui se plaignait sans cesse des ministères de complaisance et de *camarilla*, ne ménageant pas plus ce nom au ministère du 11 octobre qu'à ceux du 13 mars et du 6 septembre. Ainsi, M. Odilon Barrot n'a été ni à droite, ni au centre gauche, on est venu à lui, on s'est réuni sous sa tente surmontée de sa bannière, où se trouvent encore suspendus le *compte rendu* et le discours à l'assemblée de Thorigny. Au contraire, M. Guizot y est venu, mettant en poche son fameux discours aux électeurs de Lisieux; M. Duvergier ses philippiques contre le parti révolutionnaire. M. Thiers y est venu aussi, mais en riant de tous ces nouveau-venus, et regardant malignement du côté de la porte. N'importe, on s'y est assemblé, c'est le rendez-

Digitized by Google

vous d'ouverture de la campagne, et un des membres influens du côté modéré de la coalition a déjà dit qu'il ne conçoit pas de ministère prochain sans M. Odilon Barrot. Or, deux jours auparavant, et déjà quand la coalition florissait, M. Odilon Barrot buvait, au banquet Laffitte, à l'abrogation des lois de septembre, à la réforme électorale et à tout ce qui s'ensuit! Voyez où va, nous ne dirons pas M. Thiers, mais M. Guizot!

S'il s'agit réellement de principes, comme l'assurent tous les membres et les organes de la coalition, voilà de quel côté se jette M. Guizot, cet homme d'ordre et de répression, qui s'opposait à l'amnistie, et qui veut renverser ce ministère parce qu'il ne le trouve pas assez vigoureux et décidé contre l'esprit révolutionnaire! D'un bond, M. Guizot s'est élancé dans les bras de son éternel adversaire, M. Barrot; il a franchi tout l'espace qui sépare Lisieux de Thorigny. Et qu'on ne dise pas que M. Guizot et ses amis ne donnent lieu à cette assertion que par leur silence, le dernier écrit de M. Duvergier de Hauranne, sur l'influence parlementaire, est un acte qui parle assez haut. Le discours de M. Guizot à Lisieux et le morceau de M. Duvergier de Hauranne sortent du même parti. Ils diffèrent beaucoup, il est vrai; mais, par l'un, on comptait obtenir le pouvoir; par l'autre, on espère l'arracher.

S'il ne s'agit au contraire que d'ambitions personnelles, comme il n'est pas permis d'en douter, le cas est moins grave, surtout pour le pays. M. Guizot n'y gagnera pas, sans doute, comme homme d'état; mais l'ordre actuel n'aura pas perdu quelques-uns de ses anciens défenseurs les plus distingués. Ce ne seraient plus que quelques talens ennuyés de rien faire, quelques activités révoltées contre l'oisiveté, qui voudraient se faire jour et rentrer au pouvoir, dont la privation se fait sentir plus vivement à l'approche de la fin de la session. Une fois là, on reprendrait tous les principes qui conviennent à des hommes en place, et, rentrés parmi les demi-dieux, on se débarbouillerait, avec l'ambroisie ministérielle, de toutes les traces que peut laisser une petite orgie révolutionnaire. Que M. Guizot et le parti doctrinaire profitent de la tranquillité que le ministère actuel a donnée à la France pour le renverser, rien de mieux! Nous croyons en effet que l'esprit de conciliation et de fermeté, que la politique sage et douce du ministère ont assez fait pour qu'on puisse risquer une crise ministérielle. Grace à lui, le pays pourra la supporter. Ce n'est pas moins une tentative peu digne de gens aussi graves.

Le *Messager* parle déjà d'une adresse au roi « pour lui exposer l'état de la chambre et du pays, et supplier la couronne d'user de sa prérogative pour rétablir l'harmonie entre les trois pouvoirs. » Tels sont ses termes. Qui proposera cette adresse? on ne le dit pas. Sera-ce M. Guizot, M. Odilon Barrot, ou, peut-être, M. de Fitz-James et M. Berryer, qui votent avec la coalition? Ainsi la coalition, formée dans le but avoué de restreindre l'influence du roi et de faire rentrer la couronne dans les limites qu'elle est accusée d'avoir franchies, grace aux complaisances du ministère actuel, la couronne sera *suppliée* de rétablir l'*harmonie* entre les trois pouvoirs. Or, l'harmonie n'étant pas troublée, que nous sachions, entre le roi et les deux chambres qui ont

Digitized by Google

tout récemment donné de nouvelles preuves de confiance à son ministère, il faut dire *l'équilibre* dont le rétablissement est l'objet patent des vœux de la coalition. Voilà donc la couronne priée, suppliée, conjurée, de se réduire dans ses limites. C'est à elle que va tout droit l'adresse annoncée par le *Messager*. C'est pour le coup qu'on pourra dire que le combat se passe au-dessus de la tête des ministres, et qu'il se fait plus haut! On voit où irait la coalition, et il ne faudrait plus se demander si elle s'est donné rendez-vous sur le banc de M. Odilon Barrot. Les doctrinaires ont-ils bien songé aux suites de ce qu'ils faisaient, en donnant ainsi l'éveil aux passions déchaînées par leur ambition impatiente?

Encore si on articulait quelques griefs! mais non. On convient même, dans les accès de franchise, que ce cabinet a fait beaucoup de choses, qu'il a été résolu, hardi, actif, qu'il s'est occupé louablement des intérêts matériels du pays; mais on veut le pouvoir. On le veut au nom de la *capacité*. On s'adjuge, sans façon, la couronne civique. Place aux capacités! Elles s'intronisent elles-mêmes! Et ce sont toutes les capacités qui réclament à la fois! Les capacités de trois systèmes politiques très opposés veulent régner ensemble! Par malheur, il n'y a qu'une France. N'importe, on s'en contentera. Il se peut que l'esprit du pays, que la nécessité des affaires ne s'accommodent pas, en ce moment, des principes et des vues de toutes ces capacités; mais, avant tout, les capacités ne sont pas faites pour rester oisives, et leur règne ne doit jamais finir, car par qui les remplacer? La capacité aura beau faire des fautes, elle sera toujours la capacité. Dans tout ceci on ne parle pas de la majorité; ce serait trop simple. Elle a eu beau se prononcer dans deux votes politiques, on l'écarte de la question. On prendra les affaires sans elle, et elle viendra bien quand on aura les affaires. Le ministère est le seul obstacle; mais on lui rendra la vie si dure, qu'il sera trop heureux de se retirer. En cela nous croyons que la coalition se trompe, et fait trop ses comptes sans le ministère.

S'il se retirait devant ces attaques inconstitutionnelles, on verrait des hommes d'état prendre la place d'autres hommes d'état dont ils blâment le système, pour faire exactement comme eux. M. Odilon Barrot et ses amis auraient beau réclamer l'exécution du programme de la coalition, on n'en ferait pas plus de cas que du prétendu programme de l'Hôtel-de-Ville. On serait au ministère, et on y serait pour ne pas rembourser la rente, pour ne pas abroger les lois de septembre, pour ne pas opérer la réforme électorale, pour ne pas abandonner Alger. En un mot, on serait arrivé au pouvoir et on y resterait, sans contenter les opinions coalisées, et sans arriver à cette politique élevée, décidée, progressive et de mouvement, à cette politique imaginaire, que demandaient tout d'une voix, dans la discussion des fonds secrets, M. Guizot, M. Passy et M. Odilon Barrot.

Tenons-nous toujours pour dit qu'il se fait en ce moment un nouveau ministère sans le concours du roi et des chambres. Lorsque le jour sera venu, on montera à la tribune pour annoncer à la chambre que les capacités réu-

Digitized by Google

nies consentent à gouverner la France pour le bien de tous. Quant au roi, n'a-t-on pas *le Moniteur* pour lui annoncer la formation du cabinet nouveau, destiné à rendre au pays la tranquillité que lui a enlevée l'amnistie, la considération que lui a fait perdre l'expédition de Constantine; à rétablir, au dehors, la bonne harmonie troublée par le mariage du prince royal, et à faire cesser la misère générale que signale la demande de réduction de la dette publique, ainsi que la présentation de la loi des chemins de fer et des canaux!

THÉATRES. — OPÉRA. — L'indisposition de Mme Stoltz a coupé court aux représentations de *Guido* pendant cette semaine. Le nouveau *chef-d'œuvre* de M. Halévy, comme disent certaines feuilles, s'est arrêté au beau milieu de ses triomphes. Adieu la voix sublime de Duprez, les clameurs inusitées de M. Massol, adieu surtout les promenades si amusantes du vieux Médicis que ce bon M. Levasseur représente avec tant de complaisance et de sérénité. A vrai dire, tout cela est risible; il suffit aujourd'hui d'une indisposition ou d'un caprice de Mme Stoltz pour jeter le trouble dans le répertoire de l'Opéra. Que Mlle Falcon exerçât une influence pareille, cela pourrait se concevoir encore. Sans être une Malibran ni une Tacchinardi, Mlle Falcon occupe une place éminente parmi les cantatrices du second ordre, et son expression, sinon son grand art de chanter, a marqué certains rôles d'une empreinte dramatique qui ne se laisse pas oublier facilement; mais Mme Stoltz, bon Dieu! nous n'avons certes nulle envie de médire de cette voix éclatante et d'un si beau timbre, qui, savamment disciplinée, tiendrait sa partie avec honneur. Cependant tout cela n'empêche pas que Mme Stoltz ne soit, quant à présent, une cantatrice fort médiocre, comme on en trouve par milliers dans tous les conservatoires du monde. Or, je vous le demande, que penser d'un théâtre qui n'a pas en lui de quoi remplacer Mme Stoltz, du jour au lendemain?

On a saisi cette occasion pour produire à la dérobée Mlle de Paw, qui certes, d'après l'enthousiasme que les gens du théâtre mettaient à proclamer sa future splendeur, était en droit de s'attendre à de plus sérieux débuts. La pauvre jeune fille, lancée ainsi à l'improviste dans le chaos de cette musique, a parfaitement échoué, comme cela devait être. Cependant Meyerbeer avait mis des espérances dans cette jeune voix, qui demandait à chanter Alice, et à laquelle on a sans pitié donné le rôle de Ricciarda. Que dirait-on d'une danseuse dont on couvrirait les épaules d'une chape de plomb? Voilà pourtant ce qui arrive chaque jour à ces pauvres cantatrices; on affuble leur voix naissante de la plus ingrate musique qui soit au monde, et l'on veut, malgré cela, qu'elles s'élèvent. Or, je déclare ici qu'il serait plus facile d'être Taglioni avec une chape de plomb sur le dos, que d'être la Sontag avec de la musique de M. Halévy sur sa voix. Cependant il semble qu'on devrait traiter ces sortes d'affaires avec plus de gravité. Le début d'une jeune fille! mais c'est tout son avenir peut-être; c'est son nom, sa fortune, son existence, qu'elle joue en un coup de dés. Et dire qu'il suffit d'un éclat de rire parti des loges, ou d'une boutade du public, pour tromper tant d'illusions, briser tant d'espérances dans leur germe, et rendre stériles tant de veilles et de larmes versées sur l'ivoire du clavier! Qu'on décide ensuite si une administration a tort de ne point calculer toutes les chances favorables, lorsqu'il s'agit de si grands

Digitized by Google

intérêts. Maintenant c'est Mlle Nau qui apprend le rôle de Mme Stoltz, dans lequel Mlle de Paw n'a pas voulu consentir à reparaître. Vous verrez qu'un de ces jours la fortune de l'Académie royale de Musique sera suspendue au filet de voix de Mlle Nau. Enfin, chose triste à penser, M. Massol, lui aussi, a ses jours de mauvaise humeur. Or, pendant que tous ces petits amours-propres se remuent dans leurs centres, que fait l'administration? où se tient la volonté qui gouverne? Franchement l'administration de l'Opéra ressemble un peu au bonhomme Médicis; sitôt qu'un mal se déclare, elle endosse sa casaque de brocart et va se promener paisiblement dans la campagne, laissant mille vanités contagieuses infester les coulisses. — Quant aux spectacles de la semaine, il semble que, dans l'intérêt même de l'administration, ils auraient pu être mieux choisis; parce qu'il fallait renoncer à *Ginevra* pour quelques jours, s'ensuivait-il de là que l'on dût renoncer à Duprez? Pourquoi *la Révolte au Sérail*, pourquoi *la Fille mal gardée*, qui se jouent dans le désert, plutôt que *Guillaume Tell*, qui remplit la salle? Mme Stoltz ne chante pas dans *Guillaume Tell*. Ainsi donc son indisposition, qui ne manquerait pas de servir de prétexte s'il s'agissait des *Huguenots*, ne peut rien sur le chef-d'œuvre de Rossini; l'occasion s'offrait pourtant bien belle, c'était là une recette sûre, une soirée d'enthousiasme et d'or, capable de défrayer toute une semaine de misères. Le public, quelque peu altéré, serait venu avec ardeur boire à cette source de mélodie; d'où vient qu'on s'obstine à la lui dérober? Serait-ce que M. Duponchel trouve une volupté toute particulière à voir danser Mlle Fitz-James devant une salle parfaitement vide; ou bien serait-ce encore que M. Halévy redoute certaines comparaisons qui ne peuvent que lui être fatales, et travaille à les empêcher? M. Halévy est placé trop haut pour que de pareils soupçons puissent l'atteindre; cependant, si nous sommes bien informés, il court, à ce sujet, certains bruits impertinens qu'une représentation de *Guillaume Tell* aurait fait tomber fort à propos.

— L'Opéra-Comique a donné cette semaine une partition de M. Leborne, qui se place tout naturellement entre *l'An Mil* de M. Grisar, et *un Conte d'autrefois* de M. Monpou. Quand on a Mme Damoreau et *le Domino noir*, on peut se permettre de ces petites fredaines, qui, après tout, ne ruinent pas. Du reste, la veine du *Domino noir* semble inépuisable. C'est qu'il y a une si heureuse harmonie dans tout cela : cette musique va si bien à la voix de Mme Damoreau, et la voix de Mme Damoreau si bien à cette musique!

VAUDEVILLE. — *Le Mariage d'orgueil*, comédie-vaudeville en deux actes. Après le mariage de raison, le mariage d'argent, le mariage d'inclination, nous devions nécessairement avoir le mariage d'orgueil. Le voici : — Mme Aspasie Bernard est veuve, riche et belle. Que de femmes s'accommoderaient d'un seul de ces avantages! Eh bien! tous trois ensemble ne suffisent pas au bonheur d'Aspasie. Aspasie les donnerait tous trois pour un quatrième qui lui manque, pour un titre qui ennoblirait sa roture. Elle aime un artiste, un jeune peintre; mais Raymond, quel que soit son génie, n'ouvrira pas à Aspasie les salons de Versailles. Or, c'est là le rêve de Mme Bernard, la préoccupation de tous ses instans, la chimère qu'elle poursuit sans cesse, aller à la cour, y aller à tout prix. Que faire? Il est bruit d'une fête que le roi Louis XV va donner à Versailles. Et Mme Bernard se damnerait volon-

tiers en ce monde et dans l'autre, pour avoir, seulement durant vingt-quatre heures, un titre, fût-ce celui de comtesse d'Escarbagnas. Encore une fois, que faire? qu'imaginer? Elle est bien près du désespoir, lorsqu'elle apprend que le marquis de Montmorin est ruiné de fond en comble, et que le parlement vient de le mettre à la disposition de ses créanciers. A cette nouvelle, les yeux d'Aspasie rayonnent et son front s'illumine. Elle écrit quelques lignes au marquis ruiné, les lui fait porter par un laquais et sort elle-même pour aller chez son notaire. Il faut bien que le marquis de Montmorin ne loge pas très loin de l'hôtel d'Aspasie Bernard, car le laquais est à peine sorti, que le marquis de Montmorin est entré. C'est un beau et charmant jeune homme, insouciant et joyeux comme tous les marquis ruinés. Que lui veut-on? Il l'ignore. Il ne sait même pas qu'il est dans l'hôtel d'Aspasie, de la femme qu'il poursuit, depuis plus d'une année, de son amour et de ses hommages. Jugez de sa surprise, de sa joie et de son bonheur, lorsqu'il apprend qu'il est chez Aspasie, que c'est Aspasie qui l'a fait demander. Et que ne devient-il pas, quand Mme Bernard, avec toute la pudeur et toute la réserve que comporte une pareille révélation, lui apprend qu'elle ne l'a fait appeler que pour l'épouser à l'heure même. — A l'heure même! s'écrie le marquis, c'est un peu tôt. — Mais Aspasie a tout prévu. Elle est allée chez son notaire pour faire dresser le contrat; elle a donné des ordres pour que la cérémonie religieuse s'apprêtât. Le marquis n'a plus qu'à la laisser faire. Cependant sa toilette de marquis ruiné l'inquiète quelque peu; mais l'adorable Aspasie a tout prévu et ses valets présentent à M. de Montmorin un habit et une veste tout étincelans d'or et de broderies. Le marquis signe aveuglément le contrat, sans vouloir en prendre connaissance; les deux fiancés se rendent à l'église et rentrent époux au bout de trois minutes. Il était impossible de simplifier davantage l'acte le plus sérieux et le plus important de la vie. Le marquis se croit le plus heureux des hommes. Sa femme vient de passer dans son boudoir, et il s'apprête à la rejoindre, lorsque celle-ci lui fait passer un billet doux, escorté de la copie du contrat de mariage, de ce fatal contrat qu'il a, dans ses transports, si étourdiment signé. Après avoir lu, le marquis demeure foudroyé sur la place. Il a vendu son nom pour une rente de 6000 livres et s'est engagé à quitter l'hôtel de sa femme, aussitôt après son mariage, et à jamais n'en franchir le seuil. Grande fureur et grand désespoir! Si le marquis savait qu'un acte notarié ne constitue pas un mariage, qu'un mariage fait à l'église n'a de valeur que devant Dieu, s'il savait enfin que la loi ne reconnaissait, sous Louis XV, comme sous Louis-Philippe Ier, que les mariages faits à la municipalité, le marquis ne prendrait pas grand souci de toute cette affaire et saurait qu'il n'est pas plus marié avec Aspasie Bernard qu'avec l'empereur de la Chine. Mais il plaît à M. de Montmorin de prendre au sérieux cette extravagante histoire. Il jette son habit de noces au nez des laquais de sa femme et sort en jurant de se venger. Le même soir, Mme la marquise de Montmorin se fait présenter à Versailles.

Ne me demandez pas en quel pays les mariages se traitent de la sorte? Ne me demandez pas pourquoi Aspasie, aimant Raymond, s'est résignée à épouser son rival? Pourquoi, ayant épousé M. de Montmorin, elle le fait jeter à la porte pour demeurer fidèle à Raymond? Comment concilier tant d'amour avec tant d'orgueil, tant d'orgueil avec tant d'amour? Comment imaginer que M. le marquis de Montmorin, un homme dont les ancêtres

Digitized by Google

possédaient quinze clochers, ait pu s'enamourer sérieusement d'une sotte bourgeoise, et ne point s'alarmer d'une proposition trop brusque et trop étrange pour ne pas être pour le moins équivoque? C'est là ce que nul ne saurait dire.

Au second acte nous assistons à la vengeance du marquis de Montmorin Quatre ans se sont écoulés depuis cette aventure impossible. Le marquis de Montmorin, qui a refusé avec un noble orgueil le prix de la vente de son nom, s'est vu accueilli par un cordonnier qu'il ne payait pas lorsqu'il était riche, et qui le nourrit depuis qu'il est pauvre. Il n'y a que les savetiers et les marquis pour se conduire de la sorte. Ils logent tous deux dans une méchante échope, en face de l'hôtel de la marquise de Montmorin. Après quatre ans, pour se venger, — que ne s'est-il vengé plus tôt! — le marquis n'imagine rien de mieux que de remplacer l'enseigne de Gervais par une enseigne nouvelle. Il substitue son nom à celui de son hôte. Ce n'est plus Gervais, c'est *le marquis de Montmorin, savetier*. Vous comprenez la honte et le désespoir de la marquise. Mais vainement elle supplie; le marquis est inflexible. Le ciel réservait d'ailleurs à cette odieuse et sotte créature une punition plus terrible. Raymond a chassé de son cœur l'image d'Aspasie et l'a remplacée par une autre.

Cette pièce n'a que le seul défaut de manquer de sens commun. Il est juste d'ajouter qu'elle est exécrablement jouée, si ce n'est par M. Lafont et par l'honnête Gervais. Somme toute, la pièce a réussi, et les auteurs ont été nommés au milieu des applaudissemens.

Variétés. — *Midi à Quatorze Heures*, vaudeville en un acte. — M. Roger est un auteur sifflé (ne pas confondre avec l'auteur du présent vaudeville). Dans son désespoir, il s'est retiré aux champs avec son épouse; Mme Roger représente la prose, M. Roger la poésie. L'un est la lyre, l'autre le pot au feu. Le mari lit *Lord Byron*, la femme médite *la Cuisinière Bourgeoise*. Roger n'apprécie pas son bonheur, l'ingrat! il néglige sa femme pour courir après des chimères. Il lui faut une ame sœur de son ame, une créature aérienne qui chevauche les nuages et converse avec les étoiles. Mme Roger monte à âne et fait la conversation avec les poulets de sa basse-cour. L'infortuné mari se sent dépérir dans cette atmosphère prosaïque, quand, un beau jour, il reçoit un billet tout imprégné d'amour et de mystère. C'est un ange tombé du ciel qui vient se réfugier dans le cœur de Roger : c'est une ame exilée qui lui demande une patrie. Roger répond, les billets se succèdent; un rendez-vous est accordé. Il va la voir enfin, il va la voir! Elle arrivera sans doute vêtue de brouillard, assise sur un fil de la Vierge, un théorbe à la main, le front ceint d'une auréole. Elle arrive à la nuit tombante. Il ne peut entrevoir les traits de son idole; mais que sa main est petite, que sa voix est douce, que sa taille est charmante! elle récite des vers, elle chante, elle joue du piano. Quelles délices! quel enivrement! et que Roger s'estimerait heureux d'avoir une épouse pareille! Vous avez deviné déjà que cette sylphide ravissante n'est autre que Mme Roger elle-même. C'est le cinquième acte du *Mariage de Figaro*, moins l'esprit. Au reste, ce n'est que la quatre centième fois que cette situation est reproduite au théâtre.

F. Bonnaire.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTE-UNIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Le Fada, par Mme Ch. Reybaud. 5
Mémoires d'un Touriste, par l'Auteur de *Rouge et Noir*. 33
La Mascarade, par M. Henri Blaze. 48
Le Salon de 1838. — M. Delacroix, M. Gigoux, 1er article, par M. T. Thoré. 52
Bulletin. 59

Le Sinaï (Impressions de voyages). — I. Alexandrie, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 65
La Estatua de Prométhée, comédie de Caldéron, par M. H. Fortoul. 83
Critique littéraire. — *Chavornay*, par M. E. Souvestre. 99
Musique Sonnante, par M. Castil-Blaze. 113
Bulletin. 118
La Marguerite du poète, musique de M. Meyerbeer.

De l'Héroïsme des Femmes pendant la Terreur, par M. Ch. Lacretelle. 129
Bucharest et Jassy, par M. Auguste Labatut 143
Le Sinaï (Impressions de voyages).—II. Damanhour et Rosette, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 159
L'Ancienne méthode, par M. Alex. de Lavergne. 175
Bulletin. 186

Le Sinaï (Impressions de voyages). — III. Le Caire, par MM. A. Dauzats et Alex. Dumas. 197
Prométhée, de M. Edgar Quinet, par M. H. Fortoul. 213
Du Comité historique des arts et des monumens établi au ministère de l'instruction publique, par M. Didron. 242
Bulletin. 271

Digitized by Google

Digitized by Google

Replaced with Commercial Microform

1993

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03560 1510

Digitized by Google

Digitized by Google